

तमसो मा ज्योतिर्गमय

SANTINIKETAN
VISWA BHARATI
LIBRARY

JOURNAL ASIATIQUE



SIXIÈME SÉRIE

TOME XVII

JOURNAL ASIATIQUE

. OU .

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYER, BELIN, CHLÉRONNEAU, D'ÉPRÉMERY
J. D'ÉPRÉMERY, DUGAT, DUBAURIER, ÉTIENNE, FOUCAUX
GARCIN DE TASSY, STAN JUIEN, MOHL, OPPERT, PAUTHIER
RIGNIER, RENAN, DE ROUGÉ, SANGUINETTI, SÉDILLIOT
DE SIANT, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME XVII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES Sceaux

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXI

JOURNAL ASIATIQUE.

JANVIER-FÉVRIER 1871.

L'ARABIE VUE EN 1837-1838,

PAR FULGENCE FRESNEL.

AVERTISSEMENT.

La relation de voyage que je fais paraître aujourd'hui est une œuvre déjà ancienne, mais je la publie parce que je crois qu'elle n'a pas perdu son intérêt. Elle n'a été communiquée jusqu'ici qu'à feu Ch. Ritter, qui en a fait usage dans le vol. XII de sa *Géographie*. La relation était originairement destinée à la *Revue des Deux Mondes*, et devait former la suite d'un article qui y a paru en 1839 (vol. XVII, p. 241-257). Cette suite n'a pas été imprimée, parce qu'elle commençait par un essai d'interprétation des inscriptions himyarites découvertes par Wellsted, qui sans doute devait paraître à la rédaction de la *Revue* comme trop technique pour ses lecteurs. M. Fresnel n'a pas achevé le récit de son voyage. Il aura été découragé en ne voyant pas paraître ce qu'il avait envoyé. Dans tous les cas, il n'est arrivé en Europe que ce que je publie aujourd'hui. Le manuscrit fut rendu par le rédacteur de la *Revue* à M. Mérimée, qui après quelque temps me le remit, je le préparais pour le *Journal asiatique*, lorsque M. Léonor Fresnel me pria de réserver tout ce que je pouvais avoir de travaux inédits de son frère Fulgence, pour une édition de ses œuvres, qu'il se proposait de faire. Cette édition fut retardée par plusieurs

circonstances, et, au moment où l'impression allait commencer, M. Léonor Fresnel mourut subitement. M. Mérimée voulut alors se charger de cette publication; mais peu de mois après il suivit son cousin, et pour le moment je ne vois plus de chance que cette collection des œuvres de Fulgence Fresnel puisse paraître. Je suis donc en droit de publier maintenant de ses travaux inédits ce qui me paraît avoir conservé assez d'intérêt pour être imprimé.

J'avais eu l'idée de reproduire l'article de la *Revue des Deux Mondes* dont ce récit de voyage est la suite, mais j'y ai renoncé en voyant qu'il ne traitait que de l'état politique de l'Arabie d'alors et ne se rattachait que très-indirectement au voyage même. J'ai omis aussi la dissertation sur les inscriptions sabéennes par laquelle M. Fresnel avait commencé son récit, parce qu'il a eu plus tard occasion de publier un essai sur ce sujet, quand il avait à sa disposition les matériaux plus amples que lui fournissaient les inscriptions copiées par M. Arnaud. (Voyez *Journal asiatique*, année 1845.)

J. MOHL.

Je quittai Djeddah au commencement d'avril 1838, sans y avoir rien vu dont je pusse faire, ne disons pas une *relation*, mais un *article*. J'avais vu, j'en conviens, beaucoup d'Arabes, beaucoup de Bédouins, beaucoup d'étrangers, et, sans sortir de chez moi, quinze ou dix-sept Anglais qui, ayant eu la permission de venir à terre pendant que leur paquebot renouvelait sa provision de charbon, et ne sachant où porter leur flânerie sur cette plage inhospitalière, se rendirent en masse jusqu'à ma porte extérieure, défilèrent un à un dans mon étroit escalier, montèrent au second étage, où je me tenais

pour jouir de la brise, débouchèrent par la porte de ma chambre et vinrent se placer, dans le plus grand silence, d'abord sur mon divan, et ensuite sur les chaises que mon ami et moi nous nous empresâmes de leur offrir. On conçoit que toute résistance eût été inutile. S'il y en avait eu un de plus, il eût été obligé de s'asseoir par terre. J'avais vu beaucoup de chameaux, beaucoup de mouches, beaucoup de fourmis, une ou deux fois des millions de sauterelles; des maisons assez propres, assez bien bâties, quoique de madrépores; un grand luxe de décorations extérieures et intérieures en bois sculpté, mais sculpté dans la perfection; des portes, des panneaux, des loges ou cages-balcons (*rauschân, maschrabiyyèh*) dont j'aurais voulu charger un bâtiment pour le conduire au Havre par le détroit de Bâb-al-mandeb et le Cap de Bonne-Espérance; un ciel d'airain, une belle plaine sablonneuse qui ne demandait qu'à se changer en tapis vert, mais n'a pas eu cette satisfaction nonobstant les prières pour la pluie; et, dans le lointain, des montagnes de médiocre hauteur que je franchissais tous les jours en imagination. J'avais vu une multitude de gens de costumes, de mœurs, de sectes différents; j'avais causé avec eux, formé quelques liaisons, et j'étais si content de Djeddah, qu'avant de partir j'y louai une maison pour un an, presque écoulé maintenant. J'avais mangé d'excellent gibier, des langoustes, des crabes et des poissons de toute couleur, des coings-pommes excellents surtout en

compote, des bananes très-supérieures à celles d'Égypte, des grenades douces, énormes, sans pépins, des raisins de la terre promise; enfin j'avais fait quelques études de mœurs, et de tout cela je n'ai pas pu composer ce qui s'appelle un article, au moins durant mon séjour.

Ce phénomène mérite d'être analysé, car il s'en faut bien qu'il me soit particulier, et je suis naturellement communicatif.

Les personnes qui ont séjourné en Orient et vécu longtemps de la vie orientale éprouvent rarement le besoin de révéler cette vie-là au monde européen. Au contraire, les voyageurs qui ne font que passer décrivent tout ce qu'ils voient, répètent tout ce qu'ils entendent et font des livres. Pas de touriste qui ne revienne avec un journal rempli d'observations curieuses. Cette différence peut, je crois, s'expliquer ainsi :

Lorsqu'on est resté quelque temps en Orient, que la sensation d'étrangeté s'est émoussée, que l'on est bien revenu de toutes les émotions d'étonnement, d'admiration, d'effroi ou de dégoût, et que l'on commence à causer familièrement avec les gens du pays, on entre peu à peu dans un ordre de choses si différent de l'ancien, que l'on ne sait plus comment traduire dans la langue de la mère patrie les nouvelles sensations que l'on éprouve et les nouveaux jugements que l'on porte. Plus on jouit de cette seconde existence, et plus on désespère de la faire comprendre aux Occidentaux. Le

voyageur qui passe peut donner à ses compatriotes une idée juste de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il sent, parce qu'il voit et sent à l'européenne; mais quant au voyageur qui a séjourné, il voit tout autrement ce qu'il voit, et sent tout autrement ce qu'il sent. D'abord toutes les surfaces ont perdu pour lui le charme de la nouveauté; il fait beaucoup moins d'attention à un minaret du bon temps que le voyageur romantique n'en accorde en France à un clocher de village. L'immense variété de costumes qu'il passe en revue tous les jours ne le touche en aucune manière sous les rapports *toilette, arrangement, effet*; mais il voit tout de suite ce qui est là-dessous : l'Osmanli, le Fellâhh, le Copte, le Bédouin, le Grec, le Syrien, le Maugrébin, l'homme du Hhidjâz, l'Indou, le Nubien, le Juif, l'homme du Sennâr, etc. et il se rappelle instantanément le caractère, les préjugés, les allures particulières de chacune de ces races. En Orient, tout homme porte une étiquette, et cette étiquette a pour le Levantin un sens qu'elle ne peut pas avoir pour l'étranger. Il y a plus, sa conversation changera dix fois de caractère, s'il doit parler à dix hommes de races différentes ou de professions différentes, non-seulement en raison du degré de considération qu'il accorde à telle ou telle nation, à tel ou tel individu, mais aussi parce que le même mot change de valeur en passant par des bouches différentes, que ce qui est tout simple de la part d'un Turc est hideux, inouï, abominable de la part

d'un Bédouin. A chaque instant il faut changer de mesure. Le conflit des législations et des coutumes diverses qui depuis des siècles se trouvent en présence dans le centre de l'ancien continent y a créé des rapports si compliqués, que, pour rendre compte de la sensation la plus fugitive, il nous faudrait dérouler un immense *volumen* de faits accomplis et faire l'exposition de cinq ou six doctrines. Faut-il s'étonner que le courage nous manque devant une pareille tâche? Faut-il s'étonner que les Levantins d'origine européenne n'aient plus avec l'Europe que des relations d'intérêt?

Et puis les goûts changent, dans le Levant. La musique arabe me plaît beaucoup aujourd'hui; mais je n'ai pas oublié qu'elle m'était odieuse il y a huit ans. Comment vous persuaderai-je maintenant qu'elle est pathétique, entraînant, etc. et que Meyerbeer en tirerait un parti immense s'il venait passer trois ou quatre ans avec nous? J'espère toutefois être compris des hommes sans préjugé en leur disant qu'entre un Français qui arrive et un Français qui a passé dix ans en Orient, il y a précisément la même différence qu'entre un Anglais qui arrive à Paris et un Anglais établi dans cette ville depuis dix ans. A nos yeux ce dernier Anglais a gagné cinquante pour cent; aux yeux de ses compatriotes de la vieille roche, il est devenu *out-law* ou peu s'en faut.

Je me borne donc aux surfaces en ce qui concerne Djeddah, et, avant de m'embarquer pour

Yambo, j'appelle l'attention des artistes sur un genre d'intérêt immédiatement transmissible à toutes les personnes auxquelles Dieu a donné, dans son amour ou dans sa colère, le sentiment des beaux-arts. Jamais cet intérêt n'a été plus vivement excité chez moi que pendant mon séjour à Djeddah, et c'est surtout alors que j'ai regretté de n'être pas peintre ni sculpteur.

Nos artistes ne voient le nu qu'à la dérobée; même en Italie ils sont obligés de payer fort cher l'étude d'un modèle vraiment digne de ce nom. Mais qu'ils se transportent à Djeddah, à l'époque du Hhaddj, et là, sans bourse délier, ils verront la plus magnifique galerie de formes et de couleurs que les races sémitiques, caucasiennes, indo-scythes et africaines puissent étaler aux yeux. Une serviette autour des reins, une pièce de toile blanche sur le dos, voilà le seul vêtement permis au pèlerin passant par Djeddah. La nudité de la tête est une des conditions essentielles de l'*ihhrâm*; et comme presque toutes les têtes sont rasées, on peut faire, sur ce point et à cette époque, des études de crâniologie impossibles partout ailleurs. Enfin, la variété, la noblesse, la grâce ou l'étrangeté des costumes qui apparaissent dans les rues de cette ville soit avant, soit après l'*ihhrâm* des pèlerins, ne sont que des annexes insignifiantes à l'avantage unique de voir réunis sur un même point des modèles de toutes les races de l'ancien monde tels qu'ils sortirent des mains du Créateur et dans toutes les attitudes que comportent le

naturel et la décence, qui est aussi du naturel; car, quelque dissolus que soient les Orientaux, ils pourraient donner à toutes les nations de l'Europe des leçons de bienséance; et leurs plus irréconciliables ennemis n'ont pas encore eu l'idée de les accuser d'affectation. Les obscénités publiques des saturnales égyptiennes sont tout à fait en dehors de la civilisation arabe ou musulmane et remontent à une époque bien antérieure à l'islamisme. L'islamisme les tolère précisément comme le catholicisme tolère le carnaval. Les Égyptiens étaient considérés par les Romains du Bas-Empire comme la gent la plus infâme de tout l'Empire romain; depuis lors, ils ont pour la plupart changé de religion; mais, s'il est facile de changer de religion, il n'est pas facile de changer de mœurs. Et l'Égypte, quoique centrale, est demeurée une région à part dans le monde musulman.

Nous nous embarquâmes le 3 avril 1838 dans une felouque non pontée, de cinquante tonneaux environ (*zaïmèh*), ayant à l'arrière une sale chambre qui ne fermait pas et que je comptais occuper; mais je comptais sans mes hôtes, c'est-à-dire sans les poux, les puces, les punaises et les cousins qui ne me permirent pas de fermer l'œil lorsque je voulus reposer dans mon antre. Quoique chacun de ces parasites, considéré individuellement, fût beaucoup plus faible que moi, leur nombre se trouva tel que je dus leur livrer la place, et fus enchanté de pouvoir établir mon lit sur le toit de la

chambre, à bâbord, à côté de celui de M. Botta, mon compagnon de voyage. Dormir à la belle étoile et recevoir sur ses joues la rosée du ciel, quand on est d'ailleurs bien couvert et que la nuit est étayée d'un bon dîner suivi du thé, du grog, de la pipe ou du nardguileh; dans le jour se tenir à l'ombre d'une tente qui ne fait que l'office de parasol, et laisse circuler l'air autour de vous : voilà comme nous comprenons le sybaritisme dans les pays chauds. M. Botta, connaissant mes exigences, avait eu l'attention d'embarquer une chèvre laitière avec son chevreau¹ pour m'assurer, pendant toute la durée du voyage, le café au lait du matin et le thé du soir. Il croyait que, sans cette précaution, j'eusse été tout à fait intraitable; mais il ne me rendait pas justice.

Les seuls Wabhâbites ont jugé à propos de défendre l'usage du tabac, parce que la fumée de la pipe est tant soit peu enivrante, et parce que le Prophète et ses compagnons n'en faisaient point usage. Heureusement les Wabhâbites ne font plus la loi en Arabie, et partout où ils ne font pas la loi, on fume du matin au soir. Dans le Yaman on mange du *chât* (les feuilles vertes du *celastrus edulis*), substance qui procure de longues et douces insomnies et dont l'effet tient lieu du sommeil et le remplace très-avantageusement pour quiconque veut se sentir

¹ Si la chèvre ne voyait pas son chevreau et ne l'entendait pas bêler, elle ne donnerait pas de lait. On ne laisse boire au petit que le quart de son seuil.

vivre. Le fait est que les habitants du Yaman ne donnent pas au sommeil plus de trois ou quatre heures sur vingt-quatre, en sorte que la durée de leur vie journalière est à la durée de la nôtre dans le rapport de 5 à 4. M. Botta fait le plus grand cas du *relastrus edulis* et le place autant au-dessus de l'opium que l'opium est au-dessus du vin. Malheureusement le *chât* ne s'exporte point et veut être mangé frais. Dans le Yaman un amateur aisé en consomme pour cinq ou six francs par jour.

Pour moi et beaucoup d'autres, le stimulant indispensable est l'*aracki* (esprit anisé de raisins secs). Je ne parle pas du tabac en poudre que je prends machinalement depuis trente ans, ni du tombac, que je fume incessamment, au moyen de l'appareil nommé *chichèh* ou *narguileh*, depuis mon séjour à Djeddah. Ces deux substances méritent à peine le nom de stimulants. Mais il n'en est pas ainsi de l'eau-de-vie de *zebîb* (raisins secs), et, sous ce rapport essentiel, nous étions parés de longue main. Nous avions notre provision à bord pour les jours de tristesse noire, et, en outre, de quoi renouveler la provision de notre ami Derwîsch-Effendi, gouverneur de Yambo, précaution nécessaire à l'accomplissement d'un projet que je méditais depuis quelque temps. M. Botta, voyageur naturaliste, ayant besoin d'une grande quantité d'esprit-de-vin pour conserver ses anguilles et ses scorpions, et ne voulant point payer l'eau-de-vie du pacha 12 piastres lorsqu'on pouvait l'avoir pour 6, M. Botta, retournant au

Hhidjâz, avait apporté un alambic du Caire, et fit distiller à Djeddah des raisins secs de l'Arabie heureuse. Quoique les Arabes employés pour cette opération lui en eussent volé une énorme proportion, il en restait encore assez pour nos besoins.

On ne se doute pas, en Europe, de la consommation d'eau-de-vie qui se fait en pays musulman. Il n'y a pas jusqu'aux gardiens de la Maison de Dieu (à la Mecque) qui ne boivent de l'eau-de-vie en secret. Étant à Djeddah, je reçus communication d'une lettre écrite à M. Chédufau, médecin en chef de l'armée du pacha en Arabie, par un des plus haut placés parmi les schérifs de la Mecque. Dans cette lettre, le personnage haut placé donnait à M. Chédufau les nouvelles du jour, et lui demandait, en échange de ses nouvelles, le plus de bouteilles d'*aracki* que faire se pourrait, en ayant soin de régler son envoi de telle sorte que le porteur entrât de nuit dans la ville sainte. Le personnage haut placé voulait éviter le scandale.

L'eau-de-vie que boivent habituellement les Levantins de quelque distinction est l'esprit anisé de raisins secs. Dans les sales boutiques du pacha on y substitue généralement l'eau-de-vie de dattes, qui offre à Son Altesse un bénéfice plus considérable. La première est, de l'aveu des médecins qui ont séjourné en Orient, le plus sain ou le moins malsain des stimulants alcooliques auxquels on peut être tenté de recourir dans les pays chauds, parce qu'elle produit l'excitation voulue sans charger l'es-

tomac. Le fait est que, s'il y a du danger à boire de l'arakki, il y en a beaucoup plus à boire du vin, même aux repas. Si l'on ne veut qu'étancher la soif, le mieux est de se borner à l'eau pure ou à la bière.

Les Orientaux ne sont pas difficiles sur la saveur des drogues enivrantes. Pour eux, les vins et les liqueurs ne sont point des friandises, mais bien des *moukayyéfat*, c'est-à-dire des substances destinées à produire l'état désigné en turc et en arabe par le mot de *kayf* ou *kéf*, que l'on peut traduire par «aise, bien-être,» ou «*béatitude stupide*,» selon le point de vue. L'indifférence des Orientaux à la saveur des *moukayyéfat* est telle, que le schaykh Ckâcim, fils du schaykh Ilhaçan, l'un des plus riches seigneurs du Yaman et des plus généreux, prit goût à l'esprit-de-vin, à l'esprit-de-vin pur et détestable, durant le séjour que M. Botta fit à son château de Mou'ammarah, sur le mont Saber, et qu'on fut obligé de lui abandonner une jarre énorme destinée à la conservation des objets d'histoire naturelle, jarre qui disparut en quelques nuits. Nous avons appris avec une douleur profonde et un redoublement de haine contre les Turcs que ce jeune schaykh a été, ainsi que son père, victime d'un guet-apens dressé par Ibrahim-Pacha le jeune, général en chef de l'armée du Yaman. Cet Ibrahim-Pacha le jeune, ayant invité le père et le fils à une conférence diplomatique, s'empara de leurs personnes par trahison, fit couper la tête au père et

retint le fils prisonnier. On dit que, ce dernier a réussi à s'évader. Nous désirons de toute notre âme que cet on-dit se confirme. Un musulman qui exerce l'hospitalité à la manière du schaykh Haçan et qui, sans nécessité ou raison politique, fait trois ou quatre mille francs de dépenses pour recevoir convenablement un voyageur chrétien cherchant des simples dans sa montagne; un aussi parfait gentilhomme, quels que soient d'ailleurs ses préjugés, a droit à notre reconnaissance et à la sympathie des honnêtes gens de tous les pays.

Le mercredi 4 avril se passa dans le port de Djeddah, ainsi que les deux jours suivants. La plus grande partie de ce temps fut employée à *estiver* notre bagage. L'autre partie fut consacrée à une pêche de plantes marines qui donna lieu à une dissertation sur la fameuse question du *soûf*, la première de toutes celles de Michaelis.

Les plantes marines dont je veux parler ne sont ni des algues ni des fucus, et n'ont rien de commun avec ce qu'on nomme vulgairement du varech. Ce sont des roseaux, ou, si vous voulez, des manières de roseaux ou de souchets (*zostera*?) dans le goût des herbes fluviatiles, des plantes ayant une floraison régulière, floraison que nous n'avons pas vue, mais devinée. Or, chez les Hébreux, la mer Rouge se nommait *Yâm soûf* ou « mer du *soûf*, » et chez les Égyptiens « mer du *schari*. » On sait que le mot copte *schari* est l'équivalent du mot hébreu *soûf*; que tous les deux signifient « plantes aquatiques, » et que

ces deux noms sont appliqués, l'un dans la Bible hébraïque, l'autre dans la version copte, à des plantes qui croissent dans le Nil ou sur les bords de ce fleuve. Ainsi Moïse (Exode, ch. II, v. 3, 5) fut exposé et trouvé au milieu du *schari* ou du *souf*.

En voyant les *zostera* de la mer Rouge, je ne doutais point que les Égyptiens, et à leur exemple les Hébreux, n'eussent identifié ces plantes marines avec une des productions du Nil. Depuis lors, j'ai vu dans le Nil, à l'époque de l'inondation, une plante (probablement un *typha*) qui ressemble beaucoup au grand *zostera* de la mer Rouge. Ce dernier est composé de rubans verts juxtaposés; les plus extérieurs perdent en vieillissant leur remplissage herbacé, et se réduisent aux deux nervures latérales, nervures auxquelles s'attachent quelquefois de petites éponges rouges. J'ai appris que la racine se mange, ce qui est le cas, je crois, pour une herbe du Nil, et très-certainement pour une graminée égyptienne dont les tubercules se nomment *hhabb-al-Aziz*. L'autre espèce de *zostera* que nous pêchâmes dans la mer Rouge ressemble à du gazon et me paraît correspondre au *cyperus rotundus* (*sèd*), que l'on rencontre partout sur les bords du fleuve d'Égypte.

Quant aux éponges rouges qui s'attachent aux feuilles mortes du grand *zostera*, elles sont en trop petit nombre pour qu'on puisse supposer qu'elles aient donné au golfe Arabique le nom qu'il portait chez les Grecs et les Romains. Il y a d'ailleurs une

explication très-satisfaisante de l'origine du nom de *mare Erythræum*, qui, chez les anciens, ne s'appliquait pas seulement au golfe Arabique, mais aussi à cette portion de l'océan Indien qui baigne la côte sud de l'Arabie. *Hhimyar* ou *Hhomayr*, d'où dérive le nom d'*Homérites*, donné par Ptolémée aux habitants du Yaman, est de la même racine que le mot arabe *ahhmar*, qui signifie « rouge. » Le mot *phœnix* a précisément la même valeur en grec, et l'on sait qu'au rapport d'Hérodote les Phéniciens étaient originaires des bords de la mer Érythrée. Nous savons d'ailleurs que, chez les anciens Arabes, la race rouge était la race noble (elle était opposée à la race noire), et que cette race rouge occupait, sous le nom de Chus, à une époque extrêmement reculée, à une époque antérieure à Nemrod fils de Chus, les deux rivages du golfe Arabique, ainsi que la côte méridionale de l'Arabie. Il est donc très-probable que « Mer-Rouge » signifie mer « de la race rouge, » c'est-à-dire « mer des Homérites ou Sabéens, » et qu'on disait autrefois « la mer de Hhimyar » comme on dit aujourd'hui « la mer du Yaman, la mer du Hhidjâz, » etc. Seulement, chez les modernes, le nom du pays a été substitué au nom du peuple qui l'habitait autrefois. Les Orientaux, et particulièrement les races sémitiques, n'ont jamais eu que des notions confuses sur la configuration des mers; ils ne pouvaient pas, comme nous, les diviser en bassins et donner à chaque bassin un nom particulier. Aussi, leur no-

menchature des mers est-elle calquée sur celle des rivages ou des villes qu'elles baignent. La dénomination hébraïque de *Yâm souf* pour la mer Rouge ou le golfe Héréopolite semble faire exception; mais il y a tout lieu de croire qu'elle est traduite littéralement de l'ancienne dénomination égyptienne.

Comme les Égyptiens avaient des ports sur la Méditerranée et des ports sur la mer Rouge, il est évident qu'en appelant celle-ci « mer du *schari*, » ils avaient en vue un genre de plantes qu'ils croyaient étranger à la Méditerranée; autrement la dénomination imposée à la mer Rouge n'eût pas été caractéristique et n'eût pas atteint le but qu'on se propose en créant un nom propre; il eût autant valu appeler la mer Rouge « mer des Poissons. » Il est donc évident qu'ils regardaient le *schari* comme une production que la mer Rouge n'avait en commun avec aucune autre mer, quoique, selon eux, la même plante, ou une plante analogue, se retrouvât dans le Nil; et l'on m'objectera sans doute qu'il y a des *zostera* dans la Méditerranée. Mais se trouvent-ils sur les côtes d'Égypte ou de Syrie? Il suffit qu'ils ne s'y rencontrent pas pour justifier la dénomination des Hébreux et des Égyptiens, et il suffit qu'ils ne se rencontrent pas sur la côte du Delta pour justifier la dénomination égyptienne.

D'après tout ce qui précède, il me paraît extrêmement probable que la plante ou les plantes qui ont fait donner à la mer Rouge le nom qu'elle

portait chez les Hébreux sont précisément celles que nous avons pêchées dans le port de Djeddah, et plus tard dans le golfe Héroopolite, qui est le golfe où Pharaon s'engouffra. Le fait est que, dans certaines parties de la mer Rouge, le fond, visible et très-distinctement visible par un temps calme, paraît entièrement jonché du gazon et des roseaux dont j'ai donné la description tant bien que mal. Il est également de fait *que ces plantes sont les seules dont les analogues se retrouvent dans le Nil*, et que je n'ai rien vu de semblable dans les eaux d'Alexandrie.

On me demandera maintenant : Quel est le mot arabe, éthiopien ou hhimyarique qui correspond au mot hébreu *sôûf* ?

Dans la langue des Arabes de Djeddah le *zostera* se nomme *djouz*. Dans le hhimyarique (qui est encore la langue de Mahrali), les plantes marines ont un nom générique qui n'offre pas la moindre ressemblance avec l'hébreu *sôûf*; mais il est à remarquer que le mot hhimyarique *sóf*, qui, d'après le génie des orthographes sémitiques, doit s'écrire exactement comme le mot hébreu *sôûf*, signifie « cheveux; » que le mot arabe *ssoûf* (écrit avec un *ssâd*) veut dire « laine, » et que, dans une vieille tradition arabe que M. de Sacy avait fait connaître avant moi, les chefs de la tribu de Abs disent à ceux de Dhoubiân : « Non ! tant que la mer baignera *Ssoûfah* (avec un *ssâd*) nous n'écouterons aucune proposition de paix, » c'est-à-dire « Après ce que vous venez de faire il n'y a plus de paix possible entre

votre tribu et la nôtre.» (Voyez ma *Seconde Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme*, p. 66). Je n'ai point donné de commentaire sur ce passage, non plus que M. de Sacy, parce que j'ignorais, aussi bien que lui, ce que les Absides entendaient par *Ssoufah*. Il est clair que nous l'avons tous deux considéré comme nom de lieu, car nous l'avons écrit avec un S majuscule dans nos traductions. Il était bien évident, et pour M. de Sacy et pour moi, que dans ce passage le mot *Ssoufah* ne pouvait pas signifier « un brin de laine, » le seul sens que nous connuissions de science certaine. Cependant les dictionnaires arabes ne font mention d'aucune ville ni d'aucun rocher du nom de *Ssoufah*, et il est impossible de douter que les Absides n'aient eu en vue, ou un lieu, ou une substance perpétuellement baignée par la mer; autrement leur propos n'aurait pas eu de sens. Or les pâturages sous marins de *djouz* (*Zostera*) sont dans ce cas. Nous avons vu que le *djouz* est très-probablement le *soûf* des Hébreux; n'est-il donc pas naturel de croire que le *Ssoufah* de la tradition arabe signifie un brin de l'herbe que la Bible nomme *soûf*, et qui, dans l'antiquité, devait être connue sous le même nom des Arabes du littoral de la mer Rouge? Car l'hébreu et l'arabe sont deux langues sœurs.

Les coraux ou madrépores forment sans doute le trait le plus saillant de la mer Rouge, mais comme il n'y a rien dans le Nil qui ressemble à cette production de la nature, il faut bien conclure de tout

ce que nous avons dit que lès Hébreux, en appelant la mer Rouge « mer du *soûf*, » et les Égyptiens en l'appelant « mer du *schari*, » n'ont pas voulu dire « la mer des coraux, » mais bien « la mer des *zostera*, ou des *typha*, ou des souchets. »

J'oubliais de dire qu'en arabe les bancs de corail ; et généralement toutes les espèces de madrépores, se nomment *schéb* ou *schâb*, et que le nom hhimyarique de ces zoophytes n'a aucun rapport avec celui de *soûf*.

Les vents contraires nous retinrent dans le port jusqu'au samedi 7 avril.

Notre *zâïmeh* appartenait à un marchand de la portion musulmane du village de Joûr ou Jôr (presqu'île du mont Sinai), nommé Ibrahim Abou-Arafah; elle était venue à Djeddah avec un chargement de pèlerins, sous la conduite d'un esclave noir nommé Said, qui prenait le titre de *rais* ou *nâkhoûdeh* (capitaine), mais n'entendait rien à la navigation. Sa mission était de représenter les intérêts mercantiles de son maître dans le cours du voyage.

Nous avions nolisé son petit bâtiment pour 800 piastres égyptiennes ou 40 tallaris d'Autriche, payables une partie à Djeddah, le reste à Joûr, terme de notre voyage, en stipulant qu'il ne chargerait pour son compte que la quantité de riz nécessaire pour former son lest; notre bagage représentait une charge intégrale.

L'horrible encombrement où nous nous trouvâmes en arrivant à bord nous annonçait assez que cette clause avait été violée par Saïd, et nous eûmes aussitôt avec ce grand diable de noir une discussion des plus violentes.

Les voies de fait doivent toujours être évitées avec les Bédouins, surtout avec les Bédouins de l'intérieur, ces derniers ayant à peu près les mêmes notions que nous sur l'honneur et la nécessité de se venger d'une insulte. Mais il n'en va pas ainsi avec les Égyptiens et les mauvais caboteurs de la mer Rouge. Il y a toujours du danger à les traiter en gens comme il faut, parce qu'il est dans leur nature perverse et incorrigible d'abuser de toutes les bontés que l'on a pour eux. Les caboteurs de la mer Rouge affichent, il est vrai, des prétentions inconnues aux fellâhs; mais comme ils ne valent guère mieux¹, il est souvent nécessaire de les traiter en fellâhs. Durant notre voyage de Suez à Djeddah, nous étions en compagnie de M. Ogilvie, à bord d'une *baghleh* dont l'équipage représentait la plus infernale canaille que j'aie jamais vue autour de moi. Le seul nakhoudéh (capitaine), jeune homme de Yanbo'lnakhl, avait les manières nobles et gracieuses d'un légitime enfant de l'Arabie. Il prenait un soin extrême de sa personne, faisait trois ou quatre toilettes par jour, accomplissait ses ablutions avec une religieuse exactitude et parlait l'arabe avec une pureté qui eût fait honte aux professeurs

¹ Ceci ne s'applique point aux caboteurs du Yaman

de l'Azhar (la grande mosquée du Caire). En le voyant et en l'écoutant, il me semblait que l'orgueil national des vrais Arabes est le mieux fondé de tous les orgueils nationaux. Du moins, si la beauté des formes, si le goût, l'élégance et la grâce sont des supériorités, où est la race qui peut entrer en concurrence avec la race arabe? Où sont les hommes qui s'habillent mieux? Où sont les hommes qui peuvent, comme eux, réduire leurs vêtements à une *foûtah* (serviette nouée autour des reins), et n'en paraître que plus beaux? Qui est-ce qui comprend, dans les pays froids, la majesté nue? Il faut aller jusqu'en Arabie pour comprendre cela, car, même sur les bords du Nil, la nudité est presque toujours plus ou moins canaille.

Du reste, mon beau *rais* n'entendait rien à la navigation. Excepté moi, personne ne l'écoutait; et tous les monstres marins commandaient à la fois. Assurément il y a une Providence pour les enfants, les ivrognes et les navigateurs arabes. En un jour de chaleur extrême, M. Ogilvie, s'étant aperçu que le *roubbân* (pilote) dormait à côté du gouvernail, jugea à propos de le réveiller d'un coup de bâton. Grande sensation à bord. Le jeune *nakhoudé* osa nous rappeler « que nous n'étions point sur le Nil, mais sur [une mer sacrée] la mer du Hhidjâz [, qui en bonne police devrait être fermée aux chrétiens]. » J'ai mis entre deux crochets les réticences qu'il faut absolument suppléer pour comprendre la portée de cette observation. Je ne pouvais pas me dis

penser de la relever, et je répondis, « que si les chrétiens peuvent distribuer des coups de bâton sur le Nil, qui est au pacha, ils le peuvent à plus forte raison sur la mer du Hhidjâz, qui est à eux aussi bien qu'aux Turcs et aux Arabes; que toutes les mers sont ouvertes à tous les enfants d'Adam, sans exception, et qu'une même loi régit tous les navigateurs; que si le capitaine musulman, ou le pilote musulman, ou l'un quelconque des hommes de l'équipage musulman oubliait de s'y conformer, le voyageur chrétien saurait le rappeler à l'ordre; qu'il était d'ailleurs bien évident que Dieu avait donné aux chrétiens non-seulement l'Océan et ses golfes, mais le monde entier, et que, s'ils n'avaient pas encore fait la conquête de l'Arabie, c'est que l'Arabie ne vaut pas la plus petite expédition; qu'il ferait bien, lui *rais*, de sortir une bonne fois de son *birhèh* (petit bassin) et d'entreprendre un voyage de long cours, soit dans l'Inde, soit en Europe. » Je l'assurai qu'au bout d'un ou deux ans de vraie navigation il serait un tout autre homme et verrait toutes choses sous un nouvel aspect. « Assurément, répondit-il, les gens de la maison (c'est-à-dire ma femme ou mes femmes) ne supporteraient pas une si longue absence. »

Cette objection inattendue changea tout à fait le cours de mes idées, et d'orateur je devins rêveur.

Mais, pour en revenir au coup de bâton, il n'eut pas d'autre suite que cette pacifique explication. Il en fut de même avec le nakhoudèh Saïd, à notre départ de Djeddah.

M. Botta lui ayant adressé les plus justes reproches, et voyant qu'il répondait d'une manière inconvenante, marcha sur lui à travers toutes nos caisses, qui formaient des montagnes et des vallées au-dessus du plat-bord, le prit par la moustache (ce qui valait un soufflet ou un coup de bâton), et le menaça de le traduire devant le gouverneur s'il ne nous débarrassait à l'instant de toute charge excédante; et le grand noir se soumit. Cet acte de fermeté assura le *kéf* du voyage.

Il était très-important de bien convaincre et nos gens et ceux de la zaïimèh : 1° que nous nous considérions comme étant chez nous sur la barque que nous avions louée; 2° que nous voulions être maîtres chez nous. Nos domestiques, un peu gâtés par le laisser-aller de nos habitudes terrestres, avaient besoin d'être ragailardis de quelque admonition, et nous profitâmes de la première petite querelle qu'ils eurent entre eux pour leur appliquer une correction patriarcale.

Rien n'égale l'indiscipline des navires arabes. Pas de voyage où le nakhoudèh ne soit forcé de faire le coup de poing avec ses gens ou d'essayer piteusement leurs quolibets. Mais toutes ces rafales intérieures tombent comme elles s'élèvent, c'est-à-dire sans qu'on sache comment ni pourquoi, et des gens qui tous les jours semblent prêts à s'entre-tuer redeviennent tous les jours meilleurs amis que jamais. Malgré les sages précautions que nous avons prises, nous eûmes quelques tourmentes de ce

genre dans le cours de notre voyage, mais rien de sérieux.

Après nous être arrimés et installés tant bien que mal, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile le samedi 7 avril. Nous mouillâmes le soir du même jour dans l'excellent ancrage d'Obhhor ou Yubhhor (je n'ai égard qu'à la prononciation), où il y a un golfe étroit qui s'avance très-avant dans les sables du Tihâmah ou Khabt, c'est-à-dire de la basse terre. Ce golfe ou cette crique, dont on ne découvre pas le fond, ressemble tellement à l'embouchure d'un fleuve, que je fus tenté d'y voir le Bétius de Ptolémée, marqué sur la carte de d'Anville à l'endroit même où nous nous trouvions. Mais il paraît constant qu'aucun courant d'eau douce n'aboutit au golfe d'Obhhor. Le vent de terre, s'étant levé dans la nuit, nous permit d'en sortir à la voile le matin du 8 avril.

Ce début peut donner une idée de notre voyage tout entier et de tous les voyages sur la mer Rouge. Les côtes de cette mer offrant partout ou presque partout d'excellents mouillages, garantis de la houle par des récifs ou bancs de corail connus de tous les pilotes arabes, on marche à la clarté du jour entre les écueils, et le soir on jette l'ancre là où l'on se trouve (*ubi ibi*), pour dormir le plus tranquillement du monde, *fî amân ulla'h*, à la garde de Dieu et des bancs de corail. Toute la science nautique de ces marins-là se borne à une topographie parfaitement exacte de la côte ou portion de côte qu'ils longent

toute leur vie. Le voyageur ne perd jamais la terre de vue, si ce n'est lorsqu'il lui faut traverser le golfe Arabique ou lorsque, pressé d'arriver au but, il oblige les marins arabes à prendre le large et à courir nuit et jour dans la région moyenne du canal. C'est alors, c'est surtout la *nuit* que leur ignorance de la navigation paraît dans tout son *jour*. Ils n'ont jamais que des boussoles *froides* (hors de service), qu'ils cherchent en vain à réchauffer avec du poivre, absolument comme une tendre épouse cherche à réchauffer un vieux mari avec des confitures de gingembre, et ils savent à peine se diriger par les étoiles¹.

Si, en pareil cas, le temps est couvert, on se trouve réellement en danger. Mais le voyage ordinaire du pilote côtier dans une barque dont on dispose, en vue des sables du Tihâmah et des belles montagnes qui bornent l'horizon au-dessus des jardins fantastiques que dessinent les bancs de corail, et que l'on voit distinctement par une mer calme dans les endroits peu profonds, ce voyage est non-seulement aussi exempt de danger que peut l'être un voyage sur mer, mais, de plus, fort amusant.

Lorsque nous quittâmes Obhhor, je n'avais point encore vu ces jardins fantastiques que je devais contempler un peu plus loin; mais puisque j'en ai

¹ Les Bedouins de l'intérieur, qui voyagent de nuit dans le désert et consacrent le jour au repos, sont incomparablement plus forts sur l'astronomie ou l'uranographie que les caboteurs de la mer Rouge

parlé avant le temps, je ne saurais me dispenser d'ajouter quelques mots au peu que j'ai dit, afin de satisfaire immédiatement la curiosité du «lecteur général,» qui très-probablement n'a aucune idée des objets dont je viens de parler.

Les variétés de madrépores, l'éclat, la vivacité et la diversité des couleurs qu'elles présentent échappent à la description de tout autre qu'un naturaliste; cependant le «voyageur général» peut en donner une idée quelconque au «lecteur-général.» Appuyez-vous, accoudez-vous sur le bord de votre cancé, par un temps parfaitement calme, dans les endroits où la sonde ne marque pas plus de 12 ou 15 brasses, et faites plonger vos regards dans le cristal qui vous porte; vous verrez au fond de l'eau comme une forêt de choux-fleurs rouges, violets, bleus, dorés, vert-pré, vert-pomme, etc., et puis des arborescences dont les rameaux se terminent en fleurs pourpres, en petits pompons de toutes les couleurs, et puis des buissons épineux, ce sont les oursins, et au milieu de tout cela des coquillages à n'en plus finir. On passerait sa vie à regarder ce qu'il y a au fond de cette mer. On croit voir des fleurs et des arbres couverts de pierres précieuses, ce ne sont ni des fleurs, ni des arbres, ni des bijoux, ce sont des animaux, mais des animaux qu'on peut cueillir.

« Allons, Ssàlehh! saute à l'eau, et apporte-moi ce beau *schèb* rouge que tu vois là. » Je le lui montre du doigt il l'a vu, il plonge aussitôt sans

disparaître (car l'eau est aussi transparente que l'air) et me rapporte l'objet désiré. Au moment où le *schèb* sort de l'eau, ses couleurs sont magnifiques. Dépêchez-vous de les admirer; ranimez-les avec de l'eau de mer... dans un instant elles ne seront plus; un gris sale va succéder à tout cet éclat, et vous croirez l'avoir rêvé...

« Souleymân, à ton tour! Apporte-moi ce buisson d'émeraudes. »

Que de milliers d'êtres condamnés à mort par ma curiosité! Sans compter ceux qui constituent le buisson, j'en découvre tant d'autres qui vivaient dans ses racines!

Ces madrépores se superposent incessamment, indéfiniment; et l'on voit des îles sortir de la mer, on voit un sol créé par des insectes. Les maisons de Djeddah sont bâties avec leurs maisons.

Ssâlehh est notre pilote (*roubbân*), et Souleymân le plus habile de nos marins. Ssâlehh est un homme de haute taille, d'une douceur et d'un calme parfaits; c'est de plus un père tendre. Son jeune-fils, malade de la fièvre, est étendu sur un *sarîr*, sorte de claie attachée en dehors de la *zaïmèh* à bâbord, parallèlement à mon lit. Le pauvre enfant n'a que la peau et les os; mais, à son âge, la nature est riche en ressources. M. Botta est médecin, et moi infirmier; nous aurons soin de lui; il prendra le thé et le café avec nous, et, Dieu aidant, il se rétablira.

Souleymân est un homme plein de force, d'in-

telligence et d'activité. Il ne lui reste qu'un œil, c'est un œil d'aigle. Avec un équipage composé de borgnes comme Souleyman on pourrait entreprendre un voyage de découvertes. Sauf un muet, plus sourd encore que muet, très-attentif, plein d'intelligence et de bonne volonté, le reste de notre équipage est la fine fleur de la canaille, — *mais* de la canaille orientale.

Ce *mais* vous indique assez que l'épithète désoobligeante dont je me sers indique ici une tout autre race que celle qui est généralement désignée par ce nom en Angleterre et en France.

La canaille européenne est assurément ce que la nature et la civilisation ont produit de plus hideux; et nulle part elle n'est plus hideuse que dans les pays les plus civilisés et les plus aristocratiques, cela est vrai surtout depuis cinquante ou soixante ans, *depuis qu'elle veut s'élever.*

En Orient, la gent que je désigne par ce mot ne songe point à sortir de sa sphère.

Voilà une des causes du bien-être dont on jouit en Orient, et dont le peuple a sa bonne part, sous le gouvernement le plus tyrannique que puisse rêver une imagination scélérate.

Après avoir passé Doulim'ah, ancrage ouvert derrière lequel on aperçoit quelques palmiers, puis un autre mouillage que Ssàlehlh nomme « le Schaykh Salmân, » et qui n'est point marqué sur la carte marine des Anglais, nous doublâmes un cap très-bas, nommé Ràs Hhâtibah.

N. B. Les Anglais ont écrit *Hartebah* pour *Hhâtibah*, et *Dahlimar* pour *Doulim'ah*. J'avertis ici une fois pour toutes qu'il faut se méfier de l'orthographe des noms arabes marqués sur leurs cartes, et qu'il faut surtout se tenir en garde contre leurs *r*. — You have no *idear* of the english spelling of foreign names. — Croiriez-vous que le récif qui s'appelle en arabe *Abou-Madâfè*, ou, si vous voulez, *Abou-Madâfé'a*, est étiqueté sur leur carte *Abou-Murdafer*? On sait que *madâfè* est le pluriel de *madfa'*, qui veut dire « canon. » Pourquoi n'ont-ils pas écrit *murdarfer* avec trois *r*? C'eût été encore plus beau, et surtout plus conséquent.

Après avoir doublé Râs Hhâtibah, nous allâmes mouiller dans le sud de la baie de Touwal, à peu de distance des îlots de Ayckah, Ckawad, etc.

Le mercredi 18 avril 1838, je retournai à terre pour prendre congé de Derwisch-Effendi, le gouverneur de Yanbo, et d'Aly-Bey, le chef de cavalerie. Tous les deux m'avaient fait bon accueil, surtout Aly-Bey, et je pensai que le moment où je n'avais plus besoin du soldat était le plus convenable pour lui offrir un cadeau. En fait de *galanteries*, selon l'expression des Italiens de Rome, je n'avais de présentable qu'une boîte à thé en forme de bahut, achetée à Paris. C'est le dernier article de luxe que je me sois permis en ce monde, et je résolus de m'en défaire en faveur d'Aly-Bey.

Il était entré en ville le matin, et venait de des-

cendre chez le gouverneur. Je trouvai les deux puissants personnages accroupis sur un petit divan dont chacun d'eux occupait un angle, et fumant la chiché avec une gravité exemplaire. Ils paraissaient traiter une affaire sérieuse en langue turque, langue éminemment diplomatique, et je compris que ma visite devait être courte. Après les compliments d'usage, que j'abrégeai beaucoup suivant *le mien*, je remerciai Derwisch-Effendi de la connaissance précieuse qu'il m'avait procurée, et Aly-Bey de l'accueil qu'il m'avait fait à Bedr. Ensuite je fis signe à mon petit eunuque d'approcher, je pris la boîte qu'il portait et la posai sur le divan à côté d'Aly-Bey, en lui recommandant le thé comme une boisson exhilarante et salutaire. Derwisch-Effendi avait eu, pour sa part, une demi-douzaine de bouteilles d'eau-de-vie le jour de mon arrivée à Yanbo, et ne devait pas voir d'un œil jaloux le présent fait au colonel. Selon l'usage des seigneurs turcs, Aly-Bey n'eut pas l'air de vouloir toucher à mon ofrande, et je ne sus qu'elle était agréée que lorsqu'il dit à son noir de l'emporter. Pour Derwisch-Effendi, il eut la curiosité de connaître le contenu de la boîte, et l'ayant ouverte (à ma grande satisfaction) il n'y trouva que du thé.

Je retournai à notre bord, où nous reçûmes une visite du gouverneur, et ensuite de mes Bédouins, auxquels nous donnâmes le café. Ce fut dans cette dernière entrevue que j'appris du schérif Saad la fin de l'histoire de son pistolet et la bastonnade

administrée au voleur par ordre de son chef. Je regrettai de ne l'avoir pas sue plus tôt : j'aurais voulu dire à Aly-Bey combien j'étais sensible aux coups de bâton qu'il avait fait appliquer si à propos.

Nous partîmes avant le jour, le jeudi 19 avril, et, après une journée de petits vents contraires, nous arrivâmes au mouillage de Kharor, au delà du *Scharm* (de la baie) de Yambo, près du cap Bouraydî ou Brédi, le premier des Sept caps (*Sabarouûs*).

Nous ne vîmes point le fameux Scharm, le meilleur port de toute la côte; mais il a été décrit par les anciens et les modernes, et, aujourd'hui que l'on connaît la mer Rouge, il y a plaisir à comparer la relation d'Agatharchide avec celle du lieutenant Wellsted et la carte anglaise¹. A une époque où le golfe Arabe était encore pour nous un golfe de mystères et d'effroi, notre illustre d'Anville, avec sa merveilleuse sagacité, reconnut le *Charmuthas* d'Agatharchide dans le *Scharm* d'une mauvaise carte turque, la meilleure que l'on eût alors. Observons, en passant, que la bifurcation du golfe Élamite, bifurcation qu'on lui a tant reprochée, est une

¹ Je dois avertir le lecteur que, cette carte étant essentiellement marine, on a omis plusieurs détails de côtes qui n'intéressent point les marins. Par exemple, le prolongement du golfe Héroopolite au nord de Suez n'y est point figuré. On lui reproche même beaucoup d'autres imperfections, qui sont, dit-on, du fait du graveur, non des auteurs du dessin original. Ainsi, le Colombo, bâtiment marchand actuellement en rade de Suez (avril 1839), a été en danger de se perdre sur un récif situé à l'entrée du mouillage de Tor, et qui ne se trouve point marqué sur la carte imprimée.

erreur de cette carte turque, la seule qu'il pût consulter sur ces parages inconnus de son temps. A cela près, on peut dire que tous les voyages faits en Orient, depuis l'époque de d'Anville, ont accru et consolidé sa gloire.

Je reviendrai tout à l'heure sur la géographie ancienne des côtes que j'ai visitées.

Le vendredi 20 avril, nous quittâmes le mouillage de Kharor avant le lever du soleil, par un temps brumeux et un vent nord-ouest assez violent. Nous courûmes une longue bordée au large pour tâcher de doubler les Sept caps; mais le vent ayant fraîchi et la mer étant grosse, nous renonçâmes à ce dessein et nous cherchâmes modestement à nous rabattre sur le cap Louckoûck. Avec une barque pontée, notre situation n'aurait eu rien d'effrayant : sur un esquif antique, elle était très-poétique et peu confortable, et nos marins eux-mêmes ne voyaient pas sans inquiétude des lames d'eau incessamment menaçantes, contre lesquelles ils n'avaient aucun rempart et dont trois eussent suffi pour nous faire couler.

En pareil cas tous les hommes du monde ont eu recours aux agents surnaturels, et notre pilote Ssâlehh, le plus grave et le plus dévot de nos marins, essaya de conjurer les vagues en invoquant la verge de Moïse.

C'est une chose bien remarquable que la persistance des plus anciennes traditions chez un peuple entièrement privé d'annales. Dans le midi de la

péninsule arābique les noms de Ad ou Aād et de Scheddāh, fils de Aād, sont encore familiers aux Yamanites et aux Hādrāmites, quoique ces noms se rapportent à une époque bien antérieure à celle de Moïse. Sur les bords du golfe Héroopolite, il n'est question que du tyran égyptien Firaoun et du législateur hébreu Mouça, et toutes les circonstances de la fuite des Israélites sont présentes à l'esprit des gens du pays; mais en revanche ils ne savent pas un mot de ce qui s'est passé chez eux depuis l'époque de Mouça jusqu'à l'arrivée de Bonaparte à Suez, fin du siècle dernier.

Ssālehh, menacé par les vagues qui engloutirent Pharaon, les menaçait à son tour de la verge de Moïse : *Barra! barra! Alayk assayet Mouça!* c'est-à-dire « Dehors! dehors! la verge de Moïse contre toi! »

Je viens de parler de Aād, et je demande la permission de revenir sur ce nom antique. Je n'ai point d'autre cadre que ce journal où je puisse enchâsser mes idées. Si elles méritent de voir le jour, il importe peu que je les émette ici ou ailleurs : dans le cas contraire, je serai bientôt averti de mon erreur et me résignerai très-facilement à ne plus écrire.

Les noms de Aād et Thamoūd représentent la limite supérieure des souvenirs arabes. Je me suis indigné longtemps de ne pas retrouver ces noms dans la Bible, convaincu *a priori* qu'ils devaient y être. Je crois enfin en avoir reconnu un; et quant à l'autre . . . mais n'anticipons point.

Aâd, considéré comme nom de tribu, est du genre féminin. Djawhariyy n'admet point d'autre sens du mot *Aâd*, et il ajoute que l'adjectif dérivé de ce mot (*aâdiyy*) signifie « très-ancien. » *Aâd* tribu étant du féminin, il n'est pas étonnant que les Juifs, qui ont dû emprunter des Arabes leurs notions sur le peuple nommé *Aâd*, comme sur beaucoup d'autres, l'aient représenté par une femme dans leurs personnifications ethnographiques; et, de même que l'on trouve dans la Bible plus d'une opinion sur Saba, on y trouve aussi plus d'une opinion sur *Aâdâh*, que je considère aujourd'hui comme la personnification de *Aâd*.

Suivant une autorité biblique, *Aâdâh* est femme d'Ésau et chananéenne, chose très-recevable (pour le moment) puisque nous savons par Hérodote que les Chananéens ou Phéniciens étaient venus des bords de la mer Érythrée. (*Gen.* ch. xxxvi, v. 2; *Hérod.* Clé, I.) Cette alliance entre Ésau et les Chananéens ne préjuge rien sur l'antiquité relative des Abrahamides et des Arabes *âribah*, et quand la Bible me dit qu'Ésau épousa *Aâdâh*, j'entends qu'il prit femme dans la tribu de *Aâd*, et rien de plus; il me suffit de savoir que cette *Aâdâh* ne figure point dans la descendance d'Ésaü, ou d'Ismaël, ou d'Abraham, par Cethura.

Mais à l'autorité que je viens de citer, la Bible, avec son admirable naïveté historique, en oppose une autre bien plus ancienne et bien plus significative. Selon cette autre autorité, *Aâdâh* est femme

de Lamech, c'est-à-dire antédiluvienne. De ce point de vue, Aâdâh eut un fils « qui fut père des pasteurs et de ceux qui vivent sous les tentes. » (*Gen.* ch. iv, v. 19, 20.) Voilà ce qui tranche la question.

Car ces nomades antédiluviens dont parle la Genèse ne peuvent être que les premiers Bédouins, dont le souvenir s'est conservé. Or ces premiers Bédouins, ces Arabes primitifs, sont, d'après les traditions arabes, le peuple nommé *Aâd*. Il résulte donc du témoignage fourni par le *quatrième* chapitre de la Genèse (je crois qu'il est difficile de remonter plus haut dans les annales du genre humain) que l'un des premiers auteurs qui aient concouru à la rédaction de ce livre, la Genèse, avait cru devoir placer avant le déluge, ou, si vous voulez, avant l'époque de Noé, l'origine de ce peuple primitif. En d'autres termes, l'antiquité de Aâd était telle qu'il lui paraissait impossible de la faire cadrer avec l'époque du déluge universel. Et, en effet, quelle valeur aurait cette donnée historique « qu'un des fils de Aâdâh, femme de Lamech, fut père des nomades, » si tous les Nomades avaient dû périr quelque temps après la naissance de leur patriarche? Les docteurs arabes qui ont eu connaissance des traditions juives et de leurs propres origines ne pouvaient pas consentir à la ruine totale d'un peuple dont la haute antiquité leur faisait tant d'honneur. En conséquence ils ont fait entrer dans l'arche, avec la permission de Noé, un certain Djourhoum, qui parlait l'arabe *prior*, c'est-à-dire la

langue qu'on nomma, dans la suite des temps, *arabe de Hhūmyar*, et dont j'ai fait connaître l'existence. Ensuite ils ont marié une des filles de Djourhoum avec Iram, fils de Sem, qui fut père de Awss (Us), qui fut père de Aâd. Rien de plus rationnel, historiquement, que l'introduction d'un Arabe primitif dans l'arche de Noé, mais pour être en harmonie avec cette portion de la Genèse qui traite de l'époque antédiluvienne, les docteurs arabes auraient dû faire Djourhoum fils de Aâd, au lieu de nous le donner pour son aïeul maternel.

Je ne sais si quelque autre aura aperçu avant moi la haute antiquité de cette tribu arabe, dont l'origine remonte, sans passer par Noé, à une époque antérieure à Noé. Quoi qu'il en soit, ce fait me paraît assez intéressant, et les preuves dont je l'étaye sont, je crois, assez fortes pour provoquer un examen sérieux de mon opinion. J'espère qu'on voudra bien me faire grâce de la question religieuse. M. Saint-Martin était on ne peut mieux avec les dévots et le pavillon Marsan. Il possédait d'ailleurs, comme chacun sait, une science vaste et profonde sur l'histoire et la chronologie anciennes. Or ce même, cet identique M. Saint-Martin (Dieu veuille avoir les âmes de tous les rédacteurs de *l'Universel!*), me dit un jour confidentiellement, à huis clos, qu'il lui fallait dix mille ans, *ne plus ne moins*, depuis le déluge universel jusqu'à nos jours, pour placer, caser commodément les événements humains dont le souvenir ne s'est pas perdu.

La terminaison féminine de la personnification hébraïque *Aâdâh* ne peut pas infirmer le rapprochement que j'ai établi entre le mot arabe et le mot hébreu. Ainsi que je l'ai dit, *Aâd*, considéré comme nom de tribu, est du féminin, et j'ajoute ici que la personnification masculine des Arabes (les Arabes considèrent *Aâd* individu comme un homme) est d'une date très-récente relativement à la notion de *Aâd*-tribu.

Quant à *Thamoûd*, il y a de fortes raisons de croire que cette peuplade florissait à une époque bien postérieure à celle de *Aâd*, quoique les docteurs arabes l'aient mise au nombre des tribus primitives d'Arabes *âribah*. *Agatharchide*, et après lui *Diodore de Sicile* et *Pierre l'Ancien*, parlent distinctement des *Thamudeni*; et le premier, copié par le second, nous indique leur demeure d'une manière qui coïncide exactement avec les données des écrivains arabes et les renseignements fournis par *Burckhardt* sur *Hhidjr* et *Thamoûd*. Pas le moindre doute sur l'identité de *Thamoûd* et des *Thamudeni*. Par contre, ni les Romains ni les Grecs n'ont connu les *Aâdides*. Si donc l'origine de *Thamoûd* se confond réellement avec celle de *Aâd*, comme les docteurs arabes l'ont cru, il faut nécessairement admettre que la première de ces deux tribus a survécu de beaucoup à la seconde, et ne s'est fait remarquer dans l'histoire de l'Arabie qu'à une époque très-récente relativement à celle-ci. Dans ce cas les hypogées de *Hhidjr* devraient être d'un tout autre

style que ceux de Darvan ou Doan (vallée du Hhadramaut). Mais aucun Européen n'a vu jusqu'à présent, soit Doan, soit Hhidjr, les deux points les plus intéressants qui restent à visiter sur le globe.

Il est bien digne de remarque que les deux mots *aâd* et *thamîl* ont en hébreu la même signification, et que cette signification s'est trouvée prophétique dans toute la force du terme. *Aâd* et *thamîl* signifient « durée, persistance. » Voyez le Dictionnaire de Gesenius, qui fait lui-même ce rapprochement le plus innocemment du monde, et sans songer aux deux nations arabes que ces deux mots hébreux représentent. Cela posé, l'hébreu étant, comme je l'ai dit ailleurs, un idiome intermédiaire entre le hhimyarique supposé la langue de Aâd, et la langue de l'Alcoran, n'est-il pas possible que les Hébreux aient confondu sous une même dénomination (*Aâ-dâh*) les deux tribus de Aâd et Thamoûd? Je dis que ces deux noms *Aâd* et *Thamîl* étaient prophétiques; et en effet, quel peuple a conservé l'empreinte de la *sanctissima antiquitas*, si ce n'est le peuple arabe? Les Scénites d'aujourd'hui ne sont-ils pas trait pour trait les Scénites du temps d'Abraham? Et quelle est la plus antique de toutes les peuplades d'Arabie, si ce n'est celle qui habite jusqu'à cette heure la région thurifère, celle qui se vante encore de parler la langue de Aâd. Car cette langue n'est pas morte, Dieu merci! et les monuments récemment découverts dans le Hhadramaut ne seront expliqués que par elle.

Quand nous fûmes revenus près de terre, nous n'étions pas encore à la hauteur du mouillage où se trouvaient à l'ancre les navires partis avant nous de Yambo. Il fallut donc courir une seconde bordée au large. L'écoute se rompit pendant que nous virions de bord, et nous fûmes un instant en danger à cause des mauvaises qualités de notre barque, qui, d'ailleurs, était trop chargée. Mais enfin nous gagnâmes le mouillage de Louckouck, l'un des sept caps, où notre barque fut amarrée au banc de corail qui borde la côte. Il est à remarquer que dans ce petit « gros temps » tous nos marins eurent le mal de mer. Naviguant ordinairement de canal en canal sur les bassins tranquilles que forment entre eux les bancs de corail et la côte et les îles, les marins arabes n'ont réellement pas l'habitude de l'élément sur lequel ils vivent. Pour nos domestiques, ils avaient incontestablement le droit de se trouver mal, et cependant nous exigeâmes d'eux tous les services que nous eussions requis par le plus beau temps. Nous ne leur fîmes point grâce d'une pipe ni d'une tasse de café, et la pauvre chèvre fournit son lait pour le thé; mais je dois ajouter ici, en historien véridique, qu'elle en donna moins qu'à l'ordinaire.

Lorsque l'écoute cassa, la femme du cuisinier de M. Botta, députée par son mari qui tremblait bien plus fort qu'elle, vint se jeter aux genoux du maître, le suppliant d'avoir pour agréable et d'ordonner *qu'on nous débarquât sur-le-champ*. Cette supplication nous rendit la gaieté que le mauvais temps nous

avait enlevée momentanément. Nous eûmes une scène du même genre quelques jours après, dans une circonstance un peu plus critique, car alors le rivage se trouvait beaucoup trop loin pour que nous pussions espérer de l'atteindre; mais plus le danger était grand, plus la déprécation était comique.

Le lendemain, samedi 21, nous fûmes retenus toute la journée à Louckoùck par le mauvais temps. Nous en profitâmes pour aller à terre et faire une petite herborisation.

Quelque aride que soit la côte d'Arabie, il y a bien peu de localités sur cette côte (s'il y en a) où la végétation soit complètement nulle. Le mot de *désert* ne doit point être pris dans un sens absolu quand il s'agit de la péninsule arabique, et je crois que cette immense contrée ne contient pas de lande qui ne verdoie après une pluie abondante. Mais j'ai vu en Nubie, à droite et à gauche du Nil, des déserts de rochers formant des vagues rouges et noires, des océans pétrifiés, qui m'ont paru non-seulement privés, mais incapables de toute production. Je n'ai rien contemplé en ma vie qui agit sur mon imagination d'une manière aussi puissante. Ni l'océan d'eau ni les Alpes ne peuvent donner une idée de ce qu'on éprouve en promenant son regard sur ces espaces embrasés, décharnés, sans limites; car les vapeurs rutilantes dont l'air est chargé sous les tropiques durant la presque totalité du jour laissent à peine entrevoir l'horizon et le reculent à une distance énorme.

A propos de vapeurs, je voudrais bien savoir pourquoi l'on est convenu de dire que l'air est plus transparent dans les pays chauds que dans les pays froids. Il me semble à moi que c'est l'inverse qui est le cas. Je parle des effets de jour, car pour les nuits il faut avouer qu'elles sont splendides dans les pays chauds : aussi les Arabes chantent-ils éternellement : *Yâ layl! yâ layl!* « Ô nuit! ô nuit! » et ces deux monosyllabes, roucoulés de mille manières, constituent la partie essentielle de leur poésie lyrique. Mais pour en revenir aux déserts, je ne pense pas que l'on trouve en aucune partie de la péninsule arabique des solitudes comparables à celles de Nubie. D'après les renseignements que j'ai pris sur les *Ahhckáf*, je me les représente comme de vastes ondulations de sable entre coupées de verdure aussitôt après la saison des pluies.

Nous trouvâmes à Louckouck de l'eau et du bois à brûler apportés par les Arabes. De quel point venait l'eau? Je l'ignore. Je crois que c'était de l'eau de pluie.

Nous partîmes de Louckouck, le samedi soir 21 avril, à la faveur d'une brise de sud-ouest qui nous porta le jour suivant (dimanche 22) jusque dans le voisinage de l'île-montagne de Hhassânî. Cette brise se calma dans la soirée du 22 avant de nous avoir menés jusqu'au mouillage, et nos marins furent obligés de ramer; le pilote se mit de la partie. Pendant qu'il ramait, son jeune fils, qu'il avait laissé à l'arrière, couché sur une claie à bâ-

bord, tomba à la mer sans que M. Botta ni moi, ni aucun des marins s'en aperçût. Ce fut un de nos domestiques qui donna l'alarme. Soulaymân le Borgne; qui tenait le gouvernail, jette un coup d'œil à bâbord, se retourne, s'élance à la mer, et quoique l'enfant fût déjà loin de nous, il l'eut bientôt saisi. Ssâlehh, le père, et deux ou trois autres se jetèrent à l'eau immédiatement après et allèrent recevoir l'enfant des bras de Soulaymân. Comme nous n'étions pas à la voile en ce moment, le grand danger auquel échappa le fils du pilote était celui de devenir la proie d'un requin à l'instant même où il tomba à la mer.

Les requins sont assez nombreux dans ces parages. Nos domestiques virent une fois un de ces monstres sauter hors de l'eau pour saisir un des singes de M. Botta qu'il avait amarrés sur une claie fixée à bâbord et formant balcon au-dessus des flots comme le lit du pilote et de son fils. Chaque fois que les requins se montraient, nous en étions avertis par un cri tout particulier de nos singes, cri d'alarme qui ressemble beaucoup à l'aboïement du chien.

Encore à présent, au bout d'une année révolue, je ne saurais songer sans émotion au bonheur dont nous jouîmes tous en voyant l'enfant dans les bras de son sauveur. C'est un privilège de l'enfance d'éveiller la sollicitude des hommes les plus féroces ou les plus insensibles. On laissera périr un homme fait, mais on ne veut pas qu'un enfant perisse. L'ins-

inct qui le protège est sans doute une extension de la philogéniture.

M. Botta nous racontait que, dans un voyage précédent sur ce même golfe Arabique, il avait vu tomber un homme à la mer. On n'essaya pas même de ralentir la marche du bâtiment pour donner au malheureux qui venait de tomber le temps de le regagner à la nage, ce qui lui eût été facile; car le vent n'était pas fort et l'homme savait bien nager. On ne lui jeta pas même une corde. Rien! Ses confrères musulmans se contentèrent de réciter à son intention le premier chapitre de l'Alcoran, et cela avec un calme et une résignation qui ressemblaient fort à la plus parfaite indifférence. C'est que tous les enfants d'Adam n'ont pas l'instinct de la philanthropie, qui est une extension de l'amour des frères.

L'état de faiblesse comparative dans lequel tomba le pauvre père à la suite de l'émotion terrible qu'il avait éprouvée témoignait bien évidemment de sa tendresse, et pourtant il ne trouva point dans son cœur un élan d'action de grâces, que dis-je! un mot de remerciement pour le sauveur de son fils. De son côté, le sauveur paraissait ne rien s'attribuer et ne prétendre à rien, pas même à une félicitation. Les seules exclamations de *lillâhi 'lhhamd!* *alhhamdou lillâh!* « Louange à Dieu! » « A Dieu la louange! » sortaient de la bouche du père et de celle des acteurs et spectateurs musulmans de cette scène.

Rien n'égale la surprise que témoigna Soulaymân en recevant de M. Botta une pièce d'or pour prix de son dévouement¹.

Voici, en peu de mots, l'explication de ce phénomène moral : — Si vous êtes en danger de mort, et que DIEU se serve du ministère d'un homme pour vous tirer d'affaire, c'est un acte de haute impiété que de remercier cet homme. Les actions de grâces sont dues à DIEU. Or DIEU est un dieu jaloux, qui ne veut point partager votre reconnaissance avec un tiers. — D'après ce principe sublime, vous ne devez jamais attendre d'un musulman le moindre sentiment de gratitude pour un bienfait, quelque grand qu'il soit. Vous n'êtes et ne serez jamais à ses yeux que l'instrument aveugle, passif, des décrets de la Providence. Non ! jamais les hommes n'inventèrent une religion plus propre à dessécher le cœur. Je l'ai dit et je le répète : l'oubli de Dieu et l'amour exclusif de ses créatures vaut mille fois mieux qu'une religion semblable. Aujourd'hui les musulmans marchent à grands pas vers l'infidélité, autrement et mieux nommée l'incrédulité. Je les en félicite de tout mon cœur.

Grâce à nos soins (quelle impiété dans ce peu de mots ! dirait un Levantin ; mais je le laisse dire), le fils du pilote allait beaucoup mieux depuis quel-

¹ Quant au domestique qui nous avait avertis, il trouva tout simple que je lui donnasse un *bahkschisch* d'une valeur à peu près égale. Les coquins qui nous servent en Orient sont faits à la générosité européenne, et l'exploitent en s'en moquant.

ques jours. Grâce à Soulaymân, le voilà sauvé une seconde fois. Nous le débarrassâmes promptement du peu de vêtements qu'il avait sur lui, et je me mis à l'essuyer et à le sécher le plus exactement possible (j'ai fait souvent le métier de bonne d'enfant) avant de l'envelopper dans une grande couverture de laine que j'abandonnai ensuite au père. Quelques jours après, l'enfant était complètement rétabli.

A force de rames, nous arrivâmes près d'un récif, le *scheb* ou *schaab alabyad*, où nous passâmes la nuit à l'ancre. Le lendemain, lundi 23 avril, nous partîmes avant le jour, et, à l'aide d'une brise favorable, nous passâmes en dehors du Djabal-Hassâni, tandis que les autres barques qui faisaient la même route que nous passaient dans le canal, entre l'île et la terre ferme. Un nouveau calme nous obligea à mouiller le soir vers la pointe méridionale d'un banc de récifs et d'ilots qui s'étendent vers le nord jusqu'au *Schaykh Mirbât*. Le lendemain, mardi 24, nous longeâmes ces îles avec une brise variable de sud-est qui soufflait par rafales, et le lendemain, mercredi 25 (si mon journal est correct), nous atteignîmes le *Schaykh Mirbât*, où nous jetâmes l'ancre après avoir reconnu les îles de Oumm Roumâ, Oumm Koudd, Massâbihh, etc.

Sur la terre ferme, en face de la partie méridionale de cet archipel, que Diodore de Sicile compare aux Échinades de l'Étolie et de l'Acarnanie, et à

très-peu de distance du rivage, est la station de Hhawrá, point sur lequel on trouve, au rapport des Arabes, des ruines d'édifices antiques et des débris de colonnes. Je regrette beaucoup de n'avoir pu visiter ce point, attendu que Hhawrá est identifiée par d'Anville avec l'antique Leucé-Comé. Si Hhawrá est Leucé-Comé, Wadjh ou Wedjh est Raunathi, Mouwaylahh est Phœnicum Oppidum, et Hippos est Aynoûmah, où l'on voit encore aujourd'hui les ruines d'un aqueduc et d'une ville. .

Notre d'Anville a sans doute placé ces noms dans l'ordre où ils doivent figurer sur la côte d'Arabie (ou de la région nabatéenne), en allant du sud au nord, et ce n'est pas jurer *in verba magistri* que de mettre cela en fait. Dès lors il n'y a plus à hésiter sur leur position absolue : elle est donnée par les puits et les courants d'eau, car ces puits et ces courants ne sont pas en grand nombre sur la côte d'Arabie, et, tout en admettant que quelques sources ont pu se tarir (comme celle de Djâr ou Bouraykah), je dis et maintiens que les localités les plus favorisées de nos jours sous le rapport essentiel de l'eau potable sont précisément celles qui jouissaient autrefois du même avantage.

Je viens de relire, dans la traduction de Miot, la description du golfe Arabique et de ses rivages donnée par Diodore de Sicile, d'après Agatharchide de Cnide; et puisque me voici amené à faire de la géographie ancienne, je crois devoir interrompre mon journal pour suivre un auteur grec qui voya-

geait en esprit sur la mer Rouge au temps de Ptolémée Physcon, et comparer son récit avec ce que nous savons d'ailleurs. Sa navigation mentale procède en sens inverse de la nôtre, et ce n'est qu'en côtoyant avec lui la région dont nous nous occupons que nous pouvons réussir à identifier (selon la vérité historique et géographique) les lieux dont il parle avec ceux que nous connaissons, et fixer notre opinion sur des questions non moins ardues qu'intéressantes, puisqu'elles sont encore controversées après les travaux de d'Anville, et résolues diversement par Gosselin, Mannert, Vincent et Wellsted. Je me borne, dans cet examen, à l'étendue de côtes qu'embrasse mon voyage de Djeddah à Tor ou Toûr (presqu'île du mont Sinai), et je prie le lecteur de se transporter avec moi sur ce dernier point, après avoir ouvert la Bibliothèque historique de Diodore, au livre III, chap. XLII.

Ainsi que l'a observé d'Anville, le *Palmetum* ou *Phanicon*, dont Diodore fait mention en cet endroit, ne peut s'entendre que des dattiers qui croissent aux environs de Tor, et notamment de ceux du *wâdi* ou de la vallée, qui forment un véritable bois, et même, çà et là, un fourré. L'eau y abonde et, sur quelques points, est d'une excellente qualité. Il n'est donc pas étonnant que les Arabes du paganisme rendissent à ce lieu une sorte de culte. A la suite des fêtes que l'on célébrait tous les cinq ans au *Φοινικῶν* (Strabon, liv. XVII, p. 1123 de l'édition d'Amst. 1707), les pèlerins y puisaient de l'eau,

qu'ils emportaient dans leur patrie, à cause des vertus qu'ils lui attribuaient sur la foi d'une ancienne tradition. Encore à présent les pèlerins musulmans et chrétiens qui passent par Tor vont se baigner à une source d'eau tiède, légèrement sulfureuse, qui porte le nom de *Hammâm Mouça* (bains de Moïse), et dont les eaux ont, dit-on, une merveilleuse efficacité pour la guérison des maladies de peau.

D'Anville s'est trompé sur la position de l'île des Phoques, qu'il place dans le golfe Héroopolite, d'après une carte du Père Sicard. Le fait est qu'il n'y a pas une seule île dans ce golfe, et aujourd'hui que nous possédons la carte anglaise, la question est de savoir à quelle distance *orientale* de l'embouchure du golfe Héroopolite nous devons chercher l'île des Phoques, à moins que les anciens n'aient donné ce nom à un banc de sable que le reflux aurait laissé à découvert; mais cela n'est pas probable.

La première île que l'on rencontre en longeant avec Agatharchide la côte de la presqu'île du Sinaï est tout près du cap Phara, aujourd'hui Râs Mohammed, et comme l'auteur grec nous dit qu'après avoir dépassé le Palmetum on aperçoit l'île des Phoques en avant d'un promontoire, il me semble qu'il n'y a pas à hésiter sur sa position, d'autant plus que notre texte ajoute : « Le promontoire opposé à cette île regarde Petra et la Palestine d'Arabie. » Ce n'est effectivement qu'après avoir doublé Râs Mohammed qu'on entre dans une mer qui peut être considérée comme une suite ou une extension de la vallée de

Petra, ou plutôt de l'Ackabah, qui n'est elle-même qu'une suite de la mer Morte et de la vallée du Jourdain. Nous savons depuis longtemps que l'on pêche dans ces parages une espèce de cétacé nommé par les Arabes *nâkât al-bahhr* (chamelle de mer), dont la peau est employée à faire des sandales et servit très-probablement autrefois à faire la couverture ou enveloppe extérieure du tabernacle. (Exode, ch. xxvi, v. 14.)

D'Anville pose en fait que Râs Mohammed est le Posidium de Diodore de Sicile, d'Agatharchide et d'Artémidore. Mais j'avoue que cette détermination me paraît souffrir de grandes difficultés. Strabon, d'après Artémidore, semble considérer Posidium comme la pointe extrême (intérieure) du golfe *Élanite*. (P. 1122.) Suivant le texte de Diodore, ce serait la pointe du golfe *Héroopolite*; car je n'admets point la note du traducteur. (Diod. de Miot, t. II, p. 73.) Dans un cas comme dans l'autre, Posidium est le contraire d'un promontoire; c'est le sommet d'un angle rentrant, non d'un angle saillant. Diodore, ou l'auteur qu'il a copié, procède très-méthodiquement dans sa description du golfe Arabe. Après avoir donné la côte africaine depuis Arsinoé (au nord de Suez) jusqu'à la limite de sa science vers le midi, il revient au point de départ pour décrire la côte asiatique; mais ici il ne nomme plus Arsinoé, il nomme le Posidium. Voici le texte, selon la traduction de M. Miot :

« Nous allons parcourir actuellement la côte ara-

bique, opposée à celle que nous venons de décrire, et nous partirons également de la pointe du golfe. Cette pointe porte le nom de *Posidium*, pris d'un autel consacré au dieu des mers et élevé par Ariston, que Ptolémée avait chargé d'explorer la côte d'Arabie jusqu'à l'Océan. »

Si cette citation ne suffit pas pour justifier mon opinion, j'ajouterai que, selon l'ancien usage des navigateurs, Ariston a dû élever son autel au point de départ, et que le point de départ ne pouvait pas être Râs Mohammed.

Je suppose donc (et c'est assurément l'hypothèse la plus naturelle) qu'Ariston partit d'Arsinoé et que l'autel élevé par lui au dieu des mers, c'est-à-dire le *Posidium*, se trouvait à la pointe septentrionale du golfe de Suez.

« Le littoral qui suit l'île et le cap des Phoques était, selon notre auteur, habité autrefois par les Maranites et le fut depuis par leurs voisins les Garryndaniens, qui s'en emparèrent, etc. »

Ces deux noms se retrouvent, l'un dans la géographie mosaïque, l'autre dans la géographie moderne de la presqu'île du Sinaï, et se retrouvent l'un à côté de l'autre. Si l'on adopte l'opinion la plus accréditée touchant le lieu que la Bible nomme Mârâh, c'est une des stations des Israélites; et Gharrendal ou Ghorondel est une vallée qui débouche à Mârâh supposé Houwâra. Le changement du *lâm* en *noîn* est très-commun en arabe dans les noms propres. Le *Ckâmoûs* permet de dire indifféremment

Ismail et *Ismâin* (Ismaël). Mais il faut observer, d'une part, que ces deux noms se trouvent fort loin du littoral indiqué par Agatharchide comme la demeure des Maranites et des Garyndaniens, et, de l'autre (par voie de compensation), que la plupart des habitants de la presqu'île étaient nomades, c'est-à-dire sans demeures fixes, autrefois comme à présent.

« En continuant de s'avancer, on entre dans le golfe Læanite. » C'est ainsi que Diodore nomme le golfe Élanite (aujourd'hui golfe de l'Ackabah). Ainsi les deux tribus antiques dont nous venons de parler gisaient entre Râs Mohammed et Râs el-Noussrânî ou « le cap du Chrétien, » aux environs des *Schouroûm* (pl. de *Scharm*). Râs el-Noussrânî se trouve à l'entrée occidentale du golfe Élanite. C'est en quelque sorte le jambage de l'une des deux portes que forme l'île de Thînân avec les deux rivages opposés, et cette île se trouve en face du promontoire, et ce promontoire regarde Petra et la Palestine bien plus directement que Râs Mohamied. Enfin, l'île de Thirân veut dire l'île des bœufs ou des taureaux, ce qui rappelle l'île des veaux marins ou *phoques*, dont nous avons parlé tout à l'heure. On serait donc tenté de croire que cette île, une des plus grandes de la mer Rouge, est réellement celle que les anciens ont nommée l'île des Phoques, si elle se trouvait un peu plus près du Palmetum, c'est-à-dire de Tôr, d'autant plus que l'étranglement qui marque le commencement du golfe Élanite

est, abstraction faite de l'île, au delà de Râs el-Noussrânî et en face de Râs Fartak. On pourrait, dis-je, soutenir à la rigueur que les anciens n'ont point fait attention à l'îlot qui se trouve tout auprès de Râs Mohammed, que Thirân est l'île des Phoques, que Râs el-Noussrânî est le promontoire qui regarde Petra, et que le pays des Garyndaniens s'étendait depuis Râs el-Noussrânî jusqu'à la latitude de Râs Fartak, dans le district appelé aujourd'hui *Nabekî*. Tous les lieux que je viens de passer en revue resteraient toujours en dehors du golfe, qui ne commencerait, pour le voyageur grec, qu'à la latitude de Râs Fartak. Mais cette hypothèse placerait l'île des Phoques à une trop grande distance du Palmetum, que nous avons identifié avec Tôr. Quant aux îles qui se trouvent à la droite du voyageur sortant du golfe de Suez, elles ne peuvent pas entrer en concours avec les deux autres, parce qu'elles appartiennent à la côte africaine, que le voyageur grec a quittée pour n'y plus revenir.

« Je passe tout ce qui est relatif au golfe Élanite et aux Nabatéens (les *Anbât* des Arabes), et, après avoir traversé les détroits de Thirân, j'entre dans un pays de plaine coupé par de nombreux ruisseaux, qui arrosent des champs où croissent l'*agrostis*, le trèfle de Médie, et du *lotus* (*melilotus*) de la grandeur d'un homme » Agatharchide parle évidemment de la vallée d'Aynoûnah, visitée depuis peu par des voyageurs anglais. Le tableau qu'en fait le lieutenant Wellsted est en parfaite harmonie avec

le récit de l'auteur grec; et quoique cette vallée soit aujourd'hui abandonnée à la nature, il est impossible de ne pas rapprocher le *long sedgy grass* dont parle le lieutenant Wellsted (*Travels in Arabia*, t. II, p. 164) du luxe de fourrages antiques dans lequel Agatharchide paraît se complaire, sans doute à cause de l'aridité des contrées environnantes. Mais comme il résulte des dernières observations que la vallée d'Aynoûnah se rattache à celle de Mackna sur le golfe Élanite, et qu'il y a aussi à Mackna un courant d'eau considérable, il est possible à la rigueur que la description de l'auteur grec embrasse les deux régions.

Je suis très-disposé à voir dans le site d'Aynoûnah un entrepôt du commerce des Nabatéens. Ainsi que l'a judicieusement observé le voyageur anglais, les grandes difficultés que présente la navigation des golfes de Suez et de l'Ackabah durent engager les commerçants de l'antiquité à chercher des ports et à établir des entrepôts en dehors de ces golfes, d'un côté pour les marchandises qui prenaient la route de l'Égypte, et de l'autre pour celles qui passaient par le pays des Nabatéens. De là naquirent, sur la côte africaine, les échelles de Myos-Hormos, Philotas, Bérénice, etc. et, sur la côte opposée, Hippos, Phœnicum Oppidum, Raunathi et Leucé-Comé. Mais il m'est impossible d'identifier ce dernier entrepôt avec Aynoûnah : l'ordre de succession des échelles antiques s'y oppose. Ainsi que je l'ai dit, Aynoûnah étant le premier point favorable à

l'établissement d'une échelle sur la côte arabique, en dehors du golfe Élanite; Aynoûnah ne peut être que Hippos; le second étant Mouwaylahh, ce Mouwaylahh devait s'appeler autrefois Phœnicum Opidum; le troisième, Wedjh, est sans doute Rawnathi; et le quatrième, Hhawrà, doit correspondre à Leucé-Comé. Ainsi, Leucé-Comé, loin d'être l'entrepôt le plus septentrional des Nabatéens en dehors du golfe Élanite, était au contraire le plus méridional. Cette conclusion s'accorde d'ailleurs parfaitement avec d'autres renseignements fournis par les anciens. Nous savons qu'Ælius Gallus, à son retour du Yaman, s'embarqua à Leucé-Comé et arriva le onzième jour à Myos-Hormos. S'il fût parti d'Aynoûnah, il n'eût pas mis trois jours à faire le trajet. Lors de son départ pour le Yaman, il fit voile d'Arsinoé (tout près de Suez) et arriva le quinzième jour à Leucé-Comé. Le temps se trouve encore ici proportionnel à la distance, si l'on reste fidèle au sentiment de notre illustre d'Anville. Mais si Leucé-Comé est Aynoûnah, le temps mis par Ælius Gallus à franchir l'espace qui sépare Suez de ce point paraîtra d'autant plus extraordinaire que les vents dominants dans le nord de la mer Rouge étaient en sa faveur.

Enfin le lieutenant Wellsted, qui veut qu'Aynoûnah soit Leucé-Comé, convient lui-même, dans sa relation, que la position d'Aynoûnah n'est pas très-favorable aux navigateurs. « The harbour of Ainûnah is well sheltered from all winds; yet I am ap-

prehensive that the dangers near the entrance, exhibited in the chart, will deter mariners from it.» Et ailleurs, en parlant de la région qu'il faut traverser pour arriver à Aynoûnah, il dit (t. II, p. 168) : « From the boisterous weather and numerous rocks in this part of the sea, the navigation is so exceedingly dangerous, that scarcely a day elapsed without same hairbreadth escape. It would have been impossible to have conducted a ship of greater burden, or one less quickly manageable, amidst the labyrinth of shoals through which we had often to thread our way. » La partie septentrionale du golfe Arabique offrant de si effrayantes difficultés du côté de l'Arabie, il est naturel de supposer que le principal entrepôt des Nabatéens, Leucé-Comé, se trouvait au sud, et par conséquent en dehors de tous ces dangers.

Les récits des Grecs et des Romains sur les choses anciennes ou lointaines sont presque toujours plus ou moins fabuleux, plus ou moins remplis d'exagération. Le merveilleux est la consolation des ignorants. Il leur offre cette pâture intellectuelle que nous cherchons tous quand les appétits physiques sont satisfaits, et qui varie du blanc au noir, du positif au négatif, suivant l'état de notre entendement. Sous ce point de vue, l'on peut dire que l'erreur et la vérité répondent à un même besoin de notre nature. On peut aller plus loin et soutenir que l'erreur l'emporte sur la vérité par le nombre infini de combinaisons qu'elle comporte.

En ce sens, elle offre à nos esprits un ordinaire beaucoup plus varié que ne peut le faire la réalité dans l'état actuel de nos connaissances positives.

Agatharchide paraît avoir mis dans sa relation parties égales de l'une et de l'autre. Ainsi, sa description du golfe Élanite est, dit-on, très-fidèle (*Travels in Arabia*, t. II, p. 108); mais le tableau qu'il fait de la région où nous allons entrer avec lui me paraît un tissu de fables après lesquelles la vérité doit luire de nouveau.

Je ne chercherai point à retrouver la « baie qui s'enfonce dans les terres à une profondeur de 500 stades et dont l'enceinte est fermée par d'immenses rochers, etc. etc. . . » « Les rivages de cette baie sont occupés par les Banizomènes. . . » « Non loin de là sont trois îles » que l'auteur grec ne nomme pas.

Il y en a six dans ces parages,¹ sans compter les îlots, savoir Thîrân, Senâfir, Schouschwah, Bârâckân, Youban, Ssilâh.

L'une des trois îles dont parle le voyageur grec était consacrée à Isis. Le lieutenant Wellsted dit que c'était Thîrân. Sur quel fondement? — Parce que Thîrân est la plus grande de toutes? — Parce que *thîrân* veut dire *bores*, et qu'Isis est évidemment la vache Io? — Il faut s'expliquer.

Dans *Banizomènes* je vois deux mots arabes et une terminaison grecque. Le *ν* (*n*) de la dernière syllabe appartient à la désinence grecque, comme le *n* de *Thamudeni*, qui représente *Thamoúd*, et rien

de plus ni de moins. Mais si le premier mot arabe, *bani* (fils, enfants), est facile à reconnaître, il n'en va pas ainsi pour le second. Je suppose que ce second mot est *Djoudhâm* ou *Djouzâm*, dont la première syllabe aura disparu en passant par la bouche des Grecs; car la transcription grecque la plus voisine de *Bani-Djoudhâm*, ou (au nominatif) *Banou-Djoudhâm*, eu égard à la prononciation, eût été *Βανυζουδάμενοι*, et il est tout naturel qu'un mot aussi long et aussi *awkward* se soit contracté et réduit à *Βανιζόμενοι*.

Ces Banou-Djoudhâm, qui, selon l'opinion la plus approuvée, étaient d'origine yamanique ou sabéenne¹, issus de Amr, frère de Hhimyar, le père des Homérites, le même qu'Érythras (*Strab.* liv. XVI, p. 1125), dont les Abrahamides se sont emparés, ou, si l'on veut, qu'ils réclament dans la personne d'Édom le même qu'Ésau².

¹ Voyez les genealogies arabes de MM. Perron et Porocke (*Spec. Hist. Arab.* p. 44, éd. de 1650).

² Il est assurément très-digne de remarque que les mots *Himyar* ou *Ihomayr*, *Edhôm*, *Phœnix* signifient tous «rouge» ou «rougeaud», dans des langues différentes, et il y a longtemps que cette observation a été faite pour la première fois. Mais ce qui me paraît mettre hors de doute l'identité intentionnelle (réelle ou supposée) d'*Edhôm* et de Hhimyar (nonobstant la distance qui sépare l'Idumée du Hhadramaut), c'est que les Hébreux ont marié Ésau avec Aâdâh. Or nous savons par les traditions arabes que Hhimyar régna sur la tribu de Aâd, la plus anciennée de l'Arabie, et nous savons par l'histoire universelle que le premier acte d'un conquérant, dont le pouvoir n'est plus contesté, c'est d'entrer en relation avec les filles du peuple conquis. Ainsi, quand l'historien hébreu me dit qu'Édom (le même qu'Ésau) épousa Aâdâh, je retrouve dans ce peu de mots

Ces Banoû-Djoudhâm occupaient un pays de montagnes nommé Hhismâ ou Hesma, dont il est question dans les traditions mahométanes et dont l'emplacement est donné par la géographie moderne du torrent de l'Ackabah. Le Tôr-Hesma (car son nom n'a pas changé depuis l'époque de Mahomet) est à une journée de l'Ackabah vers le nord-est. Ce

l'événement historique dont parle le Râwî arabe lorsqu'il dit que Hhimyar, issu de Ckahhtân (Joctan) établit son autorité dans le pays de Aâd; c'est une autre manière de formuler le même fait. — Encore un rapprochement : Édom et tous les Abrahamides étaient originaires de la Chaldée, selon la Genèse; Hhimyar et tous les Sabéens venaient du même pays, selon les traditions arabes, car leur père Ckahhtân parlait le *souryânî*, qui, pour les docteurs arabes, est la même chose que le chaldéen; et son fils immédiat, Yaroub, fut le premier de la famille dont la langue passa du souryânî à l'arabe, c'est-à-dire à la langue de Aâd, appelée depuis « arabe de Hhimyar. » Les Juifs ont identifié Édom avec Ésau; mais les Arabes, qui ont deux personnages historiques correspondants à ceux-là, Hhimyâr et l'*Aschaar*, c'est-à-dire « le Velu, » ainsi nommé parce qu'il vint au monde tout velu, ne les ont point identifiés l'un avec l'autre. Quelques-uns de leurs docteurs font Aschaar frère de Hhimyar et fils immédiat de Saba; mais, selon les meilleurs généalogistes, il y aurait au moins six générations entre Aschaar et Saba. Édom ou Edhôm est donc probablement plus ancien qu'Ésau.

Tout cela se résume par deux invasions de la même race rouge ou chaldéenne (ou perse, puisque Strabon fait un Perse d'Érythras), l'une dans le midi de la péninsule arabique, c'est celle des Joctanides, et l'autre dans le nord, c'est celle des Abrahamides (qui n'ont pas eu le même succès que leurs aînés du Yaman et du Hhadramaut). Et voilà ce qui explique les prétentions parallèles des deux peuples. Celles des Juifs allaient fort loin, puisque, non contents de revendiquer l'*homme rouge*, Édom, ou Hhimyar, possesseur de Aadah ou Aâd, comme un rejeton d'Abraham, ils ont osé mettre Saba et Dédân (l'*Oudad* des traditions arabes) dans la lignée d'Abraham par Cetura (*Gen. xxi, 3*). Enfin, quelques-uns de leurs doc-

nom est d'une haute antiquité, puisque nous le retrouvons dans la Bible. *Hhaschmônâ* (Nomb. xxxiii, 29) est en effet une des stations des Israélites, non loin du Port de Salomon. Djawhari représente les montagnes de Hhismâ comme arides et éscarpées, et cite en trois endroits de son dictionnaire cette tradition du prophète Mahomet : « Les Grecs

teurs n'ont-ils pas affirmé que tous les Arabes, sans exception, étaient enfants d'Ismaël? Heureusement pour l'histoire, nous pouvons repousser ces deux dernières prétentions par deux autorités plus anciennes que le chapitre xxv de la Genèse, et également bibliques, bien que contradictoires. Suivant l'une, Saba est fils de Rama, fils de Chus; selon l'autre, il est fils de Joctan. Ce dernier point de vue, le seul qui soit admis par les Arabes, est, je crois, conforme à la vérité.

Le parallélisme des deux colonies, les Joctanides et les Abrahamides, est quelque chose de frappant. Si les premiers occupèrent l'Arabie heureuse dans le midi de la péninsule, les autres conquièrent la Terre promise dans le nord, et, fiers de leurs succès, réclamèrent l'*homme rouge* comme une gloire nationale, parce que la couleur rouge était la couleur noble en Égypte et en Arabie. Les deux colonies se trouvent à l'apogée de leur prospérité commerciale sous Salomon, et font assaut de luxe dans la visitation mythique de la reine de Saba.

On trouve dans l'archipel de Dahlak d'anciens monuments qu'une tradition locale rapporte aux Perses. Seraient-ce les Perses d'Étythras?

Je profite de cette occasion pour relever une erreur qui m'est échappée dans ma première lettre à M. B. Duprat sur l'histoire des Arabes. J'ai dit à la page 68 que les Ramanites de Strabon étaient probablement les Yamanites et que, par suite d'une erreur de copiste, le *rho* avait remplacé un *iota*. Aujourd'hui, je pense que les Ramanites sont les descendants de Rama, fils de Chus, et que si les anciens ont connu le mot de *Yaman* ou *Yemen*, c'est dans le nom des *Minæi* qu'on doit le chercher. *Oi Mivaioi, hi-minæi*, l'article grec représente le *y* du mot arabe.

vous chasseront de cette terre» (de la Syrie); «ils vous en chasseront pied à pied, de bourgade en bourgade, jusqu'à une *pince de sabot*» (*sounbouk*, c'est la pince du sabot d'un cheval), c'est-à-dire, selon l'interprétation du lexicographe arabe, jusqu'à un district aride et improductif. «On demanda au Prophète quel lieu il désignait par la pince de sabot. Il répondit que c'était le Hhismâ des Banou-Djoudhâm.» Or cette tribu de Djoudhâm est assez ancienne pour que son nom se retrouve chez un auteur grec antérieur à Jules César. En effet, selon les généalogies arabes, il n'y aurait eu que huit ou neuf générations entre Djoudhâm et Saba, qui est le Saba de la Genèse, le père des Sabéens. C'est assurément trop peu; car si Djoudhâm remontait aussi haut, son nom devrait se trouver parmi ceux des enfants de Joctan; mais ici le *trop peu* est une preuve du *peu*. D'un autre côté, comme Agatharchide, en décrivant le golfe Élanite, n'a parlé que des Nabatéens, on peut très-bien admettre qu'à l'époque où il écrivait (sous Ptolémée Physcon), les Banoû-Djoudhâm ne s'étendaient point au delà de Tabouk vers le nord. Longtemps après, à l'époque du prophète Mahomet, ils campaient aux environs de Tor-Hesma, qui est bien évidemment le Hhasch mona de la Bible.

L'auteur grec, suivi par Diodore, dit que les trois îles dont nous avons parlé plus haut produisent en abondance des oliviers différents des nôtres. Aujourd'hui, elles sont complètement déboisées. Mais cela

n'a rien qui doive étonner. Voyez les environs de Marseille. L'aménagement des forêts est une chose nouvelle sous le soleil.

«Après ces îles, la côte devient très-escarpée et inaccessible» (où a-t-il pris cela?) «pendant un trajet de *mille stades*. . . La contrée qui tient à cette côte est habitée par les Arabes Thamudéniens. » .

— C'est effectivement à cette hauteur qu'il faut placer Hhidjr, la demeure de Thamoûd, où l'on voit encore des chambres excavées dans la montagne, et, au dire d'un Bédouin interrogé par Burckhardt, des figures et des inscriptions. C'est là que les traditions arabes placent la tribu qui périt pour n'avoir pas écouté la prédication de Ssâlehh, de Ssâlehh dont le tombeau est bien loin de là, dans la contrée de Mahrah.

Voici le lieu de revenir sur l'antiquité relative de Aâd et Thamoûd. Selon les plus anciennes traditions arabes, chacune de ces tribus eut son prophète et ne l'écouta point. Hoûd ou Aâber, l'Héber de la Bible¹, prêcha les hommes de Aâd. Ssâlehh,

¹ Gesenius ne considère point Héber comme un personnage historique, mais comme un être mythique du genre de *Dorus*, *Aeolus*, *Italus*, patriarches supposés des Doriens, des Éoliens, des Italiens. Le mot *Italia* existait quand on inventa *Italus*. Pareillement de *hébreu* on a fait *Héber*, non l'inverse; et de *Yahoûd*, qui, en arabe, veut dire les Juifs ou les Hébreux, les Arabes ont fait un patriarche Hoûd, qui, dans leurs généalogies, remplace Héber. Voilà l'opinion de Gesenius, opinion d'une haute valeur. Les rapprochements qu'il fait sont presque irrésistibles. J'avoue cependant que je ne suis pas convaincu. C'a été l'usage constant des Arabes et des Juifs leurs frères de nommer les familles, les tribus et les peuples du nom du chef

son fils, prêcha les hommes de Thamoûd. — J'ai su à Djeddah, par le témoignage d'un pilote de Mirbât, qui avait visité le tombeau du patriarche Ssâlehh près de Hhâcik dans la région de Mahrah, (c'est le tombeau qui est indiqué sur nos cartes comme appartenant à Hoûd, *Cabr-Hoûd*), j'ai su de Mouhhsin que Ssâlehh passe dans le pays de Mahrah pour le *fils* de Hoûd et que le tombeau de Hoûd est dans le Hadramaut, ainsi que je l'ai dit ailleurs (iv^e lettre sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme). Or, à la distance où ces traditions nous obligent de remonter, le mot de *fils* a une tout autre valeur que dans cette phrase : *Alexandre, fils de Philippe, vainquit Darius*. A cette haute antiquité, le mot de *fils* emporte presque toujours l'idée de plusieurs générations, souvent de plusieurs siècles. Nous pouvons donc conclure des traditions arabes que Thamoûd est plus jeune que Aâd et que le désastre de Aâd est antérieur à celui de Thamoûd, — mais de combien?....

Agatharchide parle des Thamudeni ! Pline parle des Thamudeni!!... Il faut donc dire que les Arabes se sont trompés de plusieurs milliers d'années sur l'antiquité de Thamoûd. Et, en effet, la Bible ne parle point de Thamoûd, pas plus qu'elle ne parle des Nabatéens, et je ne serais pas surpris

de la famille devenue tribu ou peuple. Les Israélites sont les enfants d'Israël, et Israël ou Jacob est un personnage historique, à ce que je crois. Les Gkourayschides sont les enfants de Gkouraysch, dixième aïeul de Mahomet.

que les monuments de Ihidjr fussent d'une date aussi récente que ceux de Petra, ou d'une date peu antérieure.

« La côte suivante, » continue Diodore d'après Agatharchide, « renferme une baie très-vaste, bornée par un grand nombre d'îles semées çà et là, d'un aspect à peu près semblable à celui des Échinades, » groupe d'îles près du golfe de Corinthe.

C'est l'archipel qui, du Schaykh Mirbât (où nous sommes restés), s'étend jusqu'à Hhassâni. Au nord de cette île et tout près du mouillage nommé Doughaybadj, se trouve la station de Hhawrà, que d'Anville identifie avec Leucé-Comé.

L'auteur du Périple de la mer Érythrée fournit sur cette importante échelle des renseignements que je ne saurais me dispenser de transcrire, parce qu'ils infirment jusqu'à un certain point l'opinion de d'Anville et donnent quelque poids à celle du docteur Vincent.

Voici le passage du Périple, tel que M. E. Quatremère l'a inséré dans son mémoire sur les Nabatéens

« A la gauche de Bérénice, en partant de Myos-Hormos et traversant le golfe qui l'avoisine, après deux ou trois journées vers l'orient, on rencontre un port et une forteresse qui portent le nom de Leucé-Comé : c'est de là que l'on part pour se rendre à Petra, auprès de Malika, roi des Nabatéens. Elle sert également d'entrepôt aux Arabes, qui y abordent sur de petits bâtiments. Aussi, à raison de l'im-

portance de ce lieu, on y envoie un collecteur chargé de percevoir le quart de la valeur des marchandises importées, et, en outre, un centurion accompagné d'un corps de troupes. C'est immédiatement après cette ville que commence la côte d'Arabie, qui borde la mer Érythrée.»

Deux ou trois journées vers l'orient, en partant de Myos-Hormos, ne conduiraient pas à Hhawrà, ni même à Wedjh, mais à un point de la côte arabique situé entre Mouwaylahh et l'île de Nomân. Si donc nous n'avions pas le témoignage de Strabon sur le temps employé par Ælius Gallus pour aller, 1° d'Ar-sinoé à Leucé-Comé, 2° de Leucé-Comé à Myos-Hormos, nous serions obligé de convenir que le docteur Vincent a eu raison d'identifier Leucé-Comé avec Mouwaylahh.

Vient ensuite, dans la description de Diodore, le Charmuthas, qui est le *scharm* ou la baie de Yambo, comme l'a reconnu d'Anville, et que l'auteur grec considère comme un des plus beaux ports du monde entier, «offrant un mouillage sûr pour deux mille navires.»

Ces renseignements étant donnés par un païen qui écrivait il y a plus de mille ans, il est curieux de les comparer avec ceux qu'on imprimait à Londres, l'an dernier : «Sherm Yembo is free from all dangers; either inside or at the entrance, sufficiently capacious, and may be easily distinguished. It is incomparably the best harbour on the coast, having soundings near the entrance, where a vessel, if becal-

med, might anchor, an advantage possessed by few others. »

Malheureusement l'auteur grec ne peut pas se contenter de ces avantages bien réels et bien avérés : il lui faut en outre, ce qui assurément ne gênerait rien, « les eaux excellentes d'un fleuve considérable qui vient se jeter dans le port, et, au milieu, une île bien arrosée où l'on peut cultiver des jardins. » Ce beau fleuve, et cette espèce de paradis au milieu d'un port de mer, ont dû réjouir beaucoup l'imagination d'Agatharchide et celle de ses lecteurs ; mais ça été aux dépens de sa réputation. Je suis fâché d'être obligé de dire qu'il n'y a point une goutte d'eau potable aux environs de ce beau port, et que la seule île qu'on y trouve est un rocher à fleur d'eau.

Ceci donne le degré de confiance que l'on peut accorder à la description de l'Arabie heureuse par le même Agatharchide. C'est à ce Gascon antique que l'on doit la première idée d'un Eldorado, et ce furent ses récits, vraiment dignes des Mille et une Nuits et de la nation dont il vantait les richesses, qui provoquèrent la désastreuse expédition d'Ælius Gallus sous Auguste. Non que je prétende révoquer en doute l'opulence d'un peuple qui, dans l'antiquité la plus reculée, et jusqu'à la découverte de la route des Indes par le cap de Bonne-Espérance, a eu l'entrepôt du commerce de l'Orient avec l'Occident : loin de là ! Mais quelque riches que fussent les Sabéens . . . , *est modus in rebus*. Au reste, il est

digne de remarque que l'on débite encore dans l'Arabie méridionale des histoires incroyables sur le luxe des anciens habitants de Zhafâr, la capitale des rois hhimyarides ou homérites. Dans un de ces contes, il est question d'un chargement de safran expédié du Gharb (Occident) — de Maroc ou d'Espagne — dans l'Inde, où il devait être vendu intégralement à un seul acheteur, selon l'ordre très-précis et très-bizarre du négociant maugrébin. Or il ne se trouva dans aucun port de l'Inde marchand ou prince assez riche pour acheter la totalité de cette cargaison, et, conformément aux ordres qu'il avait reçus de son patron, le rais du bâtiment reprit la route du Gharb avec sa marchandise. Chemin faisant il relâcha à Zhafâr. Le prince qui régnait alors sur cette ville était occupé à faire construire une mosquée, et, ayant appris qu'un navire chargé de safran venait d'entrer dans le port, il acheta et paya fort au delà des espérances du facteur maugrébin la totalité de sa cargaison.

Et à quoi employa-t-il tout ce safran ?

Ah ! c'est là le beau de l'histoire : à lier et à gâcher le mortier qui devait servir à la construction de la mosquée.

Cela rappelle les matelas du Gascon

Et de quoi étaient faits ces matelas ? . . .

Mais continuons notre promenade maritime.

Le chapitre XLV me paraît un tissu de fables où l'on entrevoit quelques vérités. Le mont Chabinus, le seul dont Agatharchide nous donne le nom, doit

être le Djabal-as-Ssoubh, le plus élevé de toute la côte; mais je soupçonne qu'il a changé de nom et s'appelait autrefois Schaab ou Schèb-Djabalah. Le mot *schaab* signifie « ravin », et Schèb-Djabalah est une montagne célèbre dans l'histoire des Bédouins du Hhidjâz.

Les Dèbes, qui habitaient cette montagne (occupée aujourd'hui par la tribu de Hharb), me rappellent le mot arabe *dhib*, qui signifie « loup » et figure parmi les noms d'hommes dans les anciennes généalogies; or on sait que tous les noms de tribu étaient originellement des noms individuels. Ce serait méconnaître le génie arabe que de rapporter cette dénomination au mot *dhahab* (or). Les mots qui rappellent une idée agréable pouvaient devenir noms propres d'esclaves, mais devenaient bien rarement le partage d'un homme libre ou d'une tribu. Un étranger ayant demandé à un Bédouin la raison de cette particularité reçut cette réponse : « Les noms que nous imposons à nos esclaves sont pour nous; ceux que nous nous imposons à nous-mêmes sont pour nos ennemis. » C'est-à-dire : relativement à moi, cet esclave est un *bijou*; je l'appelle *Djawhar*. Relativement à l'ennemi, je suis un *chien* et je m'appelle *Kelb* ¹.

Les peuples dont Agatharchide fait mention immédiatement après les Dèbes, savoir : les Aliléens

¹ *Dabbah*, qui rappelle le *Lacerta Libyca*, est encore un nom d'homme chez les Arabes, mais je ne puis pas vérifier en ce moment si ce nom-là se trouve dans les tribus postamides.

et les Gasandes, étant évidemment les habitants de Hhaly et de Djézân, lieux qui se nomment encore aujourd'hui comme autrefois, il est naturel de supposer que les Dèbes occupaient le littoral de Djeddah.

Il est temps de reprendre mon journal où je l'ai laissé. Nous sommes encore à l'ancre, au mouillage du Schaykh Mirbât.

Nous y achetâmes de l'eau de pluie et du poisson salé apportés sur ce point par des Arabes Houtaym. Les Houtaym ont des établissements temporaires dans les îles, où ils se livrent à la pêche, et des établissements fixes sur plusieurs points de la côte, avec la permission et sous le bon plaisir des puissantes tribus qui l'occupent, et auxquelles ils payent une redevance. Dans l'état d'abaissement où ils se trouvent, il n'y a plus de mariages possibles entre eux et les autres Arabes, et tout ce qui leur reste de la noblesse inhérente à cette qualité d'Arabe est le droit de porter la *djanbiyyeh*, ou, comme on dit encore, le *sekkîneh*, espèce de coutelas qui orne la ceinture de tout Bédouin en Arabie, et de présenter leur tribut au seigneur de la terre sur la lame de ce coutelas. Du reste, ils sont doux, civils, industriels, ou plutôt laborieux, et font un assez grand commerce d'écaille (de tortue), de poisson salé, etc.

Puisque le mot *industriel* est tombé de ma plume, je dois me hâter d'ajouter ici qu'en égard au développement intellectuel de ses habitants l'A-

rabie est le pays du monde le moins industriel, disons mieux, le plus anti-industriel que je connaisse. Au delà et en deçà de la péninsule, à mesure que le voyageur s'avance vers l'extrême Orient ou l'extrême Occident, il observe chez les hommes une industrie croissante, dont les deux limites sont l'Angleterre et le Japon. Mais la terre centrale de l'ancien continent, l'Arabie, doit être cotée zéro sous ce point de vue si intéressant de nos jours; et si je ne craignais d'être trop précis et trop mathématique dans mes expressions, je dirais qu'elle doit porter une cote négative. Le mépris des travaux manuels et de toute industrie, même agricole, remonte bien haut chez les Arabes et leurs frères, les Hébreux. Entendons-nous : les uns et les autres aiment le *commerce* et s'y livrent avec succès; mais le *commerce* n'est pas la *fabrication*, et c'est de la *fabrication* que je veux parler.

Le IAO, qu'ils firent à leur image, se prononce dès le début de son livre, et sans qu'on sache pourquoi, en faveur d'un pâtre, Abel, contre un laboureur, Caïn. Son évidente partialité est la cause du premier meurtre. L'état le plus honorable, le plus saint que je connaisse est flétri au commencement de la Genèse. . . . Car on ne nous dit point de quoi Caïn était coupable lorsqu'il offrit les prémices de ses fruits à l'Éternel.

Pour comprendre ce mythe, il suffit de connaître le cœur de l'homme, et en particulier celui du Bédouin. Ce n'était pas assez pour les patriarches

de vivre dans l'abondance et la plus délicieuse fainéantise; il fallait encore que cette fainéantise fût anoblée par la sanction divine. A ce besoin de leur orgueil répond l'histoire de Cain et Abel. •

Le jeudi matin, 26 avril, nous levâmes l'ancre et essayâmes de faire route sur Wedjh, mais nous fûmes surpris par une violente brise de nord-ouest qui nous mit momentanément dans le plus grand danger. Notre barque, ne gouvernant pas bien, se dirigeait, malgré les efforts du pilote, sur la pointe méridionale d'un récif appelé *Schaab Abou-Bissrân*, et nous allions nous briser sur ce récif, lorsque, la mer devenant un peu plus calme, la barque se décida à *arriver* tant soit peu, et à passer enfin sous le vent du récif, où nous mouillâmes pour la journée.

Je n'eus point la conscience de ce danger, et partant je n'en eus point l'émotion. J'étais alors dans la chambre ou *camera*, occupé à scander des vers arabes du recueil conquis sous le nom de *Hhamâça*, et c'est à mon compagnon de voyage que je dois tous les détails nautiques qu'on vient de lire. Cependant l'apparition de mon cuisinier, qui vint montrer sa face blême à la porte de la chambre en me disant : *El barr aho!* «voici la terre!» (effectivement nous étions en vue de Râs Kourkounah); — *Ckoûl lehoum yerbotou!* «Dis-leur d'amarrer (la barque au rivage!)» et les cris de la femme d'Ismaïl, le cuisinier de M. Botta, qui embrassait les genoux du maître en le suppliant de donner les ordres nécessaires pour que nous ne fussions pas

perdus corps et biens, tout cela me fit sortir de ma poétique apathie, et, lorsque je vis à quel danger nous venions d'échapper, je sus bon gré à Soulaymân le Borgne de n'avoir pas désespéré de lui-même ni de sa barque. Soulaymân est un homme grossier, un homme du plus bas étage; mais il y a de l'aigle dans cet homme-là, et je serais enchanté de côtoyer toute l'Arabie dans une cange dont l'équipage serait composé d'hommes de cette espèce.

La journée suivante, vendredi 27 avril, fut calme, et, à l'aide des rames, nous parvîmes au *scharm* ou *scherm* Mounaybar (*Menébar*). Nous en partîmes la nuit avec une belle brise de sud-ouest qui nous conduisit à Wedjh le matin du samedi 28 avril.

Avant de quitter Yambo, j'avais pris deux lettres de recommandation du gouverneur, l'une pour l'agent ou « sous-préfet » de Ckalaat-al-Wedjh, l'autre pour celui de Mouwaylahh. Je désirais visiter les ruines indiquées sur la carte anglaise à l'est de Ckalaat-al-Wedjh. Mais ces ruines ne m'ayant paru offrir aucune espèce d'intérêt, je ne veux point tenir le lecteur en suspens par les détails de mon itinéraire. J'étais accompagné du schaykh des Béli, qui m'assura avoir déjà conduit des Anglais sur ce point, dont le nom local est *Oumm-Fouhhayyérât* (probablement une prononciation vicieuse du genre nommé *ckalb*, « inversion, » pour *hhoufayyérât*, diminutif de *hhafirât*, « excavation »). Il y a effectivement sur ce point des cavernes dont l'entrée, environnée de déblais, témoigne du travail de l'homme.

On m'assura que les Anglais y étaient descendus et en avaient rapporté un crâne humain enveloppé dans un mouchoir. Quant aux ruines qui avoisinent les cavernes, je n'ai pu y découvrir aucune trace de science architecturale. Je n'y ai pas rencontré une seule pierre taillée selon les principes de l'aparcilleur. D'un autre côté, les scories nombreuses que j'ai trouvées sur ce point me donnent lieu de croire que les misérables habitations dont on voit les ruines à Oumm-Fouhhayyérât étaient les demeures des ouvriers employés jadis à l'exploitation minérale du sol, quelle qu'elle fût. On y trouve aussi des fragments de verre grossier, comparable à celui de nos bouteilles communes; mais il faut observer que ces fragments de verre se rencontrent presque partout. Comparez mon récit avec celui du voyageur anglais (*Travels in Arabia by lieut. Wellsted*, vol. II, p. 190). Je ne doute pas que ce savant voyageur n'ait vu tout ce dont il parle; mais, de mon côté, je ne puis parler que de ce que j'ai vu.

Dans la vallée de Zourayb ou « Azzourayb, » à peu de distance du fort (qui est une des stations du Hhaddj), je trouvai sur les rochers un grand nombre d'inscriptions grossièrement martelées à coups de silex, ou bien, comme dit le voyageur anglais, gratées, « scratched, » sur le granit. En voici un choix :

rante ou cinquante pas, sur les parties de la surface du rocher qui étaient naturellement planes. Les lettres qui composent une même inscription sont en général dans une série verticale. Là où la direction du méplat de la roche ne permettait point cette disposition, les lettres ont été rangées en lignes obliques ou même horizontales. L'inscription B est la seule qui offre deux lignes l'une à côté de l'autre. L'inscription A et l'inscription C ont été données par M. Wellsted (*Trav. in Arabia*, t. II, p. 189), mais je ne saurais affirmer qu'elles ont été copiées sur le même point que les miennes, parce qu'il appelle Wa'di'l-Mo'yah la vallée où il a recueilli ses inscriptions, tandis que la vallée où j'ai pris les miennes se nomme Wadi-Zzourayb. Toutefois, d'après les distances indiquées par le voyageur anglais, et ce que j'ai oui dire sur les lieux, je ne puis guère douter que les localités visitées par lui ne coïncident avec celles que j'ai visitées moi-même. Mais je suis fâché de ne trouver, ni sur la carte anglaise ni dans le livre de M. Wellsted, le nom de la ville ruinée ou celui de la vallée qui y conduit. En Arabie, et dans tous les déserts traversés par les Bédouins, il n'y a pas un accident, un mouvement du terrain qui n'ait son nom; en sorte que, si l'on voulait faire une bonne carte de l'Arabie, il faudrait que les parties désertes fussent couvertes de noms à l'égal des parties où les bourgades se touchent. Cela s'explique très bien par les besoins de la vie nomade. Ainsi que je l'ai dit il n'y a presque pas de localité dans

le désert qui ne devienne pacage après les pluies, et où les Arabes ne mènent leurs chameaux. Or, chacun de ces pacages étant pour le Bédouin quelque chose de fort intéressant, il est juste qu'il lui impose un nom. Il faut pouvoir diriger les pâtres autrement qu'en leur donnant la latitude et la longitude du point où on les envoie. Il faut pouvoir indiquer d'une manière précise le lieu où sont aujourd'hui les chameaux, et celui où on les ira chercher dans huit jours si on en a besoin, et voilà pourquoi il n'y a pas en Arabie de lieu innommé, quelque insignifiant qu'il soit.

La vallée que mes guides m'ont fait suivre pour aller aux excavations se nomme Wâdî-Fouschaygh. Presque toutes ces dénominations sont très-significatives; ainsi *faschâgh*, dont *fouschaygh* représente un diminutif, est le nom d'une plante parasite qui serpente autour des arbres. Or, les *mimosas* de cette vallée, ou du moins un grand nombre de ces *mimosas*, en sont couverts. Les Bédouins m'assurèrent que la semence de cette plante parasite est déposée sur l'écorce des arbres avec la fiente de certains oiseaux qui mangent les baies de la plante, et que cette semence germe sur l'écorce du mimosa. Je crois me rappeler que la même chose a lieu chez nous, pour le gui.

Parmi les *mimosas*, je distinguai l'*ourfout*, le plus épineux de tous, arbre dont il est question dans les vieilles traditions. — Ssakhr, cherchant à détourner son frère Mouâwiyah d'une expédition contre les

Mourrides, lui adresse ces paroles : « J'ai un pressentiment funeste; quelque chose me dit que si tu t'obstines à marcher contre les Mourrides, tes beaux cheveux s'accrocheront aux épines de l'ourfout. » (*Prem. lettre sur l'hist. des Arabes avant l'Islam*). — Ceci rappelle l'histoire d'Absalon, mais doit être pris dans un sens purement figuratif. Le *mimosa ourfout*, étant le plus épineux des mimosas, était devenu chez les Arabes un symbole des anicroches de la vie.

Le dimanche 29 avril, j'étais de retour à Wadjh-al-bahr (Wedjh-sur-mer), et, dans la nuit du dimanche au lundi 30, nous quittâmes ce port avec un bon vent de terre qui nous poussa jusqu'à l'île de Noamân. Là, les autres barques qui nous avaient rejoints à Wedjh s'arrêtèrent pour mouiller; mais nous, nous passâmes la nuit à la voile.

Dans la journée du lendemain mardi 1^{er} mai, nous dépassâmes Mouwaylahh et nous aperçûmes dans l'après-midi les îles de Ssilah et Yoûbaa; mais nous ne pûmes atteindre aucun mouillage et nous fûmes obligés de passer une seconde nuit à la voile avec apparence de mauvais temps. Comme on ne voyait pas les étoiles, et que, selon l'usage des barques arabes, la boussole du bord était hors de service, le pilote fut obligé d'avoir recours à ma boussole de poche, et, pour la première fois de ma vie, je me trouvai dans le cas de diriger un bâtiment sur mer. Autant que je m'en souviens, je gouvernai à l'ouest-nord-ouest, d'une part, afin de ne pas trop nous éloigner du

point que nous voulions atteindre (Râs Mohammed), et de l'autre, pour rester au large jusqu'au moment où nous pourrions reconnaître la côte. Dans la nuit, le vent changea, et celui qu'ils nomment *ayli*¹ (nord-nord-est) souffla avec violence du golfe de l'Ackabah.

Au matin, mercredi 2 mai, nous aperçûmes des îles que le pilote crut être Schedwân et Djoûbal, à l'entrée du golfe de Suez, mais qui se trouvèrent, après mûr examen, Senâfir et Phîrân. — Ceci peut donner une idée de la science des navigateurs arabes. Ils avaient reconnu leur position la veille au soir et ils se croyaient le lendemain matin à une distance du point de départ double de celle qu'ils avaient réellement franchie dans la nuit.

Nous passâmes devant les portes du golfe de l'Ackabah avec une très-forte brise d'*ayli*, qui se calma à mesure que nous approchions des *Schourouïm*, c'est-à-dire des anses ou petites baies situées à l'est de Râs Mohammed. Nous mouillâmes dans l'un de ces ports le mercredi 2 mai, à midi.

Je termine ici la relation de mon retour. Ce qui concerne la presqu'île du Sinai n'entre point dans mon cadre, cette presqu'île n'étant réellement qu'une annexe de l'Arabie. Après tout ce qu'on a écrit sur la géographie biblique de cette contrée, il reste sans

¹ Dans le mot *ayli*, tel qu'ils le prononcent, il y a un *ayn*, mais comme cette lettre a beaucoup d'affinité avec le *hamzah*, il est très possible que le nom de ce vent soit dérivé de Aylah, ville qui se trouvait jadis au fond du golfe de l'Ackabah. Ce rapprochement m'a été suggéré par M. Botta.

doute encore bien des points à éclaircir, et l'itinéraire des Israélites est encore à faire, à ce que je crois; mais je ne m'en charge point. L'intérêt puissant qui s'attache aux lieux parcourus par des Bani-Israël, sous la conduite du schaykh Mouça, ne me permet pas d'offrir au lecteur des notes recueillies à la hâte dans un voyage très-peu scientifique. Assez d'autres, sans moi, s'occupent et s'occuperont des Abrahamides (car ils n'ont pas séjourné sur un point qui ne soit aujourd'hui parfaitement accessible au touriste), et je voudrais pouvoir consacrer ce qui me reste de santé et de forces à l'histoire de leurs frères aînés, les Joctanides, dont quelques monuments subsistent encore, et dont les annales ne sont peut-être pas entièrement perdues.

Le lundi 9, au matin, nous étions en vue de Hharâmil. Cette île, ou plutôt cet îlot, porte le nom d'une plante qui n'y croît pas, car *hharâmil* est le pluriel de *hharmalah*, et le *hharmalah* ne se trouve en terre ferme que dans les vallées, à une certaine distance de la mer. Toutefois, *hharmal* étant le nom collectif de la plante, et *hharmalah* le nom de l'individu, au moins en Arabie, il est extrêmement probable que le pluriel *hharâmil* avait, chez les anciens Arabes, un sens tout différent de celui qu'on peut déduire du dictionnaire par analogie¹; et il est

¹ Suivant le genre de la langue arabe, *hharmal* représente le genre ou l'espèce, *hharmalah* l'individu, et *hharâmil* un certain nombre d'individus depuis trois jusqu'à dix. On ne peut se servir de ce dernier mot qu'en comptant des *pieds* de *hharmal*, et seulement pour

possible que l'île de Hharâmîl soit précisément l'insula *Hieracum* marquée sur la carte de d'Anville, d'autant qu'elle se trouve sur la route des barques.

Le lundi soir nous mouillâmes dans les eaux de Dhounayb (Deneb), excellent ancrage, où nous n'arrivâmes qu'à la nuit. Il eût mieux valu, pour nous, jeter l'ancre un peu plus tôt et un peu plus au sud; mais les navigateurs arabes sont des animaux d'habitude et tiennent beaucoup à leurs étapes. Notre pilote, qui ne pouvait plus distinguer sur la mer ambiante les nuances auxquelles on reconnaît la présence d'un écueil, se dirigea tout droit et tout bêtement vers la lumière d'une grande *baghlèh* du pacha (la *Zohrah*, capitaine Moustapha-Gaboudân), qui faisait la même route que nous et était déjà à l'ancre. Nous venions de prendre le thé, et nous nous disposions à fumer, M. Botta sa pipe, et moi ma *chîché*, lorsque notre pauvre zaïmeh donna sur un banc de corail.

Le bruit fut aigre, la secousse extrêmement désagréable, et le moment qui suivit passablement solennel. Si le vent qui nous poussait eût été un peu plus fort, nous avions le ventre ouvert et nos biens étaient perdus.

Aussitôt on amène la voile, et les plus robustes

les nombres compris entre deux et onze. Pour deux pieds on se sert du duel *hharmalatayn*; au delà de dix, on reprend, en comptant, le nom d'unité *hharmalah*, et l'on dit « onze *hharmalah*, trente *hharmalah*, cent *hharmalah*, etc. » Mais toutes les fois qu'on veut indiquer la plante en général et indépendamment du nombre des individus, on doit se servir du mot collectif *hharmal*

de nos gens se mettent à l'eau au risque de se couper les jambes dans une forêt de scies ; car les madrépores sont tout hérissés de pointes, et, s'il est permis de les assimiler aux productions du règne végétal, on peut dire que les buissons sous-marins du golfe Arabique ne le cèdent en rien aux buissons archi-épineux des déserts qui le bornent. Certaines espèces d'oursins sont armées d'aiguilles d'une finesse et d'une longueur véritablement effrayantes, et les Arabes de la côte regardent leur piqûre comme plus venimeuse que celle du scorpion.

Mâ a'layh! ou, comme on dit en Égypte, *mâ a'laysch!* « c'est égal ! » — Nos braves gens se jettent à l'eau, et, appuyant leurs pieds calleux sur cette redoutable base, font des efforts inouis pour remuer notre barque. On eût dit des cariatides vivantes, de véritables Atlas. — Peine perdue ! La barque est trop lourde, trop profondément engagée dans les coraux, et notre salut vient d'ailleurs. Moustafa-Gaboudân a vu notre détresse et a détaché une embarcation à notre secours. L'embarcation nous remorque jusqu'au mouillage où nous passons fort tranquillement la moitié de la nuit, avec le plaisir, si rare dans la vie moderne, d'avoir échappé à un danger véritable.

Ayant levé l'ancre de très-bonne heure le mardi 10 avril, nous arrivâmes à dix heures du matin, en même temps que *la Zohrah*, à l'entrée de la baie de Râbégh où nous trouvâmes beaucoup d'autres barques et une espèce de marché volant. C'est le

premier que l'on rencontre sur la côte d'Arabie, en allant de Djeddah vers le nord. Pas un seul point, dans l'intervalle, où l'on puisse renouveler sa provision d'eau. Le village de Râbégh, dont nous apercevions distinctement les palmiers, est situé au fond de la baie, à une assez grande distance du mouillage; et c'est de ce point que les Bédouins de Hharb apportent sur la plage de l'eau assez potable, du bois à brûler, de la viande de mouton, des melons d'eau et du poisson salé, qu'ils vendent aux pèlerins à des prix exorbitants. Lorsque nous passâmes devant Râbégh, le marché était assez achalandé parce que nous nous y trouvions à l'époque du retour des pèlerins, et nous mîmes pied à terre parce que nous étions en force. Dans toute autre circonstance, il ne serait pas prudent de descendre sur la côte. En général, tout voyageur qui ne s'est pas mis sous la protection d'un schaykh de Bédouins est une proie légitime aux yeux de tous les Bédouins, et, comme de raison, la protection d'un chef ne vaut que pour sa tribu ou les tribus alliées ou dépendantes de la sienne. — L'immense tribu de Hharb, qui embrasse un très-grand nombre de familles, s'étend du sud au nord, depuis Djeddah, port de la Merque, jusqu'à Yambo, port de Médine. Ces Arabes de Hharb, passent, dit-on, pour des brigands formidables, et la carte anglaise nous avertit avec raison de ne pas aller à terre sur leur côte. *Ils sont, dit-elle, renommés pour leur férocité et leur perfidie.* N'ayant point pris d'informations sur le caractère général des hommes de

cette tribu, je ne sais pas précisément de quel œil ils sont vus par leurs voisins; mais ce que je puis affirmer en toute sûreté de conscience, c'est que l'on peut voyager dans leur pays sans arme ni défense aucune, et sans autre escorte qu'un homme de la race des schérifs, donner et refuser, accepter et rejeter, acheter et vendre, prendre toutes notes, recueillir tous cailloux et toutes plantes, jaser avec eux et tenir tous propos le long du chemin, et revenir sain et sauf au point de départ; *car c'est ce que j'ai fait* (à la vente près), et je ne crois pas avoir échappé à de bien grands périls dans mon excursion. — Il est vrai que la carte anglaise ne signale de danger que pour l'intervalle compris entre Bouraykah et Râs Hhâtibah, intervalle que je n'ai point exploré; mais en définissant les Bédouins de Hharb : *a tribe whose character is proverbial throughout the sea for ferocity and treachery*, il est évident qu'elle dit trop. Ceux que j'ai visités dans la vallée de Ssafrâ, qui s'étend de Djoundaydâh à Bouraykah, étaient bien certainement des Arabes de Hharb, et dans une tournée de trois jours au milieu d'eux, à leur merci corps et biens (sauf la responsabilité de mon guide à l'égard du gouverneur de Yambo), je n'ai pas pu distinguer le plus petit trait de férocité ou de perfidie; et pourtant l'on savait fort bien dans la montagne que mes poches n'étaient pas vides. — Les Anglais s'étant trouvés dans le cas de faire le coup de feu avec ces hommes, sinon féroces et perfides, au moins très-belliqueux, M. le lieutenant Wellsted

exprime la crainte que cette circonstance ne soit fatale au premier Européen qui voudra visiter le territoire des Hharbides. Mais il était écrit que je serais cet Européen (en dehors du service turc) et qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux. Remarquez que je ne portais pas d'armes *though it is considered effeminate to be without them.* » (*Travels in Arabia*, vol. II, p. 227.)

A Râbégh, nous reçûmes une députation de Moustafa-Gaboudân, qui nous félicitait sur notre délivrance de la veille, c'est-à-dire, en bon français, nous rappelait le service rendu afin d'en obtenir la récompense; et le chef de la députation nous donnait à entendre que le capitaine Moustafa serait très-sensible à quelques bouteilles d'eau-de-vie. Nous répondîmes que s'il voulait venir boire avec nous il nous ferait honneur et plaisir, mais que notre provision était trop exigüe pour que nous pussions lui envoyer *quelques bouteilles*, en même temps nous donnâmes 50 piastres de *bakhschîh* (bonne main) à partager entre les hommes qui nous avaient remorqués. — Informé de notre réponse et de notre munificence, Moustafa-Gaboudân ne se le fit pas dire deux fois et vint à notre bord. Il comptait probablement sur un cadeau de 2 ou 300 piastres, mais les temps sont trop durs pour faire de pareils cadeaux; nous nous contentâmes de lui offrir le café, la chiché, et autant de petits verres qu'il en pouvait boire en une séance. Au moment où il nous quitta, nous lui donnâmes une bouteille d'aracki, *wassalâm* « et ce fut tout. »

Parmi les barques qui se trouvaient dans notre voisinage, il y en avait une qui ramenait du Hhidjâz une famille tunisienne, la famille du schaykh Ahhmâd Alkélâyni. L'air vénérable de ce schaykh, la tenue parfaite de ceux qui l'entouraient, la beauté et le noble maintien de l'enfant qui paraissait l'héritier de son nom, fixèrent notre attention et excitèrent en nos âmes une curiosité respectueuse. Nous devînâmes que le hasard nous avait rapprochés d'une des familles les plus distinguées du monde musulman, et nous cherchâmes à entrer en relation avec elle. Rien de si facile en Orient, principalement en voyage, que de faire connaissance avec le premier venu. La barque des Tunisiens se trouvant à côté de la nôtre, la politesse exigeait presque, et très-certainement permettait, que nous les invitassions à prendre le café avec nous. La connaissance se fit d'une façon moins vulgaire.

Le bel enfant qui était l'ornement de cette famille voyageuse voulut se donner le plaisir de la pêche et jeta une ligne à la mer. M. Botta ayant observé qu'il n'était pas pourvu d'un bon hameçon, lui offrit aussitôt tout ce qu'il y a de mieux en ce genre. Témoin de nos avances, le père nous adressa la parole, et tous nos rapports subséquents avec ce digne schaykh n'ont fait qu'augmenter la haute opinion que nous avions conçue de son caractère.

Le schaykh Ahhmad Alkélâyni est de ce petit nombre de musulmans qui, avec le seul secours des lettres et des sciences arabes, à force de lire, d'ob-

server et de méditer, sont arrivés à une juste appréciation des hommes et des choses. Je n'ai connu qu'un seul docteur, parmi ceux de l'autre siècle, qui pût entrer en comparaison avec lui : c'était le schaykh Hhaçan Alattâr, chef de la mosquée Alazhar, qui, un an avant sa mort, me chargea d'une lettre pour feu M. le baron de Sacy. Hhaçan Alattâr sera, je l'espère, remplacé au Caire par Mouhhammâd 'Ayyâd de Tantah. Quant au schaykh Ahhmad, je lui souhaite une longue vie : les hommes de son espèce sont devenus bien rares en pays musulman, et je rougis presque d'avouer que je n'ai pas rencontré en Orient plus de cinq ou six personnes qui connussent la littérature orientale . . . et cela durant un séjour de huit ans ! Je dois au schaykh Ahhmad un renseignement négatif de quelque intérêt pour les orientalistes, c'est qu'il y a très-peu de livres et très-peu d'hommes instruits à la Mecque ; selon lui, Médine offre plus de ressources en ce genre¹.

La majesté dans les traits, l'expression, le maintien, est une qualité peu commune chez les hommes et presque inconnue chez les enfants européens. Le fils du schaykh tunisien la possédait au plus haut degré. Si Raphaël eût jamais vu quelque chose de semblable au petit Ahhmad, il eût fait « Jésus enfant discourant dans le temple au milieu des docteurs, » tableau qui est encore à faire. C'était la première

¹ Après bien des années de recherches, j'ai acquis la conviction que les manuscrits précieux sont à Fez, à Constantinople et à Boukhara, c'est à dire aux extrémités du monde musulman.

fois de ma vie que je contemplais une tête aussi parfaitement belle, et je suis persuadé que le jeune Ahhmad est une révélation de la forme des anges *qui ministrabunt beatiss in cælo*.

Le mercredi 11, à minuit, nous quittâmes le mouillage de Râbégh, et le soleil se leva pour nous derrière le Djabal-Assoubhh, « la montagne du Matin », la forteresse des Bédouins issus de Hharb. Dans l'après-dîner, nous découvrîmes Djabal Radwa, montagne située entre Yambo et Médine, et à la nuit nous jetâmes l'ancre à Bouraykah ou Djâr (le premier est le nom moderne, le second est l'ancien). Nous en partîmes le jeudi 12, et nous entrâmes le même jour, vers deux ou trois heures après midi, dans le port de Yambo.

Je regrette de n'avoir pas pu visiter les ruines qui se trouvent dans le voisinage de Bouraykah. Mais il y aurait eu de la témérité à débarquer sur ce point. Cependant il ne paraît pas résulter des renseignements fournis par le lieutenant Wellsted que l'on trouve aux environs de Bouraykah les ruines d'une ville antique.

Lorsque je passai par Yambo pour la première fois en septembre 1837, Khourschid-Pacha, qui gouverne Médine au nom de Mohhammad-Aly, venait de remporter une victoire assez importante sur les Bédouins insurgés, près de Hhassaniyyeh, entre Ssafrâ et Bedr ou Badr. Plus tard, étant à Djeddah, je causais avec M. M., médecin piémontais attaché à ce même Khourschid, des contrées qu'ils ont par-

courues ensemble, et, ne doutant pas qu'ils n'eussent visité plusieurs points de la route suivie par Ælius Gallus à son retour du Yaman, je lui demandai s'il n'avait rencontré sur cette route aucun monument écrit. Il me répondit négativement, mais ajouta que Khourschid-Pacha lui avait parlé d'un certain rocher de la vallée de Bedr, sur lequel il disait avoir vu des inscriptions grecques et latines. « Je ne sais ni le grec ni le latin, » disait Khourschid-Pacha au rapport de M. M., « mais je connais la figure des lettres grecques et romaines, et je suis sûr. . . . » « Il n'était sûr de rien, » observait M. M. ; « Khourschid-Pacha aime à faire le connaisseur en tout genre, et je le laisse dire. »

Je pris de M. M. les renseignements les plus exacts qu'il put me donner sur le point de la vallée dont le lieutenant général Khourschid lui avait parlé, et en partant de Djeddah, je me promis bien de tenter une excursion sur ce point.

Encore tout plein de ce beau projet, je m'empressai de débarquer à Yambo, et me rendis chez le gouverneur, suivi de mon eunuque noir et de deux domestiques en grande tenue, dont l'un portait une demi-douzaine de bouteilles d'aracki dans une couffe enveloppée d'un surtout de table à ramage, de fabrique anglaise. La connaissance fut bientôt renouvelée. Je présentai une seconde fois mon firman, et demandai à Derwisch-Effendi, 1° un guide pour me conduire à Bedr; 2° une lettre de recommandation pour le chef militaire de la vallée, s'il y en a un.

Je voulais partir le soir même, sachant qu'à moins d'être très-bien monté il fallait passer une nuit en route. Un schérif fut appelé : c'était le schérif Nous-sayr. Les descendants de Mahomet jouissent du droit d'escorter et de protéger (efficacement dans les temps ordinaires) les étrangers qui veulent se transporter d'un point à un autre sur le territoire des deux villes inviolables (*Ard al Hharamayn*). J'entrai donc en pourparler avec le schérif Noussayr pour deux dromadaires et un guide. Quoique je fusse extrêmement pressé, ne voulant point condamner M. Botta, qui restait à bord, à une trop longue attente dans le port de Yambo, je fis beaucoup de difficultés sur le prix avec mon schérif, uniquement pour paraître serré, car il ne s'agissait que d'une somme minime; mais le plus sûr moyen de se faire mépriser des gens de ce pays est de leur accorder tout ce qu'ils vous demandent, et je tenais beaucoup à l'estime des hommes sous la protection desquels j'allais me trouver pour cinq ou six jours. Le gouverneur me comprit parfaitement, et vint à mon secours en coupant le différend par moitié. La générosité et les petits cadeaux font naître et entretiennent l'amitié en Orient comme partout ailleurs; mais faire un cadeau est une chose, et faire un marché est une autre chose. Il n'y a pas de plus mauvaise réputation en Orient que celle de niais ou d'étourdi; mieux vaudrait passer pour brigand. On m'avait prévenu que pour avoir une bonne monture il fallait remettre le départ au lendemain, attendu que le

schérif n'avait pas un seul *hadjin* (dromadaire ou chameau de selle) sous la main. Comme je voulais absolument partir et aller vite, j'obligeai le schérif à dire qu'il allait m'amener deux dromadaires, lui promettant un bakhschisch au retour. Son dire complaisant ne pouvait pas transporter à Yambo des animaux qui paissaient dans le Khabt à douze ou quinze hectomètres de distance, et, après avoir payé d'avance une partie de la somme convenue, je montai à la nuit close, ainsi que je m'y attendais, un véritable chamcau de caravane, c'est-à-dire une bête de somme qui pour rien au monde n'eût voulu soutenir l'amble plus de cinq minutes. Impatient du moindre retard, j'envoyai promener le portier du gouverneur, lorsqu'il vint m'offrir de l'eau de la cave, je veux dire de la citerne, de son maître, eau excellente, eau qui représente en Arabie la même sensation que le vin de Beaune, première qualité, représente en France. « Nous trouverons de l'eau en chemin, » me dit le schérif Saad. C'était mon guide.

Le fait est qu'à l'exception d'une bouteille d'aracki je n'emportais avec moi que le strict nécessaire. J'étais fatigué des délices du bord, et voulais vivre un peu de la vie de Bédouin. Je ne tardai point à me repentir de ma précipitation.

Mon chamcau n'avancait pas, non plus que celui de mon guide, et la mauvaise humeur commençait à me gagner. Heureusement j'avais avec moi deux hommes très-vulgaires, et d'un caractère extrêmement gai, le schérif Saad et son jeune compagnon,

le schérif Ssâleh, vrais Bédouins de l'espèce la plus humble, et tout à fait incapables de répercuter ma voix. Quand un homme est dans son tort, la chose dont il a le plus grand besoin est de pouvoir exhaler librement sa colère et s'en prendre à tout ce qui l'entoure, hommes, bêtes et choses. Sans cette précieuse faculté, on deviendrait fou furieux à la première faute.

Au sortir de Yambo je donnai à mes guides une haute idée de ma science par une observation fort simple. Nous marchions à la clarté des étoiles dans une direction nord ou nord-est, pour tourner un marais qui se trouve en dehors de la ville. Sachant à peu près de quel côté devait être Bedr, je dis au schérif Saad : « Où me mènes-tu ? A Médine ? C'est à Bedr que je veux aller ; et Bedr n'est pas devant nous, mais à droite. — Comment sait-il cela ? demanda le schérif Ssâleh à son compagnon. — Par les étoiles, » répondit le vieux. « Ne crains rien, » ajouta-t-il en m'adressant la parole ; « à présent nous tournons un golfe ; dans un instant nous allons changer de direction. »

Le pas du chameau bête de somme est tout ce que l'on peut imaginer de plus ennuyeux. Le mouvement qu'il vous imprime est révoltant, et je ne saurais le définir sans violer toutes les convenances. J'avais déjà subi le chameau entre le Caire et Suez, et je devais le subir une seconde fois sur une longueur beaucoup plus considérable ; mais je n'étais pas résigné à le dévorer dans mon excursion de

Yambo à Bedr. La contrariété que j'éprouvais rendait ma salive épaisse et me causait une soif ardente.

Au bout de trois heures de marche vers le sud-est ou est-sud-est, nous arrivâmes à un puits où nous fîmes halte. Le schérif Saad mit pied à terre, j'en fis autant, et son jeune compagnon, le schérif Ssâ-lehh, qui nous avait suivis tantôt à pied, tantôt en croupe derrière le schérif Saad, prit nos outres et descendit dans le puits. J'avais faim et soif. Je commençai par satisfaire la faim en mangeant du biscuit, des dattes et des raisins secs, que je faisais descendre avec quelques gorgées d'aracki, en attendant l'eau. On remplit enfin ma zamzamiyyeh (petite outre à deux becs, qui s'accroche à la selle, et tient lieu de carafe et de verre), et je fus réduit à boire de l'eau détestable, dont je fis disparaître l'arrière-goût avec une gorgée d'aracki.

Nous nous remîmes en route à la clarté des étoiles, marchant presque toujours est-sud-est. Cependant nous avons perdu le *darb*, c'est-à-dire le chemin frayé pour aller au puits, et ce ne fut pas sans peine que nos guides le retrouvèrent. Ceux qui n'ont vu que les routes d'Europe ne peuvent pas deviner ce qu'on entend au désert par « route royale » ou *darb Soultâni*. Ce n'est point, comme chez nous, une large bande très-distincte de la surface générale du sol, mais un système de petits sentiers parallèles, quelquefois au nombre de trente ou quarante, sentiers frayés par les chameaux et plus ou moins visibles selon la nature du

terrain. La grande route suivie par la caravane du Caire n'offre pas autre chose excepté dans les gorges. Là où le sol est naturellement macadamisé, c'est-à-dire formé d'un gravier compacte, ce qui est souvent le cas, on ne distingue rien, à moins d'être Arabe, et l'on est souvent exposé à quitter le *darb* pour suivre des sentiers de pacage que les chameaux traquent dans la plaine pour leur compte particulier, et qu'ils affectionnent par habitude.

Nos guides ayant retrouvé le chemin, nous marchâmes dans la même direction à peu près et vers le point du ciel où la lune se levait alors pour nous jusqu'à quatre heures et demie du matin, vendredi 13 avril. Nous fîmes halte dans une plaine d'où j'entendais le mugissement de la mer, et où je dormis du sommeil le plus profond jusqu'à sept heures et demie, enveloppé dans ma couverture, sur un lit de sable fin. A mon réveil, je me trouvais sur un sol improductif, où une multitude de flaques d'eau avaient été changées en croûtes de sel blanc. Jamais coup d'œil plus triste ne m'a serré le cœur. Je hâtai le départ après m'être réconforté de quelques gouttes d'aracki.

Ma monture n'était pas tenable, et mes guides m'assuraient depuis la veille que j'aurais bientôt un véritable hadjîn. A les entendre, ce hadjîn paraissait à deux pas de l'endroit où nous nous trouvions; mais ces deux pas étaient si démesurément longs que ni eux ni moi ne pouvions l'apercevoir du haut de nos chameaux. Enfin nous entrâmes dans

les broussailles, et je commençai à respirer. La plus maigre végétation suffit pour réjouir le cœur de l'homme. A onze heures du matin nous marchions vers le sud. Nous n'allions plus à Bedr, mais à la recherche du hadjîn, qui était encore bien loin dans les mimosas où il paissait en liberté. Pour me faire prendre patience, le schérif Saad, qui avait cédé sa monture à l'autre, me ramassait les cailloux et les plantes que je lui demandais. Il me donna, entre autres choses, une capsule verte, cueillie sur une petite plante que je ne vis pas alors, mais que je retrouvai plus tard dans la vallée de Bedr sous le nom de *itr* ou *éter* (avec un *avn*). Cette plante est très-basse, a de petites fleurs violettes qui partent du collet de la racine, des feuilles tomenteuses et un fruit dont la longueur varie d'un à trois pouces, et qui, mangé vert, a un goût fort agréable, tenant du lait de vache, du beurre frais et de la noisette. En m'offrant ce fruit et en m'engageant à le manger, Saad prononçait les mots de *djérou* et *schchouhellèh*. Le premier s'applique dans la langue littérale à toute espèce de jeunes fruits et de primeurs. Quant au second, il ne se trouve pas dans le dictionnaire; mais le mot *itr* ou *éter*, que j'appris plus tard aux environs de Bedr, se trouve dans le Ckâmoûs comme nom de plante. J'en ai rapporté des échantillons à M. Botta, qui a cru y reconnaître un *asclepias*.

Il était plus de midi lorsque j'aperçus au milieu des buissons une misérable tente à l'ombre de la

quelle était assise une femme très-décemment vêtue, quoique très-simplement, et environnée d'une nombreuse marmaille. C'était la famille de mon guide, le schérif Saad. Je fis agenouiller mon chameau pour la dernière fois, en prononçant de tout mon cœur la syllabe *ikh* et en prolongeant autant que possible le son du *kh*, et je me rendis à l'invitation de Saad, qui me pria d'aller m'asseoir à côté de sa femme. On eut beaucoup de peine à faire taire le chien, qui n'approuvait point du tout la civilité de son maître; et une petite fille de trois ou quatre ans se mit à pleurer de toute sa force en me voyant. Je tirai de mon sac un biscuit et des raisins, et la pluie de larmes cessa aussitôt. Quoique déjà vieux en Orient, je fus frappé des manières simples et gracieuses de la femme, qui me recevait sous sa tente comme l'hôte de son mari. La sottise, la honte, les prétentions, la gaucherie, choses si communes dans le nord de l'Europe, sont choses inconnues dans les pays chauds : or, on ne se lasse jamais du naturel, qui se voit partout en Orient, mais ne se rencontre en Europe qu'au faite de l'échelle sociale.

Après un quart d'heure de repos, je bus le lait qu'on me présenta, et la petite fille recommença à pleurer. Alors je tirai de ma poche une pièce de cinq paras, dont la vue produisit sur le visage de la petite un changement du tout au tout. En saisissant la pièce entre ses petits doigts, elle me montrait pour mon argent les plus jolies petites dents qu'un sourire enfantin ait jamais mises en évidence.

Je demandai à la femme du Bédouin si elle n'avait pas peur des loups et des hyènes au moins pour sa jeune famille, et comment elle osait rester seule dans le désert. Elle me montra, pour toute réponse, le gros chien hargneux que je n'avais pu apprivoiser d'aucune manière, et je compris alors ce qu'un savant naturaliste m'avait dit autrefois, « que le chien fait partie de la famille humaine. » Je demandai au Bédouin comment il pouvait laisser de tendres enfants courir nu-pieds sur un sable jonché d'épines de mimosa. Il me montra un poinçon et une paire de petites pinces que les Bédouins portent toujours sur eux, et qui leur servent à extraire de leurs pieds les épines sur lesquelles ils sont condamnés à marcher.

Pendant que nous causions, la jolie petite fille se mit à pleurer pour la troisième fois, et je lui donnai des raisins. Aussitôt après avoir mangé les raisins, elle recommença à pleurer, ce qui m'obligea à tirer de ma bourse une autre pièce de cinq paras, toute blanche neuve. C'était cela qu'elle voulait. La transition de la tristesse à la joie fut si prompte, et l'épanouissement de son petit minois si complet, que j'en eus le cœur serré. Y a-t-il donc gravitation naturelle du cœur de l'homme vers l'argent ? Comment se faisait-il qu'une enfant élevée dans le désert le plus sauvage pût trouver du plaisir à posséder une pièce de cinq paras ? L'amour de l'argent ne serait-il point au moins chez les Arabes un goût inné ?

Après avoir bu des flots de lait et pris deux ou trois heures de repos forcé, je vis arriver le *hadjin*. *Alhhamdou lillâh !* « Louange à Dieu ! » On le fit accroupir, je sautai dessus, et quoiqu'il eût l'amble assez dur, je fus enchanté de pouvoir le lancer dans la plaine.

A partir de la tente de Saad, nous marchâmes au levant, nous dirigeant sur la montagne. Sortis du *Khabt* ou plat pays, dont la végétation suffit à la pâture des chameaux, nous commençâmes à monter un amphithéâtre de collines, où je vis des cailloux qui passeraient en Europe pour des bijoux, surtout les cailloux verts à taches blanches carrées. J'en fis une collection que je rapportai à M. Botta. Mais, comme je ne suis pas plus minéralogiste que botaniste, je me bornerai à dire que la montagne de Bedr est granitique.

Avant de regagner la route qui débouche dans la vallée de Bedr, nous rencontrâmes un magnifique troupeau de chamelles avec leurs poulains et pouliches, et pour la première fois je vis distinctement l'appareil au moyen duquel on empêche les petits de teter leurs mères, appareil qui se nomme encore *ssirâr*, comme au temps de Schanfara, et dont j'aurais donné la description dans une note si je l'avais pu voir ou comprendre à l'époque où je traduais le chef-d'œuvre du poète païen. La chamelle a quatre pis dont deux à droite et deux à gauche. Un petit bâton, placé horizontalement contre la partie extérieure et moyenne des deux pis de droite, est

fixé dans cette position au moyen de deux courroies fort minces qui serrent les deux tétines contre le bâton. Un autre bâton, pareil au premier, est fixé de la même manière aux deux pis de gauche. On conçoit que cela suffit pour entraver la succion du poulain, et aussi que les bûchettes sont absolument nécessaires à cet effet; car si l'on se bornait à nouer les tétines, le poulain aurait bientôt fait glisser le nœud.

Au moment de descendre dans la vallée de Bedr, je remarquai sur la gauche un talus de sable d'une hauteur considérable, terminé supérieurement par une ligne droite (dans le sens géométrique) et dont la surface m'offrit le tableau le plus singulier. J'ai admiré mille fois de beaux tableaux, mais, à l'exception des dioramas et des panoramas, aucun ne m'a fait illusion. c'est-à-dire qu'en voyant les plus belles peintures du monde je n'ai jamais cru voir la nature même. Mais ici, en voyant la nature je croyais voir une grande toile peinte, et cette illusion inverse était complète. La surface du talus était si unie et si singulièrement éclairée par le soleil couchant que les plantes qui y croissaient, plantes portées pour la plupart sur des tiges d'un ou deux pieds et terminées en boule, me faisaient l'effet de grands pommiers peints sur la toile; leurs ombres me semblaient des ombres peintes, etc.

Je ne saurais me rendre raison de ce phénomène, non plus qu'un autre dont mon guide me parla et qui se retrouve dans la presqu'île du Sinaï

à une certaine époque de l'année, et par un certain vent, la montagne de sable fait entendre des gémissements que les Arabes attribuent aux âmes des infidèles tués dans la fameuse journée de Bedr. Le même bruit ou un bruit analogue a valu le nom qu'elle porte à la montagne de sable dite *Djabal an-Nâckoûs* « la montagne des Cloches, » qui fait partie de la chaîne appelée *Djabal al-Hammâm*, entre Toûr et Suez. Les Arabes du Sinaï comparent le mugissement du *Djabal an-Nâckoûs* au bruit des cloches, et attribuent cette sonnerie aux cloches invisibles d'un couvent qui se trouvait jadis dans l'emplacement de la montagne de sable. D'après les renseignements que me donna plus tard le curé de Toûr, il paraît que le bruit qu'on entend quelquefois sur ce point est causé par les éboulements naturels d'un sable fin et parfaitement homogène. Cela est même aujourd'hui hors de doute, car nombre de voyageurs se sont donné le plaisir de cette musique aérienne ou sépulcrale en faisant grimper des Arabes sur le *Djabal an-Nâckoûs* et en provoquant un éboulement. Mais cela n'explique pas la nature des sons que l'on entend. La montagne de Bedr et celle de Toûr ont cela de commun qu'elles doivent l'une et l'autre leur existence aux vents qui soufflent du désert, dans une direction constante, durant une grande partie de l'année. Ce sont des *drifts of sand*.

J'ai toujours présent à l'esprit le magnifique bassin au fond duquel est situé le village de Bedr.

De hautes montagnes l'environnent du côté du nord et de l'est. A l'ouest et au sud, les montagnes sont plus basses. Le fond est plan avec une pente bien prononcée vers la mer et une largeur variable, mais considérable à l'endroit par lequel je débouchai. Je contemplais enfin ce que les *Suisses* de l'Arabie nomment un *wâdî* « une vallée. » C'est le lit d'un torrent qu'on ne voit presque jamais couler et dont on est tenté de révoquer l'existence en doute. C'est un lit de sable sur lequel gisent épars des cailloux aux angles abattus. Pour toute verdure des touffes de *harmal*, auxquelles le bétail n'a garde de toucher, parce que cette plante est d'une amertume atroce.

Au fond de ce bassin, d'une amplitude et d'une aridité imposantes, apparaissait, comme une oasis au milieu du désert, le *Palmetum* de Bedr. Ce petit bois de dattiers, formant une tache verte dans le lointain, fut le premier signe de vie que me donna la vallée.

En approchant, je distinguai d'abord les tentes du camp de cavalerie maugrebine commandé par Aly-Bey, et ensuite les maisons de Bedr, toutes de brique crue, et si basses et si grises et si poudreuses que j'en eus honte. (Les seules fondations sont de maçonnerie.)

Je voyais le point du globe où Mahomet, secouru des anges, remporta la victoire qui décida de la religion d'une moitié de l'ancien monde. Il faut croire qu'à cette époque l'ancien monde était bien

dégradé, bien abâtardi. Comment des sauvages, dont la pensée quotidienne est de trouver leur aliment quotidien, osèrent-ils songer à réformer des Grecs, des Romains, des Persans, de riches et vieilles nations telles qu'aujourd'hui l'Angleterre, la France et l'Autriche? Comment ne furent-ils pas immédiatement refoulés dans leurs déserts?

Du moment où je pus voir distinctement les hommes et les chevaux du camp maugrebin, je fus ramené aux pensées de la vie sociale, c'est-à-dire à des pensées de vanité. Je jugeai que puisque je voyais j'étais vu, et je ne songeai plus qu'à faire une entrée *as dashing as possible* dans la ville de Bedr. Je lançai mon dromadaire au grand trot dans une descente; ce qui n'était pas sans danger pour un cavalier tel que moi; car j'étais bien haut perché, et la chute eût été horridique. Cependant les quelques gorgées d'aracki dont je m'étais corroboré me donnèrent une assurance parfaite, et, en imprimant à ma monture l'amble le plus rapide dont elle fût capable, je n'éprouvai que l'émotion des montagnes russes. Je laissai le camp à droite, me dirigeant sur une des portes de la ville, ou plutôt sur une brèche du mur de boue qui l'entourne.

Le hadjin a des avantages immenses sur le cheval de selle, sinon à la guerre, au moins dans les voyages, d'abord parce que, sans aller aussi vite que le cheval, il supporte la fatigue beaucoup mieux que lui. Dans une course au clocher, le cheval l'emportera sur le hadjin; mais en voyage, un seul hadjin

mettra dix chevaux sur les dents. Les *hidjin* (pluriel de *hadjin*) ou dromadaires de la contrée d'Oman (royaume de Mascate) sont les plus estimés de toute l'Arabie, et je tiens d'un homme de ce pays-là, le Moallem Zakariyâ, que quelques-uns de ces animaux se sont vendus jusqu'à mille tallaris ou dollars autrichiens (plus de 5,000 francs). Un autre avantage de cette monture est la sûreté et la régularité de son amble. Le *râkéb* (celui qui monte un *hadjin*) n'est pas obligé de penser à sa bête, tandis que le *fârés* (le cavalier) ne saurait perdre son cheval de vue un seul instant sans risquer d'être démonté à cet instant même, par suite d'un caprice ou d'une frayeur soudaine causée par un bruit imprévu, l'apparition d'un petit oiseau ou même la rencontre d'une botte de foin, c'est-à-dire de l'objet qui devrait éveiller dans l'âme du cheval les idées les plus riantes. Je sais cela mieux que par ouï-dire. Quant au *hadjin*, vous pouvez lui laisser la bride sur le cou après avoir imprimé à son amble le degré de vitesse qui vous convient : c'est une machine montée pour faire tant de milles à l'heure, il n'y a plus à s'en occuper, et quoique le *cavalier* soit perché fort haut, le pied droit passé sous le gras de la jambe gauche qui pend sans étrier sur la joue gauche du garrot, ou *vice versa*, quoiqu'il n'ait d'autre point d'appui que le siège même sur lequel il repose, l'amble du *hadjin* est si bien cadencé, qu'une fois qu'on l'a compris il n'y a plus qu'à s'y abandonner. Je ne veux rien celer, et ne compromettrai point ma réputation de

véracité pour une misère. On sait que le cavalier arabe, j'entends le *fârés*, celui qui monte un cheval, est si parfaitement encaissé entre le pommeau et le troussequin de sa selle, qu'alors même que sa volonté conspirerait avec la volonté du cheval il ne pourrait pas être démonté. La selle du dromadaire ne ressemble en rien à la selle du cheval, et si elle portait un troussequin aussi élevé, on aurait beaucoup de peine à monter l'animal accroupi, à cause de la distance qui se trouve entre l'abdomen et le sommet de la bosse ; mais, en revanche, le *ghâbit*, ou la selle du dromadaire, porte en guise de pommeau un cylindre de trois pouces de diamètre et de huit ou dix pouces de longueur terminé par une ponime et fermé par les prolongements juxtaposés des deux arçons de devant. Ce pommeau, que l'on saisit de la main gauche pour enfourcher le dromadaire et qui s'élève majestueusement entre les cuisses du cavalier, est la ressource du conscrit perdant l'équilibre, et je n'ai pas eu honte de lui devoir mon salut. . . . quelquefois. Voilà ce qui me restait à dire, voilà ce que je n'ai pas voulu celer.

Parvenus dans l'enceinte de Bedr, nous rencontrâmes l'hôte du schérif Saad, celui-là même chez qui nous allions descendre, l'hospitalier 'Awad Abou-Sâlem, que je saluai comme une vieille connaissance, selon l'usage du pays. 'Awad est un brave homme, assez aimé des Bédouins de toutes les tribus, qu'il reçoit et traite de son mieux dans sa maison de Bedr ; et cependant 'Awad ne jouit d'aucune

considération dans le pays, premièrement parce qu'il est gras et affligé d'un gros ventre, et secondement parce que son septième aïeul était Égyptien. Chaque fois qu'il avait le dos tourné, le maigre schérif Saad me regardait en souriant d'un sourire de supériorité incontestable et en jetant un coup d'œil de mépris sur notre hôte. « Qu'est-ce à dire? » lui demandai-je. Saad vint me dire à l'oreille : « Est-ce que tu prends cet homme-là pour un Arabe? C'est un Égyptien. » Effectivement, 'Awad avait l'expression vulgaire d'un homme des bords du Nil. Je fus assez simple pour prendre le renseignement à la lettre et essayer ensuite d'en extraire un compliment lorsque je me trouvai seul avec mon hôte.

« J'ai conçu une haute opinion de toi en apprenant que tu as mieux aimé quitter l'Égypte que d'y subir le joug avilissant de Mohhammad-Aly. Tu es sans doute un de ces Ssawâideh (habitants du Ssaïd) qui s'insurgèrent contre le tyran? Vivent les Ssawâideh! — Comment? que t'ont-ils dit? Moi Égyptien! Voyez un peu ces gens-là! Parce que le père du grand-père de mon grand-père était Égyptien, il faut absolument que je sois Égyptien, et mes arrière-petits-fils seront Égyptiens! Bien fou qui s'établit en pays étranger! »

Mais j'anticipe.

Tandis que j'échangeais avec 'Awad les premières civilités, arrive un *ckawâs* (huissier, satellite) d'Aly Bey, qui veut me faire rebrousser chemin et me conduire à la tente de son maître, m'offrant de sa

part le souper et le couvert, hospitalité complète. Je lui dis de m'excuser auprès du bey, alléguant la fatigue de vingt heures de marche, et lui remis la lettre du gouverneur de Yambo. « Demain matin, j'aurai l'honneur de voir Aly-Bey. En attendant, salue-le et remercie-le de ma part. »

Après avoir traversé une partie de la ville, nous arrivâmes au bord d'un ruisseau d'eau vive d'un mètre ou quatre pieds de large environ, sur un pied ou un demi-pied de profondeur moyenne, lequel suffit en tout temps à la consommation des habitants et de leur bétail, ~~mais~~ suffit à peine à l'arrosage du *Palmetum* et des céréales (*dohhn* et *dockseh*) que l'on cultive à l'ombre des dattiers. Tout ce que la source apporte d'eau y passe, et ce serait en vain que l'on chercherait trace du courant à l'aval des jardins. A l'amont du point où l'on s'abreuve, le ruisseau est très-exactement encaissé dans un aqueduc souterrain.

Je bus avec délices de longs traits de cette eau (c'était la première eau courante que je voyais en Arabie) quoiqu'elle fût sensiblement salée, sans l'être autant que celle du puits de Zamzam, dont j'avais goûté à Djeddah; après quoi j'entrai dans un second massif de masures, et finalement dans celle de mon hôte 'Awad.

Une grande cour carrée, avec deux portes, dont une à ciel ouvert pour les chameaux chargés; tout autour, un simple rez-de-chaussée divisé en compartiments pour les hommes, les femmes, les animaux

et les hôtes, et aussi grossièrement construit qu'on peut se le figurer sans beaucoup d'imagination, telle est l'habitation de mon hôte 'Awad-Abou-Sâlem.

Il me fit entrer dans la première étable à droite : c'était la salle des hôtes d'un certain rang. Comme il n'y avait dans cette pièce que les quatre murs, 'Awad alla bien vite chercher deux longues nattes de palmier qu'il déroula par terre, et puis un coussin. C'était tout ce qu'il me fallait. J'étendis ma couverture sur la natte et le coussin, et m'étendis ensuite moi-même sur le tout. Ce devoir rempli, je donnai de l'argent à mon hôte pour m'acheter de la viande, du beurre, du riz, de la farine, etc., lui déclarant que j'étais accoutumé à un régime plus substantiel que celui des Arabes, et que je ne pourrais pas me contenter de son ordinaire; que sa réputation d'hospitalité et de générosité avait rempli la terre, mais que je ne voulais pas m'en prévaloir, et que le seul moyen qu'il eût de me rassasier était de prendre mon argent et de me faire préparer tout ce que je lui demanderais; que j'avais laissé à bord de mon navire mes esclaves et mes domestiques (appuyant avec emphase sur le pronom affixe de la première personne, qui remplace, en arabe, le pronom possessif), pensant que je n'avais pas besoin de cette canaille sur le territoire des deux villes sacrées, et que, durant tout mon séjour dans la vallée de Bedr, je ne voulais d'autres services que ceux de mon cher 'Awad, l'appui et le refuge des voyageurs.

Ce début, qui eût blessé au vif un chef de Bédouins ou un Arabe de pur sang, parut de fort bon augure à mon hôte 'Awad. Il ne faut pas perdre de vue que son septième aïcul était Égyptien, et que les Arabes *domiciliés* sur le chemin des caravanes se font un plaisir de rançonner les voyageurs. Gardez-vous de confondre ces gens-là avec les Anazeh, et croyez que l'hospitalité proverbiale des Arabes nomades tient beaucoup à la rareté des occasions où cette hospitalité est appelée à s'exercer.

J'avais fait une course fatigante et je voulais un bon souper et du repos. Le souper ne se fit pas attendre, et je le trouvai délicieux; mais pour le repos... on ne me permit pas d'en jouir.

La politesse exigeait qu'on ne m'adressât aucune question avant de m'avoir fait manger; mais elle n'exigeait pas qu'on me laissât dormir, et à peine me fus-je rassasié qu'il me fallut essuyer je ne sais combien de visites. Décidément les Arabes ne dorment pas ou dorment dans le milieu du jour. Cela est si vrai que le mot *mouçâmarah*, qui dans l'usage quotidien veut dire « conversation, » signifie originellement « veillée » ou « conversation nocturne. » Le mot *istrâ* signifie « voyage nocturne, » et encore à présent les Arabes voyagent de nuit et se reposent le jour.

Mais pour moi, qui avais voyagé le jour et la nuit, j'avais grande envie de dormir et me tenais à quatre pour ne pas mettre tous mes hôtes à la porte. Entre autres visites, je recus celle du schérif 'Atieck, qui

gouverne la vallée de Bedr et Ssafrâ (depuis Djou-daydah, le point culminant, jusqu'à Bouraykah-sur-mer) au nom de Mohhammad-Aly. Forcé de le recevoir, je profitai de cette nécessité pour le questionner sur l'existence du monument écrit dont j'avais entendu parler à Djeddah, et que Kourschid-Pacha prétendait avoir vu.

« Nous connaissons, me dit le schérif Aatick, tous les points de la vallée sur lesquels Kourschid-Pacha a mis le pied, et le monument dont on vous a parlé ne peut être que le *Hhassât al-Kitbeh*, « la Pierre inscrite, » que l'on voit sur le bord du chemin avant d'arriver à Hhassâniyyeh, près du lieu où Kourschid livra bataille, l'an dernier, aux Bédouins de la montagne. Ce n'est pas loin d'ici; demain, vous pouvez y aller et revenir dans la journée.

« — Y a-t-il sûreté pour moi? »

« — Il y a sûreté pour vous, non-seulement sur ce point, mais dans toute l'étendue de la vallée. »

Il me demanda (inévitabile question) quel intérêt je pouvais avoir à visiter cette pierre. Je lui répondis que, d'après les renseignements donnés par Kourschid-Pacha, l'inscription devait être conçue dans la langue de mes ancêtres¹ qui avaient envahi son pays bien avant l'islamisme, et que je désirais m'en assurer.

¹ Je ne crois pas qu'il y ait du sang romain dans mes veines, et, en appelant les Romains mes ancêtres, je voulais motiver ma curiosité de manière à être compris. Une curiosité purement historique n'était pas recevable.

« On prétend, me dit-il en souriant, que le *trésor* est déniché depuis longtemps; un homme savant dans la magie s'en empara, dit-on, après avoir fendu la pierre en deux par la puissance de ses paroles. Effectivement, vous verrez, l'une à côté de l'autre, deux pierres écrites qui, autrefois, n'en faisaient qu'une. Mais, ajouta-t-il, je suis certain qu'il y a des mines d'or dans nos montagnes, et si quelqu'un voulait en entreprendre l'exploitation, je lui donnerais toutes les facilités possibles.

« — Croyez que je ne cherche ni les trésors ni les mines d'or. Les savants européens ne connaissent aucun moyen de découvrir les trésors enfouis par les hommes; mais quelques-uns d'entre eux savent découvrir les mines, et je regrette beaucoup de n'avoir pas avec moi un *'ālim fi 'ilm al-m'aāden* (un minéralogiste). Je tâcherai de vous en ramener un lors de mon retour en Arabie. »

Cette perspective parut lui faire plaisir, et il se retira en m'assurant de sa protection.

Lorsque le schérif fut parti, je fis entendre à mon hôte que je voulais dormir, et la chambre fut évacuée. Mais, avant de fermer les yeux, j'avais encore une curiosité à satisfaire ou à éconduire, et celle-là ne le cédait à aucune autre : c'était celle de mon hôte 'Awad.

« Ah ça, me dit-il quand nous fûmes seuls, vous avez besoin d'être guidé dans vos recherches, et personne ne peut mieux vous guider que moi. Dites-moi donc le fin mot. --- Nous causerons de cela

demain ; laisse-moi dormir. — Mais... — Te tairas-tu ? »

Enfin il se tut, mais trop tard. L'irritation nerveuse était portée au comble, et je passai une fort mauvaise nuit.

Le lendemain, samedi 14, à 9 heures du matin, j'allai rendre ma première visite à Aly-Bey, accompagné de mon guide Saad. Aly-Bey est un vieux Circassien, dont la face rubiconde, terminée par une magnifique barbe blanche, présente de grands traits d'un caractère mâle et des yeux pleins de feu. Si son expression était plus douce, on le prendrait pour le Grand-Pacha. Il était assis au fond de sa tente sur un tapis de Turquie et appuyé sur des carreaux de drap bleu. Un autre tapis d'une qualité inférieure placé à gauche en entrant était occupé dans toute sa longueur par une série de visiteurs arabes à la tête desquels se trouvait le schérif Aatiek. Heureusement pour moi, il n'y avait pas lieu à hésiter, et j'allai m'asseoir à côté du bey. Il me reçut avec un sourire bienveillant, me donna la bienvenue en très bon arabe et poussa vers moi un de ses coussins pour me servir d'appui. Il fumait la pipe et ordonna qu'on m'apportât la chiché. En attendant l'exécution de cet ordre, il m'offrit sa pipe, dont je bus trois gorgées, selon la phraséologie arabe, et que je lui rendis ensuite conformément à l'étiquette; après quoi je lui présentai mon firman.

Aly-Bey, ainsi qu'un grand nombre d'officiers supérieurs, était dans sa jeunesse un mamlouk, c'est-

à-dire un esclave blanc. Je ne sais à qui il appartenait ; mais il faut croire que son maître lui fit donner une assez bonne éducation, car il lut mon firman sans recourir à son secrétaire, et, comme il m'avait reçu tout d'abord de la manière la plus civile, il n'eut pas besoin de changer de ton en apprenant que je suis bey fils de bey (de la façon du consul de France, *but this between us*), c'est-à-dire un peu plus haut perché que lui dans l'échelle sociale. Au reste, je ne sais pas jusqu'à quel point cette prétention est fondée. L'esclavage est chez les Turcs une sorte d'adoption. Depuis l'époque de la domination des beys, les Égyptiens ont ce proverbe : *Mâlak ibnak*, « ton argent, c'est ton enfant, » c'est-à-dire « Celui que tu as acheté de ton argent devient ton fils. » On dit ici « un esclave de haut lieu, » comme on dirait chez nous « un fils de famille. » Il est bien entendu qu'un esclave blanc ou noir est obligé de se soumettre à tous les caprices de son maître ; mais cette soumission n'entraîne aucune flétrissure.

On apporta la chiché et le café. Je fus ensuite, comme de raison, servi le premier. Aly-Bey débuta par un petit compliment sur l'assurance avec laquelle je monte un dromadaire, et me dit qu'il m'avait pris en affection en me voyant descendre la vallée au grand trot. Selon lui je devais avoir une longue habitude des voyages dans le désert, etc. On parla ensuite de mes recherches. Dieu merci, Aly-Bey était assez instruit et connaissait assez le caractère européen pour concevoir un voyage de

curiosité. Il m'engagea à remettre au lendemain mon excursion dans la vallée et à me borner pour ce jour-là à une promenade aux environs de Bedr. Il m'indiqua, entre autres choses à voir, le *Gkassar al-Noussrâni* ou le château du Chrétien, et me pria de venir souper sous sa tente à mon retour de la promenade.

Je me retirai fort content des autorités civiles et militaires du canton de Bedr, et me dirigeai vers le château du Chrétien, accompagné de Saad et d'un autre guide pris sur les lieux, et armé d'un fusil à mèche.

Je traversai le champ de bataille où Mahomet et ses compagnons remportèrent leur première victoire sur le parti conservateur de la tribu ckourayschide, et je vis d'assez près les tombeaux des treize martyrs, que les pèlerins visitent dévotement en allant à la Mecque ou à leur retour. Car Bedr est sur la route des caravanes du nord. J'aurais désiré voir les tombeaux d'un peu plus près; mais, d'une part, je compris que mon guide n'avait pas la moindre envie de m'y mener, et de l'autre l'apparence toute moderne et toute mesquine de ce groupe de monuments modérât beaucoup ma curiosité. Mon guide accusait vrai en m'assurant que les Wabhâbites avaient tout saccagé. Mohhammad-Aly, après avoir arraché de leurs mains le territoire des *Deux Inviolables*¹, a fait faire une restauration quelconque pour la satisfac-

¹ La Mecque et Médine

tion des pèlerins, mais non pour la satisfaction des gens de goût; et si les Wakhâbites sont maudits sept fois pour leur vandalisme, le gouvernement turc doit être maudit septante-sept fois pour sa restauration.

Dans le voisinage des tombeaux sont de grands rochers couverts d'inscriptions arabes d'une date récente, évidemment l'ouvrage des pèlerins, et par conséquent de nul intérêt. Ce sont en général des citations de l'Alcoran.

Burckhardt a visité ces lieux en pèlerin musulman, en *hadji* (t.) ou *hhâddj* (ar.), et moi je les ai visités en chrétien. Je crois même être le premier (en dehors du service turc) qui ait mis le pied à Bedr, en conservant le caractère de chrétien. Si cela est, je ne saurais assez m'étonner de l'accueil plein de tolérance qui m'a été fait, tout en convenant que la protection évidente du chef militaire de la vallée et la crainte qu'il inspirait aux habitants étaient pour beaucoup dans leurs politesses. Mais on conçoit que je ne pouvais pas diriger mon attention sur les objets d'une vénération jalouse sans m'exposer à l'animadversion publique. Au reste ce n'était pas là ce qui m'attirait. Tout ce qui a rapport au culte musulman et aux cérémonies religieuses qui rayonnent autour de la Mecque et de Médine a été décrit par Burckhardt avec un détail qui ne laisse rien à désirer. Il a parcouru la vallée de Ssafrâ en allant de la Mecque à Médine, et ensuite de Médine à Yambo, et a visité et décrit les tombeaux des martyrs à Bedr. Mais le hasard a voulu

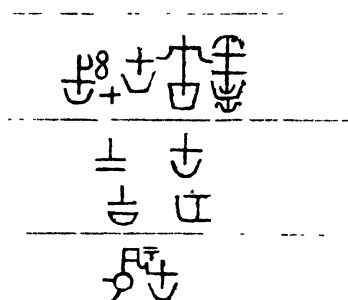
que les choses que je cherchais et qui ont fixé mon attention ne se trouvassent point sur le chemin de Burckhardt.

Le château du Chrétien est tout simplement une vigie, un périscopion sur le haut de la butte de l'ouest entre Bedr et la grande plaine qui s'étend jusqu'à la mer.

Une petite coupole en ruines occupe le sommet. Une enceinte de pierres sèches règne tout autour. Quelques caractères gravés ou plutôt martelés à coups de silex sur les pierres des décombres fixèrent mon attention; mais je les reconnus ensuite pour des marques du genre de celles qu'on imprime avec un fer chaud sur la peau des chameaux. Ce n'était pas la peine de grimper si haut pour voir si peu de chose. Je retournai au logis très-fatigué et mourant de chaud.

Après avoir pris quelques tasses de café, je demandai aux gens qui m'entouraient s'il n'y aurait point des caractères en langue inconnue sur les rochers du voisinage. Un enfant nomma aussitôt un point de la montagne, dont j'ai oublié le nom. Je demandai des ânes pour moi et mes guides, et me fis conduire à l'endroit indiqué, au pied de la colline du sud-ouest.

Voici ce que j'y trouvai à mon grand désappointement :



Car je sus que toutes ces figures n'étaient autre chose qu'une imitation des empreintes au moyen desquelles les propriétaires arabes reconnaissent leurs chameaux respectifs. Ces empreintes portent en arabe le nom de *wasm*. L'*ism* et le *wasm* (le nom et la marque) constituent chez les Bédouins comme chez nous une désignation complète. C'est l'homme et sa propriété. Toutes les parties planes de la surface antérieure du rocher en étaient couvertes, et il s'en faut de beaucoup que j'aie tout copié. Au reste, il était aisé de juger par la couleur du trait que ces figures remontaient à une époque bien antérieure à celle des inscriptions arabes du champ de bataille. En effet, les premières étaient d'un ton extrêmement chaud (résultant de l'oxydation des éléments ferrugineux de la roche); les secondes d'un blanc sale, et les lignes que je traçai moi-même sur le rocher étaient blanches.

La pratique à laquelle se rattachait le grimoire

que j'avais sous les yeux était donc depuis longtemps tombée en désuétude, sans doute abolie par l'islamisme. C'était probablement une pratique païenne, mais dont les modernes Bédouins n'avaient pourtant pas perdu le sens.

Ils se donnèrent le plaisir de m'en laisser deviner la moitié.

Après avoir quelque temps considéré ces figures avec l'étonnement stupide et mélancolique d'un homme qui ne comprend rien à ce qu'il voit et désespère d'y rien comprendre, j'osai dire :

« Ceci n'est point une écriture; ces figures ne sont point des lettres. »

Et je regardai attentivement mes guides. Je remarquai dans leurs physionomies quelque chose d'encourageant et me rappelai aussitôt les empreintes que j'avais observées sur les chameaux des Arabes.

« Ce sont les marques des chameaux de vos pères ! m'écriai-je.

« — *Alayk annoûr !* La lumière sur toi ! fut leur réponse.

« — Mais dans quel but ont-ils tracé ces caractères sur le rocher ?

« — Pour mettre leur bétail sous la protection du génie de la montagne. »

Un esprit fort ne se serait point contenté de cette explication ; pour moi, je la trouvai on ne peut plus satisfaisante et retournai immédiatement chez mon hôte.

Cependant je commençais à craindre que les inscriptions de Khourschid-Pacha ne fussent dans le goût de celles que je venais d'inspecter, et je me disais pour me consoler : « Au bout du compte, j'aurai vu les Arabes chez eux ; j'aurai vu Bedr, lieu célèbre dans l'histoire ; j'aurai vu un *wâdi* (une vallée arabe). » Pour la première fois de ma vie je me trouvais seul au milieu d'un peuple qui, depuis plus de mille ans, n'avait reçu la visite d'aucun chrétien libre du joug musulman ; et cet isolement n'était pas sans charme.

Rentré au logis, je déposai à côté de moi un sac de cailloux ramassés en chemin et destinés à M. Botta. Le contenu de ce sac excita la curiosité des assistants et je m'empressai de la satisfaire. « Je ne crois pas, leur dis-je pour éloigner tout sentiment de cupidité, qu'il y ait de l'or ou de l'argent dans vos montagnes ; mais il pourrait bien s'y trouver du fer ou du cuivre. » Quelques instants après, un enfant jeta dans la pièce où je me tenais un caillou tellement ferrugineux, qu'il me parut au premier coup d'œil un rognon de fer natif. J'ai perdu cet échantillon.

Un vieil imbécile, croyant que j'avais un secret pour découvrir les trésors, me raconta en confidence que son père était mort riche, mais sans dire où il avait enfoui son argent ; que, pour lui, il avait toujours vécu misérablement depuis la mort de son père, avec la certitude que le magot laissé par le défunt eût suffi pour assurer le bonheur de toute sa vie.

Je voyais où il voulait en venir et n'eus point la patience de l'écouter jusqu'au bout.

« Est-ce qu'on enfouit l'argent dans ton pays ? » lui dis-je brusquement.

« — Sans doute.

« — Vous êtes donc des gens sans foi ? »

Et je me détournai avec l'expression du mépris.

Le soleil commençait à baisser rapidement. Il était temps d'aller trouver le bey, avec qui je devais souper. Désirant passer une soirée agréable, je demandai à mon hôte s'il croyait qu'Aly-Bey bût volontiers un petit verre d'eau-de-vie. Sur sa réponse affirmative, je lui dis :

« Si quelqu'un vient te trouver dans la nuit et te dit : *Hât il-ckâroûrah wal-kâs*, tu lui remettras immédiatement cette bouteille et ce petit verre.

« — *Tayyêb*, c'est bon. »

L'accueil d'Aly-Bey fut aussi gracieux que la première fois : il ne pouvait pas l'être davantage ; et en attendant le souper nous causâmes de ce qui se passait en Europe et en Perse. Il me parut fort au courant des affaires de ce bas monde pour un homme qui ne sait que le turc, l'arabe et le circassien. Il comprenait le développement de la puissance industrielle en France, en Angleterre, etc., c'est-à-dire ce qu'il y a de plus nouveau sous le soleil, ce par quoi les hommes et les États d'aujourd'hui diffèrent des hommes et des États d'autrefois, et je n'oublierai jamais qu'il me demanda des renseignements sur les charrues et les semoirs à vapeur.

Ce sujet de conversation est une de mes antipathies, et je ramenai Aly-Bey en Arâbie le plus tôt que je pus.

« Eh bien, lui dis-je, comment se comportent vos Bédouins après tant d'années de guerre? »

« — *'Ockoûlhoum fi 'oyoûnhoum*, leurs esprits sont dans leurs yeux, fut sa réponse; ils croient ce qu'ils voient et nient ce qu'ils ne voient pas; dès qu'on s'absente ils s'imaginent qu'on est mort, et c'est toujours à recommencer. »

Il était impossible de raconter en moins de mots l'histoire de la guerre de trente ans, ou peu s'en faut, dans laquelle Mohhammad-Aly a versé tant de sang et d'argent.

On servit le souper, qui fut ou me parut délicieux, et, après avoir lavé nos mains, nous nous disposâmes au *kéf*. J'ai déjà annoncé que je le voulais aussi parfait que possible. Je dis donc à mon bey :

« Sachez que j'ai apporté de Yambo une certaine bouteille dont un tiers à peu près a disparu en chemin. Je serais charmé de boire avec vous les deux tiers qui me restent.

« — A merveille !

« — Permettez-moi donc d'envoyer quelqu'un chez mon hôte. »

Aly-Bey frappa dans ses mains, et un esclave noir parut à l'entrée de la tente.

« Va, lui dis-je, jusque chez mon hôte 'Awad Abou Sâlem, et dis lui de ma part *Hât el-chârourah wal kâs*. »

Quelque temps après l'esclave revint et me remit la bouteille et le *kás* (petit verre).

A l'instant même Aly-Bey se leva, prit une peau de lion qui était accrochée au *mur* de la tente (l'entourage vertical sur lequel repose le pavillon), la déroula, l'étendit sur le tapis, se planta dessus et prit l'attitude d'un musulman qui va réciter sa prière.

Cet acte religieux me surprit désagréablement. Nous n'avions d'autre témoin que l'esclave noir, qui paraissait jouir de toute la confiance de son maître, et il me semblait que ce n'était pas au moment de violer un des préceptes les plus formels du Ckorân qu'Aly-Bey devait songer à faire sa prière. Cependant *conciofossecosachè*, il est avec le ciel des accommodements, et attendu que, s'il voulait faire une prière aucunement valable, il devait absolument la faire avant de boire une liqueur qui allait le souiller de la tête aux pieds, j'attendis patiemment qu'il eût fini, tenant les objets impurs aussi loin que possible du bon musulman. Il n'eut pas plus tôt repris sa place à côté de moi que j'emplis le *kás* et le lui présentai.

« Buvez, me dit Aly-Bey; pour moi, je ne bois pas d'eau-de-vie.

« — Est-il possible ! . . . Mais si j'avais su cela je n'aurais pas envoyé l'esclave. Je vous ai proposé de boire avec moi, et il me semble que vous avez accepté la proposition ?

« — Vous ne vous êtes point trompé; je l'ai effec-

tivement acceptée, parce que sans cela votre kéf n'eût point été complet, et j'espère bien que vous allez boire tout comme si vous étiez en compagnie de buveurs. »

J'avais posé le kâs devant nous, à une grande distance, pour exprimer le désappointement et le renoncement. Aly-Bey le prit, me le présenta et me força de le boire, ainsi que beaucoup d'autres qu'il remplissait lui-même quand il jugeait que je mettais trop d'intervalle entre les coups.

Il m'apprit qu'autrefois il buvait immodérément, comme presque tous les seigneurs turcs; que depuis deux ans il avait renoncé à l'usage de l'eau-de-vie, dans le seul but de se débarrasser d'un besoin qu'il ne pouvait pas toujours satisfaire en campagne; que cependant il avait ordinairement une provision d'esprit dans son arsenal, ou, comme il disait, dans sa « poudrière, » pour les hôtes de distinction; mais que le bâtiment qu'on lui avait expédié de Suez en dernier lieu avait fait naufrage, et que l'approvisionnement sur lequel il comptait avait été perdu, que sans cela il aurait eu le plaisir de m'offrir du rhum et ne m'aurait pas permis d'envoyer chercher ma propre bouteille; qu'au reste nous autres Européens nous avons le droit d'user des liqueurs fortes parce que nous en usons avec mesure, mais que les Orientaux, ne voulant rien faire avec modération, méritent d'être condamnés à toutes sortes de privations.

Si ce n'est pas là un trait de politesse exquise, dites que je ne m'y connais pas.

Pourquoi donc, me demanderont mes amis, avez-vous pris les Turcs en aversion? Serait-ce parce qu'ils sont hommes à vous donner des leçons de *savoir-vivre*?

Réponse. Non, mais parce que les Turcs, avec un sentiment achevé des convenances sociales, ne sont presque jamais polis envers les Européens; parce que leurs impolitesses sont d'autant plus intolérables qu'ils font tout ce qu'ils font avec intention et connaissance de cause; parce qu'il ne tiendrait qu'à eux d'être parfaits, égaux en aménité, supérieurs en dignité de manières aux seigneurs français, ce qui, certes, n'est pas peu dire; parce que les Turcs ont en général le cœur gangrené d'égoïsme et de sottise fierté; parce que la haute idée qu'ils ont d'eux-mêmes, idée uniquement fondée sur ce que, n'étant ni juifs, ni chrétiens, ni Arabes, ils gouvernent des juifs, des chrétiens et des Arabes, donne presque toujours à leurs civilités une teinte de condescendance; enfin parce que je suis peut-être un peu trop susceptible et que je veux bien qu'on me reçoive, mais ne veux absolument pas qu'on daigne me recevoir.

Rien de tout cela parmi les Arabes. L'aménité des Arabes est franche et cordiale, sinon de fait, au moins dans la forme. Eux aussi sont fiers de leur qualité d'Arabes, mais ils ont le bon goût de ne pas le laisser paraître. Aussi indiquerai-je à tous les seigneurs du monde, comme un modèle de perfection absolue, c'est-à-dire de grâce, de noblesse et

d'aménité, le grand schérif de la Mecque résidant au Caire. J'engage tous les mylords à l'aller voir, uniquement pour apprendre comment on doit recevoir un étranger.

La perfection de la société arabe (vue en Arabie) tient, je crois, à ce qu'elle est originellement républicaine, avec un immense patriciat. Rien de si commun en Arabie qu'un pauvre Bédouin de haute lignée qui, pour tous les trésors du monde, ne donnerait pas sa fille en mariage à un homme infiniment plus riche, mais un peu moins noble que lui.

La noblesse relative des tribus et la noblesse relative des individus de même tribu est tout historique, et il n'y a presque pas de familles qui n'aient leurs gloires et leurs prétentions; en sorte qu'on peut dire de la grande société arabe qu'elle est toute composée de gentilshommes servis par des esclaves qui restent en dehors de la communauté.

Au contraire la société turque est basée depuis des siècles sur le principe hiérarchique de l'absolutisme à l'amont et de l'obéissance passive à l'aval. Chez les Osmanlis, toute noblesse et toute gloire résident dans le Sultan et coulent de sa personne dans les canaux purs ou impurs (c'est tout un) qu'il lui plaît de favoriser. Le dernier et le plus vil de ses esclaves peut devenir d'un instant à l'autre le second homme de l'empire, puis retomber dans l'obscurité la plus complète, par le seul fait de la volonté du souverain. C'est surtout au Grand Sei-

gneur que l'on peut appliquer ce principe si ridiculement formulé dans une de nos chartes : « Le roi fait des nobles à volonté. »

Cela posé, ne serait-il pas étonnant que les Turcs et les Arabes pussent s'entendre ? Aussi s'en gardent-ils bien. Quoiqu'une portion très-notable de la race arabe ait subi le joug des Osmánlis, on rencontre à peine un Arabe sur cent mille qui parle la langue du maître ; et cependant les Arabes savent très-bien que la première condition pour obtenir les bonnes grâces d'un Turc est de lui parler turc.

Le nombre des domestiques fellâhs qui parlent italien, français ou anglais, est déjà très-considérable ; celui des fellâhs qui parlent turc est *imperceptible*, et tous les étrangers s'en étonnent ; mais ceux qui connaissent l'antipathie radicale des deux races s'étonneraient plutôt du contraire. Entre deux hommes dont l'un regarde la noblesse comme inhérente à sa personne et l'autre ne se glorifie que des faveurs de son maître, il y a nécessairement échange de dédains ; et si la fortune des armes a voulu que le premier obéît au second, il y aura de plus entre eux réciprocité de haine. L'enfant d'Ismaël se soumettra aux décrets du destin ; il subira le joug, il sera aussi résigné, aussi complètement passif qu'un homme peut l'être à l'égard d'un autre (tout en cherchant et en saisissant avidement les occasions de tromper l'Osmánli), mais il n'apprendra pas le turc. Ce serait déroger volontairement et renoncer au seul avantage qu'il ait sur son tyran, l'avantage de parler mieux

que lui la langue qui, les met en communication l'un avec l'autre. Aussi le Turc, qui gouverne et se respecte, ne parle-t-il arabe que dans ses prières et ne communique-t-il avec ses sujets ismaélites que par l'intermédiaire d'un drogman, qui est presque toujours chrétien. La haine irréconciliable de ces deux races date de loin. N'avons-nous pas dans notre langue depuis plus de trois cents ans l'expression proverbiale : « Traiter quelqu'un de Turc à More ? »

Je reviens à mon Aly-Bey, qui n'est ni Turc ni More, mais Circassien ; si j'ai parlé des Osmanlis à propos de lui, c'est qu'Aly-Bey appartient à l'école turque par son éducation et ses manières.

A mesure que je buvais, sa conversation devenait de plus en plus animée, de plus en plus attachante. On eût dit que mon excitation le gagnait.

« Les Arabes, disait-il, sont grêles et chétifs, non-seulement à cause de la stérilité de leurs campagnes, mais parce qu'ils ont, de temps immémorial, la mauvaise habitude de marier leurs enfants trop jeunes. On accouple ici un jeune homme de quatorze ans avec une enfant de dix ou onze ; que sort-il de cette enfant ? Un avorton. Mais dans ma Circassie, quelle différence ! L'époux a trente ans, la mariée en a vingt-cinq ; et le premier enfant qu'elle lui fait est comme cela ! » (Il tenait un carreau de deux pieds et demi de long sur un pied de large et un demi-pied d'épaisseur.)

Il partit de là pour me vanter son pays, la bravoure des Circassiens, la chasteté volontaire de

leurs femmes, etc. Puis il vint à parler de lui-même, et m'assura que c'était lui qui avait fait le grand vizir prisonnier à Cogni. Je déteste les blagueurs du fond de mon âme; mais l'orgueil national et personnel du vieux Circassien séduisit mon imagination, et je n'avais pas assez d'oreilles pour l'entendre. Une chose qui me passe, moi et bien d'autres, c'est qu'en Orient la caque ne sent jamais le hareng, ou le sent très-peu. Quels que soient les antécédents d'un Turc ou d'un Arabe, on peut le placer dans les sommités de l'échelle sociale avec la certitude qu'il soutiendra la dignité de son rang. Celui qui baisait hier vos pieds vous donne aujourd'hui sa main à baiser avec l'aplomb et les grâces hautaines d'un homme qui serait né dans la pourpre. Le passé ne signifie rien, le présent est tout. Vous ne sauriez vous imaginer la perfection avec laquelle on joue la comédie dans un pays où il n'y a point de théâtre. Aly-Bey est entré, dans la carrière des armes par la porte de l'esclavage. Tout le monde sait aujourd'hui ce que c'est qu'un mamlouk à Constantinople et en Égypte, et quels sont les droits du maître sur l'esclave. Eh bien, monsieur, les enfants de Son Altesse n'ont pas plus d'assurance que ses affranchis. Son neveu, Abhmad (gouverneur de la Mecque), en a beaucoup moins que Khourschid-Pacha¹.

¹ Ce dernier vient d'achever la conquête du Nadje. On assure qu'il a poussé jusqu'à El-Chatif, sur le golfe Persique, la ligne transversale de la puissance turque en Arabie

Au moment le plus-intéressant de notre conversation, le ciel se couvrit de nuages, et le tonnerre commença à gronder dans le lointain. A peine en avais-je fait la remarque qu'un coup de vent furieux pensa balayer notre tente. Le fût central penchait à 45 degrés, et plusieurs des fûts latéraux avaient sauté. Aly-Bey se lève d'un seul bond, comme un jeune homme, et étaye le fût central de sa puissante masse; je m'empare d'un des fûts latéraux, et les esclaves venus à notre secours ont bientôt remis tout en place. Mais, à mon grand regret, il fallut lever la séance. Le temps était à la pluie, et malgré l'offre obligeante d'Aly-Bey, je n'avais pas envie de passer sous sa tente une nuit comme celle-là. Au moment où je le quittais, il m'annonça qu'il se proposait d'aller à Yambo sous deux ou trois jours, et m'engagea à l'accompagner. Je lui promis et me promis bien à moi-même de profiter de l'occasion pour retourner à Yambo en bonne compagnie.

Le lendemain matin (dimanche 15 avril) je me mis en route pour Ihassammyeh, ou Hhouçaymyeh, avec mon hôte 'Awad, qui, malgré son obésité et sa crainte de Dieu et des voleurs, voulut m'accompagner. J'étais juché sur mon dromadaire; Saad, mon guide, sur le sien; le gros 'Awad montait un tout petit âne, qui avait l'air fort mécontent de son lot; quelques-uns des Bédouins composant notre escorte marchaient en avant, et le reste nous suivait ou marchait avec nous.

'Awad, qui fut jadis pillé intégralement par les

Arabes de Djouhaynah, ne rêvait que surprises et malencontres, et donnait à nos gens des conseils de Prudhomme sur la manière dont ils devaient accueillir les brigands qu'il croyait voir sortir de dessous terre. « N'allez pas faire feu! Gardez-vous de tirer sur eux! Dites-leur : *Netlob asschaykh*, nous voulons parler à votre schaykh, nous cherchons votre schaykh, menez-nous à votre schaykh, nous avons une affaire à traiter avec votre schaykh. » A chaque angle de la vallée, à chacun des caps que dessine la montagne sur le lit du torrent, le plus brave de nos Bédouins, marchant en éclaireur à quarante pas devant nous, mèche allumée et non tambour battant, se tenait tout prêt à coucher en joue, sous l'abri d'une pointe de roche, le premier individu à mine suspecte que son œil découvrirait. Tout bien considéré, j'estime qu'il y avait dans cette excursion précisément autant de danger qu'il en fallait pour la rendre amusante, mais pas assez, à beaucoup près, pour me faire perdre de vue l'objet que je m'étais proposé.

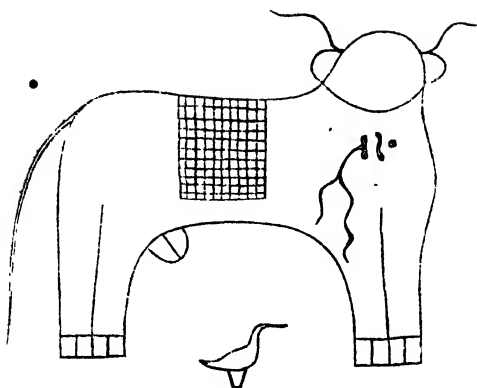
Je fis ramasser quelques plantes, et la première qu'on me présenta fut l'*éter* ou *itr*, dont je mangeai plusieurs capsules. On m'offrit ensuite comme « reine de la vallée » une petite fleur jaune *composée*, dont l'odeur était assez agréable, mais n'avait pourtant rien de merveilleux. Qu'est-ce donc que l'on entend chez nous par les *parfums d'Arabie*? Je crois que l'on entend par là l'encens, la myrrhe, l'aloès, le djâwy, l'ambre gris, etc. substances dont le parfum ne de-

vient bien sensible que par l'action du feu, et qui jadis venaient en Europe de l'Arabie ou *par l'Arabie*. Mais de tout cela je ne vois que l'encens qui appartient certainement au sol de la péninsule. Or cet encens arabe (qui ne vaut pas l'encens de Perse) ne se trouve que dans la chaîne méridionale de l'Arabie, dans cette contrée que les anciens nommaient *Regio thurifera*, où aucun Européen n'a encore mis le pied, et qu'il serait si intéressant aujourd'hui d'explorer scientifiquement. Du reste, quelque attachant que soit le désert pour un homme rassasié de l'Europe et ami de l'étrange, je suis forcé de convenir que rien de ce que j'ai vu, goûté, odoré, dans les pays situés sous le tropique d'été, n'approche de la richesse, de la saveur et du parfum des productions de nos campagnes septentrionales dans la saison de la vie. N'eussions-nous que la fraise et la violette, ce serait une très-bonne raison pour aimer le Nord de l'Europe par-dessus toutes choses. Mais quand je pense que nous avons de plus les framboises, les groseilles à grappes, le chèvre-feuille et la choucroute, et que j'ai abandonné tout cela pour des bananes et des dattes, alors le cœur me faut, je me sens faible.

Au bout de trois heures de marche, 'Awad, me montrant une roche isolée au pied de la montagne, à gauche, me dit : « Voici la pierre inscrite. »

Je mis pied à terre et montai vers le monument avec un battement de cœur impossible à décrire. . . .

Que vois-je! . . .

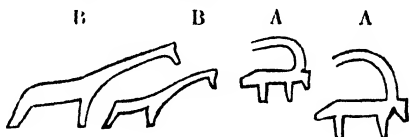


Un taureau de 7 ou 8 pieds de long! Voilà ce que les Arabes appellent une inscription en caractères inconnus! Mais comment Khourschid-Pacha a-t-il pris cela pour des lettres grecques ou latines? Assurément il a voulu en donner à garder à son médecin. Pour ce dernier, il n'a pas eu l'intention de me tromper. Un poisson d'avril qui envoie son homme à Bedr, avec la chance d'être assassiné en route, cela passe la plaisanterie.

A côté de la grande pierre, une autre pierre qui faisait autrefois corps avec elle, comme l'indiquent les courbures égales chacune à chacune des deux surfaces en regard, présente un taureau de plus petite proportion. Je fis observer à mes guides que la couleur des deux surfaces de fracture était précisément la même que celle des surfaces extérieures, c'est-à-dire noirâtre, tandis que le trait des figures

était rougeâtre, et que d'ailleurs aucune figure n'avait été coupée par la fracture du rocher; que cet événement était donc bien antérieur aux dessins ~~probablement~~ de la même date que la chute du rocher, lequel, se trouvant isolé et sans adhérence avec la roche fondamentale, avait dû être détaché du haut de la montagne et se casser en tombant; que par conséquent l'histoire du magicien n'avait pas le sens commun.

Au-dessus de la figure du grand taureau, quatre autres figures de très-petite proportion, d'un dessin relativement moderne et fort inférieur à celui des taureaux, représentent des animaux dont je laisse la détermination aux zoologues.



AA doivent être ou des bouquetins ou l'antilope nommée en arabe *bachar-al-wahhsch* « la vache sauvage; » mais, quant à BB, je n'ose pas dire que ce soient des chameaux.

Dans l'angle à gauche est une inscription arabe très-ancienne relativement à nous, mais très-moderne par rapport aux figures, comme l'indique la couleur du trait.

لَا خَلْقَ إِلَّا بِاللَّهِ, *lâ khalcha illâ billâhi*, « Point de création si ce n'est par Dieu; » c'est-à-dire. Les hommes peuvent dessiner, graver, sculpter ou pein-

dre des figures d'animaux; mais Dieu seul peut créer et donner la vie.

Un oiseau d'assez bon goût et d'un style presque pharaonique est entre les jambes du taureau.

Je suppose que les taureaux et l'oiseau sont d'une époque antérieure à l'islamisme, et je crois reconnaître sur la poitrine du grand taureau les marques de l'immolation. La housse qu'il porte sur le dos semble indiquer un appareil de fête. Cependant, comme le lecteur pourrait se figurer que toute la suite de mon voyage en Arabie n'est qu'une série de mystifications dans ce genre, je me hâte de lui annoncer que je tiens en réserve de véritables inscriptions phéniciennes ou nabathéennes (je ne saurais dire lequel des deux, mais c'est probablement l'un ou l'autre), copiées dans le voisinage de Ckalaat-al-Wadjh.

Au delà du *Hhassât al-kitbèh*, je ne pourrais pas sans un effort pénible recommencer mon excursion par écrit, et en tracer l'itinéraire dans l'ordre de mes sensations. La tristesse profonde laissée dans la vallée de Ssafrâ par une série d'invasions et d'insurrections que terminait dignement le savant despotisme de Khourschid-Pacha avait fini par me gagner dès le milieu du premier jour. J'étais presque honteux de voyager sous la protection turque dans une province désolée par les Turcs. Je me disais, pour me réconcilier avec ma situation, qu'en réalité je voyageais sous la protection du roi de France; et je répétais à qui voulait m'entendre

que j'étais un hôte imposé à Mohhammad-Aly par d'anciens traités, mais tout à fait en dehors de son service. Après tout, je sentais que pour dissiper les soupçons des pâles habitants de la vallée, et gagner leur confiance, il eût fallu faire un plus long séjour parmi eux : or je ne pouvais les voir qu'en passant.

En fait de déserts habités, je n'ai rien contemplé de plus harmonieusement austère que le lit du torrent qui coule dans la saison des pluies (si toutefois le ciel n'est pas d'airain) de Djoudaydah à Bouraykah. A la vue des montagnes décharnées qui l'encaissent et des misérables gommiers qui s'élèvent sur leurs flancs, à des distances énormes les uns des autres, on devine que les habitants, s'il y en a, n'ont de refuge moral que dans l'orgueil de la misère; et l'on ne s'étonne plus en entrant chez eux de la gravité sombre qui préside à leur hospitalité.

J'étais à l'unisson de ces gens-là avant d'avoir mis le pied sur le premier seuil véritablement arabe que j'aie franchi de ma vie; et en reportant ma pensée sur les hommes et les lieux que je visitai alors, je me retrouve encore aujourd'hui trop complètement à leur unisson pour pouvoir donner au lecteur une bonne description de la vallée de Ssafrâ. Quand le serrement de cœur arrive à certain point, il nous ôte jusqu'à la faculté d'en rendre compte : la tristesse noircit le tableau, et les détails se perdent dans le noir.

Et pourtant, qu'elle était belle et riante sous le

règne de Salomon, cette vallée si sombre de nos jours ! Qu'elle était fraîche et verdoyante, quand le prince qui commandait aux génies laissa l'Orient et le monde à d'ineptes successeurs ! Salomon avait ordonné aux esprits des fontaines de répartir leurs humides trésors sur trois cent soixante sources, dans un espace où l'on n'en compte plus que quatorze. C'est une vieille tradition que j'ai recueillie sur les lieux avec un saint respect. Les peuples encore enfants de l'Orient s'obstinent à voir l'âge d'or dans le passé, et j'avoue que malgré nos incontestables progrès je ne suis point tenté de le chercher dans l'avenir.

Un fait bien avéré, toute poésie à part, c'est que la masse des eaux courantes diminue sans cesse, et n'a cessé de diminuer dans un pays célèbre par son aridité dès le temps d'Abraham, dans un pays où Ismaël dut à un miracle la fontaine qui sauva ses jours. On se rappelle encore, dans la vallée de Ssafrâ, le temps où Bouraykah avait son courant d'eau. Ce courant est tari, et Djâr, marqué sur la carte de Niebuhr, appartient aujourd'hui à la géographie ancienne.

De Djoudaydah, point culminant de la vallée¹, à Bouraykah-sur-mer, on rencontre douze villages, y compris les deux extrêmes : Djoudaydah, Hhamrà, Kharmah, Ssafrâ, Daghbadj, Hhaçaniyyeh, Aaliyyeh,

¹ Burckhardt place le point culminant à El-Kheyf. Je n'ai point été jusque-là, et je me borne à consigner mes propres remarques et les renseignements qui m'ont été donnés par mes guides.

Alfarīah, Barakah, Djedīd, Bedr et Bouraykah. Ssafrā, le plus considérable de ces villages de boue (brique ~~en~~ ^{de} boue), possède trois sources; Djoudaydah en a deux; les autres en ont chacun une, à l'exception de Bouraykah qui n'a plus que des puits. Burckhardt mentionne deux villages dont je ne trouve point les noms sur mon journal, Mokad et Waset : en revanche, j'en donne deux, Daghabdj et Aaliyyeh, dont il ne parle pas, et que j'ai traversés. ~~A~~ ^À chaque source correspond un bosquet de palmiers qui paraît absorber toute la masse d'eau; car on ne voit plus de courant à l'aval du bosquet, si ce n'est vers le bas de la vallée, où un petit aqueduc en bon état de réparation établit la communication d'un *palmetum* à l'autre. De Djoudaydah à Bedr, il peut y avoir douze ou quatorze lieues communes de France.

Mon excursion ne va pas beaucoup au delà de Ihamrā, où je me laissai conduire le jour même de mon départ par la perspective d'une inscription.

Je ne cachai point à mes guides que j'étais médiocrement satisfait des taureaux et des bouquetins, et je leur donnai à entendre que, s'ils n'avaient pas autre chose à me montrer, je reviendrais sur mes pas dans une disposition d'esprit peu favorable aux largesses. Saad alarmé déclara qu'il voulait absolument me faire voir la pierre de Ihamrā. Nous en étions à quatre ou cinq lieues. Comme le gros 'Awad redoutait une course aussi longue et aussi périlleuse tant pour lui que pour son ânon, il fut

convenu que nous le laisserions à Ssafrà, où il devait nous trouver un gîte pour la nuit et s'occuper des préparatifs de notre souper.

Mais il était dit que le dimanche 15 avril, anniversaire de ma naissance, se passerait en déceptions archéologiques.

La fameuse pierre de Hhamrà, que les Arabes considéraient comme une espèce de talisman peu inférieur au sceau de Salomon, offrit à mes regards un cercle et une étoile, évidemment tracés par un maçon en pèlerinage sur une surface dressée et taillée d'équerre par ledit maçon.

De retour à Ssafrà à la nuit close, et ne sachant dans quelle maison on nous attendait, nous nous arrêtâmes prudemment à l'entrée de la grande rue formée par deux rangs de hangars (le *soûck* ou marché), et nous détachâmes quelqu'un de notre bande à la recherche d'Awad. Notre homme revint au bout d'un quart d'heure, et nous mena en dehors du village jusqu'à une maison sur le seuil de laquelle Awad se présenta pour me recevoir, et où il me fit entrer.

Je fus un peu saisi de la morne gravité de mes nouveaux hôtes, et, après les compliments d'usage, je me renfermai dans un silence absolu jusqu'au moment du souper. On eût dit que nous étions réunis pour un enterrement. Heureusement j'étais en règle. N'ayant pas la moindre envie de mettre à l'épreuve l'hospitalité tant vantée des Arabes, 1° parce que j'avais affaire à des hommes pauvres d'écus,

riches de prétentions et domiciliés sur la grande route du Hhaddj; 2° parce que je voyageais comme chrétien, et que la qualité de chrétien, dans l'*Ard al-Hharamayn*, équivalait à peu près à celle de juif en Espagne, j'avais remis à mon hôte de Bedr, en le quittant, de quoi acheter du riz et de la viande. Mon intention bien clairement exprimée était qu'il se bornât à demander le couvert aux hôtes de Ssafrâ. Je ne sais pas jusqu'à quel point je fus obéi; mais, après tout, je m'étais mis en règle pour ce qui dépendait de moi.

La pièce dans laquelle nous nous trouvâmes réunis était étroite et profonde. En face de la porte extérieure, qui était située dans un angle, une autre porte ouvrait sur la cuisine et le *sanctum sanctorum*; de l'une à l'autre, un passage au niveau du sol (*dourchâah*), où tous les hôtes devaient laisser leurs souliers avant de monter sur le *liwân*, représentait sous beaucoup de rapports l'antichambre d'une maison européenne. Le *liwân*, dont le niveau s'élevait d'un pied environ au-dessus de celui du *dourckâah*, était couvert de nattes dans toute sa longueur. A droite et à gauche régnaient, le long des murs, deux estrades de trois pieds de large et un demi-pied de hauteur, couvertes de nattes, avec quelques lambeaux de tapis. Le fond de la pièce était encombré de sacs et paraissait destiné à recevoir notre bagage. Cette disposition diffère à quelques égards de celle que l'on observe en Égypte dans les bonnes maisons, où l'estrade, autrement

appelée *dîwân*, forme invariablement un fer à cheval, ou plutôt un Π , au fond duquel le maître de la maison est assis dans un angle.

En Europe, l'antichambre est au niveau du salon, mais forme une pièce à part. Dans l'Orient, au contraire, il n'y a point de cloison entre le maître et les esclaves ou les valets de pied; mais le lieu où ils se tiennent est plus bas que celui qui est occupé par le maître. Je n'ai jamais pu me faire à cet usage oriental de vivre éternellement en présence de gens condamnés à une station immobile et à l'attente d'un ordre, cherchant éternellement à deviner ce que vous allez vouloir; cela me rend nerveux au bout d'un quart d'heure, et pourtant je suis forcé d'avouer que les maisons les mieux tenues sont celles où l'on exige ce genre de service.

Ce paragraphe n'est qu'une digression à propos du *dourekâh* et du *lîwân*; car la remarque que je viens de faire n'était point applicable à l'humble manoir des hôtes de *Ssafrâ*.

'Awad me fit asseoir sur l'estrade de gauche, à la première place en entrant, c'est-à-dire près de la porte extérieure, et s'établit à côté de moi. J'avais un carreau du côté de la porte; un autre carreau me séparait d'Awad. Les hommes de notre suite se placèrent sur la même estrade de gauche, les uns à côté des autres, en sorte que notre bande formait une ligne droite. Vis-à-vis de moi, sur l'estrade opposée, trônait lugubrement le maître de la maison; à côté de lui, en face d'Awad, était son gendre, et

à droite du gendre quelques personnes du pays, attirées sans doute par la curiosité. On eût dit deux armées rangées en bataille, qui attendent avec recueillement et courage le signal du combat. Remarquez que les deux places d'honneur se trouvaient au plus près du dourckâah et des portes, ordonnance inverse de celle qu'on observe dans toutes les grandes maisons de l'Orient.

• Je m'étais déjà trouvé à pareille fête le matin, à Hhaçaniyyeh, chez un homme de loi, un grave *fackîh*, avec lequel nous avons pris le café; et j'avais réussi à rompre la glace en faisant sourire le *fackîh* aux dépens d'Awad. Le bon bourgeois de Bedr lui ayant demandé fort gravement s'il y avait sûreté pour nous dans la vallée, le *fackîh* lui avait répondu par un *âman* (sécurité) qui ne laissait pas le plus léger prétexte à la peur. « Que Dieu éternise la sécurité, » lui dis-je, « en récompense de cette bonne nouvelle. Voilà un homme (montrant Awad) qui, depuis ce matin, nous raconte des histoires de brigands à faire tourner la tête aux plus braves; il voit des embuscades à tous les angles de la vallée. » Cette saillie eut l'effet désiré; le *fackîh*, oubliant un instant son orgueil et sa misère, sourit avec une indicible mélancolie et se montra fort gracieux. Il avait lu autre chose que des livres de droit; de mon côté je me suis occupé, quoique un peu tard, de la littérature des Arabes, et une science, quelque mince, quelque bornée qu'elle soit, crée un lien entre les hommes. Les lettrés peuvent se jalouser

dans une même langue; mais en général ils s'aiment et se recherchent d'une langue à l'autre. J'ai prise sur l'homme de lettres si fanatique qu'il soit; je n'ai pas toujours prise sur les ignorants.

Les hôtes de Ssafrâ étaient de ce dernier genre, surtout le jeune homme, le gendre du maître, dans les regards duquel j'aperçus tout de suite quelque chose d'hostile. Ce fut lui qui commença l'attaque immédiatement après le souper. Mais n'anticipons point. Ce souper étant purement arabe, commençons par en donner une brève description.

Après nous être lavé les mains, au bord du liwân, dans un filet d'eau tombant d'une aiguière en cuivre étamé, que tenait un esclave noir au-dessus d'une cuvette posée dans le dourckâah, nous retournâmes à nos places l'un après l'autre, et l'on servit, d'un côté, une montagne de riz couronnée de viande, dans une immense jatte de bois, pour le commun des martyrs; de l'autre un ragoût de mouton fort palatable, flanqué de pains chauds en forme de crêpes, sur un plat de cuivre étamé, pour le maître de la maison, 'Awad et moi. Le gendre présidait la table des hôtes vulgaires et le maître de la maison présidait la nôtre. Quand je dis la *table*, on devine bien qu'il ne s'agit pas de table de bois ou de marbre, mais simplement d'une petite nappe ronde en cuir ou en tissu de feuilles de palmier, que l'on étend devant les convives sur la natte du liwân, et qui reçoit les plats, le pain et les débris de la manducation. Les convives sont accroupis au-

tour de la nappe, et chacun d'eux, après avoir déchiré une crêpe, c'est-à-dire un pain, en saisit un fragment entre le pouce et les deux premiers doigts de la main droite, porte ladite main au plat et enveloppe le plus dextrement qu'il peut un morceau de viande bien enduit de sauce dans son lambeau de pain. Il possède alors ce qu'on nomme en arabe *louckmeh*, et ce que j'appelle en français *bol alimentaire* ou *bouchée*; il ne lui reste plus qu'à introduire le *bol* dans sa bouche, etc.; le reste comme en France, et à recommencer la même opération jusqu'à ce qu'il soit rassasié. L'état de satiété se témoigne poliment par une éructation : « *Memoriam abundantiae suavitatis tuae eructabunt*¹. »

Quand Dieu nous a rassasiés de ses grâces, il veut ce témoignage de notre gratitude et de notre plénitude. C'est une exigence prise des mœurs arabes, et qui, si je ne me trompe, a passé en Espagne : je ne parle pas de l'Espagne où l'on joue les comédies de Scribe, mais de la bonne vieille Espagne. Quand il n'y a plus de viande au plat, on trempe son pain dans la sauce.

Le repas fini, et les actions de grâces rendues au maître de la maison par un concert d'ἔξερύξεις, on va se laver les mains avec du savon (s'il y en a), comme avant le repas, et chacun retourne à sa place. Alors commence le *kéf*, « le bien-être, » et la douce excitation de la vie sociale. Chacun remplit

¹ Ps. cxliv, Vulg. cxlv, Heb. v 7

sa pipe ou la fait remplir; on apporte le café aromatisé de cannelle et de girofle, et chacun en absorbe trois tasses au moins. Le maître de la maison eut grand soin de me faire observer qu'un Égyptien se croit quitte envers son hôte quand il lui a offert une tasse de café, mais que l'Arabe en donne trois. Je lui répondis que la générosité des Arabes était devenue proverbiale dans tous les pays du monde, et que cette générosité leur faisait d'autant plus d'honneur que le ciel semblait les avoir réduits au strict nécessaire.

Je faisais vibrer une corde malade dans le cœur de mon hôte, mais non, toutefois, de manière à l'offenser. Je sus plus tard qu'il avait joui de quelque aisance à une époque antérieure, et qu'il était, aussi bien que son gendre, d'origine étrangère.

Ce dernier, qui s'était contenu jusque-là, éclata enfin par une insulte de mauvais goût.

« Les juifs, me dit-il, vous devez savoir cela mieux que moi, les juifs ne sont-ils pas les derniers des hommes? »

Cette apostrophe n'a pas besoin de commentaire en pays musulman; mais il ne sera peut-être pas inutile de dire au lecteur européen que cela signifiait littéralement :

« Pour être plus qu'un juif, tu te crois quelque chose ! »

« Dans mon pays, lui répondis-je, un juif honnête homme est respecté, un schérif déloyal est méprisé. Personne ne s'inquiète, en mon pays, de

la religion de son voisin; mais tout le monde s'enquiert de sa probité. Cette probité, on l'exige de tous, juifs, chrétiens, musulmans. Elle est mère de la confiance; la confiance est mère de l'union; l'union est mère de la force et de la richesse. Voilà pourquoi Dieu nous a bénis : nous nageons dans l'abondance et nous sommes libres. Mais vous... que vois-je dans votre malheureux pays? Des familles ennemies dont les vieilles haines servent la cause turque mille fois mieux que la tactique européenne. Qui t'a livré aux Turcs, si ce n'est ton frère? Est-ce que l'islam t'a sauvé?

« — « *Ssadackta!* s'écria le père de famille, tu as dit vrai; ici le frère ne s'appuie plus sur son frère, et toute notre misère vient de là. »

(Je vis le lendemain, dans la vallée de Ssafrâ, un carré de palmiers détruit par le feu; j'entendis mes guides proférer des imprécations à voix basse et leur en demandai le sens. Ils maudissaient les propriétaires du *palmetum* incendié. « Ils ont mérité ce désastre, » me dit un Bédouin de Bedr; « ils ont trahi la cause des Arabes. » *Confundantur in æternum.*)

J'étais devenu maître de la place, et le jeune homme avait si bien renoncé à ses sentiments d'hostilité instinctive et irrationnelle, qu'au bout d'une heure de conversation il me pria de l'enmener à mon bord. Je fus bien fâché de ne pouvoir acquiescer à sa demande; mon navire n'était pas à moi tout seul, et je ne pouvais pas y introduire un tiers

sans la permission de mon associé; nous étions d'ailleurs fort à l'étroit, etc. etc.

Quand nous fûmes las de parler, chacun s'étendit à sa place, et je dormis d'un sommeil extrêmement agité jusqu'à quatre heures du matin (lundi, 16 avril).

A l'aube du jour nous prîmes congé de nos hôtes de Ssafrâ, qui étaient devenus des amis; mais j'avais le cœur serré, et je ne retrouvai une libre respiration que le lendemain 17, en courant sur Yambo au plus grand amble de mon dromadaire. Nous revînmes sur nos pas jusqu'à la Pierre inscrite (*Hhasât al-kitbeh*). De là jusqu'à Bedr nous suivîmes une route différente de celle que nous avions suivie en allant. Burckhardt en a pris une troisième pour aller de Ssafrâ à Bedr, car il n'a vu ni Hhaçaniyyeh, ni la Pierre inscrite. (Voyez, relativement à l'embranchement des vallées, *Travels in Arabia, by the late I. L. Burckhardt*, London, 1829, t. II, p. 300.)

Vers dix heures du matin nous étions à Bedr. Je me rappelle en ce moment une circonstance assez bouffonne de notre retour, et je la rapporte ici pour faire le pendant de la scène tragique de la veille. Point de société humaine qui n'ait son côté triste et son côté plaisant. On est dans le vrai quand on est toujours prêt à rire et toujours prêt à pleurer, comme les enfants. Les hommes graves ont en horreur cette brusque transition, parce qu'elle arrache à leur mélancolie le masque de dignité qui en fait le charme secret. Mais il faut en prendre son parti.

nous sommes tous plus ou moins malheureux et plus ou moins ridicules, et d'autant plus malheureux que nous sommes plus ridicules.

J'avais prévenu mon hôte, avant de quitter Bedr, que les bouchons de ma zamzamiyyeh étaient perdus et qu'il fallait m'en trouver d'autres. Il n'avait tenu aucun compte de cet avertissement, et nous étions partis sans bouchons. Ainsi que je m'y attendais, le mouvement du dromadaire eut bientôt vidé ma zamzamiyyeh, et je ne m'en inquiétai pas autrement, parce qu'on rencontre l'eau pour ainsi dire d'heure en heure dans les vallées de Bedr et de Ssafrâ. Au retour, il faisait extrêmement chaud et je tenais beaucoup à conserver ma provision d'eau. Mon Bédouin Saad trouva par hasard un bouchon de pèlerin et m'en fit un autre avec une poignée d'herbes. — « Tu vois, dis-je à mon hôte 'Awad, qu'il était facile de me contenter; deux bouchons d'herbe ou de *lif* (bourre de palmier) eussent fait mon affaire.

« — Dieu y a pourvu, me répondit Awad d'un air hypocrite, et Dieu est un excellent pourvoyeur.

« — Que le bien vienne de Dieu ou du diable, je l'exige quand je le paye, et je l'exige à l'instant.

« — *Nestaghfir Allâh !* Dieu nous préserve de toute complicité dans le blasphème ! s'écrie 'Awad.

« — Ah ! *mounâfiq !* Ah ! cafard ! m'écriai-je à mon tour ; est-ce que tu serais homme à refuser mille tallaris, si le diable te les offrait ?

« — Il s'en garderait bien, dit le schérif Saad en

éclatant de rire; si le diable.l'appelait à lui du haut de cette montagne pour recevoir, non pas mille talaris, mais un tallari, mais deux piastres (le tallari en vaut vingt-trois en Arabie), il serait homme à vouloir grimper jusqu'à la cime, malgré son gros ventre et le contre-poids de son gros ventre; il lui faudrait du temps, car notre homme est replet et poussif; mais il ne plaindrait ni son temps ni sa peine, pourvu qu'il accrochât ses deux piastres de la griffe du diable. »

Je n'oublierai jamais cette saillie du schérif Saad, et lui en saurai toute ma vie un gré infini. Je lui prouvai ma reconnaissance au retour; et si jamais je revois Saad à Yambo ou ailleurs, je la lui témoignerai de nouveau et de la même manière. Si j'étais riche, je serais capable de lui faire une pension rien que pour cela. Cela venait si à point, et l'à-propos est une si bonne chose!

Outre les palmiers cultivés des vallées de Bedr et de Ssafrà, il y a derrière les montagnes, dans certains ravins connus des Arabes, des palmiers plantés par le Seigneur et qui n'ont que l'eau des pluies pour croître et fructifier. Leur produit est bien moindre que celui des dattiers cultivés, mais en revanche d'une qualité supérieure. Tels sont les dattiers sauvages de l'embranchement qui de Ilhaçaniyyeh conduit à *Djabal as-Ssoubhh*, la forteresse de Hharb. La pâte de dattes sèches constitue la nourriture du peuple dans ce canton de l'Arabie. Selon les lieux et les ressources locales, il y a en Arabie

des hommes qui ne vivent que de dattes. d'autres qui ne vivent que de miel; d'autres, les nomades pauvres, qui ne vivent que de lait. La viande et le riz sont pour les gens aisés. Le riz vient du dehors, principalement de l'Inde. Le produit en céréales est insignifiant, et la plus grande partie du blé consommé en Arabie vient de l'Égypte ou de l'Inde. C'est en Arabie qu'il faut aller pour voir jusqu'à quel point l'homme peut se réduire, sans perdre aucune de ses facultés. Je ne saurais voir un Bédouin faire gaiement le repas le plus simple sans m'indigner intérieurement de toutes mes exigences, sans me reprocher, comme une chose honteuse, les élans patriotiques que produit en moi le souvenir de tel ou tel plat. Au reste, les Arabes ne sont pas tout à fait exempts de besoins factices. Où est le sauvage qui n'en a pas? L'Éthiopien, en temps de disette, vend ses enfants pour un sac de millet. Malgré toutes les belles phrases que l'on a faites sur l'esclavage, destructible en Amérique, mais indestructible en Afrique, l'Éthiopien est dans son droit. Il vaut mieux vendre ses enfants que de les laisser mourir de faim, et, puisque j'ai touché cette corde, j'ajouterai ici qu'il vaut mieux vendre des prisonniers que de les égorger. Mais, pour en revenir aux besoins factices de l'Éthiopien qui vend ses enfants dans une année de disette, je demanderai à cet Éthiopien combien il a donné de sacs de millet dans les années d'abondance pour compléter une parure de grains de verre. Encore si cette parure était pour

sa noire moitié...; mais ce n'était pas pour elle, c'était pour lui, pour lui, homme! Voilà donc des gens dont l'existence matérielle est le problème de chaque jour, qui se permettent d'avoir des besoins absurdes à côté des besoins réels. Mes chers Bédouins ont aussi les leurs, Dieu merci.

« — Quel est ce joli arbrisseau que vous cultivez avec tant de soin à côté du dokhn et du dockseh? »

Saad saute par-dessus le rempart du propriétaire et m'apporte une belle branche de henné en fleur.

« — Qu'est-ce que le henné? A quoi sert le henné? »

« — Sachez que le henné est pour nos femmes un article de première nécessité. C'est avec le henné qu'elles se teignent le creux de la main en rouge. Nous en avons à revendre, et ce carré de henné représente un très-joli revenu. »

Si j'eusse été propriétaire de ce coin de terre, j'aurais mieux aimé y semer du froment pour moi et ma femme, ou au moins du trèfle pour un taureau, une vache et son veau. Aujourd'hui il n'y a pas une seule vache dans la vallée de Ssafrâ; le beurre qu'on y consomme est du beurre de brebis, et pourtant il y eut autrefois des bêtes bovines dans les vallées de Bedr et de Ssafrâ; il y en eut pour les hommes, il y en eut pour les dieux; témoin le taureau de la Pierre inscrite, *taureau immolé*, car « le sang coule en se ramifiant » de sa poitrine dévouée, « et y figure l'arbre *andam* à la rouge écorce, » selon les paroles d'un poète païen.

Je demandai aux gens du pays quels pouvaient être la population de Ssafrá, le nombre de ses palmiers, etc.

« — Adressez-vous au schérif Aatick, me répondit avec dégoût le Bédouin que j'interrogeais; il tient des registres où tout cela est écrit. Il fallait un Khourschid-Pacha pour ordonner ce dénombrement et taxer chaque dattier à douze piastres. »

Le lecteur chrétien ne peut pas ignorer que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui est aussi le Dieu d'Ismaël et de Mahomet, a horreur des dénombremens dont l'homme prend l'initiative. Un jour (jour de malheur), le roi David désira savoir combien d'âmes respiraient en Israël, ou du moins combien il avait de sujets capables de porter les armes. (Sam. II, ch. 24.) Tout homme riche aime à supputer ses richesses. Son ministre de la guerre, homme grave et de bon conseil, fit ce qu'il put pour l'en détourner. Malheureusement, les rois absolus n'entendent pas raison, et David voulut absolument se donner la satisfaction de savoir combien il y avait d'hommes vaillants en Israël; mais il la paya cher, cette satisfaction en apparence si innocente, et réellement si coupable. Pour lui apprendre à faire une autre fois des dénombremens *proprio motu*, à la manière du pape, Dieu lui envoya trois jours de peste, qui moissonnèrent septante mille hommes *from Dan even to Beer-Sheba*.

Nourri de la lecture des livres saints, j'ai toujours considéré la statistique comme une science qui mène

son savant droit en enfer. De ce point de vue, vous comprenez que la question adressée à mon Bédouin était une question insidieuse, une question sournoise. Je ne me souciais pas de savoir la population de la vallée et m'inquiétais fort peu du chiffre des palmiers (que Dieu multiplie par cent); mais je voulais voir ce que le Bédouin me répondrait. Il ne tenait qu'à moi de poser la même question au collecteur, au publicain, à ce traître de schérif Aatick, lequel m'eût donné une réponse catégorique, et je n'en ai rien fait. Dio guardi! *Nestaghfir Allâh!*

Aussi le lecteur philosophe trouvera-t-il ma relation très-défectueuse sous le rapport *Économie politique*. En outre, et cela est un peu plus grave, il la trouvera défectueuse sous le rapport géographique. Mais, pour ce second chef d'accusation, j'ai un moyen de défense qui n'est point tiré de la Bible. Burckhardt ayant visité avant moi la vallée de Ssafrâ, j'étais dispensé de noter les directions (fort heureusement, car j'avais oublié ma boussole à bord). Du reste, j'ai noté les distances en heures; mais n'écrivant pas aujourd'hui pour la Société de géographie, je ne vois pas la nécessité d'en donner le relevé.

Une chose assez remarquable, c'est que les eaux de la vallée de Ssafrâ, comme celles de la vallée de Bedr, qui en dérive, sont toutes plus ou moins saines, quoique très-potables, et par conséquent favorables à la culture. Outre les arbres et les plantes dont j'ai parlé, on voit, çà et là, dans les jardins,

un citronnier, un sidr (*rhamnus lotus*), et je sais qu'on y cultive quelques-uns des légumes les plus vulgaires de l'Égypte, tels que le bâmiyah (*hibiscus esculentus*) et le meloûkhiyah (*corchorus olitorius*). Les traits botaniques les plus saillants de la vallée, dont le fohd est presque partout un lit de gravier, sont le hharmal, auquel les Arabes attribuent la propriété de désinfecter les eaux, et une graminée dont les tiges semblent se reproduire dans l'air et porter à leurs articulations des individus complets, moins la racine, ce qui m'avait engagé à lui donner improprement le surnom de graminée vivipare. C'est un fourrage fort estimé des chameaux, mais en apparence très-coriace et à feuilles incisives; heureusement pour les chameaux qu'ils n'ont point le palais aussi délicat que la peau de mes mains. La plante, abandonnée à elle-même, doit être traçante. Elle se présente à chaque pas sous forme de grosses touffes, tantôt sèches, tantôt verdoyantes, suivant la saison.

Zoologie. Des hyènes, des loups, des renards, des gazelles, des bouquetins, des oiseaux de proie, des tétas; fort peu de petits oiseaux.

Me voici enfin de retour à Bedr. Là, j'appris qu'Aly-Bey devait partir le soir pour Yambo avec une escorte de cavalerie, et, après avoir dîné, je me disposai à le rejoindre et fis mes adieux à mon hôte 'Awad. Celui-ci, me voyant prêt à le quitter, me prit à part et me dit en confidence qu'il souffrait depuis quelque temps d'une infirmité fort provo-

quante pour celui qui tient à remplir ses devoirs d'époux. C'est l'éternelle complainte des Orientaux. Ils ne veulent pas vieillir en faisant tout ce qu'il faut pour vieillir avant le temps, et, lorsque leurs forces les abandonnent, ils s'accrochent à tous les voyageurs européens pour avoir des *toniques*. Ils se persuadent, je ne sais sur quel fondement, que nous avons des secrets pour cela, et qu'un médecin qui n'en possède pas est indigne du nom de médecin.

Je prescrivis à mon hôte l'exercice du corps dans le jour et un repos absolu durant la nuit, tout en lui faisant observer qu'il ne devait pas s'attendre à une seconde jeunesse. La seconde jeunesse est, comme on sait, un privilège des plus hautes classes de la société européenne. Les autres doivent se contenter de la première et la faire durer le plus longtemps possible.

'Awad parut ne point goûter ma prescription, et, en vérité, j'aurais dû m'y attendre, car ce que je lui recommandais, l'exercice de jour et le repos de nuit, était précisément l'inverse de ce qu'il désirait. Je lui fis un petit présent pour me débarrasser de ses importunités, et me promis bien de retourner en Arabie avec une boîte de pilules aphrodisiaques aussi inséparable de ma personne que ma tabatière ou mon mouchoir de poche. J'en aurai une provision énorme et j'en donnerai à tout venant et tant qu'on en voudra, dût-on en crever. *Djabr al khâtir tuyyéh*, c'est à-dire « autant que possible, il faut

contenter les gens. » Le raisonner tristement s'accrédite. On ne peut pas refaire le monde; il faut prendre les gens comme ils sont et le temps comme il vient.

Il me tardait de revoir M. Botta. Je montai à dramadaïre, je rejoignis Aly-Bey, qui était au moment de partir, mit ses bottes, comme eût fait un colonel européen, monta à cheval et donna à ses maugrébins le signal du départ. Nous fîmes route côte à côte, devisant le long du chemin jusqu'au moment qui précède le coucher du soleil. Ayant observé devant lui, sur le bord de la route, un tertre de sable fin terminé par une esplanade, Aly-Bey lança brusquement son cheval au galop (nous étions au pas) et, en trois secondes, parvint sur le haut du tertre, où il mit pied à terre. Son esclave noir, le seul qui l'eût suivi, descendit en même temps que lui et étendit sur le sable un tapis oratoire (sed-djâdeh). Aly-Bey, ayant fait sa prière à la vue du peuple, remonta à cheval et tint conseil avec le schérif Aatick sur le choix des étapes et des points d'arrêt jusqu'à Yambo. Je compris qu'il n'était point question d'aller vite; il est bien rare qu'un Turc en voyage soit pressé d'arriver. Je frémis à l'idée de traverser au pas, au pas de chameau, les landes qui séparent Bedr de Yambo, et me promis bien de quitter Aly-Bey aussitôt que je pourrais le faire décemment.

Nous nous arrêtàmes vers neuf heures du soir pour prendre le café, et on alluma devant le chef circassien un grand feu de broussailles autour du-

quel se forma aussitôt un cercle de Bédouins appelés pour une réquisition de chameaux. Ainsi que je l'ai dit, la question des transports est, dans la guerre d'Arabie, la question de chaque jour. Selon leur usage, les Arabes étaient en retard et s'excusaient avec une grâce infinie, un aplomb merveilleux et un immense flux de paroles. Aly-Bey ne prononça que quelques mots, qui auraient fait trembler des paysans européens, mais ne parurent point déconcerter les Arabes, quoiqu'ils dussent sonner bien désagréablement à leurs oreilles. Les Bédouins ne sont point des fellâhs et n'aiment pas qu'on les menace du bâton. Peut-être que ces Bédouins-là sont déjà faits à la domination turque; cependant je n'entendis point une seule parole et ne remarquai pas un seul geste qui dénotât la servitude ou la peur. Si Aly-Bey les traitait ainsi par vanité et pour me donner une haute idée de son autorité dans le pays, il avait grandement tort; un colonel de l'armée dont il fait partie fut assassiné pour un mot dur, un « va-t'en, » adressé à un schaykh de Bédouins, peu de temps après mon départ, sur la route de Yambo à Médine.

Avant le café, le Circassien m'engagea à boire avec lui du lait de chamelle tout chaud trait, tout écumeux. Je le trouvai excellent. « C'était, disait-il, le remède universel de ses cavaliers. Il l'avait adopté à leur exemple et s'en trouvait très-bien. » En effet, à voir le chef et sa troupe, on eût dit qu'ils avaient fait un bail avec la santé et la force.

La race libyenne est magnifique. Or presque tous les maugrébins¹ d'Aly-Bey étaient des Awlâd-Aly ou des hommes de l'oasis de Jupiter Ammon (*Siwâ*), dont la stature gigantesque, les vastes draperies blanches et le teint frais, contrastaient avec la nature grêle et les couleurs fauves du chrétien et de sa bande, d'une manière qui n'était point du tout à notre avantage. Je me soumetts sans réluctance aux supériorités morales et intellectuelles; mais je me révolte toujours contre les avantages physiques, sans doute parce que ces avantages-là ne peuvent point s'acquérir par l'étude, et que tous ceux qui les possèdent en paraissent extrêmement fiers. Le sentiment d'hostilité dont je ne pouvais me défendre à l'égard des maugrébins en particulier était encore avivé par la connaissance que j'ai de leur fanatisme et de la haine dont ils nous honorent. Je fis alors un voyage mental en Algérie, dans cette Algérie où nos petits hommes ont frotté des maugrébins qui valaient bien ceux de Libye, et ce voyage ramena le sourire sur mes lèvres. Oh! quel plaisir me fit le sémaphore qui m'apportait à Djeddah la nouvelle de la prise de Constantine, au moment même où quelques pèlerins s'entretenaient devant moi de nos revers passés. Avec quel bonheur je leur en donnai la traduction! Que je voulais de bien à M. Tippel, notre représentant au Caire, pour m'avoir envoyé ce titre de prééminence au moment où j'en avais

¹ Dans la langue du Caire on appelle *mughar'beh* (sing *mughrabi*) tout ce qui est à l'ouest d'Alexandrie et des Pyramides.

tant de besoin ! Je ne demande pas mieux que de fraterniser avec tous les hommes, de quelque race et de quelque couleur qu'ils soient ; mais avec les présomptueux j'éprouve un besoin indicible de pyramider. Or la présomption est le défaut de presque toutes les races musulmanes.

Les Awlâd-Aly voyaient avec une indignation concentrée et pourtant évidente les égards de leur chef pour le voyageur chrétien. Fort de ses bonnes grâces et de la hauteur à laquelle mon dromadaire me plaçait au-dessus de cette brillante soldatesque qui n'était qu'à cheval, je répondais aux regards furieux des maugrébins par des regards nécessairement dirigés de haut en bas, et je m'amusais de leur dépit.

L'heure vint de s'arrêter et de bivouaquer. Aly-Bey n'avait point de tente, ni moi non plus. Il avait laissé la sienne au camp et j'avais laissé la mienne à bord. En voyage une tente est plus embarrassante qu'utile. Elle n'est indispensable que dans les lieux où l'on doit séjourner. Sauf le cas de séjour, il faut s'établir à l'ombre d'un arbre durant la chaleur, et s'ensevelir la nuit, comme les maugrébins, sous d'immenses couvertures de laine auxquelles on fera bien d'ajouter l'abâyeh presque imperméable des Arabes de Syrie. Si dans le jour on ne trouve point d'ombrage, une couverture de laine soutenue par deux bâtons fichés en terre suffit pour remplacer la tente (à part le cas où le soleil darde verticalement ses rayons sur la tête du voyageur) ; le bord inférieur de la couverture est maintenu par de grosses

pierres ou des piquets. Il faut pourtant convenir qu'une tente est fort agréable quand la chaleur *passé la permission*, ce qui arrive souvent en Arabie, parce qu'alors on est forcé de passer la presque totalité du jour au *mahhattah*, c'est-à-dire à l'étape. En pareil cas il faut bien se garder d'attacher au pavillon l'entourage vertical : on étoufferait. La ventilation est encore plus nécessaire que l'ombre dans les pays chauds.

Le matin du mardi 17 avril, Aly-Bey m'invita, ainsi que le shérif Aatik, l'administrateur de la vallée, à partager son repas, préparé la veille par son cuisinier du camp, et très-proprement conservé dans un garde-manger portatif (ô progrès de la civilisation européenne!). Le déjeuner terminé, nous remîmes en route et marchâmes jusqu'au milieu du jour avec accompagnement de chœur libyen. Ce chœur libyen est la musique la plus originale que j'aie entendue de ma vie. C'est une psalmodie excessivement grave, où chacun a sa note qu'il vocifère à point nommé, c'est-à-dire avec un sentiment achevé de la mesure; on dirait une conversation par demandes et réponses monosyllabiques. Il est impossible d'entendre cela sans rire. C'est bien évidemment une marche, mais ce n'est pas une marche comme une autre.

Nous fîmes halte dans une plaine où s'élevaient çà et là quelques mimosas au maigre feuillage, près d'un puits d'excellente eau. J'en choisis un aux branches duquel j'accrochai ma couverture pour

obtenir un renfort d'ombrage; car il faut être de bon compte : se coucier à l'ombre d'un mimosa ou se coucier au grand soleil, c'est à peu près la même chose. On dirait qu'en Arabie la nature est ennemie de l'homme et des animaux. Autant les mimosas sont pauvres de feuilles, autant ils sont riches en épines. Un partisan outré des causes finales vous dira que ces épingles végétales ont été fichées dans l'arbre pour accrocher ma couverture; mais, Dieu merci, je vois les choses de plus haut. Ce n'est pas cela. Voici le fait :

Dieu n'a pas voulu, parce qu'il n'a pas pu vouloir, de végétation sans eau. Sa volonté et sa puissance finissent là où commence l'absurde. Si nous doutons quelquefois de sa puissance et de sa bonne volonté, c'est que nous n'apercevons pas toutes les absurdités aussi distinctement que celle-ci, par exemple : « Dieu étant tout-puissant peut anéantir le passé. » Qui sait s'il n'en est pas de même de ces autres propositions : « Dieu aurait pu mettre de l'eau partout; Dieu aurait dû planter des arbres touffus dans le désert? » N'est-il pas bien probable qu'elles impliquent une impossibilité, quoique notre esprit borné ne l'aperçoive pas?

Dieu n'a pas voulu, parce qu'il ne pouvait pas vouloir, de végétation sans eau. Mais il a pu et voulu peupler les déserts de plantes et d'animaux qui se contentassent d'une moindre proportion d'eau que les autres, tout en subissant les conséquences de cette moindre proportion. Souverainement consé-

quent dans ses volontés, il n'a pas exigé que les productions d'une terre altérée ressemblassent à celles des bords du Mississipi. Mais pour que les arbres forestiers de cette terre altérée pussent résister, d'une part à la soif, de l'autre à leurs ennemis, aux animaux avides de leur feuillage, et plus avides que jamais dans les années de sécheresse, il fallait : 1° que le feuillage de ces arbres fût réduit à la plus simple expression d'un feuillage forestier; 2° qu'il fût protégé par un formidable rempart d'épines, et cela dans l'intérêt des arbres, dans l'intérêt des animaux que ces arbres nourrissent, et dans l'intérêt de l'homme nourri par ces animaux.

Toutes ces conditions ne sont-elles pas remplies? Quoi de plus épineux que les arbres du désert? Et bien leur prend d'être épineux; car, sans l'armure que Dieu leur a donnée, ils seraient tous intégralement dépouillés de leurs feuilles et de leur écorce dans l'espace d'un an. Quand l'herbe manque, les Bédouins donnent à leurs chameaux des feuilles de mimosa : c'est un excellent fourrage, c'est une ressource que Dieu a ménagée, mais dont il ne veut pas qu'on abuse; voilà pourquoi il a rendu la récolte de ces feuilles si difficile, et comme tout s'enchaîne nécessairement, voilà pourquoi leur ombrage est si plein de clairs. Car Dieu accepte les conséquences de ce qu'il veut, et c'est là une de ses infinies supériorités. Nous autres hommes, nous voulons une multitude de choses, moins leurs conséquences forcées.

Aly-Bey ayant annoncé l'intention de se reposer jusqu'au coucher du soleil, je pris mon parti. Je déclarai hautement que je voulais être à Yambo avant la nuit. Cette résolution étonna tout le monde, Arabes et maugrébins. On ne comprenait pas comment j'étais assez osé pour monter mon dromadaire avant qu'Aly-Bey eût donné le signal du départ. Saad me déclara qu'il ne partirait point avant d'avoir recouvré un pistolet qu'il avait déposé au bord du puits, et qu'un maugrébin lui avait escamoté pendant que le pauvre Saad remplissait son outre à douze ou quinze pieds sous terre.

« Qu'à cela ne tienne, lui dis-je, viens porter ta plainte au bey, qui te fera rendre ton pistolet, et je partirai avec Ssâlehh pendant que vous chercherez le voleur. »

Ainsi fut fait, et après avoir pris congé du chef militaire, je mis ma monture à l'amble, suivi de Ssâlehh, qui courait derrière moi.

Le lendemain, Saad, que je revis à Yambo, m'apprit qu'on avait retrouvé le pistolet, et que le voleur avait été bâtonné sous ses yeux. Je regrettai beaucoup de n'avoir pas assisté à l'exécution, parce qu'elle a dû porter au comble la haine impuissante des ennemis de l'Église contre le voyageur chrétien, et qu'il n'y a rien de plus suave pour un véritable chrétien que de voir enrager les ennemis de l'Église.

J'amblais de toute ma force, mais non de toute la force de mon dromadaire, et le pauvre Ssâlehh courait derrière moi clopin-clopat (il était atteint

d'une horrible maladie qui paraît aujourd'hui avoir envahi le monde entier, et ne respecte rien, pas même le sang de Mahomet). Cependant le soleil baissait rapidement et je ne voyais pas encore les sommités de Yambo, pas même celles des navires à l'ancre dans le port. Je tremblais de ne point arriver avant la clôture des portes. mais Ssâlehh me faisait pitié. Je me décidai à le faire monter en croupe et fus récompensé aussitôt de ma charité.

Ssâlehh possédait un secret à moi inconnu pour faire courir mon infâme dromadaire deux fois plus vite avec une charge plus que double, et j'arrivai à temps.

Je remontai à bord de notre zaïmieh dans un état d'excitation et de bonheur impossible à décrire, parce que je me retrouvais chez nous, à bord de notre barque, *at home*, avec mon excellent ami, M. Botta, après une excursion projetée depuis longtemps, désirée avec ardeur, et dont j'avais enfin le cœur net.

LETTRE
SUR LE RÉCIT DE FATHH-ALLÂH SSÂYÉGH ¹

INSÉRÉ

DANS LE TOME QUATRIÈME DES SOUVENIRS

D'ORIENT

DE M. DE LAMARTINE.

Lorsque le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine parut, j'en envoyai le quatrième volume à M. Fresnel qui était alors au Caire, en lui exprimant mes doutes sur l'exactitude de la relation de Fadhallah Sayéghir. M. Fresnel la défendit dans plusieurs lettres; à la fin, il en appela à un ancien ministre, Wahhabi, prisonnier d'État au Caire, et le résultat de l'enquête fut la lettre ci-dessous. Je ne l'ai pas imprimée alors parce que je tenais à ne pas brouiller M. Fresnel avec M. de Lamartine. La lettre était accompagnée de la pièce en arabe contenant la traduction des passages sur lesquels on consulta le vieux Wahhabi, et ses réponses écrites sur la marge. J'ai envoyé dans le temps cette pièce à la Bibliothèque, alors royale, de Paris, pour qu'elle fût reliée avec le manuscrit de Fadhallah, que M. de Lamartine y avait déposé, je ne sais pas si cela a été fait.

J. MOHL.

¹ Ce nom est écrit *Fatalla Sayéghir* dans l'ouvrage de M. de Lamartine. J'ai écrit *Fathh-Allâh Ssâyégh* pour rendre la prononciation autant que faire se peut. C'est ainsi que je mets toujours *Saôûd*, au

Le Caire, novembre 1838.

Monsieur,

Je vous annonce une victoire complète de votre jugement sur le mien. Votre incrédulité a eu raison, car vous avez pour vous les autorités les plus respectables sur la question en litige depuis trois ans : le schaykh Ahhmad al-Hhanbaly, personnage historique, et le schaykh Ibrahîm al-Wah'hâby, fils d'un autre personnage historique Mouhhammad ibn-Abd-al-Wah'hâb, le Luther de l'islamisme.

Lorsque M. de Lamartine publia ses *Souvenirs d'Orient*, notre attention se porta tout entière sur le quatrième volume, qui se fait remarquer par une couleur historique et véritablement bédouine. Alors même que le poète français eût voulu faire un poème dans le goût d'Antar, il n'aurait pas pu inventer celui-là. Une fiction épique telle que la relation de Fathh-Allâh Ssâyégh suppose une longue résidence chez les Arabes du désert, et une connaissance intime de leur langage et de leurs mœurs. Le quatrième volume des *Souvenirs* était donc bien évidemment traduit de l'arabe, et, selon toute apparence, bien traduit; et la question née de cette publication se réduisait à celle de savoir si l'auteur du texte avait écrit une histoire ou un roman:

lieu de *Sihoud*, *Dourayî*, au lieu de *Drayhy*, *Derîyyîh*, au lieu de *Darkisch*, *Ihadramawty*, au lieu d'*Adramouti*, *Abou ssalem*, au lieu de *Abou-el-Sallem*. Du reste il ne s'agit point de fautes d'orthographe dans la présente lettre.

J'avoue, en toute humilité, que j'y vis une histoire; mais en même temps, je fis tout ce qui dépendait de moi pour m'en assurer. N'ayant pas pu obtenir communication du manuscrit, à cause de la distance où je me trouvais de M. de Lamartine durant mon séjour à Paris en 1836, j'interrogeai à mon retour en Égypte les personnes qui venaient de Syrie ou qui avaient habité cette contrée, entre autres un des drogmans du consulat de France, lequel connaissait Fathh-Allâh, et avait lu avec lui le texte original de sa Relation avant la cession qu'il en fit à notre illustre compatriote.

Les opinions se trouvèrent aussi divergentes en Orient qu'en Occident relativement à la véracité de l'auteur. Un voyageur éclairé, qui avait lu en Syrie l'œuvre de M. de Lamartine et adressé aux gens du pays les questions mêmes dont je cherchais la solution, paraissait admettre la vérité du récit de Fathh-Allâh en ce qui touche les grandes batailles livrées dans le désert de Syrie; et, en effet, ces événements étaient trop rapprochés des premiers auditeurs de Fathh-Allâh, sous le double rapport des temps et des lieux, pour qu'il eût osé les inventer ou les dénaturer (c'est du moins ce que j'aime encore à croire). Mais il n'en était pas ainsi des aventures lointaines du héros: il pouvait les avoir imaginées et les faire passer à la faveur de quelques narrations historiques d'une fidélité notoire. — C'est ce qu'il a fait, si l'on s'en rapporte à un ancien conseiller de Saoud et de son malheureux fils Abdallah.

La portion la plus intéressante de la Relation de Fathh-Allâh et, si j'ose le dire, de l'œuvre française tout entière, est le récit de l'entrevue d'un chef de Bédouins, nommé le *Dourayī ibn-Schaalân*, avec le roi des Wahhabites orientaux, à *Derīyyeh*, capitale du *Nadjd*. Cette entrevue, telle que Fathh-Allâh nous la raconte, est d'un effet extrêmement dramatique, et je souhaitais de toute mon âme qu'elle fût vraie. J'y croyais d'amour encore plus que de jugement. Hélas! il me faut renoncer à ces belles pages de l'histoire du désert. Il me faut, en vieillissant, perdre chaque jour quelque chose de cette généreuse crédulité qui fit le charme de la meilleure moitié de ma vie! Non-seulement les détails de l'entrevue sont faux, mais le fait principal est controuvé. Figurez-vous que le *Dourayī* ne mit jamais le pied ni à la cour de *Saoud*, ni à la cour d'*Abd-al-Azīz* son père, ni à celle de son fils *Abdallah*!

La première chose que je fis en arrivant à *Djeddah* fut de retranslater du français en arabe la totalité du passage dont je viens de parler et d'en donner une copie à M. *Masserano*, médecin de *Khourschid-Pacha*, en le priant de la communiquer sur les lieux mêmes, dans le *Nadjd*, à *Derīyyeh*, s'il allait jusquelà, aux personnes qui pouvaient rendre un témoignage valable sur la vérité ou la fausseté du récit de Fathh-Allâh. Je quittai *Djeddah*, pour revenir au Caire, avant le départ de M. *Masserano*; et ce ne fut qu'après mon retour ici, en juillet 1838, que je songeai à faire remettre une copie de ma traduction

au schaykh Ahmad al-Hanbaly qui, mieux que personne au monde, pouvait rendre le verdict désiré.

M. Félix Mengin a fait connaître en Europe le courage diplomatique de ce digne musulman, qui, après avoir excité le courroux et assouvi la cruauté capricieuse d'Ibrahim-Pacha, vit depuis longtemps de ses bienfaits et jouit de toute la liberté que peut réclamer un prisonnier d'État devenu bibliothécaire de Son Altesse et instituteur de ses mamelouks.

« Abdallah ebn-Souboud (Saoûd), qui pouvait, par la force des armes, délivrer son pays de ses ennemis, voulut encore avoir recours aux négociations; il envoya deux de ses conseillers, le schaykh Mohammed (lisez Ahmed) el-Hanbaly, et Abd-al-Aziz-ibn-Mohammed (?) au quartier général de l'armée turque proposer la paix à Ibrahim sous la condition qu'il lèverait le siège d'El-Rass. Sans écouter la demande de ces envoyés, ce général somma au contraire le gouverneur Ebn-Mezrau de rendre la ville. « C'est « une forfanterie, » lui dit le schaykh Ahmed el-Hanbaly, « vous attaquez El-Rass depuis si longtemps et « vous ne pouvez pas la prendre. » Ibrahim fut piqué de ce propos, et dans la suite il fit repentir le schaykh de son insolence (sic.). — (*Hist. de l'Égypte sous le gouvernement de Mohammed-Aly*, t. II, p. 102.)

.....

« Après le départ d'Abdallah (ebn-Saoûd), Ibrahim fit saisir le schaykh Ahhmed el-Hanbaly et Sâleh ebn-Rachyd¹, qui s'étaient permis, lorsqu'ils vinrent

¹ Ce dernier personnage, qui fut effectivement excepté de l'amnis-

au camp d'El-Rass en qualité d'envoyés, de lui parler d'une manière inconvenante. Il fit arracher les dents au premier ¹, l'autre fut mis à la bouche d'un canon après avoir été bâtonné. »

ECCE HOMO. Or, ce schaykh Abhmad-al-Hhanbaly, auquel Ibrahim-Pacha fit arracher les dents l'une après l'autre, est précisément le même qui a porté le jugement ci-après du récit de Fathh-Allâh Ssâyégh. Il est écrit de sa main sur la pièce que je lui avais transmise et qui m'a été rendue tout dernièrement à mon retour de Malte. — Je vous envoie une copie de ma traduction arabe avec son commentaire, et vous prie bien de ne pas me rendre responsable de la dureté de ses expressions.

Voici la traduction littérale du verdict écrit sur la première page :

« Celui qui a besoin du secours de Dieu et cherche en Dieu son appui, Ahhmad, fils de Raschîd, du rit hhanbalite, a lu cette notice et déclare qu'il n'y a pas un mot de vérité dans ce que rapporte son auteur, qu'il n'a dit vrai ni dans le portrait de Saoûd, ni dans les discours, ni dans les actions qu'il lui prête; que sa description de la ville de Deriyyeh est fausse, aussi bien que ce qu'il dit des usages et de la conduite des gens attachés à Saoûd et de leur

tie et attaché à la bouche d'un canon, n'est pas celui dont M. Mengin a parle plus haut.

¹ « Depuis cet acte de violence, Ibrahim-Pacha sut reconnaître ses torts; il ramena avec lui en Égypte cet homme malheureux, lui assigna une pension annuelle et le nomma instituteur de ses mame-louks » (*Loc. cit.* p. 136)

hospitalité envers les étrangers¹; que les noms qu'il attribue aux vizirs de Săoûd sont des noms supposés; point d'Abou'Ssalem pas plus que de Hédal ou de Hhadramawty; qu'il a encore dit faux relativement au nombre des parents de Saoûd et de ses enfants; faux dans ce qu'il dit de ses repas; faux dans son évaluation du trésor enlevé à Médine, et ses quarante chameaux chargés uniquement de bijoux; faux quand il prétend que les gens de la Mecque et du Yaman viennent tous les mercredis au marché de Derïyyeh et que les dames de cette ville se montrent dans les rues. — Je ne puis donc voir dans l'auteur de cette notice (*ici le schaykh Alhmad parle à la première personne*) qu'un menteur sifflé et un faussaire impudent (kaddhâb, mouzawwir aschir batir). Je l'ai communiquée à l'un de mes amis d'entre les personnages les plus considérables de Derïyyeh, le fils du schaykh Al-Wah'hâby, maintenant sous la protection hospitalière de notre effendy Al-Khidaywy (le grand Pacha) nommé Ibrahim, fils du schaykh al-Islâm Mouhhammad ibn - Abd - al - Wah'hâb², homme recommandable par sa science et sa piété. Ayant pris connaissance de la Relation du chrétien (Fathh-Allâh), il en porte un jugement conforme

¹ Les rois ou khalifes des Wahbâbites orientaux monopolisaient l'hospitalité tout comme le fameux Koulayb-Wâil. (Voyez ma *Première lettre sur l'Hist. des Arabes avant l'islamisme*, p. 27.) Aucun de leurs sujets, ni ministre, ni prince du sang royal, ne pouvait inviter à dîner un étranger de distinction.

² Ce dernier (Mouhhammad) est le fondateur du protestantisme musulman appelé, du nom de son père, *IVah'habisme*.

au mien et la déclare mensongère. Il affirme de plus que le chef de bédouïns nommé le Dourayî ne s'est jamais présenté à Derïyyeh, ni sous le règne de Saoûd, ni sous le règne de son père Abû-al-Aziz, ni sous celui de son fils Abdallâh. J'ai réfuté en marge quelques-uns des mensonges du chrétien. Ceci est ma réfutation sommaire. Dieu me suffit; je lui ai confié mes affaires et elles sont en bonnes mains. Point de force ni de puissance qui ne vienne de Dieu, le Très-Haut, le Très-Grand. Que ses grâces et sa bénédiction reposent sur notre seigneur Mouhammad, sa famille et ses compagnons. »

Avant de passer aux réfutations de détail, je dois vous prévenir d'une méprise grossière de Fathh-Al-lâh, de laquelle il résulte que le chrétien et le musulman ont souvent l'air de jouer *au propos interrompu* dans la pièce que j'ai sous les yeux.

Fathh-Allâh ne mit en scène qu'un seul prince Wahhâbite qu'il nomme en général *Ebn-Sihoud* (Ibn-Saoûd), c'est-à-dire le fils de Saoûd, et *Abdallah, fils de Sihoud*, dans une lettre qu'il suppose adressée par ce prince au Dourayî (p. 254, 255 du IV^e vol. des Souvenirs).—Tout le monde sait qu'Abdallah, fils de Saoûd, fut le dernier roi des Wah'hâbites orientaux qui, vaincu par Ibrahim-Pacha en 1818, se rendit prisonnier et fut envoyé au Caire, puis du Caire à Constantinople, où le sultan lui fit couper la tête. Tout le monde sait que ce ne fut pas lui, mais son père Saoûd, de glorieuse mémoire, qui enleva les trésors accumulés par la piété orthodoxe de

douze siècles sur le tombeau du Prophète à Médine. Or, Fathh-Allâh Ssâyégħ attribue *au fils de Saoûd* le prétendu pillage de la Mccque (il veut parler du pillage de Médine; mais un chrétien de Syrie n'est pas obligé de savoir dans laquelle des deux villes saintes se trouve le tombeau de Mahomet). Cependant la mission de M. Lascaris de Vintimille était terminée avant la déroute de Moscou et, à cette époque, Saoûd régnait encore; ce prince ne mourut qu'en 1814. Tout ce que Fathh-Allâh raconte d'Ibn-Saoûd devrait donc se rapporter à Saoûd; les dates l'exigent impérieusement; le cadre de son histoire ou de son roman l'exige. Et le schaykh Ahhmad a dû croire qu'il voulait parler de l'illustre fils d'Abd-al-Aziz, parce que c'était de ce monarque qu'il *devait* parler. Préoccupé de cette hypothèse, hors de laquelle la narration de Fath-Allâh serait un non-sens perpétuel, le Musulman donne un démenti formel au Chrétien à propos de la couleur du roi. Fathh-Allâh prétend qu'il avait « le teint bronzé » (Souvenirs, etc. t. IV, p. 261); le Schaykh Ahhmad écrit en interligne « d'une extrême blancheur ». Effectivement, Saoûd était incomparablement plus blanc que son fils Abdallah. — Il est évident que Fathh-Allâh n'a fait qu'un roi du père et du fils et a décrit le premier (qu'il n'avait jamais vu) avec les renseignements qu'il recueillit sur le second à l'époque de sa rédaction. Sans doute il n'osera point se prévaloir du quiproquo pour repousser l'accusation du schaykh Ahhmad; car s'il déclare avoir voulu parler d'Ab-

dallah, *habemus reum confitentem*. Cet Abdallah ne régnait point à l'époque de sa prétendue mission. Au reste, le fait principal, l'entrevue des deux chefs arabes et la presque totalité des détails sont déclarés faux et, qui pis est, impossibles, tant pour le règne de Šaoûd que pour le règne d'Abd-al-Aziz son père, et celui de son fils Abdallah.

On conçoit combien il était pénible pour un homme grave tel que le schaykh hhanbalite de suivre dans tous les détails de sa narration un *historien* qui de deux personnages bien connus ne fait qu'un seul personnage. Le grand arracheur de dents, Ibrahîm-Pacha, a réparé ses torts jusqu'à un certain point; mais pour ceux du petit arracheur de dents, Fathh-Allâh, dont je me suis en quelque sorte rendu complice, je ne sais comment les réparer, et quoique le schaykh Ahhmad soit très-accessible, je n'ose en vérité me présenter à lui; où trouverai-je le courage de lui dire: «C'est moi qui ai remis en arabe la Relation de Fathh-Allâh Ssâyégh¹»

Voici les passages relevés par notre vieux conseiller aulique :

FATHH-ALLÂH SSÂYÉGH (Souvenirs, etc., tome IV, p. 266) : «..... mais sachez que, depuis la frontière du Nedgdé (Nadjd), dans la Perse, à Bassora, dans la Mésopotamie, le Hémad, les deux Syries, la

¹ *Post-scriptum*. J'ai eu ce courage-là. Le schaykh Ahhmad m'a reçu de la manière la plus affable, et ne m'a point imputé à crime la traduction que j'avais faite. Ce trait de tolérance mérite d'être noté, parce qu'il donne du poids au témoignage du schaykh

Galilée et le Horan, tout homme qui porte le café (koufiyyèh) vous redemandera mon sang.»

LE SCHAYKH AHĤMAD : « Le Dourayī ne pouvait pas tenir ce langage, parce que le mensonge eût été si évident, que chacun de ses auditeurs se fût récrié. S'il avait osé menacer Saoûd de la vengeance de tous les Arabes répandus sur un tel espace, Saoûd l'eût traité tout au moins de *khasch'châsch* » (ivrogne, homme adonné à l'ivresse produite par l'usage du chanvre). — *Et ailleurs* : « Le Dourayī était un chef de Bédouins comme un autre, un schaykh d'entre les Bédouins de Syrie. Il s'en fallait de beaucoup qu'il commandât à tous les Arabes (du désert) de Syrie; comment aurait-il pu commander à toutes les tribus que cet imposteur range sous ses lois? Les hordes du Nord, tant de la Syrie que de l'Est, comptent environ soixante et dix chefs de la force du Dourayī. La bande qu'il gouvernait peut mettre sur pied 3,000 chevaux et 10,000 fantassins, tout au plus. Si l'on fait entrer les dromadaires en ligne de compte, on trouve chez le Dourayī une force totale de 15,000 hommes. Or il y a près de Bassrah (Bassora) une tribu arabe, celle des Moun-téfick, qui peut armer 30,000 hommes. Les Kha-zail peuvent en armer 50,000. Ces deux puissantes tribus n'étaient point de l'obéissance de Saoûd, et l'on veut nous faire croire qu'elles obéissaient au Dourayī! La horde de ce dernier fait partie de la grande famille des Anazèh, dont les autres bandes reconnaissent d'autres chefs. Si ces gens-là

fussent tombés sur le Dourayī, ils l'auraient tué; car toutes leurs forces réunies peuvent s'élever à 60,000 hommes, c'est-à-dire le quadruple de l'armée du Dourayī. A plus forte raison Saoûd aurait-il eu bon marché de ce schaykh, s'il eût jamais osé s'attaquer à lui. Le chrétien a donc avancé des choses qui ne sont ni de tradition ni de raison.»

Dans le préambule de ma traduction arabe, j'avais rappelé les victoires ou prétendues victoires remportées par le Dourayī sur Ibn-Saoûl (Souvenirs, etc. tome IV, p. 153 et suiv. p. 208, 209, 232, 233). Le schaykh Ahlmad, pensant avec raison que Fathh-Allâh avait voulu parler de Saoûd, s'exprime ainsi :

S. A. « Nous n'avons jamais oui dire que Saoûd ait attaqué le Dourayī, encore moins qu'il ait été vaincu par ce schaykh. Que quelques Bédouins d'entre ceux qui reconnaissaient l'autorité de Saoûd aient attaqué le Dourayī, et essuyé une défaite, cela se peut¹. Mais pour Saoûd, il a fait dans le cours de sa vie cinquante-six expéditions, et nous ne sachons pas qu'il ait été battu dans une seule. »

F.-A. S. (p. 261) : « la ville (il s'agit de la capitale des Wahhâbites qui se nomme *Deriyyèh* et non *Darkusch*) est entourée d'un bois de dattiers, etc. »

LE S. A. « Les dattiers n'entourent point *Deriyyèh*. Voici la situation relative de la ville et des dattiers :

¹ Il y a évidemment ici une concession dont nous devons prendre acte. Le schaykh Ahlmad va être ramené sur ce terrain

Dattiers,
1^{re} moitié de la ville,
Torrent,
2^e moitié de la ville,
Dattiers.

« Entre ces dattiers est une vallée *ouverte* qui conduit à Deriyyèh. Cette ville n'a ni murs ni portes; mais en dehors, sur le penchant de la montagne qui domine une de ses deux moitiés, est une enceinte formée par un mur, avec une porte, dite de *Samkhân*, par laquelle les voyageurs n'entrent jamais. Ce mur, la seule fortification qui soit à Deriyyèh, répondrait à peu près à un quart de l'enceinte totale de la ville. »

F.-A. S. (p. 261). « Ayant traversé ce bois, nous trouvâmes comme un second retranchement de monticules formés de noyaux de dattes, etc. »

S. A. « Ceci n'a pas le moindre fondement. Le menteur n'a aucune idée des lieux qu'il décrit. »

F.-A. S. (*ibid.*). « il (le roi) était vêtu d'une gombas attachée autour des reins par une ceinture blanche. »

S. A. « Les habitants du Nadjd n'ont d'autre ceinture que celle qui porte leurs armes; c'est un ceinturon de peau. »

F.-A. S. (*ibid.*). « tenant dans la main droite la baguette du roi de Mahlab, insigne de son autorité. »

S. A. « Cette baguette n'est point un insigne d'au-

torité : c'est le *mischâb* que tous les hommes ont à la main, grands et petits, roi et sujets. »

N. B. Comme personne ne sait ce que c'est que le roi de Mahlab, je soupçonne une erreur dans la traduction de ce passage.

F.-A. S. « Le troisième jour, le Drayhy (le Houray), s'écriant qu'il aimait mieux la mort que l'incertitude, envoya chercher un des ministres du ~~Wahabi~~ (Wah'hâbite) nommé Abou el-Sallem (~~Abou~~ Ssallem), etc. »

S. A. « Nous ne connaissons point d'Abou 'Ssallem et n'avons jamais ouï dire que Saoûd ait eu un vizir de ce nom. Saoûd a régné douze ans; son fils Abdallah a régné quatre ans et quelques mois; le règne de son père Abd-al-Aziz a été de quarante ans; celui de Mouhhammad, son aieul, d'environ trente ans. Nous n'avons jamais entendu dire qu'aucun de ces princes ait eu un ministre nommé *Abou 'Ssallem*. »

F.-A. S. (p. 267). « Ils (les courtisans) commencèrent à se rapprocher de nous, et Abou-el-Sallem nous fit dîner chez lui. »

S. A. « Impossible. Ce fut une règle constante du Wah'hâbite Saoûd, de son père Abd-al-Aziz et de son fils Abdallah, d'interdire à leurs sujets la faculté d'inviter à dîner des chefs de tribu tels que le Houray, ou des étrangers de quelque distinction. De tels hôtes mangeaient nécessairement au Palais de l'Hospitalité (ou Hôtel des Étrangers), qui dépendait de la maison du Roi. Aucun autre que le Prince

régnant, — pas même Abou'Ssallem, s'il y avait jamais eu un ministre de ce nom, — n'aurait pu convier le Dourayî à un festin¹. »

F.-A. S. (p. 268). « qui (le Dourayî) me rassura en jurant..... que je sortirais le premier des portes de Darkisch » (Derïyyèh).

S. A. « Nous avons déjà dit que Derïyyèh n'a point de portes. »

F.-A. S. (p. 269). « Fort bien, dit-il; mais, s'il en est ainsi, pourquoi avez-vous cherché à détruire mes armées devant Hama? »

S. A. « Cette question est absurde. Les troupes du prince Wah'hâbite ne furent point battues à Hhamâh. Que quelques tribus arabes aient eu une rencontre de ce côté-là, c'est chose possible; mais à l'époque où le narrateur nous reporte, le Dourayî s'était rangé sous la bannière Wah'hâbite. Il est évident qu'il parle de ce qu'il ne sait pas². »

F.-A. S. (p. 270). « mais nos intentions sont

¹ Ceci est très-remarquable. Les anciennes traditions arabes disent de Koulayb-Waïl, qui affectait la royauté : « Nul ne pouvait allumer un feu dans le voisinage de son feu » Pococke n'était pas sûr du sens de ce passage, qui est aujourd'hui parfaitement clair. **Koulayb-Waïl**, et, plus de mille ans après lui, les rois Wah'hâbitès, ont fait le monopole de l'hospitalité.

Aldallah, fils aîné de Saoud, appelé à lui succéder par un édit solennel de son père, fut sur le point de perdre son droit au califat pour avoir enfreint la loi relative aux étrangers. Ce fut le schaykh Ahlmad al-Hhanbaly qui obtint son pardon et empêcha que Saoud ne désignât un autre prince pour régner après lui.

² Je dois observer ici que le schaykh Ahlmad attaque Fathi-Allâh jusque sur son terrain, la Syrie. — Lequel croire?

franches, et nous l'avons prouvé en venant sans armes nous confier à votre loyauté. »

S. A. « Et quand ces douze hommes eussent été armés, qu'auraient-ils pu faire? »

F.-A. S. (270). « chez un des ministres appelé Adramouti. » (Hhadramawty.)

S. A. « *Point de Hadramawty à la cour de Deriyyèh.* »

F.-A. S. (*ibid.*). « Il nous parla aussi de ses immenses richesses; celles dont il s'est emparé lors du pillage de la Mecque, etc. »

S. A. « Saoûd ne pilla point la Mecque. Mais Médine fut pillée. Quant au trésor de la Ihigrah (enceinte inviolable et pourtant violée, près le tombeau du Prophète à Médine), son enlèvement est attribué à Saoûd, quoique dans la réalité cet acte appartienne à un autre. Ce que dit le chrétien de la composition du trésor est un tissu de fables. Point de trône d'or massif. Pas d'autre couronne que celle de Sultan Sélim qu'accompagnait sa ceinture. Cette ceinture fut vendue quatre mille sequins. Du reste, il n'y avait rien sur la tombe du Prophète, et personne n'en approcha.

« Voici le fait : Saoûd ayant pris le trésor de la Ihigrah l'emporta à Deriyyèh dans six *sahhahhîr*¹, contenant de l'or sans bijoux, et de l'or incrusté de

¹ Pluriel de *Sahh'hhârah*, coffre à peu près cubique de deux pieds et demi de côté. Un chameau en porte deux; ainsi les quarante chameaux chargés uniquement de pierres se trouvent réduits à trois pour la totalité du trésor. — L'inventaire de Fatih Allah aurait dû m'ouvrir les yeux

pierreries ou des pierreries, montées en or. Quant aux pierreries non montées, on en fit une bourse, dans laquelle il y avait mille émeraudes vertes, chacune de la grosseur d'un œuf de pigeon, et quatre mille de moindre grosseur. Saoûd envoya cette bourse au Schérif de la Mecque (Ghâlib) en le chargeant de vendre le contenu aux négociants de la Mecque, de Djeddah, et d'acheter, avec le produit de cette vente, du riz, du blé et du beurre, pour les troupes qu'il avait laissées à Médine. Le Schérif prit ces bijoux pour une somme inférieure à leur prix réel, et n'envoya qu'une partie du produit à la garnison Wah'hâbite de Médine. »

F.-A. S. (p. 271). « La ville, bâtie en pierres blanches, contient sept mille habitants, presque tous parents, ministres ou généraux d'Ebn-Sihoud (d'Ibn-Saoûd). »

S. A. « Toute la parenté de Saoûd ne formait pas plus de deux cents personnes, hommes et enfants mâles, qui, à l'exception d'une vingtaine environ, ont été transférés au Caire. »

F.-A. S. (p. 272). « tous les mercredis, les habitants de l'Ymen (du Yaman) et de la Mecque viennent échanger leurs marchandises contre des bestiaux, etc. »

S. A. « Où a-t-il pris que les gens de la Mecque et du Yaman viennent tous les mercredis, ou seulement une fois l'an, à Deriyyèh, dans un but commercial? Où a-t-il pris que les femmes de bonne maison se montrent dans les rues? Il n'y a que

l'esclave ou la servante pour qui ce ne soit pas une honte. »

F.-A. S. (p. 276). « Il peut, du reste, réunir dans ses états 1,500,000 Bédouins capables de porter les armes. »

S. A. « L'armée la plus forte que le souverain Wah'hâbite ait mise sur pied, lors de son expédition en Syrie, était de 70,000 hommes. — Le chrétien a menti à chaque page. »

Correctif.

Le schaykh Ahhmad-al-Hhanbaly a plus de quatre-vingt-dix ans. Quoique fort instruit, il a fait, dans les notes que j'ai sous les yeux, des fautes de langage qui m'ont surpris, et que mes amis musulmans attribuent uniquement à son grand âge. Il est d'ailleurs très-attaché à la famille de Saoûd dont il fut un fidèle serviteur et aux principes de la doctrine wah'hâbite, qu'il considère comme la vérité absolue ou l'islamisme dans sa pureté. L'attachement de Saoûd à cette doctrine et son zèle à la propager sont, aux yeux du schaykh Ahhmad, l'explication très-suffisante et très-satisfaisante de ses succès inouïs. Le fait est que la victoire n'abandonna jamais ses drapeaux tant qu'il fut au milieu de ses soldats. (*Voyez Hist. de l'Égypte sous le gouvernement de Mo-hamuned-Aly*, t. II, p. 20.) Mais Saoûd a pu être battu dans la personne d'un général; or c'est ce que le schaykh Ahhmad répugne évidemment à admettre, par suite de cette conviction intime : « Que

Saoûd était trop pieux, trop zélé, trop désintéressé pour être jamais vaincu. » — Il faut faire la part de tout cela dans l'appréciation de son jugement, et prendre garde de tomber de crédulité en crédulité.

N. B. Je me suis servi du titre de *roi* en parlant du chef des Wah'hâbites, dans les notes traduites de l'arabe du schaykh Ahhmad, parce que ce nom de *roi* donne au lecteur une idée juste de la puissance et de l'autorité de Saoûd. Mais il est à remarquer que le schaykh Ahhmad ne s'en sert jamais. Il désigne toujours Saoûd par son nom, ou par l'épithète de *Wah'hâbite*. — Dans la conversation que j'ai eue avec lui, il traitait de *califes* tous les princes de la dynastie wah'hâbite du Nadjd. Dans un document écrit de sa main, il ne pouvait pas les qualifier ainsi.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 JUILLET 1870.

La séance est ouverte à 8 heures par M. A. Regnier, vice-président.

On procède à l'élection des membres de la Commission du Journal, dont les pouvoirs sont confirmés à l'unanimité.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie. *Journal des Savants*, juin 1870, in-4°.

Par l'auteur. *Les études indiennes dans l'Italie septentrionale*, par M. DORIA D'ISTRIA. Athènes, 1870, in-8°

Par l'auteur. *Fyletia e Arbenoré prej kanekate luoshima* Livourne, 1867, in-8°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 11 OCTOBRE 1870.

La séance est ouverte, par extraordinaire, à 3 heures, par M. Pauthier, en l'absence du président et des vice-présidents.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu, la rédaction en est adoptée

M. Pauthier pose au Conseil la question de ce qu'il est opportun de faire pour les valeurs de la Société déposées au Comptoir de la Société générale MM. Pauthier et Dulaurier

donnent connaissance à la Société de l'état des fonds placés dans ce Comptoir. L'absence de M. Barbier de Meynard laisse subsister à cet égard quelques incertitudes. M. Dulaurier soulève la question de l'étendue des fonctions du trésorier, et du droit qu'il a de régler les placements des fonds de la Société. Il résulte des explications données que le trésorier est simplement le caissier de la Société, et que la question des placements appartient à la Commission des fonds, sous la surveillance du Conseil.

On traite ensuite la question de savoir s'il est opportun, dans l'état des choses, de retirer les valeurs de la Société générale. M. Dulaurier opine pour que rien ne soit changé aux dispositions adoptées. M. Brunet de Presle pense qu'il importe de donner procuration à un membre du Conseil pour retirer tout ou partie des valeurs de la Société. M. Sanguinetti croit qu'une telle délégation de pouvoirs ne peut se faire en l'absence de M. Barbier de Meynard. Cette opinion ne semble pas partagée par la Société, qui admet que le Conseil peut délivrer une procuration valable dans le cas dont il s'agit. M. Lancereau est d'avis qu'on retire les valeurs. M. Pavet de Courteille se range à cet avis. M. Sanguinetti opine dans le sens contraire.

La Société décide que les titres seront laissés à la Société générale.

Quant aux fonds en espèces, le Conseil décide qu'il donnera procuration à son trésorier pour retirer de la Société générale, en l'absence de M. Barbier de Meynard, les sommes nécessaires pour les frais courants de la Société.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'Académie. *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, VII^e série, t. XIV, n° 8, n° 9 et dernier, et t. XV, n° 1, 2, 3, 4, in-4°; 1869.

— *Bulletin de la même Académie*, t. XIV, feuilles 22 à 28, 29 à 33 et 34 à 36, in-4°; 1869.

Par l'Académie. *Journal des Savants*, septembre 1870, in-4°.

Par la Société. *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, part. I, n° 1, 1870, in-8°.

— *Proceedings of the Asiatic Society of Bengal*, n° IV, April, et n° V, May 1870, in-8°.

— *Catalogue of maps of the British possessions in India and other parts of Asia*. London, 1870, gr. in-8°, 59 pages.

Bibliotheca indica. *Tāndya Mahābrāhmaṇa*, fasc. V. Calcutta, 1870, in-8°.

— *Gopāla Tāpani of the Atharva Veda*, n° 183. Calcutta, 1870, in-8°.

Par la Société. *Zeitschrift der Deutschen morgenlandischen Gesellschaft*, XXIV Band, I^{er} et II^e cahier. Leipzig, 1870, in-8°.

Par la Société. *Le Globe*, organe de la Société géographique de Genève, t. IX, 4^e livr. avril, et 5^e livr. mai 1870, in-8°.

Par la Société. *Transactions of the Bombay Geographical Society*, from January 1868 to December 1869, vol. XIX, part. 1, 1870, in-8°.

Par les rédacteurs. *Nature* (journal anglais), n° 35, 36, 37, 38, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46. London, 1870.

Par l'auteur. *Notes of a visit to Gujarat in December 1869*, by J. BUNGRSS. Bombay, 1870, in-16, 120 pages.

Par l'auteur. *Étude sur le rituel du respect social dans l'État brahmanique*, par Ch. SCHÖEBL. Paris, 1870, in-8°, 22 pages.

Par l'auteur. *A map of the central part of British Burmah with the Shan provinces of Burmah and Siam*, to illustrate the Journals of Capt W. G. M^cLEOD and D^r RICHARDSON, and of subsequent explorers.

•

THE DIVANS OF THE SIX ANCIENT ARABIC POETS, ETC.

Edited by W. Ahlwardt. London, Trübner, 1870.

L'islamisme a tué la grande poésie, comme il a étouffé le grand art dans son premier épanouissement. Lorsque, après avoir parcouru les froides et précieuses inventions de Moten-ebbi, d'Ibn Faredh et de tous ces poètes de cour que Thâlebi a admis dans sa galerie, on ouvre les *Moâllakat* ou le *Divân* des six poètes, on éprouve une sorte d'éblouissement analogue à celui du voyageur qui, des voûtes obscures d'un bazar du Caire, se trouve transporté sur la plate-forme de la mosquée de Mohammed Ali, d'où sa vue plonge, à travers les splendeurs du Nil, jusqu'aux limites où le désert sauve se fond dans l'azur du ciel. C'est dans ces poésies qui forment le passé classique des Arabes qu'on distingue clairement les affinités du génie sémitique dans ses deux grandes manifestations, les *Moâllakat*, les Odes d'Imrou'l-Kais, sont le produit d'une inspiration moins puissante, mais de même provenance que celle qui enfanta les prophéties et les psaumes; c'est là, plus encore que dans les pages incolores des annalistes arabes, que nous pouvons retrouver la vie intime de l'Arabie païenne, son génie propre, ses mœurs et ses passions. On sait quelle influence pénétrante elles ont exercée sur la langue et la littérature du moyen âge musulman : le Koran, ce poème inconscient, les traditions prophétiques, la langue oratoire des trois premiers siècles, tout cela est encore imprégné de cette lumière qui, après avoir inondé le désert de ses rayons, est venue s'éteindre sous les portiques de Damas et dans les harems de Bagdad.

En thèse générale, on peut affirmer que les progrès accomplis par une science ou un art chez les Arabes sont en raison directe du profit que leurs croyances religieuses en ont retiré. La vieille poésie étant nécessaire à l'exégèse koranique, elle a été non-seulement sauvée de l'oubli, mais étudiée avec un amour respectueux, du II^e au VI^e siècle de l'hé-

gire. C'est dans ce laps de temps que nous voyons naître les monographies poétiques, comme celles d'El-Khansà ou de Lakit, les recueils consacrés aux chants d'une tribu, comme le *divan des Benou-Hozeil*, et enfin les arrangements systématiques, comme le *Hamasa*, où les fragments sont classés par groupes. Cependant la langue ayant continué à vivre, sinon à s'enrichir, depuis la prédication de l'Islam, tout ce que la fusion accomplie dans l'idiome de Koreïch avait laissé de côté était demeuré intelligible ou obscur. A des poètes tels que Imrou'l-Kais, Nabigha, Alkama, Zoheir, Tharafa et Antara, il fallait des éditeurs dignes d'eux; à ces chantres inspirés il fallait des rhapsodes qui, après avoir pâli sur les bancs des écoles grammaticales de Basrah et de Koufah, allaient achever leurs humanités dans le désert. Asmâyi est le type accompli de ces littérateurs nomades, profondément érudits, insatiables de découvertes et toujours prêts à faire cinquante lieues à travers les steppes pour recueillir une chanson ou une tradition conservées sous la tente du Bédouin. Asmâyi forma des élèves d'un mérite réel, Thâlab, Ibn el-Anberi, Sukkari et tant d'autres qui usèrent leur vie à commenter un des poètes de la glorieuse pléiade; leur enseignement se propagea en Orient et passa en Espagne, où les travaux littéraires, grâce à la protection que leur accordaient les Omeyyades, se développèrent activement et finirent par éclipser les écoles rivales d'Irak et de Syrie. C'est à un Arabe d'Espagne, à un philologue éminent, Abou'l-Haddadj *El-Atam*, originaire de Sainte-Marie, que nous sommes redevables d'une collection importante des six poètes, accompagnée d'un commentaire perpétuel. La Bibliothèque nationale en possède une excellente copie, et M. de Slane en avait déjà tiré parti pour son édition d'Imrou'l-Kais : c'est cette même copie qui sert de base au nouveau travail de M. Ahlwardt, dont la prédilection pour la poésie arabe nous a déjà valu plusieurs publications remarquables. Ce savant avait, depuis longtemps, l'intention d'en publier non-seulement le texte, mais la traduction et les parties essentielles du commentaire : on ne

saurait trop regretter qu'il n'ait pu mettre ce projet à exécution, et, en le remerciant de nous donner aujourd'hui un texte revu avec soin et entouré d'un appareil critique imposant, rappelons-lui que son entreprise ne sera vraiment féconde que lorsqu'elle sera achevée. Quel profit l'étude de la poésie grecque au xv^e siècle eût-elle tiré d'une édition d'Homère ou d'Hésiode dépourvue des gloses et des éclaircissements dus aux scholiastes ? Il ne suffit pas d'apporter un document de plus, si complet qu'il soit, aux recherches sur la vieille langue arabe; c'est aussi un devoir pour l'éditeur d'initier le public au résultat de ses investigations et à la solution des difficultés qui naissent sous ses pas. C'est pour nous tous un devoir de rompre le cercle magique dans lequel nous restons volontairement enfermés; sachons nous concilier le grand public par une bonne et scientifique vulgarisation de nos travaux et ne nous contentons pas de dix lecteurs érudits, quand nous pouvons réunir dans notre auditoire tous ceux que le passé de l'esprit humain charme et attire.

Ces réserves faites, rendons justice aux qualités sérieuses du livre que nous avons sous les yeux. Dix copies ont servi à la reconstruction du texte. En première ligne, le précieux manuscrit qui renferme la rédaction et le commentaire d'El-Alam, et dont M. de Slane a déjà donné la description (*Divan d'Amroulkais*, p. xi et suiv.); en second lieu, une copie de Leyde contenant la recension de Sukkari, recension qui diffère totalement de celle de l'éditeur espagnol, notamment pour les poésies d'Imrou'l-Kaïs.

Les variantes si nombreuses des pièces admises par la tradition, et les fragments jusqu'à ce jour inédits, ont été empruntés par M. Ahlwardt aux principaux recueils littéraires arabes, dont quelques-uns ont été imprimés dernièrement en Égypte, par exemple le *Kutab el-Aghani*, qui sera toujours la pierre angulaire de ces travaux de reconstruction; les mélanges de Thâlebi, les ouvrages d'Ibn Doreid, de Soyouthi, etc. Jaloux de ne rien omettre de ce qui pouvait enrichir cette seconde partie de sa tâche le savant édi-

teur n'a pas reculé devant les recherches les plus longues et les plus minutieuses. Parmi les soixante recueils qu'il a mis à contribution, nous remarquons le *Siḥah* de Djawhari, où une masse considérable de fragments des six poètes sont cités comme témoins (*chawahid*) de la propriété lexicographique des mots. Mais, s'il n'a rien négligé des contributions fournies par l'érudition musulmane, l'éditeur se montre, je ne voudrais pas dire dédaigneux, mais tout au moins indifférent à l'égard de ses devanciers européens. Si l'on excepte l'inimitable édition d'Imrou'l-Kais par M. de Slane et les *Modllakat* d'Arnold, peut-être aussi les fragments traduits autrefois par M. de Sacy, le reste semble avoir été tenu pour non avvenu et de nulle valeur. Est-il vraisemblable pourtant que le travail sur Alkama, publié en 1867 par M. Socin, n'ait pu rendre aucun service à l'œuvre nouvelle ? Et, s'il n'y a pas eu parti pris d'exclusion, peut-on s'expliquer comment l'excellente édition que M. H. Derenbourg a donnée ici même du poète Nabigha, n'a fourni, sinon au texte nouveau, puisqu'il y avait, paraît-il, coïncidence de publication, mais du moins au chapitre des variantes, que le maigre contingent de deux vers ? La préface nous déclare, il est vrai, qu'on a voulu seulement établir un texte accrédité et le faire suivre d'un appareil critique qui permette au lecteur attentif de faire un choix parmi les variantes, de les comparer aux éditions antérieures, qu'il est suppose avoir toutes à sa disposition, et d'arriver ainsi, par un travail personnel, à des conclusions définitives. En d'autres termes, le livre de M. Ahlwardt, malgré la somme de recherches et de patience qu'il représente, ne serait encore qu'un travail préparatoire, qu'un document nouveau fourni au difficile problème de la poésie anteislamique.

Fidèle à son programme, il n'a voulu ajouter à son *Divan* ni les commentaires, sans lesquels la lecture en est inintelligible depuis douze siècles, ni une traduction qui aurait présenté, en quelque sorte, la synthèse des travaux accomplis par les scholastes musulmans. Et pourtant cette traduction

eût été une tâche relativement facile et attrayante après les soins délicats que l'établissement du texte a exigés; les publications précédentes du professeur de Greifswald nous étaient un sûr garant du succès qui aurait couronné ce complément de son entreprise. Mais, comme la plupart de ses compatriotes, il ne se préoccupe pas de cette œuvre d'initiation; il préfère ne s'adresser qu'aux arabisants, et, parmi ces derniers, seulement à ceux qui défrichent le même champ, c'est-à-dire à une demi-douzaine de *Fachgenossen*. Voilà sans doute pourquoi les fragments du *Divan* d'Abou Nowas donnés par le même savant, en 1861, selon les mêmes principes d'exclusivisme, ont disparu dans un oubli inmérité. D'ailleurs, ces vues étroites et un peu pédantesques n'ont que trop de partisans en Allemagne, et c'est à elles qu'il faut attribuer en partie les difficultés que les études orientales rencontrent à prendre la place qui leur est due.

Une question fort délicate qui ressort de l'examen des pièces de ce *Divan* est celle de leur authenticité. L'éditeur promet de publier prochainement dans un supplément le résultat de ses recherches à cet égard. Mais, dès à présent, le scepticisme de ses conclusions nous effraye. Que des poésies vieilles de treize cents ans, transmises oralement par des rhapsodes illettrés et recueillies par les littérateurs arabes, deux siècles seulement après leur éclosion, que ces poésies ne nous soient parvenues qu'avec d'innombrables retouches et des marques d'origine souvent douteuses, c'est ce qu'il est impossible de contester; mais notre déception est grande en apprenant d'un connaisseur aussi expert que l'est M. Ahlwardt, qu'un petit nombre seulement des pièces classiques appartiennent sûrement au poète dont elles portent le nom.

« Je doute, dit-il, que nous possédions quelque chose de Tharafa ou d'Antara, excepté leur Moallakat. Si la plupart des poèmes de Zohair sont relativement authentiques, un grand nombre de ceux de Nabigha sont altérés, et son cinquième poème lui-même peut inspirer des doutes. »

La même fin de non-recevoir s'applique à une pièce de Nabigha qu'il est de tradition d'admirer dans les écoles arabes et qui n'est en réalité que la seconde rédaction d'un poème dont l'auteur est certainement Alkama. Souhaitons que le savant éditeur se hâte de débrouiller ce chaos et que ses recherches facilitent l'œuvre future de la critique moderne, lorsqu'elle sera assez riche de matériaux pour faire l'histoire de la vieille civilisation arabe et des œuvres poétiques qui en sont l'expression naïve et sincère.

BARBIER DE MEYNARD.

JOURNAL ASIATIQUE.

MARS-AVRIL 1871.

KACCÂYANAPPAKARANAM.

GRAMMAIRE PÂLIE DE KACCÂYANA.

SÛTRAS ET COMMENTAIRE,

PUBLIÉS AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES

PAR M ÉMILE SENART.

Les premières données sur la grammaire pâlie de Kaccâyana parvenues en Europe étaient assez décourageantes. Turnour, dans sa préface du *Mahâvaṃsa*, ne parlait de cet ouvrage et n'en signalait l'importance que pour en constater du même coup la perte¹. Longtemps on put croire cette disparition définitive. Cependant, en 1854, M. F. Mason² rectifia cette erreur et affirma l'existence des sùtras, confirmée depuis par M. P. Grimblot³, qui en faisait en même temps espérer la publication par ses soins. Peu de temps après, un premier fragment de Kaccâyana nous était donné par M. James d'Alwis, qui, dans son livre bien connu, *An Introduction to Kachchâyana's Grammar*, Colombo, 1863, ajouta à un grand nombre de fragments divers relatifs à la grammaire et aux grammairiens pâlis, recueillis et discutés par lui, une édition

¹ *Mahāv.* p. xlv.

² *Journal of the Amer. Or. Society*, IV, 107
Indische Stud. V, 450

en caractères singhalais du sixième livre du *Sandhikappa*, accompagnée d'une traduction et de notes. Plus récemment, M. E. Kuhn a publié, sous le titre *Kaccāyanappakarane specimen* (Halis Saxonum, 1869), le troisième chapitre du même ouvrage, en le faisant précéder de remarques sur les sources de cette grammaire, où il eut le mérite d'insister notamment sur les relations existant entre la grammaire Kātantra et les sūtras de Kaccāyana. Cependant il manquait toujours une édition complète, qui seule pourtant, outre la lumière qu'elle ne manquerait pas de répandre au moins sur certains détails de la langue elle-même, pouvait préparer l'examen des questions d'histoire littéraire et de chronologie qui se groupent naturellement autour de l'œuvre capitale de la littérature grammaticale du pâli. C'est cette lacune que j'ai voulu essayer de combler, en profitant des ressources nouvelles dont s'est enrichie dans les dernières années notre Bibliothèque nationale.

Les manuscrits qui ont servi de base à cette publication sont les suivants.

Cd. — Manuscrit n° 80 du fonds Grimblot : 44 feuilles, 9 lignes par page, quelquefois 10; caractères singhalais. Cet exemplaire présente une lacune dans la deuxième section (11, 3, 20 à 11, 4, 11), où une détérioration du manuscrit rend illisibles environ deux feuilles recto et verso. Il porte à la fin ces mots « Sakābdañ thutisatyañ, » mais j'ignore quelle date ces mots figurent.

C. — Manuscrit n° 78 du fonds Grimblot, relié avec le précédent, et contenant seulement les sūtras sans commentaire. 7 feuilles, 9 lignes par page, caractères singhalais.

Une série de manuscrits en caractères pâlis de Siam. Ces manuscrits ne sont point encore catalogués; j'en indiquerai les numéros dès que le catalogue qui se prépare sera achevé. La collection dont ils font partie contient tout l'ouvrage avec le commentaire, mais chaque kappa à part en un manuscrit particulier; chacun du reste existe, paraît-il, en plusieurs exemplaires. Le numérotage des feuilles de chacun

ne recommençant point avec l'unité, il sera sans doute possible, au moyen de ces chiffres, de reconstituer une ou plusieurs copies complètes dont la division n'est probablement qu'un effet du hasard. Dans cette suite de manuscrits, j'ai pris une copie de chaque kappa que j'ai entièrement collationnée. Toutefois, ayant pu aisément constater, par l'expérience des autres kappas, qu'il ne saurait être question, entre la copie singhalaise et les exemplaires siamois, de différences capitales ni même importantes, j'ai jugé inutile de collationner des manuscrits siamois pour les deux kappas déjà publiés, et je me suis contenté de comparer avec les éditions mon manuscrit singhalais. En résumé, les manuscrits siamois dont je me suis servi sont les suivants :

- | | |
|--|---|
| S ^a contenant le Sandhikappa. | |
| S ^b contenant les deux premiers kaṇḍas
du Nâmakappa. | C'est un manuscrit
unique divisé acciden-
tellement en deux par-
ties. |
| S ^c contenant les kaṇḍas 3-5 du Nâma-
kappa | |
| S ^d contenant le Samâsakappa | |
| S ^e contenant le Taddhitakappa. | |
| S ^f contenant le Kitakappa | |
| S ^h contenant l'Unâdikappa. | |

Tous sont écrits sur trois lignes par page, et contiennent entre les lignes pâlies une traduction ou des gloses Thai.

J'ai parlé déjà des éditions du sixième et du troisième chapitre données par MM. d'Alwis et E. Kuhn, j'en ai naturellement tenu grand compte; j'espère les avoir corrigées en quelques passages, mais nulle part je ne me suis écarté un peu sérieusement de leur texte sans indiquer scrupuleusement leur leçon, en les désignant par les lettres A et K; dans les quelques cas où j'ai jugé utile de rappeler une variante du manuscrit de M. Kuhn, abandonnée et changée par lui, j'en ai marqué la provenance par Cd. d. K.

La façon dont il devait être fait usage des ressources manuscrites ci-dessus énoncées était tout indiquée d'avance

J'eusse été entraîné trop loin par la reproduction intégrale de toutes les différences orthographiques, ou des mille divergences légères sans importance pour la pensée; j'ai dû faire un choix. Prenant Cd pour base du texte, j'ai toujours indiqué avec un soin particulier les variantes de ce manuscrit; je n'ai jamais admis une conjecture dans le texte, sans donner les leçons des diverses sources dont je disposais; et quand je me suis éloigné de la leçon de Cd sans indiquer la leçon du manuscrit siamois correspondant, c'est que cette leçon est précisément celle que j'ai adoptée.

En ce qui touche les questions d'orthographe, on sait assez combien il est encore difficile d'établir pour les textes pâlis des règles absolument fixes; je me suis pourtant, autant que possible, dégagé des inconséquences et des fréquentes variations des manuscrits. Les principes que j'ai suivis se rapprochent, naturellement, beaucoup de ceux qui ont été adoptés dans des publications antérieures, notamment par M. Fausbøll. J'en noterai seulement quelques-uns ici.

M. Fausbøll¹ a signalé l'inconséquence avec laquelle les manuscrits singhalais écrivent la brève ou la longue, en dehors de toute espèce de règle; c'est le plus souvent une longue régulière, une longue prescrite par la grammaire et l'analogie, qui se trouve sacrifiée, dans tous les cas de ce genre, je l'ai rétablie; j'ai, par exemple, toujours écrit la longue aux cas obliques du pluriel des thèmes en *i*, *u*, comme *aggîsu*, *bhikkhûnām*, etc. Dans les cas particuliers j'ai adopté une orthographe conséquente, fondée sur l'autorité comparative des manuscrits ou sur l'étymologie; c'est ainsi que, malgré les manuscrits siamois, j'ai toujours écrit *niggahîta*, *dîgha*. Sur d'autres points, j'ai préféré me rapprocher de ces manuscrits, qui paraissent plus complètement libres de toute influence savante du sanscrit: partout j'ai écrit *by* et non *vy*, contrairement à l'orthographe habituelle des copies singhalaises, partout j'ai rétabli *âkhyâta*, au lieu de la forme *âkkhyâta*, gé-

¹ *Dhammap* p. vii

nérale dans les exemplaires de Ceylan (de même dans le manuscrit de la Rûpasiddhi, l'édition du Bâlâvatâra). J'ai observé, même à l'encontre des manuscrits, la règle qui ne souffre point de voyelle longue devant un groupe de consonnes (excepté pourtant certains cas où l'une des deux consonnes est une liquide ou une semi-voyelle); je n'ai fait d'exception que pour certaines fictions grammaticales, telles que le génitif *pâssa* (I, 5, 2).

On sait quelle est la fluctuation et l'incertitude dans l'emploi de l'*ṇ* cérébral; ne pouvant découvrir la règle de ces incohérences, je me suis contenté en général de n'employer l'*ṇ* cérébralisé sous l'influence de l'*r* qu'autant que, faisant partie du corps même du mot, il avait pu prendre en sanscrit une position plus fixe et plus solide. Quant à un emploi plus étendu de l'*ṇ* cérébral qui se montre en quelques endroits, par exemple dans des mots comme *byañjana* (c'est l'orthographe habituelle du manuscrit de la Rûpasiddhi), les traces en sont trop rares et trop indécises pour qu'il soit possible de l'admettre sans autres preuves. J'ai suivi la règle qu'on trouvera I, 2, 6 n. et qui prescrit l'allongement de la voyelle brève qui suit un *e* ou un *o* changés en *y* ou *v*, et dont la singularité relève en quelque façon l'autorité. Dans d'autres cas je n'ai pu que m'associer aux variations des manuscrits, comme pour l'orthographe du participe passif en *īya* que j'ai écrit tour à tour *īya*, *īyya*, *īyya*, formes d'ailleurs équivalentes, et qui se retrouvent dans *īya*, *īyya*, *īya* et même *īyya* de la formation du passif. Pour l'anuvâra (*niggahîta*) j'ai été plus radical : aussi bien devant les voyelles initiales que devant les consonnes, et sans user de la faculté laissée par I, 4, 2, 5, j'ai conservé l'anuvâra, la nasale vague et indéterminée, au lieu de le changer en *m* ou d'y substituer la nasale de même ordre que la consonne suivante. Ce procédé m'a paru préférable, comme plus conforme au vrai caractère de l'anuvâra pâli. Si, en effet, l'on songe qu'il représente non-seulement l'*m* final, mais aussi l'*n*, dans les participes comme *gaccham* (à côté de *gacchanto*), par exemple, que, dans certains cas, il s'ajoute à la fin de dési-

nences verbales comme *im̐suṃ*, à côté de *im̐su*, où il ne correspond à aucune nasale sanscrite, sans compter d'autres fonctions analogues dans le détail desquelles ce n'est pas le lieu d'entrer, on est porté à penser qu'en pâli l'anuvâra doit être loin de cette élasticité d'articulation qui lui permet en sanscrit de subir des modifications si variées, et qu'il est par conséquent préférable de lui laisser dans l'orthographe même une stabilité plus grande, sinon absolue. Les cas où j'ai fait usage de la faculté accordée par les sûtras précités, sont les suivants : 1° Le cas où anusvâra final se trouve devant un enclitique, comme *ca*, intimement relié par sa nature même au mot sur lequel il s'appuie; 2° le cas où l'anuvâra termine un préfixe, tel que *saṃ*, fondu avec le thème qui le suit; j'ai même étendu ce cas au delà des habitudes des manuscrits qui négligent le changement devant les gutturales, sans doute par des raisons graphiques; 3° le cas enfin où *m̐* finit un mot qui se trouve presque en état de composition avec le suivant, comme : *iccevam ādi*, *kim attham*?

La traduction que j'ai ajoutée au texte ne s'étend qu'aux sûtras qui forment le corps de l'ouvrage, la partie essentielle attribuée à Kaccâyana. Tout ce qui y dépasse ou explique la signification littérale et précise des termes mêmes du sûtra, a été enfermé entre crochets. Dans les circonstances où j'ai cru devoir m'éloigner de l'interprétation du commentaire, j'en ai donné les raisons dans des notes que j'ai faites aussi peu nombreuses et aussi courtes qu'il m'a paru possible, il n'en est presque pas qui ait d'autre but que l'éclaircissement du texte, dans quelques-unes seulement j'ai relevé certaines particularités caractéristiques pour la nature et la composition de l'ouvrage.

Les faits de cet ordre, ainsi que des extraits d'autres grammairres, se trouveront groupés et discutés dans un examen d'ensemble, qui sera comme l'introduction de cette édition, et qui seul, en remplaçant la grammaire de Kaccâyana dans son milieu naturel, entre les sources sanscrites et les développements postérieurs de la littérature grammaticale du

pâli, pourra en faire ressortir l'intérêt historique et le vrai caractère ¹.

¹ Ce travail, achevé il y a près d'un an, avait été, dès le mois d'août 1870, remis à la Commission du Journal Asiatique, et accueilli par elle; l'impression n'en fut retardée que par les événements qui se précipitèrent à cette époque. On n'a point jugé que l'édition donnée par M. F. Mason (Toongoo, 1870) fût de nature à rendre la présente publication tout à fait inutile.

NAMO TASSA BHAGĀVATO ARAHATO
SAMVĀSAMBUDDHASSA.

Setṭhaṃ tilokamahitaṃ abhivandiyaggaṃ
Buddhañca dhammaṃ amalaṃ gaṇaṃ uttamañca
Satthussa tassa vacanattavaram suboddhuṃ
Vakkhāmi suttahitaṃ ettha susandhikappaṃ.
Seyyaṃ jineritanayena budhā¹ labhanti.
Tañcāpi tassa vacanattasubodhanena²
Atthañca akkbarapadesu amohabhāvā:
Seyattiko padaṃ ato vīdhaṃ suṇeyya

अथो अक्खरसञ्जातो ॥ १ ॥

Sabbavacanānaṃ attho akkhareheva saññāyate. Akkhara-
vipattiyaṃ hi atthassa dunnayatā hoti; tasmā akkharakosal-
laṃ bahūpakāraṃ suttantesu.

La pensée s'exprime au moyen des sons [ou lettres].

अक्खरापाठ्यो एकचत्तालीस ॥ २ ॥

Te ca kho akkharāpi akārādayo ekacattālisaṃ suttantesu
sopakārā honti

Taṃ yathā : a, ā, i, ī, u, ū, e, o, ka, kha, ga, gha, ṇa,
ca, cha, ja, jha, ṇa, ṭa, ṭha, ḍa, ḍha, ṇa, ta, tha, ḍa, dha,
na, pa, pha, ba, bha, ma, ya, ra, la, va, sa, ha, ḷa, aṃ ti
akkharā honti.

¹ C et Cd lisent : budhā; S¹ lit seul buddhā, la forme ordinaire, que le mètre n'admet pas

² Cd vacanassa subo^o.

Akkhara iccanena¹ kvattho? Attho akkharasaññâto. (I, 1, 1)

Or les lettres *a*, etc. sont au nombre de quarante et une.

तथोदन्ता सरा अद्द ॥ ३ ॥

Tattha akkharesu akârâdisu odantâ atthā sarā nāma honti.

Taṃ yathā : a, â, i, î, u, û, e, o, iti sarā nāma.

Sara iccanena kvattho? Sarā sare lopam. (I, 2, 1.)

Les huit [premières lettres], jusqu'à *o*, sont appelées voyelles.

लक्षुमत्ता तयो रस्सा ॥ ४ ॥

Tattha atthasu saresu lahumattā tayo rassā nāma honti

Taṃ yathā : a, i, u iti rassā nāma.

Rassa iccanena kvattho? Rassaṃ. (I, 3, 4.)

Les trois [voyelles] de mesure légère s'appellent les brèves.

अञ्जे दीघा ॥ ५ ॥

Tattha atthasu saresu rassehi aññe pañca sarā dighā nāma honti.

Digha iccanena kvattho? Dighaṃ. (I, 2, 4.)

Les autres s'appellent les longues.

सेसा व्यञ्जना ॥ ६ ॥

Thapetvā atthā sare sesā akkharā kakârâdayo niggahītāntā byañjanā nāma honti.

¹ Cd remplace, dans ce sūtra et les suivants jusqu'à 9, la répétition du terme en question suivi de « iccanena » par un simple *tena*. S* offre les leçons adoptées.

Taṃ yathā : ka, kha, ga, gha, ña, ca, cha, ja, jha, ña, ãa, ãha, ãa, pa, pha, ba, bha, ma, ya, ra, la, va, sa, ha, ãa, aṃ iti byañjanā nāma honti.

Byañjana iccanena kvattho ? Sarā pakati byañjane. (1, 3, 1.)

Les autres [lettres] s'appellent consonnes.

वर्गा पञ्चपञ्चसो मन्ता ॥ ७ ॥

Tesaṃ kho byañjanānaṃ kakārādayo makārāntā pañca-pañcaso ~~akkharavanto~~ vaggā nāma honti.

Taṃ yathā : ka, kha, ga, gha, ña; — ca, cha, ja, jha, ña, — ãa, ãha, ãa, ãa; — ta, tha, da, dha, na, — pa, pha, ba, bha, ma — iti vaggā nāma honti.

Vagga iccanena kvattho ? Vaggantaṃ vā vagge. (1, 4, 2.)

Divisées cinq par cinq, les consonnes jusqu'à *m* [donnent cinq séries qu'on appelle] les classes [de consonnes]

अं इति निगह्णीतं ॥ ८ ॥

Aṃ iti niggaḥitaṃ nāma.

Niggaḥita iccanena kvattho ? Aṃ byañjane niggaḥitaṃ (1, 4, 1.)

[La lettre] *m* s'appelle niggaḥita.

परसमञ्जा पयोगे ॥ ९ ॥

Yā ca pana sakkaṭagandhesu¹ samañña ghoṣātivā aghoṣāti vā tā payoge sati etthāpi payuñjante²

Tattha ghoṣavanto nama ga, gha, na, ja, jha, ña, ãa

¹ S^a sakkaṭagandhesu

² Cā "pi vuñjate, S^a "pi payuñjante

ḍha, ṇa, da, dha, na, ba, bha, ma, ya, ra, la, va, ha iti
ghosā nāma. Aghosā nāma¹: ka, kha, ca, cha, ṭa, ṭha, ta,
tha, pa, pha, sa iti aghosā nāma.

Ghosāghosa iccanena kvattho ? Vagge ghosāghosānañ ta-
tiyapaṭhamā. (I, 3, 7.)

Des termes techniques [usités par] d'autres [gram-
mairiens] sont à l'occasion [employés dans cette
grammaire].

M. Weber (*Ind. Streifen*, II, 325) explique *samaññā*
par : termes techniques (*termini*), ajoutant entre parenthèses
cette rapide explication de la forme : « *samaññā* (*samājñās* =
sañjñās) » ; mais l'hypothèse de ce mot *samājñā* = *sañjñā*
n'est, que je sache, soutenue par aucun fait, et, en tous cas,
samaññā, au lieu du très-usité *saññā*, serait un *ἄπαις λε-
γόμενον* chez les grammairiens pâlis. Cette difficulté pourrait
porter à considérer *samaññā* comme = Skr. *sāmānya* avec une
abréviation de l'a initial pour laquelle il existe en pâli quel-
ques analogies (par exemple : ṭhapetvā, etc. de la rac. *sthā*),
alors on traduirait, en sous-entendant *saññā* comme res-
sortant naturellement de l'énumération des sūtras précé-
dents « [des termes] habituels chez d'autres [grammai-
riens], etc. » Toutefois, devant l'autorité du scholiaste, qui
évidemment comprend comme M. Weber, et devant l'irrégu-
larité de cette construction qui fait rapporter un adjectif à
un substantif non exprimé même antérieurement, je n'ose
donner cette explication que comme une simple hypothèse.

पुब्बं अधोठितं² अस्सरं सेन वियोजये ॥ १० ॥

Tattha sandhiñ kattukāmo pubbabyañjanañ adhoṭṭitañ¹

¹ On attendrait plutôt : aghosavanto nāma, qui ferait symétrie avec
ghosavanto nāma, et éviterait cette répétition inutile de aghosa
nāma

² S' adhoṭṭitañ

assaraṁ katvā saraṁca upaṛi katvā sarena viyojaye. Tatrāyaṁ ādi¹.

On sépare de la voyelle [initiale du mot suivant] la consonne finale, non accompagnée de voyelle, qui la précède.

L'explication donnée de cette règle par M. d'Alwis (*Intr. to Kachch.* p. xvii. Cf. *Correct.* p. 118) m'est aussi intelligible qu'à M. Weber (*Ind. Str.* II, 326). Quant à l'interprétation indiquée par M. Mason (*Gr. introd.* p. iv), et qui ne paraît point étrangère à la Vutti, il ne me semble pas possible de la tirer sans violence de notre texte, et elle ne conduit d'ailleurs à aucun enseignement utile. On peut, je crois, s'éclaircir sur le sens véritable par la comparaison de la grammaire Kātantra, qui a deux sūtras correspondant à celui-ci et au suivant, bien qu'en ordre inverse. Ils sont ainsi conçus : « Vyañjanam asvaraṁ paraṁ varṇaṁ nayet », et : « Anatikramayan viçleshayet ». Ce dernier est commenté par Durgasiṁha ainsi qu'il suit : *Varṇān saṁghaṭtān saṁmilitān anatikramayan viçleshayed vighaṭayed ityarthah. Vayākaranāḥ uccakaiçca asaṁmohārtho 'yaṁ yogaḥ.* (Mscr. LVI Beng. du catal. Ham. fol. 3^a). Notre règle, formulée en des termes un peu différents, a le même but, qui est de mettre en garde contre une prononciation indistincte et confuse à laquelle pourrait conduire une application trop absolue de la règle suivante; et, pour parler le langage des Prātiçākhyas, elle réserve en quelque sorte la nécessité de l'*Abhinidhāna*, vis-à-vis des droits du sandhi (Cf. Whitney, *Athr. Prāt.* p. 39 sv) — Le sens de *final* pour *adhoṭhuta* est confirmé par la Rūpa-siddhi, qui l'explique par *antika*, et c'est d'ailleurs le seul dont s'accommode le sūtra suivant

¹ S' tatrāyam iti

नये पं युत्ते ॥ ११ ॥

Assarañ kho byañjanañ adhoḥhitañ¹ parakkharañ naye yutte. Tatrābhiratiñ iccheyya.

Yutte ti kasmā ? Akkocchi mañ avadhi mañ ajini 'mañ ahāsi me. Ettha pana yuttañ na hoti.

On relie, quand cela est possible, une [consonne finale] à la lettre [initiale] suivante.

Ex. Tatra abhiratiñ, tatr ābhiratiñ, tatrābhiratiñ.

La Rûpasiddhi est plus nette que notre scholiaste relativement à la portée de la restriction yutte. « Yutte thāne. . . . ettha yuttaggahanañ niggahitanisedhanatthañ. — Yutte, c'est-à-dire quand il y a lieu. . . . On a ajouté ce mot pour exclure le niggahîta. » C'est-à-dire, je pense, que les voyelles nasales ne s'unissant pas à la voyelle suivante, il n'y a pas lieu de leur appliquer la présente règle : on dit akkocchi mañ avadhi mañ, et non akkocchi mâvadhî mañ.

ITI SANDHIKAPPE PATHAMO KANDO

सरा सरं लोपं ॥ १ ॥

Sarā kho sabbepe sare pare lopañ papponti. Yassindriyāni samathañ gatāni, nohetāni bhante, sametāyasmā saṅghena

Les voyelles s'élient devant une voyelle. Exemple : Yassa indriyāni samathañ gatāni devient : yassindri^o s. g. celui dont les sens sont réduits au calme.

¹ S' adhoḥhitañ

वा परो असरूपा ॥ २ ॥

Saramhā asarūpā paro¹ saro lopam pappoti vā. Cattāro me bhikkave dhammā kinnumā vasamaṇiyo².

Vāti kasmā? Pancindriyāni; tayassu³ dhaminā jahitā bhavanti.

Après une voyelle qui ne lui est pas homogène, une voyelle suivante peut aussi s'élider. Ex. Kinnumā devient : kinnumā . . . illine?

Ce sūtra offre le premier de ces cas où il est impossible d'attribuer à *vā* le sens exact qu'il a dans Pāṇini où il marque que, dans un même cas donné, la règle qu'il accompagne peut à volonté être ou n'être pas appliquée. Ainsi je ne me rappelle pas d'exemple de l'élision pure et simple d'un *u* final devant un *i* initial, et je ne crois pas que « kinnimā », par exemple, à côté de « kinnumā », soit permis, ainsi qu'on pourrait le vouloir conclure. « Vā » équivaut ici, comme dans beaucoup d'autres règles, à : quelquefois, dans certains cas. Sur l'emploi analogue de *vā* dans Vopadeva, cf. la préface de M. Bohtlingk, p. iv.

क्वचासवसं लुत्ते ॥ ३ ॥

Saro kho paro pubbasare lutte kvaci asavaṇṇam pappoti. Saṅkhyam nopeti vedagū, bandhusseva samāgamo.

Kvaciti kasmā? Yassindriyāni; tathūpamaṇi dhammaṇi adesayi

Quelquefois, quand une voyelle est élidée [devant une autre, cette voyelle suivante se change en] une

¹ Cd asarupaparo. S^a °rupa saro paro

² Cd vasamaṇiyo S^a vasamaniyo

S^a pañcendriyāni samathaṇi gatāni tu yassa dha^a

voyelle non homogène [à sa forme primitive]. Ex. Bandhussa iva = bandhusseva samâgamo . comme la rencontre d'un parent.

दीर्घं ॥ ४ ॥

Saro kho paro pubbasare lutte kvaci dīghaṃ pappoti. Sad-dhīdha vittaṃ purisassa seṭṭhaṃ; anāgārehi cūbhayaṃ.

Kvacīti kasmā? Pañcāhupāli aṅgehi samannāgato, natthaññaṃ kinci nettha.

[Quelquefois, la voyelle qui suit une voyelle élidée devient] longue. Ex. Saddhā idha = saddh' idha vittaṃ purisassa seṭṭhaṃ : la foi est ici-bas le plus grand bien de l'homme.

पुञ्चो च ॥ ५ ॥

Pubbo ca saro paralope kate kvaci dīghaṃ pappoti. Kiṃ sūdha vittaṃ purisassa seṭṭhaṃ? sādhiṭi paṭisupitva

Kvacīti kasmā? Itissa muhuttampi.

[Quelquefois] aussi [la seconde voyelle étant élidée], la voyelle qui [la] précédait [devient longue]. Ex. Kiṃ su idha = kiṃ sūdha vittaṃ purisassa seṭṭhaṃ? Quel est vraiment ici-bas le plus grand bien de l'homme?

यं एदन्तस्सदिसो ॥ ६ ॥

Ekārassa antabhūtaṃ sare pare kvaci yakāraḍeso hoti. Adlūgato kho mūyāyaṃ dhammo tyāhaṃ evaṃ vadevyaṃ, tyassa pahīnā honti

Kvacîti kasmâ ? Te nâgatâ iti nettha.

[Devant une voyelle] *e* final se change [quelquefois] en *y*. Ex. Adhigato kho me ayañ = myâyañ dhammo : je comprends cette loi.

Au témoignage de la *Rûpasiddhi* et aussi du *Bâlâvatâra* (p. 3 de l'édition de Colombo, 1869), confirmé du reste par l'orthographe unanime ici de nos manuscrits, cette règle doit être complétée par le rapprochement du sûtra I, 3, 3; la règle extrêmement vague qu'il contient s'appliquerait tout particulièrement à la voyelle qui suit un *e* final transformé en *y*. Seulement, tandis que le *Bâlâvatâra* ne fait application de la règle : « Dighañ » qu'à la voyelle qui suit *e* transformé en *y* (de même Mason, *Pali gr.* p. 27), la *Rûpasiddhi*, dans son explication du sûtra I, 3, 3 (fol. 7^e du ms. f^o Grimblot, n^o 87), l'étend à la voyelle qui suit *o* transformé en *v*, par des exemples comme svâhañ = so ahañ.

वं ओदुत्तानं ॥ ७ ॥

Okârukârânañ antabhûtânañ sare pare kvaci vakârâdeso hoti. Atha khvassa, svassa, hoti bāvābādho¹, vatthvettha vihitañ; niccañ cakkhvāpāthañ āgacchanti.

Kvacîti kasmâ ? Cattâro me bhikkhave dhammâ kiñnumā vasamañiyo².

[Devant une voyelle] *o*, *u* final se change [quelquefois] en *v*. Ex. Kho assa : khvassa; so assa svassa.

Cf. la remarque ajoutée au sûtra précédent.

¹ S^a lit : bāvābādho.

² Cd kiñnumā vasamanayo

सबो चं ति ॥ ८ ॥

Sabbo ti icceso¹ saddo² sare pare kvaci cakārañ pappoti. Iccetañ kusalañ; iccassa vacaniyyaṃ; paccuttaritvā; pac-cāharati.

Kvacīti kasmā³ Itissa muhuttampi

[Devant une voyelle,] la syllabe *ti* tout entière se transforme en *c*. Ex. *Iti etañ* donne : *iccetañ*.

N'était l'unanimité de toutes les autorités, on serait tenté de lire le sūtra : *sabbo ccañ ti*; car lorsqu'une forme à modifier est accompagnée du déterminatif *sabba*, la forme modifiée est d'ordinaire donnée toute faite, par le sūtra. Mais le Bālāvatāra (p. 4 de l'édition publiée à Colombo) et la Rūpasiddhi (fol. 8^a) lisent également *cañ* et en appellent pour le redoublement de *c* au sūtra 1, 3, 6

दो धस्स च ॥ ९ ॥

Dha iccetassa sare pare kvaci dakārādeso hoti. Ekañ idāhaṃ bhikkhave samayaṃ.

Kvacīti kasmā³ Idheva maraṇaṃ⁴ bhavissati

Casaddaggaṇena dhakārassa bakārādeso hoti : sāhu das-saṃ ariyānaṃ. — Suttavibhāgena bahudhāpi siyā To dassa yathā : sugato; — to tassa yathā : dukkaṭaṃ; — dho tassa yathā : gandhabbo, — tro tassa yathā : atrajo; — ko gassa yathā : kulupako, — lo rassa yathā : mahāsālo; — jo yassa yathā : gavajo, — bo vassa yathā : kubbatō; — ko yassa yathā : sako, — yo jassa yathā : niyaṃ puttaṃ; — ko tassa

¹ Cd et S^a °soti sa°

² Cd et S^a ajoutent après *saddo* *byañjano*, qui rompt la construction et n'est sans doute qu'une glose fort inutile, introduite dans le texte.

³ Cd maraṇaṃ S^a °naṃ

yathā : niko, — co tassa yathā bhacco; — pho passa yathā nipphatti — iccevam ādayo.

[Quelquefois] aussi *dh* se change en *d* [devant une voyelle]. Ex. Ekañ idāhañ (pour : idha ahañ) samāyañ : une fois, sur la terre, je . . .

Le scholiaste nous offre ici le premier exemple de cet abus, que nous rencontrerons fréquemment par la suite, d'un mot ou d'une particule du sūtra qu'il étend et dénature au point de faire dire à l'auteur une foule de choses, souvent fautives, qui n'étaient nullement dans sa pensée. Du reste, il faut reconnaître que le *ca* du sūtra, sans justifier les fantaisies du commentateur, arriye ici d'une façon assez étrange et que les liens qui le rattachent aux précédentes règles n'expliquent que d'une façon insuffisante. — Relativement à l'exemple idāhañ, etc cf. les obs. jointes au s. II, 5, 13

इवस्सो यं न वा ॥ १० ॥

Pubbo ivaṇṇo sare pare yakāraṇ pappoti na vā. Paṭisanthāravutyassa, sabbā vityanubhūyate¹.

Navāti kasmā? Pañcahaṅgehi samannāgato², muttacāgi anuddhato

I, *i* peut à volonté se changer ou ne pas se changer en *y* [devant une voyelle]. Ex. Vutty assa (pour : vutti assa) . sa vie; mais pañcahaṅgehi (pour pañcahi a^o) . avec les cinq membres

L'expression « ivaṇṇa » comprend l'*i* long aussi bien que le bref, ainsi que le prouve le dernier exemple du scholiaste et

¹ S' patisanthāra" vityānu' Ccl "tyānu

² Ccl samanna", S' samanna'

surtout l'indication formelle du *Bālāvatāra* qui dit (p. 4) : *Vaṇṇaggahaṇaṃ sabbattha rāssadīghasaṅgahaṇatthaṃ* : l'expression « *vaṇṇa* » marque toujours qu'il faut entendre à la fois la brève et la longue. — On trouvera II, 2, 7, un exemple de « *avaṇṇā* », au pluriel, pour désigner à la fois *a*, *ā* et *añ*.

एवादिस्स रि पुब्बो च रस्सो ॥ ११ ॥

Saramhā parassa evassa ekārassa ādissa rikāro hoti pubboca saro rasso hoti na vā. Yathariva vasudhā talaṇca sabbaṃ, tathariva guṇavā supūjāniyo.

Navāti kasmā ? Yathā eva, tathā eva.

[Quand il vient après une voyelle,] *eva* change [ou ne change pas, à volonté,] sa voyelle initiale en *ri*, et [dans le cas où cette substitution a lieu] la voyelle qui précède devient brève. Ex. *yathariva* ou *yathā eva* : tout comme. . . .

Cette règle aurait évidemment besoin d'être spécialisée davantage, et devrait être sans doute restreinte au cas où *eva* suit l'une des conjonctions *yathā* et *tathā*

ITI SANDHIKAPPE DUTIYO KANDO

सरा पकति १ व्यञ्जने ॥ १ ॥

Sarā kho byañjane pare pakatirūpā honti. Manopubbaṅgamā dhammā; pamādo maccuno padaṃ, tiṇṇo pāragato ahu.

Les voyelles ne subissent aucun changement de-

¹ C'd *sarāppakati* !

vant une consonne. Ex. Pamâdo maccuno padañ ·
la légèreté est la voie de la mort.

से द्वाचि ॥ २ ॥

Sarā kho sare pare kvaci pakatirûpā¹ honti Ko imañ pa-
thaviñ vijessati

Kvacīti kasmā ? Appassutāyañ puriso

[Ni,] quelquefois, devant une voyelle. Ex. Ko
imañ pathaviñ vijessati ? Qui triomphera de cette
terre ?

दीचं ॥ ३ ॥

Saro kho byañjane pare kvaci dighañ pappoti. Sammā
dhammañ vipassato : evañ gāme munī care, khantī paramañ
tapo titikkhā.

Kvacīti kasmā ? Idha modati, pecca modati ; patiliyati pa-
tihanāti.

[Quelquefois] une voyelle devient longue [devant
une consonne]. Ex. Sammā (et non : sammā) dham-
mañ vipassato : de celui qui connaît à fond la loi.

Bien qu'il ne puisse être douteux qu'il faille avec le scho-
liaste suppléer « byañjane », il faut remarquer l'irrégularité de
ce procédé, l'intercalation du sūtra 2 amenant régulière-
ment la nivṛitti de byañjane du s. 1

रस्सं ॥ ४ ॥

Sarā kho byañjane pare kvaci rassañ papponti Bhovādi-
nāma so hoti, yathābhāviguṇena so

¹ Ccl °rupani honti °

Kvaciti kasmā ? Sammāsamādhī ; sâ vitti chandaso mukhañ, upanīyati jīvitañ appamāyuni.

[Quelquefois] une voyelle devient brève [devant une consonne]. Exemple : Bhovādi (pour °vādi) nāma so hoti : on l'appelle Bhovādin (Dhammap. v. 396).

लोपञ्च तत्राकारे ॥ ५ ॥

Sarā kho byañjane pare kvaci lopañ papponti tatra ca lope kate akārāgamo hoti. Sa sīlavā, sa paññavā ; esa dhammo sanantano ; sa ve kāsavañ arahati, sa mānakāmapī bhaveyya, sa ve muni jātibhayañ adasī.

Kvaciti kasmā ? So muni, tena so muni, eso dhammo paḍissati ; na so kāsavañ arahati.

[Quelquefois] aussi une voyelle s'élide [devant une consonne] et à sa place [on substitue] *a*. Ex. Sa paññavā (pour so pa°) : cet homme est sage.

पदेभावो ठाने ॥ ६ ॥

Saramhā parassa byañjanassa dvebhāvo hoti ṭhāne Idha ppamodo purisassa, jantuno pabbajjañ kittayissāmi ; catuddasī¹, abhikkantataro panitataro ca.

Ṭhāneti kasmā ? Idha modati, pecca modati

[Une consonne] qui suit [une voyelle] se redouble

¹ Après « catuddasī » Cd ajoute « pañcadasi » que S° écrit « pañcadasi », mais ou l'exemple ne prouve rien pour la règle dont il s'agit, ou il faudrait adopter l'orthographe par deux *d* de S° que ni le sanskrit ni l'usage pâli ne confirment. Je regarde *pañcadasi* comme une addition machinale de quelque copiste, après *catuddasi*.

quand il y a lieu. Ex., Idha ppamodo purisassa
ici l'homme se réjouit (pour : idha pa°).

Pour une application particulière de cette règle, cf. I, 2, 8.

• वगो घोसाघोसानं ततियपठमा ॥ ७ ॥

Vagge kho byañjanānañ ghosāghosabhūtānañ saramhā
paresaṃ¹ yathāsaṅkhyāñ tatiyapaṭhamakkharā dvebhāvañ
gacchanti tñāne. Esova ca jjhānaphalo; yatra tñhitañ na
ppasaheyya; maccusele yathā pabbatamuddhani tñhito; cat-
tāri tñhāñ~~ñi~~ naro pamatto.

Tñāne ti kasmā? Idha cetaso dāḥhañ gaṇhāti thāmasā.

C'est par la non aspirée sonore et sourde de leur
classe que se redoublent les sonores et les sourdes
[aspirées aussi bien que non aspirées]. Ex. Eso
va ca jjhānaphalo (pour ca jhāna°) : celui-là
seul recueille les fruits de la contemplation; yatra
tñhitañ (pour yatra tñi°) : ubi stantem . . .

ITI SANDHIKAPPE TATIYO KANDHO

अं व्यञ्जने निगङ्गीतं ॥ १ ॥

Niggahitañ kho byañjane pare aṃ iti hoti. Evañ vutte,
tañ sādhuṭi paṭisunivā.

¹ Cd et S^a lisent vagge kho pubbesam bya° saramhā yathā°. Malgré l'accord des deux manuscrits, je n'ai pu conserver cette leçon où pubbesaṃ me paraît intelligible; en revanche on attend, pour plus de netteté, un « paresaṃ » après saramhā, comme nous avons « parassa » dans le commentaire du sūtra précédent. Je l'ai rétabli, estimant que c'était le mot qui, par une confusion dont assurément je ne prétends pas rendre compte, avait donné naissance au pubbesaṃ éliminé.

Devant une consonne, le niggahîta garde la forme *m̃*. Ex. *Evañ vutte* : après ces paroles.

वगन्तं वा वगे ॥ २ ॥

Vaggabhûte byañjane pare niggahîtañ kho vaggantañ vā pappoti. Tan nibbutañ, dhammañ care sucaritañ ; cirappavāsīm purisañ ¹; *santan tassa manañ hoti; tañ kāruṇikañ* ², *evañ kho bhikkhave sikkhitabbāñ.* *

Vāgahanena ³ *niggahîtassa kho lakārādeso hoti. Pulliṅgañ* ⁴ *Vāti kasmā ? Na tañ kammañ katañ sādhu.*

Devant [une consonne appartenant à] l'une des [cinq] classes, le niggahîta peut à volonté se changer en la nasale de cette classe. Ex. *Dhammañ care* (ou : *dhammañ care*) *sucaritañ* : qu'il suive la loi du devoir.

एहे अं ॥ ३ ॥

Ekāre hakāre ca ⁵ *pare niggahîtañ kho ñakārañ pappoti vā. Paccattaññeva parimibbāyissāmi; taññānevetha paṭipucchissāmi, evañhu vo bhikkhave sikkhitabbāñ; tañhi tassa musā hoti.*

Vāti kasmā ⁶ *Evañ etañ abhinnāya, evañ hoti subhāsitañ*

Devant *e*, *h* le niggahîta [dans certains cas] se change [à volonté] en *ññ*. Ex. *Taññānevetha* (pour

¹ Cd *sa cirampavasāñ* S⁴ de même en omettant *sa*

² Cd *karuṇi* S⁴ *ka*.

³ Cd *vaggahanena*

⁴ Cd et S⁴ ont « *puggalañ* » au lieu de « *pulliṅgañ* » qui ne se rapporte pas à la règle que le scholaste veut établir. J'ai suivi la *Rupasiddhi* et le *Balāvatara* qui, l'un et l'autre, ont l'exemple « *pulliṅgañ* »

⁵ Cd *ekarahakare ca pa*, S⁴ *ekare hakare pa*

tañ e°) paṭipucchissāmi : j'interrogerai cet homme que voilà ; evañhi vo sikkhitabbañ : c'est ainsi qu'il vous faut apprendre.

Ce sūtra n'est point d'une parfaite exactitude. A le prendre strictement il faudrait écrire : evaññhoti, comme taññeva ; néanmoins l'accord complet et dans la règle et dans les exemples, non-seulement de Cd et de S^a, mais aussi de l'édition du Bālāvatāra et du manuscrit de la Rūpasiddhi, ne permet pas de croire que l'auteur ait entendu faire écrire evaññhoti. Il s'est simplement laissé aller à une inexactitude dont nos sūtras offrent bien d'autres exemples — Vā signifie seulement, ici encore : à volonté dans certains cas (cf. la n. du s. 5). En effet la forme ññ du niggahita ne s'explique que devant eva dont la forme parallèle pâlie « yeva » est bien connue et a, par son y initial, déterminé ce changement. — Quant au changement en ñ devant h. il paraît reposer sur un penchant réel de la prononciation comme sembleraient le prouver les formes comme pañha = skr. praçna ; mais il est, dans la pratique des textes, d'un rare emploi, et il est difficile de juger à quel point l'auteur a prétendu en étendre la faculté

सये च ॥ ४ ॥

Niggahitāñ kho yakāre pare saha yakārena ññakārañ¹ pappoti vā. Saññoḡo ; saññuttañ.

Vāti kasmā ? Sañyogo ; sañyuttañ.

Suivi de y [le niggahita se change] aussi [à volonté en ñña] avec [la semi-voyelle]. Ex. Saññoḡo (sañyogo) . réunion.

¹ Cd saha yakare parena ññakārañ. S^a comme nous

मदा सि ॥ ५ ॥

Niggahitassa¹ kho sare pare makâradakârâdesâ honti vâ.
Tam ahañ brûmi brâhmaṇaṃ; etad avoca satthâ.

Vâti kasmâ? Akkocchi mañ, avadhi mañ, ajini mañ,
ahâsi me.

Devant une voyelle [le niggahîta se change à volonté en *m* [et quelquefois en] *d*. Ex. tam ahañ brûmi brâhmaṇaṃ : j'appelle celui-là un brâhmane (pour : tañ a°); etad avoca satthâ : le maître a dit cela (pour : etañ a°).

Nous avons ici un exemple des deux sens que la particule *vâ* prend tour à tour dans cette grammaire, réunis cette fois et confondus dans un *vâ* unique; car on ne peut douter que le scholiaste ait raison d'étendre jusqu'à cette règle la valeur du *vâ* du sûtra 2. Or, s'il est vrai de dire que le niggahîta peut toujours être à volonté changé en *m* devant une voyelle, l'auteur n'a évidemment pas voulu accorder la même extension à la transformation en *d*, naturellement restreinte à quelques cas où un *d* primitif a pu persister comme dans *etad*. Toutefois le changement même de niggahîta en *m* ne doit peut-être pas être autorisé sans restriction, et il me paraît fort douteux que le niggahîta final de formes comme gacchañ=gacchanto puisse jamais subir cette modification, malgré certains exemples qu'en présentent les manuscrits, comme *Dhammap.* v 305, al

यवमदनतला चागमा ॥ ६ ॥

Sare pare yakâro vakâro makâro dakâro nakâro takâro ra-
kâro lakâro imâ âgamâ honti vâ Nayimassa vijjâ, yathayidam

¹ Cd "hutañ kho.

cittañ; migî bhantâ vudikkhati; sittâ te lahum essati, gurum essati; asso bhadro kasâmvâ; sammadaññâvimuttânañ, manasâd aññâvimuttânañ; attadatthañ abhiññâya¹; cirannâ-yati; itonâ-yati; yasmâtiha bhikkhave²; tasmâtiha bhikkhave, ajjatagge pâṇupeto; sabbhireva samâsetha; âraggeriva sâ-sapo; sâsaporiva âragge; chaḷabhiññâ; chaḷâyatanañ.

Vâti kasmâ ? Evañ mahiddhiyâ esâ, akocchi mañ avadhi mañ ajini mañ ahâsi me; ajeyyo anugâmiyo³.

Casaddaggahaṇena ilteva makârassa pakâro hoti; yathâ cirappavâsiñ⁴ purisañ; — kakârassa ca dakâro hoti; sadat-thapasuto siyâ; — dakârassa ca takâro hoti; sugato

[Dans certains cas] aussi [devant une voyelle] on insère les lettres additionnelles y, v, m, d, n, t, r, l. Ex. Na yimassa (pour : na ima°) vijjâ : il n'a pas la science; migî bhantâ vudikkhati (pour udi°) : on voit la gazelle qui fuit effrayée; lahum essati (pour : lahu e°) il ira vite; sammadaññâvimuttânañ (pour : sammâ) : délivrés par la science parfaite; yasmât iha (pour : yasmâ i°) ; parce que ici . . . etc.

On remarquera que le dernier exemple donné par le scholiaste, de l'extension qu'il prête à ce sūtra : la substitution prétendue de *t* à *d* dans « sugata », figure déjà dans la liste analogue du sūtra I, 2, 9.

ब्रचि ओ व्यञ्जने ॥ १ ॥

Byañjane pare kvaci okârâgamo hoti Atippago kho tâva Sâvatthiyañ piṇḍâva carituñ parosahassañ bhikkhusatañ.

¹ Cd attadamhiññâya.

² Cd °ve va; ta°

³ S° anuggâmiyo

⁴ S° cirappavasîṇ pu°

Kvacīti kasmā? Etha passathimāṃ lokaṃ; andhabhūto ayaṃ loko.

Quelquefois, devant une consonne, on insère un o additionnel. Ex. Atippago kho : de très-grand matin.

निगहीतञ्च ॥ ८ ॥

Niggahītaṇca āgamo hoti sare vā byañjane vā pare kvaci Cakkhuṃ; udapādi avaṃsiro; yāvañcidha bhikkhave; purimaṃ jātiṃ¹; anuṃthūlāni sabbaso; manopubbaṅgamā dhammā.

Kvacīti kasmā? Idheva naṃ pasaṃsanti; pecca sagge ca modati; na hi etehi yānehi² gaccheyya agataṃ disaṃ³.

Casaddaggaṇena vissaddassa ca pakāro hoti pacessati vicessati vā⁴.

[Quelquefois] aussi [on insère, soit devant une voyelle, soit devant une consonne,] un niggahīta [additionnel]. Ex. Cakkhuṃ (pour : cakkhu) · l'œil; yāvañcidha (pour yāva ci°) . et tant qu'ici-bas

Si le commentateur a raison d'étendre à ce sūtra le « sare » des sūtras antérieurs à s. 7, ainsi que paraît le prouver le sūtra suivant, il faut remarquer cependant que dans le texte même de la règle rien ne commande cette infraction à l'usage ordi-

¹ Cd jāti

² Cd thānehi.

³ S° amataṃ padaṃ. Cf. Dhammap. v 323.

⁴ Cd S° pacce° vice°. Pour justifier ma correction et expliquer cette énigmatique remarque, il me suffira de renvoyer au commentateur du *Dhammapada*, vv. 44-45. Éd. Fausbøll, p. 209. — Cf. aussi la var. *vicessati* du ms. C pour le v 45 (p. 463), et la note de M. M. Müller *in loc* (*Buddhaghosha's Parables*, etc. p. 1881)

naire, suivant lequel la valeur de sare serait périmée par la présence de « byañjane » dans le sùtra précédent. Mais cf. I, 3, 3, etc.

वचि लोपं ॥ ८ ॥

Niggahîtañ kho sare pare kvaci lopañ pappoti. Tàsâhañ . santike; vidûnaggañ iti.

•Kvacîti kasmâ ? Ahañ eva nûnabalo, etadatthañ veditvâ.

Quelquefois le niggahîta s'élide [devant une voyelle]. Ex. Tàsâhañ (pour : tâsañ ahañ) santike : en leur présence, je. . .

व्यञ्जने च ॥ १० ॥

Niggahîtañ kho byañjane pare kvaci lopañ pappoti Ariyasaccâna dassanañ, etañ buddhâna sâsanañ.

Kvacîti kasmâ ? Etañ maṅgalañ uttamañ, vo vadâmi bhaddaṃ vo.

[Quelquefois] aussi devant une consonne. Ex. Ariyasaccâna (pour °saccânañ) dassanañ : la vue des quatre grandes vérités.

परो वा सरो ॥ ११ ॥

Niggahîtañhâ paro saro lopañ pappoti vâ. Abhinandanti¹ subhâsitañ uttattañ va, yathâbijañva dhaññañ.

Vâti kasmâ ? Ahañ eva nûnabâlo, etad ahoti.

Dans certains cas une voyelle qui suit [le niggahîta] s'élide. Ex. Yathâbijañ va dhaññañ (pour . °jañ iva) comme du blé en germe

¹ Cf. abhinandanti

Le sens de « vâ » ne saurait être douteux ici, où il est question seulement de quelques mots : va à côté de iva, eva; ti à côté de iti; pi à côté d'api.

व्यञ्जनो च विसञ्जोगो ॥ १२ ॥

Niggahâtamhâ parasmiñ sare lutte yadi byañjano ¹ sañyogo visañño go hoti. Evañ sa te âsavâ; pupphañ sâ uppajji ²

Lutteti kasmâ ? Evam assa vacaniyo; vidûnaggam iti.

Casaddaggahañena tinnam pi byañjanânañ antare sarûpânañ ³ kvaci lopo hoti. Yathâ : agyâgârañ, vutyassa

Et [si la voyelle ainsi élidée était suivie d'un groupe de consonnes], le groupe est simplifié. Exemple · Evañ sa (pour · evañ assa) te âsavâ · tels sont ses désirs sensuels.

ITI SANDHIKAPPE CATUTTHO KANÐO.

गो से पुथस्सागमो ऋचि ॥ १ ॥

Putha iccetassa sare pare kvaci gakârâgamo hoti. Puthageva.

Kvacîti kasmâ ? Putha eva. ·

Devant une voyelle, *putha* prend quelquefois un *g* additionnel. Exemple · Puthag eva (ou : putha e°) séparément.

पास्स चन्तो रस्सो ॥ २ ॥

Pâ iccetassa sare pare kvaci gakârâgamo hoti, anto ca saro rasso hoti. Pageva vutyassa

Kvacîti kasmâ ? Pâ eva vutyassa.

¹ S^a byañjano ca

² S^a uppajati.

³ Cd byañjananañ sarûpânañ

Il en est de même de *pa*, dont dans ce cas l'*â* final devient bref. Ex. *Paḡ eva* (ou : *pâ eva*) : tout d'abord.

अब्भो अभि ॥ ३ ॥

Abhi iccetassa sare pare abbho âdeso hoti. Abbhudiritañ¹, abbhuggacchati.

[Devant une voyelle] *abhi* se change en *abbh*.
Ex. *Abbhuggacchati* (c'est-à-dire *abhi* + *u* °) . il s'élève.

अज्झो अधि ॥ ४ ॥

Adhi iccetassa sare pare ajjho âdeso hoti. Ajjhokâso, ajjhagamâ.

[Devant une voyelle] *adhi* se change en *ajjh*.
Ex. *Ajjhagamâ* : il comprit (c'est-à-dire *adhi* + *a* °).

ते न वा इवसे ॥ ५ ॥

Te ca kho abhi adhi iccete ivanñe sare abbho ajjho itti vuttarûpâ na honti vâ. Abhicchitañ²; adhîritañ³.

Vâti kasmâ⁴ Abbhîritañ, ajjhiṇamutto⁵

Devant *ι*, *î*, le changement n'a pas toujours lieu.
Ex. *Abhicchitañ* : désiré (c'est-à-dire *abhi* + *i* °).

¹ Cd *abbhûritañ*. S' *abbhudiritañ*.

² Cd *abhiḡghitañ*.

³ Cd et S^a *adhîritañ*

⁴ Cd S^a *ajjhina*"

अतिस्स चन्तस्सं ॥ ६ ॥

Ati iccetassa antabhûtassa tisaddassa ivañṇe pare sabbo caṃ tîti (I, 2, 8) vuttarûpâ na honti. Atisigaṇo; atîritaṃ.

Ivaṇṇe kasmâ? Accantaṃ.

[Devant *i*, *î*] la [syllabe] finale de *ati* ne subit non plus aucun changement. Ex. Atisigaṇo (c'est-à-dire *ati* + *isi* °) : une troupe de grands ṛishis (?).

पटि पटिस्स ॥ ७ ॥

Pati iccetassa sare vâ byañjane vâ pare kvaci paṭi âdeso hoti. Paṭaggi dhâtabbo¹ paṭihaññati.

Kvacîti kasmâ? Paccantimesu janapadesu, patiliyatî², patirûpadesavâso ca.

Quelquefois *pati* se change en *paṭi*. Ex. Paṭaggi dhâtabbo : qui doit être exposé au feu.

पुथस्सु व्यञ्जने ॥ ८ ॥

Putha iccetassa anto saro byañjane pare ukâro hoti. Puthujjano; puthubhûtaṃ.

Antaggahaṇena aputhassâpi sare pare antassa ukâro hoti. Manuññaṃ.

[La voyelle finale] de *putha* se change en *u* devant une consonne. Ex. Puthujjano (c'est-à-dire *putha jana*) : un homme ordinaire.

¹ Cd et S' dâtabbo.

² Cd et S' patihyati

ओ अवस्सं ॥ ८ ॥

Ava iccetassa okârâdeso hoti kyaci byañjane pare Andhakârena onaddhâ

Kvacîti kasmâ ? Avassustu me sarîre mañsalohitañ

. *Ava se change [quelquefois] en o [devant une consonne].* Ex. Andhakârena onaddhâ (pour : avana°) : enveloppés dans la nuit.

Régulièrement, kvaci du sûtra 7 ne devrait pas s'étendre à celui-ci ; mais nous avons eu et nous aurons assez d'exemples de ce genre d'inexactitude, pour croire que le scholiaste est entré dans l'intention de l'auteur en rétablissant ici cette restriction indispensable

अनुपदिज्ञानं वुत्तयोगतो ॥ १० ॥

Anupadiññhānañ upasaggañipâtānañ sarasandhīhi byañjanasandhīhi vuttasandhīhi yathāyogañ yojetabbāñ. Pāpānañ; parāyanañ; upāyanañ; upāhanañ; nyāyogo; nirupadhi¹, duvupasantañ, suvupasantañ², dvālayo; svālayo³; durākhāto⁴, svākhāto⁵; udiritañ, samuddiññhañ, viyaggañ⁶; vijjhiaggañ, byaggañ⁷; avayāgamanāñ; anveti; anūpaghāto. anacchariyā, parisesanā, parāmāso, — evañ sare ca honti Byañjane ca : Pariggaho; paggaho; pakkamo, parakkamo, nikkamo, nikkasāvo; nīlayanañ, dullayanañ; dubbhikkāñ,

¹ Cd et S^a ajoutent anubodho, qui n'est point ici à sa place

² Cd sūvusantañ. S^a n'a pas cet exemple.

³ Cd omet svālayo

⁴ Cd durākkhāto S^a durakhyato.

⁵ Cd svākkhāto

⁶ Cd vyaggañ — vyaggañ.

dubbhuttaṃ¹; sandiṭṭhaṃ; duggaḥo; viggaho²; suggaho³, niggataṃ; — evaṃ byañjane ca honti. Sesā ca sabbe yojetabbā.

[Les particules, etc.] qui n'ont point été l'objet de règles spéciales [se modifient] suivant les règles données. Ex. Pāpanaṃ (= pa + āpa^o) : obtention; nirupadhi (= nis + upa^o) : sans individualité; suvupasantaṃ (= su + upa^o) : bien calmé; viyaggaṃ (= vi + a^o) : occupé; anveti (= anu + e^o) : il suit; — pariggaho (= pari + ga) : propriété; dubbhikkhaṃ (= duh + bhi^o) : disette; niggataṃ (= niḥ + ga^o) : sorti.

ITI SANDHIKAPPE PAÑCAMO KANDO.

जिनवचनयुत्तम्हि ॥ १ ॥

Jinavacanayuttamhi⁵ iccetaṃ adhikāratthaṃ veditabbam

[Les règles qui vont suivre sont fondées] sur l'usage des discours du Buddha.

लिङ्गञ्च निपद्यते ॥ २ ॥

Yathāyathā jinavacanayuttanīhi⁶ tathātathā idha liṅgaṇca nipaccate

Tam yathā : Eso no satthā, brahmā, attā, sakkhā, rājā.

[C'est] aussi [par cet usage que sont connus et] déterminés les thèmes.

¹ S^o dubbhūtaṃ. Cd dubbuttaṃ

² Cd niggaho

³ Cd viggaho

⁴, ⁵, ⁶ Cd et S^o vuttaṃhi

M. E. Kuhn (p. 12) a parfaitement reconnu le sens spécial de « *liṅga* » dans notre grammairien, où il signifie : thème nominal. En voici du reste l'explication donnée par le Bālāvatāra (p. 8, l. 20) : « Dhātuppaccayavibhattivajjitaṃ atthayuttaṃ saddarūpaṃ liṅgaṃ nāma, » qui n'est qu'une transposition en pâli du sūtra Kātantra : « Dhātuvibhaktivarjam arthaval liṅgaṃ, » avec l'addition de *pratyaya*, qui a toute l'apparence d'un emprunt maladroit fait à Pāṇini, I, 2, 45.

ॐ
ॐ

ततो च विभक्तियो ॥ ३ ॥

Tato jinavacanayuttehi liṅgehi vibhattiyo honti.

Et après le thème viennent les désinences.

सि यो अं यो ना हि स नं स्मा हि स नं स्मिं सु ॥ ४ ॥

Kā ca pana tā¹ vibhattiyo? Si yo iti paṭhamā; aṃ yo iti dutiyā, nā hi iti tatiyā; sa naṃ iti catutthi, smā hi iti pañcamī, sa naṃ iti chaṭṭhī; smiṃ su iti sattamī.

Vibhatti iccanena kvattho? Amhassa maṃ savibhattissa se. (II, 2, 1.)

[Ces désinences sont :] si [nominatif singulier], yo [nominatif pluriel], aṃ [accusatif singulier], yo [accusatif pluriel], nā [instrumental singulier], hi [instrumental pluriel], sa [datif singulier], naṃ [datif pluriel], smā [ablatif singulier], hi [ablatif pluriel], sa [génitif singulier], naṃ [génitif pluriel], smiṃ [locatif singulier], su [locatif pluriel].

¹ S^b tavo vi°

तदनुपरोधेन ॥ ५ ॥

Yathāyathā tesaṃ jinavacanānaṃ anuparodhena tathātathā idha līgaṇca nipaccate.

[Dans leur emploi] on se conforme à l'usage des discours du Buddha.

En réduisant, comme le fait notre scholiaste, l'application de ce sūtra aux thèmes nominaux, je ne puis voir quelle nuance le distinguerait du sūtra 2. La Rūpasiddhi en étend un peu la portée; voici son explication (fol. 11^b) : « Yathāyathā tesaṃ jinavacanānaṃ uparodhena (l'uparodho na) hoti tathātathā idha līgaṇca saddenākhyātaṃ nipaccate nipphādiyatīti attho. Teneva idha ca ākhyāte ca (add. na?) dvivacanaggahaṇaṃ sakkatavisadisato (° visādisso°?) vibhattipaccayādividhānaṇca katanti dattābhaṇaṃ . . . » D'après cela cette règle aurait pour but de marquer que non-seulement la forme du thème, mais aussi l'emploi des cas, l'exclusion du duel, etc. sont fondés sur les discours du Buddha; mais, après l'adhikāra du sūtra 1, une pareille explication ne montre pas davantage l'utilité qu'a pu avoir cette remarque dans l'intention de son auteur. J'ai traduit, en faisant porter cette règle principalement sur la précédente, ainsi que sa place semble en tous cas l'exiger.

आलपने सि गसञ्चो ॥ ६ ॥

Ālapanatthe si gasañño hoti Bhoti ayye; bhoti kaññe bhoti gharādiye¹.

Ālapaneti kimatthaṃ? Sā ayyā,

Sīti kimatthaṃ? Bhotiyo ayyāyo.

Gaṇcanena kvattho² Ghate ca. (II, 1, 63³)

¹ S^h kharādiye.

Quand il sert à appeler [quand il fait fonction de vocatif], le nominatif singulier a pour signe technique : *ga*. Ex. Ainsi on dit « ayye » au vocatif singulier de « ayyà » en vertu de la règle II, 1, 63, qui s'applique au « ga » des féminins en â.

इवणुवणा झला ॥ ७ ॥

Ivaṇṇuvaṇṇā icceta jhalasaññā honti yathāsaṅkhyāṃ. Isino, daṇḍino; aggino, gahapatino, setuno; bhikkhuno; sayambhuno.

Jhala iccanena kvattho ? Jhalato sassa no vā. (II, 1, 66.)

Les lettres *i*, *ī*, *u*, *ū* [ont pour signes techniques] *jha* et *la*. Ex. On dit « isino », de « isi », ṛishi, d'après la règle II, 1, 66, qui enseigne que les thèmes en *jha* font leur génitif singulier en *no*.

ते इत्थिव्या^१ पो ॥ ८ ॥

Te ivaṇṇuvaṇṇā yadā itthikhyā tadā pasaññā honti. Rattiyā, tthiyā; vadhuyā, dhenuyā, deviyā

Itthikhyāti^२ kimatthaṃ ? Isinā, bhikkhunā

Pa iccanena kvattho ? Pato yā. (II, 1, 61)

Ces lettres [*ī*, *i*, *u*, *ū*, finales] de noms féminins [ont pour signe technique] *pa*. Ex. On forme de « rattī » l'instrumental singulier « rattiyā » en vertu de la règle qui enseigne que les noms terminés en *pa* font en *yā* les cas obliques du singulier.

^१ Cd itthikkhyā

^२ Cd itthikkhyā S^b itthikkhya.

आ वो ॥ ८ ॥

Ākaro yadā itthikhyā¹ tadā ghasañño hoti. Sabbāya; kañ-
ñāya; viñāya; gaṅgāya; disāya; sālāya; mālāya; tulāya; do-
lāya¹; pabhāya; sotāya, pāññāya; karuṇāya; nāvāya; kapā-
lāya.

Ā iti kimatthaṃ? Rattiyā; itthiyā; deviyā; dhenuyā.

Itthikhyāti kimatthaṃ? Satthārā ñesito ayaṃ dhammo.

Gha iccanena kvattho? Ghato nādīnaṃ (I. 1, 60.)

Ā [final] de noms féminins [a pour signe tech-
nique] *gha*. Ex. De « kaññā », jeune fille, on forme
l'instrumental singulier « kaññāya », en vertu d'une
règle qui enseigne que les noms terminés en *gha*
font les cas obliques du singulier en *āya*.

सागमो से ॥ १० ॥

Sakārāgamo hoti se vibhattimhi Purisassa; aggissa; daṇ-
ḍissa; issa; bhikkhussa; sayambhussa; abhikkhussa

Se ti kimatthaṃ? Purisasmiṃ.

Un *s* additionnel s'insère devant [la désinence]
sa [du génitif et datif singulier]. Ex. Purisa, homme;
génitif et datif singulier : purisassa.

संसास्वेकवचनेसु च ॥ ११ ॥

Saṃsāsu ekavacanesu vibhattādesesu sakārāgamo hoti.
Etissaṃ, etissā; imissaṃ; imissā, tissaṃ; tissā; tassaṃ; tassā,
yassaṃ, yassā; amussaṃ, amussa

Saṃsāsviti kimatthaṃ? Aggimā, paṇinā

(d donāya

Ekavacanesviti kimatthañ ? Tāsañ ; sabbāsañ.

Vibhattādesesviti kimatthañ ? Manasā ; vacasā ; thāmasā.

[La même addition se fait] aussi devant les désinences *sañ*, *sā*, du singulier. Ex. Etissañ : dans celle-là ; etissā : de celle-là.

L'addition du glossateur *vibhattādesesviti* . . . est complètement superflue. La règle qui enseigne les formes comme *manasā*, etc. est II, 3, 21 ; or elle ne prescrit pas une désinence *sā* à ajouter au thème *mana*, mais une désinence *ā* à affixer à ce thème ; et l'insertion de l's dit additionnel est ensuite spécialement enseignée par II, 3, 24.

एतिमासं ३ । १२ ॥

Etā imā iccetesañ anto saro ikāro hoti sañsāsu ekavacanesu vibhattādesesu. Etissañ ; etissā ; imissañ ; imissā

Sañsāsviti kimatthañ ? Etāya ; imāya.

Ekavacanesviti kimatthañ ? Etāsañ ; imāsañ

Devant les désinences *sañ*, *sā* du singulier [les pronoms féminins] *etā*, *imā* prennent १ [au lieu de leur *ā* final]. Ex. Etissā : de celle-là.

तस्सा वा ॥ १३ ॥

Tassā itthiyañ vattamānāya akārassa ikāro hoti vā sañsāsu ekavacanesu vibhattādesesu. Tissañ ; tissā , tassañ , tassā.

Pour [le pronom féminin] *tā*, ce changement est facultatif. Ex. Tassā ou tissā : de celle-ci.

¹ Cd etimāsvi.

ततो सस्स स्सायं ॥ १३ ॥

'Tato tāetāimāto sassa vibhattissa¹ ssāyādeso hoti vā anto ca saro ikāro hoti Tissāya; tissā, etissāya; etissā; imissāya. imissā.

[Les pronoms féminins] *tā, etā, imā* [changés en *tu, etu, imi,*] peuvent à volonté prendre la désinence *ssāya* au génitif singulier. Ex. Etissā ou etissāya : de celle-là.

घो रस्सं ॥ १५ ॥

Gho rassaṃ apajjate saṃsāsu ekavacanesu vibhattadesesu Tassaṃ; tassā; yassaṃ; yassā; sabbassaṃ; sabbassā
Saṃsāsviti kimatthaṃ ? Tāya; sabbāya
Ekavacanesviti kimatthaṃ ? Tāsaṃ; sabbāsaṃ.

[Devant ces désinences *saṃ, sā*, du singulier,] *ā* [final de ces pronoms féminins] devient bref. Ex. Tassā : de celle-ci; sabbassā : dans toute.

नो च द्वादितो नम्हि ॥ १६ ॥

Dvi iccevaṃ ādito saṅkhyāto nakārāgamo hoti namhi vibhattimhi². Dvinnaṃ, tiṇnaṃ; catunnaṃ; pañcannaṃ; chaṇṇaṃ; sattannaṃ; aṭṭhannaṃ; navannaṃ; dasannaṃ.

Dvāditoti kimatthaṃ ? Sahassānaṃ

Namhīti kimatthaṃ ? Dvīsu, tīsu.

Casaddaggahaṇena saṃ cāgamo hoti. Catassannaṃ itthi-
naṃ; tussannaṃ vedanānaṃ

¹ Cd vibhaktissa

² Cd namhi bhaktimhi

[Les noms de nombre] *dvi*, etc. prennent un *n* additionnel devant [la désinence] *nañ* [du génitif pluriel]. Ex. Dvinnañ : de deux; dasannañ : de dix.

De ce sūtra je n'ai pas traduit le mot « ca » dont la valeur m'échappe complètement; car nous ne saurions nous arrêter à l'explication du scholiaste.

अमा पतो स्मिन्मानं वा ॥ १९ ॥

Pa iccetasma smiñ smā iccetasañ añ ā ādesā honti vā yathāsañkhyañ. Matyañ; matiyañ; matyā; matiyā; ratyañ; ratiyañ; ratyā; ratiyā; nikatyañ; nikatiyañ, nikatyā; nika-tiyā; vikatyañ, vikatiyañ; vikatyā; vikatiyā; viratyañ; vira-tiyañ; viratyā; viratiyā, puthabyañ, puthaviyañ; puthabyā; puthaviyā, pavatyañ, pavattiyañ; pavatyā; pavattiyā¹.

Les noms [féminins] en *i*, *î*, *u*, *û* prennent d'ordinaire les désinences *añ*, *ā* au lieu de *smiñ* et *smā* [du locatif et de l'ablatif singulier]. Ex. Matyañ ou matiyañ : dans la pensée; dhenuyā : de la vache.

Les désinences *smiñ* et *smā* étant tout à fait inusitées dans la déclinaison des féminins en *i*, *î*, *u*, *û*, ils n'ont pas d'autre forme d'ablatif que le « vā » puisse entendre autoriser au même titre que la désinence *ā*, et d'autre part l'autre formation du locatif de ces noms, la formation en *o*, n'est usitée qu'en un si petit nombre de cas déterminés, que ce serait complètement retourner la vérité que de traduire dans notre règle « vā » par « quelquefois »; pour pouvoir le rendre aussi, il faudrait admettre que ce sūtra s'appliquerait à une période de développement du pâli antérieure à celle qui nous est connue, et

¹ Cd S^b "vatiyañ 'vatiya

plus voisine du sanskrit : rien n'est moins vraisemblable. Quant à une troisième forme possible du locatif, en *yâ*, que paraît en effet autoriser le sùtra II, 1, 61, et qui, d'ailleurs, n'aurait rien de plus surprenant que la forme *āya* au même cas des féminins en *ā* (pour les exx. cf. Storck, *Cas. in Ling. Pdl.* etc. p. 20 ; *Five Jât.* ed. Fausboll, p. 12, l. 23, p. 17, l. 4. — Cf. s. II, 1, 60), il faut reconnaître pour le moins qu'elle est d'un usage très-rare. (Storck, n'en citant aucun exemple, paraît n'en pas avoir rencontré. — Cf. pourtant p. 26.) — On remarquera, du reste, l'absence dans le commentaire de tout essai d'explication du « *vā* » et aussi d'exemples de noms en *u*, *û*. La Rûpasiddhi qui, de même, ne donne pas d'exemple de la seconde catégorie, fonde précisément cette omission sur son interprétation de « *vā* ». La voici (fol. 20^v) : « Vavatthita-vibhāsatto yañ vāsaddo; tena uvannantato na honti; ivanñantatopi yathāpayogañ. la valeur de *vā* ne s'étend qu'à une partie de la règle (Cf. Pāṇ. ed. Boht. *Ind.* s. v. *vibhāṣā*) : les désinences *añ*, *ā* ne s'appliquent pas aux noms en *u*, *û*, et même dans les noms en *i*, *î*, elles ne s'emploient que dans certains cas » Je ne m'explique pas comment le commentateur peut dire que les formes de locatif et d'ablatif en *añ* et *ā* n'appartiennent pas aux féminins en *u*, *û*, tandis que les formes comme « *dhenūyañ*, *dhenūyā* » sont les seules en usage. Quant à la portée véritable de « *vā* » relativement aux noms en *i*, *î*, ce commentaire ne nous éclaire sur ce sujet en aucune façon. Ajoutons enfin que, pour ce qui touche à l'ablatif, la présente règle fait double emploi avec le sùtra 61 de la même section.

आदितो ओ च ॥ १८ ॥

Ādi iccetasma smiñvacanassa añ¹ o ādesā honti va Ādiñ, ādo

Vāti kinatthañ? Ādismiñ, adunhi nāthañ namassitva.

¹ Ccl. "ssa a o a"

Casaddaggahanena aññasmāpi smiṃvacanassa à o aṃ ādesā honti vā¹. Divā ca ratto ca haranti ye baliṃ, Bārānasiṃ āhu rājā.

Ādi peut à volonté faire [en *m̃* et] aussi en o [son locatif singulier]. Ex. Ādiṃ, ādo ou ādisimiṃ : au commencement.

इलानं श्रुवा से वा ॥ १८ ॥

Jhala iccetesāṃ iya uva iccete ādesā honti vā sare pare. Tiyaṇṇaṃ; pacchiyāgāre; aggiyāgāre, bhikkuvāsane nisīdati; puthuvāsane.

Sareti kimatthaṃ? Tīpalaṃ; tīphalaṃ; tikacatukkaṃ, ti-daṇḍaṃ; tīlokaṃ; tinayanaṃ; tīpāsaṃ; tīhaṃsaṃ; tībhaṃsaṃ, tībhaṇḍanaṃ; tīpīṭakaṃ; tīvedaṃ; catuddisaṃ; puthubhūtaṃ.

Vāti kimatthaṃ? Pañcahaṅgehi²; tīhākārehi, cakkhāyatanāṃ.

Vāti vikappanatthaṃ. Ikārassa ayādeso hoti : vatthuttayaṃ

Devant une voyelle *i*, *ī*, *u*, *ū* peuvent se changer en *iy*, *uv*. Ex. Aggiyāgāre (= aggi + a°) : dans le lieu où se conserve le feu sacré; bhikkhuvāsane (= bhikkhu + ā°) : sur le siège du bhikkhu.

यवकारा च ॥ २० ॥

Jhalānam yakāravakāraādesā honti vā³ sare pare. Agyāgāre, cakkhvāyatanāṃ, svāgataṃ te mahāvīra.

Casaddaggahanāṃ sampiṇḍanatthaṃ

[Ils peuvent] aussi [se changer] en *y*, *v*. Ex.

¹ S^b omet vā.

² Cd ajoute samaññagato

³ Cd omet vā

Agyâgâre = aggiyâgâre; cakkhvâyatanañ : le sens de la vue.

पसञ्चस्स च ॥ २१ ॥

Pasañña ca vibhattādesa sare pare yakārādeso hoti. Pa-thabyā, ratyā; matyā.

Sareti kinatthañ? Pathaviyañ.

Casaddaggahañ anukaḍḍhanatthañ².

I, î, u, û des noms féminins [peuvent se changer] aussi [en *y, v* devant une voyelle]. Ex. Matyā : par la pensée (du féminin mati + â).

Le scholiaste a tort de ne pas répéter ici le « *vā* » du sūtra 19 qui est encore en vigueur, au lieu de « *sareti* », il aurait dû écrire « *vāti* ». La Rūpasiddhi (fol. 20^a) relève en effet le « *vā* »; mais elle en abuse, pour lui prêter en même temps la fonction d'éliminer de cette règle la lettre *u, û* comprise aussi bien que *î, î* dans le terme « *pa* ». Si l'interprétation est arbitraire, elle a du moins ceci de fondé, qu'en fait cette règle paraît ne s'appliquer qu'aux féminins en *î*, mais, pour sauvegarder l'exactitude de l'auteur, elle a recours à une interprétation tout artificielle; et elle ne saurait en tous cas justifier de n'avoir prévu par aucune règle l'insertion de *y* dans les féminins en *u* (*dhenuyā*).

गाव से ॥ २२ ॥

Go iccetassa akārassa āvādeso hoti se vibhattimbi. Gāvassa

[Go fait] *gāva* devant [la désinence] *sa* [du génitif singulier]. Ex. Gāvassa : de la vache

¹ Cd pasañña ca.

² S^b omet cette ligne

योसु च ॥ २३ ॥

Go iccetassa okârassa âvâdeso hoti yo iccelesu paresu¹.
Gâvo gacchanti; gâvo passanti, gâvî gacchanti; gâvî passanti.

Casaddaggahaṇaṁ kimatthaṁ? Nâsmâsimiṁsu vacanesu
âvâdeso hoti. Gâvena, gâvâ; gâve; gâvesu.

Et aussi devant les désinences du nominatif et de l'accusatif pluriel. Ex. Gâvo gacchanti : les vaches marchent; gâvo passanti : ils voient les vaches.

अवम्हि च ॥ २४ ॥

Go iccetassa okârassa¹ âva avâdesâ honti amhi vibhattimhi.
Gâvaṁ; gavaṁ.

Casaddaggahaṇena sâdisesesu pubbuttaravacanesu ca avâ-
deso² hoti. Gavassa, gavo, gavena; gavâ; gave; gavesu.

[Go change son *o* en *âva* et] aussi [en] *ava* de-
vant [la désinence] *am* [de l'accusatif singulier].
Ex. Gavaṁ ou gâvaṁ la vache.

आवस्सु वा ॥ २५ ॥

Âva iccetassa gavâdesassa antasarassa ukârâdeso hoti vâ
amhi vibhattimhi Gâvuṁ; gâvaṁ

Âvasseti kimatthaṁ? Gavaṁ.

Ambhi kimatthaṁ³ Gâvo ~~vibh~~anti

Âva [remplaçant l'*o* final de *go*] peut [à l'accu-

¹ Cd parassa âva âvâdeso honti resu, les mots, de "l'asse a honti, entre parenthèses, de seconde main.

² Cd avâdeso

satif singulier] prendre *u* [au lieu de son *a* final].
Ex. Gâvuṃ ou gâvaṃ · vâccam.

ततो नं अ पतिम्हालुत्ते च समासे ॥ २६ ॥

Tato gosaddato naṃvacanassa aṃ ādeso hoti go iccetaṣṣa okāraṣṣa avādeso ¹ hoti patimhi pare alutte ca samāse. Gavampatiṣṣa therassa.

Alutte ti kimatthaṃ ? Gopati.

Casaddaggahaṇena samāsepi naṃvacanassa aṃ ādeso hoti go iccetaṣṣa okāraṣṣa avādeso ca hoti. Gavaṃ.

Après ce mot *go* [changé en *gava*, la désinence] *naṃ* [du génitif pluriel se change en] *aṃ*, en composition, devant *pati*, à moins qu'on n'élimine toute désinence. Ex. Gavampatiṣṣa therassa : du sthavira Gavampati (maître des vaches); mais aussi gopati : le maître des vaches.

आ से च ॥ २७ ॥

Go iccetaṣṣa okāraṣṣa avādeso ca hoti samāse sare pare. Gavassakaṃ, gavelakaṃ, gavājinaṃ

Casaddaggahaṇena uvaṇṇa iccevamantānaṃ liṅgānaṃ uva-
vaurādesā honti smiṃ yo iccetesu paresu kvaci. Bhuvi; pa-
savo; guravo; caturo.

Sareti kimatthaṃ ? Godhano; govindo

Et o [de *go*] devant une voyelle [en composition se change en *ava*]. Ex. Gavassakaṃ (= *go* + *assa* °) : vaches et chevaux.

¹ C d avādeso

तद्विपरीतुपपदे व्यञ्जने च ॥ २८ ॥

Tassa avasaddassa yadâ upapade tiṭṭhamânassa tassa okâ-rassa viparîto¹ hoti byañjane pare. Uggate suriye; uggacchati; uggahetvâ.

Casaddaggaḥaṇena avadhâraṇatthaṃ. Avasâne; avakirane; avakiratiṃ.

Et, comme mot secondaire [en composition], devant une consonne [o, représentant de *ava*,] se modifie [en *u*]. Ex. Uggacchati : il comprend.

¹ **La** Rûpasiddhi, qui place avec assez de raison ce sùtra après I, 5, 9, en donne du reste la même explication, mais un peu plus complète, que notre scholiaste (fol. 9^a), spécifiant que : « okâraviparîtoti (cod. °rito°) ukarassetaṃ adhi-vacanaṃ, c'est-à-dire . modification de o est une manière de dire : u, » puis notant la nécessité, après ce changement, de redoubler la consonne initiale du second terme de la composition. Quant aux exemples donnés par l'un et l'autre commentaire, il est permis de douter s'ils sont heureusement choisis, et il n'y a guère d'apparence que « Uggate suriye », par exemple, puisse être autre chose que « Udgate (et non avagate) sûrye »

गोण नम्हि वा ॥ २९ ॥

Sabbassa gosaddassa goṇâdeso hoti vâ namhi vibhattimhi Goṇānaṃ sattannaṃ.

Vâti kimatthaṃ? Gonaṃ ce taramânānaṃ² ujuṃ gacchati puṅgavo, sabhâ gâvi ujuṃ yanti nette ujuṃ gate gonaṃ³

¹ Cd et S^b viparito.

² Cd gouañce°. S^b gonaṃ Yoggavi

³ Cd gate sati go. Yâga°, et go paraît efface.

Yogavibhāgena aññāthāpi goṇadeso hoti. Goṇabhūtānaṃ.

[Go peut] à volonté [se changer en] *goṇa* devant [la désinence] *naṃ* [du génitif pluriel]. Ex. Goṇānaṃ sattannaṃ : de sept vaches.

सुहिनासु ^१ च ॥ ३० ॥

Suhinā ^१ iccetesu ca sabbassa gosaddassa goṇadeso ^३ hoti vā. Goṇesu ; goṇchi ^४ ; goṇena.

Vāti kimatthaṃ ? Gosu ; gohi ; gobhi ; gavena

Casaddaggaṇena syādisesesu pubbuttaravacanesūpi ^५ goṇagugavayādesā honti Goṇo ; goṇā ; goṇaṃ, goṇo, goṇassa, goṇamhā ; goṇasmā ; gunnaṃ ^६ ; gavayehi.

Et aussi devant [les désinences] *su* [du locatif pluriel], *hi* [de l'instrumental pluriel], et *nā* [de l'instrumental singulier]. Ex. Goṇesu : parmi les vaches ; goṇena : au moyen d'une vache.

अम्भो निगृहीतं झलपेहि ॥ ३१ ॥

Añvacanassa ca makārassa ca jhalapa icceteḥi niggahitaṃ hoti. Aggihī ; danḍihī ; isihī, mahesihī ; galapatiṃ, bhikkhuṃ, sayambhuṃ, abhibhuṃ ; itthihī, rattiṃ ; vadhuṃ ; pulliṅgaṃ ^७, pumbhāvo ; puṃkokilo.

^१ Cd suhināsu ca.

^२ Cd suhinā°.

^३ Cd S^b gonādeso°.

^४ S^b ajoute . goṇchi.

^५ Cd et S^b vacanesu pi.

^६ Cd gānnaṃ

^७ S^b puṃhiṅgaṃ

Amamoti kimatthañ ? Agginā; rattiyā; blikkhunā; itthiyā; vadhuṃyā.

Jhalapehiti kimatthañ ? Sukhañ; dukkhañ.

Punarārambhaggahaṇaṃ vibhāsānivattanatthañ¹. Aggim, vadhuṃ; paṭuṃ; bandhuṃ; buddhiṃ.

[La désinence] *añ* [de l'accusatif singulier] et un *m* [final se changent en] *niggahîta* après *i*, *î*, *u*, *û* de noms de genre quelconque. Ex. Aggim : le feu; daṇḍim : celui qui porte un bâton; vadhuṃ : la femme; pulliṅgañ : le genre masculin.

सल्लोपो अमादेसप्यच्चादिभिः सल्लोपे तु पकति ॥ ३२ ॥

Saralopo hoti amādesappaccayādimhi saralope tu pakati hoti. Purisañ; purise, pāpañ; pāpe, pāpiyo; pāpittḥo.

Amādesappaccayādimhīti kimatthañ ? Appamādo; anata-padañ.

Saralopeti kimatthañ ? Purisassa; daṇḍinañ

Tusaddaggahaṇaṃ avadhāraṇatthañ. Bhikkhunī; gahapa-tānī. — Pakatiggahaṇasāmatthena puna sandhibhāvo ca hoti Seyyo, settḥo; jeyyo; jetḥo.

La voyelle [finale] s'élide devant [la désinence] *añ* [de l'accusatif singulier], les formes substituées [par une règle à la forme ordinaire ou typique], les suffixes, etc.; mais, l'élision opérée, [ces désinences, suffixes, etc. conservent la] forme primitive [sous laquelle ils sont prescrits]. Ex. Purisa + añ puris'añ l'homme; pāpa + (la dési

¹ Cd° nivattha°.

² Cd° lopo made°

nence substituée) e : pâp'e ; dans le méchant. Au contraire, *purisa* + la désinence *sa* du génitif singulier donne, non *purisasa*, mais *purisa-s-sa*, avec un *s* additionnel spécialement prescrit.

अघो रस्सं एकवचनयोस्वपि च ॥ ३३ ॥

Agho rassaṃ āpajjate ekavacana'yo iccetesu ca. Itthiṃ; itthiyo¹; itthiyā; vadhū, vadhūyo; vadhuyā; daḍḍinaṃ; Jaḍḍinā; sayambhū, sayambhūyo; sayambhūnā.

Aghoti kimatthaṃ? Kaññaṃ²; kaññāyo; kaññāya.

Ekavacanayosviti kimatthaṃ? Itthiḥi; sayambhūhi.

Casaddaggaḥaṇaṃ avadhāraṇatthaṃ. Nadiṃ; nadiyo; nadiyā³. — Apiggahaṇena na rassaṃ āpajjate⁴ Itthi; bhikkhū⁵

Les voyelles [longues, finales de thèmes nominaux,] autres que l'*ā* des féminins, deviennent brèves aux cas du singulier et au nominatif et à l'accusatif pluriel. Ex. Itthiṃ : la femme; itthiyo : les femmes (de itthi); daḍḍinaṃ : l'homme qui porte un bâton; daḍḍino : les hommes, etc. . . (de daḍḍi).

¹ Cd omet itthiyo.

² Bien que l'*ā* de la désinence de kaññaṃ ne soit pas plus long que l'*i* de itthiṃ, cet exemple ne doit pas être éliminé, si le scholiaste pour justifier dans toute son étendue l'exclusion absolue contenue dans *agho* du sūtra, fait application à l'accusatif des féminins en *ā*, non de cette règle, mais de la précédente.

³ S^o omet : nadiṃ. Faudrait-il lire simplement : *itthiṃ Naggi, naggi. — ² (Cf II, 1, 47, sch).

⁴ Il manque évidemment quelque chose dans cette dernière phrase, il faut ajouter avant *na rassaṃ* : « si » ou « simhi » qui rétablit dans les mots ce qui visiblement était dans la pensée du scholiaste

⁵ Cd Itthi; bhikkhū.

न सिम्भिं अनपुंसकानि ॥ ३४ ॥

Sismiṃ anapuṃsakāni liṅgāni na rassaṃ āpajjate. Itthi; daṇḍi; sayambhū; vadhū, bhikkhuni¹.

Sisminti kimatthaṃ? Bhoti itthi; bho sayambhu; bhoti vadhu; bhoti daṇḍini.

Anapuṃsakānīti kimatthaṃ? Sukhakāri dānaṃ; sukhakāri silaṃ²; sīghagāyi cittaṃ.

१. ३४४

Excepté au nominatif singulier des masculins et des féminins. Ex. Bhikkhuni : la religieuse; daṇḍi : l'homme qui porte un bâton.

उभादितो नं इमं ॥ ३५ ॥

Ubha iccevaṃādito naṃvacanassa innaṃ hoti. Ubhinnaṃ, duvinnaṃ.

Ubhādito ti kimatthaṃ? Ubhayesaṃ.

[Les mots] *ubha*, etc. prennent [au génitif pluriel] *innaṃ* au lieu de [la désinence] *naṃ*. Ex. Ubhinnaṃ : amborum.

इमां इमां तीहि^१ सइव्याहि ॥ ३६ ॥

Naṃvacanassa iṇṇaṃ iṇṇannaṃ icceṭe ādesā honti tibi⁴ saṅkhyāhi. Tiṇṇaṃ; tiṇṇannaṃ.

Tihīti kimatthaṃ? Dvinnaṃ.

¹ Cd °tthi, °bhu, °dhu, °ni.

² Cd deux fois. sukhakāri. S^b °kari, la seconde fois.

³ Cd iṇṇamunnautthi. S^b °tthi

⁴ Cd tthi.

Le nom de nombre *ti* prend [au génitif pluriel] *ṇṇaṇṇāṇṇam*, *ṇṇannaṇṇam* [au lieu de la désinence *naṇṇam*].

योसु कतनिकारलोपेसु दीघं ॥ ३७ ॥

Sabbe sarā yosu katanikāralopesu dīghaṇṇāṇṇam āpajjante Aggī, bhikkhū; rattī; yāgū; aṭṭhī; aṭṭhīni; āyū; āyūni¹; sabbāni; yāni; tāni; kāni; etāni; amūni; imāni.

Yosviti kimatthaṇṇam ? Aggī; bhikkhū; rattī; sabbo; yo; so; ko; amuko.

Katanikāralopesviti kimatthaṇṇam ? Itthiyo; vadhuyo; sayambhuvo.

Punarārambhaggaṇṇaṇṇam kimatthaṇṇam ? Nīccadīpanatthaṇṇam. Aggī; bhikkhū; rattī²; yāni; tāni; kāmāni.

Les voyelles [inales des thèmes nominaux] deviennent longues au nominatif et à l'accusatif pluriel [tant masculin que neutre, et au neutre même] quand la désinence *ni* est supprimée. Ex. Aggī : les feux; aṭṭhīni ou aṭṭhī les os.

सुनंत्सि च ॥ ३८ ॥

Sunaṇṇhi iccetesu ca sabbe sarā dīghaṇṇāṇṇam āpajjante Aggīsu, aggīnaṇṇam; aggīhi; bhikkhūsu; bhikkhūnaṇṇam; bhikkhūhi³; purisāsu; purisānaṇṇam; purisāhi.

Etesviti kimatthaṇṇam ? Aggīnā, pāṇinā⁴.

Casaddaggaṇṇaṇṇam avadhāraṇṇatthaṇṇam. Sukhettesu brahmacārisu dhammaṇṇam akkhāsi bhagavā, bhikkhūnaṇṇam datvā saketi pañchi⁵.

¹ Ici encore, dans la plupart des exemples Cd et S^b écrivent la voyelle brève.

² Cd et S^b aggī; bhikkhū; rattī

³ Cd ajoute ici : rattīsu, rattīnaṇṇam rattīhi

⁴ Cd et S^b pāṇinā.

⁵ Cd pañchi.

[Il en est] de même devant [les désinences] *su, nañ, hi* [du locatif, génitif et instrumental pluriel].
Ex. Aggîsu : dans les feux; bhikkhûnañ : des religieux.

पञ्चादीनं अत्तं^१ ॥ ३९ ॥

Pañcādīnañ saṅkhyānañ anto attañ āpajjate sunañhi iccetesu. Pañcasu; pañcannañ; pañcahi; chasu, channañ; chahi; satlasu; sattahi; sattannañ, aṭṭhannañ; aṭṭhasu, aṭṭhahi, navasu, navannañ; navahi; dasasu; dasannañ; dasahi.

Pañcādīnañ iti kimatthañ ? Dvisu; dvīnañ; dvīhi.

Attāñ iti bhāvaniddeso : ubhayasāgamattatthañ, anto ukāro attañ āpajjatte^२. Catassannañ itthīnañ, tissannañ vedanānañ.

[Devant les désinences du locatif, génitif et instrumental pluriel, les noms de nombre] *pañca*, etc. ont *a*. Ex. Pañcasu : dans cinq . . . ; channañ . de six . . . ; dasahi : par dix . . .

पतिस्सिनिम्हि ॥ ४० ॥

Patissanto attañ āpajjate iminhi paccaye pare. Gahapatāni iminhi kimatthañ ? Gahapati.

[De même] *pati* [change son *i* final en *a*] devant [le suffixe] *inī*. Ex. Gahapatānī^३ maîtresse de maison.

^१ Cd attāñ.

^२ S^b omet "anto" jate

^३ Cd "patānu.

तुस्सन्तो योसु च ॥ ४१ ॥

Ntuppaccayassanto attañ āpajjate sunañhiyo iccetesu. Guṇavantesu; guṇavantānañ; guṇavantehi; guṇavantā; guṇavante.

Ntusseti kimatthañ? Isinañ.

Etesviti kimatthañ? Guṇavā.

Casaddaggaheṇa aññesu ca vacanesu attañ¹ hoti. Guṇavantasmiñ, guṇavantena. — Antaggaggaheṇa² attañca hoti vonañ ikāro ca. Guṇavanti.

La finale du suffixe *ntu* [se change de même en *a* devant les désinences du locatif, génitif et instrumental pluriel, et] aussi devant les désinences du nominatif et de l'accusatif pluriel. Ex. Guṇavantesu; chez les gens vertueux; guṇavantānañ; guṇavantā, guṇavante.

सबुस्स वा अस्सेसु ॥ ४२ ॥

Sabba-seva ntuppaccayassa attañ hoti vā aññesa iccetesu. Satimañ bhikkhuñ satimantañ bhikkhuñ vā; bandhumañ rajanañ bandhumantañ rājānañ vā; satimassa bhikkhuno satimato bhikkhuno vā; bandhumassa rañño bandhumato rañño vā³.

Etesviti kimatthañ? Satimā bhikkhu, bandhumā rāja.

[Le suffixe *ntu*] tout entier [peut] à volonté [se changer en *a*] devant [les désinences] *añ* et *sa* [de l'accusatif et du génitif singulier]. Ex. Satimañ ou

¹ Cd attañca hoti. S^b omet les deux *ca* après aññesu et après attañ.

² Cd ajoute ici ntuppaccayassanto.

³ Cd ajoute sukhañ dñti.

satimantañ bhikkhuñ : un bhikshu qui n'est point oublié.

सिन्धु वा ॥ ४३ ॥

Ntuppaccayassantassa¹ attañ hoti vā simhi vibhattimhi².
Himavanto pabbato³.

Vāti kimatthañ ? Himavā pabbato.

[La voyelle finale du suffixe *ntu* peut se changer] à volonté [en *a*] au nominatif singulier. Ex. Himavanto pabbato : le mont Himavat (Himâlaya).

अगिस्सिनि ॥ ४४ ॥

Aggissanto ini hoti vā simhi vibhattimhi. Purato aggini, pacchimato aggini; dakkhiṇato aggini; vāmato aggini⁴.

Vāti kimatthañ ? Aggi.

[La voyelle finale] de *aggi* [peut à volonté se changer en] *ini* [au nominatif singulier]. Ex. Purato aggini : le feu à l'orient.

योस्वक्तरस्सो को ॥ ४५ ॥

Yosū akatarasso jho attañ āpajjate. Aggayo, munayo, isayo⁵.

Yosviti kimatthañ ? Aggissu.

¹ Cd S^b onto a^o

² Cd vibhattimhi

³ Cd ajoute . himo yassa atthi tasmā vā vijjati himavanto une glose introduite par erreur dans le texte

⁴ S^b pour tout exemple donne une seule fois aggini Cd dakkhina^o
Cd ajoute gavayo.

Akatarassoti kimatthañ ? Daṇḍino.

Jhoṭi kimatthañ ? Rattiyo.

Devant [les désinences] *yo* [du nominatif et de l'accusatif pluriel], les noms masculins en *i*, *ī* [le changent en *a*], excepté les noms en *i*, qui [dans ce cas] remplacent la longue par la brève. Ex. Aggayo : les feux (de : aggi); mais daṇḍino : les porteurs de bâtons (de : daṇḍi).

वेवोसु¹ लो च ॥ ४६ ॥

Vevo iccetesu akatarasso lo attañ āpajjate Bhikkhave, bhikkhavo; hetavo; hetavo.

Akatarassoti kimatthañ ? Sayambhuvo²; vessabbhuvo, parābhibhuvo³.

Vevosviti kimatthañ ? Hetunā; ketunā; setunā.

Casaddaggahaṇañ attañ anukaḍḍhanatthañ⁴.

De même les noms masculins en *u*, *ū* [le changent en *a*] devant [les désinences] *ve*, *vo* [excepté les noms qui ayant un *ū* final le changent en *u*]. Ex. Bhikkhavo : les religieux; hetavo : les motifs; mais : parābhibhuvo : les maîtres (de : parābhibhū).

¹ Cd *vevesu*.

² Avant *sayambhuvo* Cd a Daṇḍino, qui n'a rien à voir dans cette règle.

³ Cd *parabhuvo*.

⁴ S^b omet cette ligne.

मातुलादीनं आनत्तं इकोरे ॥ ४७ ॥

Mâtula iccevamâdinañ anto ânattañ âpajjate ïkarappaccaye pare. Mâtulâni; ayyakâni; varuṇâni¹.

Îkâreti kimatthañ ? Bhikkhuni, jâlini; gahapatâni².

Ânattaggahaṇena nadî iccetassa dîsaddassa jjo jjà jjà âdesâ³ honti saha vibhattiyâ⁴ jonâsa iccetesu. Tañ yathâ : najjo sandanti, najjà katañ taraṅgañ; najjà nerañjarâya tire.

[Les noms] *mâtula*, etc. prennent *an* [au lieu de leur voyelle finale] devant le suffixe *i*. Ex. Mâtulâni : la femme d'un oncle maternel.

स्माह्मिन्मं म्हाभिम्हि वा ॥ ४८ ॥

Sabbato smâhismiñ m̐hâbhimhi iccete âdesâ honti vâ yathâsañkhyâñ. Purisambâ, purisasmâ; purisebhi, purisehi; purisamhi, purisasmîñ.

Smâhismiṇṇaṇ itî kimatthañ ? Vaṇṇavandâñ agandha-kâñ, mahantâñ chattañ.

On peut à volonté remplacer par [les désinences] *m̐hâ*, *bhi*, *mhi* [les désinences] *smâ*, *hi*, *smîñ* [de l'ablatif singulier, de l'instrumental pluriel et du locatif singulier]. Ex. Purisambâ ou purisasmâ de l'homme; purisebhi ou purisehi.

¹ Cd matulâthâdīnam ânattam ïkaro - S^b ikâre

² Cd écrit ces trois exemples avec ï final

³ Cd jo jà jà â° S^b jo ja jâdesâ

⁴ Cd vibhaktiyâ

न तिमेहि कतांकारेहि^१ ॥ ४६ ॥

Ta ima iccete^{hi} katākāre^{hi} smāsminna^{hi} mha^{hi} iccete ādesa^{hi} na honti. Asmā; asmi^{hi}; asmā; asmi^{hi}.

Katākāre^{hi}² kimattha^{hi} ? Tamhā; tamhi; imamhā, imamhi.

Excepté après les pronoms *ta*, *ima*, quand ils sont réduits à la forme *a*. Ex. Asmā : de celui-ci; mais : tasmā ou tamhā.

सुहीस्वकारे^१ ए ॥ ५० ॥

Su^{hi} iccetesu akāro etta^{hi} āpajjate Sabbesu; yesu; tesu, kesu, purisesu, imesu; kusalesu; tumhesu; amhesu, sabbe^{hi}; ye^{hi}; te^{hi}; ke^{hi}; purise^{hi}; ime^{hi}; kusale^{hi}, tumhe^{hi}, amhe^{hi}.

Devant [les désinences] *su*, *hi* [du locatif et de l'instrumental pluriel, les thèmes en] *a* [changent cette voyelle en] *e*. Ex. Sabbesu : dans tous; sabbe^{hi} : par tous.

सब्वनामानं नम्हि च ॥ ५१ ॥

Sabbesa^{hi} sabbanamāna^{hi} akāro etta^{hi} āpajjate namhi vⁱ bhattin^{hi}. Sabbesa^{hi}, sabbesāna^{hi}, yesa^{hi}, yesāna^{hi}, tesa^{hi}, tesāna^{hi}; kesa^{hi}, kesāna^{hi}; imesa^{hi}, imesāna^{hi}, itaresa^{hi}, itaresāna^{hi}, katamesa^{hi}, katamesāna^{hi}.

¹, ² Cgl. kataro.

³ S^b subhāvāka.

⁴ C d. etattha^{hi}.

Sabbanāmānañi iti kimatthañ ? Buddhānañ; bhagavan-
tānañ.

Akāroti kimatthañ ? Amūsañ, amūsānañ¹.

Casaddaggaṇaṇaṇi eggaggaṇaṇi anukaḍḍhanatthañ².

Les pronoms [subissent ce changement] aussi, au génitif pluriel. Ex. Sabbesañ ou sabbesaṇaṇi : de tous; yesañ ou yesaṇaṇi : de qui.

अतो नेन ॥ ५२ ॥

Tasmā akārato nāvacanassa enādeso hoti. Yena; tena, kena, anena; purisena; rūpena.

Atoti kimatthañ ? Muninā; amunā; bhikkhunā.

Nāti kimatthañ ? Tasmā.

Après [les thèmes en] a, [à la désinence] ná [de l'instrumental singulier on substitue la forme] *ena*. Ex. Purisena : par l'homme.

सो ॥ ५३ ॥

Tasmā akārato sīvacanassa okārādeso hoti. Sabbo, yo, so, ko, puriso.

Siti kimatthañ ? Purisaṇaṇi.

Atoti kimatthañ ? Sayambhū¹.

[Après les thèmes en a, à la désinence] si [du nominatif singulier on substitue la forme] o. Ex. Puriso : l'homme.

¹ Cd et S^b amusañ, amusanam

² Cette ligne manque dans S¹

Cd sayambhu

सो वा ॥ ५४ ॥

Tasmā akārato nāvacanassa so ādeso hoti vā. Atthaso; byañjanaso; suttaso; padaso; yasaso; upāyaso; sabbaso; thānaso, thāmaso.

Vāti kimatthañ? Pādena vā pādaraheṇa vā atirekapādena vā attheṇa¹.

[Après les thèmes en *a*, à la désinence *nā* de l'instrumental singulier on peut] à volonté [substituer la forme] *so*. Ex. Atthaso : par le sens.

दीचोरेहि ॥ ५५ ॥

Digha ora icceteḥi smāvacanassa so ādeso hoti vā². Dighaso, dighamhā; oraso, oramhā.

Dighoreḥiṭi kimatthañ? Amunā; saramhā; vacanamhā.

, Après *digha*, *ora* [on peut à volonté, à la désinence *smā* de l'ablatif singulier substituer la forme *so*]. Ex. Dighaso ou dighamhā : de loin.

Ce sūtra, si le scholiaste en exprime bien le sens, est singulièrement placé ici, où rien dans les règles précédentes n'autorise régulièrement à sous entendre le « smāvacanassa » du commentaire. C'est « nāvacanassa », comme dans le précédent sūtra, qu'on s'attendrait naturellement à suppléer néanmoins, comme dans cette hypothèse le sūtra 55 ne serait qu'une application tout à fait régulière de la règle générale précédente, et se trouverait d'une inutilité injustifiable, il est vraisemblable que le scholiaste est bien entré

¹ Cd pā laraheṇa vā theyyattheṇa

² Cd n'a pas « vā ».

dans l'intention de l'auteur. La Rûpasiddhi (fol. 36^a), il est vrai, renvoie expressément pour le *smâ* au sùtra 48; c'est là un artifice fort peu régulier, mais fréquemment nécessaire

सबुयोनीनं आ ए ॥ ५६ ॥

Tasmâ akarato sabbesaṁ yoninaṁ à e âdesâ honti vâ ya-thāsaṅkhaṁ. Purisâ; purise; rûpâ; rûpe.

Vâti kimatthaṁ? Aggāyo, munayo; isayo.

Yoninanti kimatthaṁ? Purisassa; rûpassa.

Akârato ti kimatthaṁ? Daṇḍino; aṭṭhini, aggi jalanti, munî caranti¹.

[Les thèmes en *a*, masculins ou neutres, peuvent à volonté prendre] *â*, *e* pour toute désinence au nominatif et à l'accusatif pluriel. Ex. **Purisâ**, purise. les hommes; rûpâ, rûpe : les formes.

Ici « *vâ* » ne peut porter que sur la substitution des formes *â*, *e* à la désinence *ni*, et peut-être aussi sur la forme *e* pour l'accusatif des masculins. Car pour la forme du nominatif pluriel masculin en *â*, elle n'est point facultative, elle est la forme régulière et unique. Quant à l'accusatif, on pourrait, à la rigueur, penser que l'auteur songe à une seconde forme en *â* (Cf. Storck, *Casuum in L. Pâlicâ*, etc. p. 9), que, du reste, il n'autorise nulle part expressément. D'un autre côté, la répétition de « *vâ* » dans le sùtra suivant donnerait à penser que l'auteur ne l'a pas voulu sous-entendre dans cette règle-ci, mais il n'a pu pourtant entendre proscrire des formes comme « *rûpâni* », beaucoup plus habituelles que les formes en *â*, *e*, et que le S. II, en contradiction avec la présente règle, autorise même *exclusivement*.

¹ C'd aggi munî S^b aggi titthati, munî carati

स्मास्मिन् वा ॥ ५७ ॥

Tasmā akārato sabbesaṃ smā smiṃ iccetesāṃ ā e ādesā honti vā yathāsaṅkhyāṇi. Purisā; purisasmā; purise; purisasmiṃ

Atoti kimatthaṃ ? Daṇḍinā; daṇḍismiṃ; bhikkhunā; bhikkhusmiṃ.

Vāti kimatthaṃ ? Purisambā; purisamhi¹.

[Les thèmes en *a* peuvent] à volonté [prendre *ā*, *e*] au lieu [des désinences] *smā*, *smiṃ* [de l'ablatif et du locatif singulier]. Ex. Purisā ou purisasmā . de l'homme; purise ou purisasmiṃ : dans l'homme.

आय चतुर्थेकवचनस्स तु ॥ ५८ ॥

Tasmā akārato catutthekavacanassa āyādeso hoti vā Atthāya hitāya sukhāya² devamanussānaṃ buddho loka³ uppañjati

Atoti kimatthaṃ ? Issa.

Catutthiti kimatthaṃ ? Purissassa sukhāṃ.

Ekavacanasseti kimatthaṃ ? Purisānaṃ dadāti.

Vāti kimatthaṃ ? Dātā hoti samaṇassa vā brāhmaṇassa vā

Tusaddaggaḥapena atthaṃ ca hoti Attatthaṃ; hitatthaṃ, sukhatthaṃ.

[Et dans ces thèmes en *a*] le quatrième cas (datif) du singulier [peut à volonté prendre la désinence]

¹ Cd purisasmiṃ. S^b ajoute : Punavāggahaṇena smāsmiṃnam aṇi ādesā honti. Saṃsāraṃ tāreti; assaṃ tittati; vessantaro rājā, et passe la ligne vāti°.

² Cd omet sukhāya

³ Cd loka u°.

āya. **Ex.** Atthāya hitāya sukhāya devamanussānañ
buddho loka uppajjati : c'est dans l'intérêt, pour
l'avantage et le bonheur des dieux et des hommes,
qu'un Buddha naît dans le monde.

तयो नेव च सब्बनामेहि ॥ ५८ ॥

Tehi sabbanāmehi akārantehi smā smiñ sa icceśaṇi eka
vacanānañ¹ tayo ā e āya ādesā neva honti. Sabbasmā; sab-
basmiñ; sabbassa; yasmā; yasmiñ; yassa; tasmā, tasmīñ,
tassa; kasmā, kasmīñ; kassa; imasmā; imasmiñ; imassa.

Sabbanāmehi kimatthañ ? Pāpā; pāpe, pāpāya.

Caśaddaggaṇaṇaṇi atoggahaṇaṇi anukaḍḍhanatthañ².

Et au contraire les pronoms [en a] n'admettent
pas ces trois [désinences ā, e, āya]. **Ex.** On dit seu-
lement de sabba, tout · sabbasmā sabbasmiñ, sab-
bassa.

घटो नादीनं ॥ ६० ॥

Tasmā ghato nādinaṇi ekavacanānaṇi vibhatṭigaṇaṇaṇi āyā-
deso hoti. Kaññāya kataṇi kammaṇi, kaññāya nissāṇi vat-
thaṇi, kaññāya pariggaho; kaññāya patitṭhitaṇi silaṇi.

Ghatoti kimatthaṇi ? Rattiyā; vadhuyā.

Nādinaṇi iti kimatthaṇi ? Kaññāṇi, vijjaṇi; viṇaṇi, gaṇ-
gaṇi.

Ekavacanānaṇi iti kimatthaṇi ? Sabbāsu; yāsu; tāsu, kāsu,
imāsu; pabbāsu.

[Les féminins en] ā [prennent āya], au lieu des
désinences nā, etc. [de l'instrumental, etc. (des cas

¹ Cd °sa ekavacana icceśaṇi tayo°

² S° omet cette ligne

obliques) du singulier]. Ex. *Kaṇṇāya kataṃ kam-
maṃ* : cet acte a été fait par une jeune fille; *diyate
kaṇṇāya* : on donne à une jeune fille.

पतो या ॥ ६१ ॥

*Tasmā pato nādinaṃ ekavacanānaṃ vibhattigaṇānaṃ yā-
deso hoti. Rattiyā; itthiyā; vadhuyā; dhenuyā; deviyā.*

Nādinaṃ iti kimatthaṃ ? Rattī; rattim; itthi¹; itthim.

Patoti kimatthaṃ ? Kaṇṇāya; vīṇāya; gaṇḍāya; pabhāya.

Ekavacanānaṃ iti kimatthaṃ ? Rattinaṃ, itthinānaṃ.

[Les féminins] en *ī*, *ū* prennent *yā* [au lieu des désinences *nā*, etc. des cas obliques du singulier].
Ex. *Rattiyā* : par la nuit; *dhenuyā* : par la vache.

Malgré l'absence de toute restriction expresse, cette règle ne doit pas être prise dans un sens absolu, puisque, pour le locatif tout au moins, le sūtra II, 1, 17, indique la forme en *aṃ*.

सखातो गस्से वा ॥ ६२ ॥

*Tasmā sakhiāto gassa akāraākāraikāraikāraekārādesā honti
vā. Bho sakha; bho sakhā; bho sakhi; bho sakhi; bho
sakhe.*

Sakhā peut à volonté faire le vocatif singulier en *a*, *ā*, *i*, *ī* ou *e*. Ex. *Bho sakha* ou *sakhā*, etc. : o ami !.

On hésitera peut-être à voir dans l'*e* du sūtra, outre l'*a* final élide de « gassa », toutes les voyelles qu'y trouve le scho-

¹ Cd *pāto ya*.

² Cd *ratti "itthi"*.

liaste; mais comme, à la rigueur, elles y peuvent entrer, et que, d'ailleurs, toutes les formes ainsi autorisées s'expliquent aisément, nous n'avions pas de raison suffisante de nous éloigner de cette interprétation, que confirme du reste la répétition de *e* dans le sūtra suivant.

घते च ॥ ६३ ॥

Tasmâ ghato gassa ekâro hoti. Bhoti ayye; bhoti kaññe, ~~bhoti~~ gharâdiye.

Et les féminins en *â* font leur vocatif singulier en *e*. Ex. Bhoti ayye : madame ! bhoti kaññe : ô jeune fille !

न अम्मादितो ॥ ६४ ॥

Tato ammiâdito gassa ra ekâratthañ hoti Bhoti ammiâ, bhoti annâ, bhoti ambâ, bhoti tâtâ.

Ammiâdito ti kimatthañ ? Bhoti kaññe

Excepté les mots *ammiâ*, etc. Ex. Bhoti ammiâ ma mère !

Ces vocatifs avec l'*â* long sont directement contraires à l'usage sanscrit constaté par Pāṇini (VII, 3, 107) « Ambārthanadyor hrasvah, » ou, comme s'exprime la grammaire Kātantra : « Hrasvo 'mbārthanāñ. » (Fol. 14.) Cependant les formes données par le scholiaste peuvent être les vraies pour le pâli, c'est ce que semble prouver le choix même fait pour la présente règle d'une forme nouvelle, s'éloignant des modèles sanscrits. Car il n'existe point d'ailleurs dans notre grammaire de règle complétant celle-ci, et enseignant la substitution d'un *â* bref à l'*â* long des mots *ambâ*, etc dont le changement en *e*, au moins, est ici nettement exclu. Tou-

tefois on trouve la brève, p. ex. dans *amma* (*Dhammap* p. 113, l. 14).

अकतरस्सा लतो यवालपनस्स वे वो ॥ ६५ ॥

Tasmā akatarassā lato yvālanassa ve vo ādesā honti
Bhikkhave; bhikkhavo; hetave; hetavo

Akatarassāti kimatthañ ? Sayambhuvo.

Latoti kimatthañ ? Nāgiyo, aggayo; dhenuyo, yāguyo.

Ālanasseti ² kimatthañ ? Te hetavo; te bhikkhavo.

Les noms masculins en *u*, *ū* font le vocatif pluriel en *ve*, *vo*, excepté ceux en *ū*, qui rendent cette voyelle brève. Ex. Bhikkhave ou bhikkhavo. ô bhikshus! mais. Sayambhuvo ô êtres existants par vous-mêmes

कलतो मस्स नो वा ॥ ६६ ॥

Tasmā jhalato sassa no hoti vā Aggino, aggiṣṣa, sakhino sakhissa, daḍḍino, daḍḍissa, bhikkhuno, bhikkhussa, sayambhuvo; sayambhussa

Sasseti kimatthañ ? Isinā, bhikkhunā

Jhalatoti kimatthañ ? Purisassa.

Les noms masculins en *i*, *ī*, *u*, *ū* peuvent à volonté prendre *no* au lieu de la désinence *sa* [du génitif singulier]. Ex. Aggino ou aggiṣṣa du feu; sayambhuvo ou sayambhussa de l'être existant par lui-même.

वपतो च योनं लोपो ॥ ६७ ॥

Tehi ghapajhala icceteḥi yonañ lopo hoti vā. Kaññā, kaññāyo, ratti, rattiyo, itthi; itthiyo, vadhū, vadhuvo, yāgū

¹ C. yūva

² Cd ālanasseti. S^b ālanassa vevoti

yāguyo; aggī; aggayo; bhikkhū; bhikkhavo; sayambhū, sayambhuvo; aṭṭhī; aṭṭhini; āyū; āyūni¹.

Les féminins en *ā*, aussi [bien que les noms masculins et féminins en *i*, *ī*, *u*, *ū*], peuvent à volonté supprimer toute désinence des nominatif et accusatif du pluriel. Ex. Kañṇā ou kañṇāyo : les jeunes filles; ratti ou rattiyo : les nuits; bhikkhū ou bhikkhavo : les religieux.

Cette règle se complète par II, 1, 37.

लतो वोकारो च ॥ ६८ ॥

Tasmā lato yonañ vōkāro hoti vā. Bhikkhavo, bhikkhū, sayambhuvo; sayambhū².

Kāraggahaṇaṃ kimatthaṃ ? Yonañ no ca hoti. Jantuno.

Casaddaggaṇaṃ avadhāraṇatthaṃ. Amū purisa tūṭṭhanti; amū purise passatha

Les masculins en *u*, *ū* [peuvent] aussi [à volonté] faire leur nominatif et leur accusatif pluriel en *vo*. Ex. Bhikkhavo ou bhikkhū : les bhikshus.

ITI NĀMAKAPPE PAṬHAMO KANḌO.

अम्हस्स ममं सविभत्तिस्स से ॥ १ ॥

Sabbassa anihassaddassa savibhattissa mamañ ādeso hoti se vibhattimhi. Mamañ diyate; purisena mamañ pariggaho¹

¹ Cd omet l'exemple : kañṇā, kañṇāyo, et écrit brève la voyelle finale de chaque exemple syncopé. — S^b omet : ratti; rattiyo, il lit aggiyo, au lieu de : aggayo

² Cd °kkhu °mbhu.

³ S^b ajoute ici : anihasseti kimatthaṃ ? Purissassa diyate. Seti kimatthaṃ ? Ahañ gacchāmi

[Le thème pronominal] *amha*, dans son entier et y compris la désinence, devient *mamañ* au génitif singulier. Ex. *Mamañ diyase* : on me donne.

मयं योम्हि पठमे ॥ २ ॥

Sabbasseva amhasaddassa savibhattissa mayañ âdeso hoti yomhi pathame. *Mayañ gacchâma*, *mayañ dema*.

Ambasseti kimatthañ ? Purisà tiṭṭhanti.

Yomhîti kimatthañ ? Ahañ gacchâmi.

Pathameti kimatthañ ? Ambhâkañ passasi tvañ.

[*Amha*, dans son entier, et y compris la désinence, devient] *mayañ* au premier [des deux cas en] *yo*, [au nominatif pluriel]. Exemple : *Mayañ gacchâma* nous allons.

न्तुस्स न्तो ॥ ३ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa nto âdeso hoti vomhi pathame. *Gunavanto tiṭṭhanti*.

Ntusseti kimatthañ ? Sabbe sattâ gacchanti.

Pathameti kimatthañ ? *Gunavante* passatha.

[Le suffixe] *ntu* [dans son entier, et y compris la désinence,] devient *nto* [au nominatif pluriel]. Ex. *Gunavanto tiṭṭhanti* les gens vertueux se tiennent fermes. . . .

न्तस्स ' से वा ॥ ४ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa ntassâdeso hoti vâ se vibhattimhi. *Silavantassa jhâvino*, *silavato jhâyino*.

¹ Cf. S^b ntussa. Malgré l'accord des deux manuscrits et aussi de

Seti kimatthañ ? Silavā tiṭṭhati.

[Il peut] à volonté [se changer en] *ntassa* au génitif singulier. Ex. Silavantassa jhāyino d'un contemplatif persévérant.

आ सिम्हि ॥ ५ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa ā ādeso hoti simhi vibhattimhi, Guṇavā; paññavā; silavā; satimā, matimā

Ntusseti kimatthañ ? Purisā tiṭṭhanti.

Simhīti kimatthañ ? Silavanto tiṭṭhanti.

[Il se change en] *ā* au nominatif singulier. Ex. Guṇavā : vertueux; satimā : qui se souvient.

अं नपुंसके ॥ ६ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa aṃ hoti simhi vibhattimhi napaṃsake vattamānassa līṅgassā¹. Guṇavaṃ cittaṃ tiṭṭhati; rucimaṃ pupphaṃ rocati

Simhīti kimatthaṃ ? Vamnavantaṃ agandhakaṃ² pupphaṃ passasi.

[En] *aṃ* au neutre. Ex. Guṇavaṃ cittaṃ tiṭṭhati : une âme vertueuse demeure ferme.

la Rûpasiddhi, qui lit de même et dans le sūtra et dans le commentaire, il est évident que c'est « ntassa » qu'il faut lire; la leçon « ntussa » n'est sans doute que le résultat du voisinage de « ntassa nto

¹ S^b *ke gamyamāne. Guna°.

Cd vamnavantaṃ agandha agakam pu°

अवसा च ने ॥ ७ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa aññ a à âdesâ honti
ge pare. Bho guṇavaññ; bho guṇava; bho guṇavâ.

Casaddaggaḥaṇena añṇagahaṇānukaḍḍhanatthaññ¹.

Et au vocatif singulier en *a*, *â* ou *aññ*. Ex.
Bho guṇava, guṇavâ ou guṇayaññ ô homme ver-
tueux !

तोतिता सस्मिन्नासु ॥ ८ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa totitâ âdesâ honti
vâ sasmiññâ iccetesu yathâsañkhaññ. Guṇavato, guṇavan-
tassa, guṇavati, guṇavantasmim, guṇavatâ, guṇavantena;
satimato, satimantassa, satimati, satimantasmim; satimatâ,
satimantena.

Etesviti kimatthaññ ? Guṇavâ; satimâ.

[Il peut se changer à volonté en] *to*, *tî*, *tâ*, aux
génitif, locatif et instrumental du singulier. Ex.
Guṇavato ou guṇavantassa, guṇavati ou guṇavan-
tasmiññ, guṇavatâ ou guṇavantena.

L'absence de « vâ » dans cette règle est surprenante; la ré-
pétition y en est d'autant plus nécessaire, qu'il est plus ir-
régulier de le suppléer en l'empruntant au sūtra 4, après
trois sūtras intermédiaires où il ne continue point de garder
cours. D'ailleurs, s'il était dans la pensée de l'auteur de sous-
entendre dans cette règle un *vâ* précédemment exprimé,
pourquoi le répéter expressément dans le sūtra suivant ? Et
pourtant le sūtra 4 enseigne, par exemple, d'une façon po-
sitive, des formes comme *guṇavantassa*

¹ S^b n'a pas cette ligne

नम्हि तं वा ॥ ८ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa savibhattissa taññi ādeso hoti vā namhi vibhattimhi. Guṇavataññi; guṇavantānaññi; satimataññi; satimantānaññi

Naññibhi kimatthaññi? Guṇavanto tiṭṭhanti, tiṭṭhanti satimanto.

[Il peut] à volonté [se changer en] *taññi* au génitif pluriel. Ex. Guṇavataññi ou guṇavantānaññi : des hommes vertueux.

इमस्सिदं अस्सिमु नपुंसके ॥ १० ॥

Sabbasseva imasaddassa savibhattissa idaññi hoti vā aṇṇisū napuṇṇasake vattamānassa līṅgassa Idaññi cittaññi tiṭṭhati; idaññi cittaññi passasi

Vāti kimatthaññi? Imaññi cittaññi tiṭṭhati¹

Napuṇṇasaketi kimatthaññi? Imaññi purisaññi passasi, ayaññi puriso tiṭṭhati

Ima peut à volonté faire *idam* à l'accusatif et au nominatif singulier du neutre. Ex. Idaññi ou imaññi cittaññi ce tableau

अमुस्साटुं² ॥ ११ ॥

Sabbasseva amasaddassa savibhattissa aduññi hoti aṇṇisū napuṇṇasake vattamānassa līṅgassa. Aduññi pupphaññi passasi, aduññi pupphaññi viroceti.

Napuṇṇasaketi kimatthaññi? Amuññi rājānaññi passasi; amu rājā tiṭṭhati.

¹ Cd °ssasi imaññi cittaññi tiṭṭhatu vā Na²

² Cd °ssātu.

Amu [fait] *adum* [au nominatif et à l'accusatif singulier du neutre]. Ex. *Aduṃ pupphaṃ* : cette fleur.

इत्थिपुमनपुंसकसङ्ख्यं ॥ १२ ॥

Itthipumanapuṃsakasaṅkhyāṃ iccetaṃ adhikāratthaṃ ve . ditabbaṃ.

[Les sūtras qui vont suivre concernent les] noms de nombre et [s'appliquent également aux trois genres], féminin, masculin et neutre.

योसु द्विं द्वे च ॥ १३ ॥

Dvinnaṃ saṅkhyānaṃ itthipumanapuṃsake vattaṃānānaṃ savibhattānaṃ dve hoti yo iccetesu. Dve itthiyo; dve dhammā, dve rūpāni.

Yosviti kimatthaṃ ? Dvisu.

Casaddaggahaṇena dvisaddassa duve¹ dvaya² ubha ubhaya duvi ca honti yo nā aṃ naṃ iccetesu. Duve samaṇā; duve brahmaṇā; duve janā, dvayena; dvayaṃ, ubhinnaṃ, ubhayesaṃ, dvinnaṃ³.

Le nom de nombre *du* fait aussi *dve* [au nominatif et à l'accusatif pluriel des trois genres]. Ex. *Dve itthiyo* : deux femmes; *dve rūpāni* : deux formes.

Le pluriel « *dvinnaṃ* » au lieu du singulier « *dvissa* » ne

¹ Cd *duvo*

² Cd *dvayaṃ*

³ S^b *maṇā, dvayena samaṇena, dvayaṃ samaṇaṃ; ubhinnaṃ samaṇānaṃ. ubhayesaṃ samaṇānaṃ; dvinnaṃ samaṇānaṃ.*

peut guère avoir d'autre but que de marquer qu'il s'agit des trois genres. (Cf. IV, 15.) Quant au *ca*, dans cette règle, qui n'est point en coordination avec une autre règle précédente, il faut, pour lui trouver un sens, admettre qu'il a une signification *facultative*, et qu'il rappelle, par exemple, la forme « duve », comme le veut un des glossateurs

तिचतुम् तिस्रो चतस्रो तयो चत्तारो तीणि ।

चत्तारि ॥ १४ ॥

Tīcatunnañ saṅkhyānañ itthipumanapuñsake vattamānānañ savibhattīnañ tisso catasso tayo cattāro tīni cattāri iccete ādesā honti yathāsaṅkhyāñ yo iccetesu. Tisso vedanā ; catasso disā ; tayo janā, cattāro, purisā, tīni² āsanāni, cattāri ariyasaccāni.

Yosviti kimatthañ ? Tisu, catūsu

[Les noms de nombre] *ti, catu* sont *tisso, catasso* [pour le féminin], *tayo, cattāro* [pour le masculin], *tīni, cattāri* [pour le neutre, au nominatif et à l'accusatif pluriel]. Ex. Tisso vedanā les trois douleurs; cattāro purisā les quatre hommes; cattāri ariyasaccāni les quatre grandes vérités

पञ्चादिनं अकारो ॥ १५ ॥

Pañcādīnañ saṅkhyānañ itthipumanapuñsake² vattamānānañ savibhattissa antasarassa akāro hoti yo iccetesu. Pañca itthi; pañca janā, pañca rūpā, cha, cha, satta, satta, attha attha, nava, nava; dasa, dasa³.

Pañcādīnañ iti kimatthañ ? Dve, tayo, cattāri.

¹ Cd tuu

² Cd itthipama'

³ S^b rūpā, cha rūpā, cha cha rūpā, satta (3 fois), attha (3 fois).

[Les noms de nombre] *pañca*, etc. [font le nominatif et l'accusatif pluriels des trois genres en] *a*.
Ex. *Pañca itthî* : cinq femmes; *pañca janà* : cinq hommes.

राजस्स राज्ञो राजिनो से ॥ १६ ॥

Sabbasseva¹ *rājasaddassa savibhattissa rañño rājino iccece* ādesā honti se vibhattimhi. *Rañño* . *rājino*.

Seti kimatthañ ? *Raññañ*

Rāja fait au génitif singulier *rañño* ou *rājino*.
Ex. *Rañño* ou *rājino* · du roi.

राजं नमिह् वा ॥ १७ ॥

Sabbasseva *rājasaddassa savibhattissa raññañ ādeso hoti* va nāmi vibhattimhi *Raññañ* : *rājūnañ*.

[Il peut] à volonté [faire] *raññañ* au génitif pluriel. **Ex.** *Raññañ* ou *rājūnañ* · des rois.

नामिह् राजा वा ॥ १८ ॥

Sabbasseva *rājasaddassa savibhattissa raññā ādeso hoti* va nāmi vibhattimhi *Tena raññā katañ kammañ*, *rājena*²

Nāmi kimatthañ ? *Rañño santikañ*

[Il peut] à volonté faire *raññā* à l'instrumental singulier. **Ex.** *Tena raññā* (ou *rājena*) *katañ kammañ* · cette action a été faite par le roi.

nava (3 fois), *dasa* (3 fois) – Cd *Pañca*, *pañca*, etc., repétant deux fois chaque nombre

¹ Cd *Sabbassa*

² Cd n'a pas « *rājena* »

स्मिन् रजिनि ॥ १८ ॥

Sabbasseva rājasaddassa savibhattissa raññe rājini iccete ādesā honti smimhi vibhattimhi, Raññe; rājini.

[Il fait] au locatif singulier *raññe* ou *rājini*.
Ex. Raññe ou rājini : dans, chez un roi.

तुम्हाम्हाकं तयि मयि ॥ २० ॥

Sabbesañ tumhaamha'saddānañ savibhattinañ tayi mayi iccete ādesā honti yathāsāṅkhañ smimhi vibhattimhi. Tayi, mayi.

Smimbhīti kimatthañ ? Tvañ bhavasi, ahañ bhavāmi.

Tumha, amha font *tayi, mayi* [au locatif singulier].
Ex. Tayi : en toi.

त्वं अहं सिम्हि च ॥ २१ ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ tvañ ahañ iccete ādesā honti yathāsāṅkhañ simhi vibhattimhi Tvañ, ahañ

Casaddaggaṇena tvañ ca hoti. Tvañ satthā

Et *tvañ, ahañ* au nominatif singulier. Ex. Tvañ : toi.

तव मम से ॥ २२ ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ tava mama iccete ādesā honti yathāsāṅkhañ se vibhattimhi Tava; mama Seti kimatthañ ? Tayi, mayi.

¹ Cd tumbamba, et de meme dans les sutras suivants

Tava de toi.

तुय्त्वं मय्त्वं च ॥ २३ ॥

'Tuyhañ; mayhañ.

Seti kimattham ? Tayà , mayà.

Casaddagahanañ seggahanañ anukaddhanatthañ¹

Et aussi tuyhañ, mayhañ. Ex. Tuyhañ : à toi.

तं मं अम्बि ॥ २४ ॥

નાઈ.

Ambhiti kimatthañ ? Tayâ, mayâ.

Tam · toi.

तवं ममं च न वा ॥ २५ ॥

tumbi. Tavañ, mainañ.

Navâti kimatthañ ? Tañ mañ passasi.

Casaddaggahanañ aṅgahanānukaḍḍhanatthañ².

[à l'accusatif singulier]. Ex. Tavañ toi.

¹ S^b n'a pas cette ligne.

S^b n'a pas cette dernière glose.

नाम्हि तया मया ॥ २६ ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ tayā mayā iccete ādesā honti yathāsaṅkhañ nāmbi vibhattimhi. Tayā; mayā.

Nāmbhī kimatthañ ? Tumhehi; amhehi.

[Ils font] *tayā*, *mayā* à l'instrumental singulier.
Ex. Tayā · par toi.

तुम्हस्स तुवं त्वं अम्हि ॥ २७ ॥

Sabbassa tumhasaddassa savibhattissa tuvañ tvañ iccete ādesā honti amhi vibhattimhi. Kalingarassa tuvañ maññe, kaṭṭhassa tvañ maññe¹

Tumha fait *tuvañ* et *tvañ* à l'accusatif singulier.
Ex. *Tuvañ* (ou *tvañ*) *kalingarassa maññe* · je ne fais aucun fond sur toi.

On s'attendrait à trouver ce sūtra plus sensiblement rattaché aux règles 24 et 25, qui enseignent d'autres formes équivalentes dont rien ici ne ferait soupçonner l'existence.

पठतो दुतियाचतुत्थीकङ्किसु^१ वो नो ॥ २८ ॥

Sabbesañ tumhaamhasaddānañ savibhattinañ yadā padasmā paresaṇi vo no ādesā honti yathāsaṅkhañ dutiyācatutthicatthi iccetesu na vā. Pahāya vo bhikkhave gamissāmi, mā no ajja vikantisu²; dhammañ vo bhikkhave desissāmi, saṇvibhajetha no rajjena; tutthosmi vo pakatiyā, satthā no bhagavā anuppatto.

Navāti kim atthañ ? Eso amhākaṇi satthā.

Tumhāmhākaṇi itī kimatthañ ? Ete isayo passasi.

¹ Cd °catutthicatthissu

² Cd vikantissudha°

Padatoti kimatthañ ? Tumhākañ sattha.

Etesviti kimatthañ ? Gacchatha tumhe.

Après un mot, (quand ils ne sont pas en tête de la phrase ou du membre de phrase,) [*tumha* et *amha* font] *vo* et *no* aux deuxième, quatrième et sixième cas (accusatif, datif et génitif) [du pluriel]. Ex. Pahāya vo, bhikkhave, gamissāmi : je vous quitterai, ô religieux, et j'irai.

Le scholiaste reprend ici « na vā » du sūtra 25, ce qui est irrégulier, mais il y a d'ailleurs une raison de croire que l'auteur n'a pas voulu donner à cette règle une valeur simplement facultative : ce sont les sūtras 31 et 32 qu'il aurait tout naturellement incorporés aux sūtras 28 et 29, si l'emploi des formes *vo*, *no*, *te*, *me* était dans tous les cas facultatifs, au lieu de l'être seulement quand ces formes ont le sens de l'instrumental. — D'autre part, l'on ne s'explique guère pour quoi ni le texte du sūtra ni le scholiaste ne spécifient qu'il ne s'agit que du *pluriel*

ते मेकवचने ॥ २८ ॥

Sabbesañ tumhaambasaddānañ savibhattinañ yadā padasmā paresañ te me ādesā honti yathāsāṅkhyāñ catutthīchatthi iccetesu ekavacanesu. Dadāmi te gāṃavarāni pañca, dadāhi me gāṃavarañ ; idañ te raṭṭhañ, ayam me putto

Padatoti kimatthañ ? Tava ñāti, mama ñāti.

Au singulier ils font [aux mêmes cas] *te*, *me*. Ex. Dadāmi te gāṃavarāni pañca : je te fais présent de cinq villages.

नाम्हि ॥ ३० ॥

Sabbesañ tumhaambasaddānañ savibhattinañ yadā pa-

dasmâ paresaṁ te me âdesâ honti amhi vibhattimhi. Pas-seya¹ taṁ vassâsataṁ arogaṁ ; so maṁ abruvi².

Pas [cependant] à l'accusatif. Ex. Passeyam taṁ vassasataṁ arogaṁ : puissé-je te voir cent ans en pleine santé !

वा ततिये च ॥ ३१ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattînaṁ yadâ padasmâ paresaṁ te me âdesâ honti vâ yathâsaṅkhyam tatiyekavacane pare. Kataṁ te pâpaṁ, kataṁ tayâ papaṁ, kataṁ me pâpaṁ, kataṁ mayâ pâpaṁ.

Padatoti kimatthaṁ ? Tayâ kataṁ ; mayâ kataṁ

Casaddaggaṇaṁ temeggaṇaṁ anukaḍḍhanatthaṁ⁴

[*Tumha*, *amha*, après un mot, peuvent] à volonté [faire] aussi [*te*, *me*] au troisième cas (instrumental) [du singulier]. Ex. Kataṁ te (ou tayâ) pâpaṁ : tu as fait une mauvaise action.

बहुवचनेसु वो नो ॥ ३२ ॥

Sabbesaṁ tumhaamhasaddânaṁ savibhattînaṁ yadâ padasmâ paresaṁ vo no âdesâ honti yathâsaṅkhyam tatiye bahuvacane⁴ pare. Kataṁ vo kammaṁ, taṁ no kammaṁ.

Padatoti kimatthaṁ ? Tumhehi kataṁ, amhehi kataṁ,

Bahuvacanaggaṇena yomhi paṭhame vo no âdesâ honti Gâmaṁ vo gaccheyatha ; gâmaṁ no gaccheyâma.

¹ Cd S^b passeyam taṁ". Cd ârogyam

² Cd so mahbruvî

³ S^b n'a pas cette glose

⁴ Cd S^b tatiyâ bahv"

[Et] *no*, *no* au [troisième cas du] pluriel. Ex. *Ka-taṃ vo kammaṃ* : vous avez fait cette action.

Je ne m'explique pas le pluriel « bahuvacanesu », un seul cas étant ici en question, car personne ne voudra s'associer à la glose du scholiaste : bahuvacanaggahaṇena, etc., malgré l'autorité de la Rûpasiddhi qui s'exprime dans des termes presque identiques (ms. n° 87, fol. 27^a). S'il est vraisemblable qu'il faille lire ici : « bahuvacane », la correction « vacanesu » n'est guère moins nécessaire au s. 29. Y aurait-il là une vieille faute d'un copiste qui aurait transposé d'une règle à l'autre la syllabe *su* ?

पुमन्तस्सा सिम्हि १ ॥ ३३ ॥

Puma iccevamantassa savibhattissa ā ādeso hoti simhi vibhattimhi. Pumā tiṭṭhati.

Simhīti kimatthaṃ ? Pumāno tiṭṭhanti.

Antaggahaṇena maghavayuva iccevamādināṃ lūgānaṃ antassa savibhattissa ā ādeso hoti simhi vibhattimhi. Maghavā, yuvā

Puma change au nominatif singulier *sa* [voyelle] finale en *ā*. Ex. *Pumā tiṭṭhati* : l'homme est debout.

अं आलपनेकवचने ॥ ३४ ॥

Puma iccevamantassa savibhattissa aṃ hoti ālapane-kavane pare. He pumaṃ ².

Ālapaneti kimatthaṃ ? Pumā tiṭṭhati.

Ekavacaneti kimatthaṃ ? He pumāno ³.

¹ S^b *Pumassā simhi*

² Cd *he puma*.

³ Cd *ālapaneti kimatthaṃ ? He pumāno*

Il la change en *añ* au vocatif singulier. Ex. He pumañ : ô homme.

समासे च विभासा ॥ ३५ ॥

Puma iccevamantassa samâse ca añi âdeso hoti vibhâsâ. Itthi ca pumâ ca napuñsakañ ca, itthîpunnapuñsakânañ samûho, itthipumannapuñsakasamûho¹.

Vibhâsâti kimatthañ ? Itthi pumanapuñsakâni.

Casaddaggahañañ añgahañânukaḍḍhanatthañ²

[Il change] aussi [son *a* final en *añ*], à volonté, en composition. Ex. Itthîpumannapuñsakasamûho (ou itthîpumana°) : les trois genres, féminin, masculin et neutre.

योस्रानो ॥ ३६ ॥

Puma iccevamantassa savibhattissa âno âdeso hoti yosu vibhattissu. Pumâno, he pumâno.

Yosviti kimatthañ ? Pumâ¹.

[Il change son *a* final en] *âno* au nominatif et à l'accusatif du pluriel. Ex. Pumâno les hommes.

आने स्मिन्हि वा ॥ ३७ ॥

Puma iccevam antassa savibhattissa ânoâdeso hoti va smimhi vibhattimhi Pumâne pume vâ

[Il peut] à volonté [changer son *a* final en] *âne*

¹ Pour tout l'exemple S¹ a Itthipumanapuñsakasamûho Cal pumanapuñsakasa°

² S^b n'a pas cette glose

³ Cal pumâno.

au locatif singulier. Ex. Pumāne ou pume : dans l'homme.

हिविभत्तिम्हि च ॥ ३८ ॥

Puma iccevamantassa hivibhattimhi ca āne ādeso hoti Pumānehi; pumānebhi.

Punavibhattiggahaṇaṃ kinatthaṃ ? Savibhattiggahaṇanivattanatthaṃ¹.

Casaddaggahaṇana maghavayuva iccevamādīnaṃ antassa āna ādeso hoti siyoaṇṇyo iccetāsu² vibhattīsu pumakammathāmāntassa ca ukāro hoti sasmāsu vibhattīsu. Yuvāno³, yuvānaṃ, yuvāne, maghavāno, maghavānaṃ; maghavāne, pumuno, pumunā, kammuno, kammunā, thāmuno, thāmuna.

[Il change] aussi [son *a* final en *āne*] devant la désinence *hi* (ou) *bhi* [de l'instrumental pluriel].
Ex. Pumānehi par les hommes.

Remarquez que la glose relative à « *ca* » donne comme prévues par l'emploi de cette particule plusieurs formes dont s'occupent explicitement les règles suivantes : pumunā (40), kammunā (41)

सुप्तिं आ वा ॥ ३९ ॥

Puma iccevamantassa suvibhattimhi ā ādeso hoti vā. Pumāsu pumesu vā.

[Il peut] à volonté [changer son *a* final en] *ā*

¹ Cd ° ggahaṇaṃ nivattanatthaṃ. Pumānehi

² Cd iccetesu. S° antassa sarassa āno ādeso hoti sabhappaccayesu pu°

³ Cd ajoute yuvānā

devant [la désinence] *su* [du locatif pluriel]. Ex. Pumâsu ou pumesu : dans les hommes.

उ नाम्हि च ॥ ४० ॥

Puma iccevamantassa à u' âdesâ honti vâ nâmhî vibhat-
timhî. Pumânâ; pumunâ; pumena vâ.

[Il peut à volonté changer son *a* final en *â*] et aussi [en] *u* devant [la désinence] *nâ* [de l'instrumental singulier]. Ex. Pumânâ, pumunâ ou pumena : par l'homme.

अ कम्मन्तस्स च ॥ ४१ ॥

Kamma iccevamantassa ca a u âdesâ honti vâ nâmhî vibhattimhî Kammanâ; kammunâ, kammena vâ.

Casaddaggahaṇena maghavayuva iccevaṃ ādinañ antassa à âdeso hoti kvaci nâsu iccetesu. Maghavânâ, maghavâsu; maghavana vâ; yuvânâ, yuvâsu, yuvena vâ

Kamma prend [à volonté *u* et] aussi *a* [devant la désinence *nâ* de l'instrumental singulier]. Ex. Kammanâ, kammunâ ou kammena : par l'action.

Il n'y a évidemment pas lieu de s'arrêter aux subtilités d'explication au moyen desquelles le commentaire prétend tirer de plusieurs des sûtras précédents des règles touchant la déclinaison de *yuva*, *maghava*. Toutefois, il est si bizarre de rapporter l'*â* de *maghavânâ*, etc. à une règle où il n'est même pas question d'un *â* long, qu'on pourrait croire à une interpolation purement accidentelle, à une transposition

¹ Cd â.

d'un fragment du commentaire du sūtra 39; mais la Rûpasiddhi présente absolument la même singularité.

ITI NĀMAKAPPE DUTIYO KANDO.

तुम्हाम्हेहि नं आकं ॥ १ ॥

Tehi tumhāmhehi nañivacanassa ākañ¹ hoti Tumhākañ , amhākañ.

Nañ iti kimatthañ² Tumhehi, amhehi

Après [les thèmes] *tumha* , *amha* , le génitif pluriel se fait en *ākañ*. Ex. Tumhākañ de vous.

वा व्यप्यठमो २ ॥ २ ॥

Tehi tumhāmhehi yo appaṭhamo ākañ hoti vā. Tumhākañ passasi, tumhe passasi vā , amhākañ passasi, amhe passasi vā.

Yoti kimatthañ ? Tumhehi; amhehi

Appaṭhamoti kimatthañ ? Gacchatha tumhe, gacchāma mayañ.

Vāti vikappanatthañ. Yonañ añ, ānañ ādesā honti. Tumhañ, tumhānañ, amhañ, amhānañ

[Après les thèmes *tumha* , *amha*] l'accusatif pluriel [peut aussi] à volonté [se faire en *ākañ*]. Ex. Amhākañ passasi . tu nous vois.

सस्सं ॥ ३ ॥

Tehi tumhāmhehi sassa vibhattissa añ ādeso hoti vā. Tumhañ diyate; tava divate, tumhañ parihggaho, tava parig-

¹ Cd āka ākañ

² S' vā yvapa'

gaho; amhañ ñiyate; mama ñiyate; amhañ pariggaho; mama pariggaho¹; mayhañ ñiyate, mama ñiyate; mayhañ pariggaho; mama pariggaho².

Sasseti kimatthañ ? Tumhesu; amhesu

[Après les thèmes *tumha*, *amha*] le génitif singulier [peut à volonté se faire] en *añ*. Ex. Tumhañ ñiyate : on te donne; amhañ pariggaho · mon bien.

सब्वनामाकारते षष्ठो ॥ ४ ॥

Sabbesañ sabbanāmānañ akārato yo paṭhamo eṭṭaṃ āpajate. Sabbe, ye, te, ke; tumhe, amhe, ime.

Sabbanāmānañ iti kimatthañ ? Devā, asurā, nāgā, gandhabbā.

Akāratoṭi kimatthañ ? Amū purisā.

Yoti kimatthañ ? Sabbo, yo; ko, ayañ

Paṭhamaggahanañ uttarasuttatthañ. Katato ca katamo ca katarakataṃ katarakatamā vā.

Après les thèmes pronominaux en *a* le nominatif pluriel se fait en *e*. Ex. Sabbe · tous.

द्वन्द्वं वा ॥ ५ ॥

Tasmā sabbanāmānañ akārato dvandvatthā yo paṭhamo eṭṭaṃ āpajate vā. Katarakatame; katarakatamā.

Sabbanāmānañ iti kimatthañ ? Devāsuraṇāgagandhabbamanussā.

Dvandvatthāti kimatthañ ? Te sabbe

¹ Cd n'a pas les contre-exemples par mama

² S' n'a pas les exemples mayhañ ñiyate etc

³ Cd sabbanāma akārato

Après un thème pronominal, dernier membre d'un composé dvandva, cette règle est facultative. Ex. Katarakatame ou katarakatamâ : lesquels?

नञ्च । सब्बनामिकं ॥ ६ ॥

Sabbanânikavidhânañ dvandaṭṭhe naññañ¹ kâriyañ hoti. Pubboca aparâ ca² : pubbâparânañ; pubbâ ca uttarâ ca³ : pubbottarânañ, adha ca uttarâ ca : adharottarânañ⁴.

[Les thèmes pronominaux en *a*, quand ils font partie d'un composé dvandva, ne participent à] aucune autre des particularités de la déclinaison pronominale. Ex. Pubbâparânañ (et non °paresañ) des précédents et des suivants.

बहुव्रीहिम् च ॥ ७ ॥

Bahubhūhi ca samāse sabbanânikavidhânañ naññañ¹ kâriyañ hoti. Piya pubbâ yassa : piyapubbâya, piyapubbânañ, piyapubbe, piyapubbassa.

Ceti kimatthañ? Sabbanânikavidhânañ ca hoti. Dakkhiṇapubbassañ, dakkhiṇapubbassâ; uttarapubbassañ, uttarapubbassâ

De même pour [les thèmes pronominaux qui font partie d'un] composé bahuvrīhi. Ex. Piyapubbânañ (et non °pubbessañ), de piyapubbo qui aime le passé.

¹ Cd S° nāññañ.

² Cd dvanvaṭṭhe nāññañ

³ Cd pubbâca aparâ ca

⁴ Cd pubbâ ca uttarâ ca.

⁵ S° n'a pas la décomposition des trois exemples

⁶ Cd S° nāññañ

Ce passage est assez instructif relativement à la composition tant des sùtras que des gloses. Il est modelé sur un passage correspondant de la grammaire Kâtantra qui donne (fol. 13) successivement les règles : *Jas sarvva* 1, correspondant à notre s. 4; — *Alpâder vâ* (Paṇ. I, 1, 33), qui n'est point représentée ici; — *Dvandvasthâcca*, à laquelle correspond le s. 5 avec le seul changement de *ca* en *vâ* nécessité par l'omission du sùtra précédent; — *Nânyat sârvvanâmikaṁ* (s. 6); — *Tritîyâsamâse ca* (Paṇ. I, 1, 30) que n'a point reprise notre grammairien, qui s'est contenté de transporter au sùtra suivant : *Bahuvrîthau* la particule *ca*. « bahubbibhimhi ca; » et c'est à cette particule que le glossateur veut maintenant attribuer le rôle de suppléer la règle Kâtantra qui vient immédiatement à la suite *Diçāṁ vâ* (Paṇ. I, 1, 28) que l'auteur ne peut cependant avoir omise qu'à bon escient.

सबूतो नं संसानं ॥ ८ ॥

Sabbato sabbanâmato naṁvacanassa saṁ sânaṁ iccete adesâ honti. Sabbesaṁ; sabbesânaṁ; sabbâsaṁ; sabbâsânaṁ; yesaṁ; yesânaṁ, yâsaṁ, yâsânaṁ, tesaṁ; tesânaṁ; tâsaṁ, tâsânaṁ; kesaṁ, kesânaṁ; kâsaṁ; kâsânaṁ; imesaṁ; ime-sânaṁ, imâsaṁ; imâsânaṁ; amûsaṁ, amûsânaṁ.

Nanti kimatthaṁ ³ Sabbassa, yassa, tassa Evaṁ sabbattha

Après les thèmes pronominaux, le génitif pluriel se fait en *saṁ*, *sânaṁ*. Ex. Sabbesaṁ ou sabbesânaṁ : de tous; sabbâsaṁ ou sabbâsânaṁ : de toutes.

राजस्स राजु सुनंहिसु च ॥ ८ ॥

Sabbassa rajasaddassa râju adesso hoti su naṁ hi iccetesu. Râjusu, râjûnaṁ; râjuhi, râjûbhi
Sunâṁhusûti kimatthaṁ ³ Râjâ

Casaddaggahaṇaṇi avadhâraṇatthaṃ? Râjesu; rājānaṃ;
râjehi; râjebhi.

Râja se change aussi en *râju* devant [les désinences] *su*, *naṃ*, *hi* [du locatif, du génitif et de l'instrumental pluriel]. Ex. Râjûsu : chez les rois.

Il est difficile de croire que cette règle soit bien ici à sa vraie place, séparée des autres règles relatives au thème *râju*, et interrompant une série de règles relatives au pronom. C'est aussi ce qui explique l'absence d'un mot marquant que l'application en est facultative, le « ca » servait sans doute à relier cette règle à une autre précédente où « vâ » devait être exprimé.

सब्वस्सिमस्से वा ^१ ॥ १० ॥

Sabbassa imasaddassa ekâro hoti vâ sunaṃhi iccetesu. Esu, imesu; esaṃ, imesaṃ, chi, imehi.

Imasseti kimatthaṃ? Etesu, etesaṃ, etchi.

Le thème *ima* peut à volonté se changer tout entier en *e* [devant les mêmes désinences]. — Ex. Esu ou imesu dans ceux-ci.

अनिमि नाम्हि च ॥ ११ ॥

Imasaddassa sabbasseva ana uni âdesâ honti naṃhi vibhatumbhi. Anena dhammadânenā sukhitâ honti sâ pajâ, iminâ buddhapûjēna patvâna amataṃ padaṃ

Nāmhīti kimatthaṃ? Imesu, imesaṃ, imehi.

Caggahaṇaṇi vâgahaṇanivattanatthaṃ ².

Devant la désinence de l'instrumental singulier,

¹ Cd sabassimase va.

² S' n'a pas cette ligne.

le thème *ima* se change en *ana* ou en *imi*. Ex. Anena [ou iminâ] dhammadânenâ sukhitâ hontî sâ pajâ : ces créatures sont comblées de joie par cet enseignement de la loi.

अनपुंसकस्सायं सिम्हि ॥ १२ ॥

Imasaddassa sabbasseva anapuṃsakassa ayaṃ âdeso hoti simhi vibhattimhi. Ayaṃ puriso; ayaṃ itthî.

Anapuṃsakasseti kimatthaṃ? Idaṃ cittaṃ.

Simhîti kimatthaṃ? Imaṃ purisaṃ passasi

[*Ima* fait] *ayaṃ* au nominatif singulier du masculin et du féminin. Ex. Ayaṃ puriso : cet homme.

अमुस्स मो सं ॥ १३ ॥

Amusaddassa anapuṃsakassa makâro sakâraṃ âpajjate vâ simhi vibhattimhi. Asu râjâ; amuko râjâ, asu itthî, amukâ itthî.

Anapuṃsakasseti kimatthaṃ? Aduṃ pupphaṃ virocati.

Amusseti kimatthaṃ? Ayaṃ puriso

Simhîti kimatthaṃ? Amuṃ purisaṃ passasi.

Amu change son *m* en *s* au nominatif singulier du masculin et du féminin. Ex. Amuko râjâ : ce roi.

Le scholiaste est obligé de corriger le texte en ajoutant une limitation qui n'est nulle part exprimée

एतत्तेसं तो ॥ १४ ॥

Etata iccetesāṃ anapuṃsakānaṃ takâro sakâraṃ âpajjate simhi vibhattimhi. Eso puriso, esā itthî, so puriso, sā itthî

Etesvîti kimatthaṃ? Itaro puriso, itarā itthî

Anapuñsakasseti kimatthañ? Etañ cittañ; tañ cittañ.
etañ rūpañ; tañ rūpañ.

Eta, ta [changent] leur *t* [en *s* au nominatif singulier du masculin et du féminin]. Ex. Eso puriso : cet homme; sâ itthî : cette femme.

तस्स वा नत्तं सब्बत्थं ॥ १५ ॥

Tassa sabbanâmassa takârassa nattañ hoti vâ¹ sabbatthā liṅgesu. Nāya, tāya; nañ; tañ; ne; te; nesu; tesu; namhi, tamhi, nāhi; tāhi

Ta peut toujours se changer à volonté en *na*.
Ex. Nāya ou tāya, etc.

सस्मास्मिंसंसास्वत्तं ॥ १६ ॥

Tassa sabbanâmassa takârassa sabbasseva attañ hoti vâ sa smâ smiñ sañ sâ iccetesu sabbattha liṅgesu. Assa, tassa, asmâ, tasmâ, asmiñ, tasmiñ, assañ, tassañ, assâ, tassâ.

Takârasseti kimatthañ? Amussam, amussâ.

Etesviti kimatthañ? Tesu; nesu

[Il peut se changer] en *a* devant les désinences *sa, smâ, smiñ, sañ, sâ* [du génitif, ablatif, locatif masculin et neutre, locatif et génitif féminin du singulier]. Ex. Assa ou tassa : de celui-ci.

इमसदस्स च ॥ १७ ॥

Imasaddassa sabbasseva attañ hoti vâ sasmâsmiñsañsa iccetesu sabbattha liṅgesu. Assa, imassa, asmâ, imasmâ, asmiñ, imasmiñ, assañ, imissañ², assâ, imussa.

¹ Cd n'a pas vâ

² Cd S^e imassañ, mais cf II, 1, 12

~~Imassa~~ dasseti kimatthañ ? Etissañ, etissā.

Casaddaggaṇaṇaṁ attañ anukaḍḍhanatthañ¹ ?

[Aux mêmes cas], *ima* [se peut] aussi [à volonté changer en *a*]. Ex. Assa ou imassa, etc.

सबुतो को ॥ १८ ॥

Sabbato sabbanāmato kakārāgamo hoti vā. Sabbako, yako, sako; amuko; asuko.

Vāti kimatthañ ? Sabbo; yo, so; ko

Sabbauāmatoti kimatthañ ? Puriso

Vunasabbatoggahaṇena aññasmāpi kakārāgamo hoti Hinako; potako

Aux thèmes pronominaux [on peut à volonté affixer la syllabe additionnelle] *ka*. Ex. Sabbako tout; yako : qui.

वपतो स्मिंसानं संसा ॥ १९ ॥

Sabbato sabbanāmato ghaṇasaññāto sminñ sa² ~~icce~~tesañ sañ sâ âdesā honti vā yathāsañkhyāñ. Sabbassañ, sabbāyañ, sabbassā; sabbāya, imissañ; imāyañ; imissā, imāya, amussañ; amuyañ; amussā, amuyā.

Sabbanāmatoti kimatthañ ? Itthiyañ; itthiya

Sminñsānañ iti kimatthañ ? Amuyo.

Les féminins en *ā*, *i*, *ū* [des thèmes pronominaux] peuvent à volonté prendre les désinences *sañ*, *sā* au locatif et au génitif du singulier. Ex. Sabbassañ ou sabbāyañ dans toute; imissā ou imāya de celle-ci.

¹ S' n'a pas cette ligne.

² Sa manque dans Cd

नेताहि स्मिं आयया ॥ २० ॥

Etāhi sabbanāmāhi ghapasaññāto smiṇṇvacanassa neva āya vā ādesā honti. Etissaṇṇ; etāyaṇṇ; imissaṇṇ, imāyaṇṇ; amussaṇṇ, amuyaṇṇ.

Sminti kimatthaṇṇ? Tāya itthiyā mukhaṇṇ.

Etāhiti kimatthaṇṇ? Kaññāya; gaṇṇāya, viṇṇāya; saddhāya.

Ils ne prennent pas au locatif singulier les désinences *āya* ni *yā*. Ex. Etissaṇṇ ou etāyaṇṇ : dans celle-ci, mais non : etāya.

Ce sūtra est destiné à restreindre l'application des règles II, 1, 60 et 61 qui autorisent à tous les cas obliques du singulier des féminins les désinences *āya* pour les thèmes en *ā* et *yā* pour les thèmes en *ī*, *ū*

मनोगणादितो स्मिन्नानं इ आ ॥ २१ ॥

Tasmā manogaṇādito² smiṇṇā iccetesāṇṇ ikāraākārādesā honti vā yathāsaṅkhaṇṇ. Manasi; manasmiṇṇ; sirasi; sirasmiṇṇ, manasā, manena¹; vacasā, vacena, sirasā; sirena; tapasā, tapena, vayasā; vayena; yasasā, yasena; tejasā; tejena, urasā, urena, tamasā, tamena.

Smiṇṇānaṇṇ itī kimatthaṇṇ? Mano, siro, tapo, tamo, tejo.

Ādiggaḥaṇṇena aññehīpi smiṇṇānaṇṇ ikāraākārādesā honti Bilasi, bilasā; padasi, padasā

Après les thèmes du gaṇa mano-ādī, etc. on

¹ Depuis ce sūtra jusqu'à II, 4, 11, il n'a pu être fait usage de Cđ dont trois feuilles sont endommagées et illisibles, c'est donc sur S¹ seul qu'a été constitué le texte.

² S¹ manodigaṇādito

³ S¹ vanena

substitue *ι, á* aux désinences *smiñ, ná* [du locatif et de l'instrumental singulier]. Ex. Manasi : dans l'esprit; manasâ : par l'esprit.

Ici, comme souvent, la règle n'est que facultative, malgré son apparence et sa forme absolue. Cf. p. ex. s. 13, s. 26.

सस्स चो ॥ २२ ॥

Tasmâ manogaṇādito sassa ca okâro hoti. Manaso, tapaso.

Et *o* à la désinence *sa* [du génitif singulier]. Ex. Manaso : de l'esprit.

एतेसं ओ लोपे ॥ २३ ॥

Etesaṁ manogaṇādinaṁ anto ottaṁ âpajjate vibhattilope kate Manomayaṁ; ayomayaṁ; tejosamena; tapogūṇena, sirorūho.

Âdiggahaṇena aññesaṁ anto ottaṁ âpajjate. Âposamena, vâyosamena.

Lopeti kimatthaṁ? Padasâ, tapasâ, yasaâ, vacasâ, manasâ. Evaṁ aññepi yojetabbâ¹

Les thèmes [du gaṇa manoâdi, etc.] prennent *o* [final] quand ils sont dépourvus de toute désinence. Ex. Ayomayaṁ - fait de fer.

स से वागमो ॥ २४ ॥

Eteheva manogaṇādilu vibhattâdese sare pate sakâragamo hoti vâ Manasâ, vacasâ, manasi, vacasi.

¹ S' yojetabbâ

Vâti kimatthañ? Madena; tejeṇa, yasena.

Sareti kimatthañ? Mano; tejo; yaso.

Punādiggahaṇena aññasimiñ pi sare paccaye sakārāgamo hoti. Mānasikañ; vācasikañ.

Ils prennent dans certains cas un *s* additionnel devant la voyelle [initiale d'un suffixe]. Ex. Ma-na-s-â; mana-s-i.

Le scholiaste s'exprime mal en ajoutant « vibhattādese » et en maintenant cependant le *vā*. En effet, il n'est pas exact de dire que l'insertion prescrite soit facultative devant les voyelles *ā*, *i* substituées aux désinences ordinaires. Employant « *vā* » une fois de plus dans le sens de « dans certains cas précis (où alors la règle n'a rien de facultatif) », le sūtra dit simplement que, devant une voyelle initiale de certains suffixes casuels et autres (parmi lesquels *ā*, *i* substitués à *nā*, *smuñ*), les thèmes en question insèrent régulièrement un *s*. Le scholiaste eût donc dû supprimer dans sa paraphrase ou « *vā* » ou « vibhattādese », ou plutôt il eût dû supprimer vibhattādese, qui a le tort d'exclure certains suffixes qu'à la fin le commentaire est bien obligé de faire rentrer dans cette règle.

सन्तसद्धस्स सो भे वो चन्ते ॥ २५ ॥

Sabbasseva santasaddassa sakārādeso hoti bhakāre pare ante ca bakārāgamo hoti. Sabbhir eva samāsetha; sabbhiṃ kubbettha¹ nāsabbhi, sabbhi pavedayanti, sabbhato, sabbhāvo.

Bheti kimatthañ? Santehi pūjito bhagavā

Casaddaggahaṇaṃ kvaci sakārassara pasiddhatthañ. Sakāro, sakkato

Le mot *santa* devant *bh* devient *sa*, et |s'aug

¹ S' kabbetha.

mente] à la fin [d'un] *b* [additionnel]. Ex. Sab-
bhir eva samâsetha : ne fréquentez que les gens ver-
tueux.

सिम्हि गच्छन्तादीन् अन्तसद्धो ^१ अं ॥ २६ ॥

Simhi gacchantâdinañ antasaddo ² añ âpajjate vâ. Gac-
chañ, gacchanto, mahañ, mahanto; carañ; caranto, tiñhañ,
tiñhanto; khâdañ; khâdanto

Gacchantâdinañ iti kimatthañ? Anto; danto; vanto,
santo

Au nominatif singulier, les thèmes *gacchanta*, etc.
changent *anto* en *añ*. Ex. Gacchañ marchant,
mahañ : grand.

Cette règle encore n'est que facultative, bien que l'auteur
ne l'indique pas expressément. (Cf. s. 21, etc.) Nous avons
visiblement affaire à une collection d'observations gram-
maticales bien plus qu'à une grammaire méthodique, où
chaque mot serait pesé et les limites naturelles de chaque
règle seraient nettement définies.

सेसेसु न्तु व ^३ ॥ २७ ॥

Gacchantâdinañ antasaddo ⁴ ntuppaccayova dañhabbo se-
sesu vibhatipaccayesu Gacchato, mahato, gacchati; mahati,
gacchatà; mahatà.

Sesesviti kimatthañ? Gacchañ, mahañ, khâdañ.

A tous ces autres cas [ces thèmes sont traités]
comme [les mots terminés par] le suffixe *ntu*
Ex. Gacchato, gén. sing. comme gunavato, etc.

¹ et ² S^c gacchantadinantasaddo.

³ S^c ntava

⁴ S^c gacchantadinantasaddo

ब्रह्मअत्तसखराजादितो अं आनं ॥ २८ ॥

Brahma atta sakha rāja iccevamādito aññvacanassa ānaññ
ādeso hoti vā. Brahmānaññ; brahmaññ; attānaññ; attaññ, sa
khānaññ; sakhaññ; rājānaññ; rājāññ.

Aññ iti kimatthaññ? Rājā.

Après les thèmes *brahma*, *atta*, *sakha*, *rāja*, etc.
l'accusatif singulier se fait en *ānaññ*. Ex. Brahmā-
naññ : un brâhmane.

La remarque du s. 26 s'applique également à cette règle

स्या च ॥ २९ ॥

Brahma atta sakha rāja iccevamādihī sīvacanassa ā hoti
Brahmā; attā, sakhā; rājā, ātumā.

Et le nominatif singulier en *ā*. Ex. Brahmā un
brâhmane.

योनं आनो ॥ ३० ॥

Brahma atta sakha rāja iccevam ādihī yonaññ āno ādeso
hoti Brahmāno; attāno; sakhāno; rājāno; ātumāno.

Le nominatif et l'accusatif pluriel en *āno*. Ex.
Brahmāno les brâhmanes.

सखातो चायो नो ॥ ३१ ॥

Tasmā sakhāto ca yonaññ āyono ādesā honti Sakhāvo,
sakhind.

Yonaññ iti kimatthaññ? Sakhā

Après *sakha* le nominatif et l'accusatif pluriel se font aussi en *āyo* et *no*. Ex. Sakhāyo ou sakhino : les amis.

स्मिं ए ॥ ३२ ॥

Tasmā sakhāto smiṁvacanassa ekāro hoti. Sakhe.

Après *sakha*, le locatif singulier se fait en *e*. — Ex. Sakhe : dans un ami.

ब्रह्मातो^१ गस्स च ॥ ३३ ॥

Tasmā brahmāto^२ gassa ca ekāro hoti He brahme

Après *brahma*, on fait aussi le vocatif singulier en *e*. Ex. He brahme ! ô brâhmane !

सखान्तस्सि^३ नानानंसेसु ॥ ३४ ॥

Tassa sakhāntassa ikārādeso hoti nonānañsa iccetesu. Sakhino; sakhinā; sakhinañ, sakbissa.

Etesviti kimatthañ^३ Sakhārehi, sakhehi

Sakha change sa voyelle finale en *i* devant les désinences *no*, *nā*, *nañ*, *sa*. Ex. Sakhino . de l'ami.

आरो हिम्हि वा ॥ ३५ ॥

Tassa sakhāntassa āro hoti vā himhi vibhattimhi Sakhārehi; sakhehi.

[Il peut] à volonté [la changer] en *āra* devant la

^१ S° brahmato. C. brahmato

^२ S° brahmato.

^३ S° sañkhā

désinence *hi* [de l'instrumental pluriel]. Ex. *Sakhârehi* ou *sakhehi* : par les amis.

सुनमसु वा ॥ ३६ ॥

Tassa sakhantassa âro hoti vâ sunaṃaṃ iccetesu. Sakhâresu; sakhesu; sakhârâṇaṃ; sakhîṇaṃ; sakhâraṃ; sakhaṃ.

[Et aussi] à volonté devant les désinences *su*, *naṃ*, *aṃ* [du locatif et du génitif pluriel et de l'accusatif singulier]. Ex. *Sakhâresu* ou *sakhesu* : dans les amis.

ब्रह्मातो १ तु स्मिं नि ॥ ३७ ॥

Tasmâ brahmâto¹ smiṃvacanassa ni âdeso hoti. Brahmani Tusaddaggahaṇena abrahmâto² pi smiṃvacanassa ni hoti Kammani; cammani, muddhani³

Après *brahma* le locatif singulier se fait en *ni*. Ex. *Brahmani* , dans un brâhmane.

उत्तं मनासु ॥ ३८ ॥

Tassa brahmasaddassa anto uttaṃ âpajjate sanâ iccetesu. Brahmuno, brahmunâ

Sanâsviti kimatthaṃ? Brahunâ

Uttaṃ iti bhâvaniddesena katthaci abhâvaṃ dasseti⁴ Brahmassa

Brahma change sa voyelle finale en *u* devant les

¹ S° brahmato, C. brahmâto

² et ³ S° brahmato.

⁴ S° muddani.

⁵ S° dassesi.

désinences du génitif et de l'instrumental du singulier. Ex. Brahmuno : du brâhmane.

सत्युपितादीनं आ सिस्मिं सिलोपो च ¹ ॥ ३९ ॥

Satthupitu iccevamâdinañ anto âttañ âpajjate sismiñ silopo ca ². Satthâ; pitâ; mâta; bhâtâ; kattâ.

Sismiñ ti kimatthañ³ Satthussa; pitussa; bhâtussa; kat-tussa ³.

Les thèmes *satthu*, *pitu*, etc. prennent á au nominatif singulier et perdent toute désinence. Ex. Satthâ : le maître.

अन्नेसूत्तं ॥ ४० ॥

Satthupitâdinañ anto sivaçanato aññesu vacanesu ârattañ âpajjate. Satthârañ; pitarañ; mâtarañ, bhâtarañ; satthâ-rehi; pitarehi; mâtarehi; bhâtarchi.

Aññesviti kimatthañ³ Satthâ, pitâ, mâta, bhâtâ.

Ârattaggahañena kâtthaci niyamañ⁴ dasseti. Satthussa, pitussa; mâtussa; bhâtussa

Aux autres cas ils changent leur finale en *âra*. Ex. Satthârañ : le maître; pitarehi : par les pères.

वा नम्हि ॥ ४१ ॥

Satthupitâdinañ anto ârattañ âpajjate namhi vibhattimhi vâ. Satthârânañ; pitârânañ, mâtarânañ; bhâtârânañ.

Vâti kimatthañ³ Satthûnañ⁵, pitûnañ; mâtûnañ, bhâtûnañ.

¹ S^c satthapitâdinañ âsismi lopoca. C. comme le texte.

² S^c sulopo ca.

³ S^c katussa

⁴ S^c et aniyamañ

⁵ S^c satthanañ. Mais le voisimage des formes suivantes rend la correction évidemment nécessaire.

Ce changement est facultatif au génitif pluriel.
Ex. *Satthârânañ* ou *satthûnañ* : des maîtres.

Il me paraît plus que douteux que ce sùtra ait été ajouté par l'auteur en vue de ces formes « *satthûnañ*, » etc. que le commentateur rapproche ici des formes facultatives « *satthârânañ*, » etc., car s'il avait eu cette intention, ce n'est pas pour le génitif pluriel seulement qu'il eût enseigné la non-obligation d'un second thème en *âra* (*ara*), mais aussi pour le génitif singulier (en *no* ou *ssa*) et les autres cas qui se peuvent encore dériver du thème en *u* : *satthussa*, etc. L'auteur ne le faisant pas, il est clair que l'autre forme de génitif pluriel à laquelle il fait allusion est la forme en *ânañ* autorisée par le sùtra suivant. La suite des règles 40, 41, 42 est donc aux cas autres que le nominatif singulier, *satthu*, etc. forment un nouveau thème en *âra* (*ara*), excepté pourtant au génitif pluriel, qui peut aussi faire « *satthânañ*, » etc.

सत्युनात्तञ्च । ॥ ४२ ॥

Tassa *satthusaddassa âttañ* hoti vâ *namhi vibhattinhi*.
Satthânañ; *pitânañ*, *mâtânañ*, *bhâtânañ*; *dhitânañ*; *kat*
tânañ.

Vâti *kimatthañ*? *Satthârânam*, *pitûnañ*; *mâtûnañ*; *dhi-*
tûnañ.

Satthu peut aussi, au génitif pluriel, prendre *â* devant la désinence *nañ*. Ex. *Satthânañ* : des maîtres.

Le scholiaste prend « *satthu* » comme représentant tous les thèmes du *gaṇa* *satthupitâdi*, mais alors on ne voit pas dans quel but l'auteur du sùtra a répété *satthu*, répétition qui pa-

1 S' *Satthunatañca*.

raîtrait plutôt destinée à restreindre à ce seul mot l'application du sūtra. D'autre part la règle suivante semble bien s'appliquer à tous les thèmes du gaṇa, sans qu'elle contienne une spécification nouvelle du gaṇa tout entier, ce qui régulièrement serait nécessaire, si *satthuno* avait ici un sens restrictif.

उ सस्मिं सलोपो च ॥ ४३ ॥

Satthupitu iccevamādīnaṃ antassa uttāṃ hoti vā sasmim̐ salopo ca Satthu, satthussa, satthuno dīyate pariggaho vā, pitu, pitussa; pituno dīyate pariggaho vā; bhātu, bhātussa; bhātuno dīyate parriggaho vā.

[Les thèmes *satthu*, etc. peuvent à volonté prendre] u au génitif singulier, en éliminant toute désinence. Ex. Satthu dīyate : on donne au maître.

सकमन्धातादीनञ्च ॥ ४४ ॥

Sakkamandhātu¹ iccevamādīnaṃ uttāṃ hoti² sasmim̐ salopo ca. Sakkamandhātu⁴ iva assa rājino vibhavo, evaṃ kattu; gantu; dhātu iccevamādi.

Les thèmes *sakkamandhātu*, etc. [forment le génitif] de même. Ex. Sakkamandhātu iva assa rājino vibhavo : la puissance de ce roi est égale à celle de Sakkamandhātri.

ततो योनं ओ तु ॥ ४५ ॥

Tato ārādesato sabbesaṃ yonaṃ okārādeso hoti. Satthāro, pitāro; mātāro, bhātāro, kattāro⁵, vattāro.

¹, ², ⁴ S° mandā°.

³ S° uttāṃ āpajate, qui ne se peut construire avec le génitif °ādīnaṃ

⁵ S° Kattaro

Tusaddaggaṇena aññasmaṇi, yonaṃ okārādeso hoti. Caturo janitāro¹; ubho purisā.

• Mais après cette addition [de *āra* aux thèmes *satthu*, *pitu*, etc.] *o* [sert de désinence] pour le nominatif et l'accusatif du pluriel. Ex. Satthāro : les maîtres; pitaro : les pères.

ततो स्मिं इ ॥ ४६ ॥

Tato ārādesato smiṇvacanassa ikārādeso hoti. Satthari, pitari; mātari; bhātari; kattari; dhitari; vattari².

Punatatogagaṇena aññasmaṇi smiṇvacanassa ikārādeso hoti Bhūvi.

Après cette addition [de *āra* aux thèmes *satthu*, *pitu*, etc.] *i* [sert de désinence] pour le locatif singulier. Ex. Satthari : dans le maître; pitari : dans le père.

Je ne vois rien qui explique ni justifie la répétition de « tato » dans cette règle (étant donnés la suite et l'état actuel des sūtras); peut-être n'est-elle que le résultat d'une faute de copiste, ancienne assurément, puisque le scholiaste essaye une explication telle quelle, et qu'on la retrouve dans la Rūpasiddhi.

ना आ ॥ ४७ ॥

Tato ārādesato nāvacanassa ākārādeso hoti. Satthārā; pitārā; mātārā; bhātārā; dhitarā; kattarā; vattarā.

[Et] *ā* pour l'instrumental singulier. Ex. Satthārā : par le maître; pitārā : par le père.

¹ S^c janitāro

² S^c ajoute une seconde fois kattari.

आरो रस्सं इकारे ॥ ४८ ॥

Ârâdeso rassaṃ âpajjate ikāre pare. Satthari; pitari; mātari; bhātari; dhitari.

[L'additionnel] *āra* est bref devant *i* [du locatif singulier]. Ex. Satthari; pitari.

पितादीनं असिम्हि ॥ ४९ ॥

Pitādīnaṃ ârâdeso rassaṃ âpajjate asimhi ca. Pitarā; mātārā; bhātārā; dhitarā; pitaro; mātaro; bhātaro; dhitaro.

Asimbhiggahaṇaṃ tomhi ikârâdesasaṃñâpanatthaṃ. Mâtito, pitito; bhâtito; dhitito

[L'additionnel] *āra* des thèmes *pitū*, etc. [est bref à tous les cas] excepté au nominatif singulier. Ex. Pitarā, etc.

Asimhi est, pour le moins, inutile, étant donnée la forme sous laquelle est enseigné l'*ā* long du nominatif singulier (s. 39)

तयातयिनं तकारो त्वत्तं वा ॥ ५० ॥

Taya tayi iccetesam takāro tvattaṃ âpajjate vā. Tvayā; tayā tvayi; tayi.

Etesanti kimatthaṃ? Tvaṃ, tvaṃ.

Le *t* de *tayā*, *tayi* peut à volonté se changer en *tv*. Ex. Tvayā ou tayā : par toi.

ITI NĀMAKAPPE TATIYO KĀṆḌO

अत्तन्तो हिस्मिं अनत्तं ॥ १ ॥

Tassa attano anto² anattañ āpajjate hismi vibhattimbi.
Attanehi; attanebhi.

Attantoti kimatthañ? Gajjehi; gajjebhi.

Hisminti kimatthañ? Attanā.

Anattañ iti bhāvaniddesena attasaddassa sakārādeso hoti sabbāsu vibhattisu. Sako; sakā; sake.

L'a final du thème *atta* se change en *ana* devant la desinence de l'instrumental pluriel. Ex. Attanehi.

ततो स्मिं नि ॥ २ ॥

Tato attato smiñvacanassa ni hoti. Attani.

Tatoggahaṇaṇi avadhāraṇatthañ. Sake petavisaye.

Après ce thème *atta*, la désinence pour le locatif singulier est *ni*. Ex. Attani en soi-même.

सस्स नो ॥ ३ ॥

Tato attato¹ sassa vibhattissa no² hoti. Attano

[Et] pour le génitif singulier, *no*. Ex. Attano : de soi-même.

स्मा ना ॥ ४ ॥

Tato attasaddato smāvacanassa nā hoti. Attanā

Punatattogahaṇena⁴ tassa attano takārassa rakāro hoti sabbesu vacanesu Atrajo. atrajāṇi

¹ S° hismiñ manattañ

² S° attano ikārassa anto

³ S° attano

⁴ S° Punaggahaṇena.

Pour l'ablatif singulier, *ná*. Ex. Attanâ : par soi-même.

कलतो च ॥ ५ ॥

Jhala iccete^{hi} smâvacanassa ná hoti. Agginâ, pâṇinâ, daṇḍinâ; bhikkhunâ; sayambhunâ.

Smâti kimatthaṃ? Aggayo; munayo, isayo.

[*Ná* sert] de même [de désinence à l'ablatif singulier,] après les thèmes masculins en *i*, *î*, *u*, *û*. Ex. Pâṇinâ : de la main.

चपतो स्मिं यं वा ॥ ६ ॥

Tasmâ ghapato smiṃvacanassa yaṃ hoti vâ. Kaññāyaṃ, kaññāya; gaṅgāyaṃ, gaṅgāya, rattiyaṃ; rattiyâ, itthiyaṃ, itthiyâ, vadhuyaṃ, vadhuyâ, yâguyaṃ; yâguyâ.

Yaṃ peut à volonté s'employer comme désinence du locatif singulier, après les thèmes féminins en *â*, *i*, *û*.

Ce sūtra est complètement superflu, au moins en ce qui concerne les thèmes en *î*, *û* pour lesquels la forme de locatif en *yaṃ* (à côté de *yâ*) est expressément enseignée par le sūtra II, 1, 17 combiné avec les sūtras II, 1, 19 et 20.

योनं नि नपुंसकेहि ॥ ७ ॥

Sabbesaṃ yonaṃ ni hoti vâ napuṃsakehi linge^{hi}. Atthi, atthi, āyūni, āyū. Evam dutiyāyaṃ.

Napuṃsakehī kimatthaṃ? Itthivo

Les [thèmes] neutres forment [à volonté] en *ni*

leur nominatif et leur accusatif pluriel. Ex. *Atthîni* ou *atthî* : les os.

अतो निश्च ॥ ८ ॥

Akârantehi napuṃsakaliṅgehi yonāṃ niccaṃ ni hoti. Yāni; yāni; tāni; tāni; kāni; kāni; bhayāni; bhayāni, rūpāni; rūpāni

Les thèmes [neutres] en *a* [les forment] toujours [ainsi]. Ex. *Yāni* (et non *yā*) : *quæ*; *rūpāni* (et non : *rûpâ*) : les formes.

Nous avons ici une contradiction directe avec la règle I, 1, 56

सिं ॥ ९ ॥

Akârantehi napuṃsakaliṅgehi sivaṇanassa aṃ hoti niccaṃ. Sabbaṃ, yaṃ, kaṃ; taṃ; cittaṃ; rūpaṃ.

[Les thèmes neutres en *a* forment] le nominatif singulier en [*a*]ṃ. Ex. *Sabbaṃ* : tout; *cittaṃ* : l'esprit.

सेसतो लोपं गसिपि ॥ १० ॥

*Tato madditthehi sesato gasi iccete lopaṃ āpajjante*¹. *Bhoti itthi, sā itthi, bho daṇḍi; so daṇḍi; bho sattha, so satthā, bho rāja, so rājā.*

Sesatoti kimatthaṃ ? Puriso gacchati.

Gasipiti kimatthaṃ ? Itthiyā; satthussa

Après tous les autres thèmes (autres que ceux pour qui il a été donné des règles précédemment),

¹ S^r *apajjate*

le nominatif et le vocatif singulier éliminent toute désinence. Ex. Sâ itthî : cette femme; bhoti itthi : ô femme!

Je n'ai pas rendu « pi » dont la portée m'échappe. L'explication qu'en donne la Rûpasiddhi (fol. 12*) ne me le rend pas plus clair : « Apiggahaṇaṁ dutiyatthasampinḍanattāṁ. »

सबासं आवुसोउपसगनिपातादीह च ॥ ११ ॥

Sabbāsaṁ vibhattinaṁ ekavacanānaṁ bahuvacanānaṁ paṭhamādutiyātatiyācatuṭṭhīpaṇcamichatṭhisattaminaṁ lopo hoti āvusoupasaggaṇipāta iccevaṁādīhi Tvaṁ panāvuso, tumhe panāvuso; padaso dhammaṁ vāceyya; vīhāraṁ sve upagacchissati¹. Pa parā ni nī u du saṁ vi ava anu pari adhi abhi pati su ā ati pi apa upa : pahāro; parābhavo; nihāro; nīhāro; uahāro; duhāro; saṁhāro; vīhāro; avahāro, anuhāro, parihāro, adhihāro, abhihāro; patihāro; subhāro; āhāro; atihāro; apihāro, apahāro; upahāro — evaṁ vīsati upasaggehi ca, — yathā tathā khalu kho yatra tatra atho atha hi tu ca vā ve² ham ahaṁ evaṁ ho aho he ahe re are — evamādīhi nipātehi ca yojetabbā³.

Le mot *āvuso*, les prépositions, les conjonctions, etc. éliminent aussi toute désinence casuelle. Ex. Tvaṁ panāvuso : mais toi, ô ami; pahāro (de pa-hāra) : coup; yathā . comme.

¹ S^e upagacchissati

² S^e vo

³ S^e yojetabbā Ici s'arête la lacune de Cd

पुमस्स लिङ्गादीसु समासेसु ॥ १२ ॥

.Puma iccetassa¹ anto lopaṃ āpajjate liṅgādisu parapadesu samāsesu. Pulliṅgaṃ; pumbhāvo; puṅkokilo².

Pumasseti kimatthaṃ? Itthiṅgaṃ; napuṃsakaliṅgaṃ.

Lingādisūti kimatthaṃ? Pumitthi.

Samāsesūti kimatthaṃ? Pumassa liṅgaṃ.

Puma [perd sa voyelle finale], en composition, devant les mots *liṅga*, etc. Ex. Pulliṅgaṃ : le genre masculin.

अ यं इतो पसञ्जातो ॥ १३ ॥

Añivacanassa yaṃ hoti vā ito pasaññāto. Itthiyaṃ; iṭṭhiṃ.

Pasaññāto ti kimatthaṃ? Daṇḍinaṃ; bhoginaṃ⁴

Añi iti kimatthaṃ? Itthiṃ.

Les thèmes féminins en *i* font l'accusatif singulier en *yaṃ*. Ex. Itthiyaṃ : la femme.

नं कतो कतरस्सा ॥ १४ ॥

Tasmā jhato katarassā añivacanassa naṃ hoti. Daṇḍinaṃ; bhoginaṃ.

Jhatoti kimatthaṃ? Vessabhuṃ.

Katarassāti kimatthaṃ? Kucchūṃ.

Les masculins en *i* le font en *naṃ* en prenant *i* bref [devant cette désinence]. Ex. Daṇḍinaṃ (accus.

¹ Cd iccevatassa.

² Cd °padesu. Pulliṅgaṃ; pubbhavo

³ Cd °yaṃ ita pa°.

⁴ Cd daṇḍinaṃ; bhoginaṃ

⁵ Cd S° na jhato°

de daṇḍi) : qui porte un bâton ; mais : kucchiṃ (accus. de kucchi) : ventre.

योनं नो ॥ १५ ॥

Sabbesaṃ yonaṃ jhato katarassā no hoti. Daṇḍino, bhogino ; he daṇḍino ; he bhogino.

Katarassāti kimatthaṃ ? Aggayo ; munayo ; isayo.

Jhatoti kimatthaṃ ? Sayambhuvo.

Yonanti kimatthaṃ ? Daṇḍinā ; bhoginā.

[Ils font] le nominatif et l'accusatif pluriel en *no*, [en prenant *i* bref devant cette désinence]. Ex. Daṇḍino : qui portent un bâton ; mais : aggayo (de aggi) les feux.

स्मिं नि ॥ १६ ॥

Tasmā jhato katarassā smiṃvacanassa ni hoti. Daṇḍini, bhogini.

Katarassāti kimatthaṃ ? Byādhunhi.

[Ils font] le locatif singulier en *ni* [en prenant *i* bref devant cette désinence]. Ex. Bhogini : dans le serpent.

किंस्स क वे च ॥ १७ ॥

Kiṃ iccēssa ko hoti vappaccaye pare. Kva gatosi devānampiyatissa ?

Casaddaggaḥaṇena avappaccaye pare pi ko hoti Kathaṃ bodhesi tvaṃ dhammaṃ ?

Veti kimatthaṃ ? Kuto āgatosi tvaṃ.

Kiṃ se change en *h* devant le suffixe *ra*. Ex. Kva gatosi devānampiyatissa : où es-tu allé, Devānampiyatissa ?

कु हिंसु च ॥ १८ ॥

Kiñ iccetassa ku hoti hiñhañ iccetesu. Kahiñ gacchasi, kuhañ gacchasi.

Casaddaggahaṇena hiñcanañ dācanañ paccayesu ku hoti Kahiñcanañ; kudācanañ¹.

Et aussi en *ku* devant les suffixes *hiñ*, *hañ*. Ex. Kahiñ gacchasi : où vas-tu?

Malgré le silence du scholiaste, cette règle entend évidemment autoriser les formes comme *kuhañ* (cf. par exemple *Dhammap.* 212, 15 et *passim*).

सेसेसु च ॥ १९ ॥

Kiñ iccetassa ko hoti sesesu vibhattipaccayesu paresu. Ko pakāro, kathañ; kañ pakārañ, kathañ.

Casaddaggahaṇaṇṇāṇi kakārānukaḍḍhanatthañ².

Et [en *ka*] devant tous les autres [suffixes]. Ex. Kathañ : comment.

Régulièrement c'est *ku* et non *ka* que nous devrions suppléer dans le sūtra; malgré les libertés et les irrégularités fréquentes que nous avons eu déjà l'occasion de constater dans la construction et la succession des sūtras, il est difficile de ne pas croire, surtout en comparant la règle suivante, qu'il y ait ici une transposition accidentelle des sūtras 18 et 19 dont la simple interversion évite toute difficulté.

त्रतोथेसु च ॥ २० ॥

Kim iccetassa ku hoti trathotha iccetesu. Kutra; kuto, kuttha

¹ S° Haṇenāti kimatthañ? Aññatopi ku hoti. Kahiñcanañ

² Glose omise par S°

Casaddaggahaṇaṃ kiṃsaddānukaḍḍhanatthaṃ¹

Et [en *ku*] devant les suffixes *tra*, *to*, *tha*. Ex. Ku-
tra : où; kuto : d'où.

सबुस्सेतस्सकारो वा ॥ २१ ॥

Sabbassa etasaddassa akāro hoti vā totha iccetesu. Ato,
attha, etto; ettha.

Eta peut à volonté se substituer *a* devant les suf-
fixes *to*, *tha*. Ex. Ato : de là; ettha : là.

त्रे निच्चं ॥ २२ ॥

Sabbassa etasaddassa akāro hoti niccaṃ trappaccaye pare.
Atra

Devant *tra* [cette substitution *a*] toujours [lieu].
Ex. Atra : ici.

ए तोथेसु वा ॥ २३ ॥

Sabbasseva etasaddassa ekāro hoti vā totha iccetesu Etto,
ato², ettha; attha.

[*Eta* peut] à volonté [se réduire à] *e* devant les
suffixes *to*, *tha*. Exemple. Etto (ou : ato) : de là; ettha
(ou : attha) là.

इमस्मि त्य्हानिहोत्तोधेसु च ॥ २४ ॥

Sabbasseva imasaddassa ikāro hoti tthaṃdānihatodha ic-
cetesu Itthaṃ; idāni, iha ito, idha

¹ Glose omise par S'.

² Ccl akho

Casaddaggahaṇaṃ avadhāraṇatthaṃ.

Et *ima* se change en *i* devant les suffixes *tthaṃ*, *dāni*, *ha*, *to*, *dha*. Ex. Itthaṃ : ainsi; idāni : maintenant

अ धुनाम्हि च ॥ २५ ॥

Sabbasseva imasaddassa akāro hoti dhunā iccetamhi Adhunā

Casaddaggahaṇaṃ avadhāraṇatthaṃ¹.

Et en *a* devant *dhunā*. Ex. Adhunā : maintenant.

एत रहिम्हि^२ ॥ २६ ॥

Sabbasseva imasaddassa etādeso hoti rahimhi paccaye pare. Etarahi

En *eta* devant *rahi*. Ex. Etarahi : maintenant.

इत्थियं अतो आपच्चयो¹ ॥ २७ ॥

Itthiyaṃ vattamānāya akārato āpaccayo hoti Sabbā, sâ, yâ; kâ, kaññâ.

Au féminin, les thèmes en *a* prennent *â* long. Ex. Sabbâ : toute; sâ : celle-ci.

नदादितो वा ई ॥ २८ ॥

Nadādito vâ anadādito vâ itthiyaṃ vattamānāya akārato

¹ Glose omise par S'

² Cd ramhi

ipaccayo hoti. Nadi; mahî; kumârî; karuṇî; vâruṇî; sakhi; hatthî¹; itthi.

Les thèmes [en *a*] du gaṇa nadâdi et autres prennent *î* long. Ex. Nadi . le fleuve; mahî : la terre; kumârî : la jeune fille.

Tout en traduisant comme le scholiaste, je ne suis pas sans avoir des doutes sur l'exactitude de cette interprétation qui suppose, chez l'auteur du sūtra, une façon de s'exprimer bien énigmatique. Le sens littéral serait que : les thèmes du gaṇa nadâdi peuvent à volonté former leur féminin en *î*; mais dans les thèmes *nadî*, etc. la forme en *î* n'est pas seulement facultative, elle est régulière et obligatoire. On pourrait toutefois penser qu'en ajoutant *va* l'auteur du sūtra a entendu faire allusion à certains cas où cet *i* deviendrait bref. En effet, sans partager complètement l'opinion de M. Storck (I, 11; II, 27), que les thèmes féminins en *î* « nominativum » sgl. in *i* brevem longamve formant et promiscue his terminibus utuntur, » on doit reconnaître qu'il règne sur ce point dans les manuscrits une grande incertitude, et cette circonstance, jointe au caractère douteux et mobile de plusieurs voyelles finales en pâli, autorise à penser que les thèmes féminins mêmes dont l'*i* paraît le plus stable ont bien pu être considérés comme l'abrégéant quelquefois en *i*. Cette explication serait assurément plus simple, plus conforme à la lettre du texte. D'autre part, il faut avouer que le gaṇa *nadâdi* n'épuise pas la catégorie des thèmes qui font leur féminin en *î* (cf. Vopadeva, IV, 9), et qu'en fait, au moins, le commentateur a raison. Là où il a tort, c'est quand il donne des exemples comme « itthî, hatthî », le premier n'étant point dérivé d'un thème en *â*, le second étant nominatif masculin (cf. pourtant Clough, p. 40) en *î*. Il a oublié

¹ Le Bâlâvatâra ayant la même forme, on ne peut songer à lire « hatthunî ». Cf. du reste s. 30.

en les donnant, que cette règle enseigne la formation de thèmes féminins, et non des nominatifs singuliers en *f*, qui sont réglés déjà par le s. 10

णवणिकण्येयणन्तुहि ॥ २९ ॥

Navanikaneyyanantu icceteḥi itthiyaṃ vattamānehi īpacayo hoti. Mānavi; paṇḍavi¹, nāviki; veṇateyyi; kunteyyi; gotami; guṇavati; sāmavati.

Les suffixes *ṇava*, *ṇika*, *ṇeyya*, *ṇantu* [prennent de même *ī* au féminin]. Ex. Mānavi : une descendante de Manu; kunteyyi : une descendante de Kuntā.

पतिभिव्रुजाजीकारन्तेहि² इनी³ ॥ ३० ॥

Patibhikkhurājikārantehi⁴ itthiyaṃ vattamānehi⁵ inipacayo⁶ hoti. Gahapatāni; bhikkhuni; rājini, hatthinī, dandini, medhāvinī, tapassini⁷.

Les thèmes *pati*, *bhikkhu*, *rāja* et ceux qui se terminent [au masculin] en *ī* prennent [au féminin le suffixe] *inī*. Ex. Gahapatāni : la maîtresse de maison; hatthinī : la femelle de l'éléphant.

न्तुस्स तं ईकारे ॥ ३१ ॥

Sabbasseva ntuppaccayassa to hoti vā īkāre pare. Guṇavati,

¹ Cd manavi paṇḍavi

² Cd S^c "rājikara"

³ Cd "inī.

⁴ Cd S^c "rājikā"

⁵ Itthiyaṃ vattamānehi manque dans Cd.

⁶ Cd ntuppacayo

⁷ L' final de tous les exemples est bref dans Cd

guṇavanti; kulavatî; kulavanti; satimatî; satimanti; mahatî; mahanti; gomati; gomanti¹.

Le suffixe *ntu* se change en *t* devant l'*i* du féminin. Ex. Guṇavatî : vertueuse; kulavatî : une femme noble.

Le *vd* du scholiaste n'étant nulle part dans le texte, je n'ai pas dû le traduire.

भवतो भोतो ॥ ३२ ॥

Sabbasseva bhavantasaddassa bhotâdeso hoti ikâre itthî-katê² pare. Bhoti ayye; bhoti kaññe; bhoti gharâdiye³.

Bhavanta se change en *bhot* devant l'*i* du féminin. Ex. Bhoti kaññe : ô jeune fille!

भो गे तु ॥ ३३ ॥

Sabbasseva bhavantasaddassa bho hoti ge pare. Bho purisa; bho aggi; bho rāja; bho sattha, bho daṇḍi; bho sayambhu.

Geti kimatthañ. Bhavatā, bhavañ.

Tusaddaggabaṇena aññasmimpi vacane sabbassa bhavantasaddassa bhonta bhonte bhonto bhotā bhoti iccete âdesā honti. Bhonta; bhonte; bhonto, bhadde, bhotā, bhoti gotamassa.

Et en *bho* au vocatif [masculin] singulier. Ex. Bho purisa : ô homme; bho aggi : ô agni!

¹ L'i final de tous les exemples est bref dans Cd

² Cd S^e itthikate

³ S^e kharâdiye

ओभावो ब्रुचि योसु वंकारस्स ॥ ३४ ॥

. Bhavanta iccetassa vakârassa obhâvo hoti kvaci yo iccetu. Imañ bhonto nisâmetha bhavanto vâ

Quelquefois il change son *va* en *o* devant les désinences du nominatif et de l'accusatif pluriel. Ex. Imañ bhonto (ou : bhavanto) nisâmetha : ô Vénérables ! voyez cet homme.

भदन्तस्स भदन्त भन्ते ॥ ३५ ॥

Sabbasseva bhadantasaddhassa bhaddanta² bhante iccetu âdesâ honti kvaci ge pare yosu ca He bhaddanta, bhante, bhadantâ vâ³.

Bhadanta [fait quelquefois] *bhaddanta*, *bhante* [au vocatif singulier et au nominatif et à l'accusatif du pluriel]. Ex. He bhaddanta ou bhante : vénérables !

अकारपिताद्यन्तानं आ ॥ ३६ ॥

Akâro ca pitâ linam anto ca âkârattam âpajjate ge pare Bho purisâ, bho pitâ, bho mâtâ; bho satthâ

[Les thèmes en] *a* [et ceux du gaṇa] pitâdi [font leur vocatif singulier] en *â*. Ex. Bho purisâ o homme ! bho pitâ : ô père !

L'autre forme de vocatif, en *a*, pour les noms pitâ, etc.

¹ Cd "bhadanta". S^c bhaddantassa bhada°. C "bhadda".

² Cd bhavantasaddhassa bhadanta° S^c bhaddantasa — bhadda°

³ Cd he bhadanta S^c he bhaddanta — bhaddantâ vâ

est autorisée, je pense, par le sūtra 38; quant aux thèmes en *a*, ils possèdent certainement la même forme, bien que le seul sūtra dont elle se puisse autoriser (II, 4, 10) soit très-vague.

भलपा रस्सं ॥ ३७ ॥

Jhala iccete rassaṇ āpajjante ge pare. Bho daṇḍi; bho sayambhu; bhoti itthi; bhoti vadhu.

[Les thèmes en] *i, í, u, ú* ont la brève [au vocatif singulier]. Ex. Bho sayambhu : ô être qui existes par toi-même! bhoti itthi : ô femme !

आकारो वा ॥ ३८ ॥

Ākāro rassaṇ āpajjate vā ge pare. Bho rāja, bho rājā; bho atta, bho attā; bho sakha; bho sakhā; bho sattha, bho satthā.

[Les noms masculins en] *ā* [peuvent] à volonté [faire de même]. Ex. Bho rāja ou rājā : ô roi !

ITI NĀMAKAPPE CATUTTHO KANDO

त्वादयो विभक्तिसञ्चायो ॥ १ ॥

To ādi yesaṇ paccayānaṇ te honti tvādayo Te paccayā tvādayo vibhattisaṇṇā va daṭṭhabbā Sabbato; yato, tato, kuto; ato, ito, sabbadā, yadā; tadā, idha, idāni

Les suffixes *to*, etc. participent au nom technique de vibhatti (c'est-à-dire . sont considérés comme des désinences casuelles).

इच्चि तो पञ्चम्यत्थे ॥ २ ॥

Kvacī to paccayo hoti pañcamyatthe. Sabbato; yato; tato; kuto, ato; ito.

Kvacīti kimatthañ? Sabbasmā

Le suffixe *to* s'emploie quelquefois avec le sens de l'ablatif. Ex. Sabbato : de tous côtés; tato : de là.

त्र थ सत्तमिया सब्बनामेहि ॥ ३ ॥

Tratha iccele paccayā honti sattamyatthe sabbanāmelu Sabbatra, sabbattha : yatra; yattha; tatra; tattha.

Les suffixes *tra*, *tha* s'emploient après les thèmes pronominaux, avec le sens du locatif. Ex. Sabbatra ou sabbattha : partout; tatra ou tattha : là.

सब्बतो धि ॥ ४ ॥

Sabba iccetasmā dhu paccayo hoti kvaci sattamyatthe. Sabbadhi, sabbasmīñ

Après *sabba* on emploie *dhi* [dans le même sens]. Ex. Sabbadhi : partout.

किस्मा वो ॥ ५ ॥

Kiñ iccetasmā vappaccayo hoti sattamyatthe Kva gatosi tvañ devānampiyatissa

Après *kiñ* on emploie *va* [dans le même sens]. Ex. Kva gatosi : où es-tu allé?

हिं हं हिञ्चनं ॥ ६ ॥

Kiñ iccetasmañ hiñ hañ hiñcanañ iccete paccayā honti sattamyatthe. Kuhiñ; kuhañ; kuhiñcanañ.

[Et aussi] *hiñ*, *hañ*, *hiñcanañ*. Ex. Kuhiñ, kuhañ : où ?

तम्हा च ॥ ७ ॥

Tambhā ca hiñ hañ iccete paccayā honti sattamyatthe. Tahiñ, tahañ

Casaddaggahañ hiñcanañgahañanivattanatthañ ¹.

Après *ta* aussi [on emploie les mêmes suffixes]
Ex. Tahiñ : là.

Le scholiaste a sans doute raison d'éliminer « hiñcanañ » de ce sūtra, mais rien dans le texte n'indique cette restriction

इमस्मा ह्वा च ॥ ८ ॥

Imasmiñ hadhā iccete paccayā honti sattamyatthe. Iha idha

Casaddaggahañ avadhārañatthañ ².

Et après *ima*, les suffixes *ha* et *dha*. Ex. Iha, idha : ici.

यतो हिं ॥ ९ ॥

Tasmañ yato hiñpaccayo hoti sattamyatthe Yahiñ

Après *ya* [on emploie le suffixe] *hiñ* [dans le sens du locatif]. Ex. Yahiñ : où.

^{1, 2} Si n'a pas cette glose

काले ॥ १० ॥

. Kāle iccetaṃ adhiḥāratthaṃ vedilabbaṃ

[Les formations indiquées par les sūtras suivants ont un] sens temporel.

किंसब्वञ्जेकयकुहि दादाचनं ॥ ११ ॥

Kiṃ sabba añña eka ya ku icceteḥi dā dācanaṃ iccete paccayā honti kāle¹ sattaṃyatthe. Kadā, sabbadā; aññadā; ekadā; yadā; kudācanaṃ.

Après *kiṃ*, *sabba*, *añña*, *eka*, *ya*, *ku*, [on emploie les suffixes] *dā*, *dācanaṃ* [dans le sens temporel du locatif]. Ex. Kadā : quand? sabbadā : tous jours.

तम्हा दानि च ॥ १२ ॥

Ta iccetasma dāni dā iccete paccayā honti kāle sattaṃyatthe. Tadāni, tadā. ४.

Casaddaggaḥaṇaṃ dāpaccayānukaḍḍhanatthaṃ².

Après *ta* on emploie de plus le suffixe *dāni*. Ex. Tadāni, tadā : alors.

इमस्मा रहि धुना दानि च ॥ १३ ॥

Imasma rahidhunādāni iccete paccayā honti kāle¹ sattaṃyatthe. Etarahi, adhunā, idāni.

1 S^c kāle kvaci sa?

2 S^c n'a pas cette glose

3 S^c kāle kvaci

Casaddaggahanañ dâpaccayânuakaddhanatthañ¹.

Et après *ima* les suffixes *rahi*, *dhunâ*, *dâni*.
Ex. Etarahi, adhunâ : maintenant.

Relativement à la dérivation, de *ima*, des formes « etarahi, adhunâ, idâni », cf. le chapitre précédent ss. 24, 25 et 26.— Le scholiaste a tort de ne pas ajouter l'exemple « idâ », forme autorisée par le *ca* du sûtra et qui d'ailleurs s'est conservée au moins dans la locution « idâhañ » que le commentaire cite à l'appui de 1, 2, 9; si c'est en effet à cette forme que fait ici allusion l'auteur du sûtra, il faut avouer qu'il s'est mis plus haut en contradiction avec la règle présente. Quoi qu'il en puisse être, il est presque superflu de remarquer que la seule analyse permise de *iddhañ* est : idâ + ahañ

सबुस्स सी दाम्हि वा ॥ १४ ॥

Sabba iccetassa sakârâdeso hoti vâ dâmhippaccaye pare.
Sadâ; sabbadâ

Sabba peut à volonté se changer en *sa* devant le suffixe *dâ*. Ex. Sadâ ou sabbadâ : toujours.

अवणो ये लोपञ्च ॥ १५ ॥

Avanno ye paccaye pare lopañ âpajjate. Bâhusaccañ, pañdiccañ; vepullañ, kârûññam, kosallañ, sâmaññañ, sohajjañ.

Casaddaggahanañ vâgahāṇanivattanatthañ¹

Et *a* [final] s'élimine devant le suffixe *ya*. Ex. Ve-

¹ S' n'a pas cette glose, Cd "nam rahidhunadâmpaccayañ anu"
Il y a là une méprise évidente du copiste

² S' n'a pas cette glose

pullaṃ : la grandeur (vipula + ya); paṇḍiccaṃ : la science (paṇḍita + ya).

वुडुस्स जो इयिद्वेसु ¹ ॥ १६ ॥

Sabbassa vuḍḍhasaddassa ² jo âdeso hoti iya itṭha iccṭhesu paccayesu. Sabbe ime vuḍḍhā, ayaṃ imesaṃ visesena vuḍḍhoti jeyyo; sabbe ime vuḍḍhā, ayaṃ etesaṃ visesena vuḍḍhoti jeṭṭho.

Vuḍḍha se change en *ja* devant les suffixes *iya*, *itṭha* [du comparatif et du superlatif]. Ex. Jeyyo : plus vieux; jeṭṭho : le plus vieux.

पसटुस्स ³ सो च ॥ १७ ॥

Sabbassa pasaṭṭhasaddassa so âdeso hoti jâdeso ca iya itṭha iccetesu paccayesu paresu. Sabbe ime pasaṭṭhā, ayaṃ imesaṃ visesena pasaṭṭhoti seyyo; sabbe ime pasaṭṭhā, ayaṃ imesaṃ visesena pasaṭṭhoti seṭṭho; jeyyo, jeṭṭho

Casaddaggaḥaṇaṃ dutiyâdesasampanṇanattaṃ ⁴

Pasaṭṭha [devant ces suffixes, se change en *ja* et] aussi en *sa*. Ex. Seyyo : meilleur; seṭṭho : le meilleur.

अन्तिकस्स नेदो ॥ १८ ॥

Sabbassa antikasaddassa nedâdeso hoti iya itṭha iccetesu paresu. Nediyo; nediṭṭho.

¹ Cd vuḍḍhassa jo iyiyetṭhasu. S° vuḍḍha °ṭṭhesu ca

² Cd buddhassa°, et dans le reste du sūtra toujours vuḍḍha, S° vuḍḍha

³ C Cd pasaṭṭha° (dans tout le sūtra)

⁴ S° n'a pas cette glose

Antika se change en *neda* [devant ces, mêmes suffixes]. Ex. *Nediyo* : plus proche; *nedittho* : le plus proche.

बाब्हुस्स साधो ॥ १९ ॥

Sabbassa bālhasaddassa sādḥādeso hoti iya itṭha iccetesu paccayesu paresu Sādhiyo; sādhittho.

Bālha en *sādha*. Ex. *Sādhiyo* : meilleur; *sādhittho* : le meilleur.

अप्पस्स कणं ॥ २० ॥

Sabbassa appasaddassa kaṇādeso hoti iya itṭha iccetesu paccayesu paresu Kaṇiyo; kaṇittho.

Appa en *kaṇa*. Ex. *Kaṇiyo* : plus petit; *kaṇittho* : le plus petit.

युवानञ्च ॥ २१ ॥

Sabbassa yuvasaddassa kaṇādeso hoti iya itṭha iccetesu paccayesu paresu Kaṇiyo; kaṇittho.

*Caśaddaggaḥaṇaṇi kaṇaggaḥaṇānukaddhaṇattham*².

Yuva de même. Ex. *Kaṇiyo* : plus jeune, *kaṇittho* : le plus jeune.

La *Rūpasiddhi* n'essaye pas plus que notre commentateur d'expliquer le pluriel « *yuvānaṇi* », dont le sens et la cause m'échappent complètement

¹ Cđ *apassa kaṇam*

² Si n'a pas cette glose

वन्तुमन्तुवीनञ्च लोपो ॥ २२ ॥

Vantumantuvinañ iccetesañ paccayânañ lopo hoti iya ittha iccetesu paccayesu paresu. Guṇiyo; guṇiṭṭho¹; satiyo, satiṭṭho; medhiyo; medhiṭṭho.

Les suffixes *vantu*, *mantu*, *vī*, s'éliminent devant les suffixes *iya*, *ittha*. Ex. Guṇiyo : plus vertueux; guṇiṭṭho : le plus vertueux (de : guṇavanta).

यवतं तलनद्वकारानं ॥ व्यञ्जनानि चलजज्ञकारत्तं ॥

॥ २३ ॥

Yavatañ talanadakârânañ byañjanâni calañajakârattañ¹ appajjante² yathâsaṅkhyañ. Bâhusaccañ, paṇḍiccañ; vepullañ, nepuññañ, sâmaññañ, sohaññañ.

Yavatañ iti kimatthañ? Tīṇadalañ.

Talanadakârânañ iti kimatthañ? Âlasyañ; Arogyañ.

Byañjanânti kimatthañ? Maccunā

Kâraggahayanti kimatthañ? Yāḥârassa sakârabhakarâma kârâdesañ saññâpanatthañ³. Purisassa bhâvo, porissañ, usabhaṣsa bhâvo, osabbhañ; upamassa bhâvo, opammañ.

T, *l*, *n*, *d*, suivis de *y*, se changent avec lui en *c*, *l*, *ñ*, *j*. Ex. Paṇḍit+yañ, paṇḍiccañ : science; vipul+yañ, vepullañ : grandeur; suhad+yañ, sohaññañ : amitié.

¹ Cd ajoute ganiyo; ganiṭṭho

² Cd "karaññañ vya"

³ Cd calañnaka', S' calañnaka'

⁴ Cd S' apajjate

⁵ Cd "desañ ñupamatthañ S' kuasaññ"

J'ai cherché à rendre l'intention de « byañjanāni » du sūtra, en écrivant sans *a* les consonnes auxquelles cette règle s'applique. Le grammairien pâli, ayant l'habitude d'énoncer les consonnes en les faisant suivre de la voyelle *a*, tient à marquer expressément que cet *a* est là simplement pour la prononciation (akāro uccāraṇattho, dit quelquefois la Rûpasiddhi), et que la règle s'applique uniquement aux éléments consonantiques; qu'ainsi, dans « maccunâ », le groupe *cc* résultant de *ty* est suivi d'un *u*. — Quant à la place qu'occupe ici cette règle, elle est assurément surprenante, et c'est ou dans la section relative au sandhi ou dans le chapitre des taddhitas qu'on s'attendrait à la rencontrer. En tout cas, elle ne devrait pas être séparée du sūtra 15, avec lequel elle a une si intime relation.

अम्हन्तुन्तुराजब्रह्मतत्त्वसत्युपितादीहि स्मा नाव

॥ २४ ॥

Amhatumhanturājabrahmattasakhasatthupitu iccevamādihi smā nāva daṭṭhabbā. Mayā; tayā, guṇavatā; raññā; brahmunā, attanā; sakhiṇā, satthārā; pitarā, mātārā, bhātārā, dhitarā¹.

Etehi kimatthaṃ? Parisā.

Après *amha*, *tumha*, le suffixe *ntu*, les thèmes *rāja*, *brahma*, *atta*, *sakha*, *satthu*, *pitu*, etc. l'ablatif singulier se fait comme l'instrumental. Ex. Mayā : par moi ou de moi; guṇavatā : par un homme vertueux ou d'un homme vertueux; raññā : par le roi ou du roi.

III NAMAKAPPE PAÑCAMO KANDHO

¹ Cf. dhitarā

यस्मादपेति भयं आदत्ते वां तदपादानं ॥ १ ॥

Yasmā vā apeti yasmā vā bhayaṃ jāyate yasmā vā ādatte taṃ kārakam apādānasaññaṃ hoti. Gāmā apenti munayo; nagarā niggato rājā; pāpā cittaṃ nivāraye¹, corā bhayaṃ jāyate; ācariyupajjhāyehi sikkhaṃ² gaṇhāti sisso.

Apādānaṃ iccanena kvattho? Apādāne pañcamī. (III, 25.)

On appelle apādāna (ablatio) [la relation syntactique où se trouve] l'objet dont on s'éloigne ou dont on s'effraye. Ex. Gāmā apenti munayo : les anachorètes s'éloignent du village; corā bhayaṃ jāyate : on a peur du voleur.

Malgré le scholiaste, suivi par M. Kuhn, je ne crois pas possible de dédoubler l'expression « bhayaṃ ādatte », il faudrait dans ce cas un premier *vā* après bhayaṃ. Aussi bien Paṇini, dans les règles correspondantes (I, 4, 24-25), ne signale que les deux catégories marquées par : *apeti* et *bhayaṃ ādatte*. Dans le sūtra Kātantra correspondant (fol. 29*) : « Yato apaiti bhayaṃ ādatte tad apādānaṃ » (le premier du *Samāsapāda*, contrairement à l'indication de M. Aufrecht, *Catal. Cdd. Sanser. bibl. Bodl.* p. 169; au moins mon manuscrit porte-t-il, avant ce sūtra, le signe habituel des divisions de chapitre, et d'ailleurs les ss. qui précèdent, depuis « avyayibhāvād, etc. », de quelque façon qu'on les considère, ne sauraient rentrer dans le chap. des Kārakāṣ), il n'y a point de *vā*. Il ne faudrait pourtant pas en vouloir conclure qu'il soit dans notre règle le résultat d'une interpolation ou d'une erreur. Voici en effet l'explication de Durgasiṃha : « Yasmād apaiti yasmād bhayaṃ bhavati yasmād ādatte vā tat kārakam apādānasaññaṃ bhavati » D'où il semblerait ressortir que l'auteur de

¹ K. n'a pas cet exemple pāṇiaye

² K. sippaṃ

notre sùtra a eu devant les yeux non-seulement le texte de la règle Kâtantra, mais même le commentaire précité.

धातुनामानं उपसग्ययोगाद्विस्वपि च ॥२॥

Dhâtunâmânañ payoge ca ² upasaggayogâdisvapi ³ ca tañ kârakañ apâdânaśaṇṇaṇ hoti. Dhâtûnañ payoge tâva; ji iccetassa dhâtussa parâpubbassa payoge yo asayho so apâdânaśaṇṇo hoti; tañ yatha : buddhasmâ parâjenti aññatitthiyâ, — bhû iccetassa dhâtussa papubbassa payoge yato acchinnapabhavo so apâdânaśaṇṇo hoti; tañ yathâ : himavantâ pabhavanti pañca mahânadiyo; anavatattamhâ pabhavanti ⁴ mahâsarâ; aciravatiyâ pabhavanti kunadiyo ⁵. — Nâmappayoge pi tañ kârakañ apâdânaśaṇṇaṇ holi; tañ yathâ : urasmâ jâto putto; bhûmito niggato raso; ubhato sujâto putto.

Upasaggayogâdisvapi ca tañ kârakañ apadânaśaṇṇaṇ hoti; tañ yathâ : apa sâlâya âyanti vâṇijâ; â brahmalokâ saddo abbhuggacchati; upari pabbatâ devo vassati, buddhasmâ pati sâriputto dhammadesauâya âlapati, temâsañ ghaḷaṇṇaṇ assa telasinaṇ pati dadâti; uppalañ assa padumasma pati dadâti; kanakañ assa hiraṇṇasmaṇ pati dadâti.

Âdiggahaṇena kârakamajjhepi pañcamî vibhatti hoti; tañ yathâ : pakkhasmâ vijjhati migañ; kosâ vijjhati kuñjarañ, māsasmâ bhuñjati bhojanañ — Apuggahaṇena nipâtappayoge pi pañcamî vibhatti hoti dutiyâ ca tatiyâ ca; rahiṭâ mâtujâ puññañ katva phalañ ⁶ deti, rahiṭâ mâtujasā, rahiṭâ mâtujena vâ; rite saddhammâ kuto sukhañ labhati, rite saddhammañ rite saddhammena vâ, te bhikkhû nânâ kulâ pabbajitâ, nânâ kulañ nânâ kulena vâ ⁷, vina saddhamma natthañño koci nattho loka vijjati, vina saddhammañ vina saddhammena vâ

¹ Cd de K. °saggappavogadisva°

² K. n'a pas ca.

³ K. ajoute . sattha

⁴ Cd kunnadiyo. Cd de K. kunnadiyo

⁵ Cd n'a pas phalañ

⁶ Cd n'a pas nânâ kulañ-lena vâ

vinâ buddhasmâ, vinâ buddhañ vinâ buddhena vâ.—Casad-daggahaṇena aññatthâpi pañcamî vibhatti hoti. Yato hañ bhagini ariyâya jâtiyâ jâto¹: yato sarâmi attânañ yato patto smî viññutañ; yatvâdlikaraṇaṁ enaṁ² abhijjhâdomanassâ pâpakâ akusalâ dhammâ anvassaveyyuñ³.

[L'ablatif, qui sert à exprimer l'apādâna, est régi] par des verbes ou des noms [seuls], et aussi accompagnés de prépositions, etc. Ex. Buddhasmâ parâjenti aññatitthiyâ : les hérétiques succombent devant le Buddha; bhûmito niggato raso : un suc sorti de terre; apa sâlâya âyanti vâñijâ : les marchands sortent de la salle.

La construction de ce sûtra est assez embarrassée, et la variante du manuscrit de M. Kuhn pourrait faire penser qu'il y a lieu de corriger en ajoutant, par exemple, « payoge » après "nâmanâñ. Cependant, si nous comparons Pan. I, 4, 24 svv. nous trouvons dans ces sûtras, dont quelques-uns se retrouvent plus bas dans ceux de Kaccâyana, un emploi du génitif tout semblable à celui que nous constatons ici, sans qu'il soit possible de supposer que *payoge* ou tout autre mot se soit perdu. Dans ces règles, nous voyons au génitif les mots indiqués comme régissant l'ablatif, l'emploi et la valeur du génitif *dhâtunâmanâñ* sont ici les mêmes. Quant au locatif qui forme la seconde partie du sûtra, il doit, comme le marque d'ailleurs la particule *api*, exprimer une condition particulière qui affecte la règle générale. En traduisant littéralement, nous aurions donc [Il y a apādâna] après des verbes et des noms, aussi quand il y a union avec des prépositions, etc. Il semble donc que l'intention de l'auteur

¹ K. ajoute . nâbhjânâmi sañcicca pânañ jivita voropetuñ

² K. ajoute : cakkhundriyañ asaṁvutañ vibarantañ

³ Cd de K anvassaveyyuñ. K. anvâsa°. Cd abhijjhâdayo dhammâ anvâssa°

teur est de marquer que, à vrai dire, c'est toujours l'idée de séparation contenue dans le verbe ou dans le nom qui régit l'ablatif, idée que la présence d'une préposition sert seulement à préciser ou à renforcer.

रक्खनत्थानं इच्छितं ॥ ३ ॥

Rakkhanatthānaṃ dhātūnaṃ payoge yaṃ icchitaṃ taṃ kārakaṃ apādānasaññaṃ hoti. Kāke rakkhanti taṇḍulā; yavā patisedhenti gāvo.

Après les verbes qui signifient protéger, l'objet que l'on désire [sauvegarder est dans la relation d'apādāna (se met à l'ablatif)]. Ex. Kāke rakkhanti taṇḍulā : ils protègent le riz contre les corbeaux (littér. ils éloignent les corbeaux du riz).

येन वादस्सनं ॥ ४ ॥

Yena vā adassanaṃ¹ icchitaṃ taṃ kārakaṃ apādānasaññaṃ hoti. Upajjhāyā antaradhāyati sisso, mātara ca pitara ca antaradhāyati putto.

Vāti kimatthaṃ? Sattamīvibhattyatthaṃ. Jetavane antarahāyati bhagavā¹; jetavane antarahito bhagavā.

Où la personne dont on désire ne pas être vu. Ex. Upajjhāyā sisso antaradhāyati : l'élève se cache de son maître.

दूरान्तिकद्वकालनिम्मानत्वालोपदिसायोगविभक्तारप्ययोगसुद्वप्यमोचनहेतुविविक्तप्यमानपुब्वयोगबन्धनगुणवचनपाह्वकथनथोकाकत्तू सु च ॥ ५ ॥

Dūratthe antikatthe addhakālanimmane tvālope disāyoge

¹ K. a un seul exemple : Jetavane antarahito bhagavā

vibhatte ārappayoge suddhatthe pamocanatthe hetvatthe ¹ vi vittatthe pamāne pubbayoge bandhane guṇavacane paṇhe ka-thane thoke akattari ² iccetesvatthesu payogesu ca ³ taṃ kâra kaṃ apādânasaññaṃ hoti.

Dûratthappayoge tâva . kiva dûro ito na lakâragâmo ; dû-rato vâgamma ; ârakâ te moghapurisâ imasîmâ dhammavinayâ. Dutiyâ ca tatiyâ ca : dûraṃ gâmaṃ âgato dûrena gâmena vâ ⁴, ârakâ imaṃ vinayaṃ anena dhammavinayena vâ ; iccevam-âdi. — Antikatthe : antikaṃ gâma ; âsannaṃ gâma ; samî-paṃ gâma ; samîpaṃ saddhaṃmâ ⁵. Dutiyâ ca tatiyâ ca : an-tikaṃ gâmaṃ gâmena vâ ; âsannaṃ gâmaṃ gâmena vâ ; samîpaṃ gâmaṃ gâmena vâ ; samîpaṃ saddhammaṃ sad-dhammena vâ ⁶ ; iccevamâdi. — Addhakâlanimmâne : ito ma-dhurâya catûsu yojanesu sankassanagaraṃ atthi, tattha bahû janâ vasanti ; ito bhikkhave ekanavutikappe vipassî nâma sammâsambuddho loke uppajji ⁷ ; ito tiṇṇaṃ mâsanaṃ acca-yena parinibbâyissâmi ; iccevamâdi. — Tvâlôpe kamîâdhi-karaṇesu : pâsâdâ saṅkameyya pâsâdaṃ abhiruyhitvâ vâ, pabbatâ saṅkameyya pabbataṃ abhiruyhitvâ vâ ; hatthik-khandâ saṅkameyya hatthikkhandaṃ abhiruyhitvâ vâ ; âsanâ vuṭṭhaheyya âsane nisîditvâ vâ, iccevamâdi. — Disâyoge . avîcîto upari bhavaggaṃ ⁸ antare ; yato khemaṃ tato bhayaṃ, puratthimato, dakkhiṇato, pacchiṇato, uttarato ; yato asso-suṃ bhagavato ⁹ kittisaddaṃ ; uddhaṃ pâdatalâ, adho kesa-

¹ K. suddhe pamocane he° Cd au lieu de hetvatthe : gatyatthe

² Cd vivittatthapamānapubbayogabandhanaguṇavacanapaṇ haka-thanathokakattusu ca. — Puis il répète de puis dûratthe jusqu'à akattari

³ K. n'a pas . ca

⁴ K.° agato dûrena gamena âgato âra°

⁵ K. antikâ° âsannâ° samîpa° samîpâ.

⁶ K. a devant chaque instrumental : antikena, âsannena, puis sa-mîpena

⁷ K. udapadi.

⁸ K. bhavataṃ. Cd. de K. bhavattaṃ (? les ligatures gg et tt sont presque identiques) Cf. Burnouf, *Lot d I B. L.* pp 4,309

⁹ Cd bhagavantaṃ.

matthakā¹; iccevamādi. — Vibhatte : yato paṇītatara² vā viṇṇatara vā natthi. Chātthi ca : channavutinaṃ pāsaṇḍānaṃ dhammānaṃ pavaraṃ yad idaṃ sugatavinayaṃ; iccevamādi. — Ārappayoge : gāmadhammā vasaladhammā asaddhammā ārati virati pativirati; paṇātipātā veramaṇi; iccevamādi. — Suddhatthe : lobhaniyehi dhammeli suddho; mālito ca pitito ca suddho, asaṃsaṭṭho, anupakuṭṭho, agarahito; iccevamādi. — Pamocanatthe : parimutto dukkhasmāti vadāmi; muttosmi mārābandhanā; tato muccanti mac-cunā³; iccevamādi. — Hetvatthe : kasmā hetunā⁴; kasmā tumhe daharā na miyyatha; kasmā idheva maraṇaṃ bhavi-sati; iccevamādi. — Vivittatthe : vivitto pāpakā dhammā; vivicceva kāmehi; vivicca akusalehi dhammehi; iccevamādi. — Pamānatthe : dighaso navavidatthiyo; sugatavidatthiyā pamānikā kāretabblā sugatasāṅghāṭi; majjhimassa purisassa aḍḍhatelasahatthā⁵; iccevamādi. — Pabbayoge : pubbeva me bhikkhave sambodhā; iccevamādi. — Bandhanatthe : satasmā bandho naro. Tatiyā ca : satena vā bandho⁶; iccevamādi. — Guṇavacane : paṇṇāya sugatiṃ yanti, cāgāya vipulaṃ dhaṇaṃ; paṇṇāya vimuttamano issariyā⁷ janaṃ rakkhati rājā; iccevamādi. — Paṇhe tvālope kammādhikaraṇesu : abhidhammā⁸ pucchanti. Dutiyā ca tatiyā ca : abhi-dhammaṃ abhidhammena vā. Vinayā pucchanti, vinayaṃ vinayena vā; evaṃ : suttā gāthā udānā itivuttakā jātakā ab-bhutadhammā vedallā; iccevamādi. — Kathane tvālope kammādhikaraṇesu : abhidhammā⁹ kathayanti. Dutiyā ca

¹ K. a de plus ici : tattha pariyantaṃ purāṇaṃ nānappakāraṇaṃ asu-cino imaṃ pūtikāyaṃ paccavekkhati 1°.

² K. paṇītatara.

³ K. na te muccanti paccanā.

⁴ K. hetu. Cd. de K. hetunā.

⁵ Cd n'a pas : sugatasāṅghāṭi, et il écrit : aḍḍhatelasa.

⁶ Cd "bandho raṇṇo nāthenatthenatthena 1°.

⁷ Cd. de K. issariyā janaṃ. K. issariyajanaṃ.

⁸ K. abhidhammaṃ sutvā abhidhamma°.

⁹ K. abhidhammaṃ ākaddhuvā abhidhamma°.

tatiyā ca : abhidhammañ abhidhammena vā; vinayā katha-
yanti, vinayañ vinayena vā¹; evaṃ : suttā gāthā udānā iti-
vuttakā jātakā abbhutadhammā vedallā; iccevamādi. —
Thokatthe : thokā muccati; appamattakā muccati; kicchā
muccati. Dutiyā ca tatiyā ca : thokañ thokena vā, appamat-
takañ appamattakena vā; kiccañ kicchena vā²; iccevam-
ādi. — Akattari : katattā upacitattā ussannattā vipulattā
uppannañ cakkhuvīññānañ³.

Casaddaggaḥaṇena sesesvapi ye mayā nopaditthā apādā-
nappayogikā te payogavicakkhaṇchi yojetabbā.

[L'ablatif, qui marque l'apādāna, s'emploie] en-
core [dans les cas suivants] : 1° Après un mot qui
signifie l'éloignement. Ex. Kivadūro ito naḷakāra-
gāmo : de combien le village du faiseur de nattes est-
il éloigné d'ici? — 2° Après un mot qui signifie la
proximité. Ex. Antikañ, āsannañ, samīpañ gāmā :
près du village. — 3° Pour marquer le point de dé-
part d'une mesure de temps ou de chemin. Ex. Ito
Madhurāya catūsu yojanesu Sankassanagarañ atthi :
la ville de Sankassa est à quatre yojanas de Ma-
dhurā où nous sommes; ito ekanavutikappe Vipassī
nāma sammāsambuddholoke uppajji : il y a quatre-
vingt-onze kalpas à compter de celui où nous
vivons que vint au monde le buddha Vipassin.
— 4° Pour marquer le lieu de l'action, l'absolutil
n'étant pas exprimé. Ex. Pāsādā saṅkameyya : il irait
du palais... (comme . Pāsādāñ abhiruyhitvā sa"

¹ K et Cd vinayañ ākaḍḍhitvā vīmayā

² Cd n'a pas les mots suivants dutiya, thokañ, appamattakañ,
kiccañ

K et Cd n'a pas uppa'ññānañ

étant monté au palais, il irait...). -- 5° Dans une détermination de lieux, pour marquer le point de départ. Ex. Avïcito upari : de l'enfer Avïci... — 6° Après un mot exprimant la comparaison. Ex. Yato pañitataro vā visitṭhataro vā natthi : le plus éminent et le plus excellent des hommes (littéral. Quo nemo excellentior...). — 7° Dans le mot *ará*, loin de... Ex. Arā imasmā dhammavinayā : loin des prescriptions de la religion. — 8° Après les mots qui signifient : pur de... Ex. Lobhanīyehi dhammehi suddho : pur de toute convoitise. — 9° Après les mots, qui signifient : délivrer de... Ex. Parimutto dukkhasmā : délivré du malheur. — 10° Pour marquer la cause. Ex. Kasmā hetunā pour quelle raison? — 11° Après les mots qui signifient : séparé de... Ex. Vivitto pâpakā dhammā . séparé du mal. — 12° Pour exprimer une mesure. Ex. Dīghaso navavidatthiyo : neuf palmes de longueur. — 13° Après le mot *pubba*. Ex. Pubbeva me sambodhā : avant que j'eusse atteint la connaissance parfaite. — 14° Après les mots qui signifient lier, etc. Ex. Satasmā bandho naro : un homme emprisonné pour une dette de cent pièces d'argent — 15° Pour marquer les qualités à l'aide desquelles on fait une chose. Ex. Paññāya sugatiṃ yanti : c'est par la sagesse qu'on arrive au bonheur. — 16° Après le mot interroger, pour marquer le lieu (la matière) de l'action, l'absolutif n'étant pas exprimé. Ex. Abhi dhammā pucchanti : ils sont interrogés sur l'Abhidharma (comme : Abhidhammaṃ sutvā abhi° après

qu'on leur a enseigné l'Abhidharma, ils . . . \. — 17° Après le mot raconter, pour marquer l'objet (le lieu, etc.) de l'action, l'absolutif n'étant pas exprimé. Ex. Abhidhammā kathayanti : ils racontent (des récits tirés) de l'Abhidharma. — 18° Dans le mot *thoka* et autres de sens analogue. Ex. *Thokā, kicchā muccati* : il est délivré à grand'peine. — 19° Pour marquer la cause, l'agent n'étant point exprimé (la cause exprimée par un mot abstrait dans une phrase construite passivement). Ex. *Vipulattā uppannāñ cakkhuviiñānāñ* : c'est en vertu de leur étendue que l'œil perçoit les objets.

Il est un des cas d'emploi de l'ablatif prévus par ce sūtra, de la traduction duquel je dois dire un mot; c'est celui qui, dans la traduction, porte le numéro 7 et est exprimé dans le texte par les mots "ārappayoga"; le scholiaste, bien qu'il ne s'explique pas, montre par ses exemples qu'il n'a pas compris ces mots comme je fais, mais bien comme le Bālāvatāra, qui les interprète par « āratyattayoge » (p. 73). Clough (p. 141) explique de même, et M. Kuhn ne s'éloigne pas essentiellement de cette interprétation quand il dit (p. 8) « In constructione cum verbo āra aliisque ejusdem significationis. » Il est clair tout d'abord que nous ne saurions voir avec les scholiastes, dans ārappayoge, *ārati-payoge*, mais seulement *āra*, ainsi que fait M. Kuhn; mais si l'auteur entendait parler du cas régi par āra, il se rend coupable d'une répétition absolument superflue, le cas étant prévu par « dūratika », ainsi que le reconnaît le scholiaste lui-même par l'exemple *āraka*, qu'il associe aux exemples de *dūra*. Il semble d'ailleurs que l'auteur du sūtra ait eu l'intention, en ajoutant « payoge », d'indiquer qu'āra ne doit pas être pris comme simplement coordonné aux cas précédents dūratika. Je crois donc qu'il a voulu prescrire pour *āra* ce qu'il indique plus

loin pour *thoka*, que ce mot lui-même s'emploie toujours à l'ablatif (skr. ârât); quant à l'ablatif qu'il régit, il n'avait plus à s'en occuper, le cas étant prévu par le premier mot de la règle. De là ma traduction; notre grammairien ne se modèle point d'ailleurs ici assez exactement sur Pânini, pour que l'analogie qu'on pourrait invoquer de Pânini, II, 3, 29 décide rien contre elle, surtout en présence d'une différence d'expression qui ne peut guère être déterminée que par l'intention indiquée ci-dessus.

in 241.

यस्स दत्तुकामो रोचते वा ¹ धारयते वा तं सम्पदानं ॥ ६॥

Yassa vâ dâtukâmo yassa vâ rocate yassa vâ dhârayate ² tañ kârakañ sampadâñasaññañ hoti. Samañassa cîvarañ da dâti; samañassa rocate saccañ; devadattassa suvaññachat-tañ dhârayate ³ yaññadatto.

Sampadânañ iccanena kvattho? Sampadâne catutthî. (III, 23)

Vâti vikappanatthañ. Dhâtunâmânañ payoge vâ upasag-gappayoge vâ nipâtappayoge vâ sati ⁴ atthavikappanatthañ vâsaddhañ payujati ⁵.

On appelle sampadâna [la relation syntactique où se trouve le mot qui désigne] celui à qui l'on veut donner, à qui une chose plaît, pour qui l'on fait une chose. Ex. Samañassa cîvarañ dadâti : il donne un manteau au religieux; samañassa rocate saccañ : la vérité plaît au religieux.

¹ K. y. vâ dâtukamo r. dh. tañ sâ

² Cd dhâriyate

³ Cd dhârîte.

⁴ K. nipâtappayoge vâ na (Cod. na vâ) payoge va sati Cd na va payoge va itti attha°.

⁵ K. pavuñjati Cd de K. payujati.

सिलावहनुद्दासपधारपिहकुधदुहिसासुय्यराधिकवप्प-
 चासुणअनुपतिगिण पुब्वक्तारोचनत्थतदत्थतुमत्थाल-
 मत्थमञ्जनादप्पाणिनि गत्थत्थकम्मणि आसिंसत्थसम्मु-
 तिभियसत्तम्यत्थेसु च ॥ ७ ॥

Silāgha hanu !hā sapa dhāra piha kudha duha issa iccete
 sañ dhātūnañ payoge usuyyathānañ ca payoge rādhiikkhap-
 payoge¹ paccāsunañanupatiginañ pubbakattari ca āroca-
 natthe tadatthe tumatthe alamatthe maññatippayoge anādare
 appāṇini gatyathānañ kammaṇi āsiṃsatthe sammuti² bhiy-
 yasattamyatthesu ca tañ kārakañ sampadānasaññañ hoti.

Silāghappayoge tāva : buddhassa silāghate, dhammassa
 silāghate; saṅghassa silāghate; sakaupajjhāyassa³ silāghate;
 tava silāghate; mama silāghate; iccevamādi. — Hanup-
 payoge : hanute mayhañ eva; hanute tuyhañ eva; iccevam-
 ādi. — Thāpayoge : upatittheyya sakyaputtānañ⁴ vadḍhaki;
 bhikkhussa bhuñjamānassa pāṇiyena vā vidhūpena vā upa-
 tittheyya; iccevamādi. — Sapappayoge : mayhañ sapate;
 tuyhañ sapate; iccevamādi. — Dhārappayoge : suvaṇṇaṇ
 te dhārayate; suvaṇṇaṇ me dhārayate; iccevamādi. — Pi-
 happayoge . buddhassa aññatitthiyā pihayanti, devā dassana-
 kāmā te, yato icchāmi bhaddaṇ tassa; samiddhānañ pih-
 yanti daliddā; iccevamādi. — Kudhaduhaissausuyyappayoge .
 kodhayati devadattassa; tassa kujjha mahāvira; duhayati di-
 sānañ meggho; titthiyā samaṇānañ issayanti; titthiyā sama-
 ṇānañ usuyyanti; lābhagiddhena duijanā guṇavantānañ
 usuyyanti; guṇavadḍhena kā usuyyā vijānatañ. — Rādha ik-

¹ Cd paccāsunañanupatigina.

² K. sammati°. — Cd °m saṃsatthasammuti°

³ K. °ppayoge vā pa°.

⁴ Cd sammuti. — K. sammati

⁵ Cd saṃkañ upa°

⁶ K. sakyapu°

kha iccetesaññ dhātūnaññ payoge yassa akathitassa punavipucchanaññ¹ kammavikhyāpanatthaññ² taññ kārakaññ sampadānasaññaññ hoti dutiyā ca³ : ārādho me rañño; ārādho me rājānaññ⁴; kyāhaññ ayyānaññ aparajjhāmi⁵; cakkhuññ janassa dassanāya taññ viya maññe; āyasmato upālitheraassa upasampadāpekkho upatisso āyasmantaññ vā. — Paccāsūṇaanupati-giṇānaññ pubbakattari ca; suṇotissa dhātussa paccāyoge yassa kammano pubbassa yo kattā so sampadānasañño hoti; taññ yathā : bhagavā bhikkhū etad avoca. Bhikkhūti akathitakammaññ, etaññ ti kathitakammaññ, yassa kammano pubbassa yo kattā so bhagavā, yo karoti sa kattāti (III, 11) suttavacanena, evaññ yassa kammano pubbassa yo kattā so sampadānasañño hoti; taññ yathā : bhagavato paccassosunñ te bhikkhū; āsūṇanti buddhaassa bhikkhū. Giṇassa dhātussa anupatiyoge⁶ yassa kammano pubbassa yo kattā so sampadānasañño hoti; taññ yathā : bhikkhu janaññ dhammaññ sāveti; tassa bhikkhuno jano anugiṇāti; tassa bhikkhuno patiṇāti. Yo vādeti⁷ sa kattā, yaññ vuttam kammani vuccati; yo paṭiggāhako tassa sampadānaññ vijāniyaññ⁸. — Ārocanatthe : ārocayāmi⁹ vo bhikkhave; āmantayāmi vo bhikkhave; paṭivedayāmi¹⁰ vo bhikkhave; ārocayāmi te mahārāja; paṭivedayāmi te mahārāja. — Tadatthe : ūnassa⁹ paripuriyā¹⁰; buddhaassa atthāya, dhammaassa atthāya, saṅghassa atthāya jivitaññ paricajjāmi. — Tumatthe : lokānukampāya atthāya hitāya sukhāya; bhikkhūnaññ phāsuvihārāya, iccevaṃvādī. — Ala-

¹ Cd "na pi pu"

² Cd et K. "tthaññ ca taññ".

³ K. supprime : dutiyā, qui se trouve aussi dans son manuscrit.

⁴ K. ārādho me rāja, ārādho maññ rājā; ārādho te haññ taññ ahaññ arādho.

⁵ Cd ajoute : kyāham ayye aparajjhāmi

⁶ Cd anupatipubbassa giṇadhātussa payoge yassa⁹.

⁷ Cd vadeti

⁸ K. vijāniya.

⁹ K. onassa.

¹⁰ K. paripurīyaya — Cd et Cd. de K. paripurīya

matthe¹ : alaṃ iti arabati ca paṭikkhitte ca. Alaṃ me buddho, alaṃ me rajjaṃ; alaṃ bhikkhupattassa; alaṃ me mallo mallassa, evaṃ arahati²; alaṃ te rūpaṃ karaṇiyaṃ; alaṃ me hiraṇṇasuvannaṃ, evaṃ paṭikkhitte. — Maññanādarappāṇini³ : maññatippayoge anādare appāṇini : kaḷḷhassa tuvaṃ maññe; kaḷḷgarassa tuvaṃ maññe. Anādareti kimatthaṃ? Suvannaṃ taṃ maññe. Appāṇinīti kimatthaṃ? Gadrabhaṃ tuvaṃ maññe. — Gatyatthakammani : gāmaṣṣa pādena gato; nagarassa pādena gato; appo saggāya⁴ gacchati saggassa gamanena vā; mūlāya paṭikasseyya saṅgho. Dutiyā ca : gāmaṃ pādena gato; nagaraṃ pādena gato, appo saggaṃ⁵ gacchati saggaṃ gamanena vā; mūlaṃ paṭikasseyya saṅgho. — Āsīṇsatthe⁶ : āyasmato dīghāyu hoti; bhaddaṃ bhavato hotu, kusalaṃ bhavato hotu; anāmayaṃ bhavato hotu, sukhaṃ bhavato hotu; svāgataṃ bhavato hotu⁷; iccevaṃādi. — Sammutippayoge : aññatra sanghasammutiyā bhikkhussa vipavattthuṃ⁸ na vaḷḷati; sādhu sammuti me tassa bhagavato dassanāya. — Bhiyyappayoge : bhiyyo somattāya⁹; iccevaṃādi. — Sattanyatthe : tuyhaṃcassa āvikaroma; tassa me sakko pāturaṃ ahoṣi; iccevaṃādi.

Atthaggahaṇena bahūsu akkharappayogesu dissati; taṃ yathā upamaṃ te karissāmi, dhammaṃ vo bhikkhave desissāmi; iccevaṃādi. Sāratthe ca : desetu bhante bhagavā dhammaṃ bhikkhūnaṃ; tassa phāsu; tassa pahīneyya¹⁰; yathā

¹ K. alamathappayoge.

² Cd "Ilassa arabati alaṃ me mallo mallassa paṭikkhitte alaṃ".

³ Cd n'a pas. Ma-mi

⁴ Cd appossaggāya.

⁵ Cd appossago ga°.

⁶ Cd āsīṇsanatthe

⁷ Cd au lieu de . svāgataṃ bhavato hotu . atthaṃ bh. h., hitaṃ bh. h., parittaṃ bh. h.

⁸ Cd bhikkhuvipavattthuṃ — K. bhikkhussa vipavattthuṃ.

⁹ K. °yyo so ma°. Clough (p. 137) et Fausboll (*Dhammap* p. 188.

¹⁰ 7) °yyo so ma°.

¹¹ Cd pahīnu.

no bhagavā byākareyya tathāpi tesaṃ byākarissāma; kappati samaṇānaṃ āyogo; amhākaṃ maṇinā attho; kimattho me buddhena; seyyo me ¹ attho; bahūpakārā bhante mahāpajāpati gotami bhagavato; bahūpakārā bhikkave mātāpitāro puttānaṃ; iccevaṃādi. Akkharappayogesu aññepi payogā payogavicakkhaṇehi yojetabbā.

Casaddaggaṇaṃ vikappanattamaṃ vāgahaṇānukaḍḍhanattamaṃ. Ye keci ² sampadānappayogikā mayā nopadittā tesaṃ gahaṇattamaṃ iti vikappayati; tam yathā : bhikkhusaṅghassa pabhū ayaṃ bhagavā; desasā pabhū ayaṃ rājā; khettassa pabhū ayaṃ gahapati; araṇṇassa pabhū ayaṃ luddhako; iccevaṃādi. Kvaci dutiyātatiyāchatthasattamyatthesu ca ³.

[Le datif qui marque le sampadāna s'emploie dans les cas suivants :] 1° Après le verbe *silāgh*, louer. Ex. Buddhassa silāghate : il loue le Buddha. — 2° Après le verbe *hanu*, se cacher. Ex. Hanute mayhaṃ eva : il se cache à mes yeux. — 3° Après le verbe *thā* [précédé de la préposition *upa*]. Ex. ⁴ Upa-tittheya sakyaputtānaṃ vaḍḍhaki : que le charpentier serve les fils de Śākya. — 4° Après le verbe *sap*. Ex. Mayhaṃ sapate : il me blâme. — 5° Après le verbe *dhāra*. Ex. Suvannaṃ te dhārayate : il te doit un suvarṇa. — 6° Après le verbe *piha*. Ex. Buddhāya aññatittiyā pihayanti : les hérétiques portent envie au Buddha. — 7° Après le verbe *khuda*. Ex. kodhayati devadattassa : il est en colère contre Devadatta. — 8° Après le verbe *duha*. Ex. Duhayati disānaṃ meggho : le nuage obscurcit les (littérale-

¹ K. n'a pas me.

² K. a de plus sadda.

Cel dutiyā ca tatiyā ca chatthiṃ ca sa^o su ca

ment · nuit aux) régions célestes. — 9° Après le verbe *issa*. Ex. *Titthiyā samañānañ issayanti* : les Brâhmanes portent envie aux Çramaṇas. — 10° Après le verbe *usuyya*. Ex. *Dujjanā guṇavantānañ usuyyanti* : les méchants portent envie aux bons. — 11° Après le verbe *rādha* et les mots qui signifient désirer, [pour marquer l'objet de l'action exprimée par ces verbes]. Ex. *Ārādho me rañño* : je fais ma cour au roi; *āyasmato upālithcrassa upasampadāpekkho upatisso* : Upatissa demande l'ordination au sthavira Upāli. — 12° Après les verbes *saṇa* précédé des préfixes *prati*, *ā*, et *giṇa* précédé des préfixes *anu*, *pati*, pour marquer l'agent d'une action antérieure, [cause déterminante de celle qui est exprimée par ces verbes]. Ex. *Bhagavato paccassosum te bhikkhū* : (Bhagavat dit telle chose aux religieux, et) les religieux répondirent à Bhagavat; *tassa bhikhuno jano anugināti* : (le religieux récite la loi au peuple, et) le peuple répond au religieux (la récite après lui). — 13° Après les mots qui signifient dire, annoncer. Ex. *Ārocayāmi vo bhikkhave* : je vous déclare, ô religieux. — 14° Pour exprimer le sens de : *à cause de*. Ex. *ūnassa paripuriyā* : pour suppléer ce qui manque. — 15° Pour exprimer le sens de l'infinitif. Ex. *Lokānukampāya* : pour témoigner au monde sa compassion. — 16° Après un mot du sens de : *assez, suffisant*. Ex. *Alaṃ bhikkhupattassa* : c'est assez de l'écuelle de religieux. — 17° Après le verbe *mañña*, quand on exprime le mépris par la comparaison de certains objets ina-

nimés. Ex. *Kaṭṭhassa tuvaṃ mañṇe* : flocci te facio.
 — 18° Pour marquer le but vers lequel on se dirige, après les verbes qui ont le sens d'aller. Ex. *Gāmassa pādena gato* : étant allé à pied au village.
 — 19° Après des mots qui expriment un souhait. Ex. *Āyasmato dīghāyu hotu* : une longue vie au vénérable ! — 20° Pour exprimer le consentement, la permission. Ex. *Aññatrasaṅghasammutiyā bhikkhussa vippavatthuṃ na vaṭṭati* : il n'est pas permis au religieux de s'absenter autrement que du consentement de la communauté. — 21° Après le mot *bhyyo*. Ex. *Bhiyyo somatṭāya* : extrêmement (plus que dans une raisonnable mesure). — 22° Dans le sens du locatif. Ex. *Tuyhaṃ cassa āvikaromi* : je vous montrerai à toi et à lui. . . .

Les quatre premiers cas prévus par cette règle semblent empruntés à Pāṇini, I, 4, 34 : « *Ālāghahmuṣṭhāṣapāṃ jñipsyamānaḥ* » Mais comme, ni dans le texte de notre règle, ni même dans le commentaire, le mot « *jñipsyamānaḥ* » ne se trouve reproduit, il est naturel de penser que le sens particulier que son addition force à attribuer aux quatre racines dans le grammairien sanscrit ne doit pas être transporté aux quatre verbes pâlis. C'est ainsi que j'ai traduit « *silāghate* » non « il se vante à quelqu'un, mais il loue quelqu'un, et « *saṣate mayhaṃ* », non « il me fait le serment de . . . mais il me blâme, conformément à l'art. 8 in Pāṇ. I, 3, 21 (*ṣapate upālambhane* : *devadattāya ṣapate*). — Relativement au cas d'emploi du datif consigné sous le n° 16 de la traduction, je ferai remarquer qu'on ne rendrait qu'imparfaitement la pensée de l'auteur en y voyant seulement la prescription du datif en construction avec *alam* ; l'auteur a voulu dire à la fois plus et moins, plus, en embrassant dans sa règle d'autres

mot encore que *alam̃*; moins, en restreignant l'emploi du datif au cas où *alam̃* a le premier des deux sens relevés par le scholiaste. C'est ce qui ressort du rapprochement de notre règle avec le deuxième vârtika sur Pâṇ. II, 3, 16 (ubi corr. *ययिष्य*[°] et cf. III, 4, 66), dont l'auteur a évidemment voulu mettre à profit la rectification. La grammaire Kâtantra se contente de copier la règle de Pâṇini, « Namahsvastisvâhâsvadhâlam̃vashadyoge caturthi » (fol. 32). Quant aux premiers cas dont il est question ci-dessus, je ne les y trouve mentionnés qu'occasionnellement, dans le commentaire.

यो धारो तं ओकासं^१ ॥ ८ ॥

Yo âdhâro taṃ okâsasaṃnāṃ hoti. Svâdhâro catubbidho, byâpiko opasilesiko² vesayiko sâṃpiko ti. Tattha byâpiko tâva : jalesu khiraṃ; tilesu telaṃ, ucchûsu raso Opasilesiko³ : pariyaṅke rājā seti; âsane upaviṭṭho saṅgho. Vesayiko : bhūmisu manussā; antarikkhe vâṭi; âkāse sakuṇa. Sâṃpiko vane hatthino; gaṇḍâyaṃ ghoso; vaje gâviṃ duhanti, sâvatthiyaṃ viharati jetavane,

Okâsa iccanena kvattho? Okâse sattami. (III, 32)

On appelle okâsa (espace, lieu) [la relation syntactique où se trouve] le mot qui exprime la sphère (le domaine, le lien) de l'action. Ex. Tilesu telaṃ l'huile se trouve dans les graines de sésame; pariyaṅke rājā seti : le roi est assis dans le palanquin.

येन वा कयिरते⁴ तं करणं ॥ ९ ॥

Yena vâ kayirate⁵ yena vâ passati yena vâ supâti taṃ ka

¹ Cd âkasaṃ.

², ³ K opasilesiko

⁴ K kanyate

⁵ k. kanyate Cd kayirati

rakañ karapaññam hoti. Dattena¹ vihiñ lunāti; vāsiyā rukkhañ tacchati; phara'sunā rukkhañ chindati; kudḍālena rukkhañ khaṇati; hatthena kammañ karoti; cakkhunā rūpañ passati; sotena saddañ suṇāti.

Karaṇa iccanena kvattho? Karaṇa tatiyā. (III, 16.)

On appelle karaṇa (instrument) [la relation syntactique où se trouve le mot qui exprime] au moyen de quoi l'action est exécutée. Ex. Dattena vihiñ lunāti : il coupe le riz avec un couteau; cakkhunā rūpañ passati : il voit la forme avec l'œil.

Il est difficile de croire que le *vā* du sūtra ait réellement le sens que semble lui attribuer le scholiaste, surtout placé comme il l'est. Il serait plus satisfaisant de le prendre dans le sens de *eva*; cet emploi de *vā* n'est pas absolument étranger au sanskrit, et, pour le pâli, la confusion qui s'y est faite entre *vā*, *iva*, *eva* (cf. par exemple *Abhidhānapp.* n° 1189) le rendrait bien plus admissible encore; cette interprétation serait singulièrement appuyée par le sūtra de Pāṇini, I, 4, 42, qui définit ainsi le karaṇakāraka : « Sādhakatamañ karaṇaṃ ». Le grammairien pâli aurait cherché à rendre par la particule *vā* l'intention contenue dans le superlatif du grammairien sanskrit. On peut objecter, il est vrai, que *vā* étant un terme technique de sens et d'emploi déterminés, il est difficile de lui accorder ainsi une signification exceptionnelle. Faut-il alors y voir une interpolation? Ce qui est certain, c'est que ni la règle Kātantra correspondante : « yena kriyate tat karaṇaṃ » (fol. 30), ni la glose de Durgasiṃha ne contiennent rien de pareil.

यं करोति तं कर्म ॥ १० ॥

Yaṃ vā karoti yaṃ vā passati yaṃ vā suṇāti taṃ kārakaṃ

¹ k. dātana

kammasaññañ hoti. Rathañ karoti; chattañ karoti; dbajañ karoti; rūpañ passati; saddañ suṇāti; kaṇṭhakañ maddati; visañ gilati.

*Kamma iccanena kvattho? Kammatthe dutiyâ. (III, 27)

On appelle kamma (action) [la relation syntactique où se trouve le mot qui exprime] ce que fait [l'agent]. Ex. Rathañ karoti : il fait un char; saddañ suṇāti : il entend un bruit.

यो करोति स कत्ता ॥ ११ ॥

Yo karoti so kattusañño hoti. Ahinâ daḷḷho naro; garuḷena¹ lato nāgo; buddhena jito mārō; upaguttana bandho mārō. Kattu iccanena kvattho? Kattari ca. (III, 18.)

On appelle kattu (agent) celui qui fait l'action. Ex. Ahinâ daḷḷho naro : un homme a été mordu par un serpent (ahinâ est le kattâ).

यो करोति स हेतु ॥ १२ ॥

Yo kattārañ kâreti so hetusañño hoti kattusañño ca. So puriso tañ purisañ kammañ kâreti; so puriso tena purisena kammañ kâreti; so puriso tassa purisassa kammañ kâreti², evañ vihâreti, pâleti, pâṭheti, dhâreti; pâceti, nâyeti.

Hetu iccanena kvattho? Dhâtûhi nenayaṇāpeṇāpayâ kâritāni hetvatthe. (VI, 2, 7.)

On appelle hetu (cause) celui qui fait faire une action. Ex. So puriso tañ purisañ kammañ kâ-

¹ Cd garuḷena.

² Cd karoti.

Cd " purisena tassa purisassa kammañ kâreti, evañ "

reti : cet homme fait faire telle action à cet autre homme.

Il est curieux de voir ici le scholiaste commenter un mot qui ne se trouve pas dans le texte, mais bien dans le sūtra Kātantra correspondant : « Kārayati yaḥ sa hetuṣca » (fol. 30), c'est à ce *ca* que s'applique « kattusañño ca » de la vṛitti

यस्स वा परिगहो तं सामी ॥ १३ ॥

Yassa vā pariggaho taṃ sāmisaññaṃ hoti. Attano mukhaṃ, tassa bhikkhuno paṭivisaṃ¹; tassa bhikkhuno pattaṃ; tassa bhikkhuno cīvaraṃ.

Sāmi iccanena kvattho? Sāmisimā chaḷḷhi. (III, 31.)

On appelle sāmī (maître) celui qui a la propriété d'une chose. Ex. Tassa bhikkhuno pattaṃ : l'écuelle de ce religieux.

Quelle est ici encore la signification de *vā*? Le scholiaste n'essaye même pas de l'expliquer. L'explication proposée pour le sūtra 9 paraît ici encore la seule possible, encore que nous n'ayons pas cette fois de texte de Pāṇini qui témoigne positivement de la nécessité de restreindre et de limiter quelque peu l'expression très-générale du texte.

Après ce sūtra, M. Kuhn en a un autre que je ne retrouve ni dans C ni dans Cd; il est ainsi conçu : तेषं परं अभ्यप्पत्तिम्हि ॥ Tesam apādānādinaṃ channaṃ kārakānaṃ ubhayamhi sampatte yaṃ paraṃ taṃ ñeva hoti. gāvaṃ dohatu, dhanuna vijjhati; kaṃsapāṭiyā bhuñjati. — Cette règle ne se retrouvant ni dans mes manuscrits, ni dans le Bālāvatāra, ni dans la Rūpasiddhi, et de plus, M. d'Alwis (*Introd.* p. 104) donnant pour les règles de cette section le chiffre de quarante cinq que nous obtenons en ne comptant point celle-ci, il faut sans

¹ Cd Paṭivīsaṃ.

doute la considérer comme une addition postérieure. Il n'y aurait pourtant aucune raison *interne* de l'éliminer de la sorte, car elle donne un sens suffisant, et d'ailleurs elle figure à la même place, parmi les sūtras Kātantra, sous cette forme (fol. 30-31) : « Teshāñ param ubhayaprāptau », que Durgasiṃha explique comme il suit : « Teshāñ kārakānām ubhayaprāptau satyāñ yat parañ tad bhavati. Grāmāya dattvā tirthaṃ gataḥ sampradānam eva » et autres exemples. — Cette observation paraît avoir sa première origine dans Pāṇini, II 3, 66, que M Kuhn (p. 12) rappelle avec raison. Quoi qu'il en soit, le grammairien a, par là, entendu spécifier que, dans le cas où deux des relations syntactiques précédemment énumérées paraîtraient pouvoir convenir également au rôle d'un même mot dans une phrase, c'est celui des deux kārakas qui apparaît le dernier dans les sūtras précédents qui est le vrai et qu'il faut appliquer. Ainsi dans la phrase : il trait une vache, on pourrait se demander si le mot *vache* ne tombe pas sous l'apādānakāraka (en vertu de « yasmād apeti » du s. 1) au lieu du kammakāraka; eh bien ! le kamma venant après l'apādāna dans l'ordre des explications données, c'est à l'accusatif et non à l'ablatif qu'il faut mettre le mot *go*; et l'on dit : « Gāviṃ dohatī ».

लिङ्गत्वे षष्ठमा ॥ १४ ॥

Liṅgatthābhidhānamatte paṭhamā² vibhakti hoti Puriso, purisā, eko; dve, ca; vā, hi, ahañ; hare; are

Le nominatif s'emploie pour exprimer [purement et simplement] l'idée contenue dans le thème.
Ex Puriso : l'homme; purisā : les hommes.

आलपने च ॥ १५ ॥

Ālapanatthādhike liṅgatthābhidhānamatte ca⁴ paṭhamā⁴

¹, ², ⁴ K paṭhamā

³ Cd n'a pas ca.

vibhanti¹ hoti. Bho purisa; bhavanto purisâ; bho rāja; bhavanto² saṅgho; he sakha; he sakhino.

Casā³aggahaṇaṃ paṭhamaggahaṇānukaddhanatthaṃ⁴.

Et aussi pour exprimer le vocatif. Ex. Bho purisa.
ô homme!

करणं ततिया ॥ १६ ॥

Karaṇakārake tatiyā vibhanti hoti. Agginā kuṭiṃ jhāpeti, manasā ce paduḷḷhena; manasā ce paṣannena, kāyena kammaṃ karoti.

Pour [exprimer la relation syntactique appelée] karaṇakārake, [on se sert de] l'instrumental. Ex. Agginā kuṭiṃ jhāpeti : il détruit la cabane par le feu.

सहादियोगे च ॥ १७ ॥

Sahādiyogatthe ca¹ tatiyā vibhanti hoti. Saṃhāpi gaggeṇa² saṅgho uposathaṃ kareyya; mahatā bhikkhusaṅghena saddhiṃ; saḥassena samaṃ mitā³

Et aussi en construction avec saha, etc. Ex. Mahatā saṅghena saddhiṃ : avec une nombreuse assemblée de religieux.

¹ k. n'a pas cette glose

² Cd n'a pas : ca.

³ k. Saḥāgatena sa "

⁴ k. samappitā.

कत्तरि च ॥ १८ ॥

* Kattari ca kârake¹ tatiyâ vibhatti hoti. Raññâ hato poso; yakkhena dinno varo; ahinâ daṭṭho naro.

Et aussi pour [exprimer] le kattukâraka. Ex. Raññâ hato poso : cet homme a été tué par le roi.

हेत्वथे च ॥ १९ ॥

Hetvatthe ca² tatiyâ vibhatti hoti. Annena vasati; dhammena vasati; vijjâya vasati; sakkârena vasati.

Et aussi pour exprimer la cause. Ex. Annena vasati : il habite ici à cause de la nourriture; vijjâya vasati : il habite ici pour son instruction.

सत्तम्यथे च ॥ २० ॥

Sattamyatthe³ ca tatiyâ vibhatti hoti. Tena kâlena, tepa samayena; tena kho pana samayena.

Et aussi dans le sens du locatif. Ex. Tena kâlena en ce temps.

येनङ्गविकारो ॥ २१ ॥

Yena byâdhimatâ⁴ aṅgena aṅgino vikâro lakkhate tattha tatiyâ vibhatti hoti. Akkhiṇâ kâṇo; hatthena kuṇi; kâṇaṃ passatu nettena; pâdena khañjo, piṭṭhiyâ khujjo.

[On se sert de l'instrumental] pour marquer quel

¹ Cd n'a pas . kârake

* ² K. Hetuppayoge ca hetvatthe ca

³, ⁴ Cd Sattammvatthe

⁵ K. byadhimatâ

membre affecte une infirmité. Ex. Akkhinà kâṇo ·
privé d'un œil (*littéral.* aveugle d'un œil).

विसेसने च ॥ २२ ॥

Visesanatthe ca tatiyā vibhatti hoti. Gottena gotamo nātho
suvanṇena abhirūpo tapasā uttamo.

. Et par quelle qualité un objet se distingue.
Ex. ~~Gottena~~ gotamo nātho suvanṇena abhirūpo ta-
pasā uttamo : Gotama, roi par sa naissance, beau
par sa couleur dorée, invincible par la pénitence.

सम्पदाने चतुर्थी ॥ २३ ॥

Sampadānakârake catutthi vibhatti hoti. Buddhassa vâ
dhanunassa vâ saṅghassa vâ dānaṃ deti, datā hoti samaṇassa
vâ brāhmaṇassa vâ.

Pour [exprimer] le sampadānakâraka [on em-
ploie] le datif. Ex. Buddhassa dānaṃ deti il fait
un présent au Buddha.

नमोयोगादीसुपि च ॥ २४ ॥

Namoyogādisvapi ca catutthi vibhatti hoti. Namo te bud-
dhavîratthu; sotthi pajānaṃ; namo karoṇi nâgassa; svâgatam
te mahārāja.

Casaddaggaṇaṃ catutthigagaṇanukaddhanatthaṃ ¹

Et aussi en construction avec *namo*, etc. Ex.
Namo te buddhavîratthu honneur à toi, ô Bud-
dhavîra

¹ K. n'a pas cette glose

अपादाने पञ्चमी ॥ २५ ॥

• Apādānakārake pañcamī vibhatti hoti. Pāpā cittaṃ nivāraye, abbhā mutto va candimā, bhayā muccati so naro.

Pour [exprimer] l'apādānakāraka [on emploie] l'ablatif. Ex. Pāpā cittaṃ nivāraye : qu'il éloigne son esprit du mal.

कारणत्वे च ॥ २६ ॥

Kāraṇatthe ca pañcamī vibhatti hoti. Ananubodhā appa-
tivedhā catunnaṃ ariyasaccānaṃ yathābhūtamadassanā¹
Casaddaggahaṇaṃ pañcamugahaṇānukaḍḍhanatthaṃ²

Et aussi pour marquer le motif. Ex. Ananubodhā par indocilité.

कम्मत्वे दुतिया ॥ २७ ॥

Kammaṇatthe dutiyā vibhatti hoti. Kaṭaṃ karoti, rathaṃ ka-
roti; chattaṃ karoti, dhammaṃ³ *suṇāti; buddhaṃ pūjeti⁴,
vācaṃ bhāsati⁵, taṇḍulaṃ pacati, coraṃ ghātetī, gavaṃ ha-
nati⁶; vihayo⁶ lunāti.

Pour [exprimer] le kammakāraka [on emploie] l'accusatif. Ex. Kaṭaṃ karoti : il fait une natte; buddhaṃ pūjeti : il honore le Buddha.

¹ Cd °ssanāya.

² K. n'a pas cette glose

³ Cd pūjayati.

⁴ Cd bhāsayati.

⁵ Cd hanti K. gaviṃ hanati

⁶ K. vihiyo.

कालद्धानं अच्यन्तसंयोगे ॥ २८ ॥

Kāladddhānañ accantasañyoge dutiyā vibhatti hoti. Māsañ adhite; yojanañ kalahañ karonto gacchati.

Accantasañyogeti kimatthañ? Sañvacchare bhuñjati.

Pour exprimer le temps et la distance avec l'idée de continuité. Ex. *Māsañ adhite* : il étudie un mois; *yojanañ kalahañ karonto gacchati* : il marche un yojana **en se** querellant.

कम्मपवचनीययुत्ते ॥ २९ ॥

Kammappavacaniyayutte² dutiyā vibhatti hoti. Tañ kho pana bhagavantañ gotamañ evañ kalyāṇo kittisaddo abbhuggato, pabbajitañ anu pabbajāṇsu.

[L'accusatif s'emploie aussi] en construction avec des prépositions. Ex. *Tañ kho pana bhagavantañ gotamañ evañ kalyāṇo kittisaddo abbhuggato* et alors un pur concert de louanges s'est élevé vers Gotama le Bienheureux.

गतिबुद्धिभुजपठहकारसयादनं कारिते वा ॥ ३० ॥

Gatibuddhibhujapaṭṭaharakasayādināñ dhātūnañ¹ payo ge kārīte sati dutiyā vibhatti hoti vā⁴. Puriso purisañ gāmañ gāmayati, puriso purisena vā, puriso purisassa vā⁵, evañ

¹, ² Cd °vacaniye yutte

Cd n'a pas dhātūnañ

⁴ Cd n'a pas -vā

Cd n'a pas puriso purisassa vā

bodhayati, bhojayati, pâṭhayati, hārayati; kārayati, sāyayati¹
— evaṃ sabbattha kārīte.

Il peut à volonté s'employer après le causatif des racines qui signifient aller, connaître, et des verbes *bhuj*, *path*, *har*, *kar*, *say*, etc. Ex. Puriso purisaṃ gāmaṃ gāmayati : cet homme fait aller cet homme au village.

Cette règle représente ici deux sūtras de Pāṇini, I, 4, 52 et 53. Ils sont ainsi conçus : « Gatibuddhipratyavasānārthaḥ abhakarmākarmakāṇi nī apikartā sa nau (*karmasamjñāḥ syāt*) — Hīkror anyatarasyāṃ ». Il faut convenir que l'imitation n'a pas été faite avec tout le soin désirable. Et d'abord le grammairien pâli, en omettant de spécifier le mot qui se met à l'accusatif après les causatifs en question, a enlevé toute précision et toute portée sérieuse à sa règle; il a ainsi autorisé le scholiaste à dire : *evaṃ sabbattha kārīte*; en effet, après tous les causatifs, il y a place pour un accusatif; mais alors à quoi bon spécifier dans la règle certaines racines, si elle doit s'étendre également à toutes, et quelle est l'utilité d'une règle assez vague pour embrasser à la fois les cas les plus divers et les plus opposés ? — En second lieu, en prenant modèle sur le sūtra sanskrit, le grammairien pâli a purement et simplement transporté dans le sien les deux premiers mots, *gati* et *buddhi*, sans faire attention que les changements qu'il opérait dans le reste du texte et notamment la suppression du mot *artha*, attachaient ces mots à leur construction logique, et rendaient tout à fait irrégulière et obscure la forme du sūtra. Devant de pareils procédés, il est permis de se demander si l'auteur n'a pas trop légèrement étendu à toutes les racines qu'il cite (sans parler de l'extension illimitée du scholiaste) le caractère facultatif que le grammairien

¹ Cid n'a pas : sayayati

sanskrit n'attribue à la règle que pour les deux racines *har* et *kar*. Le commentateur sanctionne, il est vrai, par ses exemples, cette extension du *rd* à toutes les racines énumérées (cf. aussi le comment. du sūtra 12); mais comme ce ne sont là que des exemples d'école qui peuvent parfaitement ne reposer que sur la présente règle, cette autorité ne suffit pas pour lever tous les doutes.

सामिम्भिं कृद्दि ॥ ३१ ॥

Sāmismiṃ chaṭṭhi vibhatti hoti. Tassa bhikkhuno paṭivi saṃ¹; tassa bhikkhuno mukhaṃ; tassa bhikkhuno pattacīvaraṃ.

Pour [marquer] le sāmī (possesseur) [on emploie] le génitif. Ex. Tassa bhikkhuno pattacīvaraṃ. l'écuelle et le manteau appartiennent à ce religieux.

ओकासे सत्तमी ॥ ३२ ॥

Okāsakārake sattamī² vibhatti hoti. Gambhīre odakaṇṇave³, pāpasmiṃ ramiṃ mano; bhagavati brahmacariyam vasati kulaputto.

Pour [exprimer] l'okāsakāra [on emploie] le locatif. Ex. Gambhīre odakaṇṇave : dans l'Océan profond.

सामिस्सराधिपतिदायादसक्खिपतिभू⁴पसूत⁵कुसलेहि

च ॥ ३३ ॥

Sāmi issara adhipati dāyāda sakkhi patibhū⁶ pasūta⁷ kusala

¹ Cd pativimsam.

² Cd saptamī.

³ K odakantike Cd de K udakantike.

⁴ Cd K. *sakkhipatibhū*

⁵ K pasutta Cd pasuta

iccetehi yoge sati ¹ chaṭṭhi vibhatti hoti sattami ca. Goṇānaṃ sāmī; goṇesu issaro; goṇānaṃ adhipati; goṇesu adhipati; goṇānaṃ dāyādo; goṇesu dāyādo; goṇānaṃ sakkhi; goṇesu sakkhi; goṇānaṃ patibhū; goṇesu patibhū; goṇānaṃ pasūto, goṇesu pasūto; goṇānaṃ kusalo; goṇesu kusalo,

Après les mots *sāmī*, *issara adhipati*, *dāyāda*, *sakkhi*, *patibhū*, *pasūta*, *kusala* [on emploie le génitif et] aussi [le locatif]. Ex. Goṇānaṃ ou goṇesu sāmī : propriétaire des bœufs; goṇānaṃ ou goṇesu adhipati : maître des bœufs, etc.

निद्धारणे च ॥ ३४ ॥

Niddhāraṇe ca chaṭṭhi vibhatti hoti sattami ca. Kaṇhā gāvīnaṃ sampannakhirataṃ; kaṇhā gāvīsu sampannakhirataṃ, sāmā nārīnaṃ dassaniyataṃ, sāmā nārīsu dassaniyataṃ, manussānaṃ khattiyo sūrataṃ ²; manussesu khattiyo sūrataṃ ¹; pathikānaṃ dhavanto sigghataṃ; pathikesu dhavanto sigghataṃ.

Et [on emploie] aussi [le génitif et le locatif] pour marquer la distinction [qu'on fait d'une partie comparée à l'ensemble]. Ex. Kaṇhā gāvīnaṃ ou gāvīsu sampannakhirataṃ : la vache noire est de toutes la plus riche en lait.

अनादरे च ॥ ३५ ॥

Anādare chaṭṭhi vibhatti hoti sattami ca Rudato dārakassa pabbajī, rudantasmiṃ dārake pabbajī.

¹ K °tehi payoge sati. Cd °tehi payogehi

², ° Cd surataṃ

*Casaddaggahaṇaṃ chaṭṭhisattamigalaṇānukaddhanatthaṃ*¹.

Et aussi pour marquer qu'on ne tient pas compte d'une chose. Ex. Rudato dârakassa ou rudantas-miṃ dârake pabbaji : il se fit religieux sans tenir compte de son fils en larmes.

वचि दुतिया छद्दिनं अत्ये ॥ ३६ ॥

*Chaṭṭhinaṃ atthe kvaci dutiyā vibhatti hoti. Apissu maṃ aggivessāna tisso*² *upamāyo paṭibhaṃsu.*

L'accusatif s'emploie dans certaines fonctions du génitif. Ex. *Apissu maṃ aggivessāna tisso upamāyo paṭibhaṃsu* : Aggivessāna, ai-je bien compris les trois paraboles ?

M. Kuhn (p. 14) traduit, « Interdum accusativus casus ponitur notione fungens sextorum casuum, i. e. sexti atque septimi, genitivi atque locativi, » et plus bas il ajoute « Ceterum plane supervacaneum fuit locativi mentionem plurali *chaṭṭhinaṃ* posito hac regula comprehendendi, cum accusativus locativi notione fungens in sequente regula iterum tractetur. » Je ne vois pas sur quoi M. Kuhn appuie cette interprétation singulière du pluriel *chaṭṭhinaṃ*, que n'indique point le scholiaste, pas plus par exemple que le Bālāvatāra dont le commentaire m'a suggéré au contraire l'explication que j'ai introduite dans la traduction. Il est ainsi conçu (p. 66) « Evaṃ antarā anto tiro abhito parito patibhā iccādhinaṃ yoge, » suivent des exemples. D'après cela je crois qu'il a compris, et avec raison, que le pluriel « *chaṭṭhinaṃ* » a pour but d'indiquer qu'il ne s'agit pas seulement d'un cas précis, mais de plu-

¹ K. n'a pas cette glose.

² K. Aggivessanatisso

sieurs cas de nature diverse où le génitif peut également être remplacé par l'accusatif; *kvaci* pourrait alors paraître faire double emploi; mais rien n'est plus simple que de le prendre comme équivalant à peu près à *rd*. A la rigueur le pluriel *chaṭṭhīnaṃ* pourrait peut-être avoir encore un autre sens et désigner, avec le génitif, le datif, forme ordinairement identique; mais je ne vois pas de fait, je ne vois rien dans les exemples donnés qui autorise à penser que l'auteur ait eu en vue le datif que ne gouvernent ni en sanskrit ni en pâli les prépositions ni le verbe cités.

ततियासत्तमीनञ्च ॥ ३९ ॥

Tatīyāsattamīnaṃ atthe kvaci dutiyā vibhatti hoti. Sace maṃ samaṇo gotamo nālapissati tvaṃca maṃ nābhībhāsaṃ, evaṃ tatīyatthe¹; — pubbaṇhasamayaṃ nivāsetvā; ekaṃ samayaṃ bhagavā, evaṃ sattamyatthe.

Et aussi dans le sens de l'instrumental et du locatif. Ex. Sace maṃ Samaṇo Gotamo nālapissati si Gotama le Çramaṇa ne me parle pas; pubbaṇha samayaṃ nivāsetvā : l'ayant fait demeurer pendant la matinée.

छद्दी च ॥ ३८ ॥

Tatīyā-sattamīnaṃ atthe kvaci chaṭṭhī vibhatti hoti. Kataṃ me kalyāṇaṃ, kataṃ me pāpaṃ, evaṃ tatīyatthe, — kusala naccagītassa susikkhutaṃ caturitthiyo, kusalo tvaṃ rathassa aṅgapaccāṅgānaṃ, evaṃ sattamyatthe.

Kvacīti kinatthaṃ? Desito ānanda mayā dhammo, ānando atthesu vicakkhaṇo

Le génitif [s'emploie] de même [quelquefois dans le sens de l'instrumental et du locatif]. Ex. Kataṃ

¹ Cd tatīvatthe

me kalyāṇaṃ : j'ai fait une bonne action; kusalā vācagātassa susikkhitā caturitthiyo : des femmes gracieuses et habiles, instruites dans la danse et le chant.

On remarquera que, si l'auteur du sūtra a eu vraiment en vue, comme l'indique le scholiaste, les formes *me*, *te* des pronoms ahaṃ, tvaṃ, la règle, en ce qui les concerne, était complètement superflue après II, 2, 31, d'après laquelle *me*, *te* sont aussi des formes enclitiques de l'instrumental

दुतियापञ्चमीनञ्च ॥ ३८ ॥

Dutiyāpañcamīnaṃ atthe kvaci¹ chaṭṭhī vibhatti hoti Tassa bhavanti vattāro; tassa kammaṣa kattāro, evaṃ dutiyatthe; — assa vanatādhammaṣa² parihāyanti; kiṃ nu kho ahaṃ tassa bhāsayāmi; sabbe tasanti daṇḍassa; sabbe bhāyanti maccuno, bhūto catunnaṃ āsivisaṇaṃ nāgānaṃ; bhāyāmi ghoravisassa nāgassa, evaṃ pañcamyatthe.

[Il s'emploie] aussi dans le sens de l'accusatif et de l'ablatif. Ex. Tassa bhavanti vattāro : ils disent cela; assa vanatādhammaṣa parihāyanti ils sont délivrés de l'empire de la concupiscence.

कम्मकरणनिमित्तत्थेसु सत्तमी ॥ ४० ॥

Kammakarāṇanimittatthesu sattamī vibhatti hoti Sundarāvuso ime ājivikā 'bhikkhūsu abhivādenti, evaṃ kammattthe; — hatthesu piṇḍāya caranti, pattesu piṇḍāya caranti.

¹ Cd n'a pas . kvaci.

² Cd. de k. vanatādha° k. vanitadha°
k. ajivika.

pathesu caranti, evaṃ karaṇatthe; — dipi cammesu haññate, kuṇjaro dantesu haññate, evaṃ nimittatthe.

Le locatif s'emploie dans le sens du kamma (accusatif), du karaṇa (instrumental) et pour exprimer la cause. Ex. Sundarā ime ājivikā bhikkhūsu abhivādenti : ces artisans sont polis, ils saluent les religieux; hatthesu piṇḍāya caranti : ils recueillent avec les mains la nourriture qu'ils mendient; dipi cammesu haññate : c'est pour sa peau qu'on tue le léopard.

सम्पदाने च ॥ ४१ ॥

Sāmpadāne ca sattamī vibhatti hoti. Saṅghe dinnam mahapphalam, saṅghe gotami dehi; saṅghe dinne ahañceva pūjito bhavissāmi.

Et aussi pour [exprimer] le sampadānakāraka. Ex. Saṅghe dinnam mahapphalam : les dons faits à la communauté religieuse assurent de grands mérites.

पञ्चम्यत्ये च ॥ ४२ ॥

Pañcamyatthe ca sattamī vibhatti hoti. Kadalīsu gaje rakkhanti¹.

[Il s'emploie] aussi dans le sens de l'ablatif. Ex. Kadalīsu gaje rakkhanti : ils éloignent les éléphants des bananiers.

¹ K. ajoute ucchūsu nivārayanti gavo

कालभावेसु च ॥ ४३ ॥

Kālabhāvesu ca kattari payujjānāne sattamī vibhatti hoti. Pubbaṇhasamayē gato, sāyaṇhasamayē āgato; bhikkhusaṅghesu bhojjiyamānesu gato, bhuttesu āgato; gosu dūyhamānāsu¹ gato, duddhāsu² āgato.

Et pour exprimer le temps et l'état. Ex. Pubbaṇhasamayē gato, sāyaṇhasamayē āgato : il est parti le matin et revenu le soir; bhikkhusaṅghesu bhojjiyamānesu gato, bhuttesu āgato : il est parti au moment où les religieux étaient à leur repas, et revenu qu'ils l'avaient terminé.

उपाध्यधिकिस्सखचने ॥ ४४ ॥

Upa adhi iccetesam payoge adhikissaravacane sattamī vibhatti hoti. Upa khāriyam⁴ doṇo; upa nikkhe kahāpanam⁵, adhi nacce gotamī, adhi brahmadatte pañcālā⁶; adhi devesu buddho.

[Le locatif s'emploie encore] après *upa*, *adhi*, pour marquer l'objet indiqué comme inférieur ou supérieur. Ex. Upa khāriyam doṇo : le droṇa est inférieur à la khārī; adhi brahmadatte pañcālā : les Pañcālas sont sous la domination de Brahmadatta; adhi devesu buddho : le Buddha est au-dessus des dieux.

¹ Cd et K. "yhamānesu

² Cd duddhesu.

³ Cd upāddhādhī° K. upādhyadhī° canesu ca

⁴ Cd khāriyā

⁵ Cd "hāpanam.

⁶ Cd "dattesu pañcalo

मण्डितुस्सुकेसु ततिया च ¹ ॥ ४५ ॥

Maṇḍitussuka ² iccetesvatthesu ca tatiyâ vibhatti hoti sat-
tami ca Ñānena pasidito; ñānasmiṃ pasidito; ñānena us-
suko ³; ñānasmiṃ ussuko ⁴ tathāgagato vâ tathāgatagolto vâ.

[Le locatif] et aussi l'instrumental [s'emploient]
après [les mots qui signifient] 'content de, avide
de. Ex. Ñānena ou ñānasmiṃ pasidito : qui trouve
le bonheur dans la sagesse; ñānasmiṃ ou ñānena
ussuko · avide de la sagesse.

¹ Cd °tussukesu tatiyâ. « Ca » manque aussi dans K ; mais le Bālā-
vatāra et la Rūpasiddhi lisent comme nous.

² Cd ussukka°.

³, ⁴ Cd ussukko°.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 24 FÉVRIER 1871.

La séance est ouverte, par extraordinaire, à une heure, par M. Guigniaut, en l'absence du président et du vice-président, dans les bâtiments de l'Institut.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu, la rédaction en est adoptée.

La Société est informée que le trésorier a retiré des fonds à la Société générale, jusqu'à concurrence de 10,000 fr. La discussion s'engage sur l'emploi qu'il convient de faire de la partie de ces fonds qui n'a pas été employée. La Société décide que ce surplus sera replacé à la Société générale. Un à-compte de 3,000 francs sera versé à l'Imprimerie nationale sur le compte de l'année 1870. Le montant du loyer sera versé à la Caisse des dépôts et consignations.

On pose la question du local futur de la Société. Plusieurs membres expriment le désir de voir la Société obtenir de l'État le local qu'il lui doit en retour des services qu'elle lui rend. M. Brunet de Presle est chargé de traiter la question avec la Commission centrale de l'Institut. Il s'entendra ensuite avec le Bureau et la Commission des fonds, un rapport sera fait à la séance prochaine, laquelle est fixée, selon l'usage au deuxième vendredi de mars, et sera tenue dans les bâtiments de l'Institut.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 10 MARS 1871

La séance est ouverte, par extraordinaire, à une heure dans les bâtiments de l'Institut, sous la présidence de M. Deffrémery.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

M. de Longpérier expose à la Société la manière dont il a rempli, relativement aux fonds, les intentions exprimées à la séance dernière par la Société.

M. Brunet de Presle et les secrétaires font part au Conseil des recherches qu'ils ont faites pour procurer à la Société un logement dans les bâtiments de l'État. Il résulte de leur exposition que l'on peut espérer de voir ce vœu si légitime se réaliser. Une Commission, composée de MM. Barbier de Meynard, Brunet de Presle, Garrez et du bureau de la Société, suivra cette affaire.

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-LATIN-CHINOIS DE LA LANGUE MANDARINE PARLÉE, par Paul Perny, M. A. de la Congrégation des Missions étrangères. Paris, 1869, 1 vol. in-4° de 460 pages¹.

Ce Dictionnaire, offert par l'auteur à la Société asiatique, dont il est membre, est un véritable et important service rendu aux études chinoises en France, où les bons instruments de travail publiés dans notre langue sont très-rares. En fait de dictionnaires, nous n'avons eu jusqu'à ce jour, imprimé en France, que le fatigant et énorme volume in-folio publié en 1813, sous le nom de Deguignes le fils, lequel dictionnaire n'est guère que celui du P. Basile de Glémona, rangé par ordre de radicaux ou clefs, comme on les nomme ordinairement, au lieu de l'être selon l'ordre des *finales toniques*, associé à un certain ordre *alphabétique* des *initiales*, comme le sont les manuscrits du P. Basile que l'on possède. M. l'abbé Perny, qui a résidé vingt ans en Chine comme missionnaire, s'y est occupé de la composition d'un *Dictionnaire français-latin chinois* de la langue parlée, qui diffère, sous beaucoup de rapports, comme on le sait, du style des livres; et seul, avec un courage et une persévérance dignes des

¹ A la librairie de Firmin Didot frères, Adolphe Labitte, rue de Lille, 4, et Adolphe Laine, rue des Saints-Pères, 19.

plus grands éloges, il est venu en France faire imprimer son livre, après s'être procuré en Chine, de la Mission presbytérienne des États-Unis, une frappe de caractères chinois dits *caractères diamants*, dont il a fait faire une fonte à Paris, et qu'il a composés lui-même en les fournissant successivement à l'imprimeur avec sa copie, comme je l'ai fait moi-même pour imprimer la première livraison de mon *Dictionnaire étymologique chinois-annamite-latin-français*¹.

On possède déjà en Europe plusieurs dictionnaires *euro-péens-chinois*. Le premier en date est celui de Morrison²; le second est celui du P. Gonçalves³. Le même sinologue a publié aussi d'autres dictionnaires latins-chinois⁴. Depuis, ont encore été publiés : un excellent vocabulaire anglais-chinois de M. Wells Williams⁵, introuvable aujourd'hui, même en Chine, un dictionnaire anglais-chinois, par W. H. Medhurst⁶; enfin le dictionnaire anglais-chinois du Rév. W. Lobscheid⁷. On voit, par cette énumération, combien la France, qui la première a imprimé en Europe un dictionnaire et des grammaires (celle de Fourmont et celle de M. Abel Rémusat⁸), est restée bien en arrière pour les dictionnaires et autres ouvrages nécessaires pour apprendre la langue chinoise. Cependant ce n'est pas faute de chaires et

¹ 1^{re} livraison (la seule qui paraîtra) comprenant les dix premiers radicaux, ou chefs de classes. Paris, Firmin Didot frères, 1867, grand in-8^o de 112 colonnes.

² *English and chinese dictionary*. In-4^o, 1837.

³ *Dictionario portuguez-china*. Macao, 1831, petit in-4^o.

⁴ *Vocabularium latino-sinicum*. Macao, 1838, 1 vol. in-18. — *Lexicon manuale latino-sinicum*. Macao, 1839, 1 vol. in-8^o. — *Magnum lexicon latino-sinicum*. Macao, 1841, 1 vol. in-fol.

⁵ *An english and chinese vocabulary in the court dialect*. Macao, 1844, 1 vol. in-8^o.

⁶ *English and chinese dictionary*, in two volumes. Shang-hae, 1847.

⁷ *English and chinese dictionary, with the punts and mandarin pronunciation*. Hong-kong. 4 parts in-fol. 1868.

⁸ *Grammatica sinica*. Paris, 1742, in-fol. — *Éléments de la grammaire chinoise, ou Principes généraux du Kou-ven, ou Style antique, et du Kouan-hou, c'est-à-dire de la langue commune généralement usitée dans l'empire chinois*. Paris, 1822, 1 vol. in-8^o.

de professeurs de chinois; car c'est la France qui, sous ce rapport, est la mieux lotie. La faute n'en est donc pas à elle.

M. Abel Rémusat qui, bien longtemps avant que tant de moyens d'apprendre la langue chinoise en Europe eussent été mis au jour, en avait acquis une connaissance approfondie, rendant compte du dictionnaire anglais-chinois de Morrison, le seul qui eût paru à l'étranger avant sa mort (arrivée en 1832), a signalé, de la manière suivante, les difficultés de l'entreprise pour rédiger un dictionnaire européen-chinois.

« C'est sans doute une difficulté considérable que de rendre, dans un dictionnaire, les mots d'une langue étrangère, de manière à en faire saisir les sens primitifs et secondaires, les acceptions propres et métaphoriques, les valeurs différentes et les nuances particulières. Toutefois, on a pour ressources, dans ce cas, les définitions, la faculté de réunir des termes synonymes, ou presque synonymes, dont l'accumulation tient lieu de l'expression exactement correspondante au mot qu'on veut expliquer, et, par-dessus tout, de faire sentir la valeur exacte par des passages empruntés aux auteurs, ou à la langue commune, mais cette difficulté n'est rien auprès de celle que l'on éprouve en voulant donner, dans cette langue étrangère, des équivalents à tous les mots de sa langue maternelle. C'est une simple traduction que l'on a à faire dans le premier cas; c'est véritablement dans l'autre un idiome étranger qu'il faut écrire ou parler. C'est alors qu'on sent, dans toute leur étendue, les différences qui existent chez les hommes dans la manière d'exprimer leurs pensées, de les grouper, de les combiner, de les revêtir de formes particulières. La difficulté va souvent jusqu'à l'impossibilité, et l'on est étonné, dans tout ouvrage de ce genre, en comptant le nombre de termes simples qui sont nécessairement rendus par des périphrases¹. »

On ne pourrait mieux exposer que ne l'a fait M. Rémusat, dans les lignes qui précèdent, les difficultés philologiques

¹ *Mélanges asiatiques*, t. II, p. 209-210.

de toutes sortes qui se rencontrent dans la rédaction d'un dictionnaire d'une langue dans une autre, surtout lorsque la langue que l'on emploie pour rendre les idées exprimées dans la première est si différente, par sa construction, par la tournure de ses phrases et la forme de ses idées, de la langue dont on veut rendre les mots; la langue chinoise est de ce nombre.

De son côté, M. l'abbé Perny rend compte, dans sa préface, des difficultés matérielles qu'il a eu à surmonter pour arriver à publier son dictionnaire.

« Le *Dictionnaire français-latin-chinois*, dit-il, est le premier ouvrage de ce genre qui voit le jour. Une circonstance providentielle nous ayant amené en Europe, nous a fourni le moyen de faire cette publication. Sans l'occasion imprévue de ce voyage, notre manuscrit, fruit de longues veilles, aurait sans doute subi le sort de ceux de tous nos devanciers à la Chine. Au moment de commencer cette entreprise, les obstacles se sont présentés successivement si nombreux qu'il semblait presque impossible de la conduire à bonne fin. Mais l'espoir fondé de rendre un service signalé à toutes les missions de la Chine, ainsi qu'à nos consulats français, à nos braves marins, aux négociants, aux savants enfin, qui veulent apprendre à parler chinois, soutenait notre courage en présence de ces difficultés renaissantes. Les frais considérables d'une semblable publication dépassaient de beaucoup les faibles ressources d'un simple missionnaire. Voulant donner à notre ouvrage une forme commode et portative, nous avions besoin de types chinois d'un corps qui répondît à nos vues. La France ne pouvait nous les fournir. Mais il fallut surtout nous résigner à devenir, à notre âge, l'ouvrier typographe de toute la partie chinoise de notre œuvre et à consacrer deux années entières à ce travail matériel. Tandis que les savants les plus honorables, qui connaissaient notre projet, nous exhortaient, avec une bienveillance flatteuse, à ne pas renoncer à notre œuvre malgré ces obstacles, nous étions combattu sourdement et entravé mesquinement, dans quelque région particulière que nous ne voulons pas nommer

autrement. Cette dernière opposition a failli plus d'une fois nous faire abandonner notre entreprise, même en cours d'exécution. Une opposition ouverte et loyale est cent fois moins difficile à supporter que l'opposition cachée et déloyale, surtout quand elle vient de ceux qui, par leur position sociale, auraient, au contraire, tout intérêt à favoriser une entreprise comme celle-ci.»

Le Dictionnaire de M. l'abbé Perny peut contenir, en moyenne, 27 mots français expliqués par page à 2 colonnes, ce qui donnerait, pour tout le dictionnaire, environ 12,000 mots, sur lesquels, s'il y en a un grand nombre dont les explications et les locutions dont ils font partie ne comportent que quelques lignes, il y en a un beaucoup plus grand nombre dont les explications et les expressions variées dans lesquelles ils entrent sont très-développées. Le mot *affaire* comprend plus d'une colonne, et il est expliqué dans 46 locutions chinoises différentes. Le verbe *aller* est dans le même cas, il y en entre aussi 46. Le P. D'Incarville, dans son *Dictionnaire français-chinois*, rédigé à Péking dans le siècle dernier (et dont je possède le manuscrit autographe, provenant de Sir Georges Staunton), a fait entrer le verbe *aller* dans 80 locutions différentes rendues en chinois. Je dois dire, toutelois, que, dans le dictionnaire de M. l'abbé Perny, et dans le dictionnaire resté manuscrit¹ du P. D'Incarville, l'emploi des termes rendus en chinois, dans un grand nombre de cas, est rarement le même. Cela tient, sans doute, à ce que le dictionnaire du P. D'Incarville a été composé à Péking, il y a plus d'un siècle, et celui de l'abbé

¹ Personne jusqu'ici, à ma connaissance, n'avait encore signalé au public ce dictionnaire, resté manuscrit, du P. D'Incarville. Cependant plusieurs copies en ont été faites en Chine. Il en existe, à ma connaissance, encore une copie dans la Bibliothèque du Rév. Morrison, conservée à Hong-Kong, le Rév. J. Summers en possède une autre en Angleterre, en 3 vol. in fol., faite sur celle du Rév. Morrison. Une 3^e copie, qui est à la Bibliothèque nationale; a été faite à Canton, par un Chinois pour le texte chinois, et par M. Arthur Smith pour la partie française, à laquelle copie il a mis son propre nom. Enfin une 4^e copie, en 3 vol. in 4^e, est entre les mains d'un professeur de chinois de Paris.

Perny, dans la province du *Sse-tchouan* que l'auteur a habitée pendant une vingtaine d'années. C'est là aussi la cause que la prononciation des caractères chinois employée dans les deux dictionnaires diffère également sur un grand nombre de points.

Dans plusieurs cas, l'étendue que M. l'abbé Perny a donnée à ses explications, à propos d'un mot, ont dépassé de beaucoup les bornes d'un dictionnaire; mais on ne peut guère s'en plaindre. Ainsi, au mot *arme*, après les locutions dans lesquelles le mot est traduit en chinois, il nous donne les noms de 26 espèces d'*armes* avec leurs équivalents chinois. Au mot *art*, il nous donne les noms des 16 arts principaux et métiers chinois; au mot *astre*, il nous donne le tableau en chinois des 33 astres heureux ou de bienfaisante influence, des Chinois, et des 41 astres malheureux ou d'influence malfaisante. Au mot *bachelier*, on trouve les titres chinois des 10 degrés de bacheliers (*Séou-thsü*), ceux des 2 degrés de licenciés (*Kü-jin*), ceux des 5 degrés de docteurs (*Tsin-ssé*), au mot *boussole*, M. Perny donne l'explication des rumb dans lesquels la boussole chinoise est divisée; et au mot *caractère*, trois pages sont consacrées aux caractères *numéraux* ou particules *numérales* que l'on emploie en chinois pour déterminer certaines classes d'objets; celles qui sont données par M. l'abbé Perny dans son dictionnaire sont au nombre de 107.

Je n'en finirais pas si je voulais signaler ici tous les articles importants de ce dictionnaire, lesquels articles sortent tout à fait des habitudes lexicographiques pour rentrer dans le genre encyclopédique, en faisant connaître au lecteur, en même temps que la langue chinoise, les mœurs, les coutumes, les arts, les sciences, les superstitions même et les préjugés du peuple. Il y a tels de ces articles qui auraient pu, à cause de leur étendue, être renvoyés au volume complémentaire sous presse, lequel n'était alors qu'en expectative. Car, comme l'explique M. l'abbé Perny, dans la préface de son dictionnaire, « tout en lui conservant son caractère « particulier de dictionnaire, nous avons cherché à en faire

« une espèce de petite encyclopédie sur la Chine. » C'est ainsi que l'on trouve au mot *cycle* du dictionnaire le tableau, avec sa concordance, du cycle de 60 ans des Chinois, occupant une page; le tableau des vingt-deux dynasties impériales qui ont régné en Chine, placé sous le mot *dynastie*; sous celui de *production*, on trouve aussi le tableau des principales productions de la Chine : métaux, minéraux, animaux, oiseaux, poissons, arbres, etc. comprenant deux pages; sous le mot *province*, on trouve le tableau des provinces de l'Empire chinois, remplissant aussi deux pages.

L'énumération d'un certain nombre d'ouvrages chinois, avec des remarques, est placée sous le mot *roman*; je regrette d'être obligé de dire que cette énumération est erronée; car, parmi les ouvrages énumérés, il s'en trouve qui sont bien loin d'être des romans, c'est-à-dire des « ouvrages de fiction », tels que le *Tsò-tchoân*, et le *Koûe-yü* de Tso Khiéou-ming, contemporain de Confucius; le *Ssé Ki* du célèbre historien Sze ma Tshien; les poésies de Tou-sou et de Li-tai-pé, etc. Il est vrai que ce classement fait par les Chinois de dix de leurs principaux auteurs pour le mérite de leur style n'a d'autre défaut que d'être placé sous le mot *roman*, par M. l'abbé Perny, d'après une autorité dont il aurait pu se défier. En énumérant les dix principaux romans modernes des Chinois, M. Perny dit, à propos du *Yu-kiao-li*, ou les « deux Cousines », traduit par Abel Rémusat, que « l'abbé de Lionne, évêque de Rosalie, en avait fait une traduction littérale à l'usage des jeunes missionnaires. » M. Perny a dû être induit en erreur, à ce sujet, par une invention sur laquelle je reviendrai dans une autre occasion. Le P. Prémare avait dit, en effet, dans le manuscrit de sa *Notitia linguarum sinicarum*, que l'abbé de Lionne, évêque de Rosalie, avait recueilli toutes les phrases du *Yu-kiao-li* et les avait disposées en forme de petit dictionnaire (*omnes ejus phrases in modum dictionarioli disposuerit*). Ayant reconnu son erreur, il avait lui-même rayé cette mention de son manuscrit.

J'ai eu l'heureuse chance, il y a quelque temps, de rencontrer chez un libraire un manuscrit de Prémare, avec une

préface de sa main, acheté en Espagne, et qui est la copie du *dictionariolum* en question. C'est un recueil de phrases chinoises, toutes de quatre caractères seulement, tirées de divers romans chinois, rangées alphabétiquement sous un certain nombre de mots français auxquels le sens des expressions chinoises peut se rapporter. J'ai cherché dans les deux premiers chapitres du *Yu-kiao-li* si je rencontrerais des phrases citées par l'abbé de Lionne, je n'ai pu parvenir à en rencontrer une seule! Voilà le manuscrit qui aurait « puissamment aidé M. Rémusat à faire sa traduction du *Yu-kiao-li*! »

Je n'ajouterai plus que quelques mots à ce Rapport, bien incomplet sans doute, pour relever tous les mérites du Dictionnaire de M. l'abbé Perny, qui a été rédigé principalement en vue des Missions de Chine. Le latin ajouté au français vient utilement, dans beaucoup de cas, prêter son appui aux mots français. Il est à regretter que dans la transcription des caractères chinois l'auteur du dictionnaire ait suivi une orthographe qui s'éloigne souvent de celle à laquelle nous sommes habitués, et qui est sans doute celle de la province du *Sse-tchouan*, que l'auteur a constamment habitée. Cette orthographe participe des orthographes des provinces méridionales de la Chine et s'éloigne sensiblement de celles du Nord.

Le second volume, sous presse et en grande partie terminé, du travail de M. l'abbé Perny, comprendra, entre autres articles : 1° une *Grammaire pratique* de la langue chinoise parlée, 2° le *Tableau chronologique* des empereurs chinois, avec les divers noms de leurs années de règne, 3° le *Tableau* de tous les mandarins de l'empire; 4° la *Nomenclature alphabétique* des villes de la Chine, avec leurs degrés de longitude et de latitude; 5° la *Nomenclature synonymique* d'environ 3,500 termes de l'histoire naturelle de la Chine, etc.

On peut juger, par cette seule énumération, du grand intérêt que ce second volume de M. l'abbé Perny offrira aux personnes qui s'occupent des matières qui y seront traitées.

JOURNAL ASIATIQUE.

MAI-JUIN 1871.

KACCĀYANAPPAKARANAM.

GRAMMAIRE PÂLIE DE KACCĀYANA,

SÛTRAS ET COMMENTAIRE, .

PUBLIÉS AVEC UNE TRADUCTION ET DES NOTES,

PAR M. ÉMILE SENART.

(Suite.)

नामानं समासो युत्तल्यो ॥ १ ॥

'Tesañ nāmānañ payujjamānapadatthānañ yo yuttattho so samāsasañño hoti. Kaṭṭhinassa¹ dussañ, kaṭṭhinadussañ; āgantukassa bhattañ, āgantukabhattañ; jīvitañ ca tañ indriyañ cāti, jīvītindriyañ, samaṇo ca brāhmaṇo ca samaṇa-brāhmaṇā; sārīputto ca moggallāno ca, sārīputtamoggallānā, brāhmaṇo ca gahapatiko ca, brāhmaṇagahapatikā.

Nāmānañ iti kimatthañ? Devadatto pacati.

Yuttatthoti kimatthañ? Bhaṭṭo rañño; putto devadattassa.

Samāsa iccanena kvattho²? Kvaci samāsagatānañ akāranto (IV, 22.)

¹ Cd kaṭṭhinassa.

² S° utho. Ityādisu padasesu imesañ samāsasaddena yañ saṅgahanañ tad eva imāya samāsasaññāya payojanañ atthi. Kvaci°

On appelle samâsa (composé) [le mot résultant de] la réunion de [plusieurs noms réunissant en un corps leurs] significations [respectives]. Ex. Âgantukabhattañ : le repas de l'étranger (= âgantukassa bhattañ).

तेसं विभक्तियो लोपा च ॥ २ ॥

Tesañ yuttatthânañ samâsânañ vibhattiyo lopâ ca honti Kaṭṭhinadussañ; âgantukabhattañ.

Tesañgahaṇena samâsataddhitâkhyâta'kitakappânañ pac-caya~~padak~~kkharâgamânañ ca lopo hoti. Vasiṭṭhassa apaccañ, ~~putto~~ · vasiṭṭho; vinatâya apaccañ, putto : venateyyo.

Casaddaggahaṇaṇaṇi avadhâraṇatthañ. Pabhañ karotîti pabhañkaro; amatañ 'dadâtîti amatañdado; medhañ karotîti medhañkaro.

Et les mots ainsi rapprochés perdent leurs désinences casuelles. Ex. Âgantukabhattañ, au lieu de · âgantukassa bhattañ.

पकति चस्स सन्तस्स^२ ॥ ३ ॥

Luttâsu vibhattîsu assa^३ sarantassa lîngassa pakatirûpâni honti. Cakkhuñ ca sotañ ca : cakkhusotañ, mukhañ ca nâsikañ ca : mukhanâsikañ; rañño putto · râjaputto, rañño puriso : râjapuriso

Et [cette suppression opérée,] les thèmes voca-

^१ Cd "tâkkhyâta".

^२ Il faudrait sans doute lire «ca ssarantassa», et «assa» ne doit probablement son origine qu'au double ss initial, mais la faute est ancienne. — Le s. Kâtantra (fol 37) «Prakṛtiṣa svarântasya»

^३ Cd n'a pas assa.

liques reprennent leur forme primitive. Ex. cak-khuṃ + sotaṃ : cakkhusotaṃ : la vue et l'ouïe; rañño puriso : rājapuriso : l'homme du roi (garde de police).

उपसगनिपातपुब्वको अब्ययीभावो ॥ ४ ॥

Upasagganipâtapubbako samâso abyayibhâvasaṇṇo hoti. Nagarassa samîpe kathâ vattate¹ iti, upanagaraṃ; darathassa abhâvo, niddarathaṃ; masakassa abhâvo, nimmasakaṃ; vuḍḍhânaṃ paṭipāṭiyā, yathâvuḍḍhaṃ; ye ye² brāhmaṇā vuḍḍhā te te nisīdanti yathâvuḍḍhaṃ; jivassa yattako paricchedo, yāvajjivaṃ; cittaṃ adhikicca dhammā vattantīti adhicitṭaṃ; pabbatassa tiro, tiropabbataṃ; sotassa paḷi vattatīti³ paḷisotaṃ; pāsādassa anto, antopāsādaṃ.

Abyayibhâva iccanena kvaṭṭho⁴? Aṇṇa vibhaddhānaṃ akāraṇatābyayibhâvā. (IV, 26.)

[On désigne sous le nom d']abyayibhâva le composé dont le premier membre est une préposition ou une conjonction. Ex. Upanagaraṃ . près de la ville; yathâvuḍḍhaṃ : suivant l'âge.

सो नपुंसकलिङ्गो ॥ ५ ॥

So abyayibhâvasamâso napuṃsakalingo va daṭṭhabbo Kumâriṃ adhikicca kathâ vattatīti adhikumâri⁵; vadhuyā sa-

¹ Cd abhyayibhâvo. S° abyayibhâvo, et de même toujours avec *i* bref; le Bālâvatâra, au moins dans l'édition dont je fais usage, a régulièrement l'*i* long.

² Cd vattata iti°.

³ S° paṭipāṭiyā ye ye°. Cd °paṭipāṭi ya°

⁴ Cd S° °ttatīti nāmā pa°.

⁵ S° °ṭṭho ° Ityādisu padesu imesaṃ abyayibhâvasaddena yaṃ saṇḍaḥaṇaṃ tad eva imāya abyayibhâvasaṇṇāya payojanaṃ atthi. — So°.

⁶ Cd °mâri.

mipe vattatiti upavadhu¹; gaṅgāya samipe vattate iti² upa-
gaṅgaṃ; maṇikāya samipe vattate iti³ upamaṇikaṃ.

Ce composé est [considéré comme] neutre (il prend la désinence du neutre). Ex. Adhikumâri : relativement à une jeune fille; upavadhu : près d'une femme.

द्विगुस्सेकत्तं ॥ ६ ॥

~~Digussa~~ ^{digussa} samāsassa ekattaṃ hoti napuṃsakaliṅgattaṃca. Tayo lokā, tilokaṃ; tayo daṇḍā, tidaṇḍaṃ; tīṇi⁴ nayanāni, tinayanaṃ; tayo siṅgā, tisiṅgaṃ; catasso disā, catuddisaṃ, dasa disā, dasadisaṃ; pañca indriyāni, pancindriyaṃ.

Le composé digu ne s'emploie qu'au singulier [et au neutre]. Ex. Tilokaṃ : les trois mondes; catuddisaṃ : les quatre points cardinaux.

Il est très-vraisemblable que le scholiaste entre bien dans l'intention de l'auteur quand il étend à ce sūtra et aux suivants la prescription du neutre; pour le sanskrit, Pāṇini (II, 4, 1, 2 suiv. 17) enseigne de même; et nos sūtras pâlis sont ici calqués en partie sur ces règles sanskrites. Il faut avouer toutefois que, si telle a été vraiment l'intention de l'auteur, il s'est exprimé d'une façon malheureuse, alors qu'il lui était si facile de se conformer plus exactement au modèle qui lui était offert. En effet, à ne prendre que le texte des sūtras et à en peser rigoureusement la construction, il serait impossible de penser que le sūtra 5 ait quelque

¹ Cd "vadhuṃ

², ³ Cd vattata iti

⁴ Cd tīni.

lien avec les suivants, l'auteur changeant complètement la construction au s. 6 et négligeant de le rattacher au précédent par la commode particule *ca*. On serait tenté de croire qu'il y a là une intention formelle de se séparer de la règle sanskrite et de repousser nettement la prescription exclusive du neutre (relativement aux dvigus et pour le sanskrit même cf. Vārt. in Pāṇ. II, 4, 17, et Pāṇ. IV, 1, 21 et suiv.). Il était si simple de dire, s. 5 : *Tassa napuṃsakattaṃ* ! — s. 6 *Digussekatthaṃ*. Toutefois, si nous nous reportons aux sūtras Kātantra, nous y trouvons une inexactitude toute semblable. Les règles en question sont les suivantes (fol. 41) : « *Sa* (l'*aryayibhāva*) *napuṃsakaliṅgaṃ syāt*. — *Dvandvaikatvaṃ* (que *Durgasiṃha* explique : *Dvandvasyatkatvaṃ napuṃsakaliṅgatevaṃ syāt*). — *Tathā dvigoḥ* ». En comparant Pāṇini, II, 4, 1 suiv. il semble que notre grammairien, tout en se modelant sur ces règles, les ait à dessein modifiées, en se rapprochant de Pāṇini, de façon à incorporer dans son ouvrage les deux règles suivantes empruntées à ce dernier, sans augmenter pourtant le nombre de ses sūtras au delà du strict nécessaire.

तथा द्वन्द्वे पाणि^१तुरिययोग^२सेनङ्गखुद्धजन्तुकविविधवि-
त्तद्विसंभागव्याप्तेन च ॥ ७ ॥

*Tathā dvande paṇi^१turiyayoggasenaṅgakhuddajantukavi-
vidhaviruddhavisabhāgattha icceva mādināṃ ekattaṃ hoti^३
napuṃsakaliṅgattaṃ ca. Taṃ yathā^४ cakkhusotaṃ; mukha-
nāsikaṃ; chavi māṃsalohitaṃ, evaṃ paṇya^५ṅgatthe; — saṃ-*

^१ Cd 'paṇi°

^२ Cd °vividhaviśa°

^३ S° 'yoga°

^४ Cd 'paṇi°

^५ Cd 'taṃ gahoti°

^६ Cd 'pānya°.

kho ca paṇavo¹ ca, saṅkhapaṇavaṃ²; gitaṇ ca vāditaṇ ca, gī-tavāditaṇ; daddari ca³ deṇḍimaṇ ca, daddarideṇḍimaṇ; evaṃ turiyaṅgathe; — phālaṇ ca pācanaṇ ca, phālapācanaṇ; yugaṇ ca naṅgalaṇ ca, yuganaṅgalaṇ, evaṃ yogaṅgathe; — asiṇ ca cammaṇ ca, asicammaṇ; dhanu ca⁴ kalāpaṇ ca, dhanukalāpaṇ; hatthi ca asso ca ratho ca pattiko ca, hatthiassarathapattikaṇ, evaṇ senaṅgathe, — ḍaṃsaṇ ca masakaṇ ca, ḍaṃsamasakaṇ, kunthaṇ ca kipilikaṇ ca, kunthakipilikaṇ⁵; kiṭaṇ ca siriṇ ca sapaṇ ca, kiṭasirisapaṇ, evaṇ khuddajan-tukatthe; — ahi ca nakulo ca, ahinakulaṇ; viḷāro ca mūsiko ca, viḷāramūsikaṇ; kāko ca ulūko ca, kākolūkaṇ; evaṇ vividhviruddhatthe, — silaṇ ca pañṇā ca silapañṇaṇ⁶; samatho ca vipassano ca, samathavipassanaṇ; vijjā ca caraṇaṇ ca, vijjācaraṇaṇ⁷; evaṇ vividhavisabhāgatthe.

Ādiggahaṇaṇ kiṃmatthaṇ? Dāsiddasaṇ; itthipumaṇ; pāt-tacīvaraṇ; tikacatukkaṇ; veṇarathakāraṇ⁸; sākuṇikamāga-vikaṇ; dighamajjhimaṇ iccevaṃmādi⁹.

Il en est de même des composés dvaṇḍa, quand on met en composition : 1° des membres d'êtres vivants. Ex. Mukhanāsikaṇ : la bouche et le nez; — 2° des instruments ou des parties d'art musical. Ex. Saṅkhapaṇavaṇ : la conque marine et le tambourin; — 3° des objets d'attelage. Ex. Yuganaṅgalaṇ : le joug et la charrue; — 4° des parties

¹ Cd panavo.

² Cd *panavaṇ.

³ Cd daddariṇ ca.

⁴ Cd dhanuṇ ca.

⁵ Cd kipilalikaṇ ca kutthapilalikaṇ. S* kunthā ca kipilaliko ca kunthakipilikaṇ.

⁶ Cd silapañṇānaṇ

S* ajoute l'analyse de chacun de ces trois exemples silaṇ ca pañṇā ca, etc

⁸ Cd veṇarathakāraṇ, sakuni'. S* veṇakaro, etc

⁹ S* ajoute l'analyse des exemples

d'armée [ou d'armement]. Ex. Hatthiassarathapat-tikaṃ : éléphants, cavaliers, chariots et fantassins; — 5° de petits animaux. Ex. Daṃsamasakaṃ : mouches et moustiques; — 6° des êtres qui sont naturellement en lutte. Ex. Ahinakulaṃ : serpents et ichneumons; — 7° des contraires. Ex. Vijjācaraṇaṃ : la science et la vie pratique.

विभासा रुक्खतिणपसुधनधञ्जनपदादीनञ्च ॥ ८ ॥

Rukkhatiṇapasudhanadhaññajanapada iccevamādīnaṃ vi-bhāsā ekattaṃ hoti napuṃsakalingattaṃ ca dvande samāse. Assattho ca kapittho ca, assatthakapitthaṃ assatthakapitthā¹ vā; usīraṃ ca viraṇaṃ ca, usiraviraṇaṃ usiraviraṇā² vā, ajo ca eḷako ca, ajeḷakaṃ ajeḷakā vā, hiraññaṃ ca suvaṇṇaṃ ca, hiraññasuvaṇṇaṃ hiraññasuvaṇṇā vā; sāli ca yavo ca, sāliya-vaṃ sāliyavā³ vā; kāsī ca kosalo ca, kāsikosalaṃ kāsikosalā⁴ vā.

Ādiggaḥaṇaṃ kimatthaṃ ? Sāvajjaṃ ca anavajjaṃ ca, sāvaj-jānavajjaṃ sāvajjānavajjā vā; hīnaṃ ca paṇitaṃ ca, hinappa-ṇitaṃ hinappaṇitā⁵ vā; kaṇho ca sukko ca, kaṇhasukkaṃ kaṇhasukkā vā.

Et à volonté, quand on met en composition :
1° des arbres. Ex. Assatthakapitthaṃ ou °tthā : le figuier sacré et le kapittha; — 2° des plantes. Ex. Usiraviraṇaṃ ou °ṇā : les herbes appelées uṇīra et viraṇa; — 3° des animaux. Ex. Ajeḷakaṃ ou °kā :

¹ Cd °tinapasudhanudhaṃ.

² Cd kapitthāno °kapitthānaṃ °kapitthānā.

³ Cd biraṇaṃ ca° bira° hī°. S° vī°

⁴ Cd sāli ca° lī° lī°.

Cd° kāsī° sī° sī°

⁵ Cd paṇi° nī° nī°. S° nī°

la chèvre et le bœlier; — 4° des métaux précieux. Ex. Himāññasuvannañ ou °ñṇā : l'or et l'argent; — 5° des céréales. Ex. Sāliyavañ ou °vā : le riz et l'orge; — 6° des noms de pays. Ex. Kāsikosalañ ou °lā : Kāçi et Koçala.

द्विपदे तुल्याधिकरणे कम्मधास्यो ॥ ८ ॥

Dve ¹ padāni tulyādhikaraṇāni yadā samassante tadā so samāso kammadhārayasañño hoti. Mahanto ca so puriso cāti mahāpuriso; khattiyā ca sā kaññā cāti khattiyakaññā.

Kammadhāraya iccanena kvattho? Kammadhārayasañño ca ². (IV, 17.)

On appelle kammadhāraya la composition de deux mots de même relation grammaticale (dont l'un se rapporte à l'autre et qui seraient par conséquent du même genre ou du même nombre, etc.). Ex. Mahāpuriso : un grand homme.

सङ्ख्यापुत्रा ढिगु ३ ॥ १० ॥

Saṅkhyāpubbo kammadhārayasamāso digusañño hoti. Tayo lokā, tilokañ; tiṇi ⁴ malāni, timalañ; tiṇi ⁵ phalāni, tiphalañ; tayo daṇḍā, tidaṇḍañ; catasso disā, catuddisañ, pañca indriyāni, pañcindriyañ ⁶; satta godhāvarāni, sattago-dhāvarañ.

Digu iccetena kvattho? Digussekatthañ ⁷. (IV, 6.)

¹ Cd dvi pa°.

² S° ajoute ici : Ityādisu padasesu kammadhārayasaddena yañ sangahaṇaṇā tad eva imāya kammadhārayasaññāya payojanañ atthi.

³ « Digu » manque dans Cd.

⁴, ⁵ Cd tini.

⁶ L'analyse de ces deux exemples manque dans Cd.

⁷ Même addition dans S° qu'au sūtra q en changeant « kammadhāraya » en « digu ».

On appelle digu le composé kammadhârâya dont la première partie est un nom de nombre. Ex. Ti-lokañ : les trois mondes.

उभे तप्पुरिसा ॥ ११ ॥

Ubhe digukammadhârayasamâsâ tappurisasaññâ honti. Na brâhmaṇo, abrâhmaṇo; avasalo; apañcagavaññi; asattago-dhâvaraññi; adasagavaññi; apañcapûli¹; apañcagâvi.

Tappurisa iccanena kvattho? Attañ nassa tappurise². (IV, 18.)

L'un et l'autre (le digu et le kammadhârâya) sont des tappurisa. Ex. Abrâhmaṇo : un homme qui n'est pas brâhmane; apañcagavaññi : moins de cinq vaches.

अमादयो परपदेहि ॥ १२ ॥

Tà amâdayo vibhattiyo¹ nâmechi parapadehi yadâ samasante² tadâ so samâso tappurisasañño hoti Bhûmiñ gato, bhûmigato; sabbarattiñ sobhano, sabbarattisobhano, apâyañ gato, apâyagato, issarena katañ, issarakatañ; sallena vid-dhañ, sallaviddhañ, kaṭhinassa dussañ, kaṭhinadussañ, âgantukassa bhattañ, âgantukabbattañ; methunasuâ apeto, methunâpeto, rājato bhayañ, rājabhayañ; corā bhayañ, corabhayañ; rañño putto, rājaputto; dhaññânañ rāsi, dhaññârāsi; rūpe saññâ, rūpasaññâ; sañsāre dukkhañ, sañsāradukkhañ.

[Sont aussi tappurisa] les composés dont le pre-

¹ Cd et S° apañcapûli.

² S° a la même addition qu'au sūtra précédent, en changeant « digu » en « tappurisa ».

³ Cd n'a pas : vibhattiyo

⁴ Cd samasyante

mier membre serait régi par le second à l'accusatif, etc. (à un cas autre que le nominatif et le vocatif). Ex. Bhûmigato : venu sur la terre (=bhûmim̐gato); issarakataṃ : fait par le prince (=issarena kataṃ).

अञ्जपद्येसु बहुब्रीहि ॥ १३ ॥

Aññesaṃ nāmānāṃ atthesu nāmāni yadā samassante¹ tadā so samāso bahubbhīhisāñño hoti. Āgatā samaṇā imaṃ saṅghārāmaṃ, so yaṃ āgatasamaṇo saṅghārāmo; jītāni indriyāni anena samaṇena, so yaṃ jītindriyo samaṇo; dinno suṅko yassa rañño, so yaṃ dinnasuṅko rājā; niggaṭā janā yasmā² gāmā, so yaṃ niggaṭajano gāmo; chinnā hatthā yassa, so yaṃ chinnaḥattho puriso; sampannāni sassāni yasmim̐ janapade, so yaṃ sampannasasso janapado; nigrodhassa³ parimaṇḍalo nigrodhaparimaṇḍalo, nigrodhaparimaṇḍalo iva parimaṇḍalo yassa rājakumārassa⁴, so yaṃ nigrodhaparimaṇḍalo rājakumāro; — cakkhussa bhūto cakkhūbhūto, cakkhūbhūto⁵ iva bhūto yassa bhagavato, so yaṃ cakkhūbhūto⁶ bhagavā; — suvaṇṇassa vaṇṇo, suvaṇṇavaṇṇo, suvaṇṇavaṇṇo iva vaṇṇo yassa bhagavato, so yaṃ suvaṇṇavaṇṇo bhagavā; — brahmassa saro, brahmassaro, brahmassaro iva saro yassa bhagavato, so yaṃ brahmassaro bhagavā; — sayāṃpatitapaṇṇapupphaphalavāyudoyā⁷hārāti : paṇṇaṃ ca pupphaṃ ca phalaṃ ca, paṇṇapupphaphalāni, sayāṃ eva patitāni sayāṃpatitāni, sayāṃpatitāni ca paṇṇapupphaphalāni ceti sayāṃpatitapaṇṇapupphaphalāni, vāyuṃ ca doyaṃ ca vāyudoyāni, sayāṃpatitapaṇṇapupphapha-

¹ Cd samāsyante.

² Cd S* asmā

³ Cd "dhassa pariddhassa paṇṇaṃ"

⁴ Cd yo rājakumāro.

⁵ Cd cakkhū iva"

⁶ Cd cakkhubhūto "cakkhubhūto

⁷ S* "loya" et partout de même avec /

lāni ca vāyudoyāni ca sayaññapatitapaṇṇapupphaphalavāyudoyāni, sayaññapatitapaṇṇapupphaphalavāyudoyāni¹ eva āhārāni² yesaṃ te sayaññapatitapaṇṇapupphaphalavāyudoyāhārā; ayaṃ pana dvandakammadhārayagabbho tulyādhikaraṇabahubbhihi, athavā : sayaññapatitapaṇṇapupphaphalavāyudoyehi āhārāni yesaṃ te sayaññapatitapaṇṇapupphaphalavāyudoyāhārā : ayaṃ pana bhinnādhikaraṇabahubbhihi³ ; — nānādumapatitapupphavāsitasānūti; nānāpakārā dumā, nānādumā; nānādumehi patitāni, nānādumapatitāni, nānādumapatitāni ca tāni pupphāni ceti nānādumapatitapupphāni, nānādumapatitapupphehi vāsītā, nānādumapatitapupphavāsītā, nānādumapatitapupphavāsītā sānū yassa pabbatarājassa, so yaṃ nānādumapatitapupphavāsitasānu pabbatarājā : ayaṃ pana kammadhāraya⁴tappurisagabbho tulyādhikaraṇabahubbhihi, atha vā : vāsītā sānū vāsitasānū⁵ sāpekkhatte satipi gamakattā samāso nānādumapatitapupphehi vāsitasānū⁶ yassa, so yaṃ nānādumapatitapupphavāsitasānu : ayaṃ pana bhinnādhikaraṇabahubbhihi⁷ ; — byālabambub⁸dharabinducumbitakūṭoti : ambu dhāretiti ambudharo, [ko so? pajjunno] vividho ālambo yassa so byālambo⁹; byālambo ca so ambudharo, byālabambudharo¹⁰, byālabambudharassa bindu byālabambudharabindu, byālabambudharabindūhi cumbito byālabambudharabinducumbito, byālabambudharabinducumbito kūṭo yassa so byālabambudharabinducumbitakūṭo; ayaṃ pana kammadhāraya¹¹tappurisagabbho tulyādhikara-

¹ Cd °doyā e°

² Cd āhārāni.

³ S° °pana kammadhārayatapurisagabbho bhi°

⁴ Cd °dhāriya°.

⁵ Cd vāsitasānu vāsitasānu.

⁶ Cd vāsītā sā°.

⁷ S° °pana kammadhārayatapurisagabbho bhi°

⁸ Cd ici et dans tous les autres cas °bambu°

⁹ Cd °dho ālambo byālambo. S° pajjunho vialambo

¹⁰ Cd byālambo ambudharo byā°

¹¹ Cd °kammadhāraya°

ṇabahubbhi, atha vā : cumbito kūṭo cumbitakūṭo sāpek-khatte sati pi gamakattā samāso byālabambudharabindūhi cumbitakūṭo¹ yassa so byālabambudharabinducumbitakūṭo : ayaṃ pana bhinnūādhikaraṇabahubbhi² ; — amitabalaparakkamajjuti : na mitā amitā, balaṃ ca parakkamo ca juti ca balaparakkamajjutiyo, amitā balaparakkamajjutiyo yassa so yaṃ amitabalaparakkamajjuti : ayaṃ pana tappurisadvandagabbho³ tulyādhikaraṇabahubbhi ; — pinorakkhaṃsabāhūti : uraṃ ca akkhaṃ ca aṃsaṃ ca bāhū ca⁴ urakkhaṃsabāhūvo, pinā urakkhaṃsabāhūvo yassa so yaṃ pinorakkhaṃsabāhū : ayaṃ pana tappurisadvandagabbho⁵ tulyādhikaraṇabahubbhi ; — pinagaṇḍavadanattānūrujaghaṇāti : gaṇḍaṇ ca vadaṇaṇ ca thanaṇ ca ūruṇ ca jaghaṇā ca gaṇḍavadanattānūrujaghaṇā, pinā gaṇḍavadanattānūrujaghaṇā yassā nāriyā sāyaṃ pinagaṇḍavadanattānūrujaghaṇā : ayaṃ pana tappurisadvandagabbho tulyādhikaraṇabahubbhi ; — pavarasurāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭakūṭacumbitasela-saṅghaṭṭitacaraṇāti : surā ca asurā ca garuḍā ca manujā ca bhujāṅgā ca gandhabbā ca surāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbā, pavarā ca te surāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbā ceti pavarasurāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbā⁶ ; pavarasurāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbānaṃ makuṭāni⁷ pavarasurāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭāni, pavarasurāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭānaṃ kūṭāni pavarasurāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭakūṭāni, pavarasurāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭakūṭesu cumbitā⁸ pavarasurāsurarugaḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭakūṭacumbitā, pa-

¹ Cd et S° °mbito kūṭo

² S° °na kammadhārayatapūṇisagabbho bhinnā°.

³ Cd pana dvandaga°. S° °natappūṇissadvandaga°.

⁴ Cd bāhuṇ ca.

⁵ Cd °na dvandaga°. S° °na dvandvaga°.

⁶ Cette première partie de l'exemple est omise dans Cd

⁷ S° ici et en plusieurs autres endroits maṃku°

⁸ Cd S° cumbitāni.

varasurâsuragaruḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭakūṭa —
 cumbitā selā pavarasurâsuragaruḍamanujabhujāṅgagandhab-
 bamakuṭakūṭacumbitaselā, pavarasurâsuragaruḍamanujabhu-
 jāṅgagandhabbamakuṭakūṭacumbitasesu saṅghaṭṭitā¹ pavara-
 surâsuragaruḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭakūṭacum —
 bitaselasaṅghaṭṭitā, pavarasurâsuragaruḍamanujabhujāṅga-
 gandhabbamakuṭakūṭacumbitaselasaṅghaṭṭitā caraṇā yassa
 tathāgatassa so yaṃ pavarasurâsuragaruḍamanujabhujāṅga-
 gandhabbamakuṭakūṭacumbitaselasaṅghaṭṭitacarāṇo tathāga-
 to : ayaṃ pana dvandakammadhārayalappurisagabbho tu-
 lyādhikaraṇabahubbihi, athavā : saṅghaṭṭitā caraṇā saṅ-
 ghaṭṭitacarāṇā sâpekkhatte satipi gamakattā samāso², pa-
 varasurâsuragaruḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭakūṭa —
 cumbitaselehi saṅghaṭṭitacarāṇā³ yassa tathāgatassa so yaṃ
 pavarasurâsuragaruḍamanujabhujāṅgagandhabbamakuṭakū-
 ṭacumbitaselasaṅghaṭṭitacarāṇo bhagavā : ayaṃ pana bhinnā-
 dhikaraṇabahubbihi⁴ ; — catasso disā yassa, so yaṃ catud-
 diso ; — pañca cakkhūni yassa, so yaṃ pañcacakkhū ; — da-
 sa balāni yassa, so yaṃ dasabalo bhagavā ; — anantañānoti⁵
 tassa na anto, anantaṃ, anantaṃ nānaṃ⁶ yassa so yaṃ anan-
 tañāno tathāgato ; — amitaghāṇa⁷sarīroli : na mitaṃ ami-
 taṃ, ghāṇaṃ⁸ evaṃ sarīraṃ ghāṇasarīraṃ, amitaghāṇa⁹sa-
 rīraṃ yassa so yaṃ amitaghāṇa⁹sarīro bhagavā ; — ami-
 tabalaparakkamappattoti : na mitā amitā balaṃ ca parak-
 kamo ca balaparakkamā amitabalaparakkamā pattā yassa
 so yaṃ amitabalaparakkamappatto ; — mattabhamaraga-
 ṇacumbitavikasitapupphavalināgarukkhopasobhitakandaroti :
 mattā eva bhamarā mattabhamarā, mattabhamarānaṃ

¹ S° saṅghaṭṭi° et ainsi dans la suite.

² Cd n'a pas sâpekkhatte satipi gamakattā samāso°. S° °samāso
 hoti pa°.

³ Cd °ṭṭitā ca°

⁴ S° pana dvandvakammadhārayatapurisagabbho bhu°.

⁵ Cd tassa anto anantaṃ anantañā°.

⁶, ⁷, ⁸, ⁹ Cd ghana°.

gaṇo māttabhamaragaṇo, māttabhamaragaṇehi cumbitāni māttabhamaragaṇacumbitāni, vikaṣitāni eva pupphāni vikaṣitapupphāni, māttabhamaragaṇacumbitāni ca vikaṣitapupphāni ca māttabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphāni, valī¹ ca nāgarukkho ca valināgarukkhā², māttabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphā te valināgarukkhā³ ceti māttabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhā; māttabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhehi upasobhitāni māttabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhopasobhitāni, māttabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhopasobhitāni kandarāni yassa pabbatarājassa so yaṃ māttabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhopasobhitakandaro pabbatarājā : ayaṃ pana kammadhāraya⁴ dvandatappurisagabbho tulyādhikaraṇabahubbihi, atha vā : upasobhitāni kandarāni upasobhitakandarāni sāpekkhatte sati pi gamakattā samāso, māttabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhehi upasobhitakandarāni yassa pabbatarājassa so yaṃ māttabhamaragaṇacumbitavikaṣitapupphavalināgarukkhopasobhitakandaro pabbatarājā, ayaṃ bhinnādhikaraṇabahubbihi⁵; — nānārukkhatiṇapatitapupphopa⁶sobhitakandaro selarājāti : rukkho ca tiṇaṃ ca rukkatitiṇāni, nānāpakārāni eva rukkhatiṇāni nānārukkhatiṇāni; nānārukkhatiṇehi patitāni, nānārukkhatiṇapatitāni, nānārukkhatiṇapatitāni ca tāni pupphāni ceti nānārukkhatiṇapatitapupphāni, nānārukkhatiṇapatitapupphehi upasobhitāni nānārukkhatiṇapatitapupphopa⁷sobhitāni, nānārukkhatiṇapatitapupphopa⁸sobhitāni kandarāni⁹ yassa selarājassa, so yaṃ nānārukkhatiṇapatitapupphopa¹⁰sobhitakandaro selarājā, ayaṃ pana dvandakammadhāraya¹¹tappurisagabbho tulyādhikaraṇabahubbihi,

¹ Cd'ici et dans la suite - valali S° valī

² Cd S° °rukkho.

³ Cd S° °kkho°.

^{4, 11} Cd °dhāriya°.

⁵ S° yaṃ pana kammadhārayatapurisadvandvagabbho bhī°.

^{6, 7, 8, 10} Cd °ppha upa°.

⁹ S° ici et dans la plupart des autres cas - kanda°

atha vā : upasobhitāni kandarāni upasobhitakandarāni¹ sā-
pekkhatte sati pi gamakattā samāso, nānārukkhataṇapatita-
pupphēhi upasobhitakandarāni² yassa selarājassa, so yaṃ nā-
nārukkhataṇapatitapupphopa³ sobhitakandaro selarājā : ayaṃ
pana bhinnādhikarāṇabahubbhi; — nānāmusalahalapabba-
tataru⁴ kaliṅgarasaradhanugadāsītomarathatthāti : musalo ca
halo ca pabbato ca taru ca kaliṅgaro ca saro ca⁵ dhanu ca
gadā ca asi ca tomaro ca musalahalapabbatatarukaliṅgarasara-
dhanugadāsītomarā, nānāpakūrā eva musalahalapabbatataru-
kaliṅgarasaradhanugadāsītomarā nānāmusalahalapabbatata-
rukaliṅgarasaradhanugadāsītomarā, nānāmusalahalapabbata-
tarukaliṅgarasaradhanugadāsītomarā⁶ hatthesu yesaṃ te nā-
nāmusalahalapabbatatarukaliṅgarasaradhanugadāsītomarathat-
thā : ayaṃ pana dvandakammadhāraya⁷ gabbho bhinnādhika-
raṇabahubbhi.

Bahubbhi iccanena kvattho ? Bahubbhihimhi ca. (II, 3, 7.)

On appelle bahubbhi le composé qui sert à déter-
miner le sens d'un autre mot [avec lequel il s'accorde
en genre, en nombre, etc.]. Ex. Niggatajano gāmo :
le village est abandonné par les habitants; pavarasu-
rāsuraḡarudāmanujabhujāṅgagandhabbamakutakū-
ṭacumbitaselaṅghatṭitacaraṇo : (le Buddha) dont les
pieds reposent sur des rochers que vient effleurer
le sommet des diadèmes des êtres excellents, les
dieux, les asuras, les garuḡas, les hommes, les ser-

¹ Cd °blutā kanda°.

² Cd S° °pupphaupasobhitāni ka°.

³ S° °pupphaupa°.

⁴ Cd °taruṇaka°.

⁵ Cd omet : saro ca

⁶ Cd tomarā ha°

⁷ Cd °dhāriya°

pents et les gandharvas (qui se prosternent pour lui rendre hommage).

नामानं समुच्चयो द्वन्द्वो ॥ १४ ॥

Nāmānaṁ ekavibhattikānaṁ yo samuccayo sa dvandasaṁ-
ño hoti. Candimasuriyā; samaṇabrāhmaṇā; sārīputtamoggal-
lānā; brāhmaṇagahapatikā; yamavaruṇā; kuveravāsavā¹.

. Dvanda iccanena kvattho? Dvandaṭṭhā vā. (II, 3, 5.)

On appelle dvanda le composé qui réunit plu-
sieurs noms [simplement coordonnés]. Ex. Candi-
masuriyā : la lune et le soleil.

महत्तं महा तुल्याधिकरणे पदे ॥ १५ ॥

Tesaṁ mahantasaddānaṁ mahā hoti tulyādhikaraṇe pade.
Mahāpuriso; mahādevi; mahābalaṁ; mahāphalaṁ; mahā-
nāgo; mahāyaso; mahāpadumavanaṁ; mahānadi; mahāma-
ṇi; mahāgahapati; mahādhanaṁ, mahāpuṇṇo.

Bahuvacanaggaḥaṇena kvaci mahantasaddassa mahā ādeso³
hoti. Mahāphalaṁ; māhabbalaṁ; mahāddhano; mahāb-
bhayaṁ.

Mahant fait *mahā* [en composition] devant un

¹ A partir de ce sūtra notamment, S° diffère très-fréquemment de Cd dans le détail des exemples que le plus souvent il décompose et analyse. Je ne pouvais songer à reproduire toutes ces variantes, d'ailleurs sans importance, et je rappelle ici, une fois pour toutes, que, tant dans cette section que dans les sections suivantes, je n'ai noté ces divergences que lorsqu'elles me paraissaient avoir quelque intérêt, soit en elles-mêmes, soit pour la correction du texte

² S° mahantaṁ°.

³ Cd mahā ā°

mot de même relation syntactique (avec lequel il s'accorderait, hors de composition). Ex. Mahâpuriso : un grand homme ; mahâdevi : la grande déesse ; mahâbalaṃ : une grande force.

Le pluriel *mahataṃ* est assez étrange (cf. *yuvānaṃ*, II, 5, 21) ; et, comme nous ne saurions nous contenter de l'explication du scholiaste, il en faut chercher une plus nette. L'intention de ce pluriel est, si je ne me trompe, de marquer que la forme *mahā* est également valable pour les trois genres. Et peut-être nous rapprochons-nous ainsi, par un détour, de l'interprétation du commentateur : en effet, si la forme *mahā* est la seule qui s'applique également aux trois genres (car la forme *mahad*, ou, avec le scholiaste, *maha*, ne s'emploie pas, que je sache, devant des féminins), l'auteur, en spécifiant cette particularité, a dû avoir en vue de rappeler qu'il y a bien une autre forme encore que *mahā*, usitée en composition, mais que celle-là ne s'emploie pas indifféremment pour tous les *mahant*. Toujours est-il que ce pluriel ne se retrouve point dans le s. Kātantra correspondant : « Ākāromahataḥ kāryvas tulyādhikaraṇe pade »

इत्थियं भासितपुमित्थी^१ पुमा व चे ॥ १६ ॥

Itthiyaṃ tulyādhikaraṇe pade bhāsitaṭpumiṭṭhi² ce³ pumā va dattḥabbā. Dighā jaṅghā⁴ yassa sa dighajaṅgho ; kalyāṇa⁵ bhariyā yassa so yaṃ kalyāṇabhariyo, pahūtā pañña yassa so yaṃ pahūtaṭpañño

Bhāsitaṭpumeti kimatthaṃ⁶ Brahmandhu ca sà bhariyā cāti brahmandhubharivā.

¹, ² Cd S° °itthi.

³ S° °pade sacce pubbe bhāsitaṭpumā itthivācako pu°

⁴ Cd digho jaṅgho ya°

⁵ Cd kalyāṇabhariyā va°.

[En composition] devant un [mot de même relation syntactique, au] féminin, un [premier membre de composition] féminin prend la forme du masculin, s'il en a un qui lui corresponde exactement par le sens. Ex. Dîghajaṅgho : qui a de longues jambes (composé de : dîghâ jaṅghâ); kalyāṇabhariyo : dont la femme est belle, (composé de : kalyāṇâ bhariyâ).

Il est clair que les contre-exemples donnés par le scholiaste dans le but de montrer en quoi la restriction « bhāsita-pumâ » était nécessaire dans le sūtra, portent tout à fait à faux. Voici les exemples que contient le manuscrit siamois, assez fautif ici : « Brāhmaṇassa bandhu brahmabandhu, brahmanabandha ca sâ dārikâ ceti brahmabandhudārikâ; brāhmanabandha ca sâ kiriyâ ceti brāhmaṇabanbhakiriyâ; ittiyâya bandha ittiyabandha, ittiyabandha ca sâ kiriyâ ceti, ittiyabandhakiriyâ; saddhâ ca sâ chanañ ceti saddhâchanañ; paññâ ca sâ dhanañ ceti paññâdhananñ. » On voit que si les premiers de ces exemples ne sont pas plus heureux, les deux derniers ont en effet pour premier membre un féminin sans masculin correspondant, mais encore ne tombent-ils pas sous notre règle, le second membre n'étant pas un féminin. Nous attendrions quelques exemples comme celui que citent les paṇḍits, commentateurs de Pāṇini, au sūtra correspondant, VI, 3, 34, de ce grammairien : *Gaṅgābhāryaḥ*. qui a la Gaṅgā pour femme. Il y a eu quelque erreur peut-être dans la pensée, mais sans doute aussi quelque confusion dans le texte du scholiaste. On remarquera que les exemples dont il s'agit sont essentiellement les mêmes que ceux par lesquels il répond dans le sūtra suivant à la même question, et même que les exemples du manuscrit singhalais au sūtra suivant correspondent plus exactement que ceux du présent sūtra avec les exemples cités plus haut que fournit le manuscrit siamois; mais à admettre quelque vieille confusion d'un

copiste sautant par inadvertance d'une règle à une autre, nous ne gagnerions pas grand'chose, les exemples en question n'étant pas beaucoup mieux appropriés au second sūtra qu'au premier; si, en effet, en tant que karmadhārayas, ils sont mieux à leur place dans la seconde règle, l'exemple *paññāratanañ* a toujours contre lui le motif indiqué plus haut, et, quant aux deux premiers, ils n'offrent qu'une application même de la règle dont le scholiaste veut indiquer qu'ils ne subissent pas les prescriptions. J'ajouterai que la Rūpasiddhi ne partage point ces erreurs et que, au contraire, au sūtra suivant, elle cite fort bien comme contre-exemple : *gaṇḍānādī*, etc. (fol 43)

कम्मधावयसञ्चे च ॥ १७ ॥

Kammadhārayasaññe samāse itthiyañ tulyādlikaraṇe pade bhāsitapumitthi¹ ce pumā² va daṭṭhabbā. Brāhmaṇadārikā; khattiyakaññā; khattiyakumārikā.

Bhāsitapumeti kimatthañ? Khattiyabandhudārikā, brāhmaṇabandhudārikā; paññāratanañ³

[Cette règle s'applique] aussi dans les composés kammadhāraya. Ex. Brāhmaṇadārikā (au lieu de : brāhmaṇī dārikā); une jeune fille de caste brāhmanique.

अत्तं नस्स तप्पुरिस्सि ॥ १८ ॥

Nassa padassa tappurise uttarapade attañ hoti. Abrāhmaṇo; avasalo; abhikkhu; apaṇcavasso.

Dans un composé tappurisa, le mot *na* se change

¹. Cd 'itthi'.

² S° 'pade sace pubbe bhāsitapumā itthi idāni itthivācako so pu'

³ S° donne les mêmes exemples, mais en les analysant.

en *a*. Ex. Abrâhmaṇo : qui n'est pas brâhmane;
apañcavasso : qui n'a point cinq ans.

सरे अन् ॥ १८ ॥

Nassa padassa tappurise uttarapade¹ sabbasseva anâdeso²
hoti sare pare. Anasso; anariyo, anittho.

Et en *an* devant une voyelle. Ex. Anasso : qui n'a
pas de cheval.

कदं कुस्स ॥ २० ॥

Ku iccetassa tappurise³ kadañ hoti sare pare. Jigucchañ
annañ, kadannañ; jigucchañ asañ, kadasañ.

Sareti kimatthañ? Kudârâ yesañ apuññakânañ te honti⁴
kudârâ; kuputtâ, kugehâ; kuvatthâ; kudâsâ.

[Dans un composé tappurisa,] *ku* se **change en**
hala [devant une voyelle]. Ex. Kadannañ une
mauvaise nourriture.

काप्यत्थेसु च ॥ २१ ॥

Ku iccetassa kâ hoti appatthesu ca Kâlavanañ⁵; kâpup-
phañ.

Bahuvacanodhâraṇaṇi kimatthañ? Ku⁶ iccetassa anappat-
thesupi kvaci kâ hoti. Kucchito puriso kâpuriso, kupuriso.

¹ Cd n'a pas : uttarapade.

² Cd an hoti.

³ Cd n'a pas tappurise

⁴ Cd °yesañ te a h.

⁵ Cd kâlavanañ.

⁶ S° bahuvacanaggahaṇeua ku°.

Et en *kâ* quand il a l'un des sens d'*appa* (petit, méprisable). Ex. *Kâlavaṇaṃ* : un petit grain de sel; *kâpuriso* : un lâche.

L'auteur paraît avoir voulu réunir en un sūtra ce qui dans Pāṇini en occupe trois (VI, 3, 104-106), et c'est dans ce but qu'il a d'abord substitué *appa* à *īśhad* de Pāṇini, et puis employé le pluriel, qui reste comme un signe matériel de la fusion. Il est de plus vraisemblable, si insuffisant que puisse être un pareil procédé, que *ca*, dans son intention, réservait la faculté de la forme « *kupuriso* ». L'auteur des sūtras *Kātantra* est entré, lui aussi, dans cette voie de simplification; il a deux règles (fol. 43) : « *Kā tvishadarthe 'kshe* » — « *Purushe tu vibhāshayā* ».

वचि समासन्तगतानं अकारन्तो ॥ २२ ॥

Samāsantagatānaṃ nāmānaṃ anto kvaci akāro hoti. Devānaṃ rājā¹, devarājo, devānaṃ sakha, devasakho²; pañca ahāni, pañcāhaṃ; pañca gāvo, pañcagavaṃ; chattaṃ ca upāhanā ca, chattupāhanaṃ; saradassa,³ samipe vattatīti, upasaraḍaṃ; visālāni⁴ akkhini yassa so visālakkho; vikalaṃ mukhaṃ yassa⁵ so vikalammukho.

Kāraggaṇaṇaṃ kimatthaṃ? Ākārikāranto⁷ ca hoti. Paccaḥkko dhammo yassa so paccakkhadhammā⁸; surabhi gan

¹ Cd "sannata"

² Cd "naṃ rājo de°.

³ Cd "naṃ sakho devasakho devasakha

⁴ Cd saradussa

⁵ Cd visalini.

⁶ Cd vimukho mukho yassa so vimukho

Cd akārikā°. — S° akārāya akārikārādesā honti

Cd "dhammo

dhō yassa so sugandhi¹; asundaro gandho yassa so duggandhi²; pūtiyo gandho yassa so pūtīgandhi³.

(Nadiantā ca kattuantā kappaccayo hoti samāsante. Bahū⁴ nadiyo yassa so bahunadiko; bahuvo kattāro yassa so bahu-kattuko.)

Quelquefois des noms employés comme derniers membres de composition forment un thème nouveau en *a*. Ex. Devarājo : le roi des dieux (pour : devānaṃ rājā).

Le paragraphe final du commentaire a été renfermé entre parenthèses; car évidemment, et de quelque façon qu'on s'en explique l'origine, il ne saurait appartenir à l'explication du sūtra 22. Je remarque tout d'abord que S^o l'a essentiellement semblable : « Teneva kâragahaṇena nadya^o »; de même aussi la Rūpasiddhi (fol. 45^a) : « Kârassa gahanena bahubbihâdimhi samāsante kvaci kappaccayo ca », mais sans donner d'exemple; le Bâlâvatâra (p. 32) : « Kâraggahaṇena â ica — itthiyam ivanñantâ tvanteli ca kappaccayo pi. . . bahukantiko, bahunadiko samuddo; ettha yadâdinâ rasso — bahukatuko. . . » Cette unanimité prouve seulement qu'il y a là une faute déjà ancienne. L'addition de *ka* aux féminins en *i* en composition étant traitée dans la règle suivante, à quel titre le scholiaste l'aurait-il fait rentrer dans celle-ci? On pourrait croire que nous avons affaire ici à une transposition de copiste, et qu'il suffirait de lire, en transportant ce paragraphe à la fin du sūtra suivant : *Caggahaṇaṃ kimatthaṃ? Kattuantaṃ*, etc. Sans être rigoureusement juste, en tant qu'explication du « ca » cette observation rappellerait un fait exact et réta-

¹ Cd surabhi yo gandho sugandhi.

² ³ Cd °gandhi. — S^o s'éloigne un peu de Cd dans ces exx. et dans la façon de les présenter.

⁴ Cd bahū. — S^o bahavo.

blirait l'ensemble du sūtra de Pāṇini correspondant à notre sūtra 23 (Pān. V, 4, 153) : « Nadyṛitaṣṣa », dont le sūtra 23 ne reproduit qu'une moitié. Mais la difficulté porte aussi sur ce sūtra lui-même; en effet, nulle part jusqu'ici il n'a été question du suffixe *ka*; comment donc l'auteur peut-il s'exprimer de cette façon elliptique : *Nadimhā ca*? Dans Pāṇini, au contraire, le sūtra 153 est précédé de deux autres traitant d'autres cas d'addition du suffixe *ka* : *Urahprabhṛtibhyaḥ kap*, etc. Il a dû en être de même dans cette grammaire; et l'on pourrait admettre entre nos sūtras 22 et 23 une lacune d'un ou deux sūtras correspondant aux sūtras 151 et 152 de Pāṇini; la remarque du scholiaste modifiée par la suppression de « *nadiantā ca* » serait un reste du commentaire de cette ou de ces règles. A moins pourtant qu'on ne préfère admettre que le sūtra 23 ne faisant point primitivement partie de cet ouvrage, le scholiaste aurait voulu suppléer tant bien que mal à son absence par le paragraphe : « *Nadyantā . . .* » (cf. II, 3, 7 n.), et que, plus tard seulement, cette règle *Nadimhā ca*, introduite d'abord à la marge du commentaire, aurait passé dans le texte (cf. III, 13 n.).

नदिम्हा च ॥ २३ ॥

*Nadimhā*¹ *ca* *kappaccayo hoti samāsante. Bahavo kantiyo yassa so bahukantiko; bahavo nadiyo yassa so bahunadiko; bahavo nāriyo yassa so bahunāriko.*

Et [quelquefois] les féminins en *ī*, [employés comme derniers membres de composition, prennent le suffixe *ka*]. Ex. *Bahunadiko* : qui a beaucoup de fleuves.

Cf. la note précédente

¹ S^c *Nadiantā ca*

जायाय तुदं जानि पतिम्हि ॥ २४ ॥

Jâyâya iccetâyam tudañ jâni iccete âdesâ honti patimhi pare. Jâyâya pati : tudañpati; jâyâya pati : jânipati.

A *jâyâ* en composition devant *pati* on substitue *tudañ* et *jâni*. Ex. Tudañpati ou jânipati : le mari.

धनुम्हा च ॥ २५ ॥

Dhanumhâ ca âpaccayo¹ hoti samâsante. Gaṇḍivo dhanu yassa so gaṇḍivadhanvâ².

Dhanu [comme second membre de composition] prend aussi *â* [où garde sa forme primitive]. Ex. Gaṇḍivadhanvâ : qui porte l'arc gaṇḍîva.

अं विभत्तीनं अकारन्ता अव्ययीभावा ॥ २६ ॥

Tasmâ akârantâ abyayibhâvasamâsâ parâsam vibhattinam kvaci am hoti. Adhicittam; yathâvuḍḍham; upakumbham; yâvajivam; tiropabbatam; ~~tirop~~ pakâram, tirokuddam, antopâsadam.

Kvaciti kimattham? Adhicittassa bhikkhuno

Dans un composé abyayibhâva [le dernier mot, s'il est] en *a*, remplace toute désinence par *am*. Ex. Adhicittam : relativement à l'esprit.

Cette règle correspond à Pân II, 4, 83, 84, où ~~sa~~ ^{sa} présence se justifie par les restrictions dont elle y est accompagnée; mais ici, où ces restrictions ont disparu, on peut se de-

¹ Cd appaccayo. — S° appa°

² Cd gaṇḍivo° gaṇḍi° S° — gaṇḍi°

³ Cd °rautabyayibhâvâ

mander quelle est l'utilité d'une observation qui, au fond, est déjà contenue tout entière dans le sūtra IV, 5. Le seul but possible de cette règle et des deux règles suivantes est de combler une lacune laissée par l'auteur, qui, nulle part, ne donne d'une façon générale la manière de former les neutres (comme fait p. ex. Pân. VII, 1, 23, 24) et qui, par conséquent, est forcé d'enseigner à former le neutre de ses avyayibhāvas tout mécaniquement. Les règles Kātantra correspondantes se rapprochent davantage de Pāṇini; ce sont (fol. 28) : « Avyayibhāvād akārāntād vibhaktinām am apañcamyāḥ. — Vā tritriyāsaptamyoh ». Notre règle 28 s'y retrouve aussi sous la forme : « Anyasmāl luk », tandis qu'elle est, dans Pāṇini, rendue inutile par VII, 1, 23. La règle 27, enfin : « Svaro hrasvo napuṃsake » se trouve rejetée (fol. 36) à la fin du Kārakapāda avec quelques autres traitant de la formation des féminins. — Quant à la remarque *kvācīti*, etc. du scholiaste, même en admettant, ce qui n'est guère régulier, que *kvaci* puisse être sous-entendu dans le sūtra, il faut avouer que son contre-exemple est mal choisi; dans une expression comme « adhicitassa bhikkhuno », ce n'est plus à un avyayibhāva, mais à un bahuvrīhi que nous avons affaire; c'est quelque contre-exemple comme les contre-exemples que citent les commentateurs de Pāṇini « Upakumbhād ānaya », etc. que le scholiaste eût dû produire.

मरो रस्सो नपुंसके ॥ २९ ॥

Napuṃsakalinge vattamāne abyayibhāvasamāsassa saro rasso hoti. Itthiṃ¹ adhikicca kathā pavattatīti adhitthi², kumārīṃ³ adhikicca kathā pavattatīti adlokumārī⁴, upavādhu⁵, upagaṅgaṃ; upamaṇikaṃ.

Au neutre, la voyelle finale [de l'avyayibhāva]

¹, ² Ccl 'Itthi

³, ⁴ Ccl kumārī -- dhuṃ

est brève. Ex. : Adhitthi relativement à la femme ; upavadhu : près de la femme.

Les exemples *upagaṅgaṃ*, *upamanikaṃ* pourraient sembler superflus après la règle précédente ; mais pour s'en expliquer la présence, il suffit de penser que le scholiaste a regardé « aṃ » du sūtra précédent comme signifiant non pas *aṃ*, mais *m̃*, en se rappelant que, nulle part, notre grammairien n'enseigne positivement que la voyelle qui précède un nig-gahita final soit brève, que, par conséquent, faute d'appliquer le présent sūtra aux thèmes en *ā*, nous devrions strictement former : « *upagaṅgāṃ* ».

अञ्जस्मा लोपो च ॥ २८ ॥

Aññasmā abyayibhāvasamāsā anakārantā parāsaṃ vibhat-tinaṃ lopo hoti. Adhitthi ; adhikumāri¹ ; upavadhu.

Et [le dernier membre], s'il se termine autrement qu'en *a*, supprime [purement et simplement] toute désinence. Ex. Adhitthi ; upavadhu.

ITI SĀMĀSAKAPPE SATTAMO KAṆḌO.

वा णपच्चे² ॥ १ ॥

Ṇappaccayo¹ hoti vā tassapaccaṃ iccetasmiṃ atthe. Vasiṭṭhassa apaccaṃ, putto : vasiṭṭho vasiṭṭhassapaccaṃ putto vā vasiṭṭhi, vasiṭṭhaṃ ; evaṃ bhāradvājassa³ apaccaṃ, putto : bhāradvājo bhāradvājassa apaccaṃ putto vā, bhāradvājī,

¹ Cd S° °tthi—rī

² Cd vānapa°

³ Cd ṇapa°

⁴ Cd bhāradvā

bhāradvājaṃ; gotamassa apaccaṃ, putto : gotamo¹ gotamassa apaccaṃ putto vā, gotamī, gotamaṃ; vasudevassa apaccaṃ, putto : vāsudevo vasudevassa apaccaṃ putto vā, vāsudevī, vāsudevaṃ; evaṃ bāladevo; vesamitto; svālapako; cettako; paṇḍavo; vāsavo¹.

Dans certains cas [on emploie le suffixe] *ṇa* pour [exprimer la filiation], la descendance. Ex. Vāsītṭho : le fils ou le descendant de Vāsītṭha; bhāradvājo : le fils ou le descendant de Bharadvāja.

णायन णान वच्चादितो² ॥ २ ॥

Tasmā vacchādito gottagaṇato ṇāyana ṇāya³ paccayā⁴ honti vā⁴ tassāpaccaṃ iccetasmiṃ atthe. Vacchassa apaccaṃ, putto : vacchāyano; vacchassa apaccaṃ, putto : vacchāno; evaṃ : sākātāyano⁵; sākātāno⁶; kaṇhāyano, kaṇhāno, aggivessāyano, aggivessāno, kaccāyano, kaccāno; moggallāyano, moggallāno; muñjāyano, muñjāno.

Après les thèmes *vaccha*, etc. [on emploie les suffixes] *ṇāyana*, *ṇāna*. Ex. Vacchāyano ou vacchāno : le fils ou le descendant de Vaccha (vatsa); sākātāyano ou sākātāno : le fils ou le descendant de Sakaṭa.

¹ Cd paṇḍuvāsavā. Pour ces deux derniers exemples, cf. la note du sūtra 5.

² Cd nāyannava°.

³ Cd °na ṇāya pa°.

⁴ Ni Cd ni S¹ n'ont : vā, mais les deux manuscrits l'ayant au sūtra suivant, et le scholiaste paraissant le comprendre comme autorisant la forme analytique par le génitif aussi bien que la forme par le suffixe (cf. Pāṇ. IV, 1, 82 sch.), il n'y a aucune raison pour qu'il manque ici.

⁵ Cd sakaṭa.

णैय्यो कत्तिकादीहि ॥ ३ ॥

Tehi kattikādihi ṇeyyappaccayo hoti vā tassāpaccam iccetasmiṃ atthe : kattikāya apaccam, putto : kattikeyyo kattikāya apaccam putto vā; evaṃ : venateyyo; rohiṇeyyo; gaṇgeyyo; kaddameyyo; nādeyyo; atteyyo; āheyyo; kāpeyyo; seveyyo; gāveyyo¹; bāleyyo; moleyyo; koleyyo.

Après les thèmes *kattikā*, etc. le suffixe *ṇeyya*.
 Ex. Kattikeyya : le fils ou le descendant de Kattikā; rohiṇeyyo : le fils ou le descendant de Rohiṇī.

अतो णि वा ॥ ४ ॥

Tasmā akārantato ṇippaccayo hoti vā tassāpaccam iccetasmiṃ atthe. Dakkhassa apaccam, putto : dakkhi dakkhassa apaccam putto vā; evaṃ : doṇi; vāsavi; sākyaputti², nāthaputti; dāsaputti³, vāruni⁴, kaṇhi⁵, bāladevi⁶; pāvaki⁷; jena-datti⁸; buddhi; dhammi; saṅghi, kappi, ānuruddhi⁹.

Vāti vikappanattihena tassāpaccam iccetasmiṃ atthe ṇikapaccayo hoti. Sakyaputtassa apaccam, putto : sākyaputtiko¹⁰, sakyaputtassa apaccam putto vā, evaṃ : nāthaputtiko; jena-dattiko¹¹.

Après [les thèmes en] *a*, [on peut] à volonté [employer le suffixe] *ṇi*. Ex. Dakkhi . un fils ou

¹ Cd goveyyo.

² Cd sakyaputti

³ Cd dāsaputti.

⁴ Cd vārunāni.

⁵, ⁶, ⁷ Ces trois mots avec *i* final long dans Cd

⁸ Cd chedanadatti.

⁹ Cd anuruddhi.

¹⁰ Cd sakyaputtiko

¹¹ Cd chedanaputtiko

descendant de Dakkha; bâladevi : un fils ou descendant de Baladeva.

एवोपगुद्विह् ॥ ५ ॥

Upagu iccevamādiliṃ ṇavappaccayo hoti vā tassāpaccāṃ iccetasmiṃ atthe Upagussa apaccāṃ putto vā : opagavo, upagussa apaccāṃ putto vā; evaṃ : mânavo; gaggavo; paṇḍavo; bhaggavo; opakaccāyavo²; opavindavo³.

Après les thèmes *upagu*, etc. on emploie le suffixe *ṇava*. Ex. Opagavo : un fils ou descendant d'Upagu; mânavo : un fils ou descendant de Manu.

On remarquera que, parmi les exemples cités par le scholiaste au sūtra 1, les deux derniers devaient strictement être rapportés à cette règle; en réalité, ce ne sont, tout naturellement, pas ces deux exemples seuls, mais tous les cas relevant de la présente règle qui devraient être rattachés à la première. Je n'avais pas à effacer cette marque de perspicacité et de connaissances du commentateur. Quant à l'auteur du sūtra lui-même, on a eu et l'on aura encore plus d'une occasion de constater que, malgré sa connaissance de l'organisme véritable du sanskrit et par conséquent du pâli, il ne dédaigne pas certaines formules d'un caractère en quelque sorte tout extérieur et mécanique.

एव विधवादितो ॥ ६ ॥

Tasmā vidhavādito ṇerappaccayo hoti vā tassāpaccāṃ iccetasmiṃ atthe. Vidhavāya apaccāṃ, putto vedhaverō⁴ vi

¹ Cd S' ṇavopakavā

² S' opakaccayavo

³ Cd opavindavo, que n'a pas S', qui, en revanche, a opavindavo avant • mânavo.

⁴ Cd vedharo

dhavāya āpaccaṃ putto vā; evaṃ bandhakero; sâmaṇero ¹,
nâlikero.

Après *vidhavā*, etc. [on emploie le suffixe] *ṇera*.
Ex. *Vedhaverō* : un fils de veuve; *sâmaṇerō* : un novice.

येन वा संसङ्गं तरति चरति वहति णिको ॥ ७ ॥

Yena vā saṃsaṅgaṃ yena vā tarati yena vā carati yena vā vahati iccetesvatthesu ṇikappaccayo hoti vā. Tilena saṃsaṅgaṃ bhojanaṃ, telikaṃ tilena saṃsaṅgaṃ vā; golikaṃ ²; *ghāṭikaṃ* ³; *nāvāya taratīti, nāviko nāvāya taratīti vā; evaṃ : oḷumpiko* ⁴; — *sakaṭena caratīti sâkaṭiko sakaṭena caratīti vā; evaṃ : pâdiko; daṇḍiko; dhammiko; — sîsena vahatīti sîsiko sîsena vahatīti vā; evaṃ : aṃsiko; khandhiko; hatthiko; aṅguliko.*

Vâti vikappanatthena aññatthesupi ṇikappaccayo hoti. Râjagahe vasatīti râjagahiko; râjagahe jāto râjagahiko; evaṃ mâttagahiko; sâvatthiko; kâpilavatthiko; pâṭaliputtiko.

[On emploie le suffixe] *ṇika* après le mot qui exprime : 1° la matière qui entre dans une composition. Ex. *Telikaṃ bhojanaṃ* : un plat à l'huile; — 2° l'embarcation sur laquelle on navigue. Ex. *Nāviko* : un matelot (l'homme qui navigue sur un vaisseau); — 3° le moyen de locomotion à l'aide duquel on s'avance [sur la terre ferme]. Ex. *Sâkaṭiko* : qui est monté sur un chariot; — 4° le membre au moyen

¹ Cd soma°.

² Cd golikaṃ.

³ Cd ghâtikaṃ — S^f ghāṭikaṃ.

⁴ Cd oṭṭhampiko. — S^f oluppiko

duquel on porte un objet. Ex. Sisiko : qui porte sur la tête.

तं अधीते तेन क्तादिसन्निधाननियोगसिष्यभाण्डजीवि-
क्येसु ॥ ८ ॥

Taṃ adhīte tena katādisvatthesu tamhi sannidhāno tattha niyutto taṃ assa sippaṃ taṃ assa bhaṇḍaṃ taṃ assa jīvikaṃ iccetesvatthesu ṇikappaccayo hoti vā. Vinayaṃ adhīte vā; evaṃ : sōtantiko¹; ābhidhammiko²; veyyākaraṇiko; — kāyena kataṃ kammaṃ, kāyikaṃ kāyena kataṃ kammaṃ vā; evaṃ : vācasikaṃ; mānasikaṃ; — sarīre sannidhānā vedanā, sarīrikā sarīre sannidhānā vedanā vā; evaṃ : mānasikā; — dvāre niyutto, dvārāko dvāre niyutto vā; evaṃ : bhaṇḍāgāriko; nāgariko; nāvakaminiko³; — vīṇā assa sippanti veṇiko vīṇā assa sippam vā; evaṃ : pāṇaviko; modāṅgiko; vaṃsiko; — gandho assa bhaṇḍaṃ, gandhiko gandho assa bhaṇḍaṃ vā; evaṃ teliko; goḷiko; — urabbhaṃ hantvā jīvātīti, orabbhiko urabbhaṃ hantvā jīvātīti vā; evaṃ : māvaviko; sokariko⁴, sākuraṇiko

Ādiggahaṇena aññatthesupi yojetabbo. Jālena hato, jāliko jālena hato vā, suttēna baddho, suttiko suttēna baddho vā; — cāpo assa āvudhoti, cāpiko cāpo assa āvudho vā; evaṃ : tomariko; moggariko⁵; mosaliko; — vāto tassa ābādhoti, vātiko; evaṃ : sandhiko; pittiko; — buddhe pasanto, buddhiko buddhe pasanto vā, evaṃ : dhammiko; saṅghiko; — buddhassa santikaṃ, buddhikaṃ; evaṃ : dhammikaṃ, saṅghikaṃ; — vatthēna kiṭaṃ bhaṇḍaṃ, vatthikaṃ; evaṃ : kumbhikaṃ; phālīkaṃ; kiṇkiṇikaṃ⁶; sovaṇṇikaṃ; — kum-

¹ Cd sutta°.

² Cd abhidha°.

³ Cd navaka°.

⁴ Cd sūkariko.

⁵ Cd.muggariko.

⁶ Cd kiṇkiṇikaṃ.

bho assa' parimānañ, kumbhiko, — akkhena dibbatiti, akkhiko; evañ : sāliko; tindukiko¹; ambapthaliko; kapitthaphaliko²; nālikeriko iccevamādi.

[On emploie le suffixe *nika*] pour exprimer :
 1° qu'on étudie telle ou telle science. Ex. Venayiko : qui étudie le Vinaya; — 2° que l'on s'est servi de tel ou tel instrument, etc. Ex. Kâyikañ : corporel, exécuté par le corps; — 3° qu'une chose a son siège en tel lieu. Ex. Sarîrikâ vedanâ : la sensation a son siège dans le corps; — 4° qu'un homme est préposé à telle fonction. Ex. Dovâriko : portier; — 5° qu'un homme est habile dans tel art. Ex. Veniko : un joueur de viñâ; — 6° qu'un homme vend telle marchandise. Ex. Gandhiko ; qui vend des parfums; — 7° qu'un homme exerce tel métier. Ex. Orabhiko : qui gagne sa vie à tuer les moutons.

ए रागा तेन रत्तं तस्सेदं अञ्जयेसु च ॥ ८ ॥

Nappaccayo hoti vâ râgamhâ tena rattañ iccetasmiñ atthe tassedañ aññatthesu ca. Kasâvena rattañ vatthañ, kâsâvañ kasâvena rattañ vatthañ vâ; evañ : kosumbham³; hâliddañ; pattañgañ; mañjetthañ; kuñkumañ; — sūkarassa idañ mañsañ sokarañ sūkarassa idañ mañsañ vâ, mahisassa idañ mañsañ, mâhisañ mahisassa idañ mañsañ vâ. — Udumbarassa avidûre vimānañ, odumbarañ; vidisāya avidûre bhavo, vediso, madhurāya jâto, mâdhuro; kattikâdîhi niyutto mâso, kattiko. evañ mâgasiro. phusso. mâgho, phagguno

¹ Cd tindutiko. — S^f tñdakiko

² Cd kavitttha° — S^f kapittha'

³ Cd kusimbham

citto, na vuddhī nīlapitādo paccaye saṇakārake¹. [pakāro phussa saddassa; siroti sirasaṃ vade²]; sikkhānaṃ samūho, sikkho³. bhikkhūnaṃ samūho, bhikkho; evaṃ . kâpoto, māyūro, kôkilo; buddho assa devatā, buddho, evaṃ : bhaddo; mārô⁴, mālindo⁵, vessavaṇo, yāmo; sono; nārāyaṇo; saṃvaccharaṃ avecca adhīte, saṃvaccharo, evaṃ : mōhutto, nimittaṃ avecca adhīte, nemitto⁶; evaṃ aṅgavijjo; veyyākaraṇo; chandaso, cando, bhāso; vasātināṃ viṣayo, deso vāsāto, evaṃ kunto, ātisāro⁷, udumbarā asmiṃ padese saṃti, odumbaro; sagārehi nibbatto, sāgaro, sakālāṃ assa nivāso, sākalo, madhurā assa nivāso, mādhuho; madhurāva issaro, mādhuho, iccevaṃ ādayo yojetabbā.

On emploie le suffixe *ṇa* . 1° après des noms de couleur pour marquer qu'un objet est teint de telle ou telle couleur. Ex. Kāsavaṃ vatthaṃ : un vêtement de couleur jaune (de kāsāva, jaune), — 2° pour

¹ Cette remarque, qui s'applique à des noms de couleur, qui font précisément l'objet spécial de la règle, est singulièrement placée ici, au milieu des additions du scholiaste; c'est après kuṇḍumaṃ qu'elle aurait sa place naturelle.

² Si je ne me trompe, les mot « pakāro » « vade » devraient être éliminés du texte, je n'y puis trouver qu'une double glose marginale, l'une remarquant que *phussa* devrait (en comparant le skt.) s'écrire avec un *p* initial, — l'autre se référant à la forme *māṅga-cirsha* à côté de *māṅgaciraḥ* (pour « snasaṃ cirshaṃ »; cf. *makasa* *maksha*, etc. Fausboll, *Five Jāt* p. 29). — La remarque précédente elle-même *na vuddhi*, etc. qui du reste se retrouve, sous une forme différente, dans le commentaire de Dugastīṇha (d'après *Vart* 3 in *Pāṇ* IV, 2, 2¹), trahit peut être aussi, par la place qu'elle occupe, son origine postérieure.

³ Cf. *snakkho*.

⁴ Cf. *vasato*.

⁵ Cf. *S¹ mahi*.

⁶ Cf. *S¹ nemittako*.

⁷ Cf. *atisaro*.

exprimer le sens de : appartenant à Ex. Māhisañ māṃsañ : de la viande de buffle ; — 3° et dans d'autres sens encore. Ex. Mādhuro : né à Madhurā ; kattiko māso : le mois du nakshatra Kattikā, etc.

जातादीनं^१ इमिया च ॥ १० ॥

Jāta iccevamādinañ, atthe ima iya paccayā honti. Pacchā jāto : pacchimo ; evañ : antimo ; majjhimo ; purimo ; uparimo ; hetthimo ; gopimo² ; bodhisattassa jātiyā jāto : bodhisattajātiyo³, evañ : assajātiyo ; hatthijātiyo, manussajātiyo.

Ādiggahaṇena niyuttatthāditopi tadassatthāditopi ima iya ika paccayā honti. Ante niyutto : antimo ; evañ : antiyo ; antiko ; putto yassa atthi, tasmīñ vā vijjatīti puttimo ; evañ : puttiyo ; puttiko ; kappimo, kappiyo ; kappiko⁴.

Casaddaggaṇena kiyappaccayo hoti Jātippabbutiyā niyutto jātikīyo ; andhe niyutto andhakiyo, jātiyā andho jaccandho ; jaccandhe niyutto, jaccandhakiyo

[On emploie] aussi [les suffixes] *ima*, *ya* pour exprimer le sens de *né*, etc. Ex. Pacchimo : puiné ; manussajātiyo qui appartient à la race humaine.

समूहस्य कणा ॥ ११ ॥

Samūhatthe kaṇ na iccete paccayā honti. Rājaputtānañ samūho : rājaputtako rājaputto vā, manussānañ samūho : mānussako mānusso vā ; mayūrānañ samūho : māyūrako māyūro vā, mahisānañ samūho : māhisako māhiso vā.

[On emploie les suffixes] *kaṇ*, *na* pour exprimer

¹ S^f jātyā

² Cd S^f goppimo

Cd "sattajātiko

⁴ Cd n'a pas kappimo kappiyo.

la foule, la réunion. Ex. Rājaputtako ou °putto : une troupe de Rājaputtas; mânussako ou °sso : une foule d'hommes.

गामजनबन्धुसहायादीहि ता ॥ १२ ॥

Gâma jana bandhu sahâya iccevamâdîhi tâ paccayo hoti samûhatthe. Gâmânañ samûho : gâmatâ; janânañ samûho janatâ, bandhûnañ samûho : bandhutâ; sahâyânañ samûho : sahâyatâ; nâgarânañ ¹ samûho : nâgaratâ ².

Après les thèmes *gâma*, *jana*, *bandhu*, *sahâya*, etc [on emploie dans le même sens le suffixe] *tâ*. Ex. Bandhutâ . la parenté; nâgaratâ . la population de la ville.

तदस्सट्ठानं इयो च ॥ १३ ॥

Tadassaṭṭhānañ iccetasmiñ atthe iyappaccayo hoti. Madanassa ṭhānañ . madaniyañ ¹, bandhanassa ṭhānañ bandhaniyañ; mocanassa ² ṭhānañ mocaniyañ ³, evañ rajaniyañ, kamanīyañ, dassanassa ṭhānañ dassaniyañ, upādānassa ṭhānañ : upādāniyañ.

Casaddaggaḥaṇena iyailappaccayā honti Rañño idañ thānañ, rājiyañ, evañ, rājilañ

[On emploie le suffixe] *īya* pour marquer que l'idée exprimée par le thème est à sa place (c'est-à-dire convenable ou nécessaire). Ex Madaniyañ

¹, ² S¹ naga¹

³ Cd S¹ °īyo ca.

⁴ S¹ madaniyañ, et de même °nañ dans les exemples suivants

Cd S¹ mucca

enivrant (où l'on ne peut résister à l'enivrement);
dassanîyañ : qui mérite d'être vu.

उपमत्यायितत्तं ॥ १४ ॥

Upamatthe âyitattappaccayo hoti. Dhûmo ¹ viya dissati, tad
idañ dhûmâyitattañ ²; timirañ viya dissati aduñ ðhânañ tad
idañ timirâyitattañ.

[On emploie le suffixe] *âyitatta* pour exprimer
la comparaison. Ex. Idañ dhûmâyitattañ · cela
ressemble à de la fumée.

तंनिस्सितये लो ॥ १५ ॥

Tañnissitatthe tadassatðhânañ ¹ iccetasmiñ atthe ca lap-
paccayo hoti. Duññhuñ nissitañ . duññhullañ; vedañ nissitañ :
vedallañ.

[On emploie le suffixe] *la* pour signifier : appliqué
à . . . Ex. Duññhullañ . appliqué à nuire; vedallañ
appliqué à l'étude des védas.

Relativement à « nissita » cf. *Dhammap* vv 93, 339, 341.

आलु ⁴ तब्वकुले ॥ १६ ॥

Âluppaccayo ⁶ hoti tabbahulatthe. Abhiyyhâ assa pakati
abhiyyâlu abhiyyhâbahulo va ⁶, evañ : sîtâlu; dhajâlu, dayâlu.

[On emploie le suffixe] *âlu* pour exprimer la

¹, ² Cd S^f dhu^o

³ Cd tadassatthamⁱ

⁴, ⁵ Cd alu^o

⁶ Cd ^olu abhiyyhâ assa bahulo va abhiyyhâlu, — e^o S^f ^olu, sîtâlu
sitañ assa bahulo va sîtâlu, abhiyyho assa bahulo va abhiyyhâlu,
dhaja assa pakati dhajalu, etc

[possession en] grande abondance [de ce qu'indique le thème]. Ex. Abhijjhâlu : plein de convoitise.

एयत्तता भावे तु ॥ १७ ॥

Nya tta tâ iccete paccayâ honti bhâvatthe. Alasassa bhâvo : âlasyaṃ, arogassa¹ bhâvo : ârogyaṃ; paṃsukûlikassa bhâvo : paṃsukûlikattaṃ; anodarikassa bhâvo : anodarikattaṃ; saṅghanikârâmassa² bhâvo : saṅghanikârâmatâ³; niddârâmassa bhâvo : niddârâmatâ.

Tusaddaggahaṇena ttanappaccayo hoti. Puthajjanassa bhâvo : puthujjanattanaṃ; vedanassa bhâvo : vedanattanaṃ.

Et [les suffixes] *nya*, *tta*, *tâ* pour exprimer l'état (former des noms abstraits). Ex. Âlasyaṃ : paresse; paṃsukûlikattaṃ : état de celui qui porte des vêtements faits de lambeaux.

ण विसमाद्वि ॥ १८ ॥

Nappaccayo hoti visamâdhi tassa bhâvo iccetasmiṃ atthe. Visamassa bhâvo : vesamaṃ; sucissa bhâvo : socaṃ.

[On emploie le suffixe] *ṇa* [dans le même sens] après les thèmes *visama*, etc. Ex. Vesamaṃ : inégalité.

रमनीयादितो कण् ॥ १९ ॥

Ramaṇiya iccevaṃâdito kaṇpaccayo hoti tassa bhâvo icce-

¹ Cd ârogassa

², ³ Cd saṅga.

⁴ Cd nanavisa

tasmiñ atthe. Ramanīyassa bhāvo : rāmanīyakañ ; manuñ-
 āssa bhāvo : mānuññakañ ; aggisomassa bhāvo aggisoma-
 kañ.

[On emploie le suffixe] *kañ* [dans le même sens]
 après les thèmes *ramañīya*, etc. Ex. *Rāmanīyakañ* .
 charme.

विसेसे तत्तमिस्सिकियिद्वा ॥ २० ॥

Visesatthe tara tama issika iya ittha iccete paccayā honti.
 Sabbe ime pāpā, ayañ imesañ visesena pāpoti pāpataro,
 evañ : pāpatamo; pāpissiko; pāpittho.

[On emploie les suffixes] *tara*, *tama*, *issika*, *iya*,
ittha pour [marquer] la différence [entre des objets
 comparés]. Ex. *Pāpataro* plus méchant; *pāpa-*
tamo : le plus méchant, etc.

Le grammairien n'établit pas la distinction, qui nous est
 familière, entre le comparatif et le superlatif. Mais je crois
 que Clough va trop loin lorsqu'il en conclut que : « It does
 not appear that they (all these affixes) can be distinguished
 into the two classes of comparative and superlative » (p. 93-
 94). (Cf. aussi Mason, *P. Gr.* p. 71, sv). Je crois en effet qu'il
 ne faut pas supposer ici des intentions trop profondes. Si nous
 comparons les règles correspondantes de Pāṇini (V, 3, 55.
 56, 57), nous trouvons qu'en s'exprimant ainsi qu'il fait.
Atiçāyane tamabishṭhanau (55), *dvivacanavibhajyopapade ta-*
rābīyasunau (57), il a sinon épuisé sans doute les différences
 qui existent à nos yeux entre le comparatif et le superlatif,
 distingué du moins nettement les deux degrés de comparai-
 son, mais le trait que Pāṇini donne comme caractérisant le
 comparatif, cette présence d'un duel qui en dépend, est perdu

pour le pâli, au moins comme individualité grammaticale; et il semble que le grammairien pâli ait supprimé purement et simplement une façon de parler qui ne pouvait convenir au système grammatical de la langue dont il expose les règles; dès lors les deux sùtras de Pāṇini se confondaient dans une identité parfaite, et il s'est contenté de les condenser en un seul, sans s'inquiéter autrement de l'inexactitude théorique résultant de cette confusion; une inexactitude de ce genre n'est certes pas incompatible avec le caractère général de l'ouvrage; et cela d'autant moins que, en sanskrit même, la distinction entre le comparatif et le superlatif n'est pas très-rigoureuse, si bien que, dans plus d'un cas, nous trouvons le premier, alors que nous attendrions le second (cf. par ex l'emploi fréquent de *drutatarām* — au plus vite, etc.).

तदस्सत्थीति वी च ॥ २१ ॥

Tadassatthīti iccetasmiṃ atthe vī paccayo hoti. Medhāyasmīṃ atthi tasmiṃ vā vijjatīti medhāvī; evaṃ : māvāvī.

Casaddaggahaṇena sopaccayo hoti sumedhā yassa hoti tasmiṃ vā vijjatīti sumedhaso.

Et [le suffixe] *vī* pour marquer la possession.
Ex. Medhāvī : doué de sagesse.

तपादितो सी ॥ २२ ॥

Tapādito si paccayo hoti tadassatthī¹ iccetasmiṃ atthe. Tapo yassa atthi tasmiṃ vā vijjatīti tapassī, evaṃ : tejjassī; yasassī, manassī.

Après les thèmes *tapa*, etc. [on emploie dans le même sens le suffixe] *si*. Ex. Tapassī : qui a fait pénitence (qui possède des trésors de pénitence); tejjassī : doué d'éclat.

¹ Cf. ici et dans les ss. suivants "ssatthi

दाण्डादितो इक ई ॥ २३ ॥

Daṇḍādito ika ī iccete paccayā honti tadassatthi iccetasmiñ atthe. Daṇḍo yassa atthi tasmiñ vā vijjatīti daṇḍiko, daṇḍī¹; evaṃ : mālīko; mālī

Après les thèmes *daṇḍu*, etc. [on emploie dans le même sens les suffixes] *ika*, *ī*. Ex. Daṇḍiko ou daṇḍī : muni d'un bâton.

मध्वादितो रो ॥ २४ ॥

Madhu iccevamādito rappaccayo hoti tadassatthi iccetasmiñ atthe. Madhu yassatthi tasmiñ vā vijjatīti madhuro, evaṃ . kuñjaro, mukharo; susiro; subharo; suciro

Après [les thèmes] *madhu*, etc. [le suffixe] *ra*. Ex. Madhuro : doux; mukharo : bavard.

गुणादितो वन्तु ॥ २५ ॥

Guṇa iccevamādito vantuppaccayo hoti tadassatthi iccetasmiñ atthe. Guṇo yassa atthi tasmiñ vā vijjatīti guṇavā; evaṃ : yasavā, dhanavā; balavā; paññavā.

Après [les thèmes] *guṇa*, etc. [le suffixe] *vantu*. Ex. Guṇavā : vertueux; yasavā : glorieux.

सत्यादीहि मन्तु ॥ २६ ॥

Sati iccevamādīhi mantuppaccayo hoti tadassatthi iccetasmiñ atthe. Sati yassa atthi tasmiñ vā vijjatīti satimā; evaṃ : jutimā, sucimā; thutimā, matimā; kittimā; mutimā². bhānumā.

¹ Cf "uti daṇḍiko, c'.

² S^t diffère un peu dans les exemples

Après [les thèmes] *sati*, etc. [le suffixe] *mantu*.
Ex. *Satimâ* : qui a bonne mémoire; *jutimâ* : brillant.

सद्धादितो ण ॥ २७ ॥

*Saddhâ iccevamâdito ñappaccayo*³ *hoti tadassatthi icce-*
tasmiñ atthe. Saddhâ yassa atthi tasmiñ vâ vijjatitī saddho;
*evañ : pañño, maccharo*⁴.

Après [les thèmes] *saddhâ*, etc. [le suffixe] *na*.
Ex. *Saddho* : qui est croyant; *pañño* : qui possède la sagesse.

आयुस्सुकास्मन्तुम्हि ॥ २८ ॥

Âyusaddassa ukârassa asâdeso hoti mantuppaccaye pare.
Âyu yassa atthi tasmiñ vâ vijjatitī âyasmâ.

[Le thème] *âyu* change devant [le suffixe] *mantu* son *u* [final] en *as*. Ex. *Âvasmâ* : qui a une longue vie.

तप्यकतिवचने मयो ॥ २९ ॥

Tappakativacanatthe mayappaccayo hoti. Suvanṇena pak-
tañ : suvaṇṇamayañ, evañ : rūpiyamayañ; jatumayañ; ra-
*jatamayañ; ayomayañ, mattikāmayañ; itthakamayañ*⁵;
kaṭṭhamayañ; gomayañ

¹, ² Cd *na*.

³ Cd *amaccharo*. — Exemple fort singulier ici, cf. VIII, 7, 8.

⁴ Cd *S*¹ et la *Rûpasiddhi* (fol 58^v) "*ssukârassa ma*". Le *Balâvata* (p^o 38), comme nous

⁵ Cd *itthaka*.

[On emploie le suffixe] *maya* pour exprimer qu'un objet est fait de telle ou telle matière. Ex. *Suvaṇṇamayaṃ* : fait d'or; *itthakamayaṃ* : fait de briques.

सङ्ख्यापूरणे मो ॥ ३० ॥

Saṅkhyâpûraṇatthe mappaccayo hoti. Pañcannaṃ pûraṇo pañcamo; evaṃ chaṭṭhamo, satthamo; aṭṭhamo, navamo; dasamo.

Pour [former] les nombres ordinaux [on emploie le suffixe] *ma*. Ex. *Pañcamo* : le cinquième; *dasamo* : le dixième.

स षष्ठ वा ॥ ३१ ॥

Saṅkhyâpûraṇe vattamânassa chassa so hoti vâ. Channaṃ pûraṇo satṭho chaṭṭho vâ.

[Le nom de nombre] *cha*, [pour former son ordinal, peut] à volonté [se changer en] *sa*. Ex. *Chaṭṭho* ou *satṭho* : le sixième.

एकादितो दसस्ती ॥ ३२ ॥

Ekâdito dasassa anto ipaccayo hoti itthiyaṃ¹ saṅkhyâpûraṇatthe. Ekâdasannaṃ pûraṇi : ekâdasi, pañcadassannaṃ pûraṇi : pañcadasi; catuddassannaṃ pûraṇi catuddasi.

Pûraṇeti kimatthaṃ ? Ekâdasa, pañcadasa.

Après *dasa* précédé de *eka*, etc. [on emploie, pour former le féminin du nombre ordinal, le suffixe] *i*. Ex. *Ekâdasi* : la onzième; *pañcadasi* : la quinzième.

¹ C'd S' n'ont pas itthiyaṃ

Il est surprenant que mes deux manuscrits soient d'accord pour omettre « itthiyañ », que je n'ai pas hésité à rétablir d'après le Bâlâvatâra (p. 39, l. 28); mais il demeure toujours inexplicable qu'un mot si important manque absolument dans le texte sans qu'il puisse d'ailleurs être emprunté à aucune règle environnante. D'autre part, la position qu'occupe ici ce sùtra est elle-même singulière, étant donnée l'union étroite qui existe entre les ss. 31 et 33 dont elle rompt l'enchaînement sans aucun motif appréciable

दसे सो निच्चञ्च ॥ ३३ ॥

Dase niccañ chassa so hoti Solasa.

Et devant *dasa* [cha se change] toujours {en} *so*.
Ex. Solasa : seize.

अन्ते निगह्णीतञ्च ॥ ३४ ॥

Tâsañ saṅkhyānañ ante niggaḥitāgāmo hoti. Ekādasiñ¹, pañcadasiñ, catuddasiñ.

A la fin [de certains noms de nombre, on ajoute un] niggaḥita. Ex. Tiñsañ : trente.

Le commentateur paraît mettre, et, en prenant la leçon de S¹, met clairement ce sùtra en corrélation avec le sùtra 32; dans cette hypothèse, je ne vois pas qu'il soit possible d'en tirer un sens satisfaisant. De plus la disposition même des règles s'y oppose. C'est au contraire avec le sùtra 35 qu'il convient de relier la présente règle où en conséquence ni *ekādito dasassa*, ni *ī*, ni *itthiyañ*, ni *pāraṇe* ne conservent de rôle, et le sens de 34 et 35 me paraît être que certains

¹ S¹ ekādasannañ purāṇī ekādasiñ, pañcadassannañ, etc

noms de nombre se terminent en *am̃*, d'autres en *ti*; par exemple : *viṃsaṃ*, *viṃsati*; *tiṃsaṃ*, *tiṃsati*. Je ne trouve pas dans mon ms. de la *Rûpasiddhi* d'explication régulière et *ex professo* de ce sûtra, mais seulement l'application suivante (fol. 59) : « ante niggahitañcâti saṅkhyâḥhâne sambhûtassa ti-saddassa ante niggahitâgamo ca tiṃsati tiṃsaṃ tiṃsa vassâni. » C'est donc sur l'anuvâra de *tiṃ* et non sur celui de *saṃ* que le commentateur paraît faire porter notre règle, l'un ou qu'on ne peut méconnaître entre cette règle et la suivante est en faveur de l'explication que j'ai proposée. Il est vrai pourtant que l'*am̃* final est prévu d'ailleurs par le s. 46. Quoi qu'il en puisse être, il est certain que cette règle et la suivante ne sont pas ici à leur rang naturel; elles interrompent une série de règles sur les nombres entre dix et vingt, tandis qu'elles ne pouvaient utilement venir qu'après le s. 46; en revanche le s. 47 serait bien mieux à sa place ici même

ति च ॥ ३५ ॥

Tāsaṃ saṅkhyānaṃ ante tikârâgamo hoti. Visati; tiṃsati.

Et aussi *ti*. Ex. Visati : vingt; tiṃsati : trente.

ल दशणं ॥ ३६ ॥

Dakârarakârâṇaṃ saṅkhyānaṃ lakârâdeso hoti. Soḷasaṃ, cattalisaṃ.

[Dans certains noms de nombre,] *l* et *r* se changent en *l*. Ex. Soḷasaṃ : seize; cattalisaṃ : quarante.

वीसतिद्वसेषु वा द्विस्स तु ॥ ३७ ॥

Visati dasa iccetesu dvissa bâ hoti. Bâvisatindriyâni, bâ-rasa manussâ

¹ S¹ dakârânaṃ

Tusaddaggaṇena dvissa du di do âdesâ honṭi Durattaṁ¹ : dirattaṁ ; diguṇaṁ ; dohaṇi².

Devant *visati* et *dasa*, *dvi* se change en *bâ*. Ex. Bâ-visatindriyâni : vingt-deux sens ; bârasa manussâ douze hommes.

एकादितो दस र संख्यानं ॥ ३८ ॥

Ekâdito dasassa dakâraṣṣa rakâro hoti vâ saṅkhyâne. Ekârasa ; bârasa ; ekâdasa ; bâdasa ; dvâdasa.

Saṅkhyâneti kimatthaṁ ? Dvâdasâyatanaṁ

En numération, *dasa*, précédé de *eka*, etc. change [à volonté] *d* en *r*. Ex. Ekârasa : onze, bârasa : douze.

अष्टादितो च ॥ ३९ ॥

Aṭṭhādito dasasaddassa dakâraṣṣa rakârâdeso hoti vâ saṅkhyâne Aṭṭhârasa, aṭṭhâdasa.

Aṭṭhâdisoti kimatthaṁ ? Pañcadasa

Saṅkhyâneti kimatthaṁ ? Aṭṭhâdasiko.

Caggahaṇaṁ kimatthaṁ ? Dasaraggahaṇânukaḍḍhanatthaṁ

Et aussi, précédé de *aṭṭha*, etc. Ex. Aṭṭhârasa dix-huit.

¹ Cd dūrattaṁ.

² S^f ṭṭaṁ tisso sâ rattiyo tirattaṁ, dve guṇani dviguṇaṁ, sâ doha

³ S^f n'a pas cette glose.

द्वेकटानं आकारो वा ¹ ॥ ४० ॥

Dvi eka aṭṭha etesaṃ anto âkârâdeso ² hoti vâ ³ saṅkhyâne.
Dvâdasa; ekâdasa; aṭṭhâdasa.

Saṅkhyâneti kimatthaṃ ⁴ Dvidanto; ekadanto; ekachatto;
aṭṭhatthambho.

Dvi, eka, aṭṭha prennent à volonté *â* [final devant *dasa*]. Ex. Dvâdasa : douze; aṭṭhâdasa : dix-huit.

Ce sūtra est ici singulièrement intercalé : sa place naturelle serait après la règle 33, par exemple, où *dasa* conserverait tout naturellement sa valeur, tandis qu'il ne peut être suppléé ici que par une liberté très-irrégulière, mais aussi indispensable, malgré le silence du scholiaste

चतुष्टयि ⁵ यथा ॥ ४१ ॥

Catu cha ⁶ iccetihi tha ṭha iccete paccayâ honti ⁶ saṅkhyâ-
pûraṇatthe. Catunnaṃ pûraṇo : catuttho; channaṃ pûraṇo
chattho.

A *catu, cha* on ajoute [pour former le nombre ordinal] *tha, ṭha*. Ex. Catuttho : le quatrième; chattho : le sixième.

द्वितीयो त्रियो ॥ ४२ ॥

Dvi ti iccetihi tiyappaccayo hoti saṅkhyâpûraṇatthe. Dvin-
naṃ pûraṇo dutiyo, tiyannaṃ pûraṇo tatiyo.

¹, ² Cd akâ°.

³ Cd S^f n'ont pas va

⁴ Cd ° cchehi.

⁵ Cd ° chā r

⁶ S^f honti va sa°

A *dvi*, *ti*, on ajoute *tiya*. Ex. Dutīyo : le deuxième ; tatiyo : le troisième.

तिये दुतापि च ॥ ४३ ॥

Dvi ti iccetesam du ta iccete âdesà honti tiyappaccaye pare. Dutīyo, tatiyo.

Apiggahaṇena aññesvapi du ti âdesà honti. Durattañ¹, tirattañ.

Casaddaggahaṇena dvi iccetassa dikāro hoti Digūṇaṁ saṅghāṭikaṁ paripitvā

Et [en même temps on change *dvi*, *ti* en] *du*, *ta* devant [le suffixe] *tiya*. Ex. Dutīyo, tatiyo.

तेसं अर्द्धपदेन दुर्द्धद्विद्वित्या * ॥ ४४ ॥

Tesaṁ catutthadutiyatatiyānaṁ aḍḍhūpapadānaṁ aḍḍhūḍḍha divaḍḍha diyaḍḍha aḍḍhatiyādesā² aḍḍhūpapadena sabaṁ paccante. Aḍḍhena catuttho aḍḍhūḍḍho; aḍḍhena dutīyo : divaḍḍho, aḍḍhena dutīyo : diyaḍḍho; aḍḍhena tatiyo : aḍḍhativo

Ces noms de nombre [*catuttha*, *dutīya*, *tatiya*], accompagnés de *aḍḍha* (demi), forment avec lui les mots : *aḍḍhūḍḍha* ; *divaḍḍha* ; *diyaḍḍha* ; *aḍḍhatiya*. Ex. Aḍḍhūḍḍho : le troisième et demi; divaḍḍho, diyaḍḍho . le premier et demi; aḍḍhatīyo le deuxième et demi.

¹ Cd S^f durattañ.

² Cd, °d-yatthatiya.

Cd "sā honti a"

सरूपानं एकसेसुसकिं^१ ॥ ४५ ॥

Sarûpânañ padabyañjanânañ ekaseso hoti asakiñ. Puriso ca puriso ca : purisâ.

Sarûpânañ iti kimatthañ ? Hatthi ca asso ca ratho ca pat-tiko ca : hatthiassarathapattikâ.

Asakinti kimatthañ ? Puriso.

Au lieu de [répéter] plusieurs fois une forme identique, on ne laisse qu'un mot, variable [suivant les nombres à exprimer].

« Padabyañjanânañ » du scholiaste n'est peut-être point parfaitement clair; son intention est, je pense, de réserver les changements, principalement *vocaliques*, que subit le thème en passant de la forme primitive à la forme du pluriel, comme quand *purisa* deux fois répété devient *purisâ*. Le but primitif de cette règle est, en effet, d'enseigner l'emploi et la nature du pluriel (et du duel) comme représentant le singulier répété plusieurs fois. Pour s'expliquer de quelle façon cette observation se trouve rejetée ici, il faut considérer comment le sùtra suivant s'y rattache, et tenir compte de l'habitude des grammairiens indiens d'englober dans une définition, dans une observation théorique extrêmement vague et compréhensive, des faits très-divers qu'ils précisent ensuite. Notre grammairien entend ici rattacher comme étant de même ordre des choses assurément fort dissemblables : d'une part le rôle du pluriel, d'autre part, ce principe de numération qui consiste à réunir dix unités en une unité nouvelle de dizaines, etc., puis à exprimer en un mot unique le nombre quel qu'il soit, de ces unités, en sorte qu'au lieu de dire un et un et un, etc., on dit dix, et au lieu de dix et dix etc., on dit vingt, etc. — Il semble

^१ Cf. S' "sesvasakiñ

que le changement apporté à la règle de Pāṇini sur laquelle celle-ci est modelée ; « Sarūpāṇām ekaṣeṣha ekavibhaktau » (I, 2, 64), ait eu pour intention de l'approprier mieux à ce rôle nouveau. *Asakiṃ* qui a remplacé *ekavibhaktau* marque, si je le comprends bien, que chacun de ces pluriels d'un genre particulier a sa forme spéciale, non identique avec le thème des singuliers (ou unités) qu'il exprime, et variable suivant les nombres qu'il représente. Mais c'est, en revanche, à cause de la destination première du sūtra que l'auteur a dû placer *gaṇane* en tête du sūtra suivant, addition inutile si « sarūpāṇām » ne s'appliquait qu'à des nombres ; c'est pour cela aussi qu'il a artificiellement assimilé à des désinences casuelles (*yonaṃ*, *yosu*) les formations en *īsaṃ*, etc.

गणने ढसस्स द्वितिचतुपञ्चसत्तअट्ठनवकानं वीतिच-
त्तारपञ्चासत्तमनवा योसु योनञ्चीमंग्रासेंठीस्तितीतृति

॥ ४६ ॥

Gaṇane dasassa dvikatikacatukkapañcakacchakkasattakattḥa
kanavakānaṃ sarūpāṇāṃ katekasesānaṃ yathāsankhyaṃ vi ti
cattāra paññā sa¹ satt'asa nava iccete ādesā honti asakiṃ yosu
yonaṃ ca īsaṃ āsaṃ tḥi ti ti iti uti iccete ādesā pacchā puna
upaccante Visaṃ, tūsaṃ; cattāliṣaṃ, paññāsaṃ, satthi².
sattari, sattati, asiti, navuti

Asakinti kimatthaṃ³ Dasa

Gaṇaneti kimatthaṃ³ Dasadasako puriso

En numération, pour exprimer que la dizaine est répétée deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf fois, on se sert de *vi*, *ti*, *cattāra*, *paññā*, *cha*.

¹, ² Cd S^f sa, satṭhi, la seule forme qu'ait aussi M. Mason, (*Pal. Gi* p 73-74), et pourtant l'un et l'autre ont *cha* dans le sūtra, et la forme « chatthi » est d'ailleurs bien connue

satta, *asa*, *nava* auxquels on affixe les désinences *īsaṃ*, *āsaṃ*, *thī*, *ri*, *ti*, *īti*, *uti*. Ex. *Vīsaṃ* : vingt ; *paññāsaṃ* : cinquante ; *chaṭṭhī* : soixante ; *sattari*, *sattati* : soixante et dix ; *asīti* : quatre-vingts ; *navuti* : quatre-vingt-dix.

चतूपपदस्स तुलोपो । चत्तरपदाद्विचस्स च चो पि न
वा ॥ ४९ ॥

Catūpapadassa gaṇanapariyāpannassa tulopo hoti uttarapadādicassa cakārassa cu co pi honti na vā. Catūhi adhikā dasa cūddasa, coddasa, catuddasa.

Apiggahaṇena anupapadassāpi uttarapadādissa cassa lopo hoti na vā cassa cu copī honti ca² Tālisaṃ, cattālisaṃ, cuttālisaṃ ; cottālisaṃ³.

Catu en composition [devant un autre nombre] peut à volonté perdre la syllabe *tu*, et *ca*, qui demeure devant le second membre, se change alors en *cu* ou *co*. Ex. Catuḍḍasa ou cūddasa ou coddasa quatorze.

यदनुपपन्ना निपातना सिज्जन्ति ॥ ४८ ॥

Ye saddā aniddhitalakkhaṇā akkharapadabyañjanato itthi-pumanapuṃsakalingato nāmūpasaggaṇipātato abyayibhāvasamāsataddhitākhyato⁴ gaṇanasankhyākālakārakappayogasaṃ-

¹ Cd S^f "dassa lopo", de même dans la *Rupasiddhi* (fol. 27^b) et le *Bālāvatāra*, p. 39.

Cd "honti Tā"

² S^f partout "lisaṃ"

⁴ Cd "taddhitaṭṭa ga"

ñāto sandhipakativuddhi¹lopaāgama²vikāraviparītādesato³ ca vibhattivibhajanato⁴ ca te nipātanā sījḥanti.

Quand des mots ne sont pas formés [conformément aux règles énoncées], leurs formes sont constatées [par la grammaire] en les enregistrant toutes faites.

Cette règle sert en quelque sorte d'introduction aux sūtras 50, 52 et de contre-partie au sūtra 45

द्वादितो को नेकत्वे च ॥ ४६ ॥

Dvāccevamādito kappaccayo hoti anekatthe ca⁵

Après *dvi*, etc. on emploie le suffixe *ka* dans un sens de pluralité. Ex. Dvikaṃ le double, tikaṃ le triple.

दसदसकं सतं दसकानं सतं सहस्रञ्च योम्हि ॥ ५० ॥

Gaṇanapariyāpannassa dasadasakassa sataṃ hoti, satadasakassa ca saḥassaṃ hoti yomhi. Sataṃ, saḥassaṃ.

¹ Cd "vuddhi"

² Cd "viparītato ca"

³ Cd "vijanato"

⁴ Cd "ko ne°."

⁵ Cd et Sf "the ca nipātanā sījḥanti. Sataṃ dvikaṃ dvysatam, sataṃ tikaṃ tisatam, sataṃ catukkaṃ catusatam, sataṃ pañcakaṃ pañcasatam, sataṃ chaḥkaṃ chasatam, sataṃ sattakaṃ sattasatam, sataṃ aṭṭhakaṃ aṭṭhasatam, sataṃ navakaṃ navasatam, sataṃ dasakaṃ dasasatam saḥassaṃ hoti. — Malgré l'accord des deux manuscrits, ces lignes me paraissent avoir été transportées ici du sūtra suivant par quelque vieille erreur de copiste.

Dvikâdinañ taduttarapadânañ ca nipaccante yathâsambhavañ¹. Satassa dvikañ tad idañ hoti dvisatañ; satassa tikañ tad idañ hoti tisatañ; evañ : catasatañ; pañcasatañ; chasatañ; sattasatañ; aññhasatañ; navasatañ; dasasatañ sahasañ hoti.

Le nombre de dix fois dix s'exprime par *satañ* et cent fois dix par *sahassañ*, pour le nominatif. Ex. Satañ : cent; sahasañ : mille.

« Yomhi », en restreignant les formes « satañ » et « sahasañ » au nominatif (et à l'accusatif qui lui est semblable), marque que ces noms de nombre ne sont pas indéclinables, à la différence des autres nombres depuis *visati*.

यावदुत्तरि दसगुणितञ्च ॥ ५१ ॥

Yāva tāsāñ saṅkhyānañ uttariñ dasaguṇitañ ca kâtabbāñ. Yathā · dasassa² dasaguṇitañ katvā satañ hoti, satassa dasaguṇitañ katvā sahasañ hoti; sahasassa dasaguṇitañ katvā dasasahassañ hoti, dasasahassassa dasaguṇitañ katvā ~~sata~~ sahasañ hoti, sata-sahassassa dasaguṇitañ katvā dasasata-sahassañ hoti, dasasata-sahassassa dasaguṇitañ katvā koṭi hoti, koṭi-sata-sahassañ satañ pakoṭi hoti, evañ sesāni kâtabbāni³.

De même, au-dessus de ces nombres [cent et mille] jusqu'au multiple par dix [de ces nombres multipliés l'un par l'autre] (jusqu'à dix fois cent

¹ S^t °yathâsaṅkhyāñ

² Cd °sassa ganassa da°

³ Malgré l'accord de Cd et S^t le texte du commentateur ne saurait ici encore être correct; et il est évident que la première partie des exemples, de « dasassa » à « sahasañ hoti », ne porte pas plus sur la règle présente que la dernière, de « dasasata-sahassassa » à « kâtabbāni ».

mille). Ex. *Dasasahassaṃ* : dix mille; *satasahassaṃ* : cent mille; *dasasatasahassaṃ* : dix fois cent mille.

सकनामेहि ॥ ५२ ॥

Yesaṃ pana saṅkhyānaṃ aniddiṭṭhanāmadheyyānaṃ sakehi sakehi nāmehi nipaccante. Satasahassānaṃ sataṃ : koṭi; koṭi-satasahassānaṃ sataṃ : pakoṭi; pakoṭi-satasahassānaṃ sataṃ : kotippakoṭi, koṭippakoṭi-satasahassānaṃ sataṃ : nahutaṃ, nahutasatasahassānaṃ sataṃ . ninnahutaṃ; ninnahutasatasa-
hassānaṃ sataṃ : akkhobhini; tathā : bindu; abbudaṃ; nirabbudaṃ, ahahaṃ; ababaṃ, aṭaṭaṃ; sogandhikaṃ; uppa-
laṃ, kumudaṃ, puṇḍarikaṃ, padumaṃ; kathānaṃ; mahā-
kathānaṃ; asaṅkheyyaṃ ¹.

[De même] après les nombres supérieurs qui ont chacun leur nom particulier. Ex. *Koṭi* : cent fois cent mille; *pakoṭi* : cent fois cent mille *koṭis*, etc.

On voit par la traduction comment je crois que doit s'expliquer l'ablatif « *sakanāmehi* ». Comme d'ordinaire dans la langue des sūtras grammaticaux, il faut le traduire par « après. . . . », expression qui se justifie ici en ce que l'auteur a en vue la position des divers nombres en composition. Quant au sens général de ce sūtra et du précédent, il est assez clair : l'auteur enseigne d'abord que, jusqu'à dix fois cent mille inclusivement, on s'exprime rien qu'au moyen des nombres *dasa*, *sata* et *sahassa*; mais à partir de la et de cent fois cent mille en cent fois cent mille, chaque nombre a un nom particulier et les multiples intermédiaires s'expriment au moyen de *dasa*, *sata* et *sahassa* précédés de cette dénomination spéciale.

तेसं णो लोपं ॥ ५३ ॥

Tesañ paccayānañ ño lopañ āpajjate. Gotamassa apaccañ, putto : gotamo ; evaṃ : vāsiṭṭho ; venateyyo ; ālasyaṃ ; arogyaṃ

Les suffixes qui ont un [anubandha] *ṇ* l'éliminent. Ex. Vāsiṭṭho : fils de Vasiṭṭha (= vasiṭṭha + le suffixe *ṇa*).

विभागे धा च ॥ ५४ ॥

Vibhāgatthe dhāpaccayo hoti. Ekena vibhāgena · ekadhā : evaṃ ; dvidhā ; tidhā ; catudhā ; pañcadhā.

Ceti kimatthaṃ ? So ca hoti. Suttaso ; byañjanaso ; padaso¹.

Dans un sens distributif [on emploie] aussi le suffixe *dhā*. Ex. Ekadhā : en un ; dvidhā · en deux.

J'ai traduit *ca* littéralement, mais je n'en saurais dire le sens véritable, l'explication qu'en donne le scholiaste n'étant pas, dans l'état présent du texte, plus acceptable que tant d'autres du même genre. Cf. du reste les nn des ss 56 et 57.

सब्वनामेहि पकारवचने तु धा ॥ ५५ ॥

Sabbanāmehi pakāravacanatthe tu thāpaccayo hoti. So pakāro tathā, taṃ pakāraṃ · tathā, tena pakārena · tathā, tassa pakārassa : tathā ; tasmīṃ pakāre tathā, evaṃ sabbathā, aññathā, itarathā²

¹ S' casaddaggahaṇena moso paccayo hoti vibhāgatthe. Suteṇa vibhāgena suttaso, evaṃ byaṃ

² Cd itarā

Tusaddaggaḥaṇaṃ kimatthaṃ? Thattāpaccayo 'hoti. So viya pakāro . tathattā¹, yathattā; aññathattā; itarathattā; asabbathattā.

Et pour exprimer la manière [on emploie] après les pronoms [le suffixe] *thā*. Ex. Tathā . de cette manière; sabbathā : de toute manière.

किमिमेहि थं ॥ ५६ ॥

Kiṃ ima cetehi thaṃpaccayo hoti pakāravacanatthe ko pakāro kathaṃ, kaṃ pakāraṃ kathaṃ; kena pakārena kathaṃ; kassa pakārassa kathaṃ, kasmā pakārā . kathaṃ, kasmiṃ pakāre kathaṃ, ayaṃ pakāro : itthaṃ, imaṃ pakāraṃ itthaṃ, imnā pakārena itthaṃ, anena pakārena itthaṃ, assa pakārassa itthaṃ; asmā pakārā itthaṃ, asmiṃ pakāre itthaṃ

Après *hiṃ* et *ima* [on emploie, dans le même sens, le suffixe] *thaṃ*. Ex. Kathaṃ . de quelle manière? itthaṃ . de cette manière.

L'observation jointe à la règle suivante m'oblige à noter ici un point qui, d'ailleurs, n'est peut être pas sans importance pour l'histoire de cette grammaire. On remarquera, en effet, qu'il y a une forte raison, tirée de ces règles elles-mêmes, de considérer comme interpolés ou déplacés, au moins ce sūtra et le précédent . les suffixes *thā* (thā) et *tham* (thamu) sont de ceux qui devaient venir au ch. 5 du Nāma-kappa, ils sont, eux aussi, *vibhattisaññāyo* (Pap. V, 3, 23, 24, 25) Mais, d'autre part, cette façon de considérer ces suffixes et plusieurs autres, empruntée par notre grammairien (II 5, 1) à Panini (V 3, 1 svy.), ne se retrouve pas dans la

¹ Cf. to. thatta

grammaire Kātantra, qui rejette au contraire tous ces suffixes, y compris les deux qui nous occupent vers la fin du chapitre des taddhitas, et c'est évidemment sous son influence qu'a eu lieu l'addition ou le déplacement qu'il nous suffit, pour le moment, de constater.

वुड्ढादिसरस्स वासंयोगन्तस्स¹ सणे च ॥ ५७ ॥

Ādisarassa vā asaṃyogantassādibyañjanassa² vā sarassa vuddhi³ hoti saṇakārappaccaye pare. Abhidhammaṃ⁴ adbhite ābhidhammiko; vinatāya apaccaṃ : venateyyo; evaṃ vāsitt̥ho; ālasyaṃ.

Asaṃyogantasseti⁵ kimatthaṃ ? Bhaggavo.

Et devant les suffixes qui ont un [anubandha] *ṇ* la première voyelle [du thème], qu'elle soit initiale ou [précédée d'une consonne], reçoit la vuddhi, pourvu qu'elle ne soit pas suivie de plusieurs consonnes. Ex. Ābhidhammiko : qui étudie l'Abhidhamma (= abhidhamma + ṇiko); vāsitt̥ho : descendant de Vasitt̥ha (= vasitt̥ha + ṇo).

Ici encore le « ca » du sūtra ne paraît d'abord présenter aucun sens satisfaisant, mais il est facile de lui restituer avec une grande vraisemblance sa signification primitive. En effet, en rapprochant cette règle de la règle 53, et en observant comme les règles qui l'en séparent sont ici hors de place, personne ne doutera guère que le présent sūtra n'ait dû primitivement faire immédiatement suite au sūtra 55, et dès lors la

¹ Cd vuddhādī° gānta°

² Cd °yogā°

Cd vuddhi.

⁴ Cd °dhammā a°

⁵ Cd °yogānta°

particule qui les devait relier s'explique de la façon la plus naturelle. (Cf. VII, 5, 15, une répétition de ce sūtra sous une autre forme.)

मा यून् आगमो ढाने ॥ ५८ ॥

I u iccetesañ ādibhūtānañ avuddhi¹ hoti tesu ca vuddhi² āgamo hoti thāne. Byākaraṇañ adhite : veyyākaraṇo ; nyāye³ niyutto neyyāyiko⁴ ; byāvaccassa⁵ apaccañ, pulto veyyāvacco⁶ ; dvāre niyutto · dovāriko⁷.

Dans certains cas, *i*, *u* [transformés en *y*, *v* devant la voyelle initiale d'un mot auquel ils sont préfixés] ne subissent pas la *vuddhi*; mais on ajoute [devant eux, et aussi devant *y*, *v* de certains mots, la *vuddhi* de *i*, *u*]. Ex. Veyyākaraṇo : un grammairien (de byākaraṇa); dovāriko : un portier (de dvāra).

Si imparfaite que soit la forme de ce sūtra, il ne peut y avoir de doute sur le sens, ce qui a fait l'embarras de l'auteur, c'est qu'il a voulu condenser en une seule deux règles de Pāṇini (VII, 3, 3. 4) où la même idée est représentée d'une façon beaucoup plus nette par « Yvābhyāñ padāntābhyāñ. . . . Dvārādīnāñ ca ». Le s. Kātantra correspondant (fol. 54) « Na (*vṛddhir asti*) yvoh padādyor (C. °dyo) vṛddhir āgamah », n'est pas du reste beaucoup plus heureux.

¹, ² Cd °vuddhi

Cd nyā°.

³ Cd neyyā°

⁴ Cd byāvassa. S^f °vacchassa

⁵ Cd veyyāvacco. S^f °vaccho

⁷ Cd dvāriko — S^f ajoute ici Yimam iti kumattāñ ? Totamo vā dalassatthāna vedallāñ Thāneti kumattāñ ? Visaye niyutto : vesaviko, sumanassa bhavo somanassāñ

आत्तञ्च रि । ॥ ५८ ॥

I u iccetesañ āttañ ca hoti rikârâgamo ca ðhâne. Ârissañ ānyañ; âsabhañ; âjavañ²; iccevamâdi.

Yûnañ iti kimatthañ ? Âpâyikotyâdi

Thâneti kimatthañ ? Vemâniko³, opamayiko; opamâyiko, opâyiko⁴.

[Et dans certains cas, *i*, *u* se changent en] *â* suivi [quelquefois] de [la syllabe] *ri*. Ex. Ârissañ : la condition d'un isi (ṛishi); ānyañ : l'état de ce qui est dû (iṇa : la dette).

अचादिमज्झत्तरानं दीघस्सा पच्चयेसु च ॥ ६० ॥

Kvaci âdimajjhauttara iccetesañ digharassâ honti paccayesu ca appaccayesu ca. Âdidigho tâva . pâkâro; uivâro, pâsâdo, pâkato, pâtimokkho; pâtikañkho iccevamâdi, — majjhadi-gho tâva . aṅganâgadhiko; orabbhamâgaviko, iccevamâdi. — uttaradigho tâva : khanti paramañ tapo titikkhâ; añjanâgiri; koṭarâvanañ⁵; iccevamâdi. — Âdirasso tâva pageva, iccevamâdi; — majjharasso tâva . sumedhaso, suvaṇṇadharahi; iccevamâdi, — uttararasso tâva . yathâbhâvigunena so; bhovâdinâma so hoti, iccevamâdi. Evañ yathâjīnavacanānuparodhena yojetabbā⁶

Quelquefois aussi, devant des suffixes, une voyelle devient longue ou devient brève au commencement, au milieu ou à la fin des mots. Ex. Pâkâro : mur

¹ Cd n'a pas ri

² Cd âvajjavañ

Cd vemâniko

Cd S' opayiko.

Cd ajoute anguliyā r

⁵ Cd yathanupa

d'enceinte (de : pa + kar); suvaṇṇadharo : qui doit un suvaṇṇa (de : suvaṇṇa + dhārayati); khānti (au lieu de : khanti) paramaṃ tapo titikkhā : la patience, la résignation, est la première des austérités.

L'addition « paccayesu ca » du scholiaste ne rend pas bien, je pense, l'intention de l'auteur. Après avoir énuméré les suffixes, il enseigne les modifications qu'ils exigent dans les thèmes après lesquels on les emploie; il a parlé d'abord de la vṛddhi; il passe maintenant à d'autres modifications, et s'il répète ici « paccayesu », c'est que, tant qu'il n'a été question que de la vṛddhi, « saṃ » du sūtra 57 demeurait en vigueur, tandis que c'est à présent de tous les suffixes en général qu'il est question.

तेसु वुड्डि¹लोपागमविकारविपरिताद्रेसा च ॥ ६१ ॥

Tesu adimajjhuttaresu ² jinavacanānuparodhena kvaci vudḍhi³ hoti, kvaci lopo hoti, kvaci āgamo hoti, kvaci vikāro hoti, kvaci viparito hoti, kvaci ādeso hoti. Ādivuḍḍhi tāva ābhidhammaṃko, venatevyo, iccevaṃādi, majjhavuḍḍhi⁴ tāva . sukhasseyam, sukhakāra dānaṃ . iccevaṃādi, uttaravuḍḍhi-tāva : kāhūgo; māgadho, paccikkhadhammo, iccevaṃādi. — Ādilopo tāva tālisaṃ, iccevaṃādi, majjalopo tāva kattukāmo, gantukāmo, dhaniyo, kumbhakāraputto; vedallaṃ, iccevaṃādi, uttaralopo tāva bhikkhū⁵, bhikkhuni, iccevaṃādi. — Ādiāgamo tāva . vutto bhagavatā, iccevaṃādi, majjhāgamo tāva . sa sīlava sa paṇṇivā, iccevaṃādi, uttarāgamo tāva vedallaṃ, iccevaṃādi. — Ādivikāro tāva

¹ . ¹ Cd ici et partout dans la suite « vuddhi » S¹ vudḍhi

² Peut-être faut-il lire : ādimaḍḍhuttarānaṃ. — Evidemment tesu du sūtra signifie « tesu paccayesu ».

³ Cd et S¹ ici et dans la suite « majjh » puis le terme technique « vuddhi », etc.

⁴ Cd S¹ bhikkhu

ârissam̐¹; âsabham̐; ânyam̐, iccevamâdi; majjhavikâro tâva : varârissam̐²; parârissam̐³; iccevamâdi; uttaravikâro tâva : tâni; sukhâni, iccevamâdi. — Âdiviparito tâva : uggate suriye; uggacchati, iccevamâdi; majjhaviparito tâva : samuggacchati; samuggate suriye, iccevamâdi; uttaraviparito tâva : digu; digunnam̐, iccevamâdi. — Âdiâdeso tâva : yûnam̐ iccevamâdi⁴; majjhâdeso tâva : nyâyogo, iccevamâdi; uttarâdeso tâva : sabbaseyyo; sabbasettho, iccevamâdi. — Evañ yathânuparodhena yojetabbâ.

Quelquefois aussi, devant des suffixes [quelconques], les thèmes sont sujets au commencement, au milieu ou à la fin : 1° à la vuddhi. Ex. Sukhakâri dânam̐ : l'aumône assure la félicité (kâri de la racine kar); — 2° à des apocopes. Ex. Tâlissam̐ : quarante (pour : cattâlissam̐); — 3° à des additions de lettres. Ex. Vutto : dit (= skrt. uktaḥ), — 4° à des modifications phoniques. Ex. Ârissam̐ : la condition d'un Rishi (de : isi); — 5° à des atténuations [vocaliques]. Ex. Uggacchati : il descend (pour : o — gacchati, cf. II, 1, 28); — 6° à des substitutions. Ex. Sabbasettho : le meilleur de tous (settho, superlatif de pasattha, pour la formation duquel le radical se remplace le radical *passatth*). (Cf. II, 5, 17.)

Parmi les exemples donnés par le scholiaste, plusieurs, comme on le verra, sont assez mal choisis. C'est ainsi que les cas d'âdivuddhi ne sont pas du ressort de la présente règle, puisqu'une règle spéciale leur est consacrée ci dessus; quant aux exemples d'uttaravuddhi, j'avoue ne pas voir comment

¹, ², ³ Cd °rissam̐

⁴ Cf. ca u ca yû yunam̐ r'.

ils rentrent dans les cas dont il est question (l'o final est un *ādesa*—II, 1, 53); je ne vois même pas de correction au moyen de laquelle on les y pourrait faire rentrer — Il n'est peut-être pas très-facile de déterminer exactement la nuance qui distingue deux des termes dont se sert le sūtra : *vikāra* et *viparīta*. A en juger par les exemples du commentaire, il semblerait que le premier désigne particulièrement les changements par el avec addition, *i* devant *āri*, *a* devenant *āni*, les changements augmentatifs, si je puis ainsi parler; le second au contraire marquerait les changements opposés, lorsque, par exemple, une voyelle longue telle que *o* s'atténue et devient *u*, comme dans . digu. Mais il est bien difficile de fonder une distinction solide sur de si faibles données, et cela d'autant plus que la valeur étymologique des termes « *vikāra* » et « *viparīta* » est trop vague pour nous guider sûrement.

अयुवणानञ्चायो वुड्ढि ॥ ६२ ॥

A iti¹ akāro i i iti ivanno u ū iti uvaṇṇo, tesam akāraivaṇṇavannānaṁ a e o vuddhiyo honti yathāsāṅkhyāṁ a i u avuddhi ca hoti² Ābhidhammiko, venateyyo, oḷumpiko³, abhidhammiko, vinateyyo; uḷumpiko⁴.

Punavuddhiggaḥapaṇi kimaṭṭhaṁ? Uttarapadavuddhi-bhāvatthaṁ⁵. Aṅgamagadhehi⁶ āgato āgamagadhiko, nigamo ca janapado ca nigamajanapadā, nigamajanapadesu jātā negamajanapadā⁷, puri ca janapado ca, purijanapadā, purijanapadesu jātā porajanapadā⁸, satta ahāni . sattaḥaṁ⁹, sattahe¹⁰ niyutto sattaṇiko, catasso vijjā catuvijjāṁ, catuvijje niyutto catuvejjiko¹¹, iccevaṁādi.

¹ S^f a ā iti° — ² Cd a i u vuddhiṁ Ā° — ³ , ⁴ Cd °lampi°

⁵ S^f n'a pas uttara° vatthaṁ

⁶ Cd °māga°, S^f °magga°.

Cd nigamajana°. S^f negamajana°.

⁷ Cd purijana° S^f porijana°.

⁸, ¹⁰. Cd S^f °satta°.

¹¹ Cd S^f catuvejjiko

Vuddhi iccanena kvattho ? Vuḍḍhādisarassa vāsaṃyogau-
tassa saṇe ca. (V, 57.)

La vuddhi de *a*, *i*, *u*, *ū* est *ā*, *e*, *o*. Ex. Ābhi-
dhammiko : qui étudie l'abhidhamma ; venateyyo :
descendant de Vinatā ; oḷupiko : qui traverse sur un
radeau.

Les cas que le scholiaste rattache à ce sūtra par son arbi-
traire interprétation du mot vuddhi sont ceux où le second
terme d'un composé prend la vṛddhi devant tel ou tel suffixe,
ou seul ou concurremment avec le premier membre, cas
traités par Pāṇini, VII, 3, 10 svv. Il faut remarquer du
reste qu'aucun des exemples du scholiaste ne rentre dans les
règles du grammairien sanskrit, pour le dernier « cātuvajjiko »
on peut comparer la Siddhāntakaumudī in Pāṇ. VII, 3, 31
(éd. Calc. 1870, I, p. 655). Il en est du reste deux autres
encore : negamajānapadā et porajānapadā, qui, si j'ai eu rai-
son de les lire ainsi, tomberaient à faux, puisque ces deux
mots ne sont que des composés dvandva formés chacun de
deux membres qui ont reçu la vṛddhi antérieurement à la com-
position ; mais ce n'est pas la première ni l'unique méprise
du commentateur, et est-il possible d'admettre, pour l'en
absoudre, des formes *nigamajānapadā*, *purijānapadā* ?

ITI NĀMAKAPPE TADDDHITAKAPPE ATTHAMO KANDO

Ākkhyāta'sāgaraṃ athajjatanīvaraṇaṃ
Dhātujjalaṃ vikaraṇāgamakālaṃ

¹ Ici comme dans la suite, A. lit avec Cd et toutes mes autres au-
torités singhalaises (Bālāvatāra, éd. Colombo, Rūpasiddhi, etc.)
« ākkhyāta », malgré l'autorité de tant de témoignages j'ai cru devoir
rétablir l'orthographe étymologique, nécessaire d'ailleurs en raison
de l'a long

Lopānubandharayaṃ atthavibhāgatiraṃ
 Dhirā taranti kavino puthubuddhināvā,
 Vicittasaṅkhārāparikkhitaṃ imaṃ
 Ākhyātasaddaṃ vipulaṃ asesato
 Panamya¹ sambuddhaṃ anantagocaraṃ
 Sugocaraṃ yaṃ vadato suṇātha me².

अथ^१ पुब्वानि विभत्तीनं ऋ परस्सपदानि ॥ १ ॥

Atha sabbāsaṃ vibhattinaṃ yaṇiyāṃ pubbāni eha padāna
 tānitāni parassapadasaṇṇāni honti. Taṃ yaṭhā · ti⁴ anti si⁶
 tha mi⁶ ma.

Parassapadaṃ iccanena⁷ kvattho⁹ Kattari parassapadaṃ
 (VI. 2. 25)

Dans les [énumérations des] désinences [ver-
 bales], les six premières formes sont [toujours celles
 du] parassapada. Ex. Les désinences *ti*, *anti*, *si*,
tha, *mi*, *ma* dans l'énumération du sūtra 18.

पराएयत्तनोपदानि ॥ २ ॥

Sabbāsaṃ vibhattinaṃ yaṇiyāni⁸ parāṃ eha tānitāni attā
 nopadāni honti. Taṃ yaṭhā, te aṭṭe se vhe e mhe

Attanopadaṃ iccanena kvattho⁹ Attanopadaṃ bhāve ca
 kaṇṇamaṇi (VI 4 37)

Les [six] autres sont [celles de l'] attanopada.

¹ A. panamya.

² A. sunatha.

Avant *atha*, Cd a un distique que A. a avec raison rejeté au bas
 de la page, comme interpolé

Aḍḍikāre maṅgale ceva mpphāṇe avadhāraṇe

Anantare cāpadāne aṭṭasaddo pavattati

· · · Dans Cd avec 1 long.

Le et dans les sūtras suivants A. iccanena

⁹ Cd vāṇi vāṇi

Ex. Les désinences *te*, *ante*, etc. de l'énumération du sùtra 18.

द्वे षष्ठमज्जिमुत्तमपुरिसा ॥ ३ ॥

Tâsañ sabbâsañ vibhattīnañ parassapadānañ attanopadānañ ca dvedve padāni paṭhamamajjhimaṭṭamapurisasaññāni honti. Tañ yathā . ti anti iti paṭhamapurisā; si tha iti majjhimaṭṭamapurisā; ni ma iti uttamapurisā; attanopadānāpi te ante iti paṭhamapurisā, se vhe iti majjhimaṭṭamapurisā, e mhe iti uttamapurisā; evaṃ sabbattha.

Paṭhamamajjhimaṭṭamapurisa iccanena kvattho ? Nāmamhi payujjamānepi tulyādhikarāṇe paṭhamo; tumhe majjhimo, amhe uttamo (VI, 1, 5. 6; 7)

[Ces désinences appartiennent successivement et | par groupes de deux [à] la troisième, [à] la seconde et [à] la première personne. Ex. ti, anti sont les désinences de la troisième personne; si, tha, de la seconde, etc.

J'ai, dans la traduction, substitué les dénominations des personnes qui nous sont familières à celles, précisément opposées, dont se servent les sùtras.

सब्वेसं एकाभिधाने परो पुरिसो ॥ ४ ॥

Sabbesañ tiṇṇaṃ paṭhamamajjhimaṭṭamapurisānañ ekābhidhāṇe paro puriso gahetabbo. So ca paṭhati te ca paṭhanti tvañ ca paṭhasi tumhe ca paṭhattha ahañ ca paṭhāmi mayāñ paṭhāma; so pacati te ca pacanti tvañ ca pacasi tumhe ca pacatha ahañ ca pacāmi mayāñ pacāma, evaṃ sesāsu vibhattīsu paro puriso yojetabbo.

Pour | les embrasser | toutes | trois | dans une ex-

pression unique, [on se sert de] la dernière [dans l'énumération ci-dessus] (c'est-à-dire de la première personne). Ex. So ca paṭhati. te ca paṭhanti, tvañ ca paṭhasi, tumhe ca paṭhatha, ahañ ca paṭhāmi (il lit, ils lisent, tu lis, vous lisez, je lis) donnent ensemble : mayañ paṭhāma nous lisons.

नामन्हि पयुञ्जमानेपि तुल्याधिकरणे षष्ठो ॥ ५ ॥

Nāmanhi payujjamānepi appayujjamānepi tulyādhikaraṇe paṭhamo puriso hoti. So gacchati, te gacchanti. Appayujjamānepi gacchati, gacchanti.

Tulyādhikaraṇeti kimatthañ ? Tena haññase tvañ deva dattena.

Avec un nom exprime [ou sous-entendu], de même relation syntactique (qui lui sert de sujet), [le verbe se met à] la troisième personne. Ex. So gacchati il marche; gacchanti ils marchent.

तुम्हे मज्झिमो ॥ ६ ॥

Tumhe payujjamānepi appayujjamānepi tulyādhikaraṇe majjhimo puriso hoti. Tvañ yāsi, tumhe yātha. Appayujjamānepi yāsi, yātha.

Tulyādhikaraṇeti kimatthañ ? Tavā paccate odano.

Avec [le pronom] *tumha* [exprimé ou sous-entendu au nominatif, le verbe se met à] la deuxième personne. Ex. Tvañ yāsi tu vas yātha vous allez.

अम्हे उत्तमो ॥ ७ ॥

Amhe payujjamânepi appayujjamânepi tulyâdhikaraṇe uttamo puriso hoti. Ahañ yajâmi, mayañ yajâma. Appayujjamânepi : yajâmi; yajâma.

Tulyâdhikaraṇeti kimatthañ ? Mayà ijgate buddho.

Avec [le pronom] *amha* [exprimé ou sous-entendu, au nominatif, le verbe se met à] la première personne. Ex. Ayañ yajâmi : j'offre un sacrifice; yajâma : nous offrons un sacrifice.

काले ॥ ८ ॥

Kāle accetañ adhikāratthañ veditabbañ.

[Les sùtras suivants traitent de l'emploi] des temps.

वत्तमाना पच्चुप्पन्ने ॥ ९ ॥

Paccuppanne kāle vattamānavibhatti¹ hoti. Pāṭaliputtañ gacchati; sāvattiñ pavisati, viharati jetavane

Le [temps dit] vattamānā marque le présent. Ex. Pāṭaliputtañ gacchati : il va à Pāṭaliputta.

आनत्यासिट्ठेनुत्तकाले पञ्चमी ॥ १० ॥

Ānattiyatthe ca āsittatthe ca anuttakāle pañcamāvibhatti hoti. Karotu kusalañ; subhañ te hotu.

¹ Cd vattamānavibhattiyo honti

² Cd ānatyā°

La [forme dite] pañcamî marque l'ordre, le souhait, sans détermination de temps. Ex. Karotu kuṣa-
laṃ . qu'il fasse le bien ! subhaṃ te hotu . puisses
tu être heureux !

अनुमतिपरिक्पत्येसु सत्तमी ॥ ११ ॥

Anumatyatthe ca parikappatthe ca anuttakāle sattamī-
bhatti hoti. Tvaṃ gaccheyyasi ; kiṃ ahaṃ kareyyāmi ?

La [forme dite] sattamī marque l'adhésion, l'hési-
tation, [sans indication de temps]. Ex. Tvaṃ gac-
cheyyāsi : tu peux aller ; kiṃ ahaṃ kareyyāmi : que
pourrais-je faire ?

अपच्चकवे परोक्खातीति ॥ १२ ॥

Apaccakkhe atite kāle parokkhāvibhatti hoti. Supine kila
evaṃ¹ āha : evaṃ kila porāṇā āhu

Le [temps dit] parokkhiā marque un passé indé-
terminé. Ex. Supine kila evaṃ āha : il parla ainsi
en songe ; evaṃ kila porāṇā āhu ainsi parlèrent les
anciens.

हीयोपभृतिपच्चकवे हीयत्तनी ॥ १३ ॥

Hiyoppabhūti atite kāle paccakkhe vā apaccakkhe vā hiva-
tanivibhatti hoti. So maggaṃ agamā² ; te agamu³ maggaṃ

Le [temps dit] hiyattaniā marque un passé déter-

¹ Cīlī² kīlam aha
V agamu ma°

miné, ne remontant pas au delà de la veille. Ex. So maggañ agamâ : il est allé sur la route.

समीपेक्षतनी ॥ १४ ॥

Ajjappabhuti atîte kâle paccakkhe vâ apaccakkhe vâ samipe ajjatanivibhatti hoti. So maggañ agami ; te maggañ agamuñ.

Le [temps dit] ajjatanî marque un passé tout voisin. Ex. So maggañ agami : il est allé (aujourd'hui) sur la route.

Le commentaire du scholiaste paraît s'inspirer du s. Katantra correspondant : « Adyañane 'tîte kâle 'dyatanî » (fol. 57)

मायोगे सब्बकाले च ॥ १५ ॥

Hiyattani ajjatanî accetâ vibhattiyo yadâ mâyoge¹ tadâ sabbakâle ca honti. Mâ gamâ, mâ vacâ, mâ gamî, mâ vacî
Casaddagghanena pañcunivibhatti hoti. Mâ gacchâhi.

Et en construction avec *ma* il s'emploie sans acception de temps. Ex. Mâ gamî qu'il n'aille pas.

Je ne sais si, en réintroduisant ici la *hiyattani*, le scholiaste répond bien à l'intention de l'auteur, mais cela serait d'autant moins surprenant que des formes d'aoristes, telles que *agamâ*, sont ici considérées comme des imparfaits. (cf. s. 13), toutefois il est douteux qu'il faille faire remonter jusqu'à l'auteur des sûtras la responsabilité d'une pareille confusion. On sait d'ailleurs que, en sanskrit, *mā* ne s'emploie avec l'imparfait dans le sens en question qu'accompagne de *sma* (Pân. III, 3, 175, Katantra fol. 59)

अनागते भविस्सन्ती ॥ १६ ॥

Anāgate kâle bhavissantivibhatti hoti. So gacchissati, so karissati, te gacchissanti, te karissanti

A "mavogo tada .

Le [temps dit] bhavissantī marque le futur. Ex. So gacchissati : il ira.

किर्यातिपन्नेतीते कालातिपत्ति ॥ १७ ॥

Kiryātipannamatte atite kâle kâlātipattivibhatti hoti. So ce tañ yānañ alabhissā agacchissa, te ce tañ yānañ alabhissāṃsu agacchissāṃsu.

Le [temps dit] kâlātipatti marque le passé où l'action [aurait pu être, mais] n'a pas été exécutée. Ex. So ce tañ yānañ alabhissā agacchissā : s'il avait pris cette voiture, il serait venu.

वत्तमाना ति अन्ति सि थ मि म ते अन्ते से व्हे

ए म्हे ॥ १८ ॥

Vattamānā¹ iccesā saññā hoti ti anti si tha mi ma te ante se vhe e mhe iccetesāṃ dvādasannaṃ padānaṃ

Vattamānā iccanena kvattho? Vattamānā paccuppanne. (VI 1, 9)

Les desinences du présent (vattamānā) sont : ti, anti, si, tha; mi, ma, te, ante; se, vhe; e, mhe.

पञ्चमा तु अन्तु हि थ मि म तं अन्तं स्सु व्हे ए

आममे ॥ १९ ॥

Pañcamā iccesa saññā hoti tu antu hi tha mi ma taṃ an-
taṃ ssu vho e āmase iccetesāṃ dvādasannaṃ padānaṃ

¹ A 'tipanne

² Cd "n ana n ca

Cd A "mana i

Pañcamī iccanena kvattho ? Ānattyaśi!henuttakāle pañcamī. (VI, 1, 10.)

Les désinences de l'impératif (pañcamī) sont : tu, antu; hi, tha; mi, mha; — tañ, antañ; ssu, vho; c, âmase.

सत्तमी एय्य एय्युं एय्यासि एय्याथ एय्यामि एय्याम
एथ एरं एथो एय्यव्हो एय्यं एय्याम्हे ॥ २० ॥

Sattamī iccesā saññā hoti eyya eyyuñ eyyāsi eyyātha eyyāmi eyyāma etha erañ etho eyyavho eyyañ eyyāmhe iccetesañ dvādasannañ padānañ.

Sattamī iccanena kvattho. Anumatiparikappatthesu sattamī. (VI, 1, 11)

Les désinences du potentiel (sattamī) sont : eyya, eyyuñ; eyyāsi, eyyātha; eyyāmi, eyyāma; etha, erañ; etho, evho; eyyañ, eyyāmhe.

परोक्खा अ उ ए त्य अ म्हे त्यरे त्यो व्हो इ म्हे ॥ २१ ॥

Parokkhā iccesā saññā hoti a u e ttha a mha ttha re ttho vho i mhe iccetesañ dvādasannañ padānañ.

Parokkhā iccanena kvattho? Apaccakkhe parokkhātite. (VI, 1, 12.)

Les désinences du parfait (parokkhā) sont : a, u, e, ttha; a, mha; ttha, re; ttho, vho; i, mhe.

हीयत्तनी आ ऊ ओ त्य अ म्हा । त्य त्थुं से व्हं इं

म्हसे ॥ २२ ॥

Hiyattani iccesā saññā hoti ā ū o ttha a mḥā² ttha tthuñ
se vhañ iñ mḥase iccetesañ dvādasannañ padānañ.

Hiyattani iccanena kvattho³ Hiyoppabhuti paccakkhe
hiyattani. (VI, 1, 13.)

Les désinences de l'imparfait (hiyattani) sont : ā, ū, o, ttha, a, mḥā; ttha, tthuñ; se, vhañ; iñ, mḥase.

अज्जतनी ई उं ओ त्य इं म्हा । आ ऊ से व्हं अ

म्हे ॥ २३ ॥

Ajjatani iccesā saññā hoti i uñ o ttha iñ mḥā ā ū se vhañ
a mḥe iccetesañ dvādasannañ padānañ.

Ajjatani iccanena kvattho³ Samipejjatani (VI, 1, 14.)

Les desinences de l'aoriste (ajjatani) sont : i, uñ; o, ttha; iñ, mḥā; a, u; se, vhañ, a, mḥe.

भविस्सन्ती म्मति म्मन्ति म्मसि म्मथ म्मामि म्माम

स्सते स्सन्ते स्ससे स्सव्हे स्सं स्सम्हे ॥ २४ ॥

Bhavissanti iccesā saññā hoti ssati ssanti ssasi ssatha ssāmi
ssāma ssate ssante ssase ssavhe ssāñ ssāmhe iccetesañ dvāda-
sannañ padānañ.

Bhavissanti iccanena kvattho³ Anāgate bhavissanti (VI,
1, 16.)

Les désinences du futur (*bhavissantî*) sont : *ssati*, *ssanti*; *ssasi*, *ssattha*; *ssâmi*, *ssâma*; *ssate*, *ssante*; *ssase*, *ssavhe*; *ssañ*, *ssâmhe*.

कालातिपत्ति स्सा संसु से स्सथ सं सम्हा स्सथ
स्सिंसु स्ससे स्सव्हे सं स्साम्हे ॥ २५ ॥

Kâlâtîpatti iccesâ sañña hoti ssâ ssañsu sse ssattha ssañ samhâ ssattha ssañsu ssase ssavhe ssañ ssâmhase iccetesañ dvâdasannañ padânañ.

Kâlâtîpatti iccanena kvattho? Kiriyaâtipannetite kâlâtîpatti (VI, 1, 17.

Les désinences du conditionnel (*kâlâtîpatti*) sont *ssâ*, *ssañsu*, *sse*, *ssattha*; *ssañ*, *ssamhâ*; *ssatha*, *ssañsu*; *ssase*, *ssavhe*; *ssañ*, *ssâmhase*.

हीयत्तनीसत्तमीपञ्चमीवत्तमाना सब्धातुकं ॥ २६ ॥

Hiyattanâdayo catasso sabbadhâtukaśaṇṇâ honti¹ Agamâ gaccheyya; gacchatu, gacchati.

Sabbadhâtuka iccanena kvattho? Ikârâgamo asabbadhâtukamhi. (VI, 4, 35.)

Les désinences de l'imparfait, du potentiel, de l'impératif et du présent, sont ce qu'on appelle *sabbadhâtuka*. Ex. *Agamâ* il allait; *gacchatu* qu'il aille; — tous deux sans *t* de liaison d'après le sūtra VI, 4, 35

धातुलिङ्गेहि परा पञ्चया ॥ १ ॥

Dhātu lūga iccetehi parā paccayā honti. Karoti; gacchati, yo koci karoti tañ kubbantañ añño karohi iccevañ braviti¹ · kâreti; athavā karontañ payojayati : kâreti; saṅgho pabbatañ iva attānañ ācarati · pabbatāyati, samuddañ iva attānañ ācarati : samuddāyati², evañ samuddo ciccitañ iva attānañ ācarati : ciccitāyati; vasiṭṭhassa apaccañ · vāsiṭṭho; evañ aññepi yojetabbā.

Les suffixes [s'attachent] à la fin des racines et des thèmes nominaux. Ex. Karoti il fait (kar + o + ti), pabbatāyati il ressemble à (il est inébranlable comme) une montagne (pabbata + āya + ti)

तिजगुपकितमानेहि खरसा वा ॥ २ ॥

Tiya gupa kīta māna iccetehi dhātūhi kha cha sa iccete paccayā honti vā Titikkhati, jigucchati, tikicchati, vīmaṇṇsati.

Vāti kimatthūñ? Tejati, gopati, māneti.

Les racines *ty*, *gup*, *kit*, *mān*, prennent dans certains cas [les suffixes] *kha*, *cha*, *sa*. Ex. Titikkhati il endure; jigucchati : il a en horreur, tikicchati il guérit, vīmaṇṇsati · il considère.

Nous avons ici un nouvel exemple d'une inexactitude de langage déjà relevée précédemment et dont nous trouverons plus d'un cas dans cette section. L'auteur du sūtra n'a sans

¹ braviti

² Cf. samuddāyati

doute pas méconnu les différences de signification au point de présenter *tejati* et *titikkhati* comme s'employant indifféremment l'un pour l'autre, mais seulement comme des formes diverses ~~et de~~ significations différentes, issues d'une racine commune. Le Rûpasiddhi le constate explicitement pour le cas présent, comme on le peut voir par la remarque § de M. d'Alwis, p. 13. Il est curieux pourtant que Durgasiñha (fol. 61) donne le suffixe *san* comme employé *svârthe* dans ces cas. — On voit que notre auteur comprend *vîmañs* comme = skr. *mîmāṃs* (*v* pour *m* par dissimilation) (cf. VI, 3, 6); M. Fausbøll (*Five Jât.* p. 37) avait pensé à *vi-mṛṣ*; mais l'*i* long paraît décisif contre cette explication. — Pour un changement phonique tout analogue cf le prâkrit *rammahomanpatha* (*Vararuci*, éd. Cowell, II, 9).

भुजघसहसुपाटीहि तुमिच्छत्येसु च ॥ ३ ॥

Bhujā ghasa hara su pā¹ icceteḥi dhatūhi tumicchatthesu kha cha sa iccete paccayā honti. Bhottuñ icchati : bubhukkhati, ghasituñ icchati : jighacchati, harituñ icchati jigiñsati, sotuñ icchati² . sussūsati³; pātuñ icchati : pivāsati.

Vāti kimatthañ ? Bhottuñ icchati.

Tumicchatthesviti kimatthañ ? Bhuñjati.

Et les racines *bhuj*, *ghas*, *har*, *su*, *pā*, etc. dans le sens désidératif [prennent les suffixes *kha*, *cha*, *sa*]. Ex. Bubhukkhati : il désire manger; jighacchati . il désire avaler; jigiñsati : il désire prendre; sussūsati . il désire entendre; pivāsati : il désire boire.

आय नामतो कत्तुपमानाद्वचरे ॥ ४ ॥

Nāmato kattupamānā iccetasmā ācārathe āyappaccayo hoti Pabbatāvati, ciccīāvati, evaṃ aññepi yojetabbā.

¹ A. Cd "supa"

² A. supitum icchati

Cd sussūsati

[On emploie le suffixe] *âya* après un thème nominal pour [en former un verbe destiné à] exprimer la manière d'être du sujet en le comparant [à l'objet exprimé par le thème]. Ex. Pabbatâyati : il est comme une montagne.

इयुपमाना च ॥ ५ ॥

Nâmato upamânâ âcâratthe ca iyappaccayo hoti. Achattañ chattañ iva âcarati · chattiyati, aputtañ puttañ iva âcarati · puttiyati.

Upamânâti kimatthañ ? Dhammañ âcarati.

Âcârattheti kimatthañ ? Chatthañ iva rakkhati. Evañ aññe pi yojetabbâ

Le suffixe *îya* s'emploie de même, la comparaison ne portant pas sur le sujet. Ex. Puttîyati : il traite comme un fils.

Naturellement, si l'auteur répète *upamânâ* dans le sūtra, c'est pour éliminer la partie du composé « kattupamânâd » qu'il ne répète pas. De là la traduction.

नामन्हात्तिचल्ये ॥ ६ ॥

Nāmamhā attano icchathe¹ iyappaccayo hoti. Attano pattañ icchatiti · pattiyati, evañ : vatthiyati, parikkhāriyati, civariyati, dhaniyati, paṭiyati.

Atticchathe ti kimatthañ ? Aññassa pattañ icchatī. Evañ aññe pi yojetabbā.

[Il s'emploie aussi] après un nom pour marquer

¹ Cd °tthe ca

que le sujet désire pour soi [l'objet que le nom désigne]. Ex. Pattiyati : il désire (pour lui) une écuelle.

Pourquoi cette répétition de « nāmamhā » après « nāmato » du sūtra 4 ? Il en faut sans doute chercher simplement l'origine dans le texte correspondant de Pāṇini (III, 1, 8) : « Supa ātmanah kyac », ou plutôt du sūtra Kātantra (f. 61) : « Nāmna atmeccāyāñ yi », où supaḥ et nāmnaḥ s'explique naturellement, le sūtra précédant traitant également dans les deux ouvrages de la formation des désidératifs et commençant par le mot *dhātōḥ* ; le grammairien pāli a purement et simplement transporté la règle dans son ouvrage, sans tenir compte du changement rendu nécessaire par la différence de l'ordre adopté.

धातृहि णेणयणापेणापया कास्तिनि हेत्वत्ये ॥ ७ ॥

Sabbehi dhātūhi ñe ñaya ñāpe ñāpaya iccete paccayā honti kārutasāññā ca hī tvatthe. Yo koci karoti tañ kubbantañ añño karohi iccevañ braviti¹ athavā karontañ payojayati : kāreti, kārayati, kārāpeti, kārāpayati, ye keci karonti te kubbante aññe karotha karotha iccevañ bruvanti² : kārenti, kārayanti, kārāpenti, kārāpayanti, yo koci pacati tañ añño pacāhi pacāhi iccevañ braviti¹ athavā pacantañ payojeti : pāceti, pācayati, pācāpeti, pācāpayati, ye keci pacanti te pacante aññe pacatha pacatha iccevañ bruvanti² : pācenti, pācayanti, pācāpenti, pācāpayanti, evañ . haneti, hanayati, hanāpeti, hanāpayati, bhañeti, bhañayati, bhañāpeti, bhañāpayati. Tathariva aññe pi vojetabbā.

Hetvatthe ti kimatthañ ? Karoti ; pacati.

Athaggahanena lappaccayo hoti. Jotalati.

Pour exprimer la cause on ajoute aux racines

¹ A. bruviti

² Cd bruvanti

verbales [les suffixes] *ṇe*, *ṇaya*, *ṇāpe*, *ṇāpaya* [qu'on appelle suffixes] causatifs. Ex. *Pāceti*, *pācayati*, *pācāpeti*, *pācāpayati* : il fait cuire (par un autre).

धातुरूपे नामस्मा णयो च ॥ ८ ॥

Tasmā nāmasmā ṇayappaccayo hoti kâritasaññā ca dhāturupe Hatthiṇā atikkamati maggañ. atihatthayati, viṇāya upagāyati : upaviṇayati¹; dalhaṇ karoti vinayañ : dallyayati, visuddhā hoti ratiṇ : visuddhayati.

Casaddaggaṇena āra āla iccete paccavā honti Antarā-rati²; upakkamālati

[Le suffixe] *ṇaya* [s'emploie] aussi après un thème nominal pour en former un thème verbal. Ex. *Atihatthayati* il traverse sur un éléphant, *upaviṇayati* : il accompagne sur la viṇā.

Il n'y a pas lieu de transporter ici « kâritasaññā », avec le scholiaste; il interprète mal le *ca* destiné seulement à marquer que le suffixe *ṇaya* qui sert à former des causatifs a encore un autre emploi, à savoir, etc. En effet, les dénominatifs formés de la sorte ne subissent pas l'application de la règle VI, 4, 2. Il est vrai qu'ils ne font pas moins exception à V 57

भावकम्मेसु यो ॥ ८ ॥

Sabbhehi dhātūhi bhāvakammesu yappaccayo hoti Thivato bujjhivate, paccate, labbhatte, kariyate; ijjate, uccate.

Bhāvakammesu kimatthañ³ Karoti, paccati, pithati

¹ Cd upaviṇayati

² Cd Santarā

³ Ajoute Yoggahāṇena abhāvakammesuppi yappaccayo hoti daddallati

Dans le sens neutre-impersonnel et dans le sens passif on emploie le suffixe *ya*. Ex. *Thîyate* : on est debout; *labbhate* : il est pris.

तस्स चवगयकावकात्तं सधात्वन्तस्स ॥ १० ॥

Tassa yappaccayassa cavaggayakâravakârattañ hoti dhā-tvantenā saha yathāsambhavañ. Vuccate; vuccante; uccate, uccante; majjate; majjante; paccate, paccante; bujjhate bujjhante; yujjhate; yujjhante; kujjhate; kujjhante; ujjhate; ujjhante; haññate; haññante; kayyate; kayyante; dibbate, dibbante.

[La consonne initiale de] ce suffixe et la finale de la racine deviennent l'une et l'autre palatales ou [se changent en] *y* ou *v* (*b*). Ex. *Vuccate* : il est dit (pour : *vucyate); *majjate* : il est enivré (pour : *ma-dyate*); *kayyate* : il est fait (pour : *karyate*); *dibbate* : il joue (pour : *divyate*).

इवसागमो वा ॥ ११ ॥

Sabbēhi dhātūhi yamhi paccaye pare ivamāgamo hoti vā Kariyyate, kariyyanti¹; gacchiyyate²; gacchiyyanti.

Vāti kimatthañ? Kayyate

Ou bien [le suffixe *ya* peut recevoir un] *i* additionnel. Ex. *Kariyate* : il est fait (au lieu de *kayyate*).

¹ Cd kariyyanti. A kariyanti.

² Cd gacchiyyate. A. gacchivate

पुब्वरूपञ्च ॥ १२ ॥

Sabbehi dhâtûhi yappaccayo pubbarûpañi âpajjate vâ.
Vuddhate, phallate; dammate; labbhate; sakkate; dissate.
Vâti kimatthañi? Damyate¹.

Le *y* du suffixe peut aussi s'assimiler à la consonne finale de la racine. Ex. Dammate . il est dompté; dissate : il est vu.

यथा कत्तरि च ॥ १३ ॥

Yathâ bhâvakâmmesu yappaccayassâdeso hoti tathâ kattari yappaccavassâdeso kattabho. Bujjhati, vijjhati, maññati, sîbbati.

[Employé] au sens actif, [le suffixe *ya* subit] les mêmes modifications. Ex. Bujjhati il sait; maññati : il pense.

भुवादितो अ ॥ १४ ॥

Bhu iccevamâdito dhâtuganato appaccayo hoti kattari Bhavati; pacati; pañhati, yajati.

Les verbes de la classe bhû prennent [à l'actif le suffixe] *a*. Ex. Bhav-a-ti il est; pac-a-ti : il cuit.

रुधादितो निगद्दीतपुब्वञ्च ॥ १५ ॥

Rudha iccevamâdito dhâtuganato appaccayo hoti kattari pubbe niggahitâgamo hoti. Rundhati, bhindati, chindati.

¹ Cd dammyate

Casaddaggahaṇena i i e o iccete paccayā honti niggahitā gamapubbañ ca. Rundhiti; rundhiti; rundheti, sumbhoti.

Les racines de la classe rudh prennent en outre une nasale avant [leur consonne finale]. Ex. Rundhati : il arrête; chindati : il coupe.

दिवदितो यो ॥ १६ ॥

Divādito dhātugaṇato yappaccayo hoti kattari. Dibhati, sibbati; yujjhati; vijjhati, bujjhati.

Les racines de la classe div prennent le suffixe ya. Ex. Dibhati : il joue; vijjhati : il perce.

स्वादितो णु णा उणा च ॥ १७ ॥

Su iccevamādito dhātugaṇato ṇu¹ ṇā ṇā iccete paccayā honti kattari Abhisuṇoti, abhisuṇāti, saṁvuṇoti, saṁvuṇāti, āvuṇoti, āvuṇāti; pāpuṇoti, pāpuṇāti.

Les racines de la classe su prennent les suffixes ṇu, ṇā, ṇā. Ex. Abhisuṇoti . il écoute; saṁvuṇāti : il entoure; pāpuṇāti : il obtient

क्रियादितो ना ॥ १८ ॥

Ki iccevamādito dhātugaṇato nāpaccayo⁴ hoti kattari Kiṇāti⁵, jināti⁶, dhunāti; lunāti⁷, punāti⁸

¹, ² Cd °nū

³, ⁴ A na.

⁵ Cd kiṇāti

⁶ Cd jināti

⁷ A lunāti

⁸ Cd et A. punāti

Les racines de la classe *kì* prennent le suffixe *ná*.
 Ex. *Kiṇāti* : il achète, *dhunāti* : il secoue.

गह्दितो प्याहा च ॥ १८ ॥

Gaha iccevamādito dhātuganato ppa ṇhā iccete paccayā
honti kattari. Gheppati, gaṇhāti.

Et les racines *gah*, etc. prennent *ppa*, *ṇhā*.
 Ex. *Gheppati* ou *gaṇhāti* : il prend.

C'a marque le passage du général au particulier, le sens est en général les racines de la classe *kì* prennent *ná*, et *gah* prend, etc. — en effet *gah* est tout naturellement considéré comme faisant partie de la classe *kyādi* (cf. *Dhātumañ jusa*, p. 19, ap. Clough *Pal Verbs*, ou il y a des confusions dans les en-tête.), et non, malgré *ādito*, comme tête d'une classe spéciale, qui, comme le remarque M. d'Alwis (p. 20), n'existe pas. « *Ādito* » du sūtra n'est peut-être qu'une vieille erreur de texte pour « *gabato* », déterminée par la présence de ce mot dans les règles voisines.

तनादितो ओर्यसं ॥ २० ॥

Tanu iccevamādito dhātuganato o vira¹ iccete paccayā
honti kattari Tanoti, tanohi, karoti, karohi, kavirati, kavi-
rahi

Les racines de la classe *tan* prennent les suffixes
o, *yira*. Ex. *Tanoti* il étend; *kavirati* il fait

चुरादितो णेणया ॥ २१ ॥

Chura iccevamādito dhātuganato ne ṇaya iccete paccayā

¹ Cf. A. ² *yira* 1

honti katiari. Coreti; corayati, cinteti; cintayati; manteti, mantayati.

Les racines de la classe cur prennent les suffixes *ne*, *ṇaya*. Ex. Coreti : il vole; mantayati : il conseille.

अत्तनोपदानि भावे च कम्मनि ¹ ॥ २२ ॥

Bhāve ca kammāni ca attanopadāni honti. Uccate, uccante, labbhate; labbhante; majjate; majjante; sujjhate; sujjhante; kayyate; kayyante

Au neutre-impersonnel et au passif [on se sert des désinences de] l'attanopada. Ex. Uccate . on dit; labbhante : ils sont pris.

कत्तरि च ॥ २३ ॥

Kattari ca attanopadāni honti. Maññate, rocate; socate, sobhate; bujjhate, jāyate .

Et aussi à l'actif. Ex. Maññate . il pense; rocate . il plaît.

धातुप्पच्चयेहि विभक्तियो ॥ २४ ॥

Dhātuniddiṭṭhehi paccayehi khādikāritantehi vibhattiyo honti. Titikkhati; jigucchati, vimaṇsati, taṭṭakāṇi samuddaṇi iva attānaṇi ācarati . samuddāyati, puttīyati, pācayati

Les désinences s'ajoutent après les suffixes [prescrits ci-dessus] pour les racines. Ex. Titikkhati .

¹ Cd °mmāni ca

il supporte (=titik-kha-ti); samuddāvati : il ressemble à l'océan (samudda-āya-ti).

कत्तरि परस्सपदं ॥ २५ ॥

Kattari parassapadañ hoti. Karoti; pacati, paṭhati; gacchati.

A l'actif on se sert [des désinences] du parassapada.
Ex. Karoti il fait; paṭhati : il récite

भुवादयो धातवो ॥ २६ ॥

Bhū iccevaṃādayo ye saddaḡaṇā te dhātusaññā honti
Bhavati, bhavanti, pacati; pacanti, carati, cintayati gacchati

On appelle racines (thèmes verbaux) la série de mots dont la liste commence par bhū.

ITI ĀKHYĀTAKAPPE DUTIYO KĀṆDO

ब्रचादिवर्णानं एकस्मराणं द्वेभावो ॥ १ ॥

Adibhūtānañ vaṇṇānañ ekassaṇṇaṇṇāṇāṃ kvac dvebhāvo hoti
Titikkhati, jigucchati, tikicchati, vīmaṇsati, bubhukkhati, pivāsati, daddallati, jahāti, caṅkamati

Kvaciti kīmatthañ १ Kamati, calati

Les racines sont, dans certains cas, soumises [à la reduplication, c'est-à-dire] au redoublement des premières lettres jusques et y compris la première voyelle. Ex. Titikkhati (de ti-j + kha); jigucchati (de gu-p + cha).

M. d'Alwis traduit : sometimes the primary letter of a monosyllabic radical is duplicated, — prenant à tort *ekassarā-ṇaṁ* comme dépendant d'*ādivaṇṇānaṁ*, au lieu d'y voir un composé bahuvrihi déterminant ce substantif.

पुबोब्भासो ॥ २ ॥

Dvebhûtassa dhâtussa yo pubbo so abbhâsasañño hoti. Dadhâti; dadâti; babhûva.

On appelle abbhâsa (syllabe de reduplication) la première [des deux syllabes semblables ainsi obtenues]. Ex. Dadhâti : il place (*da* est l'abbhâsa).

रस्सो ॥ ३ ॥

Abbhâse vattamânassa sarassa rasso hoti. Dadâti; dadhâti; jahâti.

[La voyelle de la syllabe de reduplication doit être] brève. Ex. Dadâti : il donne (au lieu de : dâdâti).

दुतियचतुत्थानं षष्ठमततिया ॥ ४ ॥

Abbhâsagatānaṁ dutiyacatutthānaṁ paṭhamatatiyā honti. Ciccheda, bubhukkhati, babhûva, dadhâti.

[Si la consonne initiale de la racine est] la seconde ou la quatrième d'une classe, [elle] est remplacée par la première ou la troisième [de sa classe]. Ex. Ciccheda : il a coupé, babhûva : il a été.

कवगस्स चवगो ॥ ५ ॥

Abbhāse vattamānassa kavaggassa cavaggo hoti. Cikiçchati; jigucchati, jighacchati; caṅkamati; jigiṃsati; jaṅgamati.

[Si c'est] une gutturale. [elle] est remplacée [dans la reduplication] par la palatale [correspondante]. Ex. Cikiçchati : il guérit (de : kit); jigucchati : il a horreur (de : gup).

मानकितानं वतत्तं वा ॥ ६ ॥

Māna kīta iccetesam dhātūnam abbhāsagātānam vakāra-takārattaṃ hoti vā yaḥhāsaṅkhyam. Vimaṃsati; tikiçchati Vāti kimattham? Cikiçchati

Dans les racines *mān*, *hut*, [l'*m* et le *h* initial peuvent] à volonté [être remplacés dans la reduplication par un] *r* [et un] *t*. Ex. Vimaṃsati : il médite; tikiçchati : il guérit.

हस्स जो ॥ ७ ॥

Hakārassa abbhāse vattamānassa jo hoti. Jahāti; juvhati, juhōti, jahāra.

H [initial de la racine] est représenté par *j* [dans la reduplication]. Ex. Jahāti : il rejette (de la rac. *hā*).

अन्तस्सिवस्यकारो वा ॥ ८ ॥

Abbhāsassa antassa ivanno hoti akāro ca vā. Jigucchati, pivāsati; vimañsati; jighacchati; babhūva¹.

Vāti kimatthañ? Bubbukkhati.

Dans certains cas la voyelle finale de la reduplication est *i*, *î* ou *a* [bien que la voyelle de la racine ne soit ni *i*, *î* ni *a*, *â*]. Ex. Jigucchati, pour : jugucchati; vimañsati, pour vamañsati.

निगृहीतञ्च ॥ ९ ॥

Abbhāsassa ante niggahitāgamo hoti vā Caṅkamati; cañcalati; jaṅgamati

Vāti kimatthañ? Pivāsati, daddallati

[Dans certains cas] aussi [la syllabe de reduplication prend] une nasale. Ex. Caṅkamati : il se promène.

ततो पामानं वामं सेसु ॥ १० ॥

Tato abbhāsato pāmānañ dhātūnañ vā mañ iccece adesā honti vā yathāsaṅkhyāñ sappaccaye pare Pivāsati, vimañsati.

Devant le suffixe *sa* les racines *pā*, *mān*, précédées de la reduplication, se changent en *vā*, *mañ*. Ex. Pivāsati : il désire boire; vimañsati : il médite.

¹ A. et Cd ajoutent dadhātu. Mais cet exemple porte évidemment à faux, et il ne me semble pas possible d'y voir autre chose qu'une erreur accidentelle.

Il faut, pour comprendre le pluriel *sesu* (de même que *chappaccayesu* au s. 15), se reporter aux ss. VI, 1, 2 et 3, l'auteur y distingue deux affixes *sa* (et aussi deux affixes *chu*), l'un employé « svârthe » en quelque sorte (cf. la n.), comme dans *vîmañsati*, l'autre avec la fonction spéciale de former des désidératifs, comme dans *pirāsati*. Il est seulement singulier que la règle 16 ne continue point de même et n'ait pas « *khesu* ».

ठा तिठो ॥ ११ ॥

Thā iccetassa dhātussa tiṭṭhādeso hoti vā. Tiṭṭhati; tiṭṭhatu, tiṭṭheyya, tiṭṭheyyuñ

Vāti kimatthañ? Thāti

La racine *thā* fait *tiṭṭha*. Ex. Tiṭṭhati il est debout.

पा पिबो ॥ १२ ॥

Pā iccetassa dhātussa pibādeso hoti vā. Pibati, pibatu; pibeyya

Vāti kimatthañ? Pāti

Pā fait *piba*. Ex. Pibati : il boit.

जाम्म जाज्जनना ॥ १३ ॥

Ñā iccetassa dhātussa jājananādesa hoti vā. Jānāti, jāneyya, jāniyā; jāññā; nāyati.

Vāti kimatthañ? Viññāyati

Ñā fait *jā, jan, nā*. Ex. Jānāti il sait; jāññā qu'il sache; nāyati il sait

दिसस्स पस्सदिसिदक्खा वा ॥ १४ ॥

Disa iccetassa dhâtussa passa dissa dakkha iccete âdesâ
honti vâ. Passati; dissati; dakkhati
Vâti kimatthañ? Addasa.

Dis peut à volonté faire *pass*, *diss*, *dakhh*. Ex.
Passati, dissati, dakkhati : il voit.

व्यञ्जनन्तस्स चो ह्यप्यच्चेसु च । १५ ।

Byañjanantassa² dhâtussa co hoti chappaccaye pare Jiguc-
chati, tikicchati, jighacchati.*

Les racines qui se terminent par une consonne
la changent en *c* devant le suffixe *cha*. Ex. Jiguc-
chati (de : gup + cha).

को खे च ॥ १६ ॥

Byañjanantassa³ dhâtussa ko hoti khappaccaye pare Titik-
khati, bubhukkhati

Et en *k* devant le suffixe *kha*. Ex. Titikkhati
(de : tij + kha), bubhukkhati (de : bhuj + kha).

On remarquera que ces deux dernières règles, et sans
doute aussi la suivante, sont ici hors de place, tandis qu'elles
viendraient très-naturellement après le s. 3 du deuxième
kanda; c'est du reste ce que confirme la présence de la par-
ticule *ca*, si inexplicable ici, qu'elle n'a point tenté l'imagi-
nation même du glossateur — Cf aussi ci-dessus s. 10 n

^{1 2}. A C d vyañjanantassa¹

हस्स गिं से ॥ १७ ॥

* Hara iccetassa dhātussa sabbasseva giṃ ādeso hoti sappaccaye pare. Jigim̐sati

La racine *har* fait *giṃ* devant le suffixe *sa*. Ex. Jigim̐sati : il désire prendre.

ब्रूभून् आहूवा परोक्खाय ॥ १८ ॥

Brū bhū iccetesāṃ dhātūnāṃ āha bhūva iccete ādesā honti parokkhāyaṃ vibhattiyaṃ. Āha, āhu; babhūva; babhūvu.

Parokkhāyaṃ iti kumatthaṃ ? Abhuvñi¹

Les racines *brū*, *bhū* se changent au parfait en *āha*, *bhūva*. Ex. Āha : il dit; babhūvu . ils furent.

गमिस्सन्तो च्छो वा सब्वासु ॥ १९ ॥

Gamu iccetassa dhātussa anto makāro ccho hoti vā sabbasu paccayavibhattisu. Gacchamāno, gacchanto; gacchatu, gameti; gacchatu; gametu, gaccheyya; gameyya; agaccha², agamā, agacchi; agami; gacchissati; gamissati; agacchissā; agamissā; agacchiyati; agamiyati.

Gamisseti kumatthaṃ ? Icchati

La racine *gam* peut à volonté changer son *m*

¹ Cd °abhavñi.

² A Cd °missānto.

³ A et Cd lisent ainsi, cependant, d'après VI, 1, 27 l'a final devrait être long, tout comme dans « agamā ». Mais on remarquera que, bien qu'à un autre temps, l'exemple « avoca » du sūtra suivant est précisément dans le même cas.

final en *cch* à toutes les formes. Ex. Agaccha ou agamâ : il allait; gacchissati ou gamissati : il ira.

« Sabbâsu », les exemples du scholiaste en font foi, ne doit pas être pris trop à la lettre. C'est ainsi qu'il n'existe pas de forme « gamanto »; quant au présent, à l'impératif « gametu » et « gameti », ils sont empruntés au causatif et non au thème simple. Pour les deux derniers exemples, j'avoue, s'ils sont corrects, ne pas en reconnaître la forme. M. d'Alwis les traduit par *he is gone*, ce qui n'explique rien.

वचमस्तुतनिम्निं अकारो ओ ॥ २० ॥

Vāca iccetassa dhiātussa akāro ottañ āpajjate ajjatanimhi.
Avoca, avocuñ

Ajjatanimhiti kimatthañ? Avacā; avacuñ¹.

La racine *vac*, à l'aoriste, change son *a* en *o*.
Ex. Avoca : il dit; avocuñ : ils dirent.

अकारो दीर्घं हिमिमेसु ॥ २१ ॥

Akaro dighañ āpajjate hi mi ma iccetāsu vibhattisu. Gacchāhi; gacchāmi, gacchāma, gacchāme²

Mikāraggaḥaṇena hīvibhattimhi³ akaro *kvaci* dighañ nāpajjate. Gacchahi

A devient long devant les désinences *hi*, *mi*, *ma*.
Ex. Gacchāmi : je vais; gacchāhi : va.

¹ A. avacu

² Ce dernier exemple est, à vrai dire, une correction du sūtra. Le voisinage de *mi* ne permet pas de prendre « mesu » comme signifiant toutes les désinences avec un *m* initial

Cd n'a pas *hi*.

हि लोपं वा ॥ २२ ॥

Hivibhatti lopañ âpajjate vâ. Gaccha, gacchâhi; gama, gamehi; gamaya, gamayâhi.

Hiti kimatthañ? Gacchati, gamiyati.

La désinence *hi* peut à volonté être supprimée.
Ex. Gaccha ou gacchâhi : marche.

हेतिस्सेहोहे भविस्सन्तिम्हि स्सस्स च ॥ २३ ॥

Hu iccetassa dhâtussa saro ehaohaettañ âpajjate bhavis santimhi vibhattimhi sassa ca lopo hoti vâ. Hehiti¹, behinti hohiti², hohinti; heti, henti, hehissati, hehissanti, hohissati, hohissanti, hessati, hessanti

Hu iti kimatthañ? Bhavissati, bhavissanti.

Bhavissantimhiti kimatthañ? Hoti, honti.

On forme le futur de la racine *bhū* en changeant sa voyelle en *eha*, *oha*, *e*, et en supprimant à volonté *ssa* de la désinence. Ex. Hehiti, hohiti, hoti, hehissati, hohissati, hessati il sera.

Dans cette règle encore, la construction est irrégulière, et le génitif *ssassa* assez étrange après le nominatif *hi* du sūtra précédent. Nous devrions avoir « *ssassa lopo ca* ». Malgré cette irregularité, l'explication du scholiaste me paraît seule admissible, et je ne saurais m'associer aux doutes exprimés par M. Weber (*Ind. Str.* II, 335-336) Étant donnée l'interprétation qu'il suggère, on ne voit pas pourquoi

¹ Cd behiti

² Cd hohiti

**ssaro* et *ssassa* seraient à des cas différents, on comprendrait moins encore pourquoi l'auteur se serait servi d'une construction si embrouillée et si équivoque pour prescrire ce que, dans la règle suivante, il a su exprimer sous une forme parfaitement simple.

कास्स सप्पच्चयस्स काहो ॥ २४ ॥

Kara iccetassa dhâtussa sappaccayassa kâha âdeso hoti vâ bhavissantivibhattimhi ssassa niccañ lopo hoti. Kâhati, kâhiti; kâhasi, kâhisi; kâhâmi; kâhâma.

Vâti kimatthañ? Karissati, karissanti.

Sappaccayaggahaṇena aññehipi¹ bhavissantiyâ vibhattiyâ khâmi khâma châmi châma'iccâdesâ honti. Vakkhâmi, vakkhâma : vacadhātu, vacchâmi, vacchâma : vasadhātu.

[La racine] *kar* [peut à volonté faire au futur] *kâha*, y compris le suffixe [*ssa*]. Ex. Kâhati ou kahiti : il fera.

ITI ÂKHYÂTAKÂPPE TATIYO KANDHO.

दान्तस्सं मिमेसु ॥ १ ॥

Dâ iccetassa dhâtussa antassa aññ hoti mi ma iccetesu Dammi, damma.

La racine *dâ* change son *â* final en *aññ* devant les désinences *mī*, *ma*. Ex. Dammi : je donne; damma : nous donnons.

¹ A aññesupi "

असंयोगन्तस्स^१ वुड्ढिं^२ कारिते ॥ २ ॥

Asaṇḍiyogantassa dhātussa kārīte vuḍḍhi hoti. Kāreti, kārēnti; kārayati, kārayanti; kārāpeti, kārāpenti; kārāpayati, kārāpayanti.

Asaṇḍiyogantasseti kimatthaṃ? Cintayati; mantayati.

Une racine qui ne se termine pas par plusieurs consonnes prend la vuḍḍhi devant le suffixe du causatif. Ex. Kāreti, kārāpeti : il fait faire.

. Cf la note du sūtra 42 et aussi VII, 5, 15.

घटादीन् वा ॥ ३ ॥

Ghaṭādināṃ dhātūnāṃ asaṇḍiyogantānāṃ vuḍḍhi hoti vā kārīte. Ghāṭeti, ghaṭeti, ghāṭayati, ghāṭāpeti, ghāṭāpayati, ghāmeti, gameti, gāmayati, gamayati.

Ghaṭādināṃ iti kimatthaṃ? Kāreti.

Pour les racines *ghaṭ*, etc. cette règle est facultative. Ex. Ghaṭayati ou ghāṭayati : il réunit; gāmayati ou gāmayati : il fait marcher.

अञ्जेषु च ॥ ४ ॥

Aññesu ca paccayesu sabbesaṃ dhātūnāṃ asaṇḍiyogantānāṃ vuḍḍhi hoti. Jayati, bhavati; hoti.

Casaddaggaḥapena ṇuppacayassāpi vuḍḍhi hoti. Abhisuṇoti, saṃvunoti.

¹ A. et Cd "yoganta", et de même dans la suite

² A. et Cd vuddhi, et de même dans la suite

[Les racines qui ne se terminent pas par plusieurs consonnes prennent la *vuḍḍhi*] devant d'autres [suffixes] encore. Ex. *Jayati* : il remporte la victoire (de : *ji*); *bhavati* : il est (de : *bhū*).

गुहदुसानं दीघं ॥ ५ ॥

Guha dusa iccetesañ dhātūnañ saro dīghañ āpajjate kà rite. Gūhayati; dūsayati.

Devant le suffixe du causatif, les racines *guh* et *dus* allongent leur voyelle. Ex. *Gūhayati* il fait cacher; *dūsayati* : il souille.

वचवसवहादीनं उकारो वस्स ये ॥ ६ ॥

Vaca vasa vaha iccevamādināñ dhātūnañ vakārassa ukāro hoti ye paccaye pare Uccate, vuccate, vussati, vuyhati.

Les racines *vac*, *vas*, *vah* changent *va* en *u* devant le suffixe *ya*. Ex. *Uccate* ou *vuccate* : il est dit; *vussati* : il est habité; *vuyhati* : il est transporté.

हविपरिये लो वा ॥ ७ ॥

Hakārassa vipariyayo hoti yappaccaye pare yappaccavassa ca lo¹ hoti vā. Vuyhati; vuḷhati

[Devant ce même suffixe *ya* un] *h* [final de la racine] se transpose [après *γ* du suffixe, qui peut alors]

¹ A. lo Cd lopo ho"

à volonté [se changer en] *l*. Ex. Vuyhati, vūḷhati :
il est transporté.

गहस्स घे प्ये ॥ ८ ॥

Gaha iccetassa dhâtussa sabbasseva ghekâro hoti ppappac-
caye pare. Gheppati.

La racine *gah* fait *ghe* devant le suffixe *ppa*.
Ex. Gheppati : il prend.

हलोपो एहाम्हि ॥ ९ ॥

Gaha iccetassa dhâtussa hakârassa lopo hoti phâmhi*pac-
caye pare Gaṇhâti

Devant *phâ* la racine *gah* perd son *h*. Ex. Gaṇhâti
il prend.

कास्स कासत्तं अक्षतनिम्हि ॥ १० ॥

Kara iccetassa dhâtussa sabbassa kâsattañ hōti vā ajja-
tanivibhattimhi Akâsi¹, akâsuñ², akari³, akaruñ

Attañ itī bhâvaniddesena aññatthâpi sâgamo hoti Ahosi,
adâsi

La racine *kar* fait *kâsa* devant [les désinences de]
l'aoriste. Ex. Akâsi il fit; akâsuñ : ils firent.

असस्मा मिमानं म्हिम्हन्तलोपो⁴ च ॥ ११ ॥

Asa iccetâya dhâtuyâ mi ma iccetâsañ vibhattînañ mhi-

¹, ² Rem. que d'après VI, 1, 23, *Fr* final devrait être long

² (d akâsu.

⁴ A "mhântalo"

mhâdesâ honti vâ dhâtussanto lopo ca. Amhi; amha; asini;
asma.

La racine *as* prend les désinences *mhi*, *nha* au lieu de *mi*, *ma*, et perd son *s* final. Ex. Amhi : je suis; amha : nous sommes.

थस्स त्यत्तं ॥ १२ ॥

Asa iccetassa dhâtussa thassa vibhattissa tthattañ hoti dhâtvantassa lopo ca. Attha.

[Elle prend la désinence] *ttha* au lieu de *tha* [et perd son *s* final]. Ex. Attha : vous êtes.

तस्स त्यत्तं ॥ १३ ॥

Asa iccetâya dhâtuyâ tissa vibhattissa tthittañ hoti dhâtvantassa lopo ca. Atthi.

[Elle prend la désinence] *tthi* au lieu de *ti* [et perd son *s* final]. Ex. Atthi : il est.

तुस्स त्यत्तं ॥ १४ ॥

Asa iccetâya dhâtuyâ tussa vibhattissa tthuttañ hoti dhâtvantassa lopo ca. Atthu.

[Elle prend la désinence] *tthu* au lieu de *tu* [et perd son *s* final]. Ex. Atthu : qu'il soit.

सिम्हि च ॥ १५ ॥

Asasseva dhâtussa simhi vibhattimhi antassa lopo ca hoti ko nu tvañ asi

[La racine *as* perd] au-si [son s final] devant [la désinence] *si*. Ex. *Ko nu tvañ asi?* Qui es-tu donc?

लभस्मा ईत्थं त्य त्य ॥ १६ ॥

Labha iccetāya dhātuyā iññaññ vibhāttinaññ ttha tthaññ ādesā honti dhāvantassa lopo ca. *Alattha*, *alatthaññ*.

[La racine] *labh* prend les désinences *ttha*, *tthaññ* au lieu de *i*, *iññ* (3^e pers. sing. de l'ajjatanī et 1^{re} pers. sing. attanop. de l'hiyattanī), et perd sa consonne finale. Ex. *Alattha* . il reçut; *alatthaññ* . je reçus.

कुधस्माद्दी च्छि ॥ १७ ॥

Kudha iccetāya dhātuyā vibhāttissa cchu hoti dhāvantassa lopo ca. *Akkocchi*.

[La racine] *kudh* prend [la désinence] *cchu* au lieu de *i* [et perd sa consonne finale]. Ex. *Akkocchi* il s'irrita.

Il est permis de douter de l'exactitude de ce sūtra. En effet la forme *akkocchi*, dont il a pour but de rendre compte, est certainement dans plusieurs cas — skrt. **akraukshīt*, de la racine *kruç* (cf. p. ex *Dhammap* v 3). Si l'on tient compte du voisinage des significations de *krudh* et *kruç*, on sera, peut-être, plus tenté d'admettre une erreur du grammairien que de voir avec M. d'Alwis, p. 38 n., dans *akkocchi* doublet représentant à la fois l'aoriste de deux racines

7

Ā Cc āsmad cchu

différentes, et cela d'autant plus que nulle part nos sùtras ne parlent de la dérivation de *kruç*, ce qui autorise à penser qu'ils considéreraient à tort, dans tous les cas, *akkocchi* comme dérivé de *kudli*. La forme « *akrautsit* » est du reste aussi inusitée en sanskrit que la forme « *akraukshit* »

दाधातुस्स दञ्जं वा ॥ १८ ॥

Dâ iccetassa dhâtussa sabbassa dajjâdeso hoti vâ. Dajjâmi; dajjeya; dadâmi; dadeyya.

La racine *dâ* peut à volonté se changer en *dajj*.
Ex. *Ādajjâmi* ou *dadâmi* : je donne.

वदस्स वञ्जं ॥ १९ ॥

Vada iccetassa dhâtussa sabbassa vajjâdeso hoti vâ Vajjâmi; vajjeya; vadâmi, vadeyya

[La racine] *vad* [peut à volonté se changer] en *vajj*. Ex. *Vajjâmi* ou *vadâmi* : je dis.

गमुस्स घम्मं ॥ २० ॥

Gamu iccetassa dhâtussa sabbassa ghammâdeso hoti vâ. Ghammatu, ghammâhi; ghammâmi.

Vâti kimatthañ? Gacchatu, gacchâhi; gacchâmi.

[La racine] *gam* [peut à volonté se changer] en *ghamm*. Ex. *Ghammatu* : qu'il aille; *ghammâmi* que j'aile.

यम्हि दाधामाठाहापामहमथादीनं । ई ॥ २१ ॥

Yamhi paccaye pare dā dhā mā ṭhā hā pā mahu matha iccevamādināñ dhatūnañ anto ikārañ āpajjate. Dīyati; dhiyati; miyati; ṭhiyati, hiyati; piyati; mahiyati; mathiyati.

Devant *ya*, les racines *dā*, *dhā*, *mā*, *ṭhā*, *hā*, *pā*, *maha*, *matha* prennent *ī*. Ex. Dīyati . il est donné; piyati ; il est bu; mahiyati . il est glorifié.

L'addition d'*ādi* ne nous permet pas de décider si l'auteur a entendu parler ici de cette foule de cas où les manuscrits nous montrent le suffixe « ya » du passif ou précédé d'un *i* long ou ayant sa consonne initiale doublée après un *i* bref. Mais cela est invraisemblable, car il eût dû dans ce cas s'exprimer d'une façon tout à fait générale et étendre sa remarque à tous les verbes. Sa règle au contraire repose sur deux sūtras de Pāṇini, VI, 4, 66 et III, 1, 27, le premier est relatif au changement en *i* de l'*ā* long des racines citées ci-dessus et de quelques autres devant un ārdhadhātuka commençant par une consonne, le second à l'emploi du suffixe *yah* (ya) après les thèmes du gaṇa kaṇḍvādi parmi lesquels figure « mahiñ (pūjāyāñ) ». Seule la racine « math » n'est pas de la part de Pāṇini l'objet d'une règle particulière et forme son passif en sanskrit régulièrement « mathyate ».

यजस्सादिस्स ॥ २२ ॥

Yaja iccetassa dhātussa ādissa ikārādeso hoti ye paccaye pare. Ijjate mayā buddho.

La racine *yaj* change sa syllabe initiale en *i* (dē-

¹ Cf. 'mahama'.

vant le suffixe *ya*]. Ex. *Ijjate mayā buddho* : je fais des offrandes au Buddha.

सबूतो उं ईसु ॥ २३ ॥

Sabbeli dhātūhi uṃvibhattissa iṃsvādeso hoti. Upasaṇkamaṃsu; nisīdiṃsu.

Après toutes les racines la désinence *uṃ* (3^e pers. pl. parassap. de l'*ajjatanī*) se remplace [à volonté] par *iṃsu*.

जरमरणं जारजिय्यमिय्या वा ॥ २४ ॥

Jara mara iccetesāṇ dhātūnaṃ jira jiyya miyya iccele ādesā honti vā Jirati; jiranti, jiyyati, jiyyanti; miyyati, miyyanti; marati; maranti.

[Les racines] *jar*, *mar*, peuvent à volonté se changer en *jira*, *jiyya*, *miyya*. Ex. *Jīrati* ou *jiyyati* : il vieillit; *miyyati* : il meurt.

सबूत्यासस्सादिलोपो च ॥ २५ ॥

Sabbattha vibhattippaccayesu asa iccetassa dhātussa ādissa lopo hoti vā. Siyā, santi, santo, samāno.

Vāti kimatthaṃ? Asī.

[La racine] *as* peut toujours éliminer sa voyelle initiale. Ex. *Siyā* : qu'il soit; *santi* : ils sont.

• A. Cd 'jiyyamiyyā', et de même dans la suite

असब्बधातुके भू ॥ २६ ॥

Asasseva dhâtussa bhû hoti vâ asabbadhâtuke pare. Bhavissati, bhavissanti.

Vâti kimatthañ ? Âsum.

Aux temps dont les désinences ne sont pas sabbadhâtuka (c'est-à dire au parfait, à l'aoriste, au futur, et au conditionnel), [la racine] *as* se remplace par [les temps correspondants de] *bhû*. Ex. Bhavissati : il sera.

Le commentateur introduit ici une limitation qu'il emprunte aux ss. précédents, limitation nécessaire pour lui, qui considère *âsum*, non comme un imparfait, mais comme un aoriste (cf. VI, 1, 15 n.), mais l'auteur paraît avoir eu sur cette forme des notions plus justes, et la répétition de « vâ » au s. suivant prouve qu'il n'entendait pas le sous-entendre dans celui-ci, pas plus qu'il ne se retrouve dans le s. Kâtandra : « Astei bhûr asarvadhâtuke » (fol. 86).

एयस्स जातो ऽया आ वा ॥ २७ ॥

Eyyavibhattissa ñâ iccetâya dhâtuyâ parassa iyâññâdesâ honti vâ. Jâniyâ; jaññâ.

Vâti kimatthañ ? Jâneyya.

[La racine] *ñâ* peut à volonté prendre les désinences *iyâ*, *ññâ* au lieu de *eyya*. Ex. Jâniyâ, jaññâ ou jāneyya : qu'il sache.

नाम्स लोपो यकारत्तं ॥ २८ ॥

Ñâ iccetâya dhâtuyâ nâpaccayassa lopo hoti vâ yakàrattañ.
'ca Nâyati'.

A. Cid nañca jañña, na - - - On supprimé cet exemple, que

Vâti kimatthañ ? Jânâti.

[La racine *ñâ* peut à volonté] supprimer le [suffixe] *nâ* et [elle le remplace alors par] *ya*. Ex. Jânâti ou nâyati : il connaît.

लोपञ्चेत्तं अकारो ॥ २९ ॥

. Akârappaccayo lopañ âpajjate ettañ ca hoti vâ. Vajjemi, vademi; vajjâmi, vadâmi.

Le suffixe *a* [peut à volonté être] éliminé et [remplacé par] *e*. Ex. Vademi, ou vadâmi : je parle.

उत्तं ओकारो ॥ ३० ॥

Okârappaccayo uttañ âpajjate vâ. Kurute; karoti.
Okâroti kimatthañ ? Hoti.

Le suffixe *o* [se change quelquefois en] *u*. Ex. Kurute ou karoti : il fait.

M. d'Alwis trouve que la remarque du scholiaste « Okâroti, etc. » n'est pas « très-intelligible ». Je ferai remarquer à ce propos que c'est sur « kâro » que porte surtout l'accent; c'est en effet en raison de ce mot que, suivant le scholiaste, la règle ne présente pas d'ambiguïté et ne peut, par exemple, en aucun cas s'appliquer à « hoti », s'il en est ainsi dans notre règle, comme quelquefois ailleurs (cf. Bolithlingk, Pan. II, Ind. des termes grammat. s. v. *kâra*), le mot « kâra » n'aurait pas seulement cette fonction qu'il remplit souvent après des lettres auxquelles on l'adjoint pour les énoncer, mais le sens spécial d'*affixe*, qui se peut appliquer à l'*o* de je ne m'explique que par une erreur résultant du voisinage du sūtra précédent

karoti, et ne saurait convenir à l'o radical de hoti. Voilà du moins ce que paraît vouloir suggérer le scholiaste (cf. son expression : kiccakârassa, VII, 2, 2); mais il est bien difficile, quand on compare l'emploi de *kāra* dans le sūtra suivant, d'attribuer vraiment cette intention à l'auteur lui-même.

कस्सकारो च ॥ ३१ ॥

Kara iccetassa dhātussa akāro attañ āpajjate vā. Kurute, karoti; kubbate, kubbati; kayirati.

Karasseti kimatthañ? Sarati; marati.

L'a [radical] de [la racine] *kar* [se change aussi quelquefois en *u*]. Ex. Kurute ou karoti : il fait

ओ अव से ॥ ३२ ॥

Okārassa dhātvantassa sare pare ava hoti vā. Cavati, bhavati.

Sareti kimatthañ? Hoti.

Oti kimatthañ? Jayati.

[L']o [final d'une racine se change en] *ava* devant une voyelle. Ex. Cavati il tombe; bhavati il est.

ए अय ॥ ३३ ॥

Ekārassa dhātvantassa sare pare ayādeso hoti vā. Nayati, jayati.

Sareti kimatthañ? Neti

E en *aya*. -- Ex. Nayati il conduit, jayati il vainc

Quant au changement en *e*, *o* de la voyelle radicale que cette règle et la précédente supposent préalablement exécuté, il n'est prescrit que par le sūtra, extrêmement vague, qui porte le n° 4

ते आवाया कास्ति ॥ ३३ ॥

Te o e iccete āva āya ādese pāpunanti kārīte Lāveti; nāyeti.

Yogavibhāgena aññesupī āya hoti. Gāyati.

O, *e* se changent en *āva*, *āya* devant les suffixes causatifs. Ex. Lāveti : il fait couper; nāyeti il fait conduire.

इकारागमो असब्बधातुकम्हि ॥ ३५ ॥

Sabbamhi asabbadhātukamhi ikārāgamo hoti. Gamissati, karissati, labhissati; pacissati.

Asabbaddhātukamhīti kimatthañ³ Gacchati, karoti; labhati, pacati

Devant les désinences qui ne sont pas sabbadhātuka, on insère un *i* additionnel. Ex. Gamissati : il ira; labhissati il recevra.

द्धाचि धातुविभक्तिप्यच्च्यानं दीघविपरीताद्देशागमा

च ॥ ३६ ॥

Idha ākhyāte anippannesu sādhanesu kvaci dhātuvibhattuppaccayānañ digha viparīta ādesa lopa āgama recetāni kārī-

¹ A. "rogamo".

² A. Cid "viparīta".

yāni jinavacanānurûpāni¹ kâtabbāni. Jāyati; kareyya; jāniyā; siyā, kare, gacche; jāññā; vakkhetha; dakkhetha; dicchati, āgacchuṃ, ahoṣi; ahesuṃ; iccevamādinī aññānipi sādhanāni yojetabbāni.

Quelquefois les racines, suffixes et désinences subissent encore [d'autres] allongements, changements, substitutions, additions. Ex. Jāyati : il naît (de : jan); kare : qu'il fasse (au lieu de : kareyya); dicchati il voit, etc.

अत्तनोपदानि परस्सपदत्तं ॥ ३७ ॥

Attanopadāni kvaci parassapadattaṃ āpajjante. Vuccati, labbhati, paccati, kariyati, sijjhati.

Kvaciti kimatthaṃ? Vuccate, labbhate, paccate; kariyate, sijjhate.

[Quelquefois] les désinences de l'attanopada se remplacent par celles du parassapada. Ex. Vuccati il est dit; sijjhati il est accompli.

अकारागमो² हीयत्तनञ्जतनीकालातिपत्तीसु ॥ ३८ ॥

Kvacī akārāgamo hoti hīyattanajjatanīkālātipattī iccetāsu vibhattīsu. Agamā; agamī, agāmissā³.

Kvaciti kimatthaṃ? Gamā, gamī, gamissā.

[Quelquefois] un *a* additionnel (l'augment) [se place devant la racine] à l'imparfait, à l'aoriste et

¹ A °rupani

² A °karogamo

Cd a l'a initial des trois exemples long

au conditionnel. Ex. Agamâ : il allait; agamî : il alla; agamissâ : il serait allé.

ब्रुतो ई तिम्हि ॥ ३८ ॥

Brû iccetâya dhâtuyâ ikârâgamo hoti timbi vibhattimbi. Bravîti¹.

[La racine] *brû* prend un *i* [additionnel] devant [la désinence] *ti*. Ex. Bravîti : il dit.

— धातुस्सन्तो लोपोनेकस्स ॥ ४० ॥

Dhâtussa anto kvâci lopo hoti yadânekasarassa. Gacchati; pacati; sarati; marati; carati.

Anekasarasseti kimatthañ? Pâti, yâti; dâti; bhâti, vâti
Kvaciti kimatthañ? Mahîyati; mathiyati.

On élide la [voyelle] finale des racines [qui, sans ce retranchement, seraient] polysyllabiques. Ex. Gacchati : il va (de gaccha + a + ~~ti~~); mais : pâti . il protège.

इसुयमानं अन्तो च्छो वा ॥ ४१ ॥

Isu yama iccetesañ dhâtûnañ anto ccho hoti vâ. Icchati; niyacchati.

Vâti kimatthañ? Esati; niyamati.

La [consonne] finale des racines *is*, *yam* se peut à volonté changer en *ccha*. Ex. Icchati : il désire; niyacchati : il retient

¹ A braviti

Bien que le sens ne puisse être douteux, on remarquera la double application du même mot *anta* dans deux sùtras voisins, alors que *isu* et *yama* s'énoncent tout aussi bien avec une voyelle finale que toutes les autres racines *gamu*, *cara*, etc.

कारितानं णो लोपं ॥ ४२ ॥

Kârita iccetesam paccayânam ño lopañ âpajjate Kâreti; kârayati, kârâpeti; kârâpayati.

On élimine l'*ṇ* [initial] des suffixes causatifs.
Ex. Kâreti, kârâpeti : il fait faire.

Rigoureusement cette règle est superflue aussi bien que le deuxième sùtra de ce même chapitre, le cas étant prévu par V, 57 et 58, règles que rien n'indique s'appliquer exclusivement aux suffixes *taddhita*.

Sâsanattham samuddiṭṭham mayâkhyâtam samâsato
Sakabuddhivisesena cintayantu yicakkhaṇa.

ETI ÂKHYÂTAKAPPE CATUTTHO KAṆḌO

Buddham nânasamuddam sabbaññum lokahetukhinnamatiñ
Vanditvâ pubbañ ahañ vakkhâmi susâdhanam kitakam¹,
Sâdhanamûlam hi payogañ âhû² payogamûlam attham ca
Atthesu visâradamatyo³ sâsanadharava⁴ jñassa matâ

* ¹ Cd "susâdhanamhi kitakappam S² "susâdhanam kitakappam

* ² Cd S² ahu

Gd "damanaso S² "manivo

* Cd S² sâsanadharâ p

Andho desakavikalo ghatamadhutelâni bhâjanena vinâ
 Nattho natthâni¹ yathâ payogavikalo tathâ attho;
 Tasmâ samrakkhanattham munivacanatthassa dullabhaassâhañ.
 Vakkhâmi sissakalitañ kitakappañ sâdhanena yuttañ.

धातुया कम्मादिम्हि णो ॥ १ ॥

Dhâtuyâ kammâdimhi ñappaccayo hoti. Kammañ karoti
 akârisi karissatîti : kammakâro; evañ kumbhakâro; kaṭṭha-
 kâro, mālākâro². rathakâro, rajatakâro; suvaṇṇakâro; patta-
 gâho; tantavâyo³, dhaññamâyô; dhammakâmo; dhamma-
 câro, puññakâro.

On emploie le suffixe *na* après une racine quand elle est précédée de son régime direct [comme premier membre de la composition]. Ex. Kumbhakâro : un potier (un faiseur de pots); tantavâyo . un tisserand.

« Kammâdimhi » est un locatif absolu auquel il faut suppléer *sati*, ce qui se traduirait littéralement : « étant donné un commencement (du composé) consistant dans le karman » Cet emploi du locatif pour désigner *Upapada*, le premier membre du mot composé, est constant, surtout dans les règles relatives aux affixes *kṛit*, aussi l'addition de « *âdi* » n'était-elle point indispensable (cf. VIII, 31), et le sūtra Kātantra correspondant (fol. 131) se contente-t-il de dire : « Karmany aṇ », de même que Pāṇ. III, 2, 1. L'emploi de *âdi* que nous trouvons ici n'est d'ailleurs pas ordinaire dans nos sūtras (cf. pourtant VII, 12), en somme, l'on attendait bien plutôt une construction « *âdikammani* », comme par exemple Pāṇ. VII, 2, 17.

¹ Cd nattho natthāni°

² Cd S° mālākaro.

Cd °tantavayo°

सञ्जायं अ नु ॥ २ ॥

Saññāyañ abhūdeyyāyañ ¹ dhātuya kammādimhi akārapaccayo hoti nāmañhi ca nukārāgamo hoti. Ariñ dametiti ² arindamo rājā; vessañ taratīti ³ : vessantaro rājā; tañhañ karotiti : tañhañkaro ⁴ bhagavā; medhañ karotīti : medhañkaro ⁵ bhagavā; saraṇañ karotīti : saraṇaṅkaro ⁶ bhagavā; dipañ karotiti : dīpaṅkaro ⁷ bhagavā.

Pour [former] un nom propre [on emploie après une racine précédée de son régime direct le suffixe] *a* et [on ajoute] *nu* [à la fin du nom qui forme le premier membre]. Ex. Arindamo : Arindama (c'est-à-dire qui dompte l'ennemi; ari - + dam).

पुरे ददा च इ ॥ ३ ॥

Purasadde ādimhi dadā iccetāya dhātuya akārappaccayo hoti purasaddassa akārassa i ca hoti. Pure dānañ dadātīti purindado devarājā

[On emploie] de même [le suffixe *a* après *dadā*, précédé de *pura*, et [*pura* prend devant la nasale additionnelle] *i* [au lieu de *a*]. Ex. Purindado (Indra) le destructeur de forteresses.

Je n'ai pas besoin de justifier ma traduction de « purindada » (skr. puraṇḍara) relativement à celle du scholiaste, mais on

¹ Cd abhūdeyyaṇ.

² Cd S⁸ arin da

³ Cd S⁸ vessan ta

⁴, ⁵, ⁶, ⁷ Cd °ṇkaro

⁸ Cd °ca ṇ.

s'étonne d'une analyse et d'une traduction si fautives chez un grammairien qui paraît donner ailleurs des preuves d'une certaine connaissance du sanskrit.

सबुतोएवुत्वावी^१ वा ॥ ४ ॥

Sabbato dhâtuto kammâdimhi vâ akammâdimhi vâ akâra
 ṇvu tu âvi² iccete paccayâ honti vâ. Tañ karotiti : takkaro;
 hitaṇ karotiti : hitakâro; vineti etena tasmiñ vâ : vinayo,
 nissâya tañ vasatiti : nissayo, bhavatiti : bhavo³, — ṇvumhi
 rathaṇ karotiti : rathakâra, annaṇ dadâtiti : annadâyako;
 vineti satteti vinâyako, karotiti : kâra, dadâtiti : dâyako,
 neti : nâyako, — tumbi : karotiti kattâ, tassa kattâ : tak-
 kattâ; dadâtiti : dâtâ; bhojanassa dâtâ : bhojanadâtâ; sara-
 titi : saritâ; — âvinhi bhayaṇ passatiti : bhayadassâvi⁴;
 iccevamâdi

Toutes les racines peuvent prendre les suffixes
 a. Ex. hitakaro : qui fait le bien; — ṇvu. Ex. dâyako :
 qui donne; — tu. Ex. kattâ : celui qui fait; — ou âvi.
 Ex. dassâvi : qui voit.

विसरुजपदादितो ण ॥ ५ ॥

Visa ruja pada iccevamâdihî dhatûn ṇappaccayo hoti Pa
 visatiti : paveso; rujatiti : rogo, uppajjati⁵ : uppâdo, phussa-
 titi : phasso⁶; uccatiti : oko, âyatiti : âyo, sammâ bujhatiti
 sambodho, vihâratiti : vihâro.

• ¹ Cd S⁸ °tvâvi vâ.

² Cd °avi°. S⁸ âvi.

³ Cd bhavissatiti bhagava, ṇvu°

⁴ Cd S⁴ °ssâvi°

⁵ Cd S⁸ uppajjati uppâ°.

⁶ Cd S⁸ °do; pusatiti passo, u°. La présence de *spric* dans les
 sutras correspondants cités en note ne laisse pas de doute sur la
 correction à introduire

Les racines *vis*, *ruj*, *pad*, etc. prennent le suffixe *ñu*. Ex. *Paveso* : entrée; *rogo* : maladie; *uppâdo* : origine.

Pân. III, 3, 16 : « *Padarujaviṣasprīṣocāṇ ghañ* »; Kât. (fol. 152) : « *Padarujaviṣasprīṣocāṇ ghañ*. » L'addition de « *âdito* » s'explique assez, ne fût-ce que par la simplification radicale apportée chez notre auteur au système des *anubandhas*, comme on le pourra constater par la suite; mais la présence de l'exemple *oko*, dans le commentaire, est intéressante par sa concordance avec la règle *Kâtantra*, tandis que le *sûtra* ne contient pas plus que la règle de *Pânini* la mention expresse de cette racine.

भावे च ॥ ६ ॥

Bhâvatthâbhdhceyyasabbadhâtûhi ¹ *ṇappaccayo hoti* ² *Pacate pacanañ vâ* : *pâko*, *cajjate cajjanañ vâ* : *câgo*; *bhûyate bhavanañ vâ* : *bhâvo*; *evañ yâgo*; *yogo*; *bhâgo*; *paridâho*, *râgo*

[Le même suffixe *ṇa* s'emploie] aussi après toutes les racines] pour exprimer l'état. Ex. *Pâko* : cuisson, état de ce qui est cuit; *câgo* : état de ce qui est repoussé, rejeté.

द्वि च ॥ ७ ॥

Sabbehi dhâtûhi ³ *kvippaccayo hoti*. *Sambhavatiti* : *sambhû*; *visesena bhavatiti* ⁴ *vibhû*, *evañ abhubbhû*, *bhujena*

¹ Cd ^{ve} vâ

² Cd S^g *bhava*

³ Cd *nappavoso ho*

⁴ Cd *kvaci*

Cd *Sabbadhatulu*

gacchatiti : bhujaṅgo ¹; urena gacchatiti · urago ², saṁsuṭṭhu
samuddapariyantato bhūmiṁ khaṇatiti : saṅkho.

[Toutes les racines prennent] aussi [le suffixe]
kvi. Ex. Sambhū : le maître (de : sañ + bhū); bhu-
jaṅgo : serpent (de gam).

धरादीहि रम्भो ॥ ८ ॥

Dhara iccevaṁādīhi dhātūhi raṁmappaccayo hoti. Dha-
rati tenāti : dhammo; kariyate taṁ ti : kammaṁ

[Les racines] dhar, etc. prennent le suffixe ramma.
Ex. Dhammo : la loi; kammaṁ : l'action.

तस्सीलादीसु णीत्वावी च ॥ ९ ॥

Sabbēhi dhātūhi tassilādisvatthesu ṇi tu āvi ⁴ iccete pac-
cayā honti. Piyaṁ pasaṁsītuṁ silaṁ yassa rañño so hoti rājā
piyapasaṁsī ⁵; brahmacarītuṁ silaṁ yassa puggalassa so hoti
puggalo brahmacārī, pasayhaṁ pavattituṁ silaṁ yassa rañño
so hoti rājā pasayhapavattā, bhayaṁ passituṁ silaṁ yassa sa-
maṇassa so hoti samaṇo bhayadassāvi, iccevaṁādi.

Pour exprimer le caractère ou la tendance natu-
relle, etc. on emploie les suffixes ṇi, tu, āvi.
Ex. Piyapasaṁsī : porté à louer ses amis; pasayha-
pavattā : dont le caractère est d'agir avec violence.

¹ Cd bhujaṅgamo S⁸ bhujago

² Cd uraṁgo

³ Cd ṇitvavicaṁ. S⁸ nitvāvica.

⁴ Cd S⁸ āvi°.

⁵ Cd piyapasīti S⁸ piyapasaṁsi

सद्धकुधचलमाउत्थरुचादीहि यु ॥ १० ॥

Saddakudhacalamandathehi ca rucādīhi ca dhātūhi yuppaccayo hoti tassilādisvatthesu. Ghosanasilo : ghosano, bhāsanasilō · bhāsano, evaṃ viggahō katabbo · kodhano, ro-sano; calano, kampano; phandano. mandano; vibhūsanō. rocano, jotano; vassano

[On emploie dans le même sens le suffixe] *yū* (=ana) après les racines qui signifient faire du bruit, s'irriter, se mouvoir, orner, et les racines *ruc*, etc. Ex. Ghosano retentissant; kampano tremblant; kodhano irrité; rocano brillant.

पारादिगमिम्हा रु ॥ ११ ॥

Gamu iccetasmā dhātumhā pārasaddādīmhā ruppaccayo hoti tassilādisvatthesu. Bhavassa pāraṃ : bhavapāraṃ, bhava pāraṃ gantuṃ silaṃ vassa purisassa so bhavapāragū

Tassilādīmhīti kimatthaṃ ? Pārangato

Pāradigamimhāti kimatthaṃ ? Anugāmi.

[Dans le même sens,] la racine *gam*, précédée de *para*, prend le suffixe *ru*. Ex. Bhavapāragū, qui s'efforce de parvenir à l'autre rive de l'existence.

भिक्रवादिनो च ॥ १२ ॥

Blukkha uccavamādīhi dhātūhi ruppaccayo hoti tassilādisvatthesu. Blukkhanasilo · blukkhu¹. vipānanasilo · viññū²

¹ Cf. S. silo · vacanasilo · bh

² Cf. S. viññū

Et [aussi les racines] *bhikkh*, etc. Ex. *Bhikkhu* : mendiant.

हन्त्यादीनां णुको ॥ १३ ॥

Hant'yādīnaṃ dhātūnaṃ ṇukappaccayo hoti tassilādisvatthesu. Āhananasilo : āghātuko ; karaṇasilo ; kāruko.

[Dans le même sens les racines] *han*, etc. prennent le suffixe *ṇuka*. Ex. *Kāruko* : un artisan.

L'exemple « āghātuka » et non le simple « ghātuka » (Scholl. in *2ân.* III, 2, 154) est aussi donné par *Durgasīṃha* (fol. 148)

नु निगहोतं पठन्ते ॥ १४ ॥

Padante nukârâgamo niggahitaṃ âpajjate Arindamo râjâ, vessantaro ; pabhaṅkaro.

[*Lu*] *nu* [additionnel prescrit dans certains cas] à la fin des mots (s. 2) [se réduit à] la nasale. Ex. *Arindaṇo . Arindāma.*

संनञ्जाय वा रो घो ॥ १५ ॥

Saṇṇupubbahana iccēlāya dhātuyā aññāya vā dhātuyā rap-paccayo hoti hanassa gho ca' hoti. Samaggaṃ kammaṃ samupagacchatīti : saṅgho ; samantato nagarassa bāhīre khana-tīti : parikkhā, antaṃ karotīti, antako

*Saṇṇ itī kimatthaṃ ³ Upahananaṃ upaghāto
Vāti kimatthaṃ ³ Antakaro*

Après [la racine] *han*, précédée de *saṇṇ*, ou encore après d'autres racines, [on emploie le suffixe]

ra, et [*han* se change en] *gha*. Ex. Saṅgho : l'assemblée du clergé; parikhâ : fossé de défense.

J'ai traduit en suivant le scholiaste, mais pour cette seule raison que je n'ai rien de certain à mettre à la place de son interprétation; en elle-même, je ne la puis trouver satisfaisante. L'accord, non-seulement de nos deux manuscrits, mais aussi du manuscrit de la Rûpasiddhi écarte l'hypothèse d'une corruption du texte. D'autre part, en le prenant tel qu'il est, ce prétendu composé dvandva « *saṃhanaññāya* » est bien étrange, et ce serait d'ailleurs le seul cas où, dans cette grammaire, *añña* serait ainsi employé au lieu de l'ordinaire *ādi*, comment ensuite expliquer le singulier? car, sans vouloir faire remonter jusqu'à l'auteur la responsabilité de l'analyse bizarre de « *antako* », il y a, en dehors de la racine *han*, plusieurs racines encore qui offrent des formations semblables. Peut-être pourrait-on, en s'inspirant de l'analogie, lointaine, il est vrai, de Pāṇini III, 2, 101, traduire : la racine *han*, précédée de *saṃ*, ou aussi d'un autre préfixe, prend le suffixe *ra* et devient *gha*. C'est ce que semblerait confirmer dans une certaine mesure la forme même du s. Kātantra « *Samudor gaṇapraçaṇṣayohi (hānter do ghanir ādeçaṣca)* » (fol. 157) compare à Pāṇ. III, 3, 86, où les deux mots *saṃgha* et *udgha* sont donnés comme *nipātanas*.

रम्हन्तो रादि नो ॥ १६ ॥

Ramhi paccaye pare sabbo dhiāvanto rakārādi ca no lopo hoti Antako, pāragū. sa devake loke sāsati satti satti, dittho, iccevaṃādi

Devant [un suffixe commençant par] *r*, la consonne finale de la racine tombe ainsi que l'*i* initial [du suffixe]. Ex. Pāragu (de la racine *gam* avec le suffixe *ru* — s. 11)

भावकम्मेसु तब्बानीया ^१ ॥ १७ ॥

Bhâva kamma iccetesvatthesu tabba añña iccete paccayā honti sabbadhâtûhi. Bhûyate, abhavittha, bhavissate : bhavittabbāñ, bhavanīyañ; āsiyate : āsitabbāñ, āsanīyañ ²; pajjitabbāñ, pajjanīyañ; kâtabbāñ, karaniyañ; gantabbāñ, gamaniyañ; ramitabbāñ, ramanīyañ.

Dans le sens neutre-impersonnel et passif, on emploie les suffixes *tabba*, *añña*. Ex. Bhavitabbāñ ou bhavanīyañ : qui doit être; āsitabbam ou āsanīyañ : il faut s'asseoir.

एयो च ॥ १८ ॥

Bhâvakammesu sabbadhâtûhi nyappaccayo hoti Kattabbāñ, kâriyañ; cetabbāñ, ceyyañ, netabbāñ, neyyañ, iccevaṃādi.

Casāddaggahaṇena teyyappaccayo hoti. Soteyyañ, diṭṭheyyañ; pāteyyañ.

Et aussi le suffixe *nya*. Ex. Kâriyañ . qui doit être fait; neyyañ qui doit être conduit.

कारम्हा रिच्च ॥ १९ ॥

Kara iccetambhā dhātumbhā riccappaccayo hoti bhâvakammesu. Kattabbāñ, kiccañ.

[Et aussi le suffixe] *ruca*, après [la racine] *kar*. Ex. Kiccañ ou kattabbāñ qui doit être fait.

¹ Cd "sabbānya S" "tabbānya

² Cd asanīyañ.

भूतो ब्र ॥ २० ॥

Bhû iccetâya dhâtuyâ nyappaccayassa ûkârena saha abbâ-deso hoti. Bhavitabbo, bhabbo¹; bhavitabbañ, bhabbañ.

[Et] *abba* après [la racine] *bhû* [y compris l'û final]. Ex. Bhabbo ou bhavitabbo : qui doit être.

वदमदगमयुजगराहकारादीहि इम्ममगय्हेय्या गारे

वा ॥ २१ ॥

Vada madā gama yuja garaha² akāraṇa iccevaṃādīhi dhātūhi nyappaccayassa yathāsaṅkhyāñ jja mma gga yha eyya āde-sā honti vā dhātvaṇtena saha garahassa ca gāro hoti bhāvakam-mesu Vattabbañ, vajjañ, madaniyañ, majjañ; gamaniyañ, gammañ, yujaniyañ³, yoggañ; garahitabbañ, gārayhañ⁴, dātabbañ, deyyañ, pātābbañ, peyyañ, hātābbam, heyyañ; mātābbañ, meyyañ, nātābbañ, ñeyyañ, iccevaṃādī.

Les racines *vad*, *mad*, *gam*, *yuj*, *garah*, les racines terminées en *a*, etc. peuvent à volonté prendre, dans le même sens, les suffixes *jja*, *mma*, *gga*, *yha*, *eyya*, et [alors *garah*, en prenant le suffixe *yha*, se change en] *gāra*. Ex. Vajjañ : instrument de musique; gammañ : où l'on doit aller; yoggañ qui doit être réuni; gārayhañ : qui doit être blâmé; deyyañ qui doit être donné.

¹ C d bhavo

² C d garaha

³ Dans les trois exemples en «-riyañ» C d et S⁸ ont tr bhet.

⁴ C d gareyyañ.

ते किच्चा ॥ २२ ॥

Ye paccayâ tabbâdayo riccantâ¹ te kiccasaññâti veditabbâ.
Kiccasaññâya kiṃpayojanaṃ² Bhâvakammesu kiccak-
khatthâ³. (VIII, 2.)

Ces suffixes [depuis *tabba*, portent le nom technique de] *kicca*.

Si le scholiaste ne fait pas rentrer (*riccantâ*) expressément dans cette classe de suffixes ceux énoncés dans les deux derniers sûtras, ce n'est pas qu'il entende les en exclure, mais il les considère comme inclus dans le suffixe *nya*, dont ils sont simplement les âdeça: (substitués).

अञ्जे कित् ॥ २३ ॥

Aññe paccayâ kita iccevaṃsaññâ honti.
Kitasaññâya kiṃpayojanaṃ² Kattari kit. (VIII, 1)

Les autres [portent le nom de] *kit*.

नन्दादीहि यु ॥ २४ ॥

Nandâdîhi dhâtûhi yuppaccayo hoti bhâvakammesu. Nandiyate, nanditabbāṃ : nandanaṃ¹, gahaniyaṃ . gahaṇaṃ, varitabbāṃ . varaṇaṃ; evaṃ sabbattha

[Les racines] *nand*, etc. prennent [le suffixe] *yu* [dans le sens neutre-impersonnel et passif]. Ex. Nandanaṃ : le jardin d'Indra (où l'on goûte toutes sortes de plaisirs).

¹ Cd tabbâdiccanta

² Cd "ccattakkhatthâ va. S⁸ "kkhatthâ va

³ Cd nandate nanditabbâ nanditabbāṃ vâ na

कत्तुकरणाप्यदेसेसु च ॥ २५ ॥

Kattukaraṇappadesa iccetesvatthesu ca yuppaccayo hoti.
Kattari tāva : rajaṃ haratiti : rajoharaṇaṃ toyaṃ ; — karaṇe
tāva : karoti etenāti : karaṇaṃ ; — padese tāva : tiṭṭhanti tas-
miṃ iti ; ṭhānaṃ ; evaṃ sabbattha.

[Le suffixe *ya* s'emploie] aussi pour exprimer l'a-
gent, l'instrument, le lieu. Ex. Rajoharaṇaṃ : l'eau
(qui enlève la poussière) ; karaṇaṃ : l'instrument ;
ṭhānaṃ : la place.

Il est plus que douteux que le scholiaste ait raison de ré-
introduire dans le s. précédent *bhāvakammesu* (du s. 17), mais
ici, *ca* paraît en effet supposer ces mots et s'y rattacher ;
c'est ce que montrent Pān. III, 3, 115 117, et, bien que
dans une mesure plus restreinte, les ss. Kātantra. « [*bhāve*]
Yuḥ ca. — Karaṇādhikaraṇoḥca » (fol. 160).

स्लद्धितो नो ण ॥ २६ ॥

Bakārahakārādyantehi dhātūhi 'anādesassa nassa ṇo hoti
Karoti tenāti karaṇaṃ, pūrati tenāti . pūraṇaṃ ; gayhati te-
nāti gabaṇaṃ, gahaniyaṃ¹ tenā ti gabaṇaṃ ; evaṃ aññe
pi yojetabbā.

Après *r*, *h*, etc. [de la racine], l'*n* [de ce suffixe
se change en] *ṇ*. Ex. Karaṇaṃ : l'instrument ; gaha-
ṇaṃ : l'action de saisir.

La seule règle de cette grammaire consacrée au change-
ment de *n* en *ṇ*, on voit combien elle est insuffisante

ITI KIBBIDHĀNAKAPPE PAJHAMO KAṆḌO

Cd S^a gahaniyaṃ.

णादयो तेकालिका ॥ १ ॥

Ñādayo paccayā yuvantā tekālīkāti veditabbā. Yathā : kumbhañ karoti, akāsi, karissatīti : kumbhakāro ; karoti, akāsi, karissati tenāti : karaṇaṃ, evaṃ aññepi yojetabbā.

Ces suffixes *ṇa*, etc. sont dits *tekālīka* (c'est-à-dire qu'ils s'emploient également dans le sens du présent, du passé et du futur). Ex. Kumbhakāro : un potier (un homme qui fait, a fait et fera de la poterie).

सञ्जायं दधातो इ ॥ २ ॥

Saññāyaṃ abhidheyyāyaṃ dādhādhātuto ippaccayo hoti Ādiyātīti¹ ādi, udakaṃ dadhātīti udadhi : mahodakāni dadhāti mahodadhi vālaṃ dadhāti tasmiṃ iti vāladhi sammā dadhātīti sandhi²

Pour former des appellatifs on emploie, après les racines *dā*, *dhā*, le suffixe *i*. Ex. Ādi commencement ; udadhi océan.

J'ai traduit ici « saññāyaṃ » par appellatifs. *Saññā* désigne tout mot qui ne porte pas son explication complète dans son analyse étymologique. C'est ainsi qu'il désigne tour à tour des termes techniques conventionnels, des noms propres, et enfin, comme ici, des mots dont la signification propre ne se peut deviner par l'analyse, mais s'apprend seulement par la

¹ Cf S² ādiyātīti'.

² Cf sammādhīyati dadhātīti sa' S² vāladhi, sandhi dve pada-kotiyo autaraṃ adasetsvā sammā dadhātīti sandhi

convention et l'usage Nous n'avons pas de terme qui, à lui seul, puisse rendre toutes ces nuances, et la traduction est forcée de se régler suivant les cas. (Cf. p. ex. VII, 1, 2.)

ति किञ्चासिट् ॥ ३ ॥

Saññāyañ abhidheyyāyañ dhātūhi tippaccayo hoti kiccā-siṭṭhe. Jino etañ bujjhatūti : jinabuddhi; dhanañ assa bhavātūti dhanabbhūti; bhavatūti : bhūto, bhavatūti - bhāvo¹, dhammo etañ dadātūti .. dhammadinno; āyuna vaddhatūti āyuvaddhamāno², evañ aññepi yojetabbā

[Pour former des appellatifs on emploie] le suffixe *ti* et les suffixes *kit*, avec la signification d'un souhait. Ex. Jinabuddhi - (c'est-à-dire que Jina lui donne la sagesse¹)

Naturellement « kicca » du sūtra doit être décomposé en « kit ca » sans vouloir accuser le scholiaste d'une méprise sur ce point, j'estime qu'il eût, pour plus de clarté, mieux fait de s'exprimer comme fait la Jāpasiddhi : « tippaccayo hoti kit paccayo ca » Du reste l'emploi de ce *kit*, dans la présente règle, n'est pas bien net. En effet d'après VII, 1, 22, tous les suffixes dont il est traité dans cette section, en dehors des *kicca*, sont des *kit*, s'il en est ainsi, le suffixe *ti* mentionné tout d'abord, et à part, dans le sūtra est un *kit* au même titre que tous les autres suffixes qui apparaissent dans les exemples, car il est expressément enseigné dans la règle suivante. Dans la règle correspondante de Pāṇini (III, 3, 174) nous trouvons également le suffixe *ti* (kic), mais au lieu de *kit*, c'est le suffixe *kta* qui y fait suite « klicktau ca sañ

¹ Il faut sans doute lire -tūti -bhavo, bhavabbhūti

² Cf. -tūti vaddhamāno S^o āyuvaddhamāno

jñâyâṁ. » Le sūtra Kātantra (fol. 163) se rapproche fort de notre règle : « Tikṛitau saṁjñâyâṁ âçishi »; le duel °kṛitau semble prouver que nous n'avons à penser qu'à deux suffixes déterminés; faut-il voir dans « kṛita » un équivalent de *kta*, désignant le participe passé du passif, comme *kṛitya* en désigne le participe futur? Je ne vois pas d'autre moyen de donner à la règle un sens satisfaisant; mais je manque d'exemples à l'appui d'un pareil emploi de *kṛita*. Du reste, si cette explication était la vraie, « kicca », dans notre sūtra, au lieu de « kitaca », rendrait, en tout cas, fort mal la pensée de son modèle, et ne pourrait reposer que sur une confusion.

इत्थियं अतियवो वा ॥ ४ ॥

Itthiyaṁ abhidheyyāyaṁ sabbadhātūhi akāro ti yu iccete paccayā honti vā. Jaratiti . jarā; saratiti : sarā, maññatīti mati; coratiti : corā, cetayatiti . cetanā; vedayatiti . vedanā; evaṁ aññe pi yojetabbā.

Pour [former des appellatifs] féminins, on emploie, suivant les cas, les suffixes *a*, *ti*, *yu*. Ex: Jarā : la vieillesse; mati : la pensée; vedanā : la sensation.

कर्तो रिरियो ॥ ५ ॥

Karato itthiyaṁ anitthiyaṁ vā abhidheyyāyaṁ ririya-paccayo hoti ¹. Kattabbā kiriyā; karaṇīyā kiriyā ²

Après [la racine *har*] on emploie le suffixe *ririya*. Ex. Kattabbā kiriyā : une action qui doit être faite.

¹ Cd hoti vā. Ka°.

² Cd °riyā, karaṇīyaṁ kirīyaṁ kiriyā. S° de même, mais : kiriyāṁ.

अतीते ततवन्तुतावी १ ॥ ६ ॥

Atite kâle sabbadhâtûhi ta tavantu tâvi iccete paccayâ honti. Huto ¹, hutavâ, hutâvî; vasiti : vusito, vusitavâ, vusitâvi; bhujitthâti : bhutto, bhuttavâ, bhuttâvi.

Pour marquer le passé, [on emploie les suffixes] *ta, tavantu, tâvî*. Ex. Huto, hutavâ ou hutâvî : qui a sacrifié; bhutto, bhuttavâ, bhuttâvî : qui a mangé.

भावकम्मेसु तं ॥ ७ ॥

Bhâvakammesu atite kâle tappaccayo hoti sabbadhâtûhi Bhâve tâva · gâyate · gitañ; naccañ : naññitañ ²; hasanañ : hasitañ. Kammani tâva : bhâsayitthâti · bhâsitañ; desayitthâti · desitañ, karayitthâti · katañ.

Dans le sens neutre-impersonnel et dans le sens passif, on emploie le suffixe *ta*. Ex. Gitañ : chant; bhâsitañ · dit.

बुधगमायत्ये १ कत्तरि ॥ ८ ॥

Budha gama iccevamâdinañ atthe tappaccayo hoti katarî sabbakâle. Yathâ : sabbe sañkhatâsañkhate dhamme bujjhati, abujjhi, bujjhissatitî : buddho; saraṇaṇṇ gato; samathaṇṇ gato, iccevamâdi

¹ Cd °ntutânâvi.

² S^k °honti vâ. Gato gâmaṇṇ anugato, gatavâ, gatâvî; hut¹.

Cd S^k °ccaṇṇ, naññanaṇṇ, ha²

¹ Cd °dute²

[Le suffixe *ta* s'emploie] dans le sens actif après les verbes qui signifient savoir, aller, etc. Ex. Buddho : le Buddha (c'est-à-dire celui qui connaît la nature de toutes choses); saraṇaṃ gato : qui a trouvé un refuge.

जितो ऽन सब्बत्थ ॥ ८ ॥

Ji iccetāya dhātuyā inappaccayo hoti sabbakāle kattari Pāpake akusale dhamme jīnāti, ajini, jinissatīti · jino.

[La racine] *ji* prend le suffixe *ina*, sans acception de temps. Ex. Jino : le Jina (c'est-à-dire celui qui vainc, a vaincu et vaincra le mal).

सुपतो च ॥ १० ॥

Supa iccetāya dhātuyā inappaccayo hoti kattari bhaye ca Supatīti supino; supiyate¹ ti supino, ko attho supina² te?

Et aussi [la racine] *sup*. Ex. Supino · sommeil.

इसदुसुहि^३ ख ॥ ११ ॥

Īsadusaddupapadehi⁴ dhātūhi khappaccayo hoti bhāva kammesu. Īsaṃ sayanaṃ, issayo⁵, dutṭhu sayanaṃ · dus-

Cd suppiyate¹

Cd "dussu".

Cd "dussu saddahī dhātu

Cd issayanaṃ, issayo, du³

sayo, sutthi sayanañ; susayo¹, bhavatā īsañ kammañ kariyatīti īsakkañ; dukkañ; sukkañ².

[Les racines,] après [les déterminatifs] *īsa*, *du*, *su*, [prennent le suffixe] *kha*. Ex. *Īsassayo* : facilement couché; *dukkarañ* : difficile à faire.

Le sūtra ne contenant rien de la restriction exprimée dans la règle correspondante de Pāṇini (III, 3, 126) et de la grammaire Kātantra (fol. 162) par les mots : «*kṛicchrā-kṛicchrārīthesu*», il est difficile de savoir si cette suppression est intentionnelle et, par conséquent, de déterminer la vraie traduction de *īsassayo*, soit qu'on le doive traduire qui a trouvé aisément où se coucher, ou bien : qui n'a été couché que peu d'instants (³)

इच्छत्येसु समानकत्तुकेसु तवे तुं वा ॥ १२ ॥

icchatthesu samānakattukesu sabbadhātūhi tave tuñ ic
cete paccayā honti vā sabbakāle kattarī. Puññāni kātum⁴ ic-
chati, kātave⁵. saddhammañ sotum icchati, sotave⁶.

Suivies (c'est-à-dire ici dépendantes) de verbes signifiant désirer, toutes les racines peuvent à volonté prendre les suffixes *tuñ* ou *tave*, quand [l'infinitif ainsi formé a le] même sujet [que le verbe dont il dépend]. Ex. *Puññāni kātum*, *kātave icchati* il désire faire de bonnes actions.

¹ Cd S^h *sussayo*.

² Cd S^h *sukkañ*.

³ Cd *kātum*.

⁴ Cd S^h *icchatiti ka*.

⁵ Cd S^h *icchatiti so*.

अरहसक्कादीसु च ॥ १३ ॥

Arahasakkâdisvatthesu ca sabbadhâtûhi tuṃpaccayo hoti. Ko taṃ nindituṃ arahati; sakkâ jetuṃ dhanena vâ; evaṃ aññepi yojetabbâ.

De même après des verbes qui signifient être digne de (ou juger bon de), pouvoir. Ex, Ko taṃ nindituṃ arahati? Qui oserait le blâmer? Sakkâ jetuṃ dhanena vâ : on peut vaincre aussi par l'or.

पत्तवचने अलमत्येसु च ॥ १४ ॥

Pattavacane sati alamatthesu ca sabbadhâtûhi tuṃpaccayo hoti. Alaṃ eva dānāni dātuṃ; alaṃ puññāni kātuṃ.

Et aussi après des mots du sens de *alaṃ*, pour dire : suffisant..... Ex. Alaṃ dānāni dātuṃ . assez pour faire des présents; alaṃ puññāni kātuṃ : c'est assez de faire des bonnes œuvres.

पुब्वकालेककत्तुकानं तूनत्वानत्वा वा ॥ १५ ॥

Pubbakāle ekakattukānaṃ dhātūnaṃ tūna tvāna tvā iccete paccayā honti vâ. Kātūna kammaṃ gacchati; akātūna² puññānaṃ kilamissanti; sattā sutvāna dhammaṃ modanti, jītvāna vasati; sutvānassa etad abhāsi; ito sutvāna amutra kathayanti. sutvā mayaṃ jāniissāma, evaṃ sabbattha yojetabbâ

Pour marquer une action antérieure [à celle qu'exprime le verbe fini], une racine peut prendre

¹ Cd S¹ "tuna"

² Cd kâtūna

l'un des suffixes *tûna*, *tvâna* ou *tvâ*, si elle a le même sujet [que le verbe fini]. Ex. Kâtûna kammanñ gacchati après avoir exécuté telle action, il s'en va; sattâ sutvâna dhammanñ modanti : les créatures, après avoir entendu la loi, en éprouvent de la joie; sutvâ mayanñ jânissâma : après avoir entendu, nous saurons.

वत्तमाने मानन्ता ॥ १६ ॥

Vattamânakâle sabbadhâtûhi mâna anta iccete paccayâ honti. Saratiti saramâno; rudatiti rodamâno, gacchati~~ti~~ gacchanto, gaṇhâtiti¹ gaṇhanto.

Dans le sens du présent on emploie les suffixes *mâna*, *anta*. Ex. Rodamâno pleurant; gaṇhanto : prenant.

मासादीहि रत्थु ॥ १७ ॥

Sāsādihi dhâtûhi ratthuppaccayo hoti. Sāsātiti satthā, ki lesādayo sāsati hiṃsatiti vā

Les racines *sās*, etc. prennent le suffixe *ratthu*. Ex. Satthā le maître (c'est-à-dire, suivant la fausse explication du scholiaste : celui qui détruit le mal).

पादितो रित्तु ॥ १८ ॥

Pā iccevaṇādito dhātugaṇato rituppaccayo hoti Guttam pālayatiti pitā.

¹ Cd n'a pas . gaṇhâtiti.

² Cd °tthā sāsati hiṃsatiti vā satthā. S° °tī satthā . kilesadayo sa sen hiṃsatiti satthā.

Les racines *pā*, etc. prennent le suffixe *ritu*.
 Ex. Pitā : père (c'est-à-dire celui qui protège la famille).

मानादीहि रतु ॥ १८ ॥

Māna iccevamādīhi dhātūhi rātuppaccayo hoti rituppaccayo ca¹ Dhammena puttān mānetīti : mātā, pubbe bhāsātīti : bhātā; mātupitūhi dhāriyatīti dhitā.

Les racines *mān*, etc. prennent le suffixe *rātu*.
 Ex. Mātā mère (c'est-à-dire celle qui honore le fils).

Si les fausses étymologies du scholiaste ne doivent nous surprendre que médiocrement, l'erreur que commet l'auteur lui-même, en rapportant au causatif *mānayati* de la racine *man* l'origine du mot « mātā », pourrait paraître plus étonnante chez un homme qui donne d'ailleurs des preuves de sa connaissance du sanskrit. Mais cette explication se retrouve ailleurs, p. ex. dans les *Unādisūtras* (ed. Bohtlingk II, 91) — D'autre part, je ne comprends rien à l'addition par le commentateur de « rituppaccayo ca » et de l'exemple *dhitā* à l'appui; ce mot, à ses yeux, doit rentrer tout naturellement dans les cas prévus par le sūtra précédent.

आगमा तुको ॥ २० ॥

Ā iccādimhā gamito tukappaccayo hoti Agacchati āgantuko bhikkhu

La racine *gam*, précédée de *a*, prend le suffixe *tuka*. Ex. Āgantuko l'arrivant l'hôte

¹ Seccayo hoti ca

भवे इव ॥ २१ ॥

Gamu iccetamhā ikappaccayo hoti bhabbe. Gamissatiti ·
gamiko gantuṃ bhabhoti vā, gamiko bhikkhu.

[La racine *gam* prend le suffixe] *iha* dans le
sens du futur. Ex. Gamiko · (qui veut ou doit par-
tir.

ITI KIBBIDHĀNAKAPPE DŪTIYO KANDO.

पञ्चयानिद्धि निपातना सिद्ध्यन्ति ॥ १ ॥

Saṅkhyānāmasamāsasaddhitākhyātakitakappamhi sappac-
cayā ve saddā aniddhā gatā te sādhanena parikkhivā sa-
kelhi sakchi nāmehi nipātanā sījḥanti yathasaṅkhyāṃ. Saṅ-
khyāyāṃ tāva ekassa eko hoti, dasassa ca dakārassa ro
ādeso hoti, eko ca dasa ca ekādasa ekārassa vā, dvissa bā
hoti, dasassa ca dakārassa ro hoti, dve ca dasa ca, bārasaṃ
dvādasa vā, dvissa bā hoti, dve ca visati ca, bavisāṃ, kathaṃ
solasasaddo? chassa so hoti, dasassa ca dakārassa lo hoti; cha
ca dasa ca, solasaṃ, āyatanamhi chassa saḷo hoti¹, cha āya-
tanāni salāyatanāni²; evaṃ sesā saṅkhyā kattabbā³ — Nā-
mike tāva · ima samāna अपरा iccetehi jājuppaccayā honti
vā imasamānasaddānaṃ ca akārasakārādesā honti · imasmīṃ
kāle aḷa asmiṃ kāle vā, samāne kāle, sajju, aparasmīṃ kāle
aparajju aparasmīṃ kāle vā — Samāse tāva · bhūmigato,
apāyagato, issarakatāṃ, sallaviddho, kaṭṭhadussaṃ, cora
bhayaṃ, dhaññarāsi saṃsāradukkhāṃ, pubbāca aparā ca

¹ Cd · jant, cha ā — ssa ca saḷopo hoti

² Cd · salāyatanāni

³ Cd · ukkhyatabba, S* · ukhyā kattabba

pubbâparam.¹ — Taddhite tâva : *Vâsitt̥ho*; *bhâradyâjo*, *bhaggavo*, *paṇḍavo*; *koleyyo*. — *Ākhyâte tâva* : *yathâ* : *asa bhâveti* ² *dhâtuto vattamânesu ekavacanabahuvacanesu ekavacanassa tissa sso hoti antena saha, bahuvacanassa antissa ssu hoti antena saha* : *evaṃ assa vacaniyo, evaṃ assu vacaniyâ* ³; *ânattiyam hissa ssu hoti vâ* : *gacchassu, gacchahi* — *Kitake tâva* : *yathâ* : *vada hana iccevamâdihī dhâtūhi kappaccayo hoti vadassa ca vâdo hanassa ca ghâto* : *vadatīti* : *vâdako* ⁴; *hanatīti* : *ghâtako* ⁵; *natidhâtuto tappaccayassa ccatthâdesâ honti antena saha* : *naccam, naṭṭam*, — *iccevamâdayo nipâtanâ sijjhanti*

Les suffixes dont il n'est point question [dans les règles générales] sont expressément énumérés [avec les mots tout formés]. Exemple : *Vâdako* : celui qui parle (de : vad); *ghâtako* : qui frappe (de : han).

L'utilité de cette règle, qui n'est pas très-apparente par elle-même, ne ressort pas mieux du commentaire du scholiaste. Nous avons rencontré déjà (V, 47) une règle analogue, et j'ai indiqué le rôle qu'elle me paraissait remplir à cet endroit; la portée de celle-ci en apparaît moins encore. Le sūtra, qui en lui-même n'enseigne rien du tout, n'inaugure pas davantage une série de règles contenant des nipâtanas, faut-il croire qu'il fasse allusion à des listes de formes qui auraient existé pour l'enseignement parallèlement à cette grammaire et en dehors d'elle? (Cf. VIII, 15.) — Le scholiaste, qui a le tort de violenter le texte pour l'étendre arbitrairement à toutes les parties de la grammaire, ne nous éclaire point par

¹ Cd *°kkham*; *pubbâcaparâmaparam* 'Ta' S⁸ *°bhâ ca parâ ca*.

² Cd *asabbhâveti*. S⁸ *asambhâveti*

³ Cd S⁸ *°assa vacaniyo*.

⁴ Cd *°ko, vâdatīti vâdo*; *ha*

⁵ Cd *hanatīti ghâto satte hanetīti ghâtako na*. S⁸ *ghâṭetīti ghâtako na*

ses exemples ; les uns, comme ceux qui portent, sur les noms de nombre, sont l'application de règles données ci-dessus, d'autres, relatifs au verbe, ne sont pas, en effet, fondés sur la même autorité ; d'autres, enfin, comme ceux qui portent sur les composés et les taddhîtas, ne rentrent d'aucune façon dans la catégorie des nipâtanas, et semblent ici tout à fait hors de propos. — Peut-être faut-il ne pas prendre trop strictement le mot *nipâtana*, et ne voir dans l'expression « *nipâtanâ sijjhanti* » que le sens : sont déterminés par l'usage. Alors cette règle ne serait qu'un exemple nouveau de ce procédé sommaire auquel notre grammairien a plusieurs fois recours (cf. p. ex VI, 4, 36), et que M. Weber (*Ind. Str.* II, p. 327) qualifie justement de déclaration de faitite.

सासद्विसतो तस्स रिट्ठो च ॥ २ ॥

Sâsa disa iccetehi dhâtûhi tappaccayassa riṭṭhâdeso hoti ṭhâne. Anusiṭṭho so mayâ ; desayitthâti diṭṭhañ, diṭṭhañ me rūpañ.

Casaddaggahaṇena kiccakârassa ¹ tuṇṇipaccayassa ² ca raṭṭha raṭṭhuñ âdesâ honti Dassaniyañ · daṭṭhabbañ, daṭṭhuñ vi-hârañ gacchanti samaṇânañ

Après les racines *sâs*, *dis*, le suffixe *ta* se change en *riṭṭha*. Ex. Anusiṭṭho so mayâ · il a été instruit par moi ; diṭṭhañ : vu.

L'explication du commentaire étant évidemment inacceptable, il faut avouer que *ca* n'offre guère de sens dans la position qu'occupe ici la règle.

¹ Cd kiccatakâ

² Cd S⁸ tuppacca°

सादि^१ सन्तपुच्छभञ्जसादीहि द्वौ ॥ ३ ॥

Sakāraṇta puccha bhañja haṁsa iccevaṁādihi dhātūhi tap-paccayassa saḥādiḥyañjanena tṭhādeso hoti tṭhāne. Tusiyate^२ tuṭṭho, tusitṭhāti^३ tuṭṭho vā; daṁsiyate daṭṭho, ahinā daṁsiyit-thāti^४ daṭṭho vā; pucchiyate puṭṭho, pucchiyitṭhāti^५ puṭṭho vā; bhañjiyate bhaṭṭho, bhañjiyitṭhāti bhaṭṭho vā; haṁsiyitṭhāti haṭṭho, pakārena haṁsiyitṭhāti paḥaṭṭho.

Ādiggaḥaṇena aññehi dhātūhi tappaccayassa ca saḥādi-byañjanena tṭhādeso hoti. Yajiyitṭhāti yiṭṭho; sa ekaṭo sama-vāyitṭhāti^६ saṁsaṭṭho; visesena saṁñiyatitī visitṭho^७; pave-sajitṭhāti pavitṭho; evaṁ sabbattha yojetabbā.

Après les racines qui se terminent par un *s*, après *pucch*, *bhañj*, *haṁs*, etc. [le suffixe *ta* se change] en *tṭha*, y compris le *t* initial [du suffixe]. Ex. Tuṭṭho. content; puṭṭho. interrogé; bhaṭṭho. tombé; haṭṭho. joyeux.

La racine *haṁs* (skr. *hṛish*) étant comprise dans la catégorie des « *santa* », on ne voit pas pourquoi l'auteur la nomme expressément. Quant au prétendu participe de *bhañj* « *bhaṭṭho* », il y a là quelque confusion. *Bhañj* (ou *bhaj*) fait en sanskrit « *bhagna* » et en pâli « *bhagga* » (cf. sūtra 7), et il est difficile de croire qu'il y ait jamais pu faire « *bhaṭṭha* », *bha-tṭha* est au contraire l'équivalent pâli du sanscrit *bhrashṭa* tombé, de la racine *bhraṇṣ*.

^१ Cd sāsadi °.

^२ Cd S^१ tussiyate.

^३ Cd tusitṭhāti, et de même toujours *tṭh* dans les acrostes suivants.

^४ Cd dassiyate (de même S^१) — dassayitṭhāti.

^५ S^१ pucchayitṭhāti.

^६ Cd saṁ ekarato sama °.

^७ Cd ° saṁsaṭṭho, visaṁsaṭṭho, pa

वसतो उद् १ ॥ ४ ॥

Vasa iccetamhâ dhâtumhâ takârappaccayassa sahadibyañ-janena utthâdeso² hoti ðhane. Vasatiti vuṭṭho³.

Après *vas* [il se change en] *uttha*. Ex. Vuṭṭho : qui habite.

वस वा वु ४ ॥ ५ ॥

Vasasseva dhâtussa tappaccaye vakârassa ukârâdeso hoti vâ. Vasitthâti vusitañ brahmacariyañ, vasiyitthâti utṭho vuṭṭho vâ

[Et la racine] *vas* peut à volonté changer *va* en *u*. Ex. Vuṭṭho ou utṭho : ayant demeuré.

धढभेह्दि धढ च ॥ ६ ॥

Dhaḍḍhabhaha iccevamantehi dhâtûhi parassa takârappaccayassa yathâsañkhañ dhaḍḍhâdēsâ honti Yathâ : sabbe sañ khatâsañkhate dhamme bujñhatiti : buddho; vaḍḍhatiti vuḍḍho bhikkhu, labhuyitthâti laddhañ pattacivarañ, agginâ daḍḍhañ vanañ

Après [des racines se terminant en] *dh*, *ḍh*, *bh*, *h*, [le suffixe *ta* se change en] *dh*, *ḍh*. Ex. Buddho : celui qui sait; vuḍḍho : vieux; laddhañ pris; daḍḍhañ brûlé.

¹, ². Cd " uti "

³ Cd vassa vâ vu. S* vassa vâ va

भजतो गो च ॥ ७ ॥

Bhajato dhâtumhâ takârappaccayassa ggo âdeso hoti sahâ-dibyañjanena. Bhañjiyitthâti bhaggo¹; pakârena bhañjiyitthâti . pabbhaggo rukkho.

Après la racine *bhaj*, [il se change] en *gga*. Ex. Bhaggo . brisé.

भुजादीनं अन्तो नो द्वि च ॥ ८ ॥

Bhuja iccevamâdinañ dhâtûnañ anto no hoti tappaccayassa ca dvibhâvo hoti. Abhunjiti² bhutto, bhuttavâ, bhuttavî; cajjatiti catto³; rūpâdisu ârammanesu sajjatiti satto; patati etthâti⁴ patto; rañjatiti ratto, yujjatiti⁵ yutto; vivicatiti⁶ vivitto.

[Devant le suffixe *ta* les racines] *bhaj*, etc. perdent leur consonne finale et [le *t* du suffixe] se redouble. Ex. Bhutto : qui a mangé; catto : rejeté.

वच वा वु' ॥ ९ ॥

Vaca iccetassa dhâtussa vakârassa ukârâdeso hoti anto ca cakâro no hoti tappaccayassa ca dvibhâvo hoti vâ. Vuccitthâti vuttañ bhagavatâ; uccitthâti uttañ vâ.

¹ Cd °na. Bhajiti abhanjî bhañjissatîti bhaggo.

² Cd bhujiti bhu °

³ Cd °vî; chacati acchijsatîti catto ca cha rū°

⁴ Cd patanti e °.

⁵ Cd yuñjatîti. S° ayuñjiti.

⁶ Cd vivetîti °.

⁷ Cd °vû. S° omet ce sûtra et le suivant

[Et alors] *vaca* peut à volonté changer *va* en *u*.

Ex. *Vuttaṃ* ou *uttaṃ* : il a été dit.

गुपादीनिञ्च ॥ १० ॥

Gupa iccevanîdinaṃ anto ca byañjano no hoti tappacayassa ca dvibhâvo hoti vâ. Suttu gopayitthâti sugutto dhammo ârakkhataṃ; cintetiti citto; lippatiti litto; santap-patiti santatto ayo¹; âbhuso dippatiti âditto²; visesena vivic-catiti³ · vivitto; siñcatiti sitto; — evaṃ aññe pi yojetabbâ

De même les racines *gup*, etc. [perdent leur consonne finale devant le suffixe *ta*, qui redouble son *t* initial]. Ex. *Gutto* : gardé; âditto · allumé.

Le *vâ* qu'ajoute le scholiaste contient une erreur évidente, peut-être même ne faut-il y voir qu'une faute de copiste. Les exemples ne sont pas non plus irréprochables : l'exemple « *vivitto* » se trouve déjà donné à la règle 8. Du reste ce sūtra 8 rendait à la rigueur la présente règle inutile; mais il est vraisemblable que l'auteur a voulu diviser les racines suivant la classe de leur dernière consonne, et qu'alors le sūtra 8 s'applique spécialement aux racines ayant une palatale finale, tandis que cette règle concerne les racines qui se terminent par une labiale. S'il en est ainsi, il faudrait supprimer deux autres encore des exemples du scholiaste

तरादीहि ङसो ॥ ११ ॥

Tara iccevamâdhi dhâtûhi tassa tappaccayassa iṇṇâdeso hoti anto ca no hoti. Tiṇṇo haṃ tîreyyaṃ, uttiṇṇo, sam-puṇṇo, paripuṇṇo, tudatiti · tunṇo, parijjṇo, âkinṇo

¹ Cd ayo

² Cd S⁸ vivecatiti

Cd °ditto utto vi °

Après les racines *tar*, etc. [le suffixe *ta* se change en] *iṇṇa*, [et la consonne finale de la racine disparaît]. Ex. *Tiṇṇo* : qui a traversé; *punṇo* . rempli.

भिदादितो इन्नईणा¹ वा ॥ १२ ॥

Bhida iccevamâdhi dhâtûhi parassa takârapaccayassa innaannaiṇâdesâ honti vâ anto ca no hoti. Bhinno, sambhinno, chinno; ucchinno; dinno, nisinno, channo, suchanno, acchanno; khinno, runno; khîṇâ jâti.

Vâti kimatthaṃ? Bhijjati bhitti.

Après les racines *bhid*, etc. il se change en *unna*, *anna*, *īṇa*, suivant les cas, [et la consonne finale de la racine disparaît]. Ex. *Bhinno* . séparé; *channo* : couvert; *khîno* détruit.

सुसपचसक्तो² क्कवा च ॥ १३ ॥

Susa paca saka icceteḥi dhâtûhi tappaccayassa kkhakkâdesâ honti anto ca byañjano no hoti. Sussatiti sukkho kaṭṭho; pacatiti³ : pakkaṃ phalaṃ; sakkomiti . sakkohaṃ.

Et en *kka*, *kkha* [suivant les cas], après les racines *sus*, *pac* et *sak*, [la consonne finale de la racine étant supprimée]. Ex. *Sukkho* . sec, *sakko* qui peut.

¹ Cd "innānnaṃ" S⁶ "innaannana"

² Cd "sakāto". S⁶ "sakādito"

³ Cd "susati" pacatiti S⁶ "paca"

पक्कमादीहि न्तो च ॥ १४ ॥

* Pakkama iccevamâdihi dhâtûhi tappaccayassa nta âdeso hoti dhâtvantô ca no hoti. Pakkanto, vibbhanto, saṅkanto, khanto; santo, danto; vanto.

Casaddaggahaṇena kimatthañ? Teheva dhâtûhi tippaccayassa¹ nti âdeso hoti anto ca no hoti : kamaṇaṃ, kanti; khamanaṃ, khanti; evaṃ sabbattha.

Et en *nta* après la racine *kam*, précédée de *pa*, et autres [la consonne finale de la racine étant supprimée]. Ex. Pakkanto qui s'est avancé; santo calmé.

On peut se demander pourquoi l'auteur parle de « pakkam (pra-kram) et non du simple « kam ». Le participe de *kram*, sans préfixe, n'est, il est vrai, que peu ou point employé en pâli, et le grammairien n'aura pris « pa-kam » que comme type de *kam* précédé d'un quelconque des préfixes avec lesquels il s'emploie, *â*, *anu*, *prati*, etc. (Cf les ex. de *pra-kram*, schol. Pâṇ VII, 2, 36) Ou bien l'on pourrait penser encore qu'il a préfixé *pa* pour obtenir un redoublement du *k* et empêcher ainsi toute confusion avec la racine *kam*, cependant cette racine rentre nécessairement dans le *gaṇa* dont il est ici question.

जनादीनि आ बिम्बि च ॥ १५ ॥

Jana iccevamâdinaṃ dhâtûnaṃ antassa byañjanassa âttaṃ hoti tappaccaye timhi ca Ajaniti jāto, jananaṃ, jāti.

Timhiti kimatthañ? Aññasmiṃ paṇṇaṃ âkâraṇivattanattāṃ. Janitūnāti, janitvā, janatīti janitā², janitum, janitabbaṃ, iccevamâdi

¹ Cd S² tappacca

² Cd janâtīti jam S² janatīti ja

Les racines *jan*, etc. prennent un *d* long [devant le suffixe *ta* et] aussi devant le suffixe *ti* [en perdant leur consonne finale]. Ex. Jâto : né; jâti : race.

गमखनहनरामादीनं अन्तो ॥ १६ ॥

Gama khana hana rama iccevamâdinañ dhâtûnañ anto byañjano no hoti vâ tappaccaye timhi ca. Gacchatiti : gato, sundarañ nibbânañ gacchatiti : sugato; sundarena pakârena gantabbâti sugati¹; khaniyateti : khatañ; khananañ, khati², upagantvâ haniyate tanti : upahatañ; upahananañ, upahati³, samagge kâmmе ramatiti : samaggarati; abhirato; abhirati; maññatiti : mato; mati.

Vâti kimatthañ? Rammatiti : rammato, rammanañ, rammati; iccevamâdi⁴.

Les racines *gam*, *khan*, *han*, *ram* perdent leur consonne finale [devant le suffixe *ta* et le suffixe *ti*]. Ex. Gato : qui est allé; khato : creusé; hato : frappé; rato : plein de volupté.

रकारो च ॥ १७ ॥

Rakâro ca dhâtûnañ antabhûto no hoti tappaccaye timhi ca. Pakârena⁵ kariyate ti . pakato padattho, pakârena⁶ karanañ⁷ pakati, visesena saratiti : visato; visesena saranañ : visati⁸.

¹ Cd °to, sundarañ nibbânañ gacchanti sugati bhagavâ, kha°.

² Cd khanjatiti khati.

³ Cd upahatatiti : upaha°.

⁴ Cd °mato; mati; maratiti mato ramatiti rato rati iccevamâdi Rakâ°. S° °tthañ ° Rammato rammatiti rammato, rammati ra°

⁵, ° Cd pakârena.

⁶ Cd °na kariyateti pa°

⁸ Cd °ti vâ. S° ° nañ; cinteti, cintanañ.

Un *r* [final d'une racine s'élimine] aussi [devant les suffixes *ta*, *ti*]. Ex. Pakato : fait, exécuté; pakatī : origine.

ठापानं इ ई च ॥ १८ ॥

Thā pā iccetesam dhātūnam antassākārassa ikāraikārādesā honti tappaccaye timhi ca. Yatra thito; atra thito; thānam, thiti¹; yāguṃ pitassa bhikkhuno; pito; piti.

Les racines *thā*, *pā* changent leur *ā* final en *i* et *ī* [devant les suffixes *ta*, *ti*]. Ex. Thito : qui se tient; pito qui a bu; pīti : l'action de boire.

हन्तेहि हो हस्स लो वा अद्धन्हानं ॥ १९ ॥

Hakāra iccevamantehi dhātūhi tappaccayassa² hakārādeso hoti hassa dhāvantassa lo hoti vā adahanahānam. Āruhatiti. ārūlho, agahiti gālho vā, avudhiti bālho³, muyhatiti mūlho.

Adahanahānam iti kimattham? Dahiyitthāti⁴ daḍḍho vana-
saṇḍo; saṃsutthu nahiyitthāta : saṃnaddho

Après les racines qui finissent en *h*, [le suffixe *ta* se change en] *ha* [et l']*h* [final de la racine] se change à volonté en *l*, sont exceptées les racines *dah*, *nah*. Ex. Arūlho monté; vālho ferme. Mais : daḍḍho : brûlé; naddho : cousu.

Qu'entend l'auteur par « vā » ? Il ne peut pas vouloir rendre toute la règle facultative, car *ruh*, par exemple, n'a pas

¹ Cd thāne titthati.

² Cd °yassa ca ha°.

Cd °ti galho vā, bahatiti balho muyhatī°.

⁴ Cd dahitthāti

d'autre participe passé passif que *rûlha*. D'autre part, comment entendrait-il indiquer d'une façon si vague que la règle ne s'applique pas également à toutes les racines en *h*, alors que, contrairement à son habitude, il prend la peine d'en marquer les exceptions avec une précision si grande? Quant à une troisième hypothèse qui serait porter *vâ* seulement sur le changement en *l* de l'*h* final (pour nous exprimer comme notre auteur), elle n'est pas plus vraisemblable; *arûlha*, *mûlha*, etc. ne possédant pas de formes parallèles sans *l*. La seconde explication serait en définitive la plus plausible, car en dehors de *duh* et de *nah* il y a encore plus d'une racine en *h* qui ne fait pas son participe en *lha*, par exemple les racines « *duh* » et « *muh* » dont les participes *dugdha*, *mugdha* deviennent en pâli *duddha*, *muddha*; mais pour que cette explication fût vraiment satisfaisante, il faudrait pouvoir supprimer « *adahanahânañ* »; et nous n'avons aucun droit de considérer, sans autre preuve, cette addition comme postérieure et étrangère à la règle primitive. Mais alors il faut sans doute prendre ici « *naha* » comme représentant toute cette classe de racines en *h* qui font leur participe en *dlh*. En sanskrit, *nah* est seul dans ce cas (Pân. VIII, 2, 34), mais, en pâli, l'assimilation de *gdh* en *qdh* a accru cette classe de plusieurs verbes; on s'expliquerait assez que, nonobstant cette différence d'origine, l'auteur eût, par une imitation un peu étroite de ses modèles, attribué à la seule racine *nah* cette fonction de désigner à la fois les autres racines dont les formations, au participe passif, se sont, par des voies détournées, rapprochées de la sienne.

ITI KIBBIDHANAKAPPE TATHIYO KANDO

एभि रञ्जयस्स जो भावकरणेसु ॥ १ ॥

Namhi paccaye pare rañja rccetassa dhatussa antabhiñiss-

ñjakārassa¹ jo ādeso hoti² bhāvakaṇṇesu Rañjapaññi, rāgo.
rañjitaḥḥaṇṇi tenāti . rāgo³.

. Bhāvakaṇṇesviti kimatthaṇṇi? Rañjati etthaṇṇi : rāgo⁴.

La racine *rañj* change *ñj* en *j* devant [les suffixes commençant par] *ṇ*, pour exprimer l'état et l'instrument. Ex. Rāgo : couleur que l'on voit à un objet qui est peint, et couleur, matière qui sert à peindre.

Cette règle a besoin d'être complétée par la règle VII, 5, 17, qui enseigne le changement du *j* final en *ḡ*, et qui elle-même se trouve répétée, VIII, 17 — Quant à la traduction donnée pour «*ṇamhi*», elle est rendue nécessaire et par les règles suivantes, comme le prouvent les exemples du commentaire «*ghātako*» formé par le suffixe *ṇu* (VII, 1, 4), «*dāyī*» par le suffixe *ṇī* (VII, 1, 9), et par les faits relatifs à *rañj* dont l'on forme *raḡaka*, *raḡī*. La simplification des anubandhas a ici servi notre auteur, qui a pu condenser en une règle ce que la grammaire Kātantra exprime en deux (fol. 122) . «*Rañjer bhāvakaṇṇayoḥ (ghaṇṇi [ṇa] pañcamo lopyah*) — Vushaghiṇiṇoḡca [ṇvu, ṇi].»

हनस्स वातो ॥ २ ॥

Hana iccetassa dhātussa sabhasseva ghātādeso hoti ṇamhi paccaye pare Upahanatiti upaghāto; gavo hanatiti : goghātako

[Devant un suffixe ayant un *ṇ* initial] la racine *han* se change en *ghāt*. Ex. Goghātako qui tue les vaches.

¹ Cd S⁸ "ssa jakā"

² Cd "ti va bhava".

³ Cd "su Rañjitabho, rago, rañjati tenati"

⁴ Cd rāgo.

वधो वा सवृत्त्य ॥ ३ ॥

Hana.iccetassa dhâtussa sabbasseva vadhâdeso hoti vâ sabbatthânesu. Hanatiti vadhō, vadhako; ahañsi avadhi ahani vâ.

[La racine *han* peut,] dans tous les cas, [se remplacer] à volonté [par] *vadh*. Ex. Vadhako : celui qui frappe; avadhi : il a frappé.

आकारान्तानं आयो ॥ ४ ॥

Ākārāntānaṃ dhātūnaṃ antasarassa āya âdeso hoti naṃhi paccaye pare. Dātaṃ dadātiti-dāyako; dānaṃ dadāti silenāti - dānadāyī; majjadāyī; nagarayāyī.

Les racines qui se terminent en *ā* le changent en *āya* [devant les suffixes commençant par *ī*]. Ex. Dānadāyī : libéral.

पुरसंउपपरिहि करोतिस्स खल्लरा वा तप्पच्चयेसु

च ॥ ५ ॥

Pura saṃ upa pari icceteḥ upasagganipātehi parassa karotissa dhâtussa khakharâdesâ honti vâ tappaccayesu ca naṃhi ca¹. Purato kariyittha soti : purakkhato, paccayeḥ saṅganima kariyittha soti : saṅkhato²; upagantvâ kariyitthāti . upakkhato; parikkhâro, saṅkhâro; upagantvâ karotiti . upakâro vâ.

La racine *kar*, précédée de *pura*, *saṃ*, *upa*, *pari*.

¹ Cd °cceteḥ parassa — naṃhi upasagganipateḥ karotissa dhâtussa Purato karayittha soti °.

² Cd °kkhato, samaṃ katanti saṅkhâto, pacca — rayittha soti saṃ khâto °.

fait, non sans exception, *kha* et *khara*, suivant les cas (c'est-à-dire : *khara*) [devant les suffixes commençant par *n*] et (*kha*) devant les suffixes commençant par *t*. Ex. Purakkhato : placé en tête; parikkhâro : ornement.

तवेतुनादीसु का ॥ ६ ॥

Tave tûna iccevamâdisu paccayesu karotissa dhâtussa kâdeso hoti vâ. Kâtave : kâtuñ, karaṇaṃ kattun vâ; karaṇaṃ kâtûna, karaṇaṃ kattûna vâ

[La racine *kar* fait à volonté] *kâ* devant les suffixes *tave*, *tûna*, etc. Ex. Kâtave : faire; kâtûna : après avoir fait.

गमखनादीनं तुंतब्बादीसु न ॥ ७ ॥

Gama khana hana iccevamâdinañ dhâtûnañ antassa nakaro hoti vâ tuñtabbâdisu paccayesu Gamanañ, gantuñ, gamanañ, gamituñ, gamaniyyanti. gantabbañ, khantuñ, khanituñ, khantabbañ, khamtabbañ, hantuñ, hanituñ, hantabbañ, hanitabbañ; mantuñ, manituñ, mantabbañ, manitabbañ.

Adiggahaṇaṃ tûnaggahaṇatthañ. Gantûna, khantûna, hantûna; mantûna.

Les racines *gam*, *khan*, etc. [peuvent à volonté avoir] *n* devant les suffixes *tuñ*, *tabba*, etc. Ex. Gantuñ : aller; khantabbañ : qui doit être creusé.

सब्वेहि तृनादीनं यो ॥ ८ ॥

Sabbehi dhâtûhi tûnâdinañ paccayânañ yakârâdeso hoti vâ Abhivandiya, abhivanditvâ. ohâya; ohitvâ upaniya,

upanetvâ; passiya, passitvâ; uddissa, uddisitvâ; âdâya, âdi-yitvâ.

Toutes les racines peuvent [à volonté] prendre *ya* au lieu des suffixes *tûna*, etc. Ex. Abhivandiya : après avoir salué; passiya : après avoir vu.

चनन्तेहि रच्चं ॥ ८ ॥

. Cakâranakârantehi dhâtûhi tûnâdînañ paccayânañ rac-câdeso hoti vâ. Vivicca, âhacca, upahacca; hantvâ.

Les racines qui se terminent par *c* et *n* [peuvent à volonté prendre] *racca* [au lieu des suffixes *tûna*, etc.]. Ex. Vivicca 'après avoir séparé; âhacca : après avoir frappé.

दिसा ' स्वानस्वान्तलोपो च ॥ १० ॥

Disa iccetâya dhâtuyâ tûnâdînañ paccayânañ svâna svâ-âdesâ honti antalopo ca Divâna, disvâ

La racine *dis* prend *svâna*, *svâ* [au lieu des suffixes *tûna*, etc.], et perd sa consonne finale. Ex. Disvâna, disvâ après avoir vu.

महदभेहि ' म्मयल्लब्धद्वा च ॥ ११ ॥

Mahadabha³ iccevamantehi dhâtûhi tûnâdînañ paccayânañ mma yha jja bbha ddhâdesâ honti vâ antalopo ca Âgama, âgantvâ; okkamma, okkanutvâ, paggayha, pag-

¹ Cd S* disa svâ°

², ³ Il faut lire, malgré les mss "dabhadhehi" et "dabhadha" la forme en *ddha* correspondant à un *dh* final, ou bien entendre *ddhâ* et non *ddha*, ce qui s'appliquerait à des formes (de racines en *bh*) comme : *âraddha* — Skt *ârabdhya*

gañhitvâ; uppajja, uppajjitvâ; ârabha, ârabhitvâ; âraddha, ârâdhitvâ¹

Et les racines qui finissent en *m*, *h*, *d*, *bh*, prennent *mma*, *yha*, *jja*, *bbh*, *ddh* [au lieu de *tûna*, etc.].
Ex. Âgamma : après être arrivé; paggayha : après avoir saisi, etc.

तद्धितसमासकितका नामं वातवेतूनादीसु च ॥ १२ ॥

Taddhitasamâsakitaka² icceva³mantâ saddâ nâmañ va daḥ-
ḥabbâ tavetûnatvânadvâdippaccaye vajjitvâ. Vâsitt⁴ho; patto
dhammo yena so pattadhammo, kumbhakaro. •

Les mots composés, ceux qui se terminent par un suffixe taddhita ou kit, sont des noms, à l'exception de ceux qui se terminent par les suffixes *tave*, *tûna*, etc. Ex. Vâsitt⁴ho; pattadhammo : qui est en possession de la loi; kumbhakâro.

डुम्हि गरु ॥ १३ ॥

Dumhi akkhare yo pubbo so garuko va datṭhabbo Bhutvâ, jîtvâ, datvâ.

[Toute voyelle qui se trouve] devant un groupe de consonnes (longue par position) est dite *garu* (lourde). Ex. Bhutvâ ayant craint (de bhi); datvâ ayant donné (de . dà).

दीघो च ॥ १४ ॥

Dig⁵ho ca saro garuko va datṭhabbo Âhâro, nadi, calhâ,
te, dhammo, opamayiko

¹ Cd S² âraddhitva

Et aussi [toute voyelle] longue [par nature est dite *garu*]. Ex. *â* dans *âhâro*; *i* dans *nadî*, etc.

अक्खरेहि कारं ॥ १५ ॥

Akkharehi akkharatthehi akkharabhidheyeyehi kârappacayo hoti yoge sati. Akâro; âkâro; yakâro; sakâro; dhakâro; makâro; bhakâro; lakâro.

Après les lettres [et pour les exprimer, on emploie] *kâra*. Ex. Akâro : la lettre *a*; yakâro : la lettre *y*.

Akkharu est employé ici dans le sens de lettre, contrairement à l'usage de Pâṇini, mais conformément à I, 1, 2.

यथागमं इकारो ॥ १६ ॥

Yathâgamaṃ sabbadhâtûhi sabbappaccayesu ikârâgamo hoti. Tena kammaṃ kâriyaṃ; bhavitabbaṃ, janitabbaṃ; viditāṃ; karitvā; icchitam; icchitabbaṃ; gamitabbaṃ; viditabbaṃ; bhaṇitvā; pacitvā; iccevamādi.

En tant que [une] voyelle additionnelle (voyelle de liaison) [est nécessaire, on emploie] *i* [devant les suffixes]. Ex. Kâriyaṃ : qu'on doit faire; viditāṃ : connu.

दधन्ततो यो ब्रूचि ॥ १७ ॥

Dakâradhakârantâya dhâtuyâ yathâgamaṃ yakâro² hoti

¹ Cd dadhâtvantato°

² Cd S° yakârâgamo°.

kvacī tūnādisu paccayesu. Buddhō loka uppajjitvā¹ dhamme² bujjhitvā.

- Dadhantato ti kimatthañ? Labhitvā
Kvaciti kimatthañ? Uppādetvā.

[Certaines] racines en *d*, *dh* prennent quelque-fois [comme syllabe additionnelle] *ya* [devant des suffixes *kit*]. Ex. Uppajjitvā : après être venu au monde; dhamme bujjhitvā : après avoir acquis la connaissance des lois.

- Cette règle s'explique et se complète naturellement par le sūtra VI, 2, 10. Elle est remarquable en ce que, contrairement aux habitudes de notre auteur, elle contient non pas d'indication d'un procédé mécanique, mais seulement son explication organique

ITI KIBBIDHĀNAKAPPE CATUTTHO KANDO.

निगृहीतं संयोगाद्भि नो ॥ १ ॥

Saṃyogādibhūto nakāro niggahitaṃ āpajjate, Raṅgo, bhaṅgo; saṅgo.

Toute nasale est niggahita devant une autre consonne. Ex. Raṅgo : attachement.

- En d'autres termes, une nasale de n'importe quelle classe change de classe et se règle d'après la consonne qui la suit immédiatement, d'après le sūtra I, 4, 2. De « raṅj », le *j* se changeant en *g*, l'*ṅ* se change en *ṇ*

¹ Cd uppajjati.

² Cd dhammo bu^o. S^o n'a pas cet exemple

सब्वत्थ गे गी ॥ २ ॥

Ge iccetassa dhâtussa gi âdeso hoti sabbatthâne. Gitañ; gâyati.

[La racine] *ge* [se comporte] dans tous les cas [comme si elle était] *gi*. Exemple : Gitañ : chant; gâyati : il chante.

Ceci n'est qu'un à peu près; en s'en tenant strictement à la règle, il faudrait former « gayati » et non « gâyati ».

सद्यस्स सीदत्त ॥ ३ ॥

Sada iccetassa dhâtussa sidâdeso hoti sabbatthâne Nisinno, nisidati.

[Et la racine] *sad* [comme si elle était] *sîda*.
Ex. Nisinno : assis; nisîdati : il s'assied.

यजस्स सरस्सि टे ॥ ४ ॥

Yaja iccetassa dhâtussa saraṣsa ikârâdeso hoti tthe pare. Yiṭṭho¹.

Tthe ti kimatthañ? Yajanañ

La voyelle de *yaj* se change en *i* devant le suffixe *ttha*. Ex. Yiṭṭho : sacrifié.

¹ Cd °ṭṭho yittha

हचतुल्यानं अन्तानं दो धे ॥ ५ ॥

Hacattutthānañ dhâtvantānañ dâdeso hoti dhe pare. Sannaddho, kuddho, yuddho; siddho; viddho; laddho; âraddho

L'h ou la sonore aspirée qui termine une racine se change en *d* devant le suffixe *dha*. Ex. Sannaddho : réuni; viddho : transpercé; âraddho : entrépris. •

उो ढकारे ॥ ६ ॥

Hacattutthānañ dhâtvantānañ do âdeso hoti dhakāre pare. Daḍḍho, vuḍḍho.

Dhakāreti kimatthañ? Dâho.

[Et] en *d* devant *dha*. Ex. Daḍḍho : brûlé; vuḍḍho : vieux.

गहस्स घर गो वा ॥ ७ ॥

Gaha iccetassa gharâdeso hoti vâ nappaccaye pare. Gharañ; gharāni.

Vâti kimatthañ? Gâho.

Dans certains cas, la racine *gah* fait *ghar* devant le suffixe *na*. Ex. Gharañ : la maison; inais gâho qui saisit.

¹ C d °dhe ca

दहस्स दो लं ॥ ८ ॥

Daha iccetassa dhâtussa dakâro jattañ âpajjate vâ nappaccaye pare. Parilâho¹.

Vâti kimatthañ ? Paridâho.

Le *d* de la racine *dah* se change à volonté en *l* [devant le suffixe *na*]. Ex. Parilâho ou paridâho : action de brûler.

धात्वन्तस्स लोपो द्विम्हि ॥ ९ ॥

Dhâtvantassa byañjanassa lopo hoti kvimhi paccaye pare Bhujango, urago; turago; sañkho.

Une [consonne] finale [de la racine] s'élimine devant le suffixe *kvi*. Ex. Bhujango : serpent (de : gam).

विदन्ते ऊ ॥ १० ॥

Vida iccetassa dhâtussa ante ûkârâgamo hoti kvimhi paccaye pare. Lokavidû.

[On ajoute] *û* à la fin de la racine *vid* [devant le suffixe *kv*]. Ex. Lokavidû : qui connaît le monde.

नमकरणं अन्तानं नियुत्ततम्हि ॥ ११ ॥

Nakâramakâarakakârarakârânañ dhâtvantânañ na lopo hoti ikârayutte tappaccaye pare. Hanituñ; gamito; aṅkito, saṅkito; ramito; sarito; karitvâ.

Iyuttamhiti kimatthañ ? Gato; sato; kato; hato

¹ Cd S* parilâho

N, m, k, r, à la fin d'une racine [ne s'éliminent] pas devant [un suffixe commençant par] *t*, s'il est précédé de [l'] *i* [de liaison]. Ex. Gamito : allé; aṅkito : marqué.

Les règles dont ce sūtra est destiné à restreindre l'application sont VII, 3, 16 et 17; comme elles ne s'appliquent qu'aux suffixes *ta, ti*, des exemples comme *hanituṃ, karitēd*, tombent à faux. Relativement aux racines en *k*, il n'y a pas de règle antérieure à limiter et l'intention de l'auteur peut être seulement de marquer que toutes les racines de cette sorte (peu nombreuses d'ailleurs) forment (à l'exception de la racine *sak* sur laquelle cf. VII, 3, 13) leur participe passif au moyen de l'āgama 1.

न कर्त्तं चत्ता एवुस्मिं ॥ १२ ॥

Cakarajakāra kakāragakārattaṃ ² nāpajante ṇvuppaccaye pare. Pācako, yājako ¹.

Devant le suffixe *neu c, j*, à la fin d'une racine, ne se changent pas en *h, g*. Ex. Pācako : qui fait cuire (de : pac).

La règle générale à laquelle celle-ci fait une exception se trouve ci-dessous, sūtra 17.

करस्स च तत्तं तुस्मिं ॥ १३ ॥

Kara iccēlassa dhātussa ca antassa rakārassa takārattaṃ hoti tuppaccaye pare. Kattā, kattāro

¹ Cf. *nuvosmiṃ, S^k nusmiṃ*.

² *S^k Cakāraṃ ja^o rattanam āpa^o Cf^o jakaraga^o*.

³ Cf. *vācako*.

Et [l'r final de la racine] *kar* se change en *t* devant le suffixe *tu*. Ex. Kattâ : celui qui fait.

तुंतूनतब्वेसु वा ॥ १४ ॥

Kara iccetassa dhâtussa antassa rakârassa takârattañ hoti vâ tuñtûnatabbesu paresu. Kattuñ, kâtuñ; kattûna, kâtûna; kattabbañ, kâtabbhāñ.

Devant les suffixes *tuñ*, *tûna*, *tabba*, ce changement est facultatif. Ex. Kattuñ ou kâtuñ : pour faire; kattabbañ ou kâtabbhāñ : qui doit être fait.

Cf. VII, 3, 6 pour les formes avec *kā*.

कास्तिं विय णानुबन्धो ॥ १५ ॥

Nakârānubandho paccayo kâritañ viya daṭṭhabbo vâ Dâho; delho, nâdo; vâho¹; bodho; vâro; dhâro; parikkhâro; dâyako, nâyako; lāvako; bhāvako; kârî, ghâtî, dâyi.

Vâti kimatthañ? Upakkkâro.

[Les suffixes munis de] l'anubandha ñ [se comportent] comme les suffixes causatifs. Ex. Dâho : incendie (de : dah); kârî : celui qui fait (de : kar).

Cette règle ne peut vouloir dire qu'une chose, à savoir : que les suffixes qui ont l'anubandha ñ exigent, de même que les suffixes causatifs, la viddhi de la première voyelle de la racine. Mais si c'est là toute la signification de ce sūtra, il fait clairement double emploi avec V, 57, qui s'applique d'une façon générale et sans restriction à tous les suffixes de

¹ Cd ajoute bâho

कग चज्ञानं ॥ १७ ॥

Ca ja iccetesam̐dhâtvantânañ kakâragakârâdesâ honti nâ-nubandhe paccaye pare. Pâko; yogo.

C, j, à la fin d'une racine, se changent en *k, g* [devant un suffixe ayant l'anubhanda *n̐*]. Pâko : cuisson; yogo : union.

La règle 12 excepte le suffixe *ṇvu* — Cette règle fait encore double emploi avec VIII, 17, qui enseigne exactement et exclusivement la même chose. Ce n'est pas le lieu de tirer des conséquences de ce fait ni d'autres analogues. Je remarquerai seulement que le présent sūtra se rattache assez mal aux précédents, sous-entendant « nâ-nubandhe », alors que ce mot ne figure, à ce cas, dans aucune des règles ci-dessus

ITI KIBBIDHĀNAKAPPE PAÑCAMO KAṆḌO

कत्तरि कित् ॥ १ ॥

Kattarī atthe kitappaccayo hoti. ^{Kāru}Kāru; kâruko, kârako; pâcako; kattâ; janitâ; pacitâ, netâ.

Les suffixes *kit* s'emploient dans le sens actif. Ex. Kâru : celui qui fait; pâcako : celui qui fait cuire; netâ : celui qui conduit.

भावकम्भेसु किच्चक्खत्था ॥ २ ॥

Bhâvakammesu iccetesvatthesu kiccatttha ktattha khattha

¹ Cd "ccattakkha". S^h "ccata" Cf VII. 1, 22.

iccetę paccayâ honti. Upasampâdetabbañ : sayitabbañ ; bhavata katabbañ kammañ ; bhavata bhottabbo odano ; bhavata asitabbañ bhojanañ : — bhavata asitañ ; bhavata sayitañ¹ ; bhavata pacitañ ; bhavata asitañ bhojanañ ; bhavata sayitañ sayanañ ; bhavata pacitañ odanañ ; — bhavata kiñcissayo ; isassayo ; dussayo, susayo² bhavata.

Dans le sens neutre-impersonnel et passif, on emploie les suffixes *hicca*, *kta*, *kha* et ceux de même sens. Ex. Sayitabbañ : il faut se coucher ; bhavata asitañ bhojanañ : la nourriture a été mangée par vous ; bhavata kiñcissayo : vous avez à peine reposé.

कम्मणि दुतियायं क्तो ॥ ३ ॥

Kammañi atthe dutiyāyañ vibhattiyañ kattari ktappaccayo hoti. Dānañ dinno devadatto, silaṇṇ rakkhito devadatto, bhattañ bhutto devadatto ; garuṇ upāsito devadatto.

Accompagné de l'accusatif marquant le kamma (le régime direct), le suffixe *kta* [s'emploie dans le sens actif]. Ex. Dānañ dinno devadatto : Devadatta a donné un présent.

On sait que la grammaire Kātantra, pas plus que Pāṇini, n'a de traité spécial sur les *Uṇādis*, il est curieux que, dans cet ouvrage où nous en avons un, quelle que soit d'ailleurs son origine et sa date relative, il ne commence pas du tout par le suffixe *uṇ* (cf. du reste VIII, 27, dont le scholiaste a seulement soin de donner un cas en tête de ses exemples), mais par une série de règles qui n'ont aucun titre à figurer

¹ Cd bhavasayitañ

² Cd S^b sussayo

dans cette section spéciale, et se retrouvent en autre place et dans Pāṇini (III, 4, 67. 70. 71) et parmi les ss. Kātantra (fol. 170) « Kartari kṛtaḥ — Bhāvakarmanoh kṛityaktakhal-arthâṣṭā — Âdikarmani ktaḥ kartari ca »; ce dernier y est suivi du sūtra correspondant à notre règle VII, 2, 8. — On remarquera d'ailleurs dans les sūtras 2 et 3 l'emploi de *kta* pour *ta* du chapitre précédent (de même ci-dessous), tandis que *kha* a été substitué à *khal* d'après VII, 2, 11. Quant à la forme de la présente règle, elle s'éloigne assez malheureusement du modèle sanskrit; dans son état actuel, nous sommes forcés d'y suppléer « kattari » du s. 1; mais il peut paraître fort douteux que le texte soit irréprochable, et « dutiyāyaṁ » a bien l'apparence d'une glose explicative de « kammani ».

व्यादीहि मन् म च तो वा ॥ ४ ॥

Khi bhî su ru hu vâ dhû li lû pi ada iccevamâdihi dhâtûhi manpaccayo hoti massa ca to hoti vâ. Khemo; bhîmo¹, somo; romo; homo, vâmo; dhûmo, hemo, lomo, pemo, attâ, âtumâ.

Après les racines *khi*, etc. on emploie le suffixe *man*, et [dans certains cas] l'*m* de ce suffixe peut se changer en *t*. Ex. Khemo. joic; somo : le soma; attâ, âtumâ : l'âme.

समादीहि थमा ॥ ५ ॥

Sama dama dara² rala du hi si bhi dâ sâ yâ³ thâ bhasa iccevamâdihi dhâtûbi thamâ paccayâ honti. Samathio; dama-

¹ Cd hmo. S^h bhemo

² Cd °rajahâ°

Yâ manque dans Cd

tho, daratho, ratho; dumo; himo¹. simo; bhîmo; dâmo, sâmo; yâmo², ðhâmo; bhasmâ.

Après les racines *sam*, etc. on emploie les suffixes *tha*, *ma*. Ex. Samatho : calme (des sens); bhasmâ : cendres.

गहसुपधस्ते वा ॥ ६ ॥

Gaha iccetassa dhâtussa upadhassa ettañ hoti vâ. Gehañ, gahañ.

L'a de *gah* se change à volonté en *e*. Ex. Gehañ ou gahañ : maison.

मसुस्स सुस्स चरच्चेरा ॥ ७ ॥

Masu iccetassa pâtipadikassa sussa ccharaccherâdesâ honti Maccharo, macchero.

[Le thème] *masu* change la syllabe *su* en *cchara*, *cchera*. Ex. Maccharo ou macchero : envieux.

Le terme *pâtipadika*, fréquent dans la vṛtti de ce chapitre, ne se retrouve point dans les autres parties de cette grammaire.

आपुब्वचस्स च ॥ ८ ॥

Âpubbassa cara iccetassa dhâtussa cchariyaccharaccherâ¹ desâ honti âpubbassa ca rasso hoti. Acchariyañ, accharañ² acchariyañ, accherañ³ vâ⁴.

¹ Cd "daratho, dâmo; bhîmo; si"

² Yâmo manque dans Cd

³ Cd "riyaccheraccherâdesâ"

⁴ Cd accherañ.

⁵ Cd 'riyañ acchariyañ vâ — S^h, après les exemples où il diffère

Il en est de même de *cara*, précédé du préfixe *â*: Ex. *Accharaṃ*, *accheraṃ* : merveille.

Cchariya ne se trouvant pas dans le sūtra précédent, il est évidemment arbitraire de l'introduire dans celui-ci; on peut voir par les variantes qu'une glose additionnelle, contenue dans *S^b*, va plus loin encore. Cette remarque n'empêche pas que l'absence de *cchariya* ne soit étrange, la forme « *acchariya* » étant certainement la plus commune. Si notre auteur avait entendu prendre cette forme comme *nipātana*, ainsi que fait *Pāṇ.* VI, 1, 147 pour le *sanskrit* *āccarya*, il aurait dû forcément s'exprimer ainsi : *acchariyassa cchariyassa ca*, ou : *āpubbassa cchariyassa* — Ou bien faudrait-il lire au sūtra 7 « *ccharacchariyaccherā* ?

अलकलसलेहि लया ॥ ८ ॥

Ala kala sala icceteḥi dhātūhi layappaccayā honti. Allaṃ, kallaṃ; sallaṃ; alyaṃ, kalyaṃ, salyaṃ. .

Après les racines *al*, *kal*, *sal*, on emploie les suffixes *la*, *ya*. Ex. *Kallaṃ* : le matin; *salyaṃ* : flèche.

याणलाणा ॥ १० ॥

Kala sala icceteḥi dhātūhi yaṇalāṇappaccayā honti. Kālyāṇaṃ; paṭisalyāṇaṃ; kallāṇo; paṭisallāṇo.

Après *kal*, *sal*, on emploie les suffixes *yāṇa*, *lāṇa*. Ex. *Kalyāṇo* ou *kallāṇo* : pur.

La non-application à *al* de cette règle est sans doute fon-

de *Cd* par des périphrases explicatives, comme en plusieurs autres endroits, ajoute *Casaddagghanena masussa sussaṇi cchariyādeso hoti. Macchariyaṃ.*

dée en fait, mais il est clair qu'elle ne repose sur rien dans le texte.

मथिस्स थस्स लो च ॥ ११ ॥

Mathi iccetassa dhātussa thassa lādeso hoti. Mallo; mallam.

Casaddaggahanena lako cāgamo¹ hoti. Mallako; mallakam.

La racine *math* prend le suffixe *la* et le *th* [final] se change en *l*. Ex. Mallo : un latteur.

Ce sūtra paraît supposer des règles précédentes prescrivant le suffixe *la* pour d'autres thèmes, en sorte que « lappaccayo », par exemple, doive ou puisse être sous-entendu; alors *ca* s'explique comme séparant de cette première partie la seconde, relative au changement du *th* final en *l*. Si, au contraire, on fait porter *ca* sur l'ensemble du sūtra, outre qu'il devient absolument superflu, comme l'a senti le commentateur qui ne le reproduit pas, la règle prend un sens faux, puisque la seule forme qu'on en pût faire sortir serait « malo », au lieu de « mallo ».

पेसातिसगप्पत्तकालेसु किच्चा ॥ १२ ॥

Pesâtisaggappattakāla iccetesvatthesu kiccappaccayā honti Kattabbam kamman bhavatā, karaniyam kiccaṃ bhavatā; bhottabbam bhojjam bhavatā, bhojaniyam² bhojjam bhavatā, ajjhayitabbam ajjheyam bhavatā, ajjhayaniyam³ ajjheyam bhavatā

Les suffixes *kicca* marquent l'ordre, la permission, l'opportunité. Ex. Kattabbam kamman bha-

¹ S^h lakaragamo

² C. d. S^h "nyam.

vatâ : faites cela, ou : vous pouvez faire cela, ou : c'est le moment de faire cela.

अवस्सकाधमिणेषु णी च ॥ १३ ॥

Avassaka adhamiṇa iccetesvatthesu ṇipaccayo hoti kiccā ca. Kârî si¹ me kammaṃ avassaṃ; hâri si² me bhâraṃ avassaṃ; — adhamiṇo; dâyi si³ me sataṃ iṇaṃ; dhâri si⁴ me sahassaṃ iṇaṃ; — kiccā ca : kattaḃbaṃ me bhavatâ gehaṃ; dâtaḃbaṃ me bhavatâ sataṃ iṇaṃ; dhârayitaḃbaṃ me bhavatâ sahassaṃ iṇaṃ; karaṇiyaṃ bhavatâ kiccaṃ; kâriyaṃ, kappiyaṃ bhavatâ vatthaṃ.

[Ces suffixes] et aussi le suffixe *ṇi* [s'emploient] pour exprimer la nécessité, la dette. Ex. Kârî si me kammaṃ avassaṃ : il faut bon gré mal gré que tu me fasses cet ouvrage; dâyi si me sataṃ iṇaṃ : tu me dois cent pièces d'argent; karaṇiyaṃ bhavatâ kiccaṃ : il faut que vous fassiez votre devoir.

Malgré l'analogie grammaticale et malgré Pân. III, 3, 170, reproduit par la grammaire Kâtantra (fol. 163), je n'ai pas osé changer en *ā* l'*a* initial de « avassaka » que je retrouve de même dans mon manuscrit de la Rûpasiddhi (fol. 96^b); cf du reste I, 1, 9 n.

अरहसक्कादीहि तु च ॥ १४ ॥

Araba sakka bhabba iccevaṃādīhi yoge sabbadhātūhi tuṃ

¹, ² Cd S^h ^ori si.

³ Cd S^h ^oy si.

⁴ Cd S^h ^ori me.

Cd S^h ^odīhi tuṃ Cf la note

paccayo hoti. Arahâ bhavañ vattuñ, arahâ bhavañ kattuñ; sakko bhavañ hantuñ; sakko bhavañ jetuñ; sakko bhavañ jinituñ; sakko bhavañ jinetuñ; sakko bhavañ bharituñ; sakko bhavañ dātuñ, sakko bhavañ gantuñ; bhabbo bhavañ jinituñ, iccevamâdi.

[Les suffixes *kicca* et] aussi *tu* [s'emploient dans le sens de] *digne de...*, *capable de...*

Je me sépare ici complètement et des mss. et du scholiaste quant au texte et à l'interprétation de la règle, en la lisant et en la comprenant comme le commentaire, elle ne serait qu'une répétition pure et simple de VIII, 2, 12; ce motif à lui seul serait sans doute insuffisant, mais, en me reportant à la grammaire Kâtantra, j'y trouve, avant la règle correspondant à notre 13, les deux règles: « Arhato tric — Çakka krityâh », réglant l'emploi des suffixes *tric* (dans Kaccâyana *tu*) et des *krityas* dans le sens de : digne de ..., capable de..., avec ces exemples de Durgasiñha Kanyâyâh khalu bhavân voḍhâ..., bhavatâ khalu kanyâ voḍhavyâ... (Cf. Pân. III, 3, 169, 172) Notre sûtra, tel que je l'ai restitué, donne précisément l'enseignement contenu dans ces deux règles, sauf que, pris strictement, il étend l'emploi du suff. *tu* au sens de *capable de* ..., ce qui n'est certes pas une grosse inexactitude. Au point de vue paléographique, la corruption du texte s'explique d'ailleurs bien aisément, si l'on songe à la ressemblance extrême des lettres *c* et *m* dans l'alphabet singhalais, et personne ne s'étonnera que de *tuca* on ait pu faire *tuma*, puis *tum*, et enfin *tuñ*. Il est remarquable que le ms. siamois partage cette erreur, mais ce n'est point le seul indice de nature à faire penser qu'il découle plus ou moins directement d'une source singhalaise

वजाटीहि पवुञ्जादयो निपचन्ते ॥ १५ ॥

Vaḥa tja aja sadh vada saja paḥa hana isu sada si dhâ caru

kara ruja pada rica kita kuca mada labha rada tira aja tija gama
ghasa rusa puccha muha vasa kaca katha tuda visa pisa muda ¹
musa sata dhu nata tatha ² iccevamâdîhi dhâtûhi upasaggap-
paccayâdîhi ca pabbajjâdayo saddâ ³ nipaccante. Pabbajjâ; ijjâ;
samajjâ; nisajjâ; vijjâ; visajjâ; ⁴pajjâ; vajjhâ; icchâ; aticchâ;
sajjhâ; abhijjhâ; seyyâ; saddhâ; cariyâ; kiriyâ; rucchâ; paj-
jhâ ⁴; ricchâ ⁵; cिकिचchâ; kucchâ ⁶; macchâ; lacchâ; racchâ;
tiracchâ; ajjhâ ⁷; titikkhâ; sâgacchâ; doghacchâ ⁸; dorucchâ;
pucchâ; mucchâ; vacchâ; kacchâ; sâkacchâ; tucchâ; vicchâ ⁹,
picchillâ ¹⁰, macco ¹¹; maccu; saccañ; uddhaccañ; naccañ;
niccañ; taccañ; iccevamâdi ¹².

Les dérivés *pabbajjâ*, etc. de *raj*, etc. sont don-
nés tout formés, [comme étant irréguliers]. Ex.
Pabbajjâ : profession religieuse; *ijjâ* : sacrifice; sa-
majjâ : assemblée; *nisajjâ* : marché; *vijjâ* science;
pajjâ ? chemin; *icchâ* : désir, etc.

झिलोपो च ॥ १६ ॥

Bhû dhû bhâ gamu khamu yamu māna tanu iccevamâdîhi

¹ Cd °visajim̐savudamusa°.

² Cd °dhūnanititatha°. S^h °dhunanititatha°

³ Cd° yo ca saddâ.

⁴ S^h pajjâ.

⁵ Cd payhircchâ°.

⁶ Cd tikicchâ; tucchâ; ma°

⁷ Cd n'a pas ° ajjhâ

⁸ Cd dogacchâ.

⁹ Cd kucchâ picchâ.

¹⁰ Cd picchilyâ. S^h picchillâ

¹¹ S^h macchâ

¹² S^h ajoute : Âdiggahaṇena aññe saddâ nipaccante. kukkaca-
nañ; kukkucchâ; vidhikicchanañ; vidhikicchâ; vibhajjanañ vi-
bhacchâ.

dhâtûhi kvi^{lo}po ca hoti, puna nipaccante. Vibhû; sambhû; abhibhû; sandhû; uddhû; vibhâ; nibhâ; pabhâ, âbhâ; bhû-jago; urago, turaṅgo; saṅkho; viyo; sumo; parito; icceva^m-âdi.

Kvi disparaît (c'est-à-dire le suffixe *kvi* est = à zéro).
Ex. Vibhû : maître; uddhû . qui ébranle; pabhâ : éclat; viyo : le ciel, etc.

L'explication du scholiaste faisant des formes vibhû, sambhû, pabhâ, etc. des dérivations irrégulières me paraît inadmissible, et amenée seulement par la nécessité d'expliquer la présence ici de cette règle et le *ca* qui semble la relier intimement à la précédente. Nous avons eu déjà une règle concernant le suffixe *kvi* (VII, 5, 9); cette règle, avec celle-ci, prise simplement dans le sens littéral que donne la traduction, suffit à l'explication et à la justification de toutes les formes ci-dessus; l'explication du scholiaste ne peut donc soutenir l'examen. Ce qui l'a trompé, c'est la place qu'occupe ici le présent sūtra, et qui, en effet, ne paraît guère justifiable dans le chapitre sur les upâdis, et hors du voisinage que « ca » suppose et indique. Qu'on transporte ce sūtra après VII, 5, 9, et il s'explique tout naturellement, sans qu'il soit possible de songer seulement aux détours que prend le commentateur; sans pouvoir naturellement affirmer que ce soit là sa place véritable, celle que lui destinait ou lui avait donnée l'auteur, il ne me paraît pas qu'il puisse y avoir de difficulté sur sa signification. Elle est l'équivalent, dans cette grammaire, de la règle de Pāṇini, VI, 1, 67, reproduite par la grammaire Kātantra (fol. 118)

सचज्ञानं कगा पानुबन्धे ॥ १९ ॥

Sacajānaṁ dhātūnaṁ antānaṁ cajanāṁ kagadesā honti yathāsaṅkhyāṁ ṇānubandhe paccaye pare Oko. pako. seko.

soko; vivekò; câgo; yâgo; bhâgo; rogo; râgo; bhañgo; sañgo.

C, j, à la fin d'une racine, se changent en *k, g* devant un suffixe muni de l'anubandha *ṇ*. Ex. Oko : maison; câgo : renoncement.

Cf. sūtra VII, 5, 17. .

नुदादीहि युएवूनं अनाननाकानका । सकारितेहि
च ॥ १८ ॥

Nuda¹ sūda jaṇa su lu hu pu³ bhu ñâ asa samu iccevam-
âdīhi dhâtūhi phanda cita âṇa⁴ iccevamâdīhi sakâritehi ca
yuvūnaṃ paccayānaṃ ana ānana aka ānakādesā⁵ honti yathā-
saṅkhyāṃ kattari bhāvakaṇṇesu ca⁶. Panudatīti : panudano²;
evaṃ : sūdano; janano; savano; lavano⁷; havano⁸; pavano
bhavano; ñāno⁹; asano; samano; — bhāve ca : panujjate
panudanaṃ²; sujate : sūdanaṃ; jāyate : jananaṃ; sūyate
savanaṃ¹⁰; lūyate : lavanaṃ; hūyate : havanaṃ; pūyate : pa-
vanaṃ; bhūyate : bhavanaṃ; ñāyate; ñānaṃ¹¹; assate : asa-
naṃ, sammate : samanaṃ⁹; sañjānīyate : sañjānanaṃ; kūya-
te; kānanaṃ; — sakâritehi ca¹² : phandāpayate; phandā-
panaṃ, cetāpayate : cetāpanaṃ; āṇāpayate : āṇāpanaṃ; —

¹ Cd yūnavū — nākānanakā° S^b °nākānanakā°.

² Cd nū°

³ Cd °nasusupū°.

⁴ Cd phanda ci āna.

⁵ S^b °naṃ anaānanakāde°.

⁶ Cd bhāve ca.

⁷ Cd savano; lavano. S^b lavano

⁸ Havano manque dans Cd

⁹ S^b ñāno.

¹⁰ Cd S^b suyate savanaṃ

¹¹ Cd S^b ñānaṃ.

¹² Cd °naṃ; kârite ca.

evaṃ karāṇe ca : nudati anenāti nudanaṃ; evaṃ : panudanaṃ¹; pasūdanaṃ; jananaṃ; savaṇaṃ; lavaṇaṃ; havanaṃ; pavanaṃ; bhavanaṃ; jānanaṃ; asanaṃ; samaṇaṃ². — Puna kattari : nudatīti nudako; sūdatīti sūdako; janetīti janako; suṇotīti sāvako; lūnātīti lāvako; duhotīti hāvako; punātīti pāvako; bhavatīti bhāvako; jānātīti jānako; asatīti āsako; upāsātīti upāsako; samatīti sāmako; — kārīte tu : āṇāpaya-tīti āṇāpako; evaṃ phandāpako; cetāpako; sañjānako; icce-vamādi.

Après les verbes *nud*, etc. les suffixes *yu*, *vu* font *ana*, *ānana*, *aka*, *ānaka*, et aussi après les causatifs [de certains verbes]. Ex. Panudano : qui pousse dehors; kānanaṃ : forêt; janako : qui engendre, phandāpako : qui fait trembler.

इयतमक्विणसानं अन्तस्सरो दीघं क्वचि दुस्स गुणं दो रं
स क्वी च¹ ॥ १८ ॥

I ya ta ma ki esa iccetesāṃ sabbanāmānaṃ anto saro dīghaṃ āpajjate kvaci dusa iccetassa dhātussa ukāro guṇaṃ āpajjate do raṃ dhātvantassa ca sa kkhā i ca² ādesā honti yathāsam-bhavaṃ; ete saddā sakenasakena nāmena yathānuparodhena buddhasāsanena puna nipaccānte. Īdiso; yādiso; tādiso, mādiso, kādiso, ediso; śādiso, īriso; tārīso; mārīso; kirīso, erīso, sārīso; idikkho, yādikkho; tādikkho; mādikkho; kīdikkho; edikkho, śādikkho; īdī; yādi; tādi; mādi; kīdi; edī, tādī³

¹ Cd nū°.

² Cd savaṇaṃ — samaṇaṃ. S^h savanaṃ — samanaṃ.

³ Cd S^h sakkhī ca.

⁴ Cd a la syllabe «di» breve dans tous ces derniers exemples.

Casaddaggaṇaṇena tesaṇi eva saddānaṇi i ya iccevaṇādi-
naṇi anto ca saro kvaci dīghattaṇi āhu. Īdikkho; sārīkko;
tārīkko; mārīkko; kīrīkko, erīkko: sādiso; sārīso; sa-
dikkho; sārīkko.

Les pronoms *i*, *ya*, *ta*, *ma*, *ki*, *e*, *sa*, accompagnant comme déterminatifs secondaires la racine *dis*, allongent quelquefois leur voyelle finale; *d* de *dis* se change en *r*, et *sa* en *khha*, *ī*. Ex. Īdiso : tel; mārīso : tel que moi; kīdī : ressemblant à qui?

On voit que je n'ai pas réglé la traduction sur l'interprétation du scholiaste, dont la pensée, je l'avoue, est pour moi inintelligible. La difficulté du sūtra réside dans les mots « dusassa guṇaṇi ». Voici une partie du commentaire de la Rūpasiddhi (fol. 85*) : « Ima ya ta amba kiṇi eta samāna iccetaṇi sabbanāmānaṇi upamānupapadabhāvena disassa dhi tussa guṇabhūtānam anto saro dīghaṇi āpajjate disa iccetaṇa dhi tussa antassa sa khha i icceta ādesā ca honti disassa dakāro rakāraṇi āpajjate ti. . . » J'ai suivi cette explication, mais sans en méconnaître les difficultés; et d'abord, pourquoi « dusassa » et non « disassa » comme d'ordinaire ? L'unanimité des autorités interdit toute correction; mais cette vocalisation de *dus* = *drīṣ* n'est point du reste sans analogies (*tu* = *tri*, et *ku*, *su* = *kri*, *sri* (VIII, 50), etc.). C'est, par exemple, une construction surprenante que de faire rapporter le neutre singulier « guṇaṇi » au génitif pluriel « iyatamakiesānaṇi ». D'autre part, l'emploi du mot *guṇa*, dans ce sens de *upapada*, n'est rien moins que familier à notre grammairien. Néanmoins la comparaison de la grammaire Kātantra me paraît décisive en faveur de cette explication; le sūtra dit : « Karmmaṇyupamāne tyadādaṇi drīṣaṇi ṭaksakau »; et Durgasiṇha : *Tyadādaṇi upamāne upapade drīṣaṇi*, etc. (fol. 140) — Les deux commentaires paraissent comprendre également la dernière partie « sakkhi ca » comme signifiant que *s* final de

« dis, » se change en *sa*, en *kkha* ou en *î*; la construction est bien plus nette si l'on prend *sa*, non comme une modification, mais comme la forme naturelle de « dis »; et le parallélisme de la construction « do rañi » me semble décider en faveur de cette interprétation.

भ्यादीहि मतिपूजादीहि च क्तो ॥ २० ॥

Bhî supa mida iccevamâdîhi dñâtûhi matyâdîto ca buddhyâdîto ca pûjâdîto ca ktappaccayo hoti. Bhîto; sutto; mitto; sammato, sañkappito; sampâdîto; avadhârîto, buddho; ito, vidîto; takkîto; pûjîto; apacâyîto; mânîto; apacîto; vandîto, sakkârîto, nâto.

Les racines *bhî*, etc. et telles qui signifient honorer, révéler, prennent le suffixe *hta* [dans le sens du présent]. Ex. Bhîto : effrayé; sammato : honoré; pûjîto : qui reçoit un culte.

A vrai dire, ce sûtra tel qu'il est ici n'offre aucun sens, puisqu'il ne saurait y être question de l'usage, d'une façon générale, du suffixe *hta*, commun à tous les verbes ou du moins à presque tous, mais seulement d'un emploi ou d'un sens particulier de ce suffixe. Pâṇini nous éclaire sur ce point. Les deux sûtras qui correspondent à la présente règle, III, 2, 187, 188. « nîtaḥ ktaḥ » et « matibuddhipûjârthebhyasça » se complètent par l'adhikâra « vartamâne » de III, 2, 123, qui a le tort de manquer complètement ici; il en est de même du sûtra Kâtantra : « nyanubandhamatibuddhipûjârthebhyas ktaḥ » (fol. 150), qui, comme le nôtre, condense en une seule les deux règles de Pâṇini. On peut s'étonner de ce que le commentateur n'ait pas comblé cette lacune, et cela d'autant plus que, en introduisant « buddhyâdîto » entre « mati » et « pûjâ », il montre assez qu'il avait sous les yeux quelque source autre que son texte, et, en tous cas, les voisins des textes cités.

वेपुसीद्ववमुकुदाभूद्वादीहि धुत्तिमणिमा निबुत्ते

॥ २१ ॥

Vepu sī dava vamu ku dā bhū hū¹ iccevamādihi dhātūhi
thu ttima ñimappaccayā honti nibbattatthe. Vepanañ, vepo:
tena nibbatto : vepathu; sayanañ, sayo; tena nibbatto : sayathu;
davanañ, davo; tena nibbatto : davathu; vamañ, vamo;
tena nibbatto : vathu; kuti², karañ; tena nibbatto : kuttimañ;
dāti, dānañ; tena nibbattañ : dattimañ;
bhūti, bhavanañ; tena nibbattañ : bhottimañ³; avahūti,
avahavanañ⁴; tena nibbattañ : ohāvimañ.

Après les racines *vep*, *sī*, *dav*, *vam*, *ku*, *dā*, *bhū*,
hū, etc. on emploie les suffixes *thu*, *ttima*, *ñima* pour
marquer un effet [de la cause exprimée par le thème
primaire]. Ex. Vepathu : tremblement (de : vepo,
ébranlement, au sens abstrait); kuttimañ : artifi-
ciel, fictif (de : kuti, action de faire).

अक्कोसे नम्हानि ॥ २२ ॥

Akkosa iccetasmiñ atthe namhi paṭisedhayutte añippac-
cayo hoti sabbadhātūhi. Agamāni te jamañadesañ; akarañi
te jammakamañ.

Namhiti kimatthañ ? Vipatti te; vikatti te.

Akkoseti kimatthañ ? Agati te.

Pour exprimer la malédiction, on emploie le

¹ Cd °bhūhu °

² Cd kūtī.

³ Cd bhottimañ.

⁴ Cd ahavanañ S^h avahanañ

suffixe *âni* après [une racine précédée du préfixe de] négation. Ex. Agamâni te jammadesa¹ : puisses-tu ne pas revoir ta patrie !

En sanskrit le suffixe en question est *ani* et non *âni*, cf. Pân. III, 3, 112 ; cependant, devant l'accord de nos manuscrits, il n'y a sans doute pas lieu de penser à une faute de copiste, mais bien à une différence réelle, voulue par l'auteur du sûtra.

एकाद्वितो सकिस्स क्वत्तुं ॥ २३ ॥

Ekadviticatupañcachasattaatthānavadasādito gāṇato sakissa kkhattuṃ ādeso¹ hoti. Yathā² : ekakkhattuṃ, dvikkhattuṃ, tikkhattuṃ ; sattakkhattuṃ ; aṭṭhakkhattuṃ, navakkhattuṃ ; dasakkhattuṃ — evamādayo aññepi saddā yojetabbā.

Après [les noms de nombre] *cha*, etc. au lieu de *saki* [= une fois, et dans le même sens], on emploie *kkhattuṃ*. Ex. Ekakkhattuṃ une fois ; dasakkhattuṃ dix fois.

सुनस्सुनस्सोणवानुवानुवणाना ॥ २४ ॥

Suna iccetassa pāṭipadikassa unassa oṇa vāna uvāna unakhaṇa ā āna³ ādesā honti. Soṇo, svāno, suvāno⁴ ; sunakho suṇo, sā, sāno.

Le thème *suna* change *una* en *oṇa*, *vāna*, *uvāna*, *unakha*, *uṇa*, *ā* ou *āna*. Ex. Soṇo, svāno, etc. : chien.

¹ Cd °ttuṃ paccayo ho°.

² Cd °ṇavānavā — khunanā. S^b sunassanassonvāna°.

³ Cd °nassa oṇa vana una ukkha uua ādesā° S^b vāna oṇa unakha khūna ā°.

⁴ Cd ajoute suno S^b suno

तरुणस्ससु च ॥ २५ ॥

Taruṇassa iccetassa pâṭipadikassa susu âdeso hoti. Susu kâlakeso.

Pour *taruṇa* on emploie *susu*. Ex. Susu ou taruṇo : jeune.

Ce sūtra ne signifie rien ici, autant que je puis voir; c'est une indication lexicographique, et rien de plus : a-t-il été amené par le voisinage du sūtra suivant, ou enlevé à un contexte où il eût pris une signification grammaticale ? Je ne le saurais dire. En tous cas, ce n'est pas à la Rûpasiddhi qu'il faut demander des éclaircissements : tout ce qu'elle contient de plus que notre commentaire est cette remarque (fol. 97^b) : « casaddo aniyamattho. »

युवस्सुवस्सुवुवानुना ॥ २६ ॥

Yuva iccetassa pâṭipadikassa uvassa uva uvāna uua ūna âdesā honti. Yuvā, yuvāno¹; yuno¹; yūno.

Yuva change *uva* en *ura*, *uvāna*, *uvā*, ou *ūna*. Ex. Yuvā, yuvāno, etc. : jeune.

काले वत्तमानातीते एवाद्वयो ॥ २७ ॥

Kāle vattamānatthe ca atitatthe ca ṇuyuttappaccayā honti. Kāru; vāyu; bhûtañ.

Les suffixes *ṇu*, etc. s'emploient dans le sens du

¹ Yuno manque dans Cid.

présent et du passé. Ex. Vāyu : le vent (c'est-à-dire celui qui souffle, et a soufflé).

On voit, par la comparaison de Pāṇini, III, 3, 1, 2 et du sūtra Kātantra : « Unādayo bhūte' pi » (fol. 151), que *nu* désigne ici le suffixe *uṇ* dont l'emploi n'est d'ailleurs que bien insuffisamment enseigné par VIII, 48. — Les ss. 28-32 se retrouvent aussi, et dans le même ordre, parmi les ss. Kātantra, avec des différences dans le détail desquelles ce n'est point le lieu d'entrer.

भविस्सति । गमादीहि णी चिण् ॥ २८ ॥

Bhavissati¹ kâlathhe gama bhaja suṭhā icceva mādhīhi dhātūhi ṇi ghiṇ paccayā honti. Gamituṃ silaṃ yassa so hoti gāmi²; bhajituṃ silaṃ yassa so hoti bhājī; passituṃ silaṃ yassa so hoti passāvī; paṭṭhayituṃ silaṃ yassa so hoti paṭṭhāyī.

Dans le sens du futur on emploie après les racines *gam*, etc. les suffixes *ṇi*, *ghīṇ*. Ex. Gāmi : qui ira; bhājī : qui aura sa part de.

किरियायं एवुत्वो ॥ २९ ॥

Kiriyāyaṃ atthe ṇvu tu icceṭe paccayā honti bhavissati kāle Karissaṃ vajatīti, kārako vajati, bhuñjissaṃ vajatīti, bhottā vajati

Les suffixes *ṇvu*, *tu* s'emploient accompagnés d'un verbe, [pour marquer le futur]. Ex. Kārako vajati : il va faire; bhottā vajati : il va manger.

¹ S^h bhavissanti°.

² Cd °ghīṇ

⁴ En skrt. « gami ». Pān III, 3, 5

⁵ S^h °ṇvutvo

Pāṇini et la grammaire Kātantra : « Vuntumau (P. *tumuṇ-valau*) kriyâyâṁ kriyârthâyâṁ; » ils ont donc pour second suffixe *tum* et non *tric*. En était-il primitivement de même dans notre règle ? Ou bien ferait-elle allusion à certains restes du futur premier (*lrit*) dont il n'est d'ailleurs nulle part question dans cet ouvrage ?

भाववाचिम्हि चतुर्थी ॥ ३० ॥

Bhāvavācimhi catutthī vibhatti hoti bhavissati kâle¹. Pacissate pacanaṁ, pāko : pākāya vajati; bhujissate bhojanaṁ, bhogo : bhogāya vajati; naṭṭissate naṭṭanaṁ, nacco : naccāya vajati.

[On exprime aussi le futur en mettant] au datif un nom exprimant l'état (un nom abstrait). Ex. Pākāya vajati : il va cuire; bhogāya vajati : il va

कम्मणि णो ॥ ३१ ॥

Kammaṇi upapade nappaccayo hoti bhavissati kâle. Naga-raṁ karissatīti nagarakāro vajati; sālīṁ lavissatīti sālilāvo vajati, dhaññaṁ vapissatīti dhañṇavāpo vajati; bhogaṁ daddissatīti bhogadāyo vajati; sindhuṁ pivissatīti sindhupāyo vajati.

Précédé du régime direct [comme premier membre de composition, le suffixe] *ṇa* [exprime aussi le futur]. Exemple : Dhañṇavāpo vajati : il va semer des graines.

D'après VII, 2, 1 le suffixe *ṇa* exprime également, et en dehors de toute condition spéciale, le passé, le présent et le futur

¹ S^h ici et dans les deux ss. suivants "ssantikâle

सेसे स्सन्तुमानाना ॥ ३२ ॥

- Sesa iccetasmiñ atthe ssantu mâna âna iccete *paccayâ honti bhavissati kâle kaminûpapade. Kammañ karissatiti: kammañ karissañ, kammañ karonto, kammañ kurumâno, kammañ karâno vajati; bhojanañ bhuñjissatiti: bhojanañ bhuñjissañ, bhojanañ bhuñjanto, bhojanañ bhuñjamâno, bhojanañ bhuñjâno ¹ vajati; khâdanâñ khâdissatiti khâdanâñ khâdissañ, khâdanâñ khâdanto, khâdanâñ khâdamâno; khâdanâñ khâdâno vajati; maggañ carissatiti: maggañ carissañ, maggañ caranto, maggañ caramâno, maggañ carâno vajati; bhikkhañ bhikkhissatiti: bhikkhañ bhikkhissañ, bhikkhañ bhikkhanto, bhikkhañ bhikkhamâno, bhikkhañ bhikkhâno vajati.

En dehors de ce cas [les suffixes] *ssantu*, *mâna*, *âna* [servent à exprimer le futur]. Ex. *Karissañ*, *karonto*, *kurumâno*, *karâno vajati* : il va faire.

On pourrait douter si l'auteur n'a ~~pas~~ voulu désigner le suffixe *mâna* précédé des lettres ~~ss~~ formatives du futur, toutefois, l'addition de *âna* semble donner raison à l'explication du scholiaste, malgré la règle sanskrite (Pâp. III, 3, 14 — Kât. fol. 151). En revanche, l'extension à ce sûttra de « *kami-maṇi* » du précédent est évidemment interdite par la détermination nouvelle contenue dans « *sese* », ce dernier mot paraît du reste expliqué par le commentateur autrement que je n'ai fait, mais je ne puis voir nettement le sens qu'il y attache.

छदादेहि तत्रण् ॥ ३३ ॥

{ Chada cita ~~su~~ ni vida pada tanu yati ² ada mada yuja vatū

¹ Cd n'a pas *Bhojanañ bhuñjâno*

² Cd "cutismuvida"

mida mâ pu kala vara vepu gupa dâ iccevamâdihi dhâtûhi ta traṇ iccete paccayâ honti yathâsambhavaṃ. Chattaṃ, chattraṃ, vicittaṃ, vicitraṃ; suttaṃ, sotraṃ; nettaṃ, netraṃ; pavittaṃ, pavitraṃ; pattaṃ, patraṃ; tantaṃ, tantraṃ; yantaṃ, yantraṃ¹; attāṃ, atraṃ; mattaṃ, matraṃ; yottaṃ, yotraṃ; vattaṃ, vatraṃ; mittāṃ, mitraṃ, mettā, mâtṛā; putto, putro; kalattaṃ, kalatraṃ; varattaṃ, varatraṃ; vettaṃ, vetraṃ; gattaṃ, gâtraṃ; guttaṃ, gutraṃ; gottaṃ, gotraṃ; dattaṃ, dâtraṃ; iccevamâdi.

Les racines *chad*, etc. reçoivent les suffixes *ta*, *traṇ*. Ex. Chattaṃ ou chatraṃ : parasol; vicittaṃ, vicitraṃ : varié, brillant, etc.

वदादीहि णित्तो गणो ॥ ३३ ॥

Vada cara vara iccevamâdihi dhâtûhi ñittappaccayo² hoti gaṇatthe. Vadittānaṃ gaṇo : vâdittaṃ; evaṃ cârittaṃ; vârittaṃ, iccevamâdi.

Les racines *vad* etc. prennent le suffixe *ñitta*, pour marquer un grand nombre. Ex. Vâdittaṃ : un orchestre (un assemblage, une foule d'instruments).

मिदादीहि त्तितियो ॥ ३४ ॥

Mida pada raja tanu dhâ iccevamâdihi dhâtûhi tti ti³ iccete paccayâ honti. Metti, patti; ratti⁴, tanti; dhâti, iccevamâdi.

Les racines *mud*, etc. prennent les suffixes *tti*, *ti*. Ex. Metti : amitié; tanti : corde.

¹ Cd yattaṃ yatraṃ.

² Cd °nitto°.

³ Cd °nitta°.

⁴, ⁵ Cd °tthiti°.

⁶ Cd S^h metti -- ratti

उसुस्सदंसानं दंसस्स दडु ढट्टा^१ च ॥ ३६ ॥

Usu rañja damsā iccetesāṃ dhātūnaṃ daṃsassa daḍḍhāde-
so hoti dhaṭṭhā^२ paccayā ca honti. Uḍḍhā; ratṭhaṃ; daḍḍho.

Les racines *us*, *rañj*, *daṃs* prennent les suffixes
dha, *ṭṭha*, et *daṃs* fait *daḍḍha*. Ex. Uḍḍhā : vache
(skr. usrā); ratṭhaṃ : royaume; daḍḍho - skr.
dasra.

सुवसानं ऊवसानं अतो थो च ॥ ३७ ॥

Sû vu asa iccetesāṃ dhātūnaṃ ûvasānaṃ adādeso hoti
thappaccayo ca. Satthaṃ; vatthaṃ; attho

Les racines *sû*, *vu*, *as*, changent *û*, *u*, *as* en *at* et
prennent le suffixe *tha*. Ex. Satthaṃ : couteau;
vatthaṃ : vêtement; attho : cause.

रञ्जुदादीहि धदिद्वकिा अचि जदलोपो च ॥ ३८ ॥

Rañja udi idi cada madī khudi chidi^१ rudi dala susa^२
vaca vaja iccevamādihi dhātūhi dha da idda ka ira iccete^३
paccayā honti kvaci jadaloपो ca [puna nipaccante]. Randhaṃ;
samuddo, indo; cando; maṇḍo; khuddo; chiddo; ruddo;
daliddo, sukkaṃ; vakkaṃ; vajiraṃ, iccevamādi.

Les racines *rañj*, *ud*, etc. prennent les suffixes
dha, *da*, *idda*, *ka*, *ira*, et le *j* ou le *d* final est sup-

^१, ^२ Cd "dhaḍḍha"

^३ Cd "madimudichi". S^h "idicamudimichodi"

primé. Ex. Randhañ : fissure; samuddo : océan; daliddo : pauvre; sukkañ : brillant; vajirañ : la foudre,

पटितो हिस्स हेरण् हीरण् ॥ ३९ ॥

Paṭi iccetasmaṁ hissa dhātussa herañ hiraṇ ādesā honti. Pāṭihiraṁ; pāṭihiraṁ. .

Précédée de *paṭi*, la racine *hi* fait *herañ*, *hiraṇ*.
Ex. Pāṭihiraṁ ou pāṭihīraṁ : prodige.

काण्डादिहो को ॥ ४० ॥

Kaṇḍi ghaṭi vadi karaṇḍi maṇḍi saṇḍi kuṭṭhi bhaṇḍi paṇḍi caṇḍi raṇḍi taḍi siḍi caṇḍi gaṇḍi aṇḍi laṇḍi meṇḍi eraṇḍi kaḍi¹ iccevaṁādihi dhātūhi kappaccayo hoti saha paccayena ca puna nipaccante yathāsambhavañ. Kaṇḍo, ghaṇḍo, vaṇḍo; karaṇḍo; maṇḍo; saṇḍo; kuṭṭho; bhaṇḍaṁ; bhaṇḍako; paṇḍo²; raṇḍo; daṇḍo³; viṇḍo, isiṇḍo; caṇḍo; gaṇḍo; aṇḍo⁴; laṇḍo; meṇḍo; eraṇḍo⁵; bhaṇḍo, iccevaṁādayo aññepi saddā bhavanti.

Kaṇḍ, etc. prennent le suffixe *ka*. Ex. Kaṇḍo : tige; ghaṇḍo : cloche; vaṇḍo : partie; karaṇḍo : boîte; meṇḍo : gardien d'éléphants; saṇḍo : grand; bhaṇḍaṁ : marchandise, etc.

खादामगमानं खन्धगन्धा ॥ ४१ ॥

Khāda ama gama iccetesañ dhātūnañ khandhaandhagan dhādesā honti kappaccayo ca. Khandho, andho, gandho. evañ : khaudhako, andhako, gandhako

¹, ², ³, ⁴ manquent dans Cd.

Khâd, am, gam font *khanda, andha, gāṇḍha*. Ex. *Khandho* : le corps; *andho* : aveugle; *gāṇḍho* : odeur.

पटादीच्यलं ॥ ४२ ॥

Paṭa kala kusa kada bhaganda mekha ¹ *vakka takka palla sadda mula bila vida caṇḍi pañca vā vasa paca maca musa gotthu puthu bahu magi bahu kabi sabi agga* ² *iccevaṃādīhi dhātūhi pāṭipadikehi ca uttarapadesu alaṃ paccayo hoti, pacchā pūna nipaccante. Paṭe alaṃ iti: paṭalaṃ; evaṃ: kalaṃ; kusalaṃ; kadalaṃ; bhagandalaṃ; mekhalaṃ; vakkalaṃ; takkalaṃ; pallalaṃ; saddalaṃ; mulālaṃ; bilālaṃ; vidālaṃ; caṇḍālo; pañcālo; vālaṃ; vasaḷo; pacaḷo; macaḷo; mūsaḷo; gotthulo; puthulo; bahuḷo, maṅgalaṃ; bahalaṃ; kambalaṃ; sambalaṃ, aggalaṃ; iccevaṃādāyo aññepi saddā bhavanti.*

Paṭ, etc. prennent le suffixe *ala*. Ex. *Paṭalaṃ* : enfer; *kalalaṃ* : embryon; *kusalaṃ* : prospérité; *kadalaṃ* : bananier; *mekhalaṃ* : ceinture, etc.

पुथस्स पुथुपथामो ३ वा ॥ ४३ ॥

Puthu iccetassa pāṭipadikassa puthupathādesā ⁴ *honti kvacā amappaccayo hoti Puthavi, pathamo, puthujjano; paṭhavi vā.*

Putha devient quelquefois *puthu, patha* et prend le suffixe *ama*. Ex. *Puthavi* : la terre; *pathamo* : premier; *puthujjano* : un homme ordinaire.

¹ Cd "kadagandame"

² S^h "hu maṅga bahu kambu sambu a"

³ Cd "ssa puthamo vā."

⁴ Cd "puthuppāde"

सासादीहि तुद्वो ॥ ४४ ॥

Sâsa dada ada mada iccevamâdihi dhâtûhi tu du iccele-
paccayâ honti. Sattu; daddu; addu; maddu.

Les racines *sâs*, etc. prennent les suffixes *tu*, *du*.
Ex. Sattu : ennemi; daddu : dartre.

च्यादीहि इवरो ॥ ४५ ॥

Ci pâ dhâ iccevamâdihi dhâtûhi ivarappaccayo hoti. Cîva-
rañ; pîvarañ; dhîvarañ.

Les racines *cî*, etc. prennent le suffixe *îvara*.
Ex. Cîvarañ : vêtement de moine.

मुनादीहि चि ॥ ४६ ॥

Muna yati agga¹ pad² kava³ suca ruca mahâla bhaddâla⁴
maṇa iccevamâdihi dhâtûhi pâtipadikelfi ca ippaccayo hoti.
Muni; yati; aggi; pati; kavi; suci; ruci; mahâli, bhaddâli;
maṇi.

[Et les racines] *mun*, etc. prennent le suffixe *i*.
Ex. Muni : ascète; yati : un sage; aggi : feu; pati
maître, etc.

विदादीह्युरो ॥ ४७ ॥

Vida vala masa sinda du ku kapu¹ maya unda khajja khura

¹ Cûl °padakadakava°.

² Cûl °ddâlâ ma°.

³ S^h °duda kuka ka°.

icceṇamādihi dhātūhi paṭipadikehi ca urappaccayo hoti. Vidū-
raṭṭhāne jāto : vedūro; vallūro¹; masūro; sindūro; dūro;
kūro; kappūro; mayūro; unduro; khajjūro; kururo.

Vid, etc. prennent le suffixe *ura*. Ex. Vedūro :
lapis-lazuli; vallūro : viande séchée; masūro : len-
tille; sindūro : nom d'arbre, etc.

हनादीहि णुनुतवो ॥ ४८ ॥

Hana jana bhā ri khanu ama² vi dhe dhā si ki hi icceṇamādihi
dhātūhi ṇu nu tu iccete paccayā honti. Haṇu; jānu; bhāṇu;
reṇu; khāṇu; aṇu; veṇu; dhenū³; dhātu; setu; ketu; hetu.

Han, etc. prennent les suffixes *ṇu*, *nu*, *tu*. Ex.
Haṇu : joue; dhenū : vache; dhātu : racine.

कुटादीहि ठो ॥ ४९ ॥

Kuṭa kusa kaṭa icceṇamādihi dhātūhi paṭipadikehi ca ṭhap-
paccayo hoti. Kuṭṭho; koṭṭhaṃ⁴; kaṭṭhaṃ.

Kuṭ, etc. prennent le suffixe *ṭha*. Ex. Kuṭṭho : le
costus; koṭṭhaṃ : grenier; kaṭṭhaṃ : pièce de bois.

मनुप्रासुणादीहि उस्सणुत्तिसा ॥ ५० ॥

Manu pūra suṇa ku su ṭa ala mahi icceṇamādihi dhātūhi
paṭipadikehi ca ussa ṇusa⁵ isa iccete paccayā honti. Yaṭṭā :

¹ Cd manivallūro°.

² Cd °ri kbānu a°. S^b °ri khāna a°.

³ Cd vedhanu°.

⁴, ⁵ Cd S^b °ussanu°.

manusso; mânuso; puriso: poso; sunisâ; karisañ; siriso; iliso; aliso¹; mahiso; sisañ; kisañ; — iccevamâdayo saddâsesâ bahukâ bhavanti.

Man, *pûr*, *sun*, etc. prennent les suffixes *ussa*, *nusa*, *isa*. Ex. Manusso ou mânuso : homme; puriso ou poso : homme; sunisâ : belle-fille; karisañ.: fumier, etc.

Malgré l'accord des deux mss. auxquels vient s'adjoindre mon ms. de la Rûpasiddhi, qui lit de même (fol. 100^a), je ne crois pas qu'il puisse y avoir de doute sur la correction de « nusa » en « *nusa* »; ce suffixe n'est là que pour la forme *mânuso*, et *n* marque qu'il exige la *vṛiddhi* de la première voyelle.

ITI KIBBIDHÂNE UṆĀDIKAPPO CHAṬṬIHO KAṆḌO.

Yâni sippâni lokasmiṇi aṇuñthulâni vijjare
Tâni sabbâni sippâṇi sayañsijjhâ bhavantu me

SANDHIKAPPO NIṬṬHITO².

¹ Cd sunisâ; karisañ; suriyo; siriso; ilisso; alaso. S^b *karisañ — siriso^o.

² Cd avant le vers « Yâni sippâni, etc. » a les mots « Siddhi astu », et après « niṭṭhito », il porte la date « Sakâbdañ thutisatyañ ».

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 14 AVRIL 1871.

La séance se tient, par extraordinaire, au secrétariat de l'Institut, à une heure.

Le secrétaire s'excuse de ne pouvoir donner lecture du procès-verbal de la dernière séance, par suite d'une circonstance qui n'a pas laissé entre ses mains le cahier des procès-verbaux.

On s'entretient de la manière dont seront placées les valeurs de la Société et de l'état des impressions.

La question du local est suspendue par suite de l'état général du pays

J'ai reçu de M. Stanislas Julien la réclamation suivante, qui se rapporte à l'article de M. Pauthier dans le cahier précédent du *Journal asiatique* (mars-avril, p. 359, l. 28) :

« On sait que c'est moi qui ai copié le manuscrit de la « Grammaire du P. Prémare pour qu'elle fût imprimée à Malacca, aux frais de lord Kingsborough. Dans un passage où « l'auteur parle du roman *Yu-Kiao-li*, il dit (voy. p. 39 de « l'édition imprimée) : *Hoc ultimum opusculum tanti faciebat* « *illustrissimus Dominus de Lione, Rosaliensis episcopus, ut omnes* « *ejus phrases in modum dictionarioli disposuerit.* Feu M. Bazin, « ancien professeur de chinois vulgaire, m'apprit jadis qu'un « de ses amis, M. Robert, dont le père était conservateur de « la bibliothèque Sainte-Geneviève, avait trouvé ce petit dictionnaire dans les combles de la Bibliothèque royale, ou il

« était employé, et l'avait remis entre les mains de M. Abel
 « Rémusat, conservateur des manuscrits orientaux. M. Bazin
 « avait pu feuilleter ce petit dictionnaire, qui lui avait paru
 « fort important pour l'intelligence des romans chinois écrits
 « dans le même style que *Les deux Cousines*, mais il avait
 « vivement regretté que M^{sr} de Lionne n'y eût pas inséré les
 « expressions difficiles qui y figurent dans les pièces de poésie
 « qui en font l'ornement.

« Le curieux passage que j'ai cité plus haut avait été biffé,
 « non par le P. Prémare, qui, suivant M. Pauthier, aurait re-
 « connu son erreur¹, mais par la main d'une autre personne
 « que je n'ai pas besoin de nommer et qui, pour une cause
 « que je ne pus alors deviner, me gronda d'avoir fait revivre
 « la rature. Je reconnus que j'avais eu tort, mais je ne dois
 « pas m'en repentir, car j'avais donné, sans le savoir, un ren-
 « seignement fort utile pour l'histoire du roman *Yu-Kiao-li*.

« M. Pauthier (p. 359, l. 34) nie l'existence du petit diction-
 « naire de M^{sr} de Lionne; puis, peu après, il dit qu'il possède
 « une copie du *Dictionariolum* en question. Il y a là une con-
 « tradiction inexplicable. Du reste, la description qu'il en
 « donne prouve que c'est tout autre chose que le travail de
 « l'évêque de Rosalie. Il n'est donc pas surprenant qu'il n'y
 « ait pas trouvé les phrases des deux premiers chapitres du
 « *Yu-Kiao-li* qu'il y a cherchées. »

Dans une autre lettre, M. Stanislas Julien me dit qu'il ne
 possède pas de copie du dictionnaire français-chinois du
 P. Incarville, comme paraît le croire M. Pauthier, d'après
 la note, p. 357, du même cahier du *Journal asiatique*.

La commission du Journal ayant ainsi satisfait au droit de
 réponse de M. Julien, et ne croyant pas qu'il soit utile de
 laisser se perpétuer cette polémique, a prié M. Pauthier de
 ne pas la continuer dans les pages du Journal. — J. MOHL.

¹ « Le P. Prémare avait évidemment vu et tenu entre ses mains le petit
 « dictionnaire de M. de Lionne dont il parle en termes si nets et si précis. Il
 « ne pouvait donc pas le supprimer comme n'existant pas, en biffant le
 « passage où il l'avait mentionné. » — St. J.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XVII, VI^e SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
L'Arabie vue en 1837-1838. (Fulgence FRESNEL.) . . .	5
Lettre sur le récit de Fathh-Allâh Ssâyégh, inséré dans le tome quatrième des Souvenirs d'Orient de M. de Lamartine. (Fulgence FRESNEL.)	105
Kaccâyanappakaranam. — Grammaire ^{pâlie} de Kaccâyana, sûtras et commentaire, publiés avec une traduction et des notes. (Émile SENART.)	193
— Suite	361

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Procès-verbal de la séance du 8 juillet 1870.	184
Procès-verbal de la séance du 11 octobre 1870.	<i>ibid.</i>
The Divans of the six ancient Arabic poets, etc. Edited by W. Ahlwardt. London, Trubner, 1870. (M. BARBIER DE FÉVARD.)	••
Procès-verbal de la séance du 24 février 1871.	352

	Pages.
Procès-verbal de la séance du 10 mars 1871.....	352.

Dictionnaire français-latin-chinois de la langue mandarine parlée, par Paul Perny, M. A. de la Congrégation des Missions étrangères. (M. G. PAUTHIER.)

Procès-verbal de la séance du 14 avril 1871.....	541
--	-----

Réclamation de M. Stanislas Julien.

FIN DE LA TABLE.

